



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BP 123.1



Harvard College Library

FROM THE FUND OF

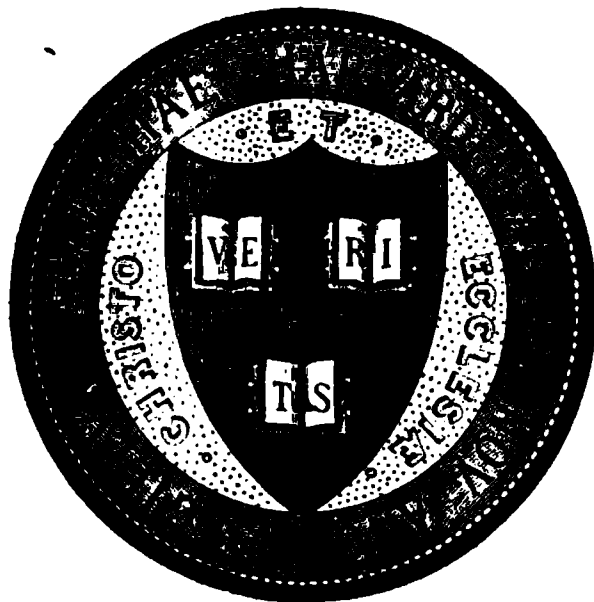
CHARLES MINOT

(Class of 1828).

Received

7 August, 1893.

BP 123.1



Harvard College Library

FROM THE FUND OF

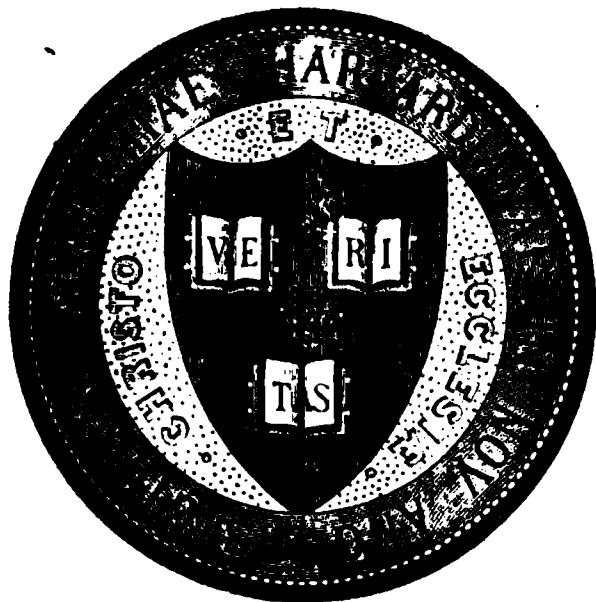
CHARLES MINOT

(Class of 1828).

Received

7 August, 1893.

BP 123.1



Harvard College Library

FROM THE FUND OF

CHARLES MINOT

(Class of 1828).

Received

7 August, 1893.

BULLETIN
DU
BIBLIOPHILE
ET DU BIBLIOTHÉCAIRE

[illegible]

1000

BULLETIN
DU
BIBLIOPHILE

ET DU BIBLIOTHÉCAIRE

REVUE MENSUELLE

PUBLIÉE PAR LÉON TECHENER

AVEC LE CONCOURS

De MM. ÉD. DE BARTHÉLEMY; BAUDRILLART, de l'Institut; JULES BONNASSIES; J. BOULMIER; AP. BRIQUET; GUST. BRUNET, de Bordeaux; comte CLÉMENT DE RIS, de la Société des Bibliophiles; CUVILLIER-FLEURY, de l'Académie française; JULES DELPIT; A. DESTOUCHES; VICTOR DEVELAY; baron A. ERNOUF; FERDINAND DENIS, administrateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève; Eug. DRAMARD, conseiller à la Cour de Limoges; GEORGES DUPLESSIS, de la Bibliothèque nationale; J. DUKAS; DUPRÉ LA SALLE, conseiller à la Cour de cassation; ALFRED FRANKLIN, de la bibliothèque Mazarine; marquis DE GAILLON; J. DE GAULLE; CH. GIRAUD, de l'Institut; ALF. GIRAUD, ancien député; P. LACROIX (BIBLIOPHILE JACOB), conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal; comte DE LONGPÉRIER-GRIMOARD, de la Société des Bibliophiles français; P. MARGRY; ED. MEAUME; F. MORAND, de Boulogne-sur-Mer; PAULIN PARIS, de l'Institut; LOUIS PARIS; GASTON PARIS, de l'Institut; baron J. PICHON, président de la Société des Bibliophiles français; baron ROGER PORTALIS, de la Société des Bibliophiles; baron DE RUBLE; FRANCIS WEY, etc.

**CONTENANT DES NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES, PHILOLOGIQUES,
HISTORIQUES, LITTÉRAIRES.**

1880

ON SOUSCRIT A PARIS,

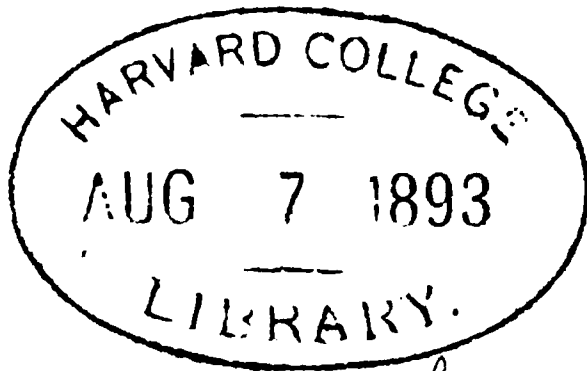
CHEZ LÉON TECHENER,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS.

RUE DE L'ARBRE-SEC, 52, PRÈS DE LA COLONNADE DU LOUVRE.

1880

~~29.18~~
BP 123.1



Minot fund.

BI

POÉ

chevant
stier la
nombre
et témoin
au recueil
Le vol
du xvi^e
œuvre en
qui était
ac àvait e
françois
e père a
is premie
et grand
preur C
a châte
qu'il
mieux
Not
leur lie
originale

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

UN NOUVEAU MANUSCRIT DES POÉSIES DE FRANÇOIS I^{er}

Et un assez long travail où je me propose
à mémoire du grand roi François premier
reuses accusations mal fondées, j'ai trouvé de
signages en faveur de ma thèse dans un
eil des poésies qui portent le nom de ce
lume provient d'un cabinet formé avant le
siècle par une dame illustre, Anne de Poli-
en 1515 de Charles de Bueil comte de San-
t mort glorieusement à Marignan, Anne de
épousé en secondes noces et deux ans plus
de la Rochefoucauld prince de Marsillac
avait tenu sur les fonts de baptême notre
nier. Par son mérite et ses aimables qualités,
dement ajouté à l'éclat de la cour de France,
Charles-Quint, qu'elle avait reçu en 1539
teau de Verteuil, avait déclaré, suivant Pa-
n'était jamais entré dans une maison qui
x la vertu, l'honnesteté et la véritable sei-
otre manuscrit, on le voit, ne pouvait venir
ieu, ni d'une source plus rapprochée de la
ale.

un petit in-4° recouvert sur carton de velours. Les premiers feuillets pourraient bien avoir été il n'en contient plus aujourd'hui que cent vingt-feuilles de garde sont couvertes de vers plus ou incorrectement reproduits, qui nous semblent tracés d'une main féminine étonnée de ne pas les avoir trouvés dans le corps du volume. Ce pourrait bien être la main de Polignac : en tous cas, les vers ajoutés sur ces feuillets sont compris dans un autre manuscrit des mêmes vers conservé à la Bibliothèque Nationale ; entre autres le suivant, l'œuvre d'une femme :

Un homme est hardy, mais le parler a honte ;
 L'autre parler tranble et fuit, l'autre en fureur se monte.
 L'un veut un gain dont il souhaite perte,
 L'autre veut chose cacher que l'autre fait aperte ;
 L'un s'offre et va courant, l'autre mentant refuse.
 C'est la pauvre femme en son esprit confuse !

Une réponse à quelque déclaration d'amour, peu digne de votre avis, pour désespérer celui qui dut la recevoir. À présent on a reconnu cinq anciens recueils de ces vers : l'un est à la Bibliothèque de l'Arsenal, les quatre autres proviennent des cabinets de Colbert, Baluze, de Cangé et La Vallière, appartiennent à la Bibliothèque Nationale. Tous ont été transcrits sur un premier manuscrit mais avec des additions ou des omissions plus ou moins nombreuses. Je crois qu'un habile calligraphe avait été chargé par François premier lui-même de transcrire ces vers en autographes ; c'est-à-dire les vers de jeunesse du duc de Montpensier qu'il avait adressés à M^{me} de Châteaubriant d'Heilly, ses deux maîtresses successives, à sa sœur, à Louise de Savoie sa mère ; avec les réponses qu'il lui avait reçues. On aura trouvé ce précieux recueil, en 1639, dans un de ses cabinets ; et le roi son fils a refusé d'en laisser prendre quelques copies. Évidemment on peut se rendre compte de l'existence de ces manuscrits, dont François premier dut seul posséder

2
 3
 4
 5
 6
 7
 8
 9
 10
 11
 12
 13
 14
 15
 16
 17
 18
 19
 20
 21
 22
 23
 24
 25
 26
 27
 28
 29
 30
 31
 32
 33
 34
 35
 36
 37
 38
 39
 40
 41
 42
 43
 44
 45
 46
 47
 48
 49
 50
 51
 52
 53
 54
 55
 56
 57
 58
 59
 60
 61
 62
 63
 64
 65
 66
 67
 68
 69
 70
 71
 72
 73
 74
 75
 76
 77
 78
 79
 80
 81
 82
 83
 84
 85
 86
 87
 88
 89
 90
 91
 92
 93
 94
 95
 96
 97
 98
 99
 100

les originaux. On les désignerait plus exactement par le titre de *Portefeuille de François premier* que par celui de ses *Poésies*; car le plus grand nombre des pièces dont ils se composent ne sont pas de François. A l'exception des poésies acétiques, œuvres de Marguerite duchesse d'Alençon puis reine de Navarre, toutes paraissent antérieures à l'année 1530; plusieurs doivent même appartenir à la première jeunesse du frère et de la sœur. Les rondeaux, au nombre de cent quatorze, pourront y sembler un peu bien multipliés; c'était alors un exercice auquel tout le monde s'escrimait à la cour, dames, demoiselles et jouvenceaux, avec plus ou moins de succès. Les rondeaux avaient remplacé les ballades, fort goûtées dans le siècle précédent : à leur tour ils cédèrent la place aux sonnets. Mais si tous ces badinages d'esprit se valent l'un l'autre, au moins accusent-ils les élégantes habitudes de l'ancienne société française.

Jusqu'à présent, on n'a pas pris grand soin de reconnaître le nom de ceux qui avaient apporté leur tribut à ce Portefeuille de François premier. C'est pourtant là ce qui pouvait le plus ajouter à l'intérêt qu'il nous doit inspirer. Je vais tenter de remplir ces véritables *desiderata*, mais en ne m'arrêtant guères qu'aux pièces qui me paraîtront inédites. Je commencerai par les Rondeaux : ils remplissent les feuillets 1 à 38. Sur les cent quatorze que j'ai comptés, quarante-cinq n'ont pas été compris dans la belle et rare édition de M. Champollion. Commençons par le dixième rondeau : François premier l'avait envoyé de Madrid à Marguerite, quand il attendait sa prochaine arrivée :

D'eur et malheur vient fin de toute chose.
 Pour tous les deux la Fortune est forclose
 De liberté (1); car comme je puy veoir
 Par ta lectre, tu m'as fait asçavoir
 Ta bienvenue où mon aise repose...

(1) Phrase embarrassée. La Fortune n'est pas libre d'empêcher le bonheur de succéder au malheur.

Dans le dix-septième, folio 6, François parle à sa mère et à sa sœur de son prochain retour en France :

Heureux travail, quant sa fin est plaisante !
 Doux, recouvrer la chose trop d'actente !
 Content desir, qui de l'adversité
 A soustenu la rude austerité,
 Guidant ma nef au fort de la tourmente !
 Bien est raison que le malheur consente
 Plus ne nommer mere ne seur absente,
 En me rendant plus que n'ay merité.

Heureux travail !

O comme grande est la joie presente,
 Qui rend la force en moy non suffisante,
 Pour soustenir tant de felicité,
 Que je ne puy croire estre verité
 Ce que je veoy et scay qu'il faut que sente !
 Heureux travail...

Disons tout de suite que, pour apprécier ces petites compositions et discerner le mérite qu'elles peuvent avoir, il faut considérer qu'en ce temps-là (1510 à 1530) notre langue poétique cherchait encore péniblement sa voie. Clément Marot ne faisait que commencer à l'assouplir, et avant de la rendre plus flexible, il avait été souvent arrêté lui-même. Ajoutons que, dans les rondeaux, ce qui est devenu le neuvième et le dernier vers tronqués n'était alors que la reprise du premier vers chanté tout entier en refrain.

Le 18°, inspiré par le regret d'une séparation devenue nécessaire, nous semble de Françoise de Foix, madame de Chateaubriant :

Par trop vouloir ma douce adversité,
 J'ay mon desir par malheur incité ;
 Tant que chascun peult congnoistre et trop veoir
 Le mal que souffre en erreur (1) mon devoir,
 N'ayant raison sur moy l'auctorité.

(1) En égarement.

ame fut en grant perplexité
 en esprit, çà et là agité,
 et te perdis en desirant t'avoir !

Par trop vouloir...

ques, amy, l'amour et verité
 e garday te soit félicité !
 us, Dames, ne desdaignez sçavoir
 orte amour peult femmes decevoir
 ie moy, triste en infelicité.

Par trop vouloir...

8, n'est pas compris dans les œuvres de
 Elle n'a pourtant rien fait de meilleur et
 us élevée :

il erreur, par finiz esperitz
 ir finir (1) l'infini sans nul pris,
 ison morte et mondaine apparence !
 nt comprendre en debile (2) science
 onté qui tous nous a compris !
 is créa en ce mondain pourpris,
 racheta quant nous eusmes mespris ;
 us doubtons quelle est sa prescience !

O quel erreur !...

estament sa loy nous a appris,
 st assez pour acquérir le pris
 reux labeur par foy et esperance.

allons ; en nous n'ayons fiance :
 ie le fait par enfer est repris,

O quel erreur !...

29*, folio 9 :

us supply faictes-moy ce plaisir...

rfaicte amour qui crainct la longue absence...

l'Anne de Pisseleu mademoiselle d'Heily, et
 23, première date de ses amours. Car Bran-

me leçon, donnée f° 27 où ce rondeau est répété. Ici on lit
 prait la mesure.

tôme, auquel on s'en est jusqu'à présent trop rapporté, s'est mépris en faisant partir du retour de Madrid la première liaison de François premier avec elle. Cette liaison était déjà secrètement formée avant les préparatifs de la funeste campagne de Pavie.

Le 30°, folio 10, est de Madame de Chateaubriant. Elle y exprime son chagrin de l'inconstance du Roi. Beau, quoique un peu trop contourné :

Plus de regret j'auray de l'ignorance
De cil qui n'a entiere congnoissance
De l'heur parfaict de vray félicité,
Que je n'auray du temps que l'ay hanté,
Ayant congneue sa grande deffiance (1)...
O variable et sans perseverance !
Osez-vous bien commettre tel offense
Contre celle qui tant d'honnesteté
Vous a gardé? et, pour felicité,
Dueil luy rendez pour toute rescompense !
Plus de regret...

Je reconnais, dans le suivant, Louise de Savoie, durant la captivité de son cher fils :

A vous, mon dieu qui avez le pouvoir,
Je vous supply d'avancer le vouloir
De ceulx par qui donnerez liberté
A nostre roy qui tant a merité;
Que son ennuy est trop dolent à veoir.
S'il ne vous plaist le me faire reveoir,
Ostez-moy donc congnoissance et sçavoir;
Car trop me plaingz de mon adversité.

A vous, mon dieu...

Puisque toujours avez voulu pourveoir
Au mal de ceulx qui ont fait leur debvoir
D'avoir en vous toute leur seureté,
J'espereray en vostre grant bonté,
Qui me fera parfaicte amour avoir

A vous, mon dieu...

(1) Son manque de foi.

Le 34^e, folio 11. Madame de Chateaubriant. Le Caresme l'empêche de recevoir le Roi, non de l'aimer.

Pour temps qu'on doive tout mettre en oubliance (1),
Et servir Dieu sans aultre souvenance,
N'a point changé de moy l'intention (2) ;
Car à toy j'ay si ferme affection
Qu'impossible est que j'en face nuance.

C'est à bon droict, car la mienne esperance
J'ay mis en toy ; et toute ma fiance
Ne la mets hors de ta subjection,

Pour temps...

Et ne te plaise de mettre à nonchallance
Celle qui veult en toute obéissance
Très humble t'estre. C'est ma devotion :
Je n'en auray jamais contrition,
Ny volonté d'en faire separance,

Pour temps...

Le 42^e, folio 13. Mademoiselle d'Heily l'envoie à Madrid :

Parfaicte amour te doit rendre assurance
Pour l'advenir trouver perseverance
En celle-là qui, par sa fermeté,
Te fera veoir, ça bas, eternité...

Folio 14, n^o 43. Madame de Chateaubriant se plaint du défaut de liberté qui l'empêche de donner autant de preuves d'amour qu'elle voudrait.

Trop de malheur et peu de liberté
Ont empesché l'heureuse voulenté,
Et imprimé en vostre congnoissance
Que mon amour n'a eu perseverance...

Dans le 47^e, f^o 15, le Roi se plaint à son tour d'avoir vainement frappé à la porte de sa maîtresse :

Pour resconfort du diligent tourment,
Et satisfaire à nostre entendement, (3)

(1) « Bien qu'on doive en ce temps. » C'est l'ancienne forme : *Pour grands que sont les rois, ils sont ce que nous sommes*. L'hémistiche était un repos qui permettait encore d'ajouter une syllabe muette.

(2) L'intention de moi n'a pas changé.

(3) C. à d. pour répondre à ce qui était convenu entre nous.

Cerchant remede au grant faix que je porte,
 Il fault souvent qu'au lieu je me transporte
 Qui serre et cloit tout mon contentement.
 Ung jour y fus de nuict songneusement ;
 Ung huis j'ouy, (1) d'où cuiday proprement
 Saillir le fruict de mon actente morte,
 Pour resconfort...

Hélas ! l'effect alloit bien aultrement :
 Car mes souspirs par vent si vehement
 Renvoyoient lors ceste pesante porte ;
 Et non ton cueur rude et cruel, de sorte
 Qu'il ne congnoist pitié n'allegement.
 Pour resconfort...

Le 49°, f° 16, est, comme les deux suivants, de madame de Chateaubriant. Elle dut l'envoyer de Laval ou de Chateaubriant. Elle s'y afflige de n'être plus aimée :

J'ay trop d'amour et peu de recompense.
 En lieu du bien de l'attendu' presence,
 J'ay redoubté mon infelicité.
 Et si ay bien tant de necessité,
 Que tout mon plaindre est reputé offence...
 Si le malheur m'avoit laissé puissance
 Mectre en oubly, par une longue absence,
 Le temps passé de ma felicité,
 J'auroys assez ; mais nulle austerité
 N'a le pouvoir m'en donner oubliance.
 J'ay trop d'amour...

Dans le 51°, elle attend à Chateaubriant une visite du Roi qui, après l'avoir aimée comme maîtresse, était au moins demeuré son fidèle ami :

Mieulx que congneue est ma felicité
 Après avoir eu trop d'adversité,
 Recevant l'heur de la douce presence
 Qui satisfait tout le mal qu'en l'absence
 Fortune m'a long temps sollicité...

Dans le 53°, folio 17, François exprime le bonheur qui l'attend au retour :

(1) J'entendis une porte s'ouvrir.

Le seul plaisir du désiré reveoir
Est plus plaisant que le malheureux veoir
Du departir de l'honneste presence...

Dans les trois suivants, 54-56, mademoiselle d'Heily
s'excuse de n'avoir pu lui faire ses adieux :

Parfaicte amour souvent douleur contente;
L'affection faict la peine presente.
Encor, amy, que point ne sois venue,
Si serois-je de tout bien despourveue
Si tel amour estoit de moy absente...

N° 61, f° 19. François, sûr d'être aimé, regrette une
imprudence qui le sépare de sa maîtresse :

Par trop vouloir et par bien peu penser,
Par peu preveoir et par trop s'avanser,
Nous a esté tant Fortune contraire
Que d'un seul coup a faict les biens retraire
Dont peult Amour les siens rescompenser.
Elle a esté prospere au commencer,
Pour au mylieu nous nuire et offenser.
Et pour enfin nostre pouvoir deffaire
Par trop vouloir...
S'il li eust pleu l'un de nous rabaisser,
Pour l'aulture en bien et plaisir exaulcer,
L'heur d'un eust pu au malheur satisfaire;
Mais pas ainsi ne va de nostre affaire,
Car tous les deux veult ensemble opprresser.
Par trop vouloir...

N° 63, f° 20. Plaintes du roi prisonnier.

Malgré moy viz et en vivant je meurs,
De jour en jour s'augmentent mes douleurs...

N°s 67 et 68. De Louise de Savoie, qui les composa en
1524 à Tournon, au moment où François I^{er}, après avoir
obligé l'odieux connétable de Bourbon à lever le siège de
Marseille, venait de prendre la résolution de passer en Italie,
malgré les sages et pressantes prières de sa mère. Si Louise de
Savoie avait été, comme on la représente, si passionnément
avide de domination, si charmée d'exercer pour la 3^e fois

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

e n'eût pas fait tant d'efforts pour retenir
xième de ces rondeaux devrait être placé
Nous le reproduisons, quoiqu'il ne soit pas
ire mieux apprécier le premier.

quant fut question de mener le Roy en

t passer passage si piteux, (1)
bon cueur si triste et despiteux,
nmener personne si treschere,
la couleur de gloire ou belle chere,
nt danger d'un retour bien honteux !
sbahis comme gens convoiteux
veuglez, pour rendre souffreteux
me, enfans, seur et dolente mère.

Pensant passer...

ombre d'estre sages et marmiteus,
congneu leur esperit boyteux
ller droict. Dont, en tristesse chere,
es sages en pleurent à l'enchere (2)
ant par trop le voyage douteux,

Pensant passer...

si la tendre et prévoyante mère eût craint
le Roi par ses remontrances, elle lui adresse
ntre rondeau inédit, mieux versifié que le

st qu'un cueur, ung vouloir, ung penser,
as et moy en amour, sans cesser,
vescher filz et bonne nourriture.
le veult et aussi fait nature,
stre faict ont voulu compasser.

nere suis qui ne veult offenser
plaisir, puisqu'à bien tout penser,
as et moy est l'alliance pure,

Ce n'est qu'un cueur...

enser à un passage si douloureux ! »
mieux ; à l'envy.

Amour qui veult amour rescompenser,
 Ne prent plaisir à debatre ou tenser ;
 Mais du tout met à complaire sa cure.
 Ainsi nous deux loyal amour ceinture (1)
 Sans contredit ne sans contrepenser,
 Ce n'est qu'un cueur.

Louise avait eu les plus sinistres pressentiments sur ce voyage, et il se pourrait que son médecin-astrologue, le fameux Corneille Agrippa, eût été pour quelque chose dans ses inquiétudes. Elle lui avait demandé l'horoscope de la campagne qui allait s'ouvrir, et Agrippa, dès lors animé d'une haine furieuse contre la Cour qu'il accusait d'avoir méconnu ses mérites et de les avoir mal récompensés, Agrippa, qui dès lors entretenait de secrètes relations avec le duc de Bourbon, avait fait entendre à la Régente que l'horoscope du Connétable annonçait qu'il serait victorieux de ses ennemis (2).

C'est une réponse aux rondeaux précédents que le Roi fait dans le n° 69.

Le departir est sans département
 A ung bon cueur ayment parfaitement.
 Car vraye amour ne congnoist nulle absence,
 Mais a tousjours, par memoire, en presence
 Le bien où gist tout son contentement.
 Si l'oreille, l'œil et le sentement
 Souffrent peine, pensant l'eslongnement,
 Prier les fault de prendre en patience
 Le departir...
 Veu que l'esprit ayant vray jugement
 A imprimé inseparablement
 En soy la fin où est son esperance.
 Toujours la voit et sans cesser y pense,
 Sans estimer peine, mal ny tourment,
 Le departir...

(1) Entoure, embrasse, serre.

(2) Rediit in mentem me scripsisse comperisse in Borbonii natalitiis revolutionibus, illum frustratis vestris exercitibus, etiam in hunc annum victorem fore. (Epistolarum lib. IV, lit. 3.)

22. « *Rondeau. Madame de Taillebourg.* »

Coetivy comtesse de Taillebourg était cousine de François I^{er}, par sa grand'mère Jeanne sœur de Charles comte d'Angoulême. Elle avait épousé Louis de la Trimouille prince de Tallemont mort glorieusement à Marignan. Dans le *Journal de la Trimouille* publié l'année dernière, il est dit, p. 49, que le prince de Tallemont avait ressenti un tel chagrin à la mort de son vaillant époux que sa raison fut altérée. Le beau rondeau qu'on va lire et qu'elle composa peu de temps après sa veuve, est bien touchant de son désespoir. Elle l'adresse à son cher époux :

Vous, amy, toujours mon cœur souspire :
 m'en souvient plus ma douleur empire,
 remorant nostre longue amitié,
 tournée est en tel dueil et pitié,
 on ne sçauroit imaginer et dire.
 Ah si pouviez quelque lectre m'escripre,
 que je veisse qu'estes en haut empire (1),
 Oh si grand je n'auroys la moitié.

Pour vous amy...

Dicté amour si fort à vous me tire
 mort souffrir ne me seroit martire,
 et l'espoir au vostre rallié.
 Il languist d'estre en ce corps lié,
 s'il ne peut faire ce qu'il desire.

Pour vous amy...

Est-ce là un véritable chef-d'œuvre ?

3. Voici maintenant un rondeau de Louise de Lorraine égaré par un sentiment non moins tendre. Il porte sur elle : Marguerite était arrivée à Madrid, et sa venue fut suffisante pour rétablir la santé de ce frère, de France.

veoir meslé d'amertume et douleur,
frere seul et de l'unicque seur,
consolans en leur commun martire,
simulans leur ennuy sous un rire,
compagné d'un espoir ferme et seur.
à sont les yeux noyez en leur liqueur,
leche parlant en silence, et le cueur
tout vaincu, ayant ce qu'il desire.

Reveoir...

l de Fortune on congnoist la rigueur,
le vertu la puissance et vigueur.
le scauroys deux aultres propos dire,
s qu'à Dieu plaise ensemble les conduire,
tout chascun les requiert sans longueur (1).

Reveoir...

de M. Champollion renferme les cinq pieux
vivants, n^{os} 72-76, qui sont ou de Marguerite
de Savoie. En voici les premiers vers :

saluez le Roy, ô seigneur gracieux...
– Si Dieu le veult, il a toute puissance...
– De ta bonté devons avoir créance...
– Mon seul Sauveur que vous pourrois-je dire?..
– A toy, mon Dieu, donne mon ame et corps.

25. *Rondeau sur ce que l'on chante aux
Noël :*

itez-vous par amoureux vouloir...

88 :

Jesus, Marie a ordonné
Nostre Dame, et luy a donné
Pouvoir de sa grace donner...

90 :

st-ce d'amour ? comment le peult-on peindre ?

ur est mort. — Non est. — Amour est vie.

longé.

* 93, 94. Deux rondeaux ; le premier :

Amour veut par moyens couvers
De me faire aymer quelque chose,
Mais il n'y a texte ny glose
Qui tourne mon œil à l'envers.....

d répond au précédent ; la rubrique l'attribue
ne la duchesse, » c'est-à-dire à Marguerite,
Alençon.

ur vous tromper amour a trop affaire,
elque moyen que sceust trouver de soy ;
r vous avez la lumière de foy
i contre amour vous monstre à luy contraire...

'our justifier le Roi de se vêtir de noir :

noir souvent se porte pour plaisir,
plus souvent que pour peine et tourment.
pour estre vestu honnestement
on doit avoir à le porter desir.

au 96 et les suivants, où dominant les sentiments
ent être de Marguerite ou de Louise de Savoie,
urs dernières années furent en proie à une vive
la mort. Le premier, en dialogue avec un mon-

-ce pitié ? — De quoy ? — De nostre faict ;
us desplait-il ? — N'en doubtez point, si faict.
Raison ? — Le temps qu'on perd si précieux.
Et puis et puis ? est-ce mal ? — Grief forfaict.
Peu nous en chault. — Par ce tout se deffaict.
Vous dictes vray. On en fera de mieux,

le temps vient. — Quoy ? — Que nous soyons vieulx.
Que ferons-nous ? — Nous plorerons des yeux.
Je vous en croy, on le voit par effect.

N'est-ce pitié ?...

Que fait-on plus ? Chascun se contrefait.
rvent on fait le faict et le deffaict ;
st pasetemps. — Voire, en faicts vicieux.
Dictes-nous quand ? — Depuis le temps Japhet,
n'a point veu moins punir ung meffaict,
moins pensé à conquerir les cieulx.

N'est-ce pitié ?...

u de faict de nostre pauvre vie...

on vouloir et propos arresté
re plus celle-là qu'ay esté...

que vent des desduys de ce monde...

plaisir, honneur, bien et richesse
as avons en ce val de tristesse...

riens fait qui ne pense mieulx faire...

en assez de mourir une fois,
on cueuf endurer ceste croix,
souvent par ennuy remourir...

rons permanente cité,
marché ny sejour limité,
ni faisons nostre pelerinage...

ouleurs pour avoir Paradis.
veulx, voire plus que ne dis...

et tout un, quelque mal que j'endure...

122. Rondeaux qui se rapportent à la jeune
de François 1^{er}, morte au mois de sep-
l'âge de huit ans. Dans le premier, Mar-
avoir mis en vers les propres paroles de
ante, car je n'ose pas les attribuer à la pauvre

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

Puisque mon cas n'est amendé,
Qu'un cordelier me soit mandé,
Pour m'ouyr de confession,
Et qu'on me mette en unxion,
Ainsi que Dieu l'a commandé.

Ostez-moy cest orge mundé,
Restaurant et allemandé,
Et parlons de devocion
Puisque mon cas n'est amendé.

Le medecin recommandé
Soit tout à coup contremandé,
Et sans dissimulation.
Jesus crist par sa passion
Sur Sathanas soit demandé,
Puisque mon cas n'est amendé.

№ 35, 108. *Madame Charlotte parlant à son*

Saillez dehors, mon ame, je vous prie
Du triste corps tout plein de fascherie...

Madame la duchesse à l'âme de Madame Char-

Respondez-moy, ô douce âme vivante...

109. Belle réponse de l'âme :

Contentez-vous, tante trop ignorante :
Puis qu'ainsy plaist à la bonté puissante
D'avoir voulu la separation
Du petit corps duquel l'affection
Vous en rendoit la veue trop plaisante.

Je suis icy belle, claire et luisante,
Pleine de Dieu et de luy jouissante,
N'en ayez deuil ne desolation.

Contentez-vous...

J'eusse bien pu des ans vivre soixante,
Mais mon espous m'en a rendue exempte,
Me tirant hors de tribulation,
Par le merite seul de sa passion.
Merciez-l'en, je vous supplie, tante.

Contentez-vous...

Puis encore deux rondeaux de pieuses aspirations vers l'âme de la chère enfant.

Au feuillet suivant, deux rondeaux singuliers qui se répondent. Dans le premier, un méchant rimeur mendiant demande, en vers ridiculement rimés, à être au nombre des pensionnés soit du Roi, soit de Louise ou Marguerite :

Stipendié de mon léal *faisaije*
 Accompagné du travail de *faschaige*
 Qui me donne de grandz *ennuyemens*
 Dont mon cueur est en si grands *lassemens*,
 Que j'ay grand peur d'en tumber en *trompaige*.

On lui répond :

Testa verte rempli de sot ouvrage,
 Je vous respondz que mieulx est le mesnaige
 A vous séant, aux *guinbrenelemens*,
 Ne que d'escripre à moy tels *rymemens*
 Car vous n'*avin* rien que vostre couraige.
 Ton visaige est un plaisantin fromaige...

Enfin les trois derniers, également inédits, f^{os} 37, 38, opposent l'amour de Dieu aux amours profanes. Comme les précédents, ils sont de Louise ou de sa fille Marguerite; mais je pencherais à les croire plutôt de la première.

L'aveugle fol qui sans misericorde...
 — Faulte de foy est cause de meffaict...
 — Le cueur piteux de vertus atourné...

Les rondeaux que je viens de mentionner sont, je le repète, presque tous inédits, et mériteraient d'être publiés tout aussi bien que les autres. En les rattachant à leurs auteurs et aux circonstances qui les avaient inspirés, on en apprécie mieux le mérite, et ils peuvent encore venir en aide à l'histoire. La plupart des pièces qu'il nous reste à examiner présenteront un intérêt également inattendu et bien autrement incontestable.

Paulin PARIS.

(La suite au prochain bulletin).

SATYRICON DE BARCLAY

ÉTUDE LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

le temps, déjà fort éloigné, où j'étais petit bibliophile (1), j'ai bien des fois, dans mes flâne-étalages de bouquinistes, mis la main, attirée par un mat elzévirien, sur un volume à titre gravé où *Euphormionis Lusinini... sive Joannis Barclaii*. L'intitulé ne me promettait rien d'attrayant ; le plus souvent maculé, rogné, mal vêtu, et je suis bien vite au fond de sa boîte. Je connais bien toute l'étendue de mes torts. Ne faites pas ce que j'ai fait, ô lecteur bienveillant ! — Laissez-moi vous en dire ainsi et estimez-vous content que je ne vous tutoie pas, mais imiter encore mieux ces auteurs du temps de Louis XIII et de Louis XIV dont je viens secouer la poussière. Ayez plus de respect pour ce vieux débris, que pour M. Alphonse Daudet ou M. Zola. Car le *Satyricon* est un roman qui a eu, lui aussi, son jour de gloire. C'est surtout en France qu'il a joui d'une renommée extraordinaire : trois traductions différentes en

et pas ici que j'aurais bonne grâce à afficher des scrupules philologiques, éviter l'emploi d'un mot devenu parfaitement français. Seulement, c'est tous que celui qui, le premier, substitua à *philobiblie*, employé de Bury sous sa forme grecque pure, qui est grammaticalement correcte que *philosophe*, etc., l'expression *bibliophile* s'est rendu une vraie hérésie étymologique. L'hérétique, dont le Dictionnaire ne nous révèle pas le nom, a été condamné, il y a tantôt par un savant et très éloquent professeur, dont la mort récente pour l'Université (Voy. Alexis Pierron, *Voltaire et ses maîtres*, in-18, p. 93), en termes si énergiques que je n'ose pas les rap- porter seul eût pu exercer une plus sévère justice.

furent faites dans l'espace de vingt ans, sans parler d'une quatrième plus récente de près d'un siècle (1).

Qui était Jean Barclay ? Bayle nous le dit longuement dans son *Dictionnaire*, et plus exactement que la plupart de ceux qui sont venus après lui (2). S'il appelle l'auteur du *Satyricon* « un homme illustre », éloge mérité mais qu'on ne trouve pas souvent sous sa plume, ce n'est pas lui qui aurait commis la multiple bévue de l'intituler « poète français ». Il savait bien qu'il eût fait par là trop beau jeu aux imitateurs de sa propre critique, parfois un peu chicanière. En effet Barclay, bien qu'on ait de lui des poèmes latins estimés, doit être rangé parmi les prosateurs, au même titre que Pétrone son modèle, en faisant même abstraction de ses ouvrages de polémique. Et l'emploi du mot « français » est à la fois un anachronisme et un acte d'ignorance. Un anachronisme, parce que faire notre compatriote de quelqu'un né à Pont-à-Mousson en 1582, c'est absolument comme si on écrivait « Jérémie prophète Turc » ; un acte d'ignorance, parce qu'il suffit de lire, même superficiellement, le livre qui va nous occuper pour voir ceci : Barclay, prévoyant mal que les

(1) On verra qu'il ne faut pas trop prendre au pied de la lettre le mot « traduction ». La dernière est celle que l'on doit au bizarre personnage qui s'appelait Drouet de Maupertuy. Elle est la seule qu'aient connue non seulement tous les biographes, sauf Bayle et Nicéron, mais aussi l'auteur du *Manuel du Libraire*.

(2) Je citerai notamment la *Nouvelle biographie générale*, où l'on trouve presque autant d'erreurs que de mots. Et il n'y a pas à s'en étonner : elle ne fait que reproduire l'article de Chaudon et Delandine. Je ne me rends pas compte que Ferd. Hoefer, qui dirigeait avec tant d'érudition la grande entreprise littéraire de MM. Didot, ait souffert qu'on puisât à une source aussi justement décriée. Heureusement il a su d'ordinaire imposer de meilleurs choix. L'article du *Dictionnaire* de Larousse n'est pas non plus l'un des plus brillants de ce vaste recueil ; mais il vaut encore mieux que celui du *Dictionnaire des noms propres* par Dupiney de Vorepierre, actuellement en cours de publication. Nicéron, qui d'ailleurs a suivi Bayle, est bien au-dessus de tout cela. Voir le tome XVII de ses *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres etc.*

ins le réclameraient un jour avec orgueil pour un leurs (1), s'est toujours considéré comme Ecossais, leen étant la patrie de son père et de la famille très à laquelle il appartenait (2). A plus d'une reprise, il des expressions *rex meus* et *Britannia mea*, quand il parler du roi Jacques I^{er} et de la Grande-Bretagne; et i est encore plus concluant, s'adressant à Louis XIII une circonstance sur laquelle nous allons revenir, endique hautement la nationalité paternelle en ces s : « Mais, direz-vous, pourquoi cet étranger vient-il porter des offrandes à un Dieu inconnu dans son s ? C'est que jamais, Sire, tout en demeurant au vice de mon Roi, je ne croirai vous être étranger ». (3) ne francisons pas Barclay malgré lui (4).

ignore si l'une des rues de Pont-à-Mousson porte son nom aujourd'hui, mais qu'il y a quarante ans, un vœu dans ce sens a été chaleureusement . Voir p. 173-174 de l'*Histoire de Pont-à-Mousson* par Napoléon Henry, 1888, ouvrage estimable, mais qui contient une biographie de Barclay des onées.

. Henry la fait Irlandaise.

At quid (inquiēs) externæ gentis homo divertit ad peregrini Numinis
Nunquam erit (Rex) ut, meo Regi domesticus, me apud te ducam
n. » *Icon animorum*, dédicace.

. Poirson, en ne comprenant pas Barclay dans le large tableau du mon-
littéraire qui termine son *Histoire de Henri IV*, et M. Francisque
Les Ecossais en France. Londres (Bordeaux), 1861, in-8, t. II, 222,
t on se passer de cette recommandation. Ceux pour qui elle est néces-
saient dû savoir aussi qu'on trouve les *Iohannis Barclaij Poemata*, en
res, p. 76-136 du tome I des *Delitiæ Poetarum SCOTORUM*, Ams-
Jean Blaeu, 1637, 2 vol. in-12. Ils ont cependant une excuse : ces
lis volumes sont de ceux qui doivent manquer le plus souvent dans la
n entière des *DELITIÆ* (Voir le *Manuel* de Brunet). L'édition était
t frais de Jean Scott, de Scott's Tarwet, garde des Archives royales
ourg et poète lui-même; il se peut bien qu'elle n'ait pas été mise en
e qui en prouve la rareté, c'est que Bayle ne doit pas l'avoir connue,
et il en eût tiré bon parti pour plusieurs de ses articles, notamment
les deux Barclay. Parmi les poèmes que j'y ai rencontrés, il en est
lus singuliers, qui commence le second tome sous le titre : *Davidis
hi doctoris medici De hominis procreatione liber primus* (sc. unus).
est le même qu'ont suivi les auteurs subséquents de *Tableaux de*

Je ne referai point l'histoire de sa vie (1). J'en rappellerai seulement les phases principales. Il venait d'achever de brillantes études à l'Université de Pont-à-Mousson, ayant aussi passé quelque temps à Leyde, près de Juste Lipse, quand nous le trouvons à Londres, en 1603, au moment où le fils de Marie Stuart venait prendre possession du trône d'Elisabeth, félicitant le roi sur son avènement. Il avait alors 21 ans (2). C'est cette année-là

l'amour conjugal, mais ici la vivacité des couleurs est vraiment trop grande, et ce qui me confond, après avoir lu les passages les plus... naturalistes, c'est de trouver, en tête du premier volume, une déclaration en style pompeux de l'archevêque de Saint-André, le célèbre Jean Spottswood, d'où il résulte que le livre, qu'il a examiné, ne contient rien de contraire aux bienséances, qu'il devra faire l'agrément et la joie des amis des muses, et souhaitant qu'il soit largement répandu : « Delicias hasce... à nobis recensitas, nihil... moribus » noxium... continere testamur; eoque nomine dignas esse censimus, quæ » typis commissæ evulgentur, et ad φιλομούσων commodum et voluptatem » abivis locorum distrahantur ». Je n'ai pu découvrir nulle part qui était ce médecin David Kynaloch. Je vois seulement qu'il a dû habiter Nantes un certain temps par la dédicace de son second livre : *De anatome et morbis internis*, qui est adressé au Parlement de Bretagne; et la *Bibliotheca anatomica* d'Albert de Haller (Zurich, 1774, in-4, t. I, p. 278) m'apprend que le livre, qualifié *carmen non illepidum*, avait d'abord paru à Paris en 1596, in-4.

(1) La *Bibliographie biographique* d'Oettinger indique deux auteurs qui s'en sont occupés spécialement : Schreber (J.-F.) en 1729 et lord Hailes en 1786. Il m'a été impossible de me procurer à Paris ce dernier ouvrage. Quant à l'autre, simple dissertation d'université allemande, il est à peu près inutile de perdre son temps à le demander dans l'une quelconque de nos bibliothèques. Mais la lacune n'a rien d'irréparable. Les principaux jugements de lord Hailes sont cités par le docteur David Irving, dans le travail très complet sur Barclay qu'il avait fait pour l'*Encyclopedia Britannica* et qu'il a reproduit dans son livre devenu classique : *Lives of Scottish writers*, Edimbourg, 1829, 2 vol. petit in-8, t. I, p. 371-379. Quant à la thèse de Schreber, je suis intimement convaincu qu'elle perdrait à la comparaison avec deux études toutes récentes qui m'ont été signalées et dont j'ai pris connaissance quand le présent travail était déjà avancé. Ce sont aussi deux thèses pour le doctorat ès lettres : l'une de M. Léon Boucher, *De Johannis Barclaii Argenide*. Paris, 1874, in-8; l'autre de M. Albert Dupond, *l'Argénis de Barclai, étude littéraire*. Paris, 1875, in-8. J'aurai à me référer bientôt à l'une et à l'autre.

(2) L'auteur anonyme de la *Censura Euphormionis*, décrite plus loin, ne lui en donne que dix-sept. Mais il se trompe, et sans doute volontairement, quand il dit, p. 15 : « Illis ipsis diebus filius (G. Barclaii) annorum plus minus » septem et decem Panegyricum de regis inauguratione scripsit. »

imprimer la première partie de l'*Euphormion*, roi Jacques. Son père n'était pas auprès de lui, on pourrait le croire en lisant Bayle. Il vint le environ un an après, et dut ne faire qu'un très court séjour en Angleterre, s'il est vrai, ainsi que le rapporte même biographe (1), qu'il revint en France au

dans les poèmes de Barclay certains hexamètres dont la lecture des doutes sérieux sur l'exactitude de beaucoup de faits rapportés. Dans une pièce de vers qu'il adresse à son père (*Del. poet. scot.*, 109), je relève ce qui suit :

Nondum lucifero cursum temone peregit
Phœbus, et omniferum coit revolutus in annum
Ex quo me patriis cingens mitissimus ulnis
Fovisti gremio.
. Cum me veneranda benigni
Principis ad patrios revocarent jussa Britannos
.
Nunc certe viresque, parens, primamque Senectam
Incusas, quod.
.
Jacobi negat ora tibi.
.
O genitor, desiste queri; satis ille superque
Approbat ingenum, corpusque excusat et annos
In modo, seu dulces humanis Audibus agros
Seu colis Austrasiam, qua multo colle Mosella
Vitifer inserpens depressos egerit amnes
Parce tibi.

Il ne peut avoir reçu les ordres de Jacques I^{er} qui l'appelaient en France tant que ce « prince bienveillant » songeait à s'y rendre lui-même. Or, il est parti d'Edimbourg que le 5 avril 1603 (Voir Lucy Aikin, *Mem. of the Court of king James the First*, 1822, in-8, t. I, p. 96), il en est retourné vers qui précédent n'ont pu être écrits avant le mois de mars 1604, février 1604. Guillaume Barclay se fait excuser à ce moment de ne se rendre près du roi. S'il y est allé, il en est donc revenu beaucoup plus tôt qu'on ne le dit. Toutefois il a dû se trouver à la cour de France à la fin de 1603 ou au commencement de 1604, car dans sa dédicace de l'*Andectarum... Commentarii*, datée d'Angers, nones de mars 1605, il remercie l'accueil qu'il a reçu à Londres « aliquot supra annum mensibus. » Cette dernière circonstance ne fait qu'augmenter notre incertitude. Puis comment expliquer la citation formelle de venir à Londres, adressée au jeune homme, avec une nécessité où se trouvait le père de l'y expédier, à cause des jésuites de Pont-a-Mousson? Enfin, si Guillaume Barclay avait,

ent de l'an 1604. Guillaume Barclay, en eut son fils. Nous les retrouvons tous deux en 1605 (1). C'est pendant ce séjour que se compose la seconde partie de l'*Euphorion*. J.-C. Brunet, après beaucoup d'autres, n'a vu que la première partie qui ne fut publiée qu'en 1607. Elle est dédiée au comte de Salisbury, fils de William Lord grand ministre de la feue reine, qui, lui aussi, fut un an après au poste éminent de premier Lord du Trésor. Récompense bien due à ce bossu, grand juriste, et aussi grand courtisan, (mais dont les

en 1604, la faculté de résider tantôt aux bords de la Moselle, plaines chères aux bons Angevins », était-il donc déjà pourvu, à Angers, de la chaire de droit qu'on dit qu'il n'obtint que plus tard ? On a peut-être quelque jour des documents qui éclairciront tous ces points. Le moment ils restent très obscurs.

Les auteurs, et parmi eux Irving, ont fixé à 1605 la mort de Barclay. Ils ont suivi Ménage (*Vitæ P. Ærodiæ*, etc. Paris, 1675, traduite en français ayant pour titre : *Remarques sur la vie de Barclay*, p. 231) qui, au premier abord, paraît mériter toute créance. Mais Barclay n'est ni Angevin et de membre d'une famille qui a bien connu les Barclay le médecin Georges Mackenzie, auteur d'une biographie abrégée : *The Lives and characters of the most eminent Writers of Scotland*, Edimbourg, 1708-1722, 3 vol. in-fol. (t. III, p. 476), mais des savants ont affirmé que Jean Barclay perdit son père en 1611. M. Francisque Michel indique 1606, sans source. En fait, c'est lui qui le premier a eu raison. La date est contestée. M. Ernest Dubois, professeur à la Faculté de Droit d'Angers, a fait un très beau travail, qui est l'extension de son discours de régence de Stanislas et qui a pour titre : *Guillaume Barclay, juriste, professeur à Pont-à-Mousson et à Angers*, Paris, Thorin, 1871, portrait, a donné le texte de la mention suivante, portée aux archives de l'état civil d'Angers (p. cxxxiv des *Mémoires de l'Académie des sciences et belles-lettres* 170-1871) : « Le jeudi 3^e jour de juillet l'an mil six cents huit mourut Guillaume de Barclay escuier, docteur regent en l'Université de France, et fut inhumé aux Cordeliers. » Je n'ai trouvé nulle part le fait qui ressort d'un passage de la dédicace citée par Irving que Guillaume Barclay laissa, inachevée sans doute, une œuvre. Il lui dit, en effet, vouloir renvoyer ses louanges à un poète : *genio rebusque tuis iamiam in libellos digero.* » Angers la seconde partie de cet ouvrage. Je l'ay ouy dire à *Petr. Ærodiæ*, ibid.

restèrent pures), car, comme le dit l'historien Arthur dans la pittoresque énergie de son langage, « il première trompette anglaise » qui proclama Jacques I^{er} seigneur légitime d'Elizabeth. D'Angers, Jean Barclay Paris où il se maria en cette même année 1605 ; 06, on le voit établi de nouveau à Londres, et, mis en contact avec Peiresc, qui s'y trouvait alors, il contracta avec lui-ci une vive amitié dont les témoignages subsistent encore (1). Cette fois il paraît être demeuré en Angleterre dix années presque consécutives (2). Son voyage à Paris en 1616, pendant lequel il fut présenté par Peiresc au duc de des Sceaux Du Vair, fut bientôt suivi d'une dernière migration à Rome où il était rendu dès le mois de novembre de la même année (3). C'est là qu'il mourut à la fin de l'été de 1621 en écrivant les dernières lettres de l'*Argénis* (4). C'est là que reposent ses cendres

mon ami, M. Tamizey de Larroque, dont les laborieux et incessants efforts pour la réunion des correspondances de Chapelain et de Peiresc sont bien connus de tous les travailleurs, qu'il vient de charmer par la publication du tome des *Lettres* de l'auteur de la *Pucelle*, m'écrit qu'il lui reste à copier à la Bibliothèque de Carpentras les minutes de plus de cent lettres inédites de Jean Barclay, toutes en français.

Après l'exhibition de tout l'arsenal logique de Bayle, il semble constant que Barclay remplissait près du roi la charge de gentilhomme de la Chambre. *graphia britannica*, 2^e édition. Oldys et Kippis, (celui-ci cite un passage qu'il a sous les yeux), n'affirment jamais qu'à bon escient.

Bayle, *l. c.*, p. 378, reproduit une lettre de Swertius dans laquelle on voit Barclaium Romæ agere et singulis annis a pontifice Paulo V mille jusque filium 300 accipere », et qui est datée 25 septembre 1616.

La dédicace à Louis XIII est datée des calendes de juillet. Au bas du feuillet liminaire de l'édition originale est reproduit l'acte de cession du privilège de Grégoire XV et de Louis XIII à Nicolas Buon, terminé par ces mots : « Écrit et signé de ma main à Rome le 28 de juillet 1621. Jean »

Il y a sur cette édition une remarque à faire : Je n'ai pas trouvé dans le catalogue de la Bibliothèque Nationale, qui est très beau et semble bien

le portrait en taille-douce que Peiresc, selon Gassendi cité par Bayle, avait expressément fait pour mettre au devant du livre. Peut-être la gravure ne fut pas terminée à temps, et servit-elle à Buon pour son édition en français de (1623) 1625 et parlé plus loin. Le portrait qui orne cette dernière m'a bien paru un

et les dates de la naissance et de la mort de Barclay y sont exactement indiquées. Cela prouve que Bayle n'a eu sous les yeux que l'édition

auprès de celles du Tasse (1). Son ami Peiresc lui avait servi d'intermédiaire dans les négociations avec le libraire Nicolas Buon afin de publier à Paris l'ouvrage posthume dont le succès fut encore plus retentissant que celui du *Satyricon*, mais dont je n'ai pas à parler directement ici (2). Essayer d'analyser brièvement l'œuvre de

annotée de Leyde, 1659, où le portrait, médiocre copie du premier, porte en effet la date erronée que satirise le *Dictionnaire*, note A.

(1) « SANTO ONOFRIO... Le tombeau du Tasse, celui d'Alexandre Guidi, poète italien, et de Guillaume-Jean (*sic*) Barclay, illustre Anglois, rendent cette église remarquable. Le couvent qui y est joint contient environ 30 religieux (Hiéronymites); ils ont dans leur bibliothèque les bustes du Tasse et de Barclay, des manuscrits du Tasse, une écritoire, une boîte et même un petit pot de terre, qui ont été à l'usage de ce dernier ». *Voyages d'un françois* (de Lalande, qui n'était encore ni athée ni mangeur d'araignées) *en Italie fait dans les années 1765 et 1766*. A Venise et à Paris, 1769, 8 vol. in-12, t. IV, p. 470. Cf. Francis Wey, *Rome*, 3^e édition, 1875, in-fol., p. 143. Barclay est assez malmené par l'auteur, (qui d'ailleurs se trompe, nous le verrons de reste, s'il croit l'*Euphormion* « rédigé sous l'inspiration de l'Eglise orthodoxe ».) Il est vrai que Mezzofante est traité au même endroit aussi cavalièrement, et les amis de Mezzofante s'en consolent en pensant que sa mémoire est mieux respectée par quelqu'un dont l'appréciation, en matière de philologie, a je crois un peu plus de poids que celle de M. Wey : par l'illustre auteur de la *Science du langage*, M. Max Müller.

(2) Mon exemplaire de l'*Argenis*, édition elsevirienne de Leyde, 1630, porte sur le feuillet de garde, en écriture admirablement moulée (et qui, chose singulière, conserve, vers la fin du XVII^e siècle, le vrai type calligraphique français de l'an 1500, non abâtardi par les fioritures italiennes), la mention suivante. Je la reproduis parce que, émanée évidemment d'un contemporain qui sait ce qu'il dit, elle peut servir à rectifier Ménage et ceux qui ont parlé d'après lui, et nous apprend encore d'autres faits :

« M. Barclay a mis la dernière main à cet ouvrage le 28 de juillet 1621, est demeuré malade à Rome le 1^{er} d'aoust 1621 et mort le 12 du mesme mois en l'aage de 39 ans 6 mois, auoit demeuré cinq ans à Rome. Je l'ay ainsy appris de M. son fils, l'abbé Barclay, est enterré à Rome dans l'église de Santo Onufrio.

» Dame » (Louise Debonnaire qui avait, d'après ce qu'on voit là, deux ans de plus que son mari) « veufue dudit sieur Jean Barclay est décédée à Orléans le 23 de juillet 1652, aagée de LXXII ans, elle reuenoit d'Italie avec son fils unique, l'abbé Barclay, et les armées qui estoient es enuirons de Paris l'obligent de s'arrester a Orleans, par ou elle passoit, pour attendre la cessation des troubles et la liberté des chemins a Paris.

» Guillaume Barclay, fils de Jean, ne en l'an 1609, abbé... (*cetera desunt*). » C'est cet abbé, sans doute, qui vint en 1629 apporter la barrette pour l'ar-

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

de Barclay, faire l'histoire de sa publication et de ses traductions est une tâche facile, qui n'a jamais été essayée que médiocrement.

Enfin, c'est Barclay lui-même. Il le dit expressément (1). Mais il est très visible qu'elle est mêlée d'ailleurs à une foule d'aventures, s'enchevêtre avec le récit de tribulations où le père put seul avoir à souffrir. Cela commence au début (2). Guillaume Barclay, venu

Lyon, Alphonse de Richelieu. Voir t. III (éd. de 1704). [de P. Guilleband de Saint-Romuald, qui dit « le sieur Barclay », « l'auteur de l'Argenis ». Il n'est pas besoin d'appeler ici que Louise ou Aloyse Debonnaire était un poète capable de composer des vers latins. Elle est honorée d'un article dans l'encyclopédie allemande (7^e partie, p. 368-69), au reste le supplément à Jöcher par Adelung, où il est dit qu'elle fit des vers intitulés : *Balth. de Vias ad Aloysii carmen elegiacum cui subiuncta est Aloysii de ea responsio*, imprimée en 1647 in-4 ; on ne dit rien de la date à Marseille, ville natale et résidence de Balthazar de Peiresc.

Simulatus igitur verecunde mihi ipsi sub Euphorio *Apologia*, p. 297 des éditions décrites plus loin. L'édition originale porte *præfatus*, qui est beaucoup plus correct que *modestement mes premiers essais*, bien que la construction sibi *præfudere*. Au reste la latinité de Barclay, par les uns, a été jugée plus ou moins sévèrement, à ce sujet, Bayle, Hallam, Irving, Allibon. Le long article contient plusieurs grosses erreurs de copie (Z. c. p. 120-133) qui a très remarquablement les qualités et les défauts du style latin de notre époque. On trouve inconnu d'un *Discursus* placé au-devant de l'ouvrage même de là pour soutenir qu'on ne peut pas décider si le livre est du fils ou du père, et il allègue des raisons qui lui font attribuer le livre à Guillaume Barclay, un Rodenborch, qui affirmait solennellement : *Auctorem Wilhelmus Barclaius*, et qui se vantait de posséder la clef des personnages. Ce qu'il faudrait ne pas oublier, c'est que cette conviction et cette histoire de l'ouvrage ont été prises naissance que dans un cerveau halluciné (comme le *meines Gelehrten Lexikon*) que lorsque ce Rodenborch habitait d'une maison de fous, où il avait fallu l'enfermer.

depossession de Marie Stuart pour trouver Lorraine le pain amer de l'exil, au prix de miliation sans doute, est facile à reconnaître d'Euphormion débarquant dans une ville durement sans ressources, mais croyant naïveté des gens du pays, parce que chez lui, comme l'a dit plus tard Scribe en vers qui à la musique de Boïeldieu :

... L'hospitalité se donne,
Elle ne se vend jamais (1);

pour payer son souper à l'hôtellerie, de se esclave à Callion, un puissant seigneur qui uffon.

des compagnons de servitude d'Euphor-
eul à lui témoigner quelque sympathie. Ils
ment ensemble et leur maître les envoie à
sait si c'est Orléans ou Paris) vers Fibul-
ses amis. Pendant ce voyage, décrit de
oresque avec ses incidents bizarres, a lieu
ont nous reparlerons plus loin, avec la sor-
et deux jeunes femmes. A l'entrée dans
eux voyageurs sont mis en présence d'un
e le roman nous ramènera plus d'une fois :
en qui s'incarne la Compagnie de Jésus,
e du nom latin de son fondateur. La mis-
auprès de Fibullius, très souffrant alors,
administrer une certaine panacée. Euphor-

il professait la théologie à Dantzig. Aussi je trouve que
. 6) fait trop d'honneur à son allégation en la réfutant

triam morem nec auro corpus in viam præcepta tardaveram,
etium quæseram, quos gentis nostræ benignitas vendere
mo, éd. cit., p. 4. — Je doute fort que l'auteur de la
a le *Satyricon*. Mais la ressemblance est curieuse.

que c'est le cardinal de Lorraine. Cette idée, que je n'ai
'est pas heureuse.

guérit, mais par de tout autres moyens, et à la les médecins sur le compte desquels il ne manque s'égayer (1). Fibullius veut le marier en récompense la reconnaissance pour le guérisseur ainsi l'écarter était tout profit pour le malade : la femme la maîtresse qui l'embarrassait. Heureusement pour l'écarter, le maître les a rappelés lui et Percas; ils se rendent au rendez-vous dans une visite qu'il va faire à Ilium (Ostende), à Labetrus (Albertus, c'est-à-dire l'archiduc gouverneur des Pays-Bas), lequel possède une collection de fromages moulés en forme de bustes auxquels tout venant est invité à casser une oreille et à l'écarter de nombreuses pintes de bière, mais qui a aussi à l'écarter des pédants dont les discours sur les sciences naturelles sont interminables.

l'écarter reçoit l'ordre de se rendre en Italie afin de préparer sur le parcours les logements de Callion à la suite. Il se trouve un jour dans une ville (2) où des habitants s'ameutent contre lui parce qu'il a provoqué un accident en lançant une pierre à une vache. On l'écarter au juge qui le condamne à être pendu. La sentence s'exécute quand son maître arrive à propos pour l'écarter; il faut pour cela aller intercéder près du magistrat le boucher qu'on nous dépeint dans son abattoir en train d'écarter un veau. C'est là une des parties réalistes de l'écarter. On les y a déjà relevées avant moi (3).

Après ces entrefaites Fibullius est venu rejoindre Callion. Le lendemain matin lui murmurer à l'oreille quelques mots de provocation et, sans désespérer, les voilà l'épée

1. Patin, qui n'entendait pas raillerie là-dessus, traite Barclay (lettre de septembre 1645, éd. Reveillé-Parise) de « fou qui a médité de la médecine douze ans après (*ibid.*, lettre du 14 juin 1657), il lui rend mieux l'estimant comme écrivain à l'égal de Buchanan.

2. Le nom n'en est pas indiqué, mais d'après ce qui suit, il faut logiquement à l'est ou au sud de Vérone.

3. Voir ci-dessous, p. 38, note I.

à la main l'un contre l'autre. Fibullius a le dessous. Callion le soigne avec sollicitude et épouse si bien la rancune du blessé qui, soi-disant, ne peut pardonner à Euphormion de l'avoir guéri autrement qu'on le lui avait prescrit, que le pauvre serviteur subit la peine des esclaves antiques : il reçoit les étrivières et on le marque au front ; et ce qui augmente sa douleur, c'est que son ami Percas a mis le plus grand empressement à accepter d'être son bourreau, et s'acquitte de la tâche beaucoup trop consciencieusement. Belle occasion pour lancer une invective pétro-nienne contre les faux amis !

Mais voici venir un certain Archoropus (les faiseurs de clefs disent, sans trop y croire, que c'est un électeur de Brandebourg). Sa suite est nombreuse et son faste éblouissant. Il s'est mis à la recherche de Fibullius afin de réparer envers lui une injustice. Pour commencer, il fait apporter un immense sac d'argent et invite à y puiser à discrétion tous les gens de Callion et de Fibullius. Euphormion prend comme les autres sa pleine charge d'écus ; aussitôt il entre chez un marchand de fards, se compose une figure d'emprunt, et il se sauve.

Le hasard lui fait rencontrer un peu avant d'entrer à Vérone un Napolitain, qui se rendait dans une grande cité du nord de l'Italie (1). Gelon — c'est le faux nom que prend pour le moment Euphormion — avait depuis longtemps le désir de visiter cette ville. Ils feront route ensemble. Ce nouveau voyage n'est pas moins fertile en incidents que ceux qui précèdent. A peine arrivé, Euphormion est obligé de s'enfuir par crainte de Fibullius. Il finit par prendre le parti d'aller se réfugier à Alexandrie (Bar-le-Duc), où l'autorité de Callion est sans bornes, mais où l'on ne s'avisera pas, pense-t-il, de venir le cher-

(1) On ne peut guère mettre ailleurs cette *aliqua civitas* qui n'est pas autrement nommée, car un de ses habitants, en parlant de Fibullius, l'appelle *Transalpinus homo*.

her. Seulement, nouveau malheur ! il se laisse prendre aux dehors modestes et aux belles paroles d'un prétendu lechimiste, et il est dépouillé de tout son argent en change de lingots d'or et de pierres précieuses, qui ne sont en fin de compte que chrysocale et verre taillé ; il est sur le point d'être arrêté pour avoir cherché à les vendre ; il se fait ensuite une mauvaise affaire avec son abaretier, et est occupé à chercher un avocat au Palais, quand Percas apparaît, le reconnaît sans peine et le revendique au nom de Callion. Mais les Alexandrins sont humains et libéraux ; ils opposent la barrière d'une foule compacte à Percas, et l'on fait évader par une porte de derrière Euphormion qui s'empresse d'aller chercher dans une autre ville un asile plus sûr. Ici finit la première partie du *Satyricon*.

La seconde partie s'ouvre par de vives actions de grâces à Euphormion. Il a trouvé le port après bien des traverses. Il est maintenant tranquille et joyeux en Scolymorhodie (en Grande-Bretagne, par allusion aux emblèmes connus de l'Ecosse et de l'Angleterre, le chardon et la rose), et il revient sur les événements de sa vie à partir du jour où, fugitif d'Alexandrie, il a été recueilli à Delphie (Pont-à-Mousson). A son arrivée, il a voulu acquérir tout ce qui avait manqué à sa première instruction, et il est allé demander des leçons aux Acigniens, alors en contestation sérieuse avec l'université delphienne. Euphormion obtient la connaissance de Themistius (Guillaume Barclay), vénérable vieillard originaire de Scolymorhodie, qui le fait son héritier et lui donne de sages conseils que le jeune homme n'écoute pas toujours. Ainsi, pour le détourner de prendre l'habit religieux en même temps qu'un autre écolier appelé Anémon (on a prétendu que ce nom cachait M. de Bonville, introducteur des ambassadeurs français de Henri IV), il faut l'intervention de Théophraste (le cardinal du Perron). Par concession, Euphormion veut bien aller passer quelque temps dans une contrée où les

Acigniensiens n'avaient pas accès, à Marcie (Venise, la ville de Saint-Marc).

Les allusions politico-religieuses, assez rares jusqu'ici dans le roman, vont y devenir maintenant presque continues ; et, le plus souvent, le voile qui les couvrira ne sera rien moins qu'épais. Ainsi nous sommes mis au fait des différends qui s'étaient élevés entre les Marciens et le Géphyre (le pape), et du rôle de pacificateur que remplissait Protagon (le roi de France Henri IV) entre les deux parties. Mais la figure principale n'y perd rien : elle est toujours vite remise en scène. La rencontre de Pédon, un ancien compagnon de servitude chez Callion, décide Euphormion à partir pour Eleuthère (la France) où l'on vit heureux sous Protagon. Ilium (qui désigne Paris dans ce second livre) possède un temple de la Fortune et l'on peut espérer y obtenir les faveurs de la déesse par l'intercession de Doromise (Sully) un de ses principaux ministres. Euphormion court à ce sanctuaire dès son arrivée. Il parvient à voir Doromise après plusieurs tentatives infructueuses ; mais quelle amère déception l'attend ! Il se trouve en présence du ministre avec un autre solliciteur et, par ce qui se passe à ses yeux, il acquiert la certitude que la science qu'il vient offrir est un hommage qui n'a pas cours, et que Doromise n'arrête ses regards que sur ceux qui viennent à lui munis d'un symbole, et, s'il vous plaît, un symbole tel que l'entend Apulée, c'est-à-dire une bonne somme d'argent (1). Aussi notre héros sort désespéré sans

(1) On voit quel vilain rôle Barclay fait jouer à Maximilien de Béthune. Il s'est défendu — et même assez mal défendu — de toute intention blessante dans son *Apologia*. Sa vraie excuse, il lui était impossible de la donner franchement, et la voici : c'est que, de l'autre côté du détroit, l'avidité, la vénalité des grands s'affichaient effrontément, et les plénipotentiaires qui signèrent pour Jacques I^{er} son traité de paix de 1604 avec Philippe III, les comtes de Suffolk et de Northampton, laissaient répéter dans le public, sans se scandaliser le moins du monde, qu'ils avaient fait bâtir, l'un son château d'Audley Inn, l'autre son splendide hôtel du Strand, sur des fondations d'or espagnol (Lucy Aikin, *l. c. t. I*, p. 198).

avoir présenté sa requête. A la vérité, aucune de ces choses n'a eu de résultat au palais de Doromise — dont la situation laisse parfaitement reconnaître l'Arsenal — et pour lui sans compensation. A la première, il a rencontré une fort belle dame dont il s'est épris. La même fois, il assiste à toutes les cérémonies du mariage d'Olympion et de Casina (1); il parle à « sa dame » qui se trouve aussi parmi les spectateurs et, par surcroît, il a le plaisir de se retrouver peu après avec ses anciens amis Phrygane et Anémon. Le premier est devenu Poimeur, pour ne pas dire prélat; l'autre a si bien renoncé à ses velléités d'ascétisme d'autrefois qu'il est devenu un homme de ruelles et il emmène Euphormion pour l'initier à ce genre de vie ultra-mondain. Une mésaventure où il est tombé le guet les oblige à rentrer chez Anémon. Le jeune Euphormion est stupéfait en reconnaissant dans le logis de son ami son amoureuse des jours précédents. Madame Anémon n'est rien de plus qu'une franche coquette. On voit bien qu'elle appartient au grand monde de la cour de Louis XIV, dément vicieux et éhonté dont les cancans au gros sel Tallemant nous montrent « les dessous. » Elle aime Euphormion; elle lui dépêche une entremetteuse, « une courtisane de ses amours », dit un traducteur; elle le fait venir à ses côtés à la représentation d'Hippophile et Léontins (le roi d'Espagne et les Flamands). C'est

voir Tallemant des Réaux, *Historiette de la comtesse de Moret*, t. I, pp. 169-160 de l'édition de M. Paulin Paris. La note de ce dernier laisse à penser que le récit du *Satyricon* est entièrement véridique, ainsi que le discours de l'empereur (aux enjolivements mythologiques près). Voici la fin de cette allusion : « Je me dispense de traduire : « Ut ne cestum tui Olympionis procaciter frangas, neu in osculum, neu in amplexum sollicitas maritalem, ut Iovis imbrem felix Casina expectes, qui te faciat matrem, nec mortis Deorum semini jungas, aut Iphidius aliquis uterum tuum Herculi ro angustet. Si hæc proba fide facis, ut tum neque molas viro tuo, neque coquas, nec Iunonem (*Marie de Medicis*) iratam habearis, vel obloquuta (*la marquise de Verneuil*) possit et ipsa Fortuna penum tuam solertissima ordinatione procuret. » Ed. cit., p. 151.

une tragico-comédie — le mot est ainsi écrit par Plaute, et ce n'est certes pas Barclay qui ira profaner l'orthographe du vieux comique, — ayant pour principaux personnages le duc d'Albe, le comte d'Egmont, etc., sous des noms fictifs comme toujours, et dont les cinq actes sont analysés en sept mortelles pages. Je n'en ai pas lu plus d'une, j'en fais l'aveu sincère. A l'issue du spectacle, les deux amoureux rentrent ensemble, et Anémon, parti de Paris à la suite du roi, n'a qu'à se bien tenir. Euphormion nous raconte ce qui arrive après en termes pathétiques, repentant de sa trahison envers son ami, ayant presque horreur de la femme perfide et sensuelle qui l'enchaîne auprès d'elle. Toutefois il ne lui semble pas contre nature qu'elle l'enrichisse ; au contraire : *Praemium et voluptas corrumperant meam innocentiam*, dit-il, et un peu plus loin : *jam..... indignabar, supplicasse fortunae, cum liberalis Matrona assiduis muneribus mutuam voluptatem cumularet* (1). Le malheureux avoue cela avec une candeur qui désarme. Que notre siècle, sans renoncer à son juste mépris pour ceux qu'il est convenu d'appeler les Alphonses, veuille bien juger Barclay d'après le niveau moyen, si abaissé qu'il soit, de la morale sociale de son temps.

Mais Euphormion est bientôt arraché à cette vie facile, mêlée de terreurs et de remords. Sa maîtresse a si peu de retenue devant les valets qu'il est menacé par l'un d'eux de révélations. Il part, résolu à se retirer du monde. Les Acigniens sont tout près, et c'est vers eux qu'il se rend, au moment d'un de leurs exercices scolaires. Une figure allégorique, réminiscence probable du tableau de Cebès, est exposée devant les disciples qui viennent successivement discourir sur le sens qu'ils y aperçoivent (2). L'un

(1) Ed. cit., p. 189-190.

(2) Ces exercices se faisaient encore au XVIII^e siècle. Voyez *Voltaire et ses maîtres*, p. 30-31.

croit devoir embellir sa harangue d'une diatribe la jurisprudence. L'indignation saisit Euphormion lequel perce très visiblement ici le fils de juriscon- Il réduit le calomniateur au silence, et après avoir mment prouvé que le tableau doit représenter la e universelle, — on n'avait cependant, au fond, y tracer qu'une feuille de vin, — il se soustrait aux ces d'Acignius qui veut le retenir, et se met en pour la Scolymorhodie. Le quatrième jour, le port arquement est déjà proche, mais la nuit est venue, aison d'apparence opulente est devant lui; il y frappe, eure s'illumine et l'on vient lui ouvrir; mais il en frémissant: c'est encore un Acignien qui s'offre ue. On comprend qu'il se soit écrié: « Ce prodige démontre bien qu'Acignius est partout présent! » (1) eure avancée contraint notre Euphormion à se laisser uire par le révérend père, qui lui fait d'ailleurs caresses, dans le palais qu'il apprend être celui ehia (l'état monacal); mais il éprouve bientôt qu'il as aussi aisé d'en sortir. Il y réussit cependant avoir triomphé d'obstacles de toute sorte, naturels naturels, dont l'énumération me mènerait fort loin. voici enfin au bord de la mer. Il peut suivre des es navires qui cinglent vers l'Angleterre, et il lui e déjà respirer l'air de sa chère patrie (2). Mais il as encore au bout de ses peines.

artitus, (le landgrave Georges duc de Leuchten- 3), envoyé par Aquilius (l'empereur Rodolphe II)

Monstro... maximo didici, ubique Acignium esse. » Ed. cit., p. 204. — suites se fourrent partout », répétera Voltaire dans le *Temple du goût*.

restitus à Barclay cette jolie pensée. Si je me trompe en la croyant de re fonds, on me reprendra: « Illinc rates in Scolymorhodium solvant; melioris patriæ aura videbar afflari » *Ibid.*, 213.

n extérieur est dépeint avec trop de précision pour que les contem- se l'aient pas reconnu du premier coup. C'était un homme extrêmement haineux et au visage rubicond. « Pinguissimus homo, vultusque regii et seminudum calvitie caput ostentans. » *Ibid.*, 214.

comme ambassadeur Thébain (allemand) en Scolymor-rhodie, lui offre gracieusement le passage dans son vaisseau. Une effroyable tempête les rejette en Béotie. L'auteur, désignant ainsi l'Allemagne, dévoile rien que par là l'opinion qu'il a conçue de l'opacité d'esprit de la nation. Tout en rendant justice à ses qualités, il est revenu plus tard, dans son *Icon Animorum*, sur ce défaut qu'il lui prête et d'autres qui en dérivent. Mais celui pour lequel il n'a pas assez de sarcasmes, c'est l'ivrognerie des Thébains, c'est leur goût pour les repas sans fin (1). En décrivant la tempête dont je viens de parler, il se moque déjà de leurs gémissements, quand il leur faut jeter par dessus bord leurs tonneaux de vin du Rhin (2). La bourrasque oblige les navigateurs à relâcher dans le port de Thèbes. Aquilius réside dans la ville et Euphormion lui est présenté. Le portrait qu'il nous a fait du César excentrique et besoigneux qui s'appela Rodolphe II est des plus curieux, et, dans la plupart de ses traits, rigoureusement conforme à l'histoire. Aquilius est célibataire, rare exception chez les souverains ; rêvant à la pierre philosophale, il vit dans la retraite et dans un mutisme dont il ne sort que pour s'entretenir avec quelque savant, quelque artiste ou quelque alchimiste, au milieu de ses collections d'instruments astronomiques et d'objets d'art (3). De plus Barclay nous a laissé une demi-page de confidences, qu'un ami à portée de bien voir lui aura faites tout bas, et qui ne semblent

(1) Heureusement il ne leur prête pas les incongruités dont parle le Père de Saint-Romuald, p. 899 du t. III de son *Trésor chronologique*, éd. de 1647.

(2) « Ad ultimum patrii vini cados inter miserabiles ejulatus effuderunt in fluctus ». *Ibid.*

(3) « Rudolf war..... mehr zum Privatmann als zum Regenten mächtiger » Reiche gemacht; er liebte... Natur-und Kunstseltenheiten und legte trotz » seines öfteren Geldmangels kostbare Sammlungen an; zuletzt lebte er fasz » nur mit Gelehrten und Künstlern..... Dann kamen auch Alchymisten und » Goldmacher auf..... Kaiser Rudolf II hing am Wunderbaren und Geheim- » nisvollen; um die Astrologie willen musste er aber doch auch die Astrono- » mie fordern. » J.-C. von Pfister, *Geschichte der Teutschen*, Hambourg, 1829-1835, 5 vol. in-8, t. IV, p. 385.

is moins vraies que le reste, concernant
time d'un prince à l'imagination déréglé
rès tout le mérite de favoriser Tycho B
eppler. On ne peut guère répéter qu'
iption de la galerie de tableaux où il
oduit de ses recherches sur la beauté fémi
Euphormion, avant de se rembarquer, a
lemand dont il donne une description fo
fin il arrive en Scolymorrhodie. Dès qu
sol, il se sépare de Trifartitus et fait la
urnées en compagnie d'un Flamand qui s
Tessaractus (ce nom est donné au roi
ses quatre royaumes, celui de Franc
manche, les deux compagnons se so
endre le frais dans un petit bois; ils r
ni ni l'autre à engendrer la mélancol
nent-ils point pour rire et pour chante
ier poliment d'entrer dans une maison q
ils s'y rendent. Le propriétaire, homme
avité majestueuse, ne les a pas plutôt sa
répandre, sans dire un mot, des larmes a
en obligé de s'expliquer à la fin, et il le
nomme Catharinus, et que, s'il pleure,
-même, mais sur eux qui ont l'air d'igr
expiable ils commettent en voyageant pe
fête, et combien ils l'aggravent en trouk

1) « Libertatem amorum conjugio preponit, et vagae
itrium examinantur. Nam ut venustissimas species muli
it, omnia in tabellam eruditis coloribus transfert, et
ita secutus, votum suum in pictura confitetur. Appell
ges, virginesque, quibus multum est, id nomen sub
probetor formarum, vultus mulierum ad similitudine
m propius ad illam venustatem natura admovit, deor
tium fortune donatur. Etiam, si cujus amore vehemen
is amplexibus dulcis animam egit, non statim in re
mana exarctam, in thalamo decernit. » *Ibid.*, p. 217. C
Nicolai. Voir plus loin, page , note .

méditations par les éclats de leur joie indécente. On a deviné que Barclay fait ici la satire du puritanisme, et l'on sait sans doute que par là il ne pouvait qu'être agréable au gouvernement de Jacques I^{er}, bien plus dur, même après la conspiration des Poudres, aux puritains qu'aux catholiques. Quoi qu'il en soit, les scènes et les dialogues qui forment cette dernière partie du second livre sont composés et écrits de main de maître.

Euphormion et le Flamand, par leur docilité à écouter les remontrances, parviennent à apaiser Catharinus. Ils soupent en famille avec lui et sa très jeune et jolie femme qu'il dévore des yeux, et un spectacle tout nouveau pour eux, celui du vieillard qui, le repas fini, se fait apporter et allume sa pipe, inspire à Euphormion une invective en prose et en vers, qui dut plaire particulièrement au roi (1), contre le tabac (2).

Ils prennent le lendemain matin congé de leur hôte, et Euphormion arrive enfin au terme de ses pérégrinations. Il est introduit par Amphiaräus (Cecil) auprès de Tessarnacte, qui l'admet dans son « Sanctuaire », et tout enthousiasmé, il improvise, pour finir, une trentaine de vers héroïques où il égale son monarque au Soleil.

Après cette rapide esquisse, j'abandonne à vos réflexions, cher lecteur, toutes les considérations dont le développement exigerait beaucoup plus de place, et surtout de temps, que je n'en ai à ma disposition. — Vous me direz seulement si je ne suis pas dans le vrai en pensant qu'il y aurait de féconds rapprochements à faire entre l'*Euphormion* de Barclay et le *Télémaque*, les *Confessions* de Rousseau,

(1) Jacques I^{er} a écrit contre la fumée de tabac un pamphlet qui, dans ses *Opera regia*, a pour titre : *Misocapnos*, mais qui avait paru précédemment en anglais, sans lieu, ni date, ni nom d'auteur. Voir Lowndes, *Bibliographer's Manual*.

(2) Le roi appelait déjà la plante *tobacco*; Barclay la nomme en latin *Petum*, et son traducteur de 1625 en français, *le Petun*. Voyez l'article très bien fait sur le tabac dans Larousse.

romans de Voltaire, le *Gulliver* de Swift, et par
 t le *Gil Blas* (1); ainsi, pour me borner là, Le
 ft et Barclay, ont tous trois donné la parole à leur
 le *moi* qui revient sans cesse dans leurs livres —
 is celui-là que Pascal trouvait haïssable — infuse
 positions une vie exubérante, une vie qui manque
 day, on l'a très justement fait remarquer (2),
Argenis, ouvrage beaucoup plus mûri, mais que
 beaucoup moins malgré sa plus grande célébrité,
 prédilection, plus sûre que celle qu'on a prêtée à
 , d'un très illustre philosophe de la fin du même
 Vous me direz aussi si je m'illusionne en pro-
 : succès au littérateur qui entreprendra une tra-
 ouvelle avec notes historiques de l'*Euphormion*,
 embellira d'illustrations comme nos graveurs
 ivent en produire. La belle édition des *Colloques*
 traduits par M. Develay, qui a été accueillie avec
 r si marquée, n'avait pas, ce me semble, plus de
 le réussite. Celle que je recommande pourrait
 au moins la QUARANTE-HUITIÈME. Le chiffre n'im-
 pas déjà à lui seul ?

nière portion de l'*Euphormion*, malgré certains
 rés qu'elle contient, fut accueillie sans murmure ;
 : partie souleva un orage, qui s'étendit à l'ensemble
 On disputa avec vivacité pour savoir si certains
 traits étaient peints d'après tel ou tel original (4).

tor Fournel est du très petit nombre des hommes de lettres de
 ont lu l'*Euphormion* dans l'original. Il a formulé sur l'ouvrage,
 ont comme roman de mœurs, un jugement des mieux motivés, et
 nts duquel je m'associe presque sans réserves. Voyez la *Littérature*
 : et les écrivains oubliés. Paris, 1862, in-18, p. 213, sqq.
 cher, *De Argende*, p. 96.

Argenis war Leibnitzens Lieblingsbuch. » F.-A. Ebert, *Allgem.*
 t. I, p. 137.

d parle naturellement de l'*Euphormion* dans son ouvrage pos-
 par M. Gustave Brunet. *Livres à clefs*, Bordeaux, 1873, in-8,
 nent j'ai été désappointé en voyant qu'il n'a pas fait connaître la

William Seton (*alias* Seaton), un compatriote de Guillaume Barclay (1), un jurisconsulte érudit, beau parleur autour duquel faisaient cercle les courtisans du Louvre, écrivain exercé à qui Balzac envoyait en cadeau une plume d'or (2), prit fait et cause pour les hauts et puissants personnages qui se sentaient blessés. Dans sa *Censura Euphormionis*, il s'élève contre les indignités prêtées par le roman à ceux qui s'étaient reconnus sous ses transparents pseudonymes, Callion, Fibullius, les Acigniens, les Géphyres, Labetrus, Protagon, Doromise et tous les autres. Un chanoine de Vezelay, Pierre Musnier, mû d'on ne sait trop quel beau zèle, répondit à cette censure par une *Censura Censurae*; mais la réponse était sans force, et l'auteur de l'*Euphormion* prit lui-même la plume et écrivit l'*Apologia Euphormionis pro se*, qui forme la troisième partie de la collection à laquelle on donne improprement le nom de *Satyricon* de Barclay. Tel est le récit qu'on se croit autorisé à faire quand on a lu *Ménage* (3). Seulement on voit qu'il faut en rabattre à peu près tout dès qu'on consulte les sources mêmes (4). Quoi qu'il en soit, l'Apologie est

diversité d'opinion qui règne entre les interprètes de certains noms; je l'ai été encore davantage en voyant à quel point d'autres de ces noms sont défigurés et perdent par là tout sens rationnel. C'est sans doute la conséquence de la difficulté de lecture du manuscrit de Quérard. J'en donne pour exemples : Pro-taRon, ScHolimoETHodie, le président BrEsson, TessaraMAQUE, etc.

(1) Il était probablement comme lui d'une très grande famille. Il y a une Marie Seaton au nombre des *quatre Marie* qui accompagnaient Marie Stuart à son arrivée en France.

(2) Francisque Michel, *Les Ecossais en France*, t. I, p. 296.

(3) *Vit. Petr. Œrodijs.*, p. 232. Bayle a fait assez aigrement ressortir une contradiction qu'il y voit entre la date d'impression de l'*Apologie* et celle de la *Censura* postérieure de dix ans. Les termes employés par *Ménage* sont facilement défendables. Il eût pu répondre que ce qu'il dit de la Censure *imprimée* en 1620 n'empêche nullement qu'elle ait été composée assez longtemps auparavant. Ce n'est cependant pas la vérité, nous allons le voir dans un instant. Mais comme Bayle ne montre pas l'avoir connue plus que *Ménage*, il cherche à celui-ci, par le fait, une pure querelle de mots.

(4) Nous avons à la Bibliothèque nationale (Y² 77) *Censura | Euphormionis | auctore | Anonymo | Parisiis | Apud Ludovicum Boulanger | | MDCXX*

duc de Savoie Charles-Emmanuel, protecteur ne voit guère pourquoi. J'ai eu occasion de le plus haut : elle manque presque entièrement son : dirai pas avec M. Boucher, qu'elle eut pour effet irréconciliables les ennemis que s'était attirés

me pagination, p. 21, *Censura* | *Censurae* | *Euphormionis* | *Auc-*
Musnierio | *Vezelio* | *Parisiis* | MDCXX. C'est un petit in-8 de
bl. La *Censura* est sous forme de lettre adressée à un person-
nage qualifié « Admodum illustris Domine », et qui lui avait écrit
en latin (dont il loue l'élégance rare chez ceux qui tiennent le
lat, « ad reipublicæ clavum sedentibus »), pour lui demander son
avis d'Euphormion. Cet avis, nous le connaissons, en ce qui touche
l'ouvrage, par le passage reproduit par Bayle d'après Ménage (qui
a rien lu d'autre de la *Censure*), dans lequel il est dit que le
prison écorche les oreilles romaines. Pour le reste, l'anonyme fait
un brièvement les circonstances de la vie des Barclay, le père et le
fils, attachent à la composition du livre critiqué, lequel n'est à ses yeux
qu'une action abortive d'une jeune cervelle surexcitée, « partum... animi
æstu... an mavis ingenii luxuriantis abortum », et il ne borne
pas de griffe. Il cherche malgré cela à faire patte de velours. Per-
dus que lui ami d'Euphormion, admirateur de son érudition. Lui
gloire ! Comment donc ! Il lui céderait plutôt la plus grande part
propre ! (par parenthèse Musnier relève, avec une verve qui donne
peut-être leur seul attrait, cette naïveté outrecuidante). Seule-
ment par cette œuvre qu'il faut juger Barclay ; d'autres productions
ne voient là une allusion à l'*Icon animorum*) lui ont acquis une
réputation impérissable. « Scire aves qui sim? Euphormionis amantissimus.
hodie vivit candidior acriorque æstimator et admirator Barclajanus
... Sed contendo Barclajanus doctrinæ elegantiam hinc non esse
m. Sunt enim alii istius ingenii fœtus quibus famæ æternitatem

joint sur lequel Ménage a dit très vrai : la *Censura Censuræ* vaut
pour elle-même. Musnier l'a mise également sous forme de lettre
il raille assez froidement le censeur qui veut s'ériger en Apollon ;
faire reconnaître (il n'y réussit pas en ce qui me concerne) à sa
à sa jalousie. Tout cela tiendrait en dix lignes, si ce n'était cette
continuité torrentielle d'allusions à toutes sortes de passages
l'antiquité, au moyen de laquelle les érudits du commencement du
siècle étaient fait à leur usage une sorte d'argot que nous ne comprenons
à bien des efforts. Mais ce qui fait l'intérêt de l'opuscule, c'est que
l'auteur apprend à peu près pourquoi et quand il a répondu à la *Censura*.
Sa dédicace à un de ses amis, Claude Gobelin, (qui pourrait bien
être le fils de Thomas Gobelin, dit le marquis de Brainvilliers, dont
l'histoire, t. VI, p. 538), fait connaître qu'il a entrepris cette réponse

Barclay (1) : les amitiés que lui fit à Rome un des chefs éminents de la Compagnie de Jésus, le cardinal Bellarmin, prouvent le contraire. Je juge seulement qu'il ne dut apaiser personne en plaidant, comme il le fait, les circonstances atténuantes ; son argumentation se réduit à peu près, en bien des endroits, à prendre le contre-pied de l'idée exprimée par le vers de Boileau ;

Attaquer Chapelain ! Ah c'est un si bon homme !

et à dire : « Je ne m'en prends qu'aux vices du siècle ; je les attribue, c'est vrai, à Protagon et à Doromise, mais aussi je les ai proclamés, à quelques lignes de là, hommes excellents, divins ; je prétends ne pas les avoir attaqués. » Quant au reste de la défense, qui se montre surtout indignée des fantaisies d'imagination des fabricants de clefs, Barclay subit le sort commun de tous les littérateurs portraitistes. On leur jette à la figure que « tout mauvais cas est niable » ; et ses protestations ne lui serviront pas plus à nous faire croire que son Callion n'est

à la demande de Pierre du Puy, « rogatu Equitis Puteani », se trouvant à Rome à un moment où la *Censura* y avait fait sensation et produit des conséquences qu'il n'indique pas. La *Censura Censuræ* ne circula originairement qu'en manuscrit, et il faut probablement en conclure qu'il en fut de même de la *Censura*. C'est Gobelin, témoin de la polémique, qui a voulu que l'impression en perpétuât le souvenir. Quant à l'époque où elle eut lieu, il y a un passage (p. 51-52) qui lui assigne d'étroites limites. Musnier reproche à son adversaire sa puérilité ou plutôt sa malice à rappeler qu'il eût mieux valu ne pas écrire un livre dont Barclay témoigne de toutes les façons qu'il se repent. C'est ce que proclame bien haut son arrivée à Rome, l'accueil que lui a fait le pape et le respect qu'il montre pour les membres de l'Eglise. « Vide quæso (ô Barclaii) infantiam » hominis aut potius malitiam. Quid opus fuit de re non scribenda monere, » quam te velle præteritam omnia tua facta, ac dicta contestantur. Hoc satis » tuis Romam accessus, tuum in summum Pontificem obsequium, paterna eius » in te beneficia, tua ex animo in Ecclesiasticos reverentia vociferantur. » En conséquence, le libelle de Seton, — j'ai cru un moment qu'on pouvait aussi l'attribuer à son ami Scioppius, — et la réponse de Musnier n'ont pu être écrits qu'un certain temps après l'établissement de Barclay à Rome, c'est-à-dire entre 1617 et 1618, quand son *Apologia* courait le monde depuis trois à quatre ans.

(1) « vereor ne Barclaius vulnus priscum vulnere novo exacerbaverit, et » censores fecerit ex inimicis inimicissimos ». *De Argente*, p. 15.

in prince Lorrain (1), que les protesta
 Bruyère, niant que Théagène fût le
 lôme et Ménalque le duc de Brancas
 : nom de La Bruyère m'amène natu
 e de Barclay dont les éditeurs ont fa
 e du *Satyricon*: à l'*Icon Animorum*
 : de cet ouvrage avec *les Caractères* e
 ècle n'est pas seulement dans le titr
 : chapitres se composent de disse
 rentes natures d'esprits, sur leurs apt
 : variées de la vie sociale, sur les
 : prétendre à ces dernières, et aussi sur
 rve chez ceux qui les exercent. Là
 emblance avec La Bruyère, quoique
 té de celui-ci soit éclatante, cela va
 érêt de l'*Icon* est bien plutôt dans le
 Les deux premiers ne font que discou
 de l'homme et la diversité des ca
 s et le lieu; Barclay passe en revue, dan
 rs peuples de l'ancien monde, les Fran
 eux: c'est une galanterie pour Louis X
 e ans, à qui le livre est dédié), les ha
 unniques (3), les Allemands et les ha

Je ne serais pas surpris cependant que Callion fi
 poissant du duc Charles III. Euphormion lui doi
 tion. Mais il ne peut être question en aucun cas,
 e le disent les clefs et comme l'a pensé M. Alb.
 y (*l. c.* p. 8 et 77) contre ces princes une haine
 sent qu'il eut un motif quelconque de la ressentir.

Dans l'article (qui n'est pas d'ailleurs sans mé
 od, Tabarsud dit que Barclay écrivit l'*Apologia* e
 e en évidence ». Juger ainsi un livre en lisant trois
 son jugement, c'est se moquer audacieusement du
 En parlant de ses compatriotes, il émet sur leur
), et en particulier sur leurs aptitudes poétiques, u
 s'excuse. Mackenzie l'a prise pour épigraphe de
 : in quæcumque studia inclinant, mirifico successu
 am delicatius habeant quam cum inciderunt in Seo

Bas, les Italiens, les Espagnols, les Hongrois, les Polonais, les Moscovites et les autres nations du Nord, et enfin les Turcs et les Juifs. Pour chaque contrée, il décrit, en quelques périodes fort bien tournées, sa situation géographique, son rôle principal dans l'histoire, la nature et les productions de son sol, les qualités physiques et morales de ses peuples, leurs défauts et les traits principaux de leurs mœurs. Tout cela témoigne grandement en faveur de la justesse d'esprit de l'auteur, ou de ceux qui lui avaient fourni, comme on disait en ce temps-là, « de bons mémoires » (1); et l'à-propos de ses observations, même leur actualité, a été signalée encore tout dernièrement, en ce qui s'applique tant à la France qu'à l'Allemagne (2).

Tout le monde sait que Barclay est étranger à ce que les éditeurs hollandais ont appelé la cinquième partie du *Satyricon*, sous prétexte que le pamphlet *Alitophili Veritatis Lacrymae* a reçu de son auteur, Claude-Barthélemy Morisot, le sous-titre *Euphormionis Lusinini continuatio*. L'opuscule, qui est postérieur de quatre ans à la mort de Barclay, est dédié à Henri II de Bourbon, père du grand Condé (3). Je ne promets guère de divertissement à celui

(1) M. Boucher a dit, en parlant de l'*Icon Animorum* (*De Argen.* p. 19) : « Nescio an quidquam sit solertius excogitatum, jucundiusve dictum, apud quemlibet ejusdem ætatis scriptorum ». Il s'est rencontré en ceci avec un prodigieux érudit de la fin du xvii^e siècle, avec Morhof, — à qui je ne fais que le seul reproche d'avoir écrit les 1,200 pages de son *Polyhistor* sans mentionner Rabelais. Parlant des auteurs qui ont écrit « de Moribus gentium », Morhof dit (*Polyhist.*, éd. de Lubeck, 1732, t. III, p. 497) : « Quo in genere » nihil novi quod magnopere commendari debeat præter Ioannis Barclaij *Ani-morum Iconem* ».

(2) On lit au même endroit (*De Argenid.*, p. 19) que tout ce que dit Barclay des faibles de notre nation est tel : « ut nuperrime hæc scripta fuisse videantur. » M. Boucher ajoute, à la page suivante, où est rapporté l'ancien usage des Germains de conserver les vases où avaient bu leurs amis, cette piquante allusion à des événements douloureux encore présents aux souvenirs français : « Scimus et, Barclaio doctiores, non amicorum modo istis pocula placuisse ».

(3) La dédicace devient une sanglante épigramme, si l'on considère que la

s'en imposera la lecture. Entre autres jésuites, leur Compagnie est rendue responsable d'un des siens et, en déguisant les noms de Nometus et Daphnis, on y exerce plus vivant que ceux du même genre l'aventure du père Voisin avec Théophraste. Ce que j'y ai trouvé de plus saillant est sans cohérence, le récit se défile avec une lourdeur assommante, et la latinité est défectueuse. Le P. Drexel a dû mettre les rimes quand il écrivit le monostichon à calembour porté par Bugnot dans la préface de (2) de l'Euphormion :

Vivere qui renuit Sapiens, vult ille mori
 qui fait pendant à l'autre, cité tout à fait
 tard à l'adresse du titulaire de la dédicace

sure infligée à un jésuite par Morisot rejaillit sur la Compagnie elle-même et admet implicitement (*Hist. des princes de Condé*, t. II, p. 441). M. Paulin Paris, dans ses notes sur le Prince, a rapporté le vers latin, inspiré par Hocquetot, et qui fait voir que les jésuites par à présent de nos jours :

Crimina sunt septem, criminà principis

Voir, pour les détails, Voltaire, *Lettre sur les jésuites*, t. III, p. 509; L. Ailleaume, p. xxviii-xxxix de la *Noëlie* de la Bibliothèque elzevirienne; et surtout, 1861, in-18, p. 72-80, 92; il est impossible de se faire une idée de ce qu'il a pu être calomnié, quand on voit ses supérieurs se précipiter contre l'indignation de Louis XIII. Les termes de l'ordre d'expulsion immédiate sont rapportés : foi dont il faut lui savoir gré.

Je l'appelle ainsi parce qu'elle se joint à la collection de Bugnot tout seul.

Le *Ménagiana* (éd. de 1715, t. III, p. 39) fixe au Parlement de Dijon qui condamna au feu le livre dans la biographie déjà citée de M. Henry : « Le *Icon Animorum* : ce livre fut brûlé à Dijon », plus fraîchement commise, est à constater au n°

Bugnot, qui était, au dire de Ménage, un bénédictin régent en rhétorique au collège de Tiron, a inséré dans la même édition sa réponse à Morisot, qu'il se vante d'avoir mis en poussière. La vérification m'a fait peur et je m'en rapporte à lui. Son *Alitophilus castigatus* forme, comme l'indique Brunet, une sixième partie du *Satyricon* (1).

Il me reste à mentionner une plaquette de trois feuillets, qui s'annexe au même ouvrage depuis l'an 1628.

(mars 1880) de M. Th. Belin. On y lit, après l'annonce de la traduction française de Jean Bérault (n° 39 ci-après) : « Cette satire (*sic*) violente contre les Jésuites a été condamnée par un arrêt du Parlement de Dijon ».

(1) Je sais qu'en attribuant à Bugnot l'*Alitophilus castigatus* et les notes de l'édition de 1674 (n° 26 ci-après), je me mets en contradiction avec tous les biographes et spécialement avec Ménage qui, à la page 233 de ses *Remarques* distingue formellement l'auteur des annotations de Leyde, 1664 (*sic*), de celui de la vie de Barclay qui est au-devant de l'*Argenis*. Mais j'appuie mon opinion sur des faits : Il n'est pas contesté que cette biographie précédant l'*Argenis* est de Bugnot. Or quel autre que lui en aurait revendiqué la paternité, en disant, au cours de la curieuse dissertation *De Satyra*, qui ouvre l'*Euphormion* en six parties, que l'on peut recourir, si on veut des détails sur la vie de Barclay, à ce qu'il en a écrit en tête d'une édition de l'*Argenis* qu'il ne précise pas, d'après ce qu'il avait su de Madame Barclay et de son fils pendant qu'ils logeaient au faubourg Saint-Germain lors d'un voyage qu'ils firent de Rome à Paris : « Quod » si scire pluribus cupis, Lector, quis ille fuerit, consule vitam ejus in fronte » *Argenidis*, ubi mores ejus descripti habentur juxta ea quæ ad me ab ejusdem » Barclaij conjuge, Aloysia Debonnaire, et a filio ejus natu majore Cæsare » Barclaio, dum ambo negotiorum causa ex Italia Lutetiam venissent et pro » aliquo temporis spatio diversarentur in Sancti-Germani suburbio ». Ensuite, en lisant les notes de l'*Icon animorum* de la même édition, on trouve plusieurs fois *Nostra Francia*. Ainsi l'auteur est Français, et l'on s'aperçoit aisément qu'il est catholique, très orthodoxe, tout en paraissant croire un peu à l'influence des astres. Si ce n'est pas notre bénédictin, qui donc est-ce ? Je n'ai pas pensé que ce que j'avance sur Bugnot fut infirmé par le silence que garde, à l'égard de sa participation à l'édition de Hack, parue un an après sa mort, l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur* de Dom Tassin. Ce qui est dit, p. 81, de l'édition de l'*Argenis* est inexact en plus d'un point. J'ai reconnu, par exemple, à mon grand étonnement, qu'on y renvoie à une critique par l'abbé Josse que celui-ci n'a jamais faite. J'ai lu la préface de l'*Argenis de Barclay*, Chartres, 1732, 3 vol. in-12. Le nom de Bugnot n'y est pas prononcé. Je préfère donc encore la *Bibliothèque historique* de Dom Filipe Le Cerf de La Vieville, La Haye, 1726, in-12, au moins sur ce point, à l'*Histoire littéraire* de Dom Tassin.

est bien de Barclay et porte pour titre *Series patetivinitus parricidii*, etc. Bayle l'appelle l'histoire de *igade d'Angleterre*. C'est en effet une narration, qui, faite sur le lieu de l'événement, de la découverte Conspiration des Poudres en novembre 1605. — Le acquies, dont la perspicacité à démêler le sens véritable de la fameuse lettre à Lord Monteagle est fort e par Barclay, a écrit lui-même, postérieurement, une on des mêmes faits, bien plus circonstanciée puis-y trouve le sommaire du procès des coupables. Elle artie du Recueil des œuvres latines de ce roi publié 319, in-fol., pag. 209-235; le titre est *Conjuratio urea, scripta a rege, sed nomine suppresso*.

vais maintenant donner la bibliographie, aussi comme j'ai pu la dresser, de l'*Euphormion* de Barclay propose la classification suivante :

Editions originales des différentes parties, et press réimpressions jusqu'en 1626.

Editions à partir de 1628, hollandaises pour la rt.

. Traductions.

I

Euphormionis Lusinini Satyricon. Londini.....?
.. 1603, in-12 (?)

est l'édition originale de la première partie. Elle t d'une rareté excessive. Non seulement je ne l'ai pas ée à Paris, mais je ne l'ai vue décrite nulle part. n'est pas au British Museum dont l'édition la plus nne, d'après ce qu'a bien voulu m'écrire M. Georges n, est celle de 1610 (notre n° 6 sans aucun doute).

Elle ne faisait pas partie de la collection, si riche en spécialités écossaises, du regretté docteur Laing, vendue au mois de décembre dernier par M^{rs} Sotheby, dont M. Techener m'a communiqué le catalogue. Sur le *Catalogus librorum impressorum Bibliothecae Bodleianae* Oxon. 1843, sq. I. 183, je ne la vois pas figurer non plus. Cependant le libellé du titre de l'édition n° 2 ci-après prouve qu'il doit en exister une antérieure.

Jules DUKAS.

La suite au prochain numéro.

REVUE CRITIQUE

DE

PUBLICATIONS NOUVELLES

POETES ET BIBLIOPHILES : les devises des vieux poètes ; étude littéraire et bibliographique par M. Gustave Mouravit. *Paris, Morgand et Fatout, 1879, in-4, 46 pages.*

Un aimable et heureux érudit vient de publier un travail bibliophilique des plus curieux. Elève des Charles Nodier, des Prosper Blanchemain et des autres littérateurs éminents de notre époque, il a voulu lui aussi revêtir d'un style imagé, hardi et savant les recherches de la plus abstraite bibliophilie.

Comme il le dit, avec tant de justesse, l'amour des livres est devenu de nos jours une science pleine d'attraits, qui pare tout ce qu'elle touche et qui touche à tout avec une curiosité aussi infatigable et universelle que fine, perspicace et charmante. L'union si désirable, si heureuse, si rationnelle de la science et des lettres, est désormais un fait accompli : le maître est venu. Charles

montré, par la plume et par l'exécution, qu'il connaît réellement de tous les secrets de la bibliophilie.

Si Gustave Mouravit possède, il l'avoue lui-même, de grandes et de petites choses qui sont un témoignage de l'amour des livres. Bibliophile et bibliophile, il a donc pu se permettre quelques excentricités. En effet n'est-ce pas une excentricité que celle de perdre ses loisirs à recueillir, par les anciens poètes, même les poètes, et de les recueillir, mais de les classer, et l'histoire, mais d'en indiquer le sens, et d'essayer d'en tirer des enseignements sur le développement de l'esprit humain et même sur le développement que les nations ont accomplis ou subi. Un philosophe a écrit *l'Esprit des lois*, un bibliophile a écrit *l'Esprit des devises*? On pourrait dire que Gustave Mouravit est du Montesquieu passé au style de l'abbé de Vauvenargues plutôt que le plan du penseur de Montesquieu. Mais la poésie poétique avec le style chatouilleux de l'illustre académicien bibliothécaire adopté, M. Gustave Mouravit a écrit des parties bien distinctes.

La première, qui sert d'introduction, indique l'origine et l'intérêt qui s'attache à la connaissance des devises.

La seconde, il a traité de l'origine et du développement fréquent qu'une des principales collections de devises.

La troisième partie se trouve expliquée par les devises à l'aide duquel, et avec l'aide de l'érudition, les esprits d'élite peuvent reconstituer les écoles littéraires, et peut-être même les mœurs d'un siècle, comme à l'aide de la géométrie reconstituait des espèces disparues à l'aide d'un chapiteau les architectes reconstituaient tout un temple.

La quatrième partie donne enfin une longue liste de devises déjà figuré dans la liste publiée par

chemain. La moisson recueillie par M. Gustave Mouravit ne contient donc aucun des grands noms des poètes du xvi^e siècle, mais elle fait passer en revue une foule de lettrés qu'on peut appeler la plèbe littéraire de cette époque célèbre et que la haute critique a eu jusqu'ici le tort grave de trop dédaigner. On peut en effet y découvrir la trace de quelques talents ignorés, et, dans les lettres comme dans la politique, c'est dans les bas-fonds, véritables expressions des idées, des sensations et des passions des masses, qu'on peut découvrir la sève encore grossière, mais pleine de vie et de force, dont le complet développement et la brillante efflorescence doivent laisser une trace dans l'histoire de l'humanité.

Arrivé au terme de son travail, M. Gustave Mouravit se demande si, dans ce temps de gens affairés, pour lesquels l'heure présente n'a de prix qu'à cause du lucre qu'elle doit produire, son livre peut avoir quelque chance de succès; et néanmoins, malgré ses doutes, bibliophile convaincu, il a courageusement repris la sape et les fouilles à travers le passé, espérant, par ses travaux obscurs, parvenir à se survivre. Nous l'en félicitons, et nous sommes garants que son espoir ne sera pas déçu. Il aura donc retiré de ses laborieuses études, non seulement le calme dans sa vie, des forces nouvelles et des heures charmantes, mais aussi l'assurance que ses livres, si recherchés de son vivant et épuisés en quelque sorte avant d'avoir vu le jour, seront encore plus recherchés après sa mort. Quand des œuvres consciencieuses et savantes sont écrites et fouillées avec tant de soin et d'esprit : *la mort n'y mord*.

Ajoutons cependant qu'à force d'étudier les mœurs et les écrits du siècle favori où se sont épanouis tant de *pseudonymies* et tant d'*abstracteurs de quintessence*, M. Gustave Mouravit en a parfumé et teinté son style au point que quelques-unes de ses phrases, recherchées, ciselées, fouillées, approfondies, condensées, équilibrées, ont quelquefois perdu un peu de leur clarté. Il faut même, par-ci par-là, un certain effort de mémoire pour bien suivre la pensée que l'ingénieux écrivain a voulu formuler. En cherchant à rendre ses phrases trop éblouissantes, il les a rendues obscures. Ce défaut n'est pas à la portée de tous les écrivains; mais c'est un défaut.

Je ne dirai rien du luxe typographique avec lequel le livre est édité; imprimeur et libraire avaient fait leurs preuves; mais souvent ils ont mieux réussi.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

ompensation cette plaquette est accompagnée d'une très
able des matières, guide indispensable pour les érudits et
curieux, et qui cependant manque trop souvent à des
ions importantes.

Jules DELPIT.

NNAIRE DU PATOIS NORMAND, en usage dans le
artement de l'Eure; *Evreux, Charles Hérissé*,
9; gr. in-8, à 2 col. premier fascicule de 256
es.

une étude bien intéressante que celle des patois; on peut
qu'elle est attrayante: elle a un côté scientifique et un
toresque par lesquels elle captive à la fois les savants et les
curieux. Aux premiers elle découvre une des sources les
ondantes de la linguistique et de la philologie comparée;
es se plaisent à y rencontrer le sens et la raison d'être
oule de mots qu'ils ont entendus avec curiosité dans la
des campagnards ou des artisans, et qu'ils ont retenus à
e leur originalité, d'une certaine forme imagée qui les a
qu'ils n'ont pas comprise pourtant tout d'abord, mais
nt conservés pour ainsi dire instinctivement, parce qu'ils y
nnu un certain cachet et comme un problème à résoudre.
ne s'applique pas, est-il besoin de le dire, aux formes
es et corrompues de mots restés en usage dans la langue
ont se compose ainsi en partie le langage vulgaire de la
des champs. Bien qu'on les comprenne aussi, abusivement
ute, sous la désignation générale de patois, ce n'est pas
u'il s'agit ici. On n'en est plus aujourd'hui à confondre les
iformés et altérés avec les vocables qui n'ont plus aucun
ndant dans le langage choisi ou élégant des gens cultivés,
e dans le parler familier des gens du monde, quoiqu'il s'y
e, dans ce dernier surtout, bien des mots ou des idio-
ont la valeur philologique échappe à presque tous ceux
mploient, et dont un certain nombre seraient rétablis dans
iture à son grand profit.

distinction, à la vérité, n'est pas fort ancienne, et les

puristes frappaient du même anathème les vrais dialectes avec ce que l'on avait qualifié, qui dira pourquoi ? de patois. C'est encore une conquête de notre siècle que cette introduction des patois dans la science. Il n'y a pas bien des années que l'Académie elle-même écrivait dédaigneusement dans son *Dictionnaire* : « *Patois*, langage rustique, *grossier*, comme celui d'un paysan ou du bas peuple. *Je n'entends point son patois. Il parle un franc patois. Il me dit en son patois.* — On donne aussi quelquefois, *par exception*, le nom de patois à certaines façons de parler qui échappent aux gens de province, souvent même quelque soin qu'ils prennent pour s'en défaire. » L'*Introduction* de notre livre remarque que l'abbé d'Olivet, qui fit longtemps autorité, loin de chercher dans le patois les origines de la langue, demande si ce n'était pas « un reste de ce misérable goût, que, selon lui, nos pères ont eu longtemps pour le burlesque. » *Plebeius seu rusticanus sermo*, répètent à l'envi tous les vieux dictionnaires latins. « Langage corrompu et grossier, tel que celui du menu peuple, des paysans et des enfants, qui ne savent pas encore bien prononcer, *Incultus plebis sermo, vel vernacula lingua.* » (Dict. de Trévoux).

Ménager voyait plus juste : « Parler provincial, qui, *étant jadis un dialecte*, a cessé d'être continué, et qui n'est plus en usage que pour la conversation parmi les gens de la province, et particulièrement parmi les paysans et les ouvriers. »

Nous n'en finissons pas s'il fallait recueillir toutes les définitions données du patois, définitions qui n'ont rien de commun avec une science qui n'était pas encore créée, mais qui font songer à celle que de malins critiques ont prêtée à une docte compagnie à propos de l'écrevisse.

Mais cette distinction, toute scientifique, que l'on doit faire aujourd'hui en ce qui concerne le patois, doit-elle servir de règle absolue à celui qui se met en quête de mots et de locutions étrangers à la langue littéraire ? Si tel est le vrai patois, et c'est ainsi que l'a entendu l'auteur du *Dictionnaire du patois normand*, ou, si l'on veut, pour être plus compréhensif, si telle est la partie du patois qui mérite de faire le souci des savants, on serait peut-être tenté de demander à l'auteur s'il était bien utile de relever dans son livre toutes les locutions, toutes les formes qui ne sont que des altérations, des déviations de formes et de locutions qui ont

conservé le droit de cité. Par exemple *âbre* pour arbre, *ormoire* pour armoire, etc. Quel profit, dira-t-on, la linguistique a-t-elle à en tirer? N'est-il pas à craindre que ces formes ne servent qu'à dérouter les investigations qui ont pour but de rechercher les métamorphoses d'un radical à mesure qu'il s'éloigne du type primitif, les différentes formes qu'affectent les mots dans leur passage de la langue classique, qu'elle soit grecque ou latine, tudesque ou celtique, à la langue moderne? Le savant qui s'est chargé du soin de nous présenter dans une Introduction substantielle l'ouvrage posthume que nous examinons, M. de Blosseville, en a donné une raison qui n'est peut-être pas la meilleure.

« Où commence le patois? Quelles sont ses limites? » nous dit-il d'abord; grosses questions livrées à la dispute! Le patois a ses puristes qui ne veulent admettre, *in patrio sermone*, que des mots consacrés par les vieilles chroniques, les chansons de geste, les lais et les virelais, et, sinon conservés dans leur forme primitive, au moins reconnaissables encore et pouvant produire certificat d'origine plus ou moins celtique, scandinave ou tudesque, d'assez bonne composition d'ailleurs pour les mots dont la provenance est indéchiffrable et permet les suppositions les plus fantaisistes, sans exposer à démonstration contraire. C'est bien dans ce sens exclusif qu'est conçue la définition bienveillante du savant archiviste Légray : « Langage usité parmi le peuple et dérivé de l'idiome que parlait la société tout entière à une époque déjà ancienne. »

« Autant de glossaires de patois, autant de systèmes exclusifs ou tolérants. Pourquoi les emprisonner entre des dates inflexibles? Se flatterait-on d'être arrivé à une époque d'épuration générale de la langue? Certes, nous vivons à une ère où beaucoup de mots, et les plus caractéristiques peut-être du langage populaire, sont en danger de disparaître, non pour la plus grande gloire de la grammaire et de l'Académie, mais pour faire place à un verbiage sans originalité et tout aussi défectueux. Pas de langue sans patois. Pourquoi n'être indulgent que pour ceux d'une langue morte? Le dorique ou l'attique, dont l'étude est infligée à nos collégiens, ne peuvent avoir d'attrait et de valeur que pour l'érudition. Nos dictionnaires orthodoxes sont destinés à se grossir de mots nouveaux, ne serait-ce que par les progrès des sciences et des arts industriels. Ces naturalisés français ne seront pas plus assurés que

leurs devanciers contre les altérations de forme et de sens. Le kilogramme est déjà réduit de deux syllabes.

« Vous rencontrerez toujours dans le monde des illettrés certains beaux diseurs qu'on ne surprendra jamais au dépourvu d'un mot : ne l'ont-ils pas dans leur mince répertoire, ils l'improvisent pour les besoins du moment avec une véritable faculté créatrice, et souvent ce mot, qui ne renaîtra peut-être jamais sur leurs lèvres, est expressif, imagé, spirituellement imitatif.

« A quoi bon s'échauffer à défendre ainsi les patois ? Leur vitalité saura bien se protéger elle-même. Tant qu'il existera des halles et marchés, des prétoires de justice et des clubs, il y aura des patois. Puissent-ils souvent mériter leur heureuse étymologie, *patrius sermo*. »

Introduire dans un Dictionnaire de patois les néologismes et l'argot, c'est confondre deux choses tout à fait différentes. Le patois est essentiellement historique ; il ne comprend que les langues mortes et les anciens idiomes ou leurs dérivés. Que pour l'édification, l'instruction ou le plaisir de nos arrière-neveux, on se plaise à colliger tous les mots inventés par la science, la fantaisie, ou des besoins nouveaux, que l'on y comprenne ceux du bague, des mauvais lieux ou des halles, que du tout on compose des dictionnaires d'un nouveau genre, et il y en a déjà, loin de nous en plaindre, nous l'approuverons fort. De pareils livres ont leur utilité, mais elle est toute différente de celle des glossaires de patois.

Pour nous renfermer dans le domaine de celui-ci, nous pensons en principe qu'entre un exclusivisme trop spécialement scientifique et un système de compréhension qui ouvre la porte à tout venant, même en n'en réservant l'entrée qu'aux formes multiples des mots anciens, il y aurait un juste milieu, une mesure où se trouve le vrai, l'utilité de l'entreprise : *Ultrà citràque nequit consistere rectum*. Que l'auteur ne s'y soit pas toujours exactement maintenu en admettant des mots du genre de ceux que nous avons signalés, nous le pensons. Nous hésiterions pourtant à lui en faire un grief. Il y a tout d'abord à cela une raison qui lui est personnelle. Le livre qui nous occupe est une publication posthume. Cette circonstance suffit pour expliquer quelques imperfections, aussi bien dans la conception de l'œuvre que dans les détails de son exécution, en même temps qu'elle désarme la critique. Laissons au lec-

teur le soin de noter les défec-tuosités, suivant son goût, sa manière de comprendre le sujet. Quant à nous, nous ne demander un compte bien sévère à un auteur qui n'a pas à son œuvre ce dernier coup, ces retouches que suggère en apparence matériel, de la correction des épreuves, rappelons qu'il n'a pas non plus été à même de profiter des plus récents de la science, et Dieu sait de quel train depuis les applications de la vapeur et de l'électricité d'un tel pas, qu'à moins d'être tout à fait de ses idées, il est peine à la suivre. C'est de 1867 que M. Robin a donné ses *évaluations* préliminaires sous le bénéfice desquelles il offre son livre aux lecteurs, et ce n'est qu'après qu'ils en prennent possession.

Au surplus il y a peut-être quelque utilité à recueillir les corrompues de mots restés en usage : beaucoup d'exemples pratiques du procédé inconscient, et de la mécanique, à l'aide duquel chaque race, chaque pays, son génie, a transformé graduellement les langues. Aujourd'hui en idiomes modernes. Ce qui abonde en fait nuit pas, et mieux vaut avoir relevé un mot sans n'apprend rien, que d'en omettre qu'une étude même moins dédaigner. La science retrouvera bien les siècles, demeurant pas un médiocre service lui rendre, qu'elle par de patientes recherches des matériaux qu'elle propose. Le même motif nous porte à être indulgent pour les erreurs logiques hasardées ou insuffisantes. Dans l'état de la science le glossaire ne peut pas être parfait ; sur bien des points qu'offrir des conjectures, proposer des hypothèses.

En résumé, le Dictionnaire des patois normands de l'arrondissement de Pont-Audemer, est digne de son titre, très complet, les notices de certains mots sont traitées avec beaucoup de soin. L'exécution met en évidence de longues recherches, et témoigne du soin, de la compétence de l'auteur les a dirigées.

Cette publication est faite par la Société libre des sciences et arts de l'Eure : elle est due à son initiative et à son inspiration ; c'est un nouveau titre à l'estime et à la reconnaissance des savants, des lettrés et des curieux, car tous peuvent également à profiter de ses travaux. Depuis pré-

années qu'elle existe, sous la direction de présidents, parmi lesquels on lit des noms comme ceux d'Aug. Le Prévost et de Léop. Delisle, pour ne parler que de ceux qui appartiennent aux sciences historiques, cette Société a rendu de réels et nombreux services. Mais les présidents passent, et les secrétaires perpétuels restent : l'incarnation des Sociétés savantes, ce sont eux ; le secrétaire perpétuel, c'est la Société savante faite homme ; celle de l'Eure, sous ce rapport, n'a rien à envier à ses émules les mieux partagées. Depuis trente ans bientôt, M. Em. Colombel en est la personnification ; il est l'exécuteur de ses délibérations, bien souvent le promoteur, l'inspirateur de toutes les excellentes choses qu'elle fait. Pour elle il a lutté contre bien des obstacles ; pour elle il a combattu le grand combat contre les puissants, à une époque où son existence était menacée par une administration autoritaire et jalouse qu'offusquait son influence et qui voulait anéantir en elle ce qu'elle regardait comme un foyer de libéralisme et d'opposition. C'est qu'elle avait étendu partout son action : sur l'agriculture, par des Comices, des concours, des primes, des cours publics, la création d'un jardin botanique ; sur les lettres, l'histoire, l'archéologie, par de sérieux travaux d'érudition. Dans ce domaine, elle ne s'est pas bornée à donner asile dans le Recueil, aujourd'hui volumineux, de ses travaux à de simples notices, à des dissertations sur des sujets variés d'histoire ou d'archéologie locale ; elle a compris que la mission d'une Société de ce genre est plus haute à la fois et plus large ; que, n'ayant pas à compter avec le temps, il lui appartient, mieux qu'à de simples particuliers, d'entreprendre et de mener à bien des travaux d'ensemble et de longue haleine, d'un intérêt plus général, et auxquels viennent concourir tous les hommes de bonne volonté. C'est à cette pensée que l'on doit : *L'Histoire des classes agricoles en Normandie*, œuvre de premier ordre couronnée par la Société, et par laquelle se révéla un savant distingué, M. Léop. Delisle. — *Le Dictionnaire historique des communes du département de l'Eure*, par MM. Le Prévost, Louis Passy et Léop. Delisle. — *Les Documents, ou les Etats de Normandie sous la domination anglaise*, par M. de Beaurepaire ; — auxquels il faut ajouter d'autres travaux aussi importants : *La Carte géologique de l'Eure* ; le *Dictionnaire topographique de l'Eure*, etc. L'année qui vient de finir a vu l'œuvre de la Société s'enrichir de deux ouvrages également considérables : *L'Art préhistorique dans*

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

et notamment en Haute-Normandie, par M. de Pulligny, dont nous aurons bientôt à rendre compte, et le *Dictionnaire poiss normand*, qui comprendra plusieurs volumes et sera le plus considérable du genre qui ait encore été publié.

E. DRAMARD.

HISTOIRE DE L'ABBAYE D'AVENAY, par Louis Paris, bibliothécaire d'Épernay. Paris, 1879; 2 vol. gd in-8 527-510 pages. — Prix : 14 fr.

Louis Paris avait depuis longtemps réuni les matériaux de son pays natal, et, détourné par d'autres soins, n'osait déjà plus à les utiliser, quand, par une heureuse coïncidence, l'Académie de Reims mit précisément au concours l'histoire de l'abbaye d'Avenay. C'était, comme s'exprime spirituellement l'auteur dans sa courte préface, « m'atteindre à l'ensemble et réveiller en moi une passion mal éteinte. » Répondons-nous de l'appel adressé par l'Académie de Reims aux champenois. Nous devons à cette initiative un excellent ouvrage, nourri de faits, plein d'un suc généreux, *succi plenum*, que seul pouvait nous le donner un travailleur d'autant de mérite que l'ancien directeur du *Cabinet historique*, traitant avec des ressources toutes spéciales un sujet de cette importance.

L'histoire de l'abbaye d'Avenay est aussi l'histoire de la ville de Reims et du pays environnant. Les deux histoires, dit très bien Louis Paris (*Préface* déjà citée) « se confondent habituellement par la continuité de rapports, d'actes et de transactions qui existent à un égal degré l'une et l'autre partie. » Le savant auteur a su contenter aussi bien les hommes versés dans la connaissance des choses ecclésiastiques, que ceux qui ont plus particulièrement étudié les choses de l'ordre civil, et, par exemple, il a su les suffrages de l'école bénédictine représentée par l'éminent continuateur du *Gallia Christiana*, dom Piolin (†), non moins

que ceux de l'Ecole des Chartes représentée par un de ses plus brillants élèves, M. Camille Rivain (2).

M. L. Paris a consacré une notice distincte à chacune des quarante-quatre abbesses qui se succédèrent à Avenay depuis la première moitié du ^{vii}^e siècle jusqu'à la fin du ^{xviii}^e (1790). La longue et vénérable série est ouverte par Madame Sainte-Berthe; elle est fermée par Madame Marguerite Cossart d'Espiès. Chacune des saintes femmes qui, pendant plus de onze cents ans, ont gouverné l'abbaye d'Avenay, a trouvé dans M. Paris le biographe le plus attentif, le plus consciencieux, le plus dévoué. Rien n'est avancé témérairement : le lecteur marche partout sur un terrain aussi solide que l'était le pavé de l'antique église, dont une photographie (tome II, entre la page 52 et la page 53) nous permet d'admirer le magnifique portail. Pour nous bien faire connaître non seulement l'administration de toutes les abbesses d'Avenay, mais encore l'origine de chacune d'elles, et par suite leur généalogie, l'excellent historien a consulté avec la plus sûre critique une masse effrayante d'imprimés et de manuscrits, de manuscrits surtout. Les dépôts publics de Paris, comme les dépôts publics de la Champagne, lui ont livré tous leurs trésors. Tant de ressources mises aux mains d'un travailleur des plus expérimentés lui ont permis de compléter et de rectifier bien souvent le *Gallia Christiana* et autres recueils justement renommés.

En dehors du sujet principal, si magistralement traité d'un bout à l'autre, M. Paris a, chemin faisant, éclairé d'une vive lumière diverses questions intéressantes, et l'histoire générale, la biographie, l'économie politique, auront fort à profiter de ses judicieuses observations. Il y a même parfois, dans ces graves volumes, quelques piquantes anecdotes que l'on peut comparer à ces gais rayons de soleil qui se glissent à travers un ciel un peu sombre. Citons notamment (t. II, *Appendice*, p. 398-405) le léger et attrayant chapitre sur Mademoiselle de Navarre et son *ami* Marmontel.

Nous venons de parler de l'*Appendice*. Là se pressent (de la page 53 à la page 502) plus de cent importantes ou curieuses pièces justificatives. Rarement, on en conviendra, texte a été plus richement accompagné de preuves. Les érudits se délecteront en lisant ces pièces si bien choisies, si bien publiées, et qui, à leurs

(2) *Revue des questions historiques* du 1^{er} avril 1880, p.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

ornement autant qu'une garantie. Tout en félicité d'avoir fait si large mesure aux amateurs de vieux livres, je demanderai la permission de lui adresser — une lettre qui est due à ceux que l'on estime — un tout petit regrette qu'il n'ait pas séparé les boucs des brebis, et pas indiqué que tels documents avaient été déjà publiés, tandis que les autres étaient inédits. C'est tout ce que je n'ai pu lui objecter, et l'on voit que mon reproche n'est pas d'ignorance même, dans la catégorie de *ces regrets*, selon la fine expression d'un de nos plus écrivains.

Enfin, plus qu'à former deux souhaits : l'un pour que l'abbaye d'Avenay obtienne, en Champagne comme ailleurs, le même et durable succès qu'elle mérite ; l'autre pour que nous donne encore divers autres travaux non moins favorables à l'accueil d'un public d'élite, et pour qu'il conserve la réputation d'heureuse fécondité d'une famille où l'on aime à lire d'ardeur avec les *jeunes soldats*, où les vieillards, par un rare privilège, non pas seulement *succèdent* mais *succèdent simultanés*, et où, près du critique qui puise dans l'âge, l'*Histoire politique de Charlemagne* et l'*Essai sur l'histoire de l'empire*, n'a cessé de travailler comme les anciens des plus vaillants et des plus forts, deux livres qui nous instruisent et nous charment par des livres comme *Guillaume de Tyr* et l'*Abbaye d'Avenay*, qui nous rappelle la *vie privée de François I^{er}*, etc.....

Philippe TAMIZEY DE LARROQUE.

UNE VENTE A LONDRES

C'est le 1^{er} décembre et jours suivants qu'a eu lieu à Londres l'*Auction* d'une première partie des livres de feu David Laing, esq., le savant et sympathique bibliothécaire d'Edimbourg. Cette première vente, qui sera prochainement suivie de deux autres plus importantes, a déjà rapporté, dans onze vacations, une assez jolie somme : 12,956 l. st., c'est à dire environ 325,000 fr. ; 13,288 l. st. suivant le *Times*.

En rendant compte de cette vente, nous nous abstenons soigneusement de tout ce qui pourrait ressembler à une critique du goût de la plupart des amateurs français actuels en fait de livres, de la recherche exclusive et passionnée de certains ouvrages trop dédaignés naguère. Loin de nous la pensée de manquer de respect à la royauté de la mode, pas plus qu'à aucune autre ! On nous permettra seulement de faire remarquer que la plupart des bibliophiles anglais ne sont pas de ceux qui s'occupent uniquement de leurs livres pour les faire habiller magnifiquement et les enfermer ensuite dans des armoires hermétiquement closes, « sans doute par crainte qu'il n'y revienne des esprits, » comme disait l'auteur des *Guêpes*. Ayant parfois la fantaisie de lire les volumes qu'ils possèdent, les amateurs anglais s'occupent d'abord de la valeur intrinsèque du livre ; la condition de l'exemplaire ne vient qu'en seconde ligne. Ce n'est pas qu'ils ne sachent apprécier et bien payer (trop bien quelquefois, hélas !) ceux d'une beauté exceptionnelle. Mais, en ceci comme en tout, la fantaisie, chez les Anglais, ne nuit pas aux idées pratiques. Ils pensent que les bibliothèques doivent avant tout se

composer de livres, et non uniquement de reliures de tel ou tel artiste en vogue. On n'est pas parfait !

Avant tout, nous devons accomplir un acte de justice, et aussi un devoir de reconnaissance personnelle, en rendant hommage à la mémoire du possesseur de la précieuse bibliothèque dont il s'agit ici. David Laing était un bibliothécaire modèle, recommandable par sa vaste érudition, sa modestie, l'aménité de son caractère ; enfin et surtout par sa sympathie pour la France. Il nous est doux de rappeler ici que, lors d'un voyage fait par nous à Edimbourg en 1859, nous avons trouvé le *cicerone* le plus empressé, le plus infatigable dans M. Laing, auquel, il est vrai, nous étions recommandé spécialement par le duc d'Hamilton, qui nous honorait de son amitié. M. Laing nous fit connaître toutes les richesses des bibliothèques d'un pays, où l'on compte par centaines les amateurs ayant la passion des bons et beaux livres, et les moyens de la satisfaire. Il avait l'attention délicate de nous faire voir, de préférence, les livres français anciens, si nombreux dans les bibliothèques écossaises, où ils ont été recueillis avec empressement dans tous les temps, mais surtout à l'époque de la Révolution. Disons enfin que cet aimable érudit n'était pas de ceux qui se confinent systématiquement dans le passé ; sa conversation faisait assez voir qu'il n'était pas moins au courant du mouvement littéraire et scientifique moderne de la France que de ses trésors anciens.

Voici maintenant la nomenclature des articles les plus remarquables de cette première vente, avec l'indication des prix. Parmi les livres anglais, nous ne mentionnons que ceux qui se sont vendus 20 l. st. (500 fr.) et au dessus.

PREMIÈRE VACATION

104. BARBOUR (G.). *Actys and Lyfe of Robert Bruce...* *Edinburgh*, Robert Lekpruik, M. D. LXXI; exemp. *probablement unique* de l'édition originale, in-8, mar. olive doub. de mar. bleu (im-

parfait du premier feuillet de la préface, et titre refait à la plume). — Vendu 142 l. st. (3,550 fr.).

124. BASSENTIN, Escossois. Paraphrase de l'Astrolabe. Fig. sur bois. *Lyon*, 1555; vol. *très rare*. — 5 l. st. 5 sch. — Le texte latin du même ouvrage, imprimé par de Tournes, 1599. — 7 l. st. 15 sch. (n° 336).
130. BEAUGUÉ (Jan de). Histoire de la guerre d'Escosse. In-8. *Paris*, 1556; *très rare*. — 5 l. st. 2 sch. 6 p.
142. BELLEFOREST (F. de). L'Innocence de Marie, royne d'Escosse. (S. l. n. d.), 1572; bel exemplaire, *rare*. — 4 l. st. 15 sch.
167. BEZE (Th. de). Harengue devant le Roy, etc. 1561. — Seconde harengue. 1561. — Complaintes et regrets de tous Estats, par J. G. (en vers). *Très rare*. *Rouen*, s. d. — Bresmetot (M. de). Oraison, 14 nov. 1561. *Caen*, 1561. — Ample discours des Actes de Poissy. S. l. n. d. — L'Extrême-Onction de la marmite papale, par Jo. du Ch. 1561. — Nîle (S.). De la Primatie du pape. 1562. — Prognostication, par Jean d'Ongoys. *Rouen*, 1571. En tout 8 pièces in-8, rel. en un vol. — 16 l. st. 10 sch.
168. LA SAINTE BIBLE (angl.), avec la musique des psaumes chantée dans les églises d'Ecosse. Front., titre gravé, anc. rel. mar. *Edinburgh*, 1633; bel ex. — 26 l. st.
187. ABBOTSFORD CLUB PUBLICATION. 34 vol. in-4. *Edinb.*, 1835-66. — 52 l. st. 10 sch.
214. AMERICA. Cosmographiæ introductio. Insuper quattuor Americi Vespucii Navigationes. Fig. sur bois. *Argentorati*, J. Grüniger, 1509; *rarissime*. — 25 l. st.
238. ARFEVILLE (Nicolay d'). Navigation du roy d'Escosse Jaques V autour de son royaume et Isles Hebrides et Orchades soubz la conduite d'Alexandre Lyndsay, excellent pilote escossois. In-4, cartes, cuir de R. (exemplaire très maculé). — 47 l. st.
- On ne connaît d'autre exemplaire de cet ouvrage que celui du *British Museum*, dit le catalogue. Cependant nous en trouvons un dans le catalogue de M. Fontaine, libraire, coté au prix de 1,500 fr., et un autre dans le cabinet de Léon Techener.
286. BANNATYNE club Publications. Collection complète. — 200 l. st.
288. BARCLAY (A.). Eglogues (en vers). H. Powell, 1548.
Exemplaire taché et raccommodé, vendu néanmoins 20 liv. 10 sch.

DEUXIÈME VACAT

BLACKWOOD (A.). Martyre de Marie, roy
lin. *Edinb.*, 1587; rare. — 9 l. st.

BODRUGAN (N. Adams). Traité sommaire
Roi d'Angleterre sur le royaume d'E
Grafton, 1548; in-12, rel. anglaise de l
ment rare. — 27 l. st. 10 sch.

BOYD (Z.). Last Battell of the soule in
linb., A. Hart, 1629; rel. en maroq., av
te assez mal assortie au sujet de l'ouvr
taille de l'âme dans la mort! »

livre rarissime s'est vendu 52 liv. st. (un peu plus

BREVIARIUM secundum ritum Romanæ E
rio. In-8, 2 vol. *Venetiis*, N. Jenson, 18
mbreux encadrements avec fleurs, volu
ques, dessinées et en partie coloriées pa
tres initiales peintes et dorées, armoiries,
l. st.

ne connaît de ce Bréviaire qu'un seul autre exe
chèque nationale.

BUCHANAN (G.). Histoire de Marie, royne
conjuraton faicte contre le roy et l'adult
nte de Bothwel. Petit in-12, maroquin v
Waltem, 1572. — 8 l. st.

ion fort rare de ce libelle. Le lieu et le nom de

BUANE (N.). Disputation concerning th
Realme of Scotland. *Pareis* (sic), 1581.
the antichristian ministers in the deform
scottish verse). *Id., id.*; 1 vol. petit in
sch.

es extrêmement rares, surtout la seconde. L'aut
eur de philosophie au collège Saint-Léonard (S.
au catholicisme et attaqua violemment ses auci
ou *déformés*, comme il les appelait. L'exempl
omplet, ce qui n'est pas commun. Les feuillets 1
1 en vers écossais — et nullement *gazée*, au co
de de Bèze (*Candida et Audibertus*) qui n'a rien
is dans nombre d'exemplaires par des *clergymen*

497. BURNS (R.). Poems, la plupart en dialecte écossais. Veau f. *Kilmarnock*. 1786. — 90 l. st. (2,250 fr.).

Edition originale très rare, avec autographes de Burns ajoutés.

514. LE CABINET SATYRIQUE. *Paris*, 1620; vélin, bel exemplaire. — 6 l. st. 2 sch. 6 p.

594. BUTE (G. Stuart, comte de). Botanical Tables with Glossary. 9 vol., nombreuses figures coloriées, gravées par J. Miller. — 77 l. st.

L'un des *douze* exemplaires de cet ouvrage, qui a coûté, dit-on, plus de 10,000 l. st. à établir, et dont les planches ont été détruites après le tirage. Cet exemplaire, qui est celui de lord Bute lui-même, relié en veau fauve plein avec ses armes, avait été payé après sa mort (en 1798) 120 l. st. par son petit-fils Charles, depuis lord Stuart de Rothesay. L'exemplaire offert à la reine Charlotte a été poussé en 1819 jusqu'à 117 l. st., et se trouve maintenant au *British Museum*. Le catalogue anglais, auquel nous empruntons ces détails, ajoutait que, tous les autres exemplaires des *Botanical Tables* étant maintenant casés dans des bibliothèques publiques, il y avait grande apparence que celui-ci serait le dernier qui paraîtrait dans une salle de vente. Malgré tous ces motifs de *great attraction*, on voit qu'il n'a pu atteindre le prix de 2,000 fr. *Habent sua fata libelli!*

622. CERVANTES SAAVEDRA (M. de). DON QUIXOTE. *Madrid*, 1608; édition originale. — Seconde partie, *Id.*, 1615; édition originale, 2 vol. in-8, v. f. ant. — 192 l. st. (plus de 3,800 fr.!!!)

Livre très rare et très bel exemplaire, mais prix vraiment trop beau!

623. Même ouvrage, traduit en anglais par T. Shelton. Ed. Blount, 1612-20; 2 vol., mar. rouge, bel exemplaire, auquel on a ajouté une suite de vignettes d'une édition française (?). — 55 l. st.

647. BIBLIA LATINA. *Nurembergæ*, A. Koburger; très bel exemplaire dans sa reliure primitive en peau de truie gaufrée, avec fermoirs. — 84 l. st. (2,100 fr.).

Ce prix, véritablement extraordinaire aujourd'hui pour un incunable, a scandalisé quelques amateurs présents à la vente; l'un d'eux a même affirmé que cette Bible ne valait pas plus de 300 fr. Pourtant nous ne sommes pas fâché de voir une belle Bible du *xv^e* siècle se payer, une fois par hasard, aussi cher qu'un exemplaire de *Daphnis et Chloé* ou des *Fables de Dorat*.

655. BOCHAS (J. Boccace). Fall of Princes, Princesses and other nobles (trad. en vers par J. Lydgate). R. Pynson, 1527; fig. sur bois.

Exemplaire dans sa reliure primitive en bois et cuir gaufré. Le dernier exemplaire de ce livre rare qui a passé en vente avait été adjugé à 22 l. 10 sch. Celui-ci s'est vendu quatre fois plus cher, 87 l. st. Il n'y a pas lieu d'en être surpris. « Les infortunes des princes et princesses, » jamais ce sujet n'avait offert un si poignant intérêt d'actualité.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE

BOETHII (Hectoris). *Scotorum Historia*. Paris, 1526; édition originale, exemplaire offert au roi Jacques V, dans sa reliure imitative aux armes d'Ecosse. — 71 l. st.

re rarissime, sinon unique.

BRAY (Th., J. et I. de). *Collectio Peregrinationum in Indiam occidentalem. Francof. et Oppenheimii*, 1590-1619; 9 parties 2 vol. in-4 vélin, les part. 10 et 11 non reliées. — 38 l. st. sch.

Les mêmes. Col. Per. in Ind. Orientalem. Part. I à XI, anc. française en maroq. r. *Francof.*, 1598-1619. — 24 l. st. sch.

Exemplaires avec marges d'inégale grandeur, et vendus sans garantie, ce qui que la modicité relative du prix.

TROISIÈME VACATION

CALVINI (J.). *Christianæ Religionis Institutio. Basileæ*, 1536; 8, v. ant. — 37 l. st.

Exemplaire de l'édition originale de ce célèbre ouvrage. Cette édition est très rare, que la bibliothèque publique de Genève, ce sanctuaire calvinien n'avait pu encore s'en procurer qu'un exemplaire défectueux.

CALVIN (J.). *Briève instruction pour armer tous bons fidèles contre les erreurs de la secte commune des Anabaptistes. Genève*, 1544. — Contre la secte phantastique et furieuse des libertins qui se nomment Spirituels. *Id.*, 1545; 2 tomes en 2 vol. (très rare). — 6 l. st. 10 sch.

Plus loin d'autres ouvrages de Calvin en éditions originales, n^{os} 3279, 3286.

COCKBURNI (P.). *In Dominicam orationem pia meditatio. In civitate S. Andrewæ*, J. Scot, 1555; in-8, maroquin bleu. — 1 l. st.

Un bel exemplaire d'un livre rarissime.

CONFESSIO of the Fayth and Doctrin, beleved and professed by the Protestantes of Scotland *Edinb.*, R. Lekprewik, 1561; 8, v. ant. — 62 l. st. 10 sch.

Exemplaire d'un livre non moins rarissime. Lettre de W. Herbert ajoutée. Une exemplaire n'avait été payé que 5 l. st. 15 sch. à la vente Chalmers, 54!

799. **CONFESSION** of Faith, and larger and shorter catechism.

Mar. r. — 35 l. st. (Imprimé à *Amsterdam*, en 1649, par L. Elzevir pour A. Wilson, libraire à *Edinburgh*).

Au dire du catalogue, ce catéchisme écossais serait peut-être le plus rare des Elzévirs, sans excepter le légendaire *Pâtissier françois*. Ce qui est certain, c'est qu'il a échappé à Brunet, à Lowndes et autres patriarches de la bibliographie.

899. **CONSTANTINI** Harmenopuli Epitome Juris civilis... *Parisiis*, apud C. Wechelum, 1540; in-4, IMPRIMÉ SUR VÉLIN, rel. anc. en mar. r. — 29 l. st.

Superbe exemplaire d'un des ouvrages d'un juriste autrefois célèbre, qui n'est plus guère connu aujourd'hui que par cet hémistiche du plaidoyer de l'Intimé dans les *Plaideurs* :

Harmenopul, in *Prompt*...

Cet exemplaire porte la dédicace autographe suivante : Andreas Wechelus Nicolao Judici dono dedit. Il serait curieux de rechercher quel pouvait être ce juge *Nicolas*, auquel l'éditeur faisait hommage d'un si beau livre.

902. **COOK** (E.). Sot-Weed Factor, or Voyage to Maryland, in burlesque verse. 1708. — 41 l. st.

963. **DIALOGUE** (en espagnol) de Mercure et Caron sur la guerre entre les rois de France et d'Angleterre et l'empereur. — Dialogue (id.) sur les événements arrivés à Rome en 1527 (la prise de cette ville par l'armée de Bourbon). *S. l. e. a.*, deux pièces reliées en un vol. — 19 l. st. 10 sch.

982. **CABINET DU ROY**. Tableaux, statuettes et bustes des maisons royales. 95 planches gravées par Goyton. *Paris*, 1677; in-fol. — 31 l. st.

Exemplaire de Louis XIV, en mar. r., avec ses armoiries; épreuves néanmoins médiocres.

986. **CALVIN** (J.). Institution de la religion chrétienne. 3 vol. *Genève*, 1566; bel exemplaire, grand papier, v. f., *Derome*. — 14 l. st. 14 sch.

QUATRIÈME VACATION

1028. **DAVELOURT** (D. Escossois). Trois traictez sur le fait de l'artillerie. 4 parties en un volume. *Paris*, 1616-19. — 6 l. st. 17 sch. 6 p.

Rarissime. Napoléon I^{er}, qui croyait que ce livre avait été imprimé en Angleterre, en fit chercher vainement un exemplaire.

1050. **DE FOE** (D.). Adventures of Robinson Crusoe, with the

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

lections. 1719-20; 3 vol. avec portrait, frontispice
— 31 l. st.

valable et très rare de ce célèbre ouvrage.

(T. F.). Voyage bibliographique, etc., dans le nord
de l'Europe et en Ecosse (en anglais). 1838; 3 vol., gr. pap.,
ne. — 36 l. st. 10 sch.

souscription de M. Laing, non rogné ni coupé.

(John). Copie of a Letter sent in to Scotland (à propos
de Philippe, prince d'Espagne, depuis Philippe II,
, reine d'Angleterre, de la mission du cardinal
, (en anglais). John Waylande (1555); in-8, anc.
mar. v. — 28 l. st.

Il a appartenu d'abord à lord Oxford. Il a fait partie succes-
sivement de plusieurs bibliothèques célèbres, notamment de celle de R. Heber,
8 l. st. 8 sch. à la vente Bindley. On y a joint une note in-
teressante de J. Anderson, savant antiquaire.

F.). Cantica sacra... *Hamburgi*, 1588; bel exem-
plaire dans sa première reliure, de ce livre rare, importan-
te pour l'histoire de la liturgie protestante et de la musique reli-
gieuse. — 17 l. st. 5 sch.

de Beaumé (J. d'). Le Chevalier sans reproche
Lalain. *Tournay*, 1633; fig., mar. r., aux armes
de Pompadour. — 15 l. st. 10 sch.

Le court de marges et malpropre.

TA SCOTICA. Collection de 29 pièces, tirées à très
petit nombre, sur les affaires d'Ecosse, publiées par J. Maid-
stone, 1825; avec une lettre autographe de l'éditeur
en-rel., mar. v., non rogné. — 21 l. st.

et contes des poètes françois des XI^e-XV^e siècles...
Paris, 1808; 4 vol. in-8, grand papier, maroq.
— 1 l. st.

and Maner of Examination befor the Admission to ye
Lord... *Edinburgh*, Henrie Charteris, 1581. — 70 l. st.
conservé comme probablement unique.

and of Hawthorn Denne (W.). Poems, seconde édi-
tion. ang. de Lewis. *Edinburgh*, A. Hart, 1616.

ne. FLOWERS of Sion (en vers) and Cypress Grove
— 3. — 25 l. st. 10 sch.

de, avec un appendice manuscrit de trois feuillets. Très rare.

1225. EDEN (R.). *History of Travayle in the West and East Indies*, aug. and fin. by R. Willes. In-4. R. Jugge, 1577; maroq. r., relié par C. Murton. — 23 l. st. 10 sch.

Bel exemplaire d'un livre rare.

1268. FERGUSON (D.) *Scottish proverbs*. Mar. *Edinburgh*, 1641. — 20 l. st.

Première édition, très rare. L'exemplaire de la vente Hibbert n'avait été vendu que 5 l. st. 5 sch. C'est par erreur que le bibliographe anglais Lowndes a dit que l'édition originale de ces proverbes écossais était de 1598. Cette année est celle de la mort de l'auteur.

1278. FOLIOT (Gilberti, Episcopi londinensis). *Expositio in Canticum Canticorum*. Grand papier, maroquin. 1638. — 29 l. st. 10 sch.

C'est un peu cher, mais il faut ajouter que cet exemplaire est celui de Charles I^{er} et relié à ses armes.

1282. FORBES (John). *Chansons, madrigaux et motets à trois, quatre ou cinq parties, avec une courte introduction sur l'étude de la musique par T. Davidson (texte anglais)*. Deuxième édition, maroquin. reliure de *Lewis. Aberdene* (sic), G. Forbes, 1666. — 37 l. st.

Ce recueil, qui coûtait originairement 5 l. st. 12 sch., est devenu très rare, et Forbes est lui-même un des rares compositeurs de talent qu'ait produits l'Angleterre. Plusieurs morceaux de lui ont été gravés dans le recueil des plus beaux chants d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, publié récemment par M. Pagans.

1291. FRASER (W.). *Memorials of the Montgomeries, Earls of Eglinton*. 1859; 2 vol. in-4, nombreuses illustrations, ouvrage non mis dans le commerce, ex. non coupé. — 21 l. st.

1303. GATHERING of the Holie Signes, etc. In-4. *Edinburgh*, R. Lekprevik, 1565; cuir de Russie, *Lewis*. — 20 l. st.

Ouvrage très curieux de polémique et de théologie catholique, traduit du français en écossais. On y énumère tous les sacrifices et cérémonies de l'Ancien Testament qui peuvent être considérés comme des prototypes symboliques de la Messe. Le catholicisme ayant succombé en Ecosse, ce livre, comme tous ceux du même genre, est devenu extrêmement rare; la plupart des exemplaires ont péri.

1323. GOLAGRUS and Gawane and other Ancient Poems... L'un des quatre exemplaires imprimés sur VÉLIN de la réimpression éditée par D. Laing lui-même en 1827, de ces anciens poèmes imprimés à Edimbourg en 1508 par W. Chapman et A. Myllor.

Ces quatre exemplaires sur vélin et un sur papier sont les seuls de cette réimpression qui soient parfaitement intacts. Tous les autres ont été plus ou moins endommagés par un incendie chez le libraire. Cette circonstance a donné une grande valeur aux cinq exemplaires préservés; celui de Laing a été vendu 71 l. st. (près de 1,800 fr.).

LLÉ

Sta

681

à pe

et e

la r

oral

nte

c'es

ster

and

Bo

le M

63.

nsig

. con

oni

dylt

exen

uille

l. st

st.

QU

sie

conc

elig

ecos

jout

Low

.rac

anna

n ex

. la

nde

l.).

g th

a ur

plus

1482. HEATH (J.). Brief Chronicle of the late intestine War. 1663-64; 4 parties en 2 vol. in-8, mar. r., rel. anglaise de F. Bedford. — 30 l. st.

Très bel exemplaire d'un livre rare. Les portraits sont en superbes épreuves.

1506. HISTOIRE AMOUREUSE de Flores et Blanchefleur, etc., le tout mis d'espagnol en français par J. Vincent. *Paris*, 1554; v. ant. — 8 l. st. 10 sch. seulement (il manquait un feuillet).

1510. HISTORY of sir Egar, sir Grahame and sir Graysteel (roman en vers). 1687; in-8, maroquin rouge, doublé de soie. — 22 l. st. 10 sch.

Précieux exemplaire de cette rare édition, ayant fait partie de la bibliothèque de Sharpe, qui y a joint le dessin original et l'eau-forte du frontispice, et le dessin original du portrait d'Alexandre, comte d'Eglinton.

1536. HORÆ Beatæ Mariæ Virginis. Imprimé sur vélin. *Paris*, pour Germain Hardouyn; in-12, mar. r. — 40 l. st.

Cet exemplaire sans bordures, payé 1,000 fr., en valait tout au plus 200.

1571. HAMILTON (Archbp. J.). Catéchisme. Mar. olive. Prentit at *Sanct Androus* (Andrews)... XXIX day of August., 1552.

Livre archirarissime, imprimé aux frais de l'auteur, primat de l'Eglise d'Ecosse. Un exemplaire de ce catéchisme écossais avait été adjugé à 35 l. st. 14 sch. dans une vente précédente. Celui-ci, nonobstant plusieurs raccommodages, a monté à 148 l. st. (2,700 fr.)!!

1603. HENAUT (Prés.). Nouvel abrégé chronologique. *Paris*, 1768; 3 vol. in-12, bel exemplaire en grand papier, mar. r., armoiries, *Derome*. — 12 l. st. 10 sch.

1611. HEYWOODES (J.). Woorkes (Dialogues, proverbes, épi-grammes). Portr., v. T. Powell, 1562. — 30 l. st.

1624. HOLLAND (sir Richard). Bake of the Howlet (in verse) edited and presented to the Bannatyne Club by D. Laing. *Edinb.*, 1823. — 119 l. st.

Exemplaire unique, imprimé sur vélin, avec bordures et vignettes en or et en couleurs, mar. v.

1699. JENKINS. Edinburgh Celebrities. *Edinb.*, 1799-1805; in-fol., 155 fig. coloriées et texte manuscrit. — 26 l. st.

Bel exemplaire, bien complet, d'un recueil rare et curieux qui forme le complément de celui de Kay. (Voir ci-après n° 1919.)

SIXIÈME VACATION

1762. JUGEMENT d'amour, auquel est raconstée l'hystoire de Ysabel, fille du roi descoco (sic). *Lyon*, O. Arnoullet; titre gravé, bel exemp., mar. r. (*anc. rel.*). — 70 l. st. 10 sch. (1,800 fr.).

Un exemplaire de ce rare roman de chevalerie avait été payé 25 fr. 50 à la vente Mac-Carthy.

BULLETIN DU BIBLIOP

1. KELLO (J.). *Confessioun, etc.* 15' . Lekprevik, 1570. — 25 l. st. 10 sc et le seul exemplaire connu de ce livre pour les citations pieuses, destinées à être débitées au pplice, « pour les disposer au repentir »
2. JOHN KNOXES (sic). Admonition (ondres), etc., pour qu'ils aient à évit rom *Wittenburge* by Nic. Dorcast ar. vert, *Thompson*. — 65 l. st.

l exemplaire de ce pamphlet, le plus rare de Réforme, imprimés pendant la réaction cat exemplaire 6 l. st. 11 sch. à la vente R. Ha fait la dépense d'une reliure. Ce volume, qu rances tout au plus, s'est vendu plus de 1,600 us ces ouvrages de John *Knox*, *Knox* ou 789-1799, ont été payés fort cher, infinimen tre à Marie Stuart (*Genève*, 1558), dont un es h. à la vente Chalmers en 1854., a monté « Appel de la sentence des faux évêques d'E st. 5 sch. à la vente Hibbert, a coûté, à la Réponse aux Anabaptistes (*Genève*, Crespir Chalmert, aujourd'hui 7 l. st. 5 sch.; — le 19 août 1565 (*N. L.*, 1566) », 4 l. st. 1 . vente Laing; — le « Premier appel de tr des femmes (*Sanctandrois*, Lekprevik, 15 urgh, 16 l. st. 10 sch. vente Laing; — l' athew (*Wilde-grave*, 1583) », 2 l. st. 10 sc 3. Celui qui s'est vendu le plus cher, après Réponse au jésuite Tyrie (*Sanctandrois*, , en effet, l'un des plus rares. L'exempla stueusement jusqu'à 53 l. st. (1,325 fr.). sox, ni Tyrie! Ce jésuite, par parenthèse, a 83 du présent catalogue, sa « Réponse à la l peut dire qu'en moyenne le prix de ces e, épaves des grandes luttes religieuses du e ans. Et même cette moyenne est parfois très latins d'un *Laingæus*, Ecossais (peut-être s seulement 1 l. st. 11 sch. en 1854 (Chal st. 5 sch.

Knox à La Fontaine, la transition est un es surprises à chaque instant dans les catalog non des Contes et Nouvelles de 1685, avec l elles épreuves (n° 1808), a été adjugé pour f e de l'édition elzévirienne de la « Galerie » t. 11 sch.

us rétrogradons maintenant en plein xvi^e s pion de Marie Stuart. M. Laing possédait u e de la « Défense de l'honneur de Marie, rei nement à Londres, chez *Eusebius Dnczoph* qui établissait la légitimité des droits de R du royaume d'Angleterre, fut rigoureusemen

hetb. Aussi les exemplaires en sont bien plus rares que ceux de la réimpression qu'on en fit à Liège deux ans après, sous le pseudonyme de Ph. Morgan. Un exemplaire de cette réimpression (n° 1857) ne s'est vendu que 12 l. st. (n° 1856), tandis que celui de 1569 avait monté à 53 l. st.

Le prix des éditions originales des ouvrages du fils de Marie Stuart, aussi médiocre comme écrivain que comme souverain, ne s'est pas élevé dans la même proportion. Celui qui s'est vendu le plus cher est l'« Essai d'un apprenti dans le divin art de poésie (Essayes of aprentise, *Edinburg*, T. Vautroullier, 1585, in-4). » L'exemplaire de la vente Bindley avait été vendu 26 l. st. 5 sch. Celui de la vente Laing, relié en maroquin par Lewis, a été adjugé à 38 l. st. (n° 1885).

1907. JOANNIS Salesberiensis Poliocraticus. *Paris*, 1513; in-4, exemplaire de Henri VIII relié à ses armes, avec plusieurs passages soulignés de sa main (?). — 22 l. st. 10 sch.

1919. KAY. Collection de portraits de nobles personnages écossais. *Edimbourg*, 1784-1828; in-4, recueil très rare et en belles épreuves. — 43 l. st.

1946. LA FONTAINE (Fables choisies de). Edition originale très rare. *Paris*, 1668; figures de Chauveau. — Vendu 101 l. st. (2,525 fr.).

C'est cher, mais l'exemplaire était superbe, quoique le catalogue n'en dise rien. En revanche, il faisait un éloge fort exagéré, dit-on, de la reliure du livre inscrit sous le numéro suivant, le poème de la *Thériaque* de L. de la Gryve, exemplaire aux armes de Louis XIII, vendu 32 l. st. 10 sch.

1962. LE BRIEF TRAITÉ de W. Lauder sur les devoirs d'un roi (en dialecte écossais. *Edinb.*, J. Scott, 1556), dont on ne connaît que deux exemplaires, a été poussé jusqu'à 70 l. st. C'est le plus beau des deux; l'autre a été adjugé en 1827, dans la même salle de Wellington Street, moyennant 25 l. st. 10 sch.

2019. LA CHAU et Le Blond (abbés de). Description des principales pierres gravées du cabinet de S. A. S. le duc d'Orléans. *Paris*, 1780-84; 2 vol. in-4, bel exemplaire en gr. pap., mar. r., *Derome*. — 35 l. st. 10 sch.

2029. LEBRUN (M.). Galerie des peintres... *Paris*, 1792-1796, 3 tomes en un vol., cuir de Russie, nombreuses figures. — 25 l. st. 10 sch.

2030. LE ROY (M.). Les Ruines des plus beaux monuments de la Grèce. Exemp. soi-disant relié par Padeloup, aux armes du marquis de Marigny (Poisson). — Ne s'est vendu que 9 l. st.

2037. LE LIVRE DES TROIS FILZ DE ROYS, roman de chevalerie en prose, d'une rareté insigne. — 20 l. st. 10 sch. Il se serait vendu plus cher, s'il n'avait été imparfait de la moitié d'un feuillet.

ALLETIN DU BIBLIOTHECAIRE

..). The Flyting, dialecte écossais — 52 l. st. 10 s. de ce singulier o 84, car le roi Jacques imprimés en 1585.

Rerum Hibernicarum 4-26. — 36 l. st. imprimée aux frais du

historica relatio, avec carte, plan d'un arbre généalogique. — 1 l. st.

d'Ovide..., avec 2; fig. de Piccolomini et Pompadoar.

lonia. Augsburg, très bel exemplaire (vieil allemand).

etc. Recueil de lois officiels du xvi^e siècle, grand nombre de documents, avènement de la tolérance, et

XVIÈME VOLUME

et mis en musique par Edinb., H. Chappin.

avid, en français — 26 l. st. 5 s. x vraiment trop belle (nouveauté) en rime, 16, mar. — 8 l.

Lyon, 1563; (rel.), très belle copie, populaire connue

2864. ROLAND (J.). *Seven Sages* (en vers écossais). *Edinburgh*, A. Hart, 1620; le seul exemplaire complet que l'on connaisse de cette édition. — 43 l. st.

2914. SAGARD (G.). *Histoire du Canada et voyages que les Frères Mineurs Recollects y ont faicts pour la conversion des infidèles*. *Paris*, 1636. — 32 l. st. 10 sch.

Livre très rare, mais exemplaire affreusement piqué. Il a dû faire, comme les Récollets, le voyage d'Amérique, d'où les livres reviennent souvent à l'état de guipure.

2932. SCOT (G.). *Model of the Government of East-New-Jersey*. *Edinb.*, 1685; in-8, mar. anc.

Un exemplaire de ce livre rare avait été payé 1 l. st. 11 sch. à la vente Inglis. Celui-ci a été vendu 28 l. st. 10 sch.

2965. PRIMROSE (D.). *Apologie for advocates* (en vers). *Edinb.*, 1628; fig. sur bois, mar. vert, *Lewis*, ouvrage dont on ne connaît pas d'autre exemplaire. — 32 l. st.

3072. RECUEIL D'ESTAMPES (cabinet de Crozat)... *Paris*, 1729-42; 2 tomes en un vol., belles épreuves, mais 18 gravures manquaient et 23 étaient déchirées. — 9 l. st. 5 sch.

3082. ROYE (Guy de). *Doctrinal de Sapiensa* (en dialecte catalan). S. l. n. d. (vers 1495); très rare, mais non moins piqué des vers. — 100 l. st.!!!

3097. SCOTS Ballades, Songs and Broad sides, précieux recueil factice de poésies écossaises, de 166 à 1730. Belle reliure anglaise de Mackenzie. — 132 l. st.!

DIXIÈME VACATION

3149. SHAKESPEARE (W.). *Twenty Plays and Sonnets* (édit. Steevens). 1766; 4 vol. in-16, gr. pap. (tiré à 12 exemp.), mar. r, — 34 l. st.

3160. SHORTE. *Declaration of the Lives and Doctrine of the Protestants and Puritans*. *Rouen*, 1615. — 24 l. st.

Exemplaire bien complet d'un pamphlet des plus violents contre de Bèze, Knox, Craige, et autres ministres de la Réforme. La plupart des exemplaires de ce livre ont été détruits ou mutilés par des protestants zélés, qui trouvaient bon d'insulter les catholiques, mais ne toléraient pas les représailles.

3191. SONGS (Recueil factice de poésies publiées de 1782 à 1799). Fig., cuir de Russie. — 21 l. st.

OU B

ar

n. —

ran

'rar

am

lému

ts de

rie

onb

etc

stav

, re

le b

rtes

l.

Sco

in-

pro

e d

E V

: Di

l.

Ba

, st.

the

l vo

—

.tish

d pa

Nous avons déjà nommé les heureux possesseurs des deux perles de cette vente, le *Darlymple* et le volume de Marie Stuart. Les noms d'adjudicataires qui ont le plus souvent retenti, à propos des articles les plus importants, sont ceux de MM. Quaritch et Ellis, et aussi celui de M. Tross, qui a fait de nombreuses et heureuses acquisitions pour la France. On a vu quelle place tiennent nos livres anciens dans cette bibliothèque, comme dans toutes les collections anglaises publiques et privées, de l'autre côté du détroit. C'est bien le moins que nous reprenions à l'Angleterre quelque chose de ce qu'elle nous a pris.

B. E.

CAUSERIES D'UN BIBLIOPHILE

Revue bibliographique de 1879. — Romans. — *Les Dieux en exil*, etc. — Histoire. — *Un billet de M. Maxime Du Camp*. — Publications dites illustrées. — *La vraie Tentation du grand saint Antoine*. — Revue de l'Art chrétien. — *La Bibliotheca Mariana* — Eugène Renduel. — Un nouveau traité de versification. — L'Institut et les Académies de province. — Le *Codex aureus* de la bibliothèque de Stockholm. — Un catalogue de livres finnois.

I

Dans ce coup d'œil rapide sur les publications de l'année qui vient de finir, et dont la plupart n'ont vécu que ce que vivent les roses ; — en laissant moins de regrets ; — nous ne mentionnerons que celles qui offrent un certain intérêt littéraire ou de curiosité.

Parmi les romans, la palme, si palme il y a, appartient à M. Alphonse Daudet. Il s'est inspiré de la scène de *Candide*, où l'on voit six souverains dépossédés réunis à Venise pour le carnaval. C'est dans le carnaval parisien perpétuel qu'il fait figurer ses *Rois en exil*. Il nous montre Paris conspirant pour la République universelle, en corrompant et abrutissant les princes malheureux qui viennent

le sien, et *vice versa*. Il n'y manque que M. Naquet, apparaissant au dénouement comme le *Deus ex machina*, pour ouvrir des horizons nouveaux à ces quatre conjoints, au moyen d'un double divorce par consentement mutuel.

II

L'histoire va nous dédommager, dans une certaine mesure, des défaillances du roman. Voici d'abord une nouvelle édition en 5 vol. in-12 du très estimable abrégé d'Histoire de France de Trognon, dont la 1^{re} édition, qui remonte à 1865, était depuis longtemps épuisée. Cet ouvrage, qui ne va que jusqu'en 1789, se recommande par des vues généralement judicieuses et impartiales, par un style ferme et sobre, qui rappelle les bons modèles du dix-huitième siècle. Il est seulement permis de regretter que l'histoire politique tienne presque toute la place dans ce travail, comme l'histoire militaire dans celui du P. Daniel; il y est trop peu question de la littérature et des mœurs nationales.

Un livre d'une plus haute portée, celui de Guizot (*L'Histoire de France racontée à ses petits-enfants*) a été continué de 1789 à 1848, par la fille de l'illustre écrivain, d'après ses mémoires et ses leçons orales. Aussi ces deux volumes complémentaires n'offrent aucune discordance de forme avec les quatre premiers, rédigés par M. Guizot lui-même. On sait qu'il avait été, dans sa jeunesse, l'un des adversaires les plus décidés du gouvernement impérial. Mais, suivant ses propres expressions, « en prenant part au gouvernement des hommes, il a appris à être juste envers l'Empereur Napoléon. » Il rend, en plus d'une occasion, hommage à son génie organisateur et réparateur, tout en blâmant ses fautes sans ménagement. En revanche, l'éminent historien s'apprécie lui-même comme homme d'Etat, avec une indulgence peut-être excessive. Ainsi, dans les circonstances qui ont amené la révolution de février, il ne se découvre pas d'autre tort que celui

air fait trop longtemps de
 t-il pu arriver de pire, s'il
 Néanmoins ce travail, pris d
 ailleurs qui aient encore par
 que surtout, dans les pages co
 ssages d'une mâle et aust
 tout entier : *vivit et eloqui*
 s indiquerons encore le neu
 rante Histoire de France de
 ois à son auteur le prix
 ré à la Restauration, sau
 es pages, qui contiennent
 le Louis Philippe, de la se
 Empire. Ce volume est r
 ents, par l'exactitude et l'in
 t absolument défaut aux ou
 et et de M. Henri Martin. T
 ie ne dispense de l'étude d
 y trouvera toujours des lect
 toire de la monarchie de j
 ar un jeune écrivain qui, p
 sque un coup de maître. Noi
 opinions de M. V. Du Bled
 ourtant il ne dissimule pas
 défenseur ardent et hab
 s consciencieuses, s'impose
 ents de tous les partis, pa
 les appréciations, et par
 . M. Du Bled connaît à
 t il en parle bien.
 iatrième et dernier volume
 m novembre 1879. Cette
 'est pas moins recommanda
 son mérite littéraire. «
 nous écrivait dernièrement
 s que la Commune en a fini

La réputation de l'*Histoire des Romains* de M. Duruy est faite depuis longtemps. Aussi nous n'en parlons que pour féliciter MM. Hachette du système qu'ils ont adopté pour l'édition de luxe de cet ouvrage. A des compositions modernes plus ou moins fantaisistes, ils ont préféré avec raison la reproduction des monuments et des médailles. Ce mode d'illustration est celui qui convient le mieux pour des livres de ce genre. L'œuvre du graveur, ainsi comprise, complète, d'une façon à la fois instructive et agréable, le travail de l'historien.

Parmi les autres livres à gravures, qui ont consolé les petits et grands enfants des rigueurs d'un hiver exceptionnel, nous ne devons mentionner ici que ceux qui ont une véritable valeur artistique, et dont il existe des exemplaires tirés sur Chine et autres papiers supérieurs. Tels sont : l'*Histoire de Tobie*, ornée de dessins de M. Bida, l'un des rares artistes qui savent interpréter dignement les sujets bibliques ; le *Saint Vincent de Paule* édité par M. Dumoulin, qui, grâce à l'accord intelligent du texte et des gravures, constitue une histoire et un musée complets de la charité ; l'*Histoire de la Gravure* de M. Duplessis, dont les lecteurs du *Bulletin* connaissaient déjà un des chapitres les plus intéressants, celui de la gravure dans les livres ; celle du *Costume au Théâtre*, par M. Ad. Jullien, un laborieux et intelligent investigateur, qui a refondu dans ce travail plusieurs publications curieuses, tirées à petit nombre et déjà connues de nos lecteurs. Nous citerons encore le *Théâtre choisi de Corneille*, avec les gravures de M. Foulquier, qui, malgré leur mérite, ne feront pas oublier celles de Moreau ; et le volume de l'infatigable bibliophile Jacob sur les institutions et les usages du dix-septième siècle. C'est en 1829 que le célèbre éditeur romantique, Eugène Renduel (auquel M. Jullien, déjà nommé, a consacré récemment une notice biographique sur laquelle nous allons revenir), publia les *Soirées de Walter Scott à Paris*, début littéraire du bibliophile Jacob. Ce livre, l'un

ers et des plus brillants
 fort rare aujourd'hui. Il
 e l'auteur sous les traits
 en robe de chambre, en
 ombants sur les talons,
 dans un cabinet rempli
 es et d'armures moyen-
 us pour contenir ce qu'a j
 s tous les genres, le doct
 la bibliothèque de l'Ars
 e que de vivre vieux ; i
 tôt MM. Lacroix et Ferdin
 ous recommandons spécia
 ette dont on a trop peu pa
Saint Antoine. Il y a dan
 manque à bien des gros
 entation qu'a découverte
 tous les historiographes
 usqu'à M. Flaubert ; éch
 t aux autres artistes qui o
 prises avec tant d'app
 dans sa grotte devenue l'
 ette tentation inédite fut
 a légendaire, supérieure
 arentiers et cuisiniers. *Il*
 courage de s'arrêter au de
 charcuterie diabolique re
 ent pour Antoine et son
 raconte avec une complaisa
 habitude du péché de go
 pétissante, que le saint,
 repentir de n'y avoir pas
 rait d'une idée nouvelle
 ptionnel. Il est orné de
 uisent toutes les phases d
 !.

III.

La *Revue de l'Art Chrétien*, qui inaugure présentement sa vingt-quatrième année, a publié en 1879 des travaux d'un grand intérêt, parmi lesquels nous citerons les recherches de son savant directeur, M. l'abbé J. Corblet, sur l'historique du baptême; et la suite d'une longue, très longue, mais curieuse étude de M. l'abbé Davin sur la *Capella Græca* ou crypte du cimetière de Priscille, dont la construction remonte pour le moins au commencement du deuxième siècle, et dont les peintures, de style gréco-romain, sont de la plus haute importance pour l'histoire de l'iconographie chrétienne; — celles au moins dont il est encore possible de deviner le sujet. L'une des principales représente une femme entre deux personnages qu'on avait pris d'abord pour le Père et le Fils couronnant une martyre. C'était leur faire beaucoup trop d'honneur, car il paraît que le sujet réel de cette composition est Suzanne entre ses deux accusateurs. Les représentations de cette histoire sont nombreuses dans la *Roma sotterranea*; Suzanne était considérée comme l'emblème de l'Église persécutée par le judaïsme et le paganisme sous la figure des deux vieillards.

Un extrait de l'inventaire du Trésor de la cathédrale de Bénévent contient quelques notes particulièrement intéressantes pour nous. On trouve dans ce trésor, qui a été pillé et renouvelé plusieurs fois, des objets remarquables, mais de date relativement récente; par exemple, plusieurs missels et autres livres de liturgie et d'hagiographie exécutés par des religieux calligraphes du xvii^e et du xviii^e siècles. Les plus remarquables de ces livres sont signés de Frà Stephano (franciscain) de Vérone (1688); de J. Genuini (1706), de Fra Bernardino Mancini, des Ermites de S. Augustin (1710). — Parmi les pièces d'orfèvrerie de cette église, on en remarque une originale et bien appropriée aux localités, un brûle-parfums ayant la forme du Vésuve!

Enfin, nous rencontrons dans un travail de M. le comte

ard de Saint-Laurent, sur l'imagerie artistique du cœur, plusieurs exemples curieux de l'association du Sacré-Cœur avec le monogramme du Christ, sur des reliures et dans des marques d'impression du xvi^e siècle. Deux volumes ayant appartenu à I. H. S., l'*Histoire de Barlaam et de Josaphat*, par S. Mascène (1578), et le *Recueil de la vie de la Vierge* par J. de Lavardin (1585), portent sur les plats un dans lequel la figure du Christ en croix et celle du Sacré-Cœur sont associés au monogramme I. H. S. Ce monogramme est formé par les trois personnages qui assistent au crucifiement, la Vierge, S. Jean et la Madeleine. La I figure la première lettre; les deux autres, les deux verticales de l'H, reliées par une tête d'ange étendue, placée au pied de la croix. Le monogramme est complété par une S ornée, terminée en courbe, et la partie inférieure de l'écusson est occupée par le Sacré-Cœur et la couronne d'épines. Le Sacré-Cœur figure aussi, réuni au monogramme, dans la marque de Rodolphe d'Arras (1592-1632). On le trouve aussi, avec des dispositions variées, dans les marques d'imprimeurs Jacobi de Toul (1503-21), Jehan Longueville de Paris (1528-60), la Rivière, d'Arras (1591-1659), André de Paris (1535-51). Cette dernière est fort curieuse. Deux mains, reliées par une chaîne à laquelle est attaché un oiseau, tiennent un livre ou un vase portant un brasier et un creuset renfermant un feu. Dans la chaîne s'enlace une banderolle portant cette devise : *Horum major charitas*.

On connaît le mot du fondateur de la plus célèbre des revues françaises : « Autrefois j'avais des rédacteurs et pas de lecteurs ; maintenant j'ai des abonnés et pas de rédacteurs. » Il y a quelque vérité dans cette boutade ; Mérimée, Sand, Musset, Gautier, peuvent avoir des successeurs, mais ne se remplacent pas aisément. Néanmoins la revue vit toujours sur son ancienne réputation ; et

l'on peut dire d'elle ce qu'a dit Lucain du grand Pompée :

Stat magni nominis umbra.

Un autre recueil considérable, dont il ne nous appartient pas d'ailleurs de dire du mal, le *Correspondant*, a été absorbé en grande partie cette année par des travaux de politique militante. Il a figuré au premier rang sur la brèche, parmi les défenseurs de la liberté de l'enseignement. Ses articles d'histoire avaient aussi un intérêt d'actualité politique, comme les pages émouvantes de M. Imbert de Saint-Amand sur « la dernière année de Marie-Antoinette. » Ce travail, complément de toutes les monographies de la Reine martyre, est sans doute déjà connu de la plupart de nos lecteurs.

Le *Correspondant* a publié aussi, dans l'avant-dernier numéro de 1879, un article intitulé : *un grand monument catholique*, fort intéressant au point de vue religieux, et qui de plus mérite toute l'attention des amateurs de linguistique, des bibliographes et des bibliophiles. Ce monument, ou plutôt ce double monument, dû à M. l'abbé Sire, comprend : 1° une *Bibliotheca Mariana*, rassemblée dans la cathédrale du Puy, et comprenant tous les documents historiques et théologiques relatifs à l'Immaculée Conception ; 2° une seconde *Bibliotheca Mariana*, précieuse collection, qui renferme la reproduction dans toutes les langues, avec les caractères et les écritures qui leur sont propres ; de la bulle de Pie IX, qui a défini et proclamé ce même dogme. La *Bibliotheca Mariana*, du Puy, divisée en dix séries, formait déjà, en 1860, la matière de plus de 400 volumes, environ 160,000 pages, de toute langue comme de tout pays. La septième série est particulièrement curieuse ; elle comprend la description et la reproduction des monuments et des œuvres d'art ayant rapport à l'Immaculée Conception. Les traductions polyglottes de la bulle de Pie IX offrent peut-être encore plus d'intérêt. Cette œuvre a eu pour collaborateurs non seulement les hommes

les plus éminents du clergé, lointains pays, dont chacun a sa principale de sa mission ; — mais des savans, pour les traductions dialectes assyrien, persan, arabe, Mariette et de Rougemont, M. de la Villeneuve pour les dialectes bretons. *Bibliotheca Mariana*, troisième édition, et le troisième tome de *Convulsions de Paris* sont en vente. C'est celui qui est en français, tiré sur papier de la Firmin Didot ; tous les autres sont en latin. Le premier, qui n'est qu'une traduction du titre général, est en *vers mortes* connues, et les autres sont des traductions de la Bible, les différents dialectes, les transcriptions bretonnes pour l'Italie ; 6 pour les langues vivantes, l'Amérique ; 3 pour les autres. Chaque traduction est en un volume uniforme (22 cent. 50) en velin ou en étoffe, avec des beaux caractères et des miniatures et des gravures de flore ou la faune de ces pays religieux et nationaux. Les reliures de ces volumes sont de l'indienne ou des autres idiomes. Ainsi les reliures d'argent ; celle

malachite ; le volume de la Turquie est couvert de velours brodé d'or, etc. Le tout est renfermé dans une bibliothèque monumentale en émail, bronze et or, ornée de peintures, de pierres dures incrustées, et surmontée d'un édifice avec coupole en lapis, sur laquelle s'élève une statue polychrôme de la Vierge en argent, ivoire, émail et vermeil. Ce monument catholique, ethnographique, artistique, etc., qui a figuré à l'Exposition de 1878, est aujourd'hui installé dans une salle spéciale du Vatican.

Un autre recueil, qui soutient aussi dignement sa vieille renommée, la *Revue Britannique*, a publié la notice de M. Jullien sur Renduel, à laquelle nous faisons allusion tout à l'heure. D'abord commis du fameux Touquet, le colonel-libraire de l'opposition libérale sous la Restauration, Renduel s'établit à son compte en 1828. « Quelle existence, dit M. Jullien, fut jamais mieux remplie que celle de ce petit libraire, qui partit de la position la plus humble pour arriver au succès par le travail et la volonté, dont la vie fut intimement mêlée à la période la plus littéraire du siècle ; et qui, inconnu d'abord et ne connaissant personne, sut, en peu d'années, grouper autour de lui toutes les forces vives de la littérature et des arts ! »

Renduel était arrivé à propos, et sut s'en aller de même. Il s'était retiré dans son pays natal, aux environs de Clamecy, et y vécut encore plus de trente ans (jusqu'en 1874), oubliant et oublié. M. Jullien ne l'a connu que dans les dernières années de sa vie, et a encore obtenu de lui des confidences curieuses. Mais combien d'autres secrets de l'histoire littéraire, de 1828 à 1840, sont enterrés avec celui qui avait édité, nous avons failli dire inventé, tant d'hommes de génie !

Il y a bien des années, j'avais entrevu le Renduel des anciens jours, dans son dernier domicile de libraire, celui de la rue Christine (1837). Les établissements des éditeurs les plus renommés n'étaient pas alors, comme aujourd'hui, de véritables ministères. Ce magasin de Renduel occupait

le rez-de-chaussée d'une vieille maison qui n'avait été ni repeinte, ni peut-être balayée depuis la première Révolution. C'était une vaste pièce tirant son jour d'une petite cour intérieure profondément encaissée. Cette obscurité s'harmonisait bien d'ailleurs avec les horreurs des *Deux Cadavres*, de *Han d'Islande*, de *Plik et Plok*, etc. A cette époque, je commençais mon droit, et naturellement j'avais hâte de m'approvisionner non de jurisprudence, mais de littérature romantique. Nous autres, simples bacheliers, nous admirions sincèrement ces œuvres, qui, après tout, valaient bien autant, sinon mieux, que la plupart de celles d'aujourd'hui, et le prestige des coryphées du romantisme rejaillissait sur leur éditeur. J'aurais volontiers remercié Renduel, qui daignait me vendre *lui-même* un certain nombre de volumes in-8° à couverture jaune, de 250 à 300 pages en moyenne, dont plus de la moitié n'était que du papier blanc, ou plutôt gris ; — le tout au prix réglementaire de 7 fr. 50 le volume, sans escompte ni remise. Trois de ces volumes, pour lesquels je déboursai sans sourciller 22 fr. 50, contenaient l'un des premiers romans de Gozlan, *les Intimes* (publié en 1834 sous le pseudonyme de Michel Raymond), qui tiendrait à l'aise dans un des plus minces volumes du format Charpentier. On sait que ce pseudonyme collectif avait été adopté au début par Gozlan, Raymond Brucker et M. Michel Masson. Pour être juste, il convient d'ajouter que plusieurs de ces volumes se vendraient aujourd'hui pour le moins aussi cher qu'ils m'ont coûté, notamment l'édition de luxe in-8° à couverture cha-mois des œuvres de Nodier, publiée par Renduel en 1832, et l'édition Keepsake de *Notre-Dame de Paris* pour 1836, avec les vignettes sur acier des Johannot, E. Devéria, Nanteuil, L. Boulanger, etc. — Le tout formait un gros paquet que Renduel aurait bien voulu se dispenser de me faire porter à domicile ; attendu, disait-il, que son unique commis était sujet à s'attarder aux vitrines des marchands d'estampes. Avec de si beaux bénéfices, et d'aussi belles éco-

nomies sur les frais généraux, il ne pouvait manquer de s'enrichir promptement. Aussi il « pensait déjà à faire la retraite », comme le Tircis de Racan.

D'autres éditeurs ont laissé aux écrivains de cette époque de meilleurs souvenirs ; à commencer par ce pauvre Ladvocat, qui avait autant de flair et d'initiative que Renduel, avec plus de générosité, mais non son esprit de conduite. — La notice de M. Jullien n'en est pas moins un travail des plus intéressants, et précieux pour l'étude d'un des principaux épisodes de l'histoire littéraire du XIX^e siècle.

IV

Deux livres importants, de genres très divers, nous paraissent encore dignes d'être signalés ici. L'un est le *Traité général de versification* de M. Becq de Fouquières. Il a fallu véritablement bien de la conviction et du courage pour s'occuper d'un semblable travail à une époque où le public ne s'intéresse plus guère, en fait de poèmes, qu'à ceux d'opérettes. Mais l'ouvrage de M. Becq a de plus le mérite d'offrir un élément absolument nouveau ; un essai de codification des vers dits romantiques, dont aucun des traités précédents n'avait parlé. Il a défini avec autant de lucidité que de justesse le véritable caractère de cette évolution ou révolution. Contrairement à l'une des règles fondamentales du système classique, elle a introduit dans le vers un double mouvement ou discordance ; la phrase y garde une allure indépendante sans tenir compte du repos de l'hémistiche, obligatoire dans l'ancien système. M. Becq emprunte les exemples du type classique à Racine, ceux du type romantique à M. Hugo, dont il cite entre autres ce vers :

Un crapaud regardait le ciel ; — bête éblouie !

vers grandiose tant qu'on voudra, mais qui prêterait fort à la critique au point de vue grammatical. On ne sait trop

la bête éblouie, du
 e ne soit le lecteur.
 fait observer avec
 n'est nullement abs
 ent *glissé dans les*
 irt des plus beaux
 nent conformes aux
 ès juste de l'auteur
 d'autres, a inaugu
 ontre les lois fonda
 ain systématique de
 uccédé les réalistes
 instrument de tort
 lui casse les os et l
 tade, l'un des pron
 ne, en fait de vers,

Soupe aux choux
 ons aussi une ment
 lier, *L'Institut et l*
 ivers a publié une
 e l'Académie de C
 les liens d'affiliatio
 es Académies prov
 lle des sciences, et
 aire en supprimant
 ret du 8 août 1793)
 nières. L'ouvrage d
 ntéressantes sur les
 ; et aux arts par c
 outes ne méritaient
 aux délégués de ce
 le l'Académie fran
 le honnête, qui n'a
 e ces Académies,
 ntemporaine par s
 elles de Lyon, de L

pent une place importante dans l'histoire littéraire de la France. Leurs concours ont été le point de départ d'un grand nombre d'hommes destinés à devenir les uns honorablement, d'autres déplorablement célèbres. Parmi ces lauréats de province, on compte J.-J. Rousseau (pour son fameux Mémoire de Dijon), Carnot et Maret (le futur duc de Bassano), qui obtinrent également, à Dijon, le premier et le second prix la même année; Daunou et Bonaparte, concurrents à Lyon pour le prix Raynal; Chamfort, La Harpe, Madame Roland, Delille, Bernardin de Saint-Pierre, etc. On y compte aussi, hélas! Marat et Robespierre.

L'œuvre d'affiliation, oubliée lors de la renaissance des grandes compagnies savantes, aurait pu être reprise en 1832. Il y eut là une belle occasion manquée par la faute du ministre (Guizot); un peu aussi, il faut le dire, par celle de M. de Caumont, qui, avec d'excellentes intentions, rendit ce rapprochement pour longtemps impossible, en affectant d'élever autel contre autel. Jamais, on le sait, les Académies parisiennes ne lui ont pardonné son *Institut des provinces*. Pour opérer ce rapprochement, il eût suffi d'établir alors ce que propose aujourd'hui M. Bouillier, la création d'un comité de correspondance attaché à chacune des classes de l'Institut, *au lieu de l'être au Ministère de l'Instruction publique*. Nous croyons que cette modification n'est plus ni possible, ni même désirable, sous un régime qui subordonne tout à la politique, et plus disposé à inventer de nouveaux moyens d'influence qu'à se dessaisir de ceux qu'il possède déjà. Il n'en faut pas moins savoir gré à M. Bouillier de ses savantes investigations et de sa bonne volonté. Il est certain que la *Revue de l'Anjou*, les *Mémoires* des Académies modernes de Rouen, d'Arras, de Caen, de Reims, etc., contiennent des travaux dignes d'être mieux connus et encouragés. Malheureusement la République n'a ni lettres patentes, ni *dispense du guet* à offrir aux notabilités littéraires de la province.

V

ous ne nous permettrons qu'une seule
 une des publications théologiques et
Codex aureus de la bibliothèque de St
 géliaire latin écrit en lettres d'or
 e violet, et qui remonte au sixième
 xement du septième au plus tard. C
 eurs savants avaient déjà parlé, vi
 stiania par M. Belsheim, qui s'est
 son texte était celui de l'ancienne ver
 e à la Vulgate, avec des variantes fo
 t de vue philologique, comme le *b* e
 t au *v*, l'*h* placé non moins fréquen
 qui commencent par une voyelle, e
 écriture du *Codex aureus*, et not
 lettres *onciales*, semblent dénoter
 e, tandis que le style des miniatur
 plus anciens manuscrits bretons et
 hypothèse qui concilierait cette d
 avangélique aurait été écrit dans le m
 é en 610 par Saint Colomban, pui
 n des moines de Bangor qui avai
 re missionnaire irlandais sur le c
 en soit, une inscription anglo-saxon
 e feuillet, constate que ce manuscr
 aye de Cantorbéry par le roi Alfr
 de la destruction de cette abbaye,
 é par des personnes pieuses ou par
 s, fut porté à Madrid. Une note latin
 ième feuillet, nous apprend qu'au
 .sait partie de la belle bibliothèqu
 e, fils du ministre don Luis de Haro
 rsion de cette bibliothèque, il fut a
 , par Sparwenfeldt, célèbre diplom
 ois. Sparwenfeldt voyagea pendant

partie de l'Europe et jusque dans les es, en quête de manuscrits précieux, un grand nombre dans sa patrie. Ainsi nce actuelle de celui-là à la bibliothèque

tion du *Codex aureus*, et de nous à sa ays scandinaves, nous amène naturelle- ue chose d'un « Catalogue alphabétique *lakkosellinen ja aineenmukainen Luet-* '. Vosenius, imprimé à Helsingfors, qui renseignements curieux et peu connus rimés en langue finnoise.

quel l'auteur a eu l'idée judicieuse de oduction avec texte français en regard, tion du catalogue finnois de Pipping (6-57), augmentée non seulement des puis, mais d'un certain nombre de livres ent échappé à Pipping. Les indications ont été fournies en partie à M. Vosenius ue de l'Université d'Helsingfors, qui a l'annexion russe, celle d'ABO, fondée

que, qui comptait déjà 80,000 volumes, rmier la visita en 1842, est sans doute rable aujourd'hui. Elle devrait, d'après la xemplaire de tout ce qui s'imprime en ette loi est assez mal observée. M. Vosenius r à d'autres sources pour compléter son vé à la bibliothèque de Stockholm l'indi- d'auteurs de plusieurs anciens ouvrages ux de traducteurs d'ouvrages étrangers i'a rien de surprenant; car, d'une part, iois antérieurs à l'introduction de l'impri- e (1641), ont été imprimés en Suède et Stockholm; — et d'autre part, presque tions finnoises de livres étrangers sont

es sur des traductions
'appartiennent plus à la
'hui, tous les Finlandais
nent le russe et le français.
. Ces transcriptions fin-
ymnases où l'on étudie
ncienne langue nationale
encore que celle-là. A
raduits en finnois est
ré, en fait de classique
aux études et aux examens
Homère, quelques heures
Salluste, Cornelius Nepos
nia; d'Horace, rien que
il a été traduit intégralement
cette publication apparaît
ar le catalogue Vossien
et soutenue, la même
le « *péril* de traduire
Énéide. » Péril moral
craignait l'effet du tabou
ginations des jeunes Fin-
s traductions de l'anglais
eux pièces; *Macbeth*
nson, quelques romans
c. En fait d'ouvrages
nt par leur absence.
cisi de Molière; de
péra: *Fra-Diavolo*, les
s est impossible de dev-
quelques ouvrages de
rieux, au point de vue
noise d'articles de Ma-
30. Cette traduction de
I, qui voulait alors

Louis XVI et animer ses sujets de toute race contre la Révolution française.

Plusieurs philologues ont vanté la douceur et l'harmonie du finnois, et cet éloge est confirmé par M. Marmier, qui a consacré à la Finlande et à sa littérature ancienne et moderne des pages fort intéressantes dans ses *Lettres sur la Russie*. Une de ces lettres, consacrée à l'ancienne littérature finnoise, contient l'analyse de l'épopée populaire de la Finlande (*Kalevala*), recueillie par Lönnrot. Le héros de cette épopée est *Wæinemainen*, sorte d'Orphée finlandais, musicien non moins habile que l'Orphée grec, mais plus chaudement vêtu, comme l'exige la différence de température. Quand il chante en s'accompagnant sur la harpe, tout le monde en pleure, et lui aussi : « Les larmes pénètrent à travers ses cinq camisoles de laine, ses sept robes et ses neuf chemises. » Il y aussi dans le *Kalevala* des conseils caractéristiques d'une belle-mère à son gendre. Elle lui recommande, si sa femme se met dans le cas d'être corrigée, de ne la frapper que sur les reins et les épaules, mais non sur la figure et les oreilles, etc. — On consultera encore utilement, sur la littérature finnoise, les travaux spéciaux de M. Léouzon le Duc, et l'article de M. Beauvois sur « le mouvement littéraire en Finlande », dans le compte rendu du Congrès bibliographique international tenu en 1878. A l'impression, on ne soupçonnerait jamais cette douceur extrême. Littérature se dit *Kannokivjallisuuatta* ; beaux-arts, *Aikakauskijoja*, et nous pourrions citer des mots encore plus rébarbatifs.

Le plus ancien ouvrage imprimé dans cette langue est un Recueil de prières et d'extraits de la Bible, par un ministre luthérien du nom d'Agricola, imprimé à Stockholm par Amand Lauritzen en 1544. Ce fut seulement après la fondation de l'Université d'Abo qu'un typographe suédois, Petari Wald, consentit à venir s'établir dans cette ville. Son contrat avec le recteur lui assurait son voyage payé, de Stockholm à Abo, le logement, 200 dalers (170 fr. en-

tra
fr.
che
pla
aire
tag
ien
eur
em
t e
ré
liv
sait
e s
ita
du
s (1
érai
ns
is o
litt

ICON DE BARCLAY

RAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

(Suite).

N° 2. EUPHORMIONIS | LUSININI | SATYRICON | nunc primum
recognitum, emen | datum, et varijs in loc
| auctum | Parisiis | Apud Franciscum | Huby
via Iacobæa. Sub signo viridis | Folliculi | MDC
| cum Privilegio Regis.

Le titre porte la marque de F. Huby, avec son monogramme au bas de la vignette sur bois représentant une scène allégorique dont la signification est déterminée par le passage biblique (Ps. xc, v. 15) *eripiam eum et gloriabor eum*, inscrit dans le haut de la gravure (1). In-12, 126 feuillets numérotés.

Cette première édition française ne contient également la première partie du *Satyricon*. Elle se rencontre : il y en a un exemplaire non catalogué à la Bibliothèque Nationale qui est dans ce cas. Il porte des Feuillants et porte les mentions « Barclajus, J. C. Scotus » — ce qui, quant à la qualification de Jurisconsulte, est « *prohibitus*. » Mais le plus souvent, dans l'édition de 1605 les n° 4 et 5 et le n° 9. Nous en verrons bientôt d'autres.

Le dernier feuillet est l'extrait du privilège.

Les Marques typographiques de L.-C. Silvestre sont méconnaissables.

ans accordé à Huby, qualifié Marchand Libraire en l'Université, terminé par la formule « P. LEZOT. Au rapport de Maître des Requêtes, » n'est pas heureusement pourquoi j'insiste sur celui qui est relatif à la qualité de la copie qu'il sert à rectifier le livre malgré cela tant de services (cf. *chronol.*). François II Huby, Libraire. Or il imprimait non seulement pour ses confrères. La comparaison minutieuse de la *Censura Euphormionis* que vendait Louis I Boulanger (qui aurait dû savoir orthographier son descendant), est ce que nous n'avons le droit, ce me semble, de rattacher aux origines de la Librairie française. Les nombreux et souvent excellents sujets, attendent encore leur tour. Nous pouvons remarquer aussi que, en la même année 1605, le titre de Barclay sur le titre du Digeste (Bib. Nat. F. 4178) porte : elle doit, d'après L.-C. Silvestre, I Huby, qui aurait exercé, se

EUPHORMIONIS | LUSININI | 1
 Nunc primum in lucem
 ed Franciscum Huby, via
 e viridis Folliculi, è | reg
 ou- | tier, Et in Palatio ante
 ij | MDCVII | Cum Privilegio

Le titre porte cette fois, au lieu de la marque du libraire, un simple fleuron formé d'un mascaron avec entrelacs (1). In-12 de 158 feuillets.

Voilà une édition qui fera bien des jaloux à la Bibliothèque de l'Arsenal. Elle l'a reçue comme héritage du couvent de Picpus du tiers-ordre de S. François. Et ce qui ne gâte rien, l'exemplaire, n° 13018 B, dans sa reliure du temps, est à belles marges et soigneusement réglé. J'ai su il y a à peine quelques mois qu'il existe. Il faut être bibliographe pour comprendre le sentiment qui m'agitait pendant qu'on allait me chercher le volume dont je venais, tout étonné, de relever la date sur le catalogue. Chacun a dans son passé des impressions, personnelles ou recueillies ailleurs, de l'impatience de l'attente, lors du premier rendez-vous. J'éprouvais quelque chose de pareil. Je crus jusqu'au dernier moment que la date était mal transcrite. En effet, comment m'attendre, après avoir lu sur le titre de l'édition de 1609 (n° 4 ci-dessous) qu'elle était la première de la continuation de l'*Euphormion* qui vit le jour, comment m'attendre, dis-je, à tomber brusque-

(1) Ce mascaron, que j'ai déjà signalé dans la *Censura Euphormionis* et dans les *Commentarii* de Guillaume Barclay, a eu une destinée très particulière : on le retrouve sous les mêmes traits et avec des dimensions exactement semblables dans les impressions de Louis Elzevier, d'Amsterdam. Il sert notamment, pour sa part, dans le rapprochement entre les ornements typographiques des trois ouvrages : Clapmarius, *De Arcanis rerum publicarum*, de 1641, *Animadversiones in librum Præadamitarum* Authore Eusebio Romano (Philippe Le Prieur), de 1656, et *Præadamitæ*, de 1655, à démontrer irréfutablement que ce dernier livre, qui a tant fait de bruit et suscité tant de misères à Isaac La Peyrère, son auteur, fut imprimé par Louis Elzevier à Amsterdam, et non pas à Leyde comme l'a indiqué Pieters, tout en émettant à la fin de son article (*Annales*, éd. cit., p. 161) un doute qui fait honneur à sa sagacité. Notre fleuron y est trois ou quatre fois répété, et, sur le titre, il surmonte la date : *Anno salutis*, MDCLV. On se dit, au premier abord, que le bois dont se servait Huby a passé en Hollande et était encore employé cinquante ans après. Mais une comparaison très attentive m'a montré que le fleuron cul-de-lampe hollandais est une copie très bien faite du nôtre, qu'elle présente avec ce dernier de très légères différences de dessin, et qu'après tout l'original est encore préférable.

ment sur cette édition de 1607, réclamant la priorité et dénonçant un genre de supercherie dont je ne connaissais pas d'exemple ?

Toujours est-il que la découverte m'a principalement servi à mettre le doigt sur une erreur que j'avais commise — *errare bibliographicum est!* a dit un de nos maîtres — en voulant rectifier celle d'autrui qui est flagrante. Les auteurs les plus sérieux : Nicéron, Irving, Mohnike (dans la grande Encyclopédie allemande), J.-C. Brunet ont tous pris la première partie de l'*Euphormion* de l'édition Huby, pour la seconde, et ils ont répété à la file que celle-ci avait paru à Paris en 1605; Nicéron dit « avec la première, » ce qui prouve qu'il a eu entre les mains un volume dont il n'a pas regardé autre chose que la première page et les titres courants. Placcius seul a connu une partie de la vérité. Dans son *Theatrum Anonymorum* il indique, *de script. pseudon.* n° 982, p. 266. « Satyrici pars altera, ibid. (Parisiis), 1609, in-8. » La méprise des autres était aisée à reconnaître pour moi qui avais tenu entre les mains simultanément les deux éditions : n° 2 de 1605 et n° 4 de 1609. Seulement, voici où je commençais à me fourvoyer. Comme l'écolier de la légende, je n'avais voulu « lire que dans mon livre. » J'avais vu dans l'exemplaire que je possède de l'édition de 1664 (n° 25), que la seconde partie est dédiée « Roberto Cecilio..... Summo Quaestori, » et après m'être assuré dans Arthur Wilson (*The History of great Britain, etc.*, 1653, in-fol., p. 43) que Cecil fut nommé, à la place du comte de Dorset, « Lord High Treasurer » au commencement de 1609, j'en conclus qu'il était matériellement impossible que le *Satyricon pars secunda* eût paru plus tôt que 1609; la mention « nunc primum edita » sur le titre de l'édition à cette date faisait triompher cette dialectique spécieuse, quand l'apparition du *rara avis* de l'Arsenal vint réduire à néant mon beau syllogisme. Obligé de rengâiner les compliments que j'étais sur le point de m'adresser à moi-

fallut bien me mettre à examiner de près cette 1607 et aussi celle de 1609. Tout s'expliqua l'une comme par l'autre, Cecil est simplement ans la dédicace premier secrétaire d'Etat, s *Regiorum Secretorum Praefectus*. » Nous us loin qu'en compensation de la dignité qu'il s encore, la même dédicace lui faisait d'autres et qu'ils lui furent retirés, je me demande dès qu'il devint Haut-Trésorier.

orte avec détail, à propos de cette « belle incon- 607, tous les bonheurs et toutes les déceptions fait éprouver, comme caractéristiques des hauts de la vie journalière des bibliographes et des . Et n'allez pas, cher lecteur, répliquer que ma vous laisse froid. Vous m'exciteriez à vous ar des injures, en m'écriant: *Vade retrò!* Non, vez jamais le cœur bibliophile! [On me rendra e; j'ai caché autant que j'ai pu ce vers, qui n'est a définitive que parce qu'il a l'air d'en parodier 'Athalie; je crois que c'est le seul que j'aie à me dans ma vie, et si je l'ai commis, je jure bien ans le vouloir.]

marquable que le privilège, qui vient immédia- rès la dédicace dans cette édition, est exactement ue celui que nous avons vu à la précédente. était décidément un homme sachant se retourner, gé utile d'en solliciter un nouveau. Il a profité ité des termes de l'ancien..... « *recognitum et ocis auctum*. »

·HORMIONIS | LUSININI | SATYRICON | PARS SE-
| Nunc primum in lucem | edita | s. l.
l. In-12, 130 feuillets, 2 blancs.

stère de cette impression est absolument sem-

le à celui de l'*Icon* n° 9 ci-après, et l'on s'aperçoit que les deux éditions sont identiques. Les deux autres volumes de la collection, le *Synonymicon* n° 5, montrent que les trois livres ne font qu'une seule œuvre. Je présume qu'Huby n'a pas été condamné par la Congrégation de l'Index, comme il l'avait en 1607, parce que son livre était déjà condamné par la Congrégation de l'Index, le 9 novembre 1609. On voit donc qu'il faut croire de la mention du titre pour la première fois. Pour découvrir encore une autre édition de ce livre, se dise à son tour : *nunc primum in lu-*

5. EUPHORMIONIS | SATYRICI | APOLO-
parisiis. | Apud Franciscum Huby
sub signo viri- | dis Folliculi | MDC
regio Regis.

e titre a pour vignette un bois rep
ies adossés à un lys, qui sort de la
où sont assises les deux figures. La
ale très ornée, et le fleuron en tête du
ement identique à celui placé devant
'Icon n° 9 (comme aussi devant celui
phormionis). Le caractère est exceptio
rès net. In-12, 78 feuillets chiffrés.

si l' « Extraict du Priuilege » du f. 78, à partir de l'achèvement « Par le Roy igné VIZE », est daté « le 30 iour d'Oct mil six cens dix ». On n'y marque point plus tard, la date de l'achevé d'imprimer. On voit donc que Bayle, lorsqu'il dit que *l'aphormion* fut publiée « à Londres, » a selon l'a copiée en la latinisant; Moreau; Irving, qui était cependant tenu, annique, à un certain contrôle, l'a ré-

et lui a redonné cours en français dans le *ibraire*. Je ne trouve que Rob. Watt (*Bibliotheca britannica*. Edimbourg, 1824, 4 vol. in-4), qui ait indiqué exactement le lieu d'impression ; c'est une atténuation des inexactitudes assez nombreuses de son article BARCLAY.

Il a dû être formé vers 1610 beaucoup de recueils factices des trois éditions n^{os} 2, 4 et 5. Un de ces recueils se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal (n^o 13018 A.). Postérieurement, ceux qui possédaient les trois parties en blanc les firent relier en y ajoutant tel ou tel opuscule se rattachant aux premiers. Nous en rencontrerons plus loin des

HORMIONIS | LUSININI | SATYRICON | PARS I
enuo recognita, emenda | ta et variis in
ta. | Anno Christi | MDCX. 264 pages et
blanc.

s II | nunc secundum in lucem | edita |
sti | MDCX. 226 pag. et 1 feuillet blanc.

IO | NIS | SATYRICI | APOLOGIA | PRO SE |
Anno | MDCXI. 81 feuillets, in-12 carré.

res ont la même vignette sur bois, principa-
isée d'une branche d'ache et d'une palme
-couronne. Le papier est mauvais et l'im-
ocre. La troisième partie, par imitation de

ter les parties séparées de l'*Euphormion*, je dois exprimer
a été certainement fait, entre 1603 et 1610, d'autres éditions
trouver la trace. Il y en a en tout cas au moins une, réunissant
parties, qui a dû paraître soit en Allemagne, soit dans les
ia inferior). Cela résulte indubitablement du passage de
, p. 239) : « Tandem occidente invidia, videbar expurga-
Galli Germanique mutuis editionibus *Euphormionem* via-

BULLETIN

5, est en
retrouve
zes de n
, vers le
. Une au
aire une
tirage, ou
titre po
Celui de
é en véli
oire) por
° 22494)
u'il port
iposée de
oir appa
à la clef
rmit d'as
en dire c
édition a
ion du b
et 11, n
is ni par
plutôt d
ns ici la
arties co
c adjonc
icipé, et
lon Bayle
etas, qui

ae chaque
e de 1623
vrais noms
ersonnelles.

sinia, Loth.
nemon, le
Cesi.

lui, en effet, aurait pris la peine de donner, dans cette édition de 1610, à Robert Cecil, son nouveau titre de *Summus Quaestor* ? Quel autre que lui y aurait opéré le retranchement considérable qui réduit de plus de moitié la longueur de la dédicace ? Les causes de ce rationnement de la grosse portion de louanges hyperboliques, allouée dans le principe au comte de Salisbury, m'échappent d'ailleurs complètement, je l'ai déjà dit. Je ne vois pas pourquoi il n'était plus, après comme avant sa promotion, « l'être créé et mis au monde par la Providence spécialement pour servir un roi tel, que la Nature, après l'avoir enfanté, ne pouvait revenir de son étonnement, » etc., etc., ni « l'homme immortel à qui il fallait souhaiter les ailes de Mercure pour que sa modestie parvînt à la hauteur de ses mérites, lorsque tant d'autres, très préconisés, auraient dû être retenus à terre par les semelles de plomb de Philétas, » etc. (1).

(1) En raison de la rareté des premières éditions, je reproduis ce passage supprimé. Après les mots : *Cronus pater sit*, il y a : « Tu Vir Nobilissime Regi Optimo Maximo, et quali se Natura miratur produxisse, non aliter quam Divino consilio natus es, et ille ad miraculum tuæ virtutis stupet, qui eam ex altiori loco perfectissime explorat, unus tuo genio major. Tu quantum est hominum divinissime et fortunam vincis et famam, quæ cum in tuis laudibus se ubique fatiget, prius tamen suas voces quam tua merita exhaurit. Tu denique unus es quem hodie Horta Dea pro templo videtur habitare, quæ semper ad opem vel consilium patebat. Non timeo ne me alij adulationis insimulent. (!!!...) Tu modo mihi de tuis laudibus crede. Nam et multos tanta levitas ad sua præconia convertit, ut egeant Philetæ plumbo, quod pro pedibus habebat, ne diriperetur a ventis; et tu, Vir Immortalis, quibusdam Mercurij alis egas, ut modestia tuase attollat in cælum, et inde omnium populorum plausibus fruaris. » Le reste *Ego sane*, etc., comme dans les éditions subséquentes, à cette seule différence que *Quæsitorem* y devient *Quæstorem*.

Il faut reconnaître que la frénésie d'adulation n'a jamais été poussée plus loin que par les Anglais de ce temps-là. Bacon, qui ne pouvait pas alléguer comme Barclay un enthousiasme juvénile, avait écrit, vers le commencement d'avril 1603, au roi Jacques en appelant Elizabeth « a princess happy in all things, but most happy in such a successor »; c'est-à-dire que la reine devait se trouver excessivement heureuse d'être morte pour que l'autre pût lui succéder. Il n'y a plus qu'à tirer l'échelle après ce trait de l'esprit « le plus sage, le plus brillant et le plus vil de l'humanité », comme dit Pope.

un peu soignés, on les importait de l'étranger, de Hollande principalement. En somme, l'édition décrite ici doit avoir été mise en vente à Londres chez John Bil (1) et sous les yeux de l'auteur.

La Bibliothèque Nationale en possède un joli exemplaire (Y²—71) en deux tomes, reliure du temps en veau brun à filets.

N° 8. JOANNIS | BARCLAY | ICON ANIMORUM | LONDINI | Ex officina Nortoniana | apud Iohannem Billium | MDCXIV | Cum Priuilegio.

La vignette sur bois, très bien sortie, du titre représente un Mercure vêtu en guerrier romain, avec le casque et le *paludamentum*, le pied gauche appuyé sur le globe terrestre. C'est l'exacte copie, en supprimant la bande-rolle en arc de cercle qui porte *ratio movet et régît orbem*, de la marque du libraire parisien Jean Gueffier, indiqué par L.-C. Silvestre (n° 617) comme florissant en 1585. Petit in-8, 6 feuil. lim., dont 1 bl., 356 pag.

Edition originale, ordinaire comme exécution et qui ne paraît pas bien rare. Elle n'est pas à la Bibliothèque Nationale, mais il y en a un exemplaire à la Mazarine (n° 28420) et un à l'Arsenal (n° 13018 G) qui provient des frères de Sainte-Croix de la Bretonnerie, relié aux armes de cette congrégation, telles qu'elles sont figurées dans l'Histoire générale de Paris. (*Les Anciennes bibliothèques* par Alf. Franklin, I, 334).

Le privilège n'accompagne pas le livre. La marque dé-

(1) Il figure dans la liste des vingt imprimeurs ci-dessus sous le nom de Beale, — la prononciation est la même, comme on sait, — et j'ai également trouvé que l'édition de 1614, qui est probablement celle de 1611 avec changement au titre gravé, de John Speed, *History of Great Britain*, in-fol., est, d'après le colophon, « imprinted at London by William Hall and JOHN BEALE for John Sudbury and George Humble. »

imprimé par Edward Griffin, est reliée dans le même volume sans titre proprement dit, mais avec la mention finale *Londini, Apud Ioannem Billium, Typographum Regium* MDCXX. On voit en outre par les titres partiels du même ouvrage que Bil avait pour marque particulière un livre ouvert tenu au-dessous d'une auréole par une femme; celle-ci, représentant l'Imprimerie, est placée à droite du cartouche central, dont le support de gauche est une Minerve. En exergue, on lit la devise parfaitement appropriée à toute production de la presse : *Dat esse Manus, superesse Minerva* (1).

N° 9. IOANNIS | BARCLAI | ICON ANIMORUM | PARIS
Juxta exemplar impressum Lon- | dini, apud
Ioannem Billium | MDCXVII. In-12, 4 feuillets
et 273 pages.

Le fameux « juxte la copie imprimée, » qui sera si fréquent à un demi-siècle de là, se présente ici pour la première fois à ma connaissance dans l'ordre chronologique. C'est toujours Huby qui est l'imprimeur. Il n'y a pas d'hésitation à avoir là-dessus. La vignette du titre et le fleuron d'en-tête du texte sont les mêmes que dans l'*Apologia* (n° 5) et j'ai retrouvé, comme cul-de-lampe de la dédicace au roi Jacques des *Commentarij... de rebus Creditis* de Barclay le père, le fleuron qui est ici au-dessus de la dédicace.

Je crois me souvenir d'avoir vu un exemplaire séparé de cette édition. Mais, d'autre part, elle a été fréquemment employée à compléter des recueils d'œuvres de Barclay du même format, parues avant 1617. Le volume de la Biblio-

(1) Cette marque a tout l'air d'être, comme celle de Norton, *empruntée* à un imprimeur français. Elle ressemble singulièrement par le style à celle de Nicolas Eve que M. Didot (*Essai*, 199) a cru devoir attribuer à Jean Cousin, et qui est dans Brunet, t. I, p. 989.

Quant à la différence dans le format, je ne m'y arrête pas : on sait que l'usage anglais de l'indiquer *au juger*, ou le double décimètre à la main, a prévalu dans les derniers congrès internationaux de bibliothécaires, quand du reste il s'appliquait déjà depuis quelques années chez nous. L'innovation est excellente dans la pratique, pour ceux qui ont à cataloguer ou à communiquer des montagnes de livres ; mais le bibliographe spécial ne peut songer à

édition de Jean Hess aucune pièce limi-
pourquoi cet imprimeur s'est avisé, le
e croire que l'*Icon Animorum* devait
tricon. Le premier aussi, il a eu la har-
r'étant plus là pour s'y opposer, d'im-
Ce n'était plus, à la vérité, que le secret
mais le correcteur paraît y avoir été peu
il n'eût pas laissé passer des noms estro-
siteur, sans doute d'après une copie mal
comtesse de MorOt » et « marquise de
urs grossières que les éditeurs subsé-
ieusement imitées tous, à une ou deux

nème. | Leyde, 1623. In-12. Ed. in-
raesse, *Trésor de livres rares* (I. 291^a),
au prix modique de 30 kreutzer
au catalogue Beck.

Leyde, Isaac Elsevier imprimait encore
tenue par son oncle Bonaventure et son
l paraîtrait naturel qu'avec leurs moyens
l'action, ils se fussent assuré le débit en
re aussi demandé que l'*Euphormion*. En
on de 1623 n'aurait pu échapper à tous
ies, et en dernier lieu à Pieters. On peut

BULLETIN DU

qu'il y a eu
ague Beck : i
eux notre t
s controversé
noins cependant qu'il se soit passé pour
qui a eu lieu pour le *Dialogus de syste-*
ers, l. c) de Galilée, c'est-à-dire que Jean
pour compte de Bonaventure et Abraham
cela est bien peu vraisemblable, puis-
is, les deux libraires associés n'avaient
aller chercher au loin un imprimeur
at en 1635, quand depuis dix ans (Pie-
Elsevier n'exerçait plus, et à un moment
presses étaient occupées à
d'ouvrages, qu'ils mirent

tiens, jusqu'à preuve du c
cryphe, et je n'ai pu me
o à elle dans ma série.

ONIS | LUSININI | siue | It
RICON | Quadripartitum
um, emendatum et | mir
IA CLAVI, | sive obscuro
m nomi- | num in hoc
m, dilucidâ | EXPLICATIO
IOANNIS BIL | Anno 1624
tre est la table suivante :

ricon I,	pag. 5.
ricon II,	pag. 211.
logia pro se,	pag. 511.
Animorum,	pag. 573.

ats cotés * 2 etc., avec l'en-té
umence la dédicace est chif

La page chiffrée 211 est occupée par un titre que voici :
 EVPHORMIONIS | LUSININI | SATYRICON | PARS II
 | nunc tertium in lucem edita | ANNO CHRISTI |
 MDCXVI. |

On lit sur la page 511 :

EVPHORMIONIS | SATIRICI | APOLOGIA | PRO SE
 | PARS III | ANNO CHRISTI | MDCXVII.

Et sur la page 573 :

EVPHORMIONIS | SATYRICI | ICON ANI- | MORVM |
 PARS IV | ANNO CHRISTI | MDCXVI. En tout 6 feuil-
 lets et 830 pages in-12.

Je n'ai pu éviter la prolixie description de cette édition énigmatique. Un seul fait s'en dégage clairement : le titre, daté de 1624, et la clef sont copiés tous deux sur l'édition de Strasbourg de l'année d'avant et ont été ajoutés à des parties séparées de l'ouvrage imprimées en 1616 et 1617. Mais comment eût-on fait pour réunir celles-ci sous la même pagination ? Il faut donc admettre qu'elles avaient en 1617 un autre titre commun. Quel était-il ? Et pourquoi cette date 1617 s'applique-t-elle plutôt à la troisième partie qu'à la quatrième ? Enfin, comment a-t-on eu, en 1616, la puerilité de cacher sous le nom d'Euphormion l'auteur de l'*Icon*, qui l'avait signé de son nom en 1614 ? Pourquoi ce moyen détourné de s'avouer publiquement l'auteur du *Satyricon* ? Voilà tout ce qu'on peut se demander, et avec l'insuffisance de nos informations présentes, je renonce pour ma part à répondre.

Le joli exemplaire sur lequel j'ai décrit cette édition, que je crois d'une grande rareté, appartient à la Bibliothèque Nationale et n'est pas catalogué. Il porte sur le titre « *Ex libris J. Roxelij* (1) 1626 », écrit à la main, et

(1) Je doute que ce Rouxel soit le même qu'un Ruxellius qui a adressé vers 1660, à Bugnot, des vers commendatoires qui ont été mis en tête de la continuation de l'*Argénis*. Cette production de Bugnot, où les hauts faits de Louis XIV

une inscription d'un feuillet de garde, qu'il a 1710, aux mains du conseiller-doyen au l Charles de Hénaut, lequel devait être un distingué : il calligraphiait le grec à rendre Vergèce.

HOPHILI | VERITATIS | LACRYMAE
UPHORMIONIS | LUSININI | CONTINUATIO. ||
. 4 feuillets et 277 pages:

e allégorique sur cuivre, assez bien faite,

ait figurer avant cette édition, que j'ai vue, assez commune, celle dont parle Brunet, et a date 1624 avec la fausse rubrique « Ge-Aubert », parce que je ne suis pas assez sûr

Nous lisons en effet dans le *Menagiana* II. 39), que Morisot, quand on eut contre, « le fit réimprimer peu de temps après le Gabriel a Stupen » ; donc, il ne doit y remment à l'édition avec ce pseudonyme, qui qu'une seule impression. C'est nécessaire que nous décrivons maintenant. Il semble parlé d'après un auteur qui aura donné par la réimpression de 1626 la date de 1624 ; tout à fait convaincu si j'avais trouvé que le libraire Pierre Aubert, qui exerçait à Genève (voir Baillet, *Jug. des Sav.*, tome 2, édition d'Amsterdam, 1725, en 17 vol. in-12), du n° 13 ci-après.

Peignot sur l'*Alitophilus*, dans le *Diction-principaux livres condamnés au feu*, est un. Ce qui le prouve tout d'abord, c'est la titre *Genevae, 1625*, in-12, sur lequel il ne explication. Il se borne, quant au reste, à

is les noms d'Archombrote et Theopompe, sont célébrés, a lack en 1669, et se vendait à Paris, chez Frédéric Léonard.

répéter le *Menagiana*, la remarque assez oiseuse de Michaud sur l'impropriété du mot *Alltophilus* (car son emploi ne prouve pas du tout que Morisot ne savait pas le grec, mais seulement qu'il était partisan de la prononciation antéérasmienne), et il attribue à Théophile Raynaud le vers à calembour que nous avons cité, contredisant Bugnot, qui devait cependant être mieux informé.

N° 12 bis. *Idem*. MDCXXV. In-12.

Cette édition est aisée à distinguer de la précédente en ce que, la pagination étant la même, la justification diffère assez sensiblement, mais surtout par la gravure du titre qui est une lourde imitation de la première.

J'ai trouvé cette contrefaçon, que je ne puis que signaler sans conjectures, dans le volume n° 22,493 de la bibliothèque Mazarine, à la suite des éditions n°s 2, 4 et 5, et je l'ai comparée à l'édition vraie qui porte le n° 22,374 de la même bibliothèque. L'exemplaire porté au catalogue de 1744 de la Bibliothèque Nationale (Y³-78) est aussi de la contrefaçon, mais elle en a un non catalogué, qui est de l'édition originale.

N° 12 ter. ICON ANIMORUM quæ est quarta pars Satyrici. 1625, in-12. Cum notis Aug. Buchneri. (R. Watt, *Bibl. britt.*).

Morhof (tome II, p. 63), voulant donner un exemple de l'avidité des héritiers de littérateurs, qui s'efforcent de tirer argent des manuscrits les plus informes dépendant de la succession, raconte que les ayant-droit de Buchner firent imprimer l'*Icon* avec des notes du défunt, absolument puériles et propres seulement aux commençants « *plane puerilibus et ad tyrocinia scholarum relegandis.* » L'anathème de Morhof, disons-le en passant, n'a pas empêché le livre de rester classique en Allemagne

ne jusqu'à nos jours, et les
er la facilité à faire les fr
quoi « *typographi faci
mt* », n'avaient pas fait un
ente qu'il le croyait.

nséquemment, direz-vous,
ir en 1624 ou en 1625. Pa
ne songeait qu'à vivre con
-six ans après, le 12 septem
t la mesure de l'exactitude
numéro *ter*. Les plus indulg
t peut-être qu'il a fait con
Je le veux bien.

3 IOANNIS | BARCLAY | ICA
ti | apud Danielelem et
ementem Schleichium | 1
8.

-dessus de la souscription
caducée de Wechel, porte
mme à l'antique des frèr
ich, qui exploitaient alors l
nt-Barthélemy par le célèb
laissaient tomber déplorab
n'est plus grossier que cett
'ai trouvée reliée à la suite
(bibl. Mazarine, n° 22,24
inis présentant des singular
i lieu de s'étendre. Je dirai
1° du Roman de Barclay a
ti, 1630, *sumptibus Clen*
atter; 2° de *Argenidis pa*
ch, 1626; 3° de *Argenidis*
es mêmes, 1627. Ces deu

ançais de de Mouchenberg par un Suisse du
ed (Johannes-Ludovicus Gothofridus), auteur
universelle qui s'arrête à l'an 1619, qui est
t qui a eu beaucoup de succès, selon Jöcher.
ingue formellement J.-L. Gottfried de Jean-
, de Strasbourg. Mais on a admis depuis que
t qu'un. Je parle de tout cela parce que je
de biographes ou de bibliographes qui en
1. Nicéron, entre autres (XVII, 298), montre
as eu sous les yeux cette version de Franc-
7.

li veritatis lacrymae. Editio secunda sub
br. a Stuphen Alitophili. In-8. Genev.,
log... *Bodleianæ*).

nt à faire remarquer l'expression *editio*
ient appuyer mes remarques sur le n° 12.
lus qu'un doute : il est relatif à l'épigraphe
itant bonne santé aux Jésuites, et qui se
dire de quelques biographes, dans l'édi-
is si elle allait se trouver dans celle-ci?

II.

ORMIONIS | LUSINI | Siue | JOANNIS
SATYRICON | Bipartitum | cui adiec-
cipua ejusdem | Barclai opera.

ogia pro se.

siue Imago animorum, ad Ludovicum XIII
tianissimum Galliarum Regem.

philus siue Veritatis Lachrymæ. Opus sane

Doctis perquam commod
quam antehac fide iterum

Rothomagi | apud Ioannem de la
areæ Palatii | MDCXXVIII. Tit
749 pages et 1 feuillet blanc. In

Édition assez bonne, sans s'éleve
de la médiocrité générale de celles d
cement du xvii^e siècle.

Jean de la Mare, sur lequel je r
renseignement (1) en parcourant le
graphe normand (livre tout rempli
mais de l'usage le plus incomm
instruit (2), s'il a rédigé lui-même le
peuse ci-dessus et l'avis *Typograph*
la page 6 du texte après l'épître déc
Il dit avoir entrepris la publication
par préférence à un très-grand nom

(1) Il a édité, aussi en 1628 (*Man. du Bib.* 1
Grand-Conseil réhabilitant trois jeunes gens exéc
s'il était le père ou le frère d'un David de la Mare,
liturgique de Claude Villette, sur lequel j'ai fait
liturgiste poète dans le *Bulletin du Bibliophile*
pas le *Manuel* de M. E. Frère. Cet ouvrage ne
édition de l'*Euphormion*. Elle n'est pas à la Bil
qui ne possède, d'après le catalogue en 2 vol. p
Leyde de 1655, et ne s'est enrichie, avec la coll
autre, celle de 1674, si je ne me trompe. La *B*
breton mentionne, comme libraire très lettré de
la Mare, David du Petit-Val, dont les poésies fu
l'Académie des Palinods, et elle renvoie à la *Noti*
Je l'ai parcourue, et j'y ai trouvé un Pierre de la
famille que notre Jean, qui était « procureur en
et l'un des « princes » de la célèbre Académie n

(2) Ce n'était pas chose très rare à Rouen en
Val, la *Biographie normande* cite encore comm
chez qui se publiaient le plus souvent les pièces
avec Raphaël du Petit-Val, le père de David, co
du privilège de 1596 pour l'impression du *Disco*
à Rouen qui parut en 1599. Voyez Frère, *Manue*

les éditions faites en diverses villes qui en existaient déjà, pour satisfaire à des demandes nettement exprimées. Il a consacré ses veilles et pris beaucoup de peine à réunir ces écrits et à les préparer pour la presse, et il laisse au lecteur, en lui souhaitant de tirer grand fruit des travaux d'un auteur illustre, à juger si l'ouvrage est aussi correct que l'éditeur s'est efforcé de le rendre : « Cum viderem., » Barclai opera... desiderari... nihil potius quam supra » scripta ab aliis innumeris seligerem, eaque diversis locis » typis mandata, tum demum vigiliis meis in unum » redacta summa opera recudi iuberem... quænam fuerit » diligentia mea ut mendis, in quantum fieri potuit, illud » opus expurgatum in lucem prodiret, lectione animad- » vertes... tanti viri laboribus fruire. Vale. »

Je ne contredirai rien de tout cela. Je constate seulement une chose : les noms estropiés dans la clef de l'édition de Strasbourg auraient dû frapper les yeux d'un Français nécessairement au fait de la chronique scandaleuse du règne précédent, et cependant de la Mare a laissé ces noms sans les corriger ; ce sont des Hollandais qui en ont pris plus tard l'initiative.

On voit aussi que cet éditeur est le premier qui ait cru ou fait semblant de croire que l'*Alitophilus* est de Barclay. Les étrangers se sont autorisés de son exemple. Je le suppose du moins, et c'est une des raisons qui m'ont fait placer son édition avant la suivante.

Elle paraît très commune, bien que la Bibliothèque Nationale ne l'ait pas. Mais je crois me souvenir qu'elle est à l'Arsenal, et la Mazarine en a deux exemplaires : n^{os} 22495 et 22495 A ; ce dernier provient de la congrégation des Lazaristes de Paris, et porte le monogramme S L au dos du cartonnage.

N^o 16. Euphormionis Lusinini | sive Joannis Barclaij
| Satyricon | cui accessit | Pars quinta | sive Ali-

phili veritatis | lacrymae | c
 ldita ejusdem authoris | Nar
 Anglicana, nunquam | hact
 dami | Apud Joannem | Jan

titre général est divisé entre l
 re en taille-douce assez médioc
 an style tout différents de ceux
 ispices des Elzeviers. Il sert po
 une des quatre suivantes a
 te dans la pagination. Le libel
 its (spécialement ceux du n° 1
 : : *Amsterodami | Apud Ioan*
'XXVIII, laquelle est surmont
 an Jansson, ou plus exactemen
 : la sphère avec un astronome
 à gauche, et au-dessus, la R
 erolle à la devise *Vivitur inge*
 is de la même mention et de
 porte ce titre très long :

ES PATEFACTI | DIVINITUS | P.
 aximum Regem regnumque
 et | instructi : | Nonis IXb
 so novembri Scripta, nunc |
 -12, 4 feuell. lim. 508 pages

emière édition hollandaise des
 n exemplaire qu'à la Bibliothè
 it pas encore lors de la rédac
 s-Lettres. Il y en a un égalem
 éienne. Sa rareté est aisée à pr
 ur le titre reproduit plus haut
 » il n'aurait pas dit et entraîn
 usqu'à J.-C. Brunet, à dire q
ium fut imprimé en 1605. Bay

a seulement parlé de l'impression « à Amsterdam. » On peut être bien sûr que s'il eût eu le livre entre les mains, il n'eût pas manqué de redresser l'erreur des *Remarques sur la vie de P. Ayrault* (p. 230). Je laisse de côté les allégations variables, imprimées ou manuscrites, que j'ai rencontrées quant à cette date d'impression, et surtout Watt qui imagine une édition de 1606.

is pas aperçu que la clef fut *auctior* comme , mais seulement que la faute comtesse de conservée.

ormionis | Lusinini sive | Joannis Bar-
yricon | Partes quinque | cum clavi |
conspiratio anglica- | na. | Amstero-
ad Guiliel. I. Caesium | A° CIO IO. C.
re gravé, 4 feuillets, 580 pag. in-24.

du titre a inspiré pour la composition celles
es pour les éditions elseviriennes suivantes ;
est très supérieure tant par l'ordonnance
ution. La sphère, qui devait plus tard de-
se et qui est ici très petite et finement des-
te la souscription.

est rien moins que rare.

. | Apud Gulielmum Blaeuw | A° MDC
ibliothèque Nationale).

e pas autre chose que l'édition précédente
ction au titre gravé.

ison des titres de ces trois éditions n° 16,
ce que la Monnaye a justement repris Baillet
) d'avoir avancé de dix ans l'époque de la
ume Blaeu. Mais on voit aussi que le Jean

de 1628 pourrait bien
 ie, être son père, qui
 ir de Baillet trouve ain
 t nullement, du reste, q
 'ean qui s'associa à soi
 ce dernier aurait eu e
 ment distinct de celui
 it que tous ces Blaeuw
 ulaient tous du même
 is *Janszoon*, ce qui cause entre eux une confusion }
 ble. Je ne connais sur ce point auc

M. F. Van der Haegen a commenc
 ie *Bibliotheca belgica* qui nous écl
 Attendons.

l'exemplaire de l'édition elsevirien
 dessous) de la bibliothèque de l'Arsen
 mporain a écrit sur le feuillet de g
 a satire de Morisot : « En 1639 elle
 mière fois jointe à l'Euphormion dar
 Amst. » Il y a là un *lapsus calami* c
 a note aura voulu écrire 1634 ou 16
 plus haut que, même en donnant le d
 nrait assez sensiblement.

[dem. In-8, Oxon. 1634. (*Catalo*
ie).

indique également cette édition d'O
 n-12.

Idem. Lugduni-Batavorum apud
 , petit in-12 de 719 pag. (Pieters,
 ier, 2^e éd., p. 191).

dans ses *Recherches sur diverses éa*

en ordre et complétées par Gust. Brunet 1-12), distingue par la sirène noire et par les deux éditions sous cette date. On les communique. L'exemplaire de la Bibliothèque (Y², 72) porté au catalogue de 1744, est, probablement par l'unique raison que le Puy est frappé sur les plats de la reliure verte. Il s'en faut qu'il soit non rogné. Toutefois, d'après ce qui précède, que ce n° 19 des éditions du *Satyricon* produites par les érudits.

Cum commentario N... Leydae, 1647,

on ne trouve trace de cette édition que dans Placcius où il est dit que Christian Wagener, un collaborateur de *Eruditorum* mort en 1687, a dit dans le titre de ses *Theses de numero mundorum* (1) qu'il ne connaît rien d'aussi inepte (*nihil*) que le commentaire d'un anonyme sur l'édition de 1647, in-8. Ne faudrait-il pas, quelquefois, voir ci-après n° 26, et ci-dessus, pag. 28,

.. Lugd. Batavorum. Apud Elsevirios. in-12, pet. in-12, 6 ff. y compris le titre qui fait 568 pag. (Adry cit. p. Pieters, *l. c.*).

Le titre est la même que pour le n° 19. La première a le fleuron à la tête de buffle. Celui-ci est en tête des 4 feuillets qui contiennent la dédicace à l'auteur au roi Jacques et la clef, et il se trouve au début du texte courant. Ces 4 feuillets sont chiffrés 1-4 tandis que les deux précédents ne portent

l'autre marque qu'une croix † dans l'exemplaire de la bibliothèque transposés après les 4 autres (n° 13019); on s'en convainc facilement. La tête de buffle repa-
ries patefacti parricidii, dont il est en très petits caractères. Il finit comme cul-de-lampe.
 Cette édition de 1655 est très intéressante pour l'histoire des Elseviers. La notice par Millot (*l. c.*, pag. 65). Elle concerne les cousins Jean et Daniel Elsevier, qui, au passage de Leyde à la tête de la librairie, ont nommé Abraham et Bonaventure Elsevier (p. 129 de la 1^{re} édition), et c'est en 1654. Millot s'est aperçu bien vite que la société subsistait, et que Daniel ait formé, la même année, une autre association à laquelle on peut rattacher, comme production, le fameux *De la République* qui a donné lieu à tant d'insuccès. Mais, du reste, doit n'avoir remarqué l'absence des éditeurs. Il ne s'est rien avancé dans l'année et qui ne mesure l'erreur de l'auteur. L'auteur, n'ayant pas vu l'édition, l'a attribuée à un autre qui va suivre, il est prouvé.
 « il nous conste », et j'aimerais à dire — qu'elle fut bien donnée. Une autre singularité que personne ne soupçonne, c'est qu'ils l'ont dédiée à la mémoire de sa fille, la marquise de Fieschi, qui, par sa mort, ont rendu inoubliable le nom d'Aubray. On voit par leur notice qu'ils ne tarissent pas d'éloges sur

l'esprit et l'amabilité de ce magistrat, que pour qu'ils firent successivement à Paris de), ils reçurent de lui un excellent accueil. On pense que Dreux d'Aubray faisait partie de ce cercle d'audits composé des frères Du Puy, du duc de Jérôme Bignon et du chancelier Séguier, P. Adry (2). Il faut, je crois, ajouter aussi le nom du conseiller Claude Sarrau, à qui, en 1654, Dreux d'Aubray a dédié une édition des lettres de son oncle, avec une épître qu'on trouve en tête de l'édition de 1654 des *Baudii Epistolae*. Quoi qu'il en soit, il n'est pas jugé inutile de reproduire ci-dessous la lettre adressée à Dreux d'Aubray. Elle provient, c'est une édition peu rare, mais elle avait jusqu'ici échappé à l'attention des bibliographes. La lettre que, pendant leurs années d'apprentissage à Paris, nos deux libraires n'avaient pas osé s'exprimer en latin.

Illustrissimo et Generosissimo

Viro

DRUSO DAUBRÆO

Magistro in Sanctiori Consistorio Consiliario, et civili Urbis Præfecto.

S. P.

Par ce *Satyricon*, nitidissimæ Latinitatis, et opusculum, Tibi potissimum Viro antiquissimo, offerre nobis visum fuit, Illustrissime tuus est in Literas prolixus favor, illa in

129 et 131.

action, p. xxvii. On ne s'explique pas trop bien que Jean de retour à Leyde en 1645, quand on lit (*ibid.*, p. 71) l'extrait *Grotius ad Gallos* de 1648, où Abraham et Bonaventure : « Vestrum... beneficium animum... in filiis nostris, aspiens : qui NUPER e Gallia reversi, humanitatem vestram... non desinunt. »

summâ Fortunâ civilis animi moderatio, illa in judicando æquitas, illa affabilitas morumque comitas, ut propè solo intuitu cunctos admodum mortales ad venerationem Tui trahas. et ab omnibus laudatus, omnibus tamen laudibus superior sis. Superbia fere illustrium dignitatum comes, plurimique tum demum se magnos existimant, ubi ex alto cæteros despiciunt: Tibi vero, quo major dignitas, eo major est humanitas, quâ nos non merentes aliquoties prosecutus es. Ulteriores hic laudes magnus et excelsus spiritus tuus non admittet, qui contemnere ea didicisti, quibus assurgunt illi, qui, cum nihil laude dignum gesserint, immodicis tamen laudibus putidâ adulatione magis onerantur, quam honorantur. Uti autem ipsa admodum veritas venerationem Vestri nobis extorsit, ita pluribus virtutes vestras extollere opus non est, cum in omnium ora per principem Galliæ civitatem laudatissimus urbis Præfectus verseris, cunctis admodum civibus et peregrinis juxta carus acceptusque, quique cum Præfecturâ tuâ Urbanâ etiam Præfecturam Sapientiæ felici admodum exemplo junxisti. Vale VIR ILLUSTRIS, eodemque favore, quem aliquoties experti sumus, nos porro complectere. Datae Lugd. Batav. XV januarij CIO IO C L V.

Vestri Nominis humillimi cultores.

JOANNES et DANIEL

Elsevirij.

N° 23. *Idem.* Amstelodami. Ex officina Elzeviriana, 1658, tit. grav., 6 ff., 573 p. in-12.

Le frontispice paraît calqué sur celui de l'édition précédente. Les caractères sont différents, et le seul fleuron employé est la guirlande de roses trémières.

Jules DUKAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

ACTUEL DES LIVRES ANCIENS

VENTE DE LA BIBLIOTHÈQUE

M. LE COMTE OCTAVE DE BÉHAGUE

Libre de la Société des Bibliophiles français

La bibliothèque de M. le comte Oct. de Béhague a été vendue en deux parties, le 8 mars et les 12 jours suivants pour la première, et du 19 avril au 1^{er} mai pour la seconde, sous la direction de notre confrère, M. Charles de Béhague, qui a eu un plein succès, car le chiffre des ventes est de 675 mille francs. Les deux collections, très soignées avec beaucoup de soin, seront conservées et consultées dans l'avenir pour l'histoire des exemplaires. La bibliothèque de M. de Béhague a été l'objet de critiques et d'éloges, à ce sujet beaucoup à dire. Il faut se rappeler que M. de Béhague est mort jeune et qu'il n'a pu compléter les divisions bibliographiques qu'il avait commencées, ni de faire les réformes

Nous avons entendu dans la salle de vente exprimer des opinions bien hasardées sur le mérite des exemplaires et la qualité des diverses reliures. On a critiqué; mais comment très souvent se comparer un exemplaire plus beau, comme marges et conservation, que celui qu'on possède?... Ne pas en vérité, c'est bien aisé à dire, mais quand on veut en définitive, qu'on comprend ce qu'il y a d'intéressant dans les anciennes bibliothèques que les grands possesseurs avaient autrefois, et qu'on veut en définitive et à la main, une collection où les principales soient représentées dans son catalogue,

it remplir les cadres de s
 difficile?... On prend q
 plus tard. M. de Behag
 urs il ne partageait pas l
 chaque vente, parmi ur
 s'astreignent à se passe
 es ne sont pas parfaits (l
 olume soit jauni par le te
 dans l'impression, l'en
 me vignette ou d'un fro
bitaires. Ce sont des er
 urs de notre temps sont
 ibraires qui en secondant
 contraire, féliciter les l
 vieux livres, boucher le
 rures, enlever les tache
 se seraient détruits tout
 éguenillés, avec des reliu
 Behague avait, comme t
 e savait ; mais il nous a
 variée et qui prometta
 de ses cadres, d'une gra
 es principales adjudicatio
 veau Testament de Nostre-
 françois (par Arnauld, Sac
 . *Elzevier*), 1667 ; 2 vol. i
 ge, dent. tr. dor. (*Boyet*).
 veau Testament de Nostre-S
 in, revue par Calvin). *Lyon*
 eau, fil. compart. tr. dor. (p
 our M. Gaiffe.
 elure, à compartiments de couleu
 voi autographe, daté de 1559, de
 asteur de Wittemberg, ami et con
 ire du Vieux et du Nouve
 figures et des explications
 ont (Nicolas Fontaine et Le

Petit, 1670; in-4 fig., réglé, mar. rouge, doublé de mar. rouge, dent. (*Du Seuil*). — 4,500 fr.

Edition originale. Cet exemplaire qui provenait de la vente Radziwill y avait été adjugé à 1,420 fr.

13. Histoire du Vieux et du Nouveau Testament (par David Martin), enrichie de plus de 400 figures en taille-douce, etc. *Anvers, Pierre Mortier*, 1700; 2 vol. in-fol. mar. bleu (*rel. anc.*). — 1,150 fr.

Exemplaire en grand papier avec épreuves dites avant les clous, acheté 600 fr. à la vente de la bibliothèque du prince Radziwill.

14. Histoire du Vieux et du Nouveau Testament, représentée en tailles-douces dessinées et faites par Romain de Hooghe, avec une explication par Basnage. *Amsterdam, J. Lindenberg*, 1704; in-fol. à 2 col. portr. de Basnage, mar. bl. fil. tr. dor. (*Padeloup*). — 840 fr.

Exemplaire de d'Hangard, du prince Radziwill et de M. Lebeuf de Montgommery où il avait été adjugé à 800 fr.

15. Discours historiques, critiques, théologiques et moraux, sur les événemens les plus mémorables du Vieux et du Nouveau Testament, par Jacques Saurin, avec des figures gravées sur les dessins de MM. Hoet, Houbraken et B. Picart (au nombre de 242). *La Haye, Pierre de Hondt*, 1728-1739; 6 vol. in-fol. mar. rouge, fil. tr. dor. — 1,200 fr. à M. Parent.

Exemplaire aux armes de Soubise et tiré sur papier impérial.

17. Histoires les plus remarquables de l'Ancien et du Nouveau Testament en cuivre par Jean Luyken. *Amsterdam, J. Jansson*, 1724; in-fol. mar. vert. (*Padeloup*). — 555 fr.

29 vignettes. Exemplaire du prince Radziwill et de M. de Montgommery où il avait été vendu 300 fr.

De l'Arbitre et de la Concupiscence, de Bossuet, *Paris*, 1731; in-12, mar. r. (*rel. anc.*). —

Exemplaire original.

Discours théologiques et morales sur le Symbole, par Bossuet, 1666; 2 vol. in-12, mar. vert, dent., doublé de mar. r. (*rel.*). — 225 fr.

De l'union sous les deux espèces, par Bossuet, 1666, mar. rouge (*rel. anc.*). — 950 fr.

Exemplaire aux armes du duc de Montausier.

BULLETIN DU BIB

mon presché à l'ouverture
gé de France, le 9 novembre 1
ustins, par Bossuet. 1682 ; in-
c d'après Watelé, mar. r. fil.

ne originale d'un ouvrage célèbre ; c

de l'Imitation de Jésus-Christ, t
hoisy). *Paris*, 1692 ; in-12, f

plaire avec la figure du 2^e livre rep
de Versailles, avec les mots : *At*
rt des exemplaires.

plaire grand de marges, mais dans 1

de l'Imitation de Jésus-Christ (p
on. *Paris*, 1706 ; in-12, mar..

plaire aux armes de la duchesse

Chiffres sur le dos ; c'est un bien .

de Chevalier chrestien, composé

uict en langue françoise (pa

e *Tournes*, 1542 ; — La Pr

ent composée en latin par Er

çois. *Lyon*, *J. de Tournes*,

nt, composé par Erasme, pron

slaté en françois par l'Amoure

n, par *Jean de Tournes*, 154

. rouge, fil. dos orné, tr. d

fr. pour M. Gaiffe.

ne fort rare. Charmant volume, d'un

plaire de Solar, provenant de M. de

épouses de Mgr l'évesque de M

l'archevêque de Cambray au

lication des Maximes des saint

l ; in-8, mar. r. (*Boyet*). —

ceuil est surtout précieux par sa

UET.

Office des morts, fait en dialoq

terrement ; 2^e les Suffrages ;

s ; 5^e la Messe (par Pierre Vi

erie de *Jean Gerard*, 1552 ;

ome). — 660 fr.

plaire de Méon. Livre rare.

Rasez, recueil auquel est traité amplement de l'histoire du Pape et de ses papelards. 1562 ; in-8 (Derome). — 700 fr.

1. A la fin se trouvent deux pièces en vers contre le pape avec déclaration de ce que dénotent la rasure et tonsuration des cardinaux pour leur mère la Messe. Superb et de Préfond.

2. **des Marmitons**, ou la Gendarmerie du Pape **Augrain**, 1563 ; — Avertissement à Messieurs du monde de l'idolâtrie qu'ils commettent envers l'idole de leur

Avec une chanson spirituelle à la louange d'un saint. *Lyon*, 1563 ; 8 ff. 2 pièces en 1 volume. tr. dor. (*Derome*). — 620 fr. pour M. Gaiffe

1 vers.

du vrai sacrifice et du vray sacrificateur, par J. de la Parole de Dieu. (*Genève*), 1564 ; petit in-8, mar. vert, fil. tr. dor. (*Derome*). — 390 fr. pour M. de Girardot de Préfond et de celle de M. de La Bédoyère

3. **par dialogues** : 1° Les Moyenneurs ; 2° Les Modérez, par Pierre Viret. *Lyon*, 1565 ; in-8, tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 410 fr.

4. **de Pasquille**. Le jugement d'iceluy, ou Pasquille le dialogue de Probus. (Traduit de Cælius Securus) (*Genève*, J. Gerard), 1547 ; petit in-8, lettre rouge, fil. dos orné, tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*)

5. **re** ; satire violente contre l'Eglise romaine.

6. **nature** (par le baron d'Holbach.) *Londres* (*Amsterdam*), 1763 ; 1 vol. in-8, mar. vert, dent. doublé de tabis noir.

7. **avec les armes du duc de Noailles**.

8. **Mahomet**, traduit de l'arabe en françois, par J. La Haye, Adrian Moetjens, 1683 ; petit in-12, mar. rouge. (*Derome jeune*). — 240 fr.

9. **des pauvres**, par M. Jean-Baptiste Thiers. *Paris*, 1789 ; mar. rouge. — 122 fr. à M. Le Barbier de Tinan. 10. **du duc de Colbert**, doyen de l'église d'Orléans.

BULLETIN DU BU

a Fortune, ensen

J. Baudoin. *Pa*
e, fleurdelisés, ti
illeneuve.

ice à Sully, prince d
sire Michel, su
is, *S. Millanges*,
r.

si rare que la premi
nces.

iel, seigneur de B
gelier, 1588 ; in
iet). — 900 fr.

iée du vivant de Mo

Sentences et Ma
l). *Paris, Clau*
. brun, jans. (1
r.

èctions. *S. L.*,
mar. rouge, de
300 fr.

au connu et rare, d
peut consulter le *B*
ave un article curieu
par le docteur Paye

s de Théophras
cle, par de la B
rouge, fil. tr. de

Padeloup.
M. de la Bédoyère

1 de l'île d'Utopi
lu monde, par l'
e composé par
s, réglé, mar. rou

fort rare, de ce li
de Branville, se lit

Discours des parties et de la nature du monde (Thyart). *Lion*, par Jan de Tournes, 1557; Trautz-Bauzonnet). — 235 fr.

ur, gravé sur bois, à l'âge de 31 ans, est en face de la -Antot, premier président de Rouen.

lianton ou Cheveu de Vénus, par Pierre Formi, cine. *Montpellier*, 1644; pet. in-8, mar. vert, uzonnet). — 170 fr. à M. de la Germonière.

ur servir à l'Histoire des insectes, par de *Impr. royale*, 1734-1742; 6 vol. in-4, plan-Simonneau et Haussard, mar. rouge. — 730 fr.

r fin aux armes du duc d'Orléans, fils du Régent.

origine des macreuses, par M. de Graindorge, et par Thomas Malouin. *Caen*, 1680; pet. in-8, oup). — 300 fr.

çois, qui enseigne à cultiver les arbres et , etc. (par Nic. de Bonnefons). *Amsterdam*, 14; pet. in-12, figures, mar. rouge (Trautz-185 fr.

ornée de jolies figures; peu de marges.

relle pour guérir les maladies vénériennes, par e. *Paris*, 1722; in-12, mar. rouge (*anc. rel.*).

e Richelieu.

ratiques sur les différentes manières de traiter riennes, par J.-J. Gardane. *Paris*, 1770; in-8, orné, dent. tr. dor. (*rel. anc.*). — 79 fr.

eaux, marquis de la Vrillière.

raiter les maladies vénériennes, par la fumi-re Lalouette. *Paris*, 1776; in-8, pl., mar. . — 80 fr.

us de Louis XV.

ur une Méthode nouvelle de traiter les maladies les lavemens, par Royer, ancien chirurgien rmées du Roy. *Paris*, 1767; in-8, mar. rouge, é, doublé de tabis. — 230 fr.

: Choiseul.

JULETIN DI

le l'œcono

Helvétius, 1

— 85 fr.

léthune-Cha

t de la L

.l'œconomie

1. Helvétic

M. de la G

eigneur d'He

nfanterie fi

on. *Paris*,

ur Aug. de S.

audouin.

authore Mi

vé et fig.,

"Hoym et à s

ibliothèque

marges.

de différen

rouge, jan

ection de

Directoire

. rouge. —

ont été grav

pes gravée

: duc de

, veau fau

20 estampe

aient le ca

lasan. *Che*

ly). — 1,4

tre.

Petitot du

ol. in-4, d

le Hollande,

IX ACTUEL DE LIVRES ANCIENS.

heroicum Homeri... Les 24 livres de l'Illi
Crispin de Passe, avec des argumens par
ivière. *Prostant in officina Cr. Passæi*, 161
e, fil. dos orné, tr. dor. (*Trautz-Bauzonn*

plus illustres proverbes, divisés en trois livr
ient les Proverbes moraux, titre gravé et 65
Proverbes joyeux et plaisans, titre gravé et
isième représente la Vie des gueux en proverl
0 planches. — Plus la Vie de Tiel Wlespiè
ois, moralisée en proverbes instructifs et div
avé et 35 planches, et les Advantures du fam
Quixot de la Manche et de Sancho Pansa,
ravé et 37 planches, par Jacques Lagniet. Ir
' *anc.*). — 2,300 fr.

iches, très rare, aussi complet.

onologique ou des arts, pour l'année 1765
antes, 1766 à 1781), orné de figures, avec l
ar Gravelot. *Paris*; 17 vol. petit in-12, t
ige, fil., tr. dor. (*rel. anc.*). — 4,600 fr.

r le cabinet des fées, ou Collection de 120
larillier et gravées par Berthet, Borgnet, Cl
el, Fessard, Godefroy, Lebeau, Legrand, de L
1, etc. In-8, cart., non rogné. — 1,420 fr.

.-J.). Suite de figures pour ses œuvres, publ
essinées par Moreau le Jeune, et gravées par
s, Le Mire, Duflos, Simonet, Choffard, etc. I
de Saint-Aubin, d'après de La Tour. 25 piè
numéros; in-4 en feuilles, à toutes marges

illiam). The original Works. *London*, *Boyd*
l., cuir de Russie. — 390 fr.

ogarth, dont un gravé par Smith, et 110 planches.

s Français, ou Tableaux historiques des gra
France, pris dans tous les genres de célébi
) , dédié à Monseigneur le comte d'Artois,

M. Ponce. *A Paris, chez l'auteur*, 1790-1816
rel. cuir de Russie. — 12,100 fr.

311. Le Théâtre de France, contenant la diversité
Saint-Igny, gravé par Briot. *Paris*, 1629; pe-
rouge, jans., tr. dor. (*Chambolle-Duru*). — 41
Titre gravé et 21 planches. Livre très rare; épreuves à ti

313. La Noblesse françoise à l'église, dédiée à
Maugis, inventée par le sieur de Saint-Igny, gravé
Paris, chez l'auteur (s. d.); in-8, mar. rouge
(*Chambolle-Duru*). — 650 fr.

Titre gravé et 12 planches de premier tirage à toutes ma

314. Figures au naturel, tant des vestements que
gardes françoises du roy très-chrestien, par Ab-
9 pièces. — Les Cris de Paris, par Ab. Bosse.
ties en 1 vol. petit in-fol., mar. vert, jans., tr. d
(*Duru*). — 490 fr.

316. Recueil de portraits de plusieurs souverains,
et hommes de qualité, tant de l'espée que de la
modes nouvelles, et estampes en habillemens
l'époque Louis XIV, gravés par N. et H. B.
Chiquet, de Larmessin, Mariette, Trouvain, de
(*Paris*, 1676-1695); 8 vol. in-fol., mar. r., 1
de planches complémentaires en feuilles. — 10

Cette très rare et très curieuse collection comprend trois
non signés, dont un à la plume, les deux autres au crayon.
treize cents pièces.

324. Watteau et autres. Recueil de 116 planches
veau fauve (*anc. rel.*). — 680 fr.

1° Figures de modes dessinées et gravées à l'eau-forte et
minées au burin par Thomassin le fils. *Paris, Duchange*.
avant les numéros. — 2° Figures françaises et comiques no-
par Watteau. *Paris, Duchange*. Titre gravé et 9 planches
— 3° Nouveaux dessins d'habillemens à l'usage des ballet
dies, inventés par M. Gillot et gravés par Joullain. *Par*
gravé et 60 planches (les 12 premières avant les numéros)
figures inventées par Watteau et gravées par son ami C*** (1
et 24 planches (les 7 dernières avant les numéros). — 5°
médie italienne. 10 planches (épreuves non terminées).

326. Galerie des modes et costumes français, ou

, dessinées d'après nature par Leclerc, Desrais, Watteau fils et de Saint-Aubin, gravés par Patas, Leroy, Pélicier, Bacquoy et Lebeau. *À sieurs Esnauts et Rapilly*; 2 vol. in-fol., mar. né, tr. dor. (*Chambolle-Duru*). — 6,900 fr.

Suite d'estampes pour servir à l'histoire des tume des François dans le XVIII^e siècle, année 74; in-folio, mar. r., fil. (*Petit*). — 6,520 fr.

texte et des 12 gravures (avec la tablette blanche) des et gravées par Romanet, Voyez, Lainé, Lingée, Maleuvre,

Les Mœurs du temps. « On épouse une femme, autre et l'on n'aime que soi. » — 4,000 fr.

gonache.

L'Événement au bal. — 1,550 fr.

sépia.

L'Événement au bal, gravé par Duclos. —

l'état d'eau-forte.

M.). Seconde suite d'estampes pour servir à des et du costume en France dans le XVIII^e siècle. *A Paris, de l'imprimerie de Prault, 1777*; s. — Troisième suite d'estampes pour servir à des et du costume en France dans le XVIII^e siècle. *A Paris, de l'imprimerie de Prault, 1783*; s. In-fol., mar. r., fil., dos orné, tr. dor. (*Petit*).

ont la lettre des 24 gravures dessinées par J.-M. Moreau, Trière, Helman, Baquoy, Guttenberg, Delaunay jeune, mlingue, Dambrun, Thomas, Delignon, Malherbe, Patas

ient le texte si rare de la 3^e suite, dont on ne connaît quatre exemplaires.

le la 3^e suite, imprimé en 1783, et le texte de la planche *heure*. Cette dernière est avec la lettre.

iche, avec la lettre, intitulée : *La Matinée*, dessinée par par Bosse, qui, avec la *Surprise*, également de Freude-rons pas, porte à 26 le nombre des planches de la réim-1789.

BULLETIN DU BIBLI

au (J.-M.). Les Rendez-
tenberg. — 505 fr.

ve à l'état d'eau-forte.

eil général de costumes et
habillemens et les coiffures
mmes. Almanach pour la
in-18, mar. r., fil., tr. dor
et 25 planches curieuses dessin

Métamorphoses de Melpom
matiques des comédies fra
., tr. dor. (*Chambolle-D*
16 dessins originaux sur vélin,

nach de la toilette et de
uivi d'une dissertation su
à l'angloise. *Paris, Desn*
ge, fil., tr. dor., 2 front.
l.). — 280 fr.

net et magasin des modes,
anglaises, 1785 à décemb
8, cart. non rognés. — 57
es coloriées, gravées par Du

Modes de Paris de 1808 à
s par H. Vernet et gravées
. rouge, non rogné. — 37

Cris de Paris, 100 planche
Paris, Delpech, s. d.; in-
— 290 fr. à M. le comte F

lon genre, observations sur
Paris, chez l'éditeur, 1822
on rogné. — 1,150 fr.
es coloriées.

acre de Louis XV, roy de
de Rheims, le dimanche

s); in-fol. mar. rouge, large dentelle, dos orné, *oupp*). — 690 fr. à M. le comte Foy.

encadré, vignettes, 9 planches représentant les Cérémonies
hes : les Costumes du Roy et des grands dignitaires de la
aux armes de France.

on des fêtes données par la ville de Strasbourg
science du roi, à l'arrivée et pendant le séjour de
ette ville (en 1744), inventé et dessiné par Weiss,
ille de Strasbourg; in-fol. maroq. rouge, large
ar Padeloup (*aux armes du roi*). — 420 fr.

t du roi Louis XV peint par Parrocel, gravé par Will;
es et 11 planches gravées par Le Bas.

ues données par la ville de Paris à l'occasion du
nseigneur le Dauphin (avec Marie-Thérèse, in-
), les 23 et 26 février 1745; in-fol. mar. rouge,
dos orné (*Padeloup*). — 660 fr.

icace à la reine Marie Leczinska, dont il porte les armes.
gravé, texte encadré, 19 planches.

1 Cerceau (Jacques). *Di Architectura opus quo
ædificiorum quinquaginta plane [dissimilium
Lutetiz Parisiorum*, 1559; in-fol., 16 feuilles

de texte et 69 planches. — *De Architectura opus alterum. Pa-
risiis, ex officina Andreæ Wecheli*, 1561; titre, 1 feuillet de
texte et 66 planches. 2 parties en 1 vol. in-fol., veau brun,
compart., tr. dor. (*anc. rel.*). — 1,020 fr.

Très beau volume à toutes marges dans sa reliure du xvi^e siècle, c'est-à-dire
e désirable pour un livre d'architecture.

Cerceau. Le Premier (et le Second) volume des
istimens de France. *Paris, pour le dit J. An-
au*, 1576-1579; 2 vol. in-fol., mar. vert, fil.
né, tr. dor. (*David*). — 1480 fr.

reliure n'était pas appropriée à la nature du livre.

ecueil choisi des plus belles vues des palais,
ons royales de Paris et des environs, dessinées
t gravées par J. Rigaud. (1720-1738); grand
ge, fil. (*Belz-Niedrée*). — 2,000 fr.

s; recueil de planches tout a fait remarquables au point
de l'originalité des costumes dont l'artiste a animé ses
dessin de son œuvre.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE

des diverses des châteaux royaux
des campagnes de Flandre et de
par Van der Meulen; grand in-fol.
de France). — 250 fr. à M. le ba
t de Louis XIV. Portrait de Van der Meule
argillière, et 35 planches.

Mariette). Architecture française. .
1738; 3 vol. in-fol., veau m. — 7
nches gravées en partie par Mariette. Rec
belle condition.

Architecture française, ou Recueil
s et profils des églises, maisons r
us considérables de Paris, par Jac
1756; 4 vol. in-fol., mar. rouge,
rel.). — 3,450 fr.

e exemplaire en grand papier provenant d
t et de M. J. Pichon où il a été vendu 2,0

arot (Daniel). Opera continentia
torum in usum architectorum, pi
.., mar. rouge, fil., dos orné, tr. do
e recueil de 100 planches d'ornements p
rlogerie, bijouterie, bibliothèques, arabes
dins, etc.

ouveau livre d'ornements, pour l't
res, inventé et gravez à La Haye, p
de Guillaume III, roy d'Angle
é, demi-rel. veau bleu, tr. jasp. —
ravé et 258 planches de corniches, miroir
osées et chaises à porteurs, broderies, tomb
he, portes cochères, peintures de salon et
terres, cascades, berceaux, grilles et bal
ments, plafonds, lambris de galeries, pa
portes, etc., etc.

rain (J.). Son œuvre : meubles, b
de cheminées, vases, grilles, balc
s, jardins, cérémonies funèbres, etc
l'huret, aux galeries du Louvre
s, fil., dos orné, tr. dor. (*David*). -
portrait et 129 planches.

377. Œuvre de Juste-Aurèle Meissonnier, peintre, sculpteur, architecte de la chambre et cabinet du Roy ; in-fol., maroq. rouge, dentelle. (*Chambolle-Duru*). — 1,700 fr.

Titre gravé, portrait et 116 planches en 72 feuilles gravées par Huquier.

378. Œuvres de Gille Marie Oppenord, directeur général des bâtimens de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans ; in-fol., mar. rouge, fil., dos orné, tr. dor. (*Chambolle-Duru*). — 1,800 fr.

Titre, dédicace, portrait et 117 planches en 79 feuilles gravées par Huquier.

379. Œuvres diverses de Lalonde (dessinateur et décorateur), contenant un grand nombre de dessins pour la décoration intérieure des appartemens, des meubles du plus nouveau goût, des pièces d'orfèvrerie et de serrurerie, etc. *Paris, chez Chereau* ; 2 vol. in-fol., mar. rouge, fil., dos (*Belz-Niedrée*). — 4,550 fr.

On a ajouté à cet exemplaire : 1° La serrurerie de Caillouet, 18 planches ; 2° Frises et arabesques, 12 planches, composées et gravées par Salembier ; en tout 252 planches gravées par Foin de Saint-Morien et de la Gardette.

Tel quel, ce recueil est de la plus grande rareté, ainsi que les pièces de Caillouet et de Salembier qui y sont ajoutées.

380. Recueil d'ornemens à l'usage des jeunes artistes qui se destinent à la décoration des bâtimens, par G.-P. Cauvet. 1777 ; in-fol., mar. rouge. (*David*). — 1,000 fr.

Titre, frontispice avec portrait de Monsieur, frère du Roi, dédicace, 67 planches et privilège du Roy.

381. *Neuw Grotteszenbuch inventirt, gradirt und verlegt durch Christoph Jamnitzer. Arabesques, grotesques et autres ornemens du même genre. (Nürnberg), 1610 ; in-4 oblong, mar. rouge, fil., dos orné, tr. dor. (Hardy). — 540 fr. à M. Cohn, libraire de Berlin.*

Titre gravé et 62 planches contenant une multitude de sujets curieux, de fantaisies bizarres exécutées à l'eau-forte en 1610 par un célèbre artiste allemand nommé Christ Jamnitzer, orfèvre, dessinateur et graveur à l'eau-forte, né à Nuremberg vers 1560 et mort en 1618.

382. Forty (Jean-François). Œuvres de sculpture en bronze, contenant : girandoles, feux, pendules, bras, cartels, baromètres et lustres, inventées et dessinées par J.-F. Forty, gravées par Colinet et Foin ; in-4, mar. rouge (*David*). — 700 fr.

Titre gravé et cahiers A à H composés chacun de 6 planches, soit 48 planches.

383. Boucher fils (François). Livre de meubles, gaines, tables,

ACTUEL DE LIVRES ANCIENS.

410. L'Instruction du Roy en l'exercice de monter à cheval, de Pluvinel, par Crispian de Pas le jeune, mort de l'auteur par René de Menou de Clugny. *Michel Nivelles*, 1625; in-fol., frontisp., porcelaine. ar. rouge. (*Thibaron*.) — 1,650 fr.

Il faut bien dire, la première de cet ouvrage, puisqu'elle a été publiée conformément au manuscrit de l'auteur. Celle-ci porte le titre : *le Maneige royal*, n'étant autre chose, nous dit-il, que des fragments ou des Mémoires sur lesquels Pluvinel a travaillé.

Il y a 57 grandes planches, plus le frontispice et 4 portraits de Bellegarde, Pluvinel et René de Menou).

Manerie de Laurent Rusé, où sont contenues plusieurs manières de guerir contre les maladies des chevaulx, par Laurent Rusé, 1558; in-4, vignette sur le titre et fig. de l'auteur. — 280 fr.

Manière de Dédwitz de la chasse, vénerie et fauconnerie. *Guillaume Le Noir*, 1560; in-8, mar. r., doublé de tabis, dentelle intérieure (*Trautz-Bauzonnet*). — Edouard Bocher.

Manière royale, composée par le roy Charles IX et dédiée au duc de Navarre Louis XIII. *Paris, Nicolas Alliot*, 1625; in-8, mar. rouge, dos à petites dentelles, tr. dor., doublé de tabis (de l'épave). — 12,650 fr. à M. le comte de Mosbourg. Le titre représentant une Chasse au cerf. Ce livre est de Gaignat et de Mac-Carthy, acheté à la vente Huichon, qui y a ajouté un second titre tiré sans la gravure. Pichon au prix de 1,450 fr.

Manière de Jaques du Fouilloux, gentil-homme, seigneur de Gastine en Poitou, dédiée au roy tres chrétien, sous le nom de Gastine, avec plusieurs receptes pour guerir les chiens de diverses maladies. A Paris, chez *le Marnefz et Bouchetz frères*, s. d.; 4 ff. — Un privilège daté de 1560 au recto du 2^e feuillet. — La Fauconnerie de F. Jan de Franchièr, d'Aquitaine, avec une autre Fauconnerie de G. du Puy en Vellay. Plus la Vollerie de messire

459. Le Miroir de fauconnerie, par Pierre Harmont, dit Mercure. 1635; petit in-8, mar. rouge (*Duru*). — 399 fr.

Seconde édition plus rare que la première, de 1620.

Exemplaire Huzard. De la bibliothèque de M. le baron J. P...

460. Le Véritable fauconnier, par M^{re} C. de Morais, cy-devant chef du héron de la grande fauconnerie. *Paris*, 1683; in-12, mar. rouge, fil. (*Trautz-Bauzonnet*). — 360 fr.

484. Recueil d'oraisons funèbres, composées par messire J.-B. Bossuet, évêque de Meaux. *A Paris, chez la veuve de Sébastien Mabre-Cramoisy*, 1689; in-12, mar. r., jans., tr. dor. (*Duru et Chambolle*). — 245 fr.

Première édition des *Oraisons funèbres* réunies.

486. L'Iliade d'Homère, traduite en françois, avec des Remarques, par Madame Dacier. *Paris, Rigaud*, 1711; 3 vol. in-12, fig. — L'Odyssée d'Homère, traduite en françois, avec des remarques, par Madame Dacier. *Amsterdam*, 1717; 3 vol. in-12, fig. de Ferret. Ensemble 6 vol. in-12, mar. vert, fil., tr. dor. (*Derome*). — 865 fr.

Bel exemplaire relié par Derome et très frais de reliure, provenant de la bibliothèque de M. Double. Il est à remarquer que l'*Iliade* est de la première édition de Paris, à laquelle on a ajouté les figures de Bernard Picart qui appartiennent à l'édition de Hollande.

497. Les Métamorphoses d'Ovide, traduites en françois, avec des remarques par l'abbé Banier, figures gravées par B. Picart. *Amsterdam*, 1732; 2 tomes en 1 vol. gr. in-fol., mar. rouge (*rel. anc.*). — 899 fr.

Bel exemplaire en grand papier remarquable pour la beauté des épreuves. Avec 3 grandes planches imprimées séparément (p. 264) qui manquent quelquefois.

498. Les Métamorphoses d'Ovide, en latin et en françois, de la traduction de l'abbé Banier. *Paris*, 1767-1771; 4 vol. in-4, fig. d'Eisen, Moreau, Boucher et grav. par Lemire et Basan, vignettes par Choffard, mar. rouge, fil. tr. dor. (*Derome*). — 2,855 fr.

Superbe exemplaire de premier tirage.

499. Les Métamorphoses d'Ovide, gravées sur les dessins des meilleurs peintres françois, par les soins des sieurs Le Mire et Basan, graveurs. *Paris*, 1767; in-4, front. gravé, mar. rouge,

BULLETIN DU BIBLIO

0 gravures, d'après Eisen, Mo.
— 699 fr.

1 Métamorphose d'Ovide figurée
de chaque figure). A *Lyon*, par
mar. br., milieu du xvi^e siècle,
et). — 190 fr. au baron de Cool
78 vignettes et bordures sur bois de

Œuvres de feu Monsieur de Saint
Victor, mises au jour par P.-A. *Paris*, 1698; in-12, port. gravé par Hubert
né, tr. dor. — 570 fr.

aire de Bossuet et à ses armes. Joli volume.

Romant de la Rose (par Guillaume
ung), nouvellement reveu et corrigé
ssions (par Clément Marot). *Paris*, Ge
Vidoue), 1529; petit in-8, lettres ro
rouge, doublé de mar. bleu clair, très
ite à la Rose, tr. dor. (Trautz-Bauzon
aire médiocre, comme texte et comme reliur

: 140 millimètres.

Roman de la Rose, moralise, cler e
n prose, par vostre humble Molinet.
il cinq cent et trois, par Maistre Gi
goth. à 2 colonnes, avec fig. en bois,
r. rouge, dentelle (Trautz-Bauzonnet

Œuvres de feu maistre Alain Char
é (1529); petit in-8, lettres rondes, fig.
é de mar. rouge, riche dorure (Trau

exemplaire. Hauteur : 140 millimètres.

1 Lunettes des princes, par noble homn
r. Ont été imprimées ce xx^e jour d'ou
doue, libraire, pour honeste person
petit in-8, lettres rondes, mar. rouge,

es plats, riche dorure à petits fers, dos orné, tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 2,200 fr. pour le baron de Rothschild.

Edition rarissime et la plus recherchée de ce livre. Exemplaire remarquable par la grandeur de ses marges; il est rempli de témoins.

Exemplaire de M. de Clinchamp et de M. Solar. Double de la bibliothèque de Vienne, avec le cachet.

538. S'ensuit les élégantes épistres extraictes du Panegiric chevalier sans reproche Monseigneur Loys de la Tremoille composées par le Traverseur des voyes périlleuses, mais Jehan Bouchet. *A Paris, par Denys Janot, 1536*; petit in-8 sur bois, lettres rouges, mar. rouge (*Trautz-Bauzonnet*). — 290 fr. pour M. le duc de la Trémoille.

Pièce très rare. Exemplaire grand de marges avec témoins, mais avec raccordage au 5^e feuillet, emportant un peu de texte, et défauts graves.

rbes de maintenant, chose très joyeuse
is vend au clos Bruneau près l'estoile d'
. d. (vers 1551); petit in-8 de 4 ff., m.
c. (*Trautz-Bauzonnet*). — 740 fr. po

ain suivant :

ur, je ne veux attenter
sson vienne offenser tes yeux :
faict pour mal te contenter,
ment par passe-temps joyeux.

de rareté, et on doit passer sur quelques raccor

on de cette pièce qui paraît être de la fin du x
supposer une autre plus ancienne. C'est évidemment
, mais qui ne peut être postérieure à 1551, puisqu
Annet Brière publiait une réponse au *Blason* :

ent de plus que la nôtre un avis au lecteur qui
a termes : « Je te présente une censure des bar
autrefois imprimée. » On trouve encore dans ce
e font pas partie de la première, et qui ne se tr
l'avis au lecteur, dans la dernière édition, publi

ontredit d'un barbu contre le blasonne
nant. *Paris, par Annet Brière, 1551*; p
nar. rouge, jans., tr. dor. (*Trautz-Ba*
pour M. de Rothschild.

on indiquées par M. Brunet, et restées égalem
aiglon, qui a publié dans le *Recueil d'ancien*
P. Jannet, 1855, tome II) le Blason des barbei

dor. (*Trautz-Bauzonnet*.) — 505 fr.

On lit sur le titre :

Je suis varlet qui sçais tout faire,
Qui ne cherche qu'à travailler;
Si quelqu'un a de moy affaire,
Me voilà prest pour besongner.

Des bibliothèques d'Andenet, Ch. Nodier et Solar. Bel exemplaire de cette rare et curieuse facétie en vers.

560. Les œuvres de Clément Marot. *La Haye, Adrien Moetjens*, 1700 ; 2 vol. petit in-12, portrait gravé par Launay ajouté, réglés, mar. vert clair, dos orné, fil. doublé de maroq. citron (*Boyet*.) — 3,120 fr. pour M. de Rothschild.

Très bel exemplaire grand de marges (H. 137 millimètres) et parfaitement relié, qui a fait partie des bibliothèques de Gaignat et Renouard.

Acquis à la vente Brunet.

ment Marot, item aucunes ballades et ronsards, *Pan* 1548; in-8, mar. rouge, fil., dos orné, (*Trautz-Bauzonnet*.) — 630 fr.

Une édition très rare. Vente Solar.

Des sexes masculin et féminin (par Gratian de Drusac). *S. l.*, 1538; 3 parties en 1 vol., fig. sur bois, mar. rouge, fil., dos orné, (*Trautz-Bauzonnet*.) — 800 fr.

Provenant des ventes Solar et d'Auteuil.

la Marguerite des princesses, tres illustre. *A Lyon, par Pierre de Tours*, 1549; in-16, mar. bleu, milieu et petits fers, dos orné, (*Trautz-Bauzonnet*.) — 610 fr.

Cette édition, qui est la plus rare de ce livre.

Seulement, revendu chez M. Yemeniz, et d'après lequel la description de cette édition, était incomplet des 8 feuillets de celui-ci.

, c'est-à-dire les descriptions de cent figures nantes plusieurs appophthegmes, proverbes, tant des anciens que des modernes. Le tout par l'auteur (Gilles Corrozet). *A Paris, chez Denys*, fig. sur bois, mar. rouge, fleuron sur les bords, (*Trautz-Bauzonnet*.) — 470 fr.

Les figures sur bois, avec entourages. C'est la plus belle

rouge, dentelle à petits fers (*Trautz-Bauzonnet*). — 1,820 fr. child.

laire d'un rarissime petit livre. Édition non citée par

de Pierre de Ronsard, prince des poètes francicolos *Buon*, 1623 ; 2 vol. in-fol., frontispice de pier, portr., régl., mar. rouge, comp. de fil., dos (*rel. du temps*). — 1,000 fr. à M. Parent.

plus belle et la plus complète du poète, est ornée des portret de Ronsard, par Cl. Mellan, de N. Richelet, par Picquet, gravés par Thomas de Leu, savoir : Henri II, Catherine de , Marie Stuart, Charles IX, Henri III, etc.

re en grand papier (très rare), aux armes et au chiffre de nelm Digby.

itre : « De la bibliothèque de M. Pellot, premier président rmandie. »

de la bibliothèque Radziwill au prix de 570 fr.

toine de). Œuvres en rime (1X livres de poèmes).

ucas *Breyer*, 1573. — Les Amours, à M. le duc

, *Lucas Breyer*, 1572. — Les Jeux, à M. le duc

ris, *Lucas Breyer*, 1572. — Les Passe-temps, à

rieur (de Guise). *Paris, Lucas Breyer*, 1573 ;

. in-8, mar. rouge, comp., dos orné, tr. dorée

— 1,605 fr.

re, grand de marges ; de la bibliothèque de Ch. Nodier, les plats.

n des Erreurs amoureuses, avec un chant en

ques excellens poètes de ce tems (par Pontus de

yon, par *Jean de Tournes*, 1551 ; in-8, mar.

. feuillage du xvi^e siècle, doublé de mar. bleu

Trautz-Bauzonnet). — 805 fr.

lée par Brunet, superbe de conservation et de reliure.

s poétiques de Remy Belleau. *Paris, pour Gilles*

tomes en 1 vol. in-12, mar. vert, fil., dos orné,

rel). — 310 fr.

c armes de la comtesse de Verrue.

mente cette singularité qu'il est aux armes de la comtesse n'est point pourtant le sien. Celui de cette dame, on le

ie (page 86), était de l'édition de Paris, 1585. Comme il

mauvais état intérieurement, on en a enlevé la couverture,

bel exemplaire de l'édition de 1578. Ce remboitage a été

il serait difficile de s'en apercevoir, si on ne le savait pas.

plus rares poètes du xvr^e siècle. Superbe exemplaire de Ch. Nodier (Chaponay et Turquety).

Cet exemplaire porte sur le titre la signature de Jamet de Lunéville et quel-
nain. Il a amplifié le titre « les Chastes amours » en y ajou-
Exprimées très impodiquement », etc.

res poétiques de Claude Turrin, Dijonnais, divisé
. *Paris*, 1572 ; petit in-8, maroq. rouge, dos orné,
(*Trautz-Bauzonnet*). — 385 fr.

ient des *Élégies amoureuses*, des *Sonnets*, des *Chansons*.
beau portrait de la Maîtresse de Cl. Turrin (M^{lle} Saillant),

laire de la vente Solar et de Clinchamp.

poétiques de Clovis Hesteau, sieur de Nuysement,
onsieur le (duc d'Anjou, frère de Henry III). *Paris*,
, 1578 ; petit in-4, mar. rouge, dent. intér. tr.
z-Bauzonnet). — 520 fr.

oétiques de Clovis Hesteau, natif de Blois, doivent se placer
du xvr^e siècle.

es de M. Huillard et de M. L. de Montgermont.

pen court de marges.

nières Œuvres amoureuses de Jean de Boyssières,
in. *A Paris, pour Claude de Montreuil*, 1578 ;
mar. orange, dos et milieu orné, doublé de mar.
à petits fers, tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). —

rare. Médiocre condition.

nières Œuvres poétiques de Mademoiselle Marie de
aroise, contenant un brief discours, que l'excellence
surpasse celle de l'homme. 1581 ; in-12, mar. bl.
— 290 fr.

xplaire du baron d'Heiss (1785), et de M. de la Bédoyère
. Pichon.

es poétiques de Jaques de Courtin de Cissé, gentil-
heron. *A Paris, pour Gilles Beys*, 1581 ; petit in-
t. dos orné, tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). —

suivi des *Hymnes de Synese Cyrenean, evesque de Ptole-*
le grec en françois par le mesme. *Paris*, 1581.
que Lebeuf de Montgermont.

res poétiques de Pierre Le Cornu, Dauphinois,

BULLETIN I

ant : sonnets, chanson
ésies. A *Lyon*, pour J
vert, fil. compart. (*Dur*
is plus rares.

cueil des Œuvres poé
ète du Roy. *Paris*, c
par Thomas de Leu,
iz-Bauzonnet). — 275

nies latines de Passerat acc
dernières seules sont ici e

Deux premiers livres
snaie. *Poitiers*, par le
petit in-8, mar. bleu,
nnet). — 570 fr.

sies, excessivement rares,
Vauquelin de la Fresnaye,
bliothèque de M. J. Pichon

i Promenades printani
; médecin champenois
1586; in-16, mar. '
iz-Bauzonnet). — 370

singulier contenant une si
estions fort délicates et sin
e volume et les matières cu
des poésies, c'est un peti
en prose.

Pescheres de Christo
, où sont contenus le
louce. *Lyon*, par Thib
ouge (*Trautz-Bauzon*

plaire de Mac-Carthy et d
tainement un petit volume
iophiles protestants le conn

Cavalier parfait du sie
ses œuvres, divisées
gneur le duc de Guis
mar. rouge (*Trautz-B*

ré par les gens d'esprit, dé
que a bien des auteurs e

cinquième siècle. Ch. Nodier, Sainte-Beuve, Viollot-le-Duc, Clinchamp, Turquet, de Gaillon, Blanchemain et tant d'autres étaient de cet avis.

630. Le Contr'empire des sciences et le Mystère des asnes, P. P. P. P. (Paul Perrot), avec un paysage poétique sur divers autres sujets. *A Lyon, de l'impression de François Aubry, 1599 ; in-16, mar. citr. fil. dos orné, tr. dor. (Trautz-Bauzonnet).* — 230 fr.

631. Recueil des œuvres poétiques de J. Bertaut, abbé d'Aunay et premier aumosnier de la Roynie. *A Paris, par Mamert Patisson, 1604 ; in-8, mar. rouge, fil. dos orné, tr. dor. (Bauzonnet-Trautz).* — 160 fr. à M. Edouard Bocher.

Très bel exemplaire de l'édition originale des Œuvres de Bertaut, un poète Normand, parmi les plus célèbres.

632. Les Œuvres poétiques de M. Bertaut, evesque de Sees, abbé d'Aunay. *A Paris, chez Robert Bertault, 1633 ; in-8, mar. rouge, fil. dos orné, tr. dor. (Trautz-Bauzonnet).* — 600 fr.

Exemplaire grand de marges et parfaitement conservé. Cette édition est la meilleure et la plus complète. Outre le recueil ci-dessus augmenté, elle contient : second recueil de Bertaut intitulé : *Recueil de vers amoureux.*

33. Œuvres chrestiennes de Claude Hopil, Parisien. *A Lyon, par Thibaud Ancelin, 1604 ; petit in-12, mar. rouge (Trautz-Bauzonnet).* — 260 fr.

On y trouve un portrait de l'auteur, remarquablement gravé par Thomas de la Haye et qui manque souvent. La conservation de l'exemplaire laisse à désirer, mais le volume est si rare.

34. La Franciade, de Pierre de Laudun, sieur d'Aigaliers, divisée en neuf livres. *Paris, 1604 ; petit in-12, mar. rouge (Trautz-Bauzonnet).* — 300 fr.

38. Les Tragiques, donnez au public par le larcin de Prométhée (par Agrippa d'Aubigné). *Au Désert, par L. B. D. D., 1616 ; in-4, mar. rouge (Trautz-Bauzonnet).* — 695 fr.

Edition originale de ces satires célèbres. Bel exemplaire de M. de Chaponay, mais il y manque le feuillet contenant l'errata.

39. Les Œuvres poétiques du sieur Bernier de la Brousse. *A Poitiers, par Julian Thoreau, 1618 ; in-12, mar. rouge (Trautz-Bauzonnet).* — 350 fr.

Le recueil de poésies est difficile à trouver complet, et il est bien rare d'en trouver un exemplaire avec des marges et en bonne conservation.

PRIX ACTUEL DE LIVRES ANCIENS.

: d'Orléans, poème en vingt et un chants,
de l'imprimerie de Didot le Jeune, an II
d., mar. bl., semés de fleurs de lys (Ha

dre, gravé par Fiequet d'après de La Tour; p
Gaucher, et 21 planches de Lebarbier, Marillie

par Bacquoy, Choffard, Delignon, etc., avant la le
Trop de fleurs de lys sur les plats de la reliure, trop sur le dos
pas une preuve de bon goût certainement.

686. La Pucelle d'Orléans, poème en vingt et un chants,
taire. Paris, de l'imprimerie de Crapelet, an VII; 2
pap. vél., mar. cit., fil., dos orné, tr. dor. (Capé). —

Cet exemplaire contient 3 portraits de Jeanne d'Arc, gravés p
Delvaux et Gaucher (ce dernier avant la lettre); le titre de l'édition
Concubix, sur lequel est gravé le portrait de Voltaire, et les suites d

, poème en quatre chants (par le ma
Paris), 1763; in-8, front., figures, vi
gravés d'après Eisen par Lemire, de l
lair, large dentelle (Hardy). — 199 fr
comme beaucoup d'autres, classé parmi les livres p

eures de la toilette des dames, poème
M. de Favre (de Metz). Paris, 1779;
ardy). — 239 fr.

, fleurons et culs-de-lampe dessinés par Lecler
Patas.

r de Hollande provenant de la bibliothèque d
e et l'élégance du sujet, des figures et de l'é
é, dit-on, revendu bien plus cher depuis la ven
dre.

le la volupté, ou les Quatre parties
e B. (du Buisson). A Cythere, au Te
in-8, front., 4 fig., 4 vignettes et 5
Eisen, grav. par de Longueil. demi-r
— 199 fr.

as ci-dessus.

poème (par de Saint-Lambert). An
in-8, mar. rouge, jans., tr. dor. (F

de Leprince et Gravelot. Vignettes par Choffar
épreuves et sur grand papier de Hollande.

708. Contes et nouvelles en vers de M. de la Fontaine. *A Amsterdam*, 1685; 2 tomes en 1 vol. in-12, mar. rouge (*Duru et Chambolle*). — 240 fr.

Frontispice et figures de Romyn de Hooghe.

Première édition sous cette date et premier tirage de ces gravures.

709. Contes et nouvelles en vers de la Fontaine. *Amsterdam* (*Paris, David*), 1745; 2 vol. petit in-8, vignettes et figures, maroq. cit., filets, dos orné, tr. dor. (*Traux-Bauxonnet*). — 980 fr.

Edition peu commune, ornée de 69 figures à mi-page, gravées d'après Cochin par Chédol, Fessard, etc. Joli livre.

710. Contes et nouvelles en vers, par M. de la Fontaine. *Amsterdam* (*Paris, Barbou*), 1762; 2 vol. in-8, portraits de la Fontaine et d'Eisen, gravés par Ficquet, fig d'Eisen, mar. vert, dentelles, doub. de tabis (*Derome*). — 4,600 fr.

Superbe exemplaire pour les épreuves et la reliure dite des Fermiers généraux. Il provenait de la bibliothèque de M. Maurice Duval. On y a inséré les planches suivantes : Au tome I^{er} : Une planche double pour le conte de *Joconde* et celui du *Muletier*; une eau-forte pour chacun des contes suivants : *La Gageure des trois commères*, *La Clochette* et *Le Juge de Mesle*. Au tome II : Une planche double pour le conte *La Courtisane amoureuse*, superbe épreuve avant la planche terminée, et une eau-forte pour le conte *Les Lunettes*.

Toutes ces pièces ajoutées sont courtes de marges.

711. Contes et nouvelles en vers, par J. de la Fontaine. *Londres* (*Paris, Cazin*), 1780; 2 vol. in-18, portrait, 24 fig. par Desrais, mar. rouge, fil., dos orné, tr. dor. (*Capé*). — 270 fr.

Une des éditions les plus rares de la collection Cazin et en même temps des
Les figures de Desrais sont avant la lettre.

elles en vers, par Jean de la Fontaine. *A Paris*, chez Didot l'aîné, 1795; 2 vol. in-4, pap. vélin, large dentelle (*Hardy*). — 735 fr.

et 20 figures de Fragonard gravées par Lingée, Darnautres. Médiocre condition de reliure et d'épreuves.

demoiselles, avec de nouvelles gravures (*Paris*, mar. rouge (*Capé*). — 640 fr.

Titre gravé par Lemire d'après Eisen, 51 feuillets de titres à mi-pages non signées, mais qui paraissent être sur cette bleuette sans valeur artistique.

DU 1

(Pa
it. (.
es 2
elior

es fe
rati
de 1
'fem
inet

rea
2 ;
t). -
hèqu

r le
ll.),
t pe
). -
t rau

t de
alar
t ge
ma

m st
l'Es
nge

pigr
épi
part.
pré
ain,
uit 1

Moi
Par

Hollande, titre, figures, 23 vignettes et 22
 is, d'après Eisen, par de Longueil, Masque-
 lier, de Launay, Ponce, etc., mar. bleu, fil., compart. (*Duru*).
 — 1,460 fr.

Très belles épreuves de premier tirage.

750. *Les Baisers* (autre exemplaire) ; mar. rouge, fil., dos orné,
 (*Hardy*). — 1,460 fr.

Bel exemplaire de premier tirage, relié sur brochure.

751. *Les Muses gaillardes*, recueillies des plus beaux esprits de ce
 temps, par A. D. B. (du Breuil), Parisien. *Paris, Ant. du*
Breuil, 1609 ; in-12, titre gravé, mar. rouge, fil., dos orné,
 tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 490 fr.

Recueil fort rare. Très bel exemplaire de M. de Chaponay.

753. *Le Cabinet satyrique*, ou *Recueil parfait des vers piquans et*
gaillards de ce temps. (*Amsterdam, D. Elzevier, à la Sphère*),
 1666 ; 2 vol. petit in-12, mar. citr., fil., doublé de mar. vert
Trautz-Bauzonnet). — 1,600 fr.

s. Hauteur : 127 millimètres.

satyrique, du sieur Théophile. *S. l. (Holl., El-*
petit in-12, mar. cit., fil., dos orné, doublé de
 ur, dentelle, tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). —

s, grand de marges. Hauteur : 128 millimètres.

facétieuses, par les beaux esprits de ce temps.
 68 ; petit in-12, mar. vert, fil. (*Trautz-Bau-*
) fr.

satiriques dont l'impression est attribuée aux Elzeviers.

pièces choisies, rassemblées par les soins du Cos-
 ., chez *Vriel B...*, à l'enseigne de la *Liberté*,
 r. orange, large dentelle, doublé de mar. vert
 0 fr.

1 livres formé, dit-on, sous les yeux du duc d'Aiguillon
 eau de Verret, en Touraine. Il a été tiré à un nombre
 douze exemplaires, dit-on. »

Nodier et de M. Solar. La reliure, qui était de Koehler,
 une plus belle faite par Hardy.

IX ACTUEL DE LIVRES ANCIENS.

ièrement non rogné; on n'en connaît pas d'autre dans
reliure, de Trautz-Bauzonnet, est un petit chef-d'œuv
ou les plus beaux ouvrages. » (*Cat. Solar*, n° 1447.)

Des bibliothèques Clinchamp et Solar.

775. Description de la ville de Paris, en vers burlesques, 16
petit in-12 de 62 pages, mar. rouge (*Trautz-Bauzonnet*).
880 fr

signe rareté. Jolie édition, qui paraît provenir des pr
es, et que l'on fait entrer dans la collection elzeviri
dier, le seul dont M. Brunet donne une adjudicati
vente de M. de la Villestreux, 601 francs. Exempl

orace, en vers burlesques (par H. Picou). *Les*
la Sphère), 1653; petit in-12, maroq. cit
fr.

primé par les Elsevier de Leyde. Bel exemplaire.

scandaleuse, ou Paris ridicule, de C. Le P
'*lzev.*), 1668; petit in-12, mar. or. (*Tra*
.95 fr.

la vente Pieters.

êtres, c'est-à-dire très court.

entre l'Amour et le Caprice. *Cologne* (*Hol*
; petit in-12, 30 pages, mar. rouge, jans.
auzonnet). — 145 fr.

cédures, telles que *requête*, *appointment*, *repe*
e, etc., sont suivies dans ce petit poème badin.

sardes de J.-J. Vadé et de l'Ecluse. *Pa*
6; petit in-12, mar. cit. — 180 fr.

r vélin. Portrait et 4 figures avant la lettre.

outes les plus belles chansons qui se chan
ance. *Imprimé à Paris* (*sans nom de libra*
11 pp. et 5 ff. non chiff., mar. bleu, de
autz-Bauzonnet). — 1,220 fr. pour M. le c

petit livre de la plus grande rareté. De la bibliot

astres et prologues tant superflus que d

C ACTUEL DE LIVRES ANCIENS.

3 fers, doublé de mar. bleu, dentelle à fers, tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 1,570 fr.

Recueil rarement complet; il est divisé en 4 parties : 2 pour le *Parnas Muses*, et 2 pour le *Concert des Enfants de Bacchus*.

Superbe exemplaire de MM. de Clinchamp et Solar. Charmante reli M. Trautz-Bauzonnet.

799. Bréviaire de table rédigé par Cupidon et Comus, con les offices journaliers, nocturnes et hymnes en l'honneur de chus et de l'Amour, à l'usage des abbayes et monastères l'ordre de Cypris, pour être seul usité dans le diocèse d thère. *A Cocagne, chez les frères Joyeux, rue de la Se lité, sous les piliers des Plaisirs, au temple du goût; noté et dessiné à Paris, par Sylvestre, en janvier 1770, mar. rouge, dent., fil., dos orné, tr. dor. doublé de moire chiffre et aux armes de la comtesse du Barry; avec sa d Bouteux en avant*). — 2,800 fr.

Manuscrit sur papier de 325 pages, exécuté pour M^{me} du Barry; son composé de lettres formées de fleurs et placé au centre de rayons solaires trouve à la page 310. — Ce recueil, qui contient les chansons les plus gaies, est écrit avec élégance, encadré de filets rouges à toutes les pages, et est fleurons, de culs-de-lampe coloriés, dessinés dans le style du temps.

Il a paru pour la première fois en vente à celle du comte Léopold I.

Il figure au n° 2831 de notre *Description bibliographique de livres* en 1855, tome 1^{er}, et au prix de 600 francs.

800. Choix de chansons mises en musique par M. de la Harpe, 1773; 4 vol. grand in-8, titre gr., 4 frontispices et 11 vignettes par Moreau, Le Bouteux et Le Barbier, mar. rouge. (*Dernière jeune*). — 5,600 fr.

Très bel exemplaire, avec le portrait de J.-B. La Borde, gravé par

ouvelles de M. de Piis. Paris, Ph.-D. Pi p. vélin, mar. rouge (*anc. rel.*). — 985

uvé par Gaucher; musique et 12 jolies figures, en cher!...

livrée, poème du Tasse. Nouvelle trad aris, 1774; 2 vol. in-8, fig., mar. rouge

t de Gravelot, 2 titres gravés, 20 estampes, 20 vignettes et 17 petits, le tout par Gravelot, gravés par Hen

Salomon Gessner, traduites de l'allemand



Molière, par La Serre]. *Paris*, 1734; 6 vol. in-4, fig., veau fauve (*anc. rel.*). — 880 fr.

Portrait par Coypel, gravé par Lépicié; 32 figures de Boucher gravées par L. Cars, et 198 vignettes et culs-de-lampe par Boucher, Blondel et Oppenort, gravés par Joullain et L. Cars.

Exemplaire de premier tirage. Aux armes de Sauvion, membre du Parlement de Paris.

842. *Œuvres de Molière. Paris*, 1739; 8 vol. in-12, mar. rouge (*anc. rel.*). — 1,500 fr.

Très joli exemplaire, relié par Derome père, provenant de la bibliothèque de J.-J. de Bure et du marquis de Coislin (2^e vente).

Cette édition, qui reproduit la précédente, renferme de plus que celle-ci : *Addition à l'avertissement* (58 pages) contenant : 1^o *Extrait des Nouvelles nouvelles, par de Visé. Paris*, 1663; 2^o *Lettres sur les affaires du théâtre (extr. des Diversités galantes). Paris*, 1684; 3^o *Catalogue des critiques qui ont été faites contre les comédies de Molière.*

843. *Les Œuvres de Monsieur de Molière, augmentées d'une nouvelle vie de l'auteur (attribués à Bruzen de la Martinière). Amsterdam*, 1741; 4 vol. petit in-12, portr., mar. rouge (*Anguerran*). — 1,000 fr.

Édition recherchée pour les jolies figures, gravées par Punt d'après les dessins de Boucher, qui sont ici en premières épreuves.

Bel exemplaire de M. Double.

844. *Œuvres de Molière, avec des remarques grammaticales, par Bret. Paris*, 1773; 6 vol. in-8, mar. vert. (*Capé*). — 4,700 fr.

Exemplaire relié sur brochure, avec l'ancienne et précieuse suite de Moreau avant et avec la lettre, et un portrait de Molière d'après Coypel, gravé par Ficquet.

Nous ferons remarquer que la gravure des *Précieuses* est un peu plus courte; que nous avons, au lieu de la gravure avant la lettre, l'eau-forte du *Festin de*

de M. de la Bédoyère, relié depuis.

pe, comédie, par J.-B. P. de Molière. *Paris*, 1667; in-12, front. gravé, mar. rouge jans. — 1,200 fr.

exemplaire médiocre, mal restauré.

ou l'Amour peintre, par J.-B. P. de Molière. *Paris*, 1668. — Le Mariage forcé, par J.-B. P. de *Jean Ribou*, 1668; 2 pièces en 1 vol. in-12, dos orné, tr. dor. (*Chambolle-Duru*). — 700 fr. des deux pièces; exemplaire médiocre.

BULLETIN DU
 Racine. *Paris,*
 tes par de Sève

sur les éditions
 par Racine lui-
 us et de *Hérénice*,
 i par Derome, ma

Racine; nouvel
 ques, etc. (pai
sterdam, 1750
(anc. rel.). —
 l'après L.-F. Du B

Racine. *Paris,*
el.). — 500 fr.
 gravé par Daullé
 De Sève, gravés
 à augmenter.

mplètes de Jea
 n *IV*, 1796; 4
). — 510 fr.
 id papier vélin av
 n, avant la lettre,
 nterre, gravé par
 on et cet exempla

omédie en vers
in, 1697; in-4
 1,030 fr.

rès rare. Exempla
 dage au titre avec

Crébillon. *Paris*
 r. bl. (*Capé*). —
 er vélin, avec le p
 lettre, et les fig
 a lettre et avec les
 quet.

(La su

CAUSERIES D'UN BIBLIOPHILE

Pèlerinage d'un bibliothécaire américain aux principales bibliothèques de l'Europe.

Ces études forment le tome 1^{er}, seul paru jusqu'ici, d'un important et curieux ouvrage de M. V.-G. Quesada, directeur de la bibliothèque de Buenos-Ayres, membre de la Société géographique de Paris, etc. : *Las Bibliotecas europeas y algunas de la America latina*. C'est un beau volume grand in-8 de 651 pages, imprimé à 500 exemplaires aux frais du gouvernement de Buenos-Ayres, qui contient des notices historiques et descriptives, rédigées de visu sur quatorze des plus importantes bibliothèques de l'Europe : celles de Paris (*la première du monde*, dit M. Quesada), de Londres (*British Museum*), de Munich, de Berlin, de Dresde, de Vienne, de Bruxelles, de Madrid, de Milan (*la Nationale* et *l'Ambrosienne*), de Turin, de Florence, de Bologne, et enfin celle du Vatican. Ces notices sont plus ou moins détaillées, suivant l'importance des établissements, et les facilités plus ou moins grandes que l'auteur a trouvées auprès des bibliothécaires. A Paris, à Londres et dans plusieurs autres villes, il a été accueilli comme il méritait de l'être, mais non pas partout. A Vienne, par exemple, M. Quesada, qui ne parle que l'espagnol et le français, a eu la mauvaise chance de tomber sur un employé qui ne savait, ou ne voulait avoir l'air de savoir l'allemand. Au Vatican, conduit au pas de course par un subalterne ignorant, il n'a fait qu'entrevoir les objets d'art qui décorent la salle et les galeries ; il n'a pu obtenir aucun renseignement, ni se faire ouvrir aucune armoire.

« L'étude des bibliothèques publiques, dit avec rai-

importantes, notamment le fameux rapport de M. Ravaisson au ministre Cousin (1841), où l'on trouve des détails tristement curieux sur la disparition de certaines bibliothèques de nos départements de l'Ouest, et le pitoyable état de autres (1); — et l'arrêté ministériel du 19 avril 1862, relatif aux échanges entre la Bibliothèque et les Archives de l'Empire. C'est en vertu de cet arrêté que les anciens documents d'un caractère essentiellement administratif, notamment plusieurs volumes du *Trésor des Chartes*, les chartiers de Saint-Denis, Saint-Germain-des-Prés, Saint-Victor et autres établissements religieux du département de la Seine, le *Registres du Châtelet*, ont été cédés et réunis aux Archives par la Bibliothèque, qui a reçu en retour un grand nombre de pièces d'un intérêt purement littéraire, comme le *Mystère des SS. Crépin et Crépinien* et autres; des Missels et livres d'Heures, diverses chroniques, les volumes de la collection Joly de Fleury qui se trouvaient aux Archives, etc. Tout ce remue-ménage, que pour notre part nous n'approuvons guère, a été fait avec l'intention louable de donner un caractère plus homogène aux deux dépôts. Mais il est évident qu'un grand nombre de ces pièces, d'un caractère complexe, étaient aussi bien placées aux Archives qu'à la Bibliothèque, et *vice versa*. Était-ce bien la peine de les déranger?

Le travail de M. Quesada est malheureusement un peu déparé par de nombreuses fautes d'orthographe dans les citations et les noms français (2). C'est là, du reste, u

(1) Les bibliothèques de Brest, de Morlaix, l'une de 25,000 volumes, l'autre de 20,000, n'existaient plus que de nom. Celle de Vire, qui comptait en 1789 30,000 volumes, et à laquelle avaient été réunies depuis plusieurs bibliothèques de convents, était réduite à 2,000 volumes! Elle avait été longtemps sous la garde d'un employé à 300 fr. d'appointements, qui vendait les livres petit à petit pour subsister.

(2) Par exemple, après avoir rappelé que l'idée de la salle de lecture garnie de livres usuels *de facil y libre consulto*, est due à M. Letronne, l'auteur croit devoir citer textuellement en français la critique qu'a faite de cet établissement M. Paulin Paris, et voici ce que l'imprimeur *benévola* fait dire à notre s:

BUT

ès i

sig

. S

me

rin

tiga

tou

re

ine

nior

le 1

e d

écl

15

rod

mp

tion

ant

l'au

ibli

ait.

en

m

tem

ma

art

i d

e ar

Je r

s un

ent é

ron

qu'

bèqu

ries. London, J. Murray, 1867, et à l'*Art et l'Archéologie* de M. E. Vinet (1874). M. Quesada admire surtout l'aspect grandiose de la salle de lecture, vrai temple de l'Etude ; ses installations si pratiques, si confortables (*Esquisita comodidad*). « Quel plaisir, dit-il, d'étudier dans de telles conditions !... Comme il est loin, le temps où Gibbon se plaignait que Londres, la plus grande ville de l'univers, n'eût pas de bibliothèque publique ; — où Graham, l'illustre historien du Nord-Amérique, était forcé, pour en trouver une, d'aller jusqu'à Goettingue ! »

On sait que le *British Museum* doit son origine à la générosité patriotique de sir Hans Sloane. Ce célèbre amateur (mort en 1753) ordonna, par son testament, à ses héritiers de céder au gouvernement pour 20,000 l. st. sa collection de curiosités et sa bibliothèque, composée de 50,000 volumes et 3,566 manuscrits ; sous la condition expresse que le public en aurait la jouissance. Le tout était estimé, *dans ce temps-là*, 50,000 l. s. Le Parlement s'empressa d'accepter ce legs. et y joignit la bibliothèque Harley, de 7,600 volumes, relatifs principalement à l'histoire d'Angleterre. Cette seconde acquisition fut faite moyennant 10,000 l. s. Enfin, pour placer cette collection, on acquit de Lord Halifax, en 1754, au prix de 10,125 l. s., la somptueuse résidence que Lord Montague, ministre de Charles II, avait fait construire dans *Great Russell Street*, sur les dessins de notre grand artiste Pierre Puget. En 1757, ce dépôt s'enrichit encore de l'ancienne bibliothèque des rois d'Angleterre, de celle de Casaubon et autres, cadeau de Georges II. Le *British Museum* fut ouvert solennellement au public le 15 janvier 1759. — Ce local primitif, devenu absolument insuffisant, a été démoli en 1845, et remplacé par l'édifice actuel, inférieur à *Montague-House* au point de vue artistique, mais plus vaste et mieux approprié à sa destination. Enfin, la nouvelle salle de lecture fut commencée en 1854 sur les dessins du bibliothécaire principal Panizzi. Cette annexe grandiose.

tion florissante est due surtout à l'actif et intelligent d'un *librarian* de génie, sir Anthony Panizzi. Toutefois, elle est encore, par le nombre des volumes, inférieure de près de moitié à notre Bibliothèque nationale, qui en comptait, à la même époque, 2,077,571. Avec l'augmentation annuelle, estimée par M. Delisle à 40,000 volumes, elle doit en avoir aujourd'hui, pour le moins 2,300,000. L'accroissement de celle du *British Museum* est moins rapide, mais l'administration ne regarde pas aux guinées, quand il s'agit d'acquérir des livres d'un intérêt exceptionnel ; témoin, dit M. Quesada, l'exemplaire unique de la première édition de l'*Ars noriendi*, acquis en 1872 au prix fabuleux (*fabulosa cantidad*), de 1,072 l. st. Pas si fabuleux par le temps qui court ! (1)

Le catalogue alphabétique des manuscrits de cette bibliothèque, « catalogue unique dans son genre, » formait déjà, en 1874, 1,530 volumes, dont 22 de tables. Il y avait 22 volumes, rien que pour les Bibles, et la partie musicale en comprenait à elle seule 126, sans que les Anglais en soient mieux organisés pour la musique !

Les règles adoptées pour la confection de ce catalogue, proposées par Panizzi et approuvées par les *Trustees* en 1839, furent publiées *in extenso*, en 1841, en tête du tome 1^{er} du catalogue *imprimé*, comprenant la lettre A seul publié, et le seul qui le sera jamais). Ces règles ont été traduites en français dans le *Bulletin du Bibliophile* (année 1845), comme M. Quesada a soin de le rappeler.

On sait que Panizzi est mort sur la brèche dans l'exercice de ses fonctions de *Principal librarian*. Son digne

(1) La même année, elle a acquis un *Salve Regina* (xyl. incomplet, mais unique), 6,018 fr. ; une *Bible des Pauvres* de 1470, avec texte allemand, 1,503 fr. (*Bulletin*) ; en 1874, une collection de livres anglais des xv^e et xvi^e siècles, une foule de manuscrits orientaux, etc. Le B.-M. possède six exemplaires du premier livre imprimé en Angleterre, le *Game and Pleye the chesse* de 1474. L'un était dans la bibliothèque de Georges III, l'autre dans celle de Granville.

BUL

L. J.

iliai

ue r

us se

ur

ont

aison

leur

ructi

roche qu'aient adressé à cet édifice les
s compétents, cités par l
le Reiffenberg, les com
ont été sacrifiées aux e
lut de véritables tours de
à ce défaut. Le savant
miz Galvao, qui avait fa
la le pèlerinage des bil
e dans celle-ci deux
bles ; la longueur du b
profondeur, et le mauva
n, J. Techener, tout en
iose du monument, au :
des livres, etc., ajoutai
liothèque du *British Mu*
comme édifice, lui était
le vue du confortable et
remarque aussi que per
loge dans le bâtiment d
complètement solitaire
ation très juste de Reiffe
rudente de précaution
ement pourrait donner
e genre.

CAUSERIES D'UN BIBLIOPHILE.

C'est en 1843 que la bibliothèque de Munich a été transférée dans l'édifice actuel, mais son origine remonte à Albert V, duc de Bavière (1550-79), qui y réunit plusieurs collections précieuses, notamment celle des Fugger, des Rothschild du seizième siècle, et bibliophiles comme les Rothschild modernes (1). Cette bibliothèque, mise à l'origine à la libre disposition des savants allemands et étrangers par un prince catholique, fut impitoyablement saccagée par les soldats protestants du grand Gustave. Heureusement on avait eu le temps d'enlever une partie des livres, et les pertes ont été largement réparées depuis, principalement sous le règne de Maximilien Joseph, qui y réunit les livres les plus importants et les plus rares provenant des couvents supprimés. Depuis sa translation dans le palais bâti par Louis I^{er}, cette bibliothèque a encore été enrichie par diverses acquisitions. L'une des plus importantes a été celle de la collection de notre com-

ère, de l'Institut, achetée pour 340,00
aprenait 40,000 volumes et 1,200 m
ur la plupart aux langues orientales.

étaient uniques, et n'auraient pas

! Néanmoins, une partie des livre

dont la bibliothèque de Munich p

fut vendue à Paris (3-19 février 18

ventes les plus mémorables de

sada donne, d'après le *Bulletin*, les

ent dans cette occasion quelques inc

exemplaire des Institutes de Justin

ence par Schœffer, en 1468, fut v

tionale divinarum officiorum de 1

et taché, 4,600 fr., etc.

Applications du *Nouveau manuel complet*

Le en marbre d'Albert V fait pendant à celle de Louis
brique. Toutes deux sont l'œuvre du sculpteur Se
ne auraient peut-être été de meilleur goût.

scrips remarquables par leur antiquité ou leur beauté. M. Quesada cite : le *Bréviaire*, ou extrait du Code théodosien, fait par ordre d'Alaric, roi des Visigoths (vi^e s.) ; le *Dioscoride* du viii^e s. en caractères lombards (on sait combien sont rares les manuscrits de ce genre) ; des *Sermons de S. Augustin*, en caractères anglo-saxons, au xiii^e s. ; des extraits des SS. Pères, avec un alphabet runique à la fin (ix^e s.) ; un curieux palimpseste, où l'on distingue facilement, sous un traité de grammaire en caractères grecs, le texte latin de l'Évangile apocryphe de Nicodème écrit cent cinquante ou deux cents ans auparavant ; puis encore un livre d'Heures avec des miniatures d'Hemling (?) ; un autre dont les marges sont or-

tribuées à A. Dürer ou à Cranach, et un grand de la bibliothèque de Munich du xii^e siècle, à laquelle on a dû faire un titre spécial ; et le plus petit, un Alcoran en lettres d'or, ayant appartenu au P. de Louis XIV, et patron du célebre lilles parisiens n'ont pas encore songé

et les livres curieux de Munich ont été pendant des siècles, l'objet de diverses publications. La plus récente est une notice de M. Quesada. La plus récente est anonyme en allemand, avec texte français, intitulée *Renseignements sur la bibliothèque de Munich*. L'auteur de cet opuscule est un célèbre bibliophile, M. D^r Schmeller.

La bibliothèque de Berlin, plus sommairement décrite, est extraite en partie de l'ouvrage

l'objet d'une dissertation spéciale, imprimée à Berlin, en or incrusté de pierreries, refaite ou restaurée par les soins de l'orfèvrerie du temps.

liothèque royale d
 oyau de la bibli
 ut formé de livres
 u temps de la Réfi
 n du xv^e siècle » q
 . plus beaux orne
 : A l'époque où
 ossédait environ
 e nombre augment
 ite de la remise
 is les ouvrages
 Elle fut sensiblem
 Frédéric I^{er}, le p
 t comptant », dis
 moins porté à la
 u près les honorai
 24 *thalers* la dépen
 gens de la bibliot
 endre en détail poi
 dans bien des endr
 ndait pas raillerie
 contée par Voltai
 sien en Hollande, «
 jamais. Frédéric l
 atements, parce q
 fait abattre quelq
 . « Luicius, déses
 e seul rasoir qu'il
 e. » Voltaire, si
 e temps après, den
 lam.
 que royale était ar
 nuscrits lors de l'
 i l'augmenta de p
 up de grands hom
 son usage particu

othèques composées exactement des
des reliures exactement semblables
thèque royale, portée à 150,000
dans le local qu'elle occupe encore
ace de l'Opéra. La salle de lecture
llement le 5 mars 1784. A cette
ue n'occupait que les deux étages
haussée servait de magasin pour les
. C'est seulement depuis 1840 que
e affecté à la bibliothèque et à ser
ait aussi, depuis quarante ans, de
nagement intérieur, nécessités par
érable et incessante du nombre des
possédait, dit-on, 520,000 volumes.
Depuis ce temps-là, elle a prospéré
même. Toutefois, chose singulière
voyage, ni depuis, M. Quesada n'a
ignements précis sur la situation.
r parle de 600, de 700,000 volumes
avec dédain, et se bornent à affirmer
est l'une des plus riches, sinon la
ntier !

it de fort belles choses, parmi les-
te :

bible en hébreu qui a servi à Luther
mande, avec annotations marginales

le prières de Charles I^{er} d'Angleterre
emis, à l'évêque Juxon ;
VÉLIN de la fameuse Bible de Gutten-
emier livre imprimé en caractères

de beaux portraits d'hommes célè-
aphes ;
ts autographes de Gœthe et de

es bibliothèques de Büna (32,000 vol.). (1) En 1812, elle fut vendue à la mort de Frédéric Auguste II pour 11,000 volumes qui composaient sa bibliothèque.

La bibliothèque de Dresde occupe presque tout le Palais Japonais. Il y a eu, depuis 1812, de nombreuses années, d'importants travaux de classement, et une refonte complète de la collection intelligente du docteur Förstemann, principal, et l'un des grands

philologues de l'Allemagne. Le nombre des livres, qui était de 10,000 en 1854, n'a cessé et ne cesse de croître suite du dépôt légal, d'acquisitions et de ventes. Si le docteur Förstemann estime qu'avant 1870 de nouvelles constructions seront néces-

saires pour les curiosités de cette bibliothèque, M. Quésada, l'un des trois connus (v. ci-dessus) de l'Amérique mexicaine, écrit sur *peau humaine*; un superbe manuscrit de l'Épique, avec miniatures (*Liber de re militari*), appartenant à Corvin à l'Électeur de Saxe, son collectionneur de manuscrits orientaux conquis pendant la délivrance de Vienne (1683), parmi lesquels on remarque un Coran octogone qui aurait été fabriqué au Japon. Il mentionne encore le manuscrit des *Réveries* du maréchal de Saxe; des manuscrits de Wyclef; une collection d'environ 100 gravés par les Aldes; un bel exemplaire primitif de l'*Orlando* (1516); la collection de 100 portraits des princes et princesses de l'Europe avec les cartes des divers pays et les planches de cartes, splendide recueil exécuté par ordre

de la bibliothèque particulières importantes réunies auparavant et mentionner celle de Leibnitz.

de la bibliothèque actuelle, aux trois initiales P. J. (Philippe-Edouard Fugger). L'acquisition de la bibliothèque de Tycho-Brahe, le fameux astronome, eut lieu au même temps. Le savant Lambeck (Lambecius) est le premier qui ait décrit cette bibliothèque, dont il fut nommé directeur en 1663. Il s'y trouvait alors 90,000 volumes et 10,000 manuscrits.

De toutes les acquisitions faites pendant le siècle précédent, la plus importante fut celle de la bibliothèque du Prince Eugène, comprenant 15,000 volumes, 237 manuscrits, environ 500 atlas ou cartes dont un grand nombre uniques. Le tout lui était revenu à plus de 500,000 écus. Tous les livres, la plupart sur papiers supérieurs, sont reliés en maroquin rouge ou bleu, avec les armes du Prince. Nous avons vu passer il y a quelques années à Paris en vente publique un certain nombre de ces volumes historiques, dont on avait eu le tort de se défaire à Vienne. La fameuse carte de l'Empire romain, exécutée en 1423 (carte de *Peutinger*), l'un des joyaux de la bibliothèque de Vienne, faisait partie de la collection du Prince Eugène. Elle s'abîmait tellement, à force d'être dérangée, qu'à présent on ne peut plus l'examiner sans une permission spéciale.

D'après les renseignements les plus autorisés, la bibliothèque de Vienne comptait en 1789 196,000 volumes et 1858, 403,000; en 1874, plus de 600,000 et en 1900, 700,000.

Le palais, qui se relie d'un côté au Palais Impérial et au Musée d'histoire naturelle, a été construit par Johann Pötzholdt, en 1736.

La bibliothèque, naguère la plus importante de l'Europe, est aujourd'hui surpassée par celles de Paris, de Berlin et de Munich. Elle est pourtant encore riche en incunables. Elle en possède plus de 10,000 réunis dans une salle spéciale. Parmi les livres les plus précieux qu'on peut ad-

par une bulle de Benoît XIV. Jusqu'à cette époque, le confesseur du Roi était aussi le directeur de la bibliothèque.

Le plus ancien des incunables espagnols est, dit-on, un volume in-4 relié en parchemin : *Alonso de Palencia*, de la perfeccion del triunfo militar, s. l., mais portant à la fin cette mention imprimée, que ce livre a été composé (*compuesto*) en 1459. Suivant les bibliographes espagnols, cette indication se rapporte à l'impression du volume, et non à la composition de l'ouvrage. Viennent ensuite : *Declaration de la Doctrina Cristiana*; Séville, 1470 ; un ouvrage de médecine (*de Epidemia*) par Nic. Spindeler, *Barcelona*, 1475 ; un *Salluste* latin, *Valencia*, 1475 ; et dix autres ouvrages, (dont une grammaire, un livre de jurisprudence et huit de théologie), imprimés avant 1500 à Séville, Salamanque, Saragosse, Zamora, Burgos, Tolède, Murcie et Pampelune. La bibliothèque de Madrid possède un certain nombre d'ouvrages sur les diverses langues indiennes, d'un grand intérêt philologique : langues mexicaine, othomi, aymara, guarani, maya, etc. Les plus curieux, cités par M. Quesada, sont des vocabulaires composés de l'origine pour les religieux qui se vouaient à la conversion des indigènes. S'il devait y avoir quelque part une collection complète de livres de ce genre, ce devrait bien être à Madrid, et pourtant M. Quesada n'en a trouvé à la bibliothèque que *vingt-cinq*, sur les *cent quatre-vingt-un* mentionnés dans l'ouvrage du savant mexicain Icazbalceta (*Apuntes para un catalogo de escritores en lenguas indigenas de America*, pet. in-8 de 157 pages. tiré à 600 ex.). On ne saurait trop regretter qu'il ait été si peu tenu compte de la cédula royale de 1712, qui prescrivait la recherche de ces livres, dont la plupart, tirés à petit nombre et consommés par l'usage, ont disparu aujourd'hui. Plusieurs, naguère imprimés à Madrid même, n'en manquent pas moins à la bibliothèque de Madrid.

Parmi les manuscrits précieux de cette bibliothèque, M. Quesada cite plusieurs livres d'Heures et autres ouvrages

ANQUET

DE LA

3 BIBLIOPHILES FRANÇOIS

QUATRAINS

MTE DE LONGPÉRIER-GRIMOARD

27 Mai 1880

EUR, MESSIEURS,

l'homme d'excellent goût,
bibliophilie.

en ; mais j'ajoute, après tout,
ore une douce folie.

iste, érudit, en guerrier,
out, hormis la défaillance,
s (1), des Condé l'héritier,
ier son esprit, sa vaillance.

r le duc d'Aumale, Président d'honneur de la Société.

Un beau salut au baron président ; (1)
Admirens tous sa baguette magique.
Colomb, pour elle, eût donné le trident
Qui découvrit, seulement, l'Amérique.

Je dois parler du doyen (2) sans délai,
J'ai vu l'été, chez lui, malgré l'automne....
Quand on pénètre au château du Molay,
Ce qui s'y trouve, en livres, vous étonne.

Le sexe faible, un jour, pour nous charmer,
Fut introduit dans cette compagnie ;
L'heureux mortel qu'il daigne ranimer
Se sent touché par la grâce infinie.

Notre comtesse (3) au cœur moins dur qu'un roc,
Aimant les livres à l'idôlatrie,
A voulu faire un voyage au Maroc...
Des *Maroquins* n'est-ce pas la patrie ?

. le baron Jérôme Pichon.

. le comte Edouard de Chabrol.

adame la comtesse Fernand de la Ferronnays.

Chez la Marquise (1), aussi, règne le bien ;
C'est un empire à l'abri de l'envie.
Comme modèle, et pour n'oublier rien,
Il nous faudrait le journal de sa vie.

Représentant du grand aigle de Meaux,
L'abbé Bossuet (2) comprend le ministère ;
Sa charité s'étend à tous nos maux ;
La renommée en fait un caractère.

Quand Lanjuinais (3) s'avance à *pas de loup*,
Près de Lassus (4), tendant son escarcelle,
Le Gascon peut, sans éviter le coup,
Payer pour lui, pour moi, si je chancelle.

Entendez-vous Noirmont (5), Clément de Ris (6)
Bien discuter puis réclamer, en somme,
Un jugement ? C'est celui de Pâris... (7).
Pourquoi, Vénus, avoir croqué la pomme ?

(1) Madame la marquise de Nadaillac.

(2) M. l'abbé Bossuet, curé de Saint-Louis-en-l'Isle.

(3) M. le comte Lanjuinais, Trésorier de la Société.

(4) M. le baron de Lassus.

(5) M. le baron de Noirmont.

(6) M. le comte Clément de Ris.

(7) M. Paulin Paris, membre de l'Institut,

Si nous allions voir Enghien (1) ces jours-ci,
Que Biencourt (2) vienne et nous accompagne,
Etant le fils d'une Montmorency,
Il serait là comme dans sa campagne.

Un la Trémoille (3) est toujours à mes yeux,
Quand il est duc et *père*, une espérance.
A ses enfants, parler de leurs aïeux,
C'est enseigner notre histoire de France.

Un autre duc, un Fitz-James (4), chez nous,
En vrai Berwick, de très bonne mémoire,
A su gagner plus d'un cœur parmi vous ;
Cela vaut bien d'autres titres de gloire.

L'amour du livre a souvent fait germer
L'amour des Arts ; est-ce un effet physique ?
De Fresne (5), en maître, sait tout estimer ;
Janzé (6) prend feu pour l'ancienne musique.

(1) Anciennement, Montmorency.

(2) M. le marquis de Biencourt.

(3) M. le duc de la Trémoille.

(4) M. le duc de Fitz-James.

(5) M. le comte de Fresne, secrétaire de la Société.

(6) M. le vicomte Frédéric de Janzé.

Tous les Albert, savants, pape (1), soldats,
Ont dû frémir, à la guerre dernière,
Ne voyant plus, du ciel, en maints combats,
Qu'un fils, debout (2), soutenant leur bannière.

Grâce à Bocher (3), l'on connaît mieux Lancret,
Et ses émules en fait de peinture,
Pour les blasés, l'art semble trop discret
Lorsqu'il arrive à voiler la nature.

La Béraudière (4) est un fin connaisseur
En bibelots, en dessins, en gravures ;
Ses livres prouvent qu'un pareil chasseur
Ne manque pas, à l'affût, les reliures.

L'on voit bien peu nos deux grands financiers,
Toujours épris des yeux de leurs cassettes ;
De Bray (5), Soultrait (6), obligeants trésoriers,
Pour plaire à tous ont de bonnes recettes.

(1) Innocent VI.

(2) M. P. d'Albert, duc de Chaulnes, blessé en novembre 1870, frère de M. le duc de Luynes, tué à la bataille de Loigny.

(3) M. Emmanuel Bocher.

(4) M. le comte J. de la Béraudière.

(5) M. de Bray, trésorier général à Chartres.

(6) M. le comte de Soultrait, trésorier général à Besançon.

Parfois Schefer (1) vient nous *orienter* ;
Traduisant tout en langue universelle.
Comme un Français, habile à se flatter,
J'appelle, ainsi, ma langue maternelle.

Pour Verminac (2), en Angleterre, il a,
D'un seul regard, vu les bibles qu'on donne ;
Mais si l'on paie en *livres sterling*, là,
On sait, du moins, garder une *couronne*.

Tout Villeneuve est du bois dont on fait
Les bons préfets, suivant un roi de France (3) ;
Le nôtre (4), amis, devait être parfait,
Car Seine-et-Marne en garde souvenance.

De Portalis (5) j'aime le franc succès ;
Il entre, ici, sous d'excellents auspices.
Si ses ancêtres rendaient des arrêts,
Lui, j'en suis sûr, nous rendra des services.

(1) M. Schefer, membre de l'Institut, premier secrétaire interprète du *gouvernement*.

(2) M. Duriez de Verninac, secrétaire d'ambassade.

(3) Louis XVIII.

(4) M. Gustave de Villeneuve.

(5) M. le baron Roger Portalis.

Ne disons pas : loin des yeux, loin du cœur,
Adage ingrat d'un jeton de présence ;
Mais, en regrets, attendant le bonheur,
Sachons payer ceux qu'attriste l'absence (1).

Des bons auteurs, mon frère (2) ayant tout pris,
Qu'avais-je, hélas, en guise de pâture ?
Quand les bouquins, au dedans, sont sans prix,
Que reste-t-il ? à voir leur couverture.

Vraiment, Messieurs, je ne puis, aujourd'hui,
Sans déshonneur, conserver la parole ;
Vous comprendrez que je sois ébloui...
Je suis resté longtemps chez Lignerolle (3).

(1) MM. de Sermizelles, le comte Apponi, etc.

(2) M. de Longpérier, membre de l'Institut.

(3) M. le comte de Lignerolle.

qu'il y ait encore, à côté de celle-ci, une édition *ex officina elzeviriana*, on est forcé de se dire que le plus savant des elseviriographes a eu un moment de trouble visuel, dont la similitude des mots *Elzeviriana* et *Elzeiweyers-tracten* rend suffisamment compte, surtout si l'examen a été très rapide.

Une autre particularité assez remarquable est que la gravure portant le titre est en contre-partie de toutes les autres. La Fortune est placée à gauche et le faune avec son thyrses à droite, quand jusque-là la position des figures était inverse. La planche est d'un artiste de troisième ordre, mais elle paraît faite exprès pour l'édition.

Les lettres grises diffèrent peu de celles des Elseviers; mais l'unique fleuron est une très gauche imitation du cul-de-lampe élégant de l'imprimerie de Leyde où l'on voit un X surmonté d'un trèfle et entrelacé avec un Δ renversé, flanqué des trois lettres E.I.D que la copie trop petite n'a pu reproduire. D'autre part je regarde comme tout à fait étrangers à l'établissement typographique des Elseviers deux ou trois mauvais culs-de-lampe composés de fruits, et surtout le vilain gros italique de la dédicace au roi Jacques.

Il est vrai que cette édition est une réimpression page pour page de celle de 1658. Cependant la justification n'est pas toujours la même, spécialement pour les titres de départ. Quant aux caractères, ils sont ici beaucoup

correction du texte laisse maintes fois à vérifier si le même défaut existe dans le contraire me surprendrait. Le format est plus grand.

Je ne fais aucune protestation contre le peu de profit par les bas prix que donne M. Graesse, de 1664 a joui jusqu'ici. On me concédera qu'elle est peu connue et vaut la peine qu'on s'en occupe. Comment a-t-elle été mise au jour et où nous la voyons? J'avoue que je ne

BULLETIN DU

répondre. Une seule
aet n'est pas un n
s survécu à l'année
ons sa veuve, assoc
éditer des ouvrages
Elsevier (3).

UPHORMIONIS | Lu
Satyricon | nunc
titum | et Notis
ait Conspiratio An,
officina Hackiana
assez grossière
seulement : *nun*
othèque Nationale
1 qui se joint co
2 et qui est des pl
ectes. — Les not
souvent agréables à

, à l'article PORTA (Jo. Ba
traité *Magiae naturalis* l
nte de livres provenant de
du 12 au 28 février 1880
Amstelodami. Apud Elizi
xacts, la gravure, les fleur
cation très inférieure par
tain que le *Magia natura*
se garder de confondre J
Il me semble que ce dern
meur à Anvers et à Rotter
Marques typographique
elon M. J. B. Vincent (*Ess*
367, gr. in-8, p. 19), impr
rammaurien Gab. Meurier :
et en flameng. » Observ
lliés des Elzeviers. Abraha
an Waesberge, dont le

es, (1^{re} édit.), p. 165 et 3

motif qui doit les faire attribuer à Bugnot. L'avant-propos de *Satyra* contient d'intéressantes citations et quelques anecdotes originales. Mais il débute par une tentative étymologique à épouvanter jusqu'à Guichard ou Ménage, connus pour leur hardiesse dans la même voie : vouloir dériver le mot *Satyra* de l'hébreu, c'est faire de la philologie vraiment trop fantaisiste, même pour le xvii^e siècle.

Cette édition de Hack a donné lieu à un bien singulier incident, à la connaissance duquel j'ai été conduit par la lecture des articles d'Ebert et de M. Graesse sur Barclay.

Il y a dans les *Annales Encyclopédiques* de 1815 (tome V, pag. 314-348) une longue lettre adressée à Millin par un M. L. Hubaud, membre de l'Académie de Marseille, avec une quantité de rectifications à la seconde édition qui venait de paraître du *Manuel du libraire* de Brunet. En ce qui touche notre *Euphormion* on y lit :
 « Le mot *diversorum* n'est point sur le frontispice. [Le
 » *Manuel* disait dans le principe *notis diversorum illus-*
 » *tratum*]... il ne devoit pas être ajouté par M. Brunet...
 » Ces notes paroissent d'un seul auteur. Cette édition est
 » tronquée, ainsi que je l'ai vérifié sur celle d'Elzévir,
 » petit in-12. Un seul exemple suffira. On n'a qu'à cher-
 » cher dans l'édition in-8, à la page 54, ligne trois, et l'on
 » s'assurera qu'après le mot *trucidat*, il manque un long
 » passage qui dans l'édition d'Elzévir tient depuis le
 » second mot de la page 51, jusques et compris le mot
 » *poliebam*, page 53, ligne 10. D'ailleurs le frontispice de
 » l'édition in-8 porte *Satyricon nunc primum castratum,*
 » *castigatum etc.* D'un autre côté, cette dernière ren-
 » ferme de plus une sixième partie intitulée *Aletophilus*
 » *Castigatus sive triduum geniale Dionysialiorum.* »

L'autorité de M. Hubaud a dû paraître suffisante à Brunet pour qu'il admît d'emblée les redressements de son contradicteur ; sauf le troisième toutefois, et cela se comprend ; car son sens bibliographique devait se refuser à écrire sans contrôle immédiat qu'il pouvait exister un

s'intitulant lui-même *nunc*,

te, il a corrigé l'article tel qu'on le voit dans la plus
te édition du *Manuel*.

cependant des quatre assertions de Hubaud il n'y a
la première et la dernière d'exactes. Le titre est bien
ce je l'ai donné, et *castigatum* est aussi imaginaire
astratum. Le passage qui commence à *trucidat* et
nit à *poliebam* n'est nullement supprimé dans l'in-8:
ent une partie des pages 53 et 55 et toute la page 54.
t-ce qui aurait d'ailleurs décidé Hack à publier le
a de Barclay expurgé? ce n'est guère dans ses allures;
n ses *Erasmi Colloquia* de 1664. Quant à son *Saty-*
, il l'a donné absolument complet: il n'y manque pas

es passages scabreux pour lesquels Le — —
iveté d'excuser l'auteur (1), pas une
de celle qui est contenue dans la lo
ospitalier qu'Euphormion et son ami
ent à Vérone (pages 129-130): « et
miremus, nocturna prodigia mente
tissima benignitate providit (2). »
lgré ces preuves matérielles, le ton
ud, la précision de ses indications m'èn
pour que je me demande si, vé
te pas, sans que je puisse bien m'expli
xemplaires conformes à celui dont
me résoudre à croire de sa part à un
1 (3).

rring, *l. c.* p. 379.

la phrase est ainsi rendue par le traducteur de l'
agnon. Si nous eussions été de son humeur, il nous
agnie, de peur des mauvais esprits. » J'aime assez
/ L'arrangeur de 1711 a précisé un peu davantage
nisait ensuite dans notre appartement où, par la sage
nous trouvâmes de quoi nous préserver des frayeur
qui ne craint pas les esprits, je crus n'avoir pas be
l'homme contraste avec cet auteur, d'après lequel l'édi
onnellement *castrata*, il y en a eu avant lui un au
esse, qui a l'air de dire qu'elle est la seule complè

N° 27. *Icon animorum...* Francofurti, 1675, in-12.
(Graesse, *Trésor*, I, 29.)

N° 28. *Idem.* Dresdæ, 1680... In-8. (Watt. *Bibl. britt.*)

Bien que nous ayons appris qu'il ne faut avoir en cette source qu'une confiance modérée, l'indication formelle du lieu et de la date me force à donner son rang à cette édition.

N° 29. *Euphormionis Lusinini Sive Ioannis Barclaii Satyricon...* Hagæ Comitum. Ex officina Hackiana. 1707. In-8.

Selon Ebert et Brunet, c'est notre n° 26 avec un nouveau titre. Je n'ai pas vu cette édition que possède, si je ne me trompe, la Bibliothèque de l'Arsenal.

N° 30. *Icon animorum ad usum Scholarum cum notis Aug. Buchner et Christophori Junker. Edidit Theod. Grabener.* Dresdæ et Lipsiæ, 1723. In-8. (Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopädie*, 1^{re} section, VII^e partie (1821) p. 366-67. Not. 12.)

Mohnike, auteur de l'article BARCLAY, dit qu'il avait, en l'écrivant, cette édition sous les yeux.

N° 31. *Euphormionis | Lusinini | sive | Jo. Barclaii | Satyricon, | in Sex partes | dispertitum, | et notis illustratum, cum clavi. | accessit | Conspiratio Anglicana. | Editio nova. | Impensis Ioannis*

colai (*Beschreibung einer Reise durch Deutschland und ihre 1781. 1783-1798, in-8, t. V, p. 197*), on lit sur un site assez les mœurs de Vienne, la « bigoterie et la flegmatisme » des habitants, qu'il attribue à ce que tous ses souverains (bien qu'il résidât à Prague) jusqu'à Charles VI, étaient des « eingeschränkte Köpfe », une note où il engage le lecteur, la raideur et quelle sensualité en même temps régnaient à V., à lire la page 266 du *Satyricon* de Barclay dans l'édition *der unkastrirten Ausgabe* (Lugd. Batav., 1674, gr. in-8). »

3717
blic
uil

coll
ne.

tte
hal
eur
dar
st c
té a
ù k
en p
lail
str
Vin

d'
10)
n c
cor
ital
fr.

er
te
dire
me
m.
Do
au
upt
me

III

N° 34. Le | Pourtrait | des Esprits de | Jean Barclai |
 Mis en François. || A Reims | chez N. Constant |
 Imprimeur du Roy | N. Hecart et F. Bernard | Im-
 primeurs en l'Université. || MDCXXIII. (Biblioth.
 Mazarine, n° 28,421). In-12, 3 feuillets et 430 pages.

L'auteur de cette traduction de l'*Icon animorum* se fait connaître à la fin de la dédicace au duc de Geneuois et de Nemours (1). Il se nommait Nanteuil de Boham (2). J'aime beaucoup sa rondeur militaire et la dignité, si peu commune alors, qu'il sait garder en présentant l'ouvrage où « personne ne peut être exēpt de se trouver despeint par un des plus beaux esprits qui ait jamais entré en France. Lequel pour estre estrāger l'a mis en langue latine, ce qui a esté cause qu'il n'a pas été cogueū. » Toutefois, c'est plutôt pour les autres qu'il a travaillé que pour le Duc qu'il sait familier avec « cette belle langue mère de la nostre. » Ce qu'il a fait convient à toutes les conditions, car « d'avantage l'imagination du liure est bigearre subtile et veritable. Il fait la representation des esprits de plu-

(1) Henri de Savoie, deuxième fils de Jacques, duc de Nemours, et d'Anne d'Este, frère utérin, par conséquent, de Henri de Guise et du cardinal qui furent assassinés à Blois. Il mourut d'une attaque de paralysie (ou plutôt de goutte) en 1632 à l'âge de 60 ans (Voir l'*Hist. chronologique* du P. Anselme, t. III, p. 513 E). Tallemant des Réaux témoigne (éd. cit., t. I, p. 224 et 232) de ses aptitudes littéraires et raconte (*Ibid.*, t. IV, p. 206 sqq.) ce que furent ses rapports d'amitié avec la maréchale de Thémynes, très peu de temps avant qu'il ne mourût. C'est son aîné qui était gouverneur de Paris pendant le blocus de 1590.

(2) Ancienne famille de Champagne, dont La Chesnaye-Desbois donne les armes et un fragment de généalogie sans date; mais il renvoie au nobiliaire de la province. Le P. Anselme (t. VI, p. 456 C) cite une de ses alliances, vers la fin du xvii^e siècle ou le commencement du suivant, avec le comte de Barbançon, descendant du chancelier du Prat.

er ny vëdre d'autre impression que
niboust » ne s'entendaient pas trop
atique.

après un catalogue d'Aubry qui cotait
exemplaire du *Tableau des Esprits*
1625, in-8. » Il y aura eu, je pense,
eur dans la transcription du titre. Cf.
t.

| N° 36. Les Satyres | d'Euphormion | de Lusine |
Censure des actions de la plus grande
mmes en diverses charges et vacations
s en langue Latine par Iean Barclay |
rançois par I. T. P. A. E. P. || A Paris
tit-pas rue S. Iaques a l'Escu de Venise
hurins. | MDCXXV. | Avec Privilege.
euillets. 804 pages. (Bibliothèque Na-
4. Exemplaire signé « de la Reynie. »)

s connu cette traduction dont l'article de
ait cependant l'existence, en termes géné-
s sur la trace du nom de l'auteur par les
téraires de *Quérard*, où l'on voit (II, 430
on) qu'il y a des *Sermons de Saint Ber-*
par I. T. A. P. (Jean Tournet, avocat pa-

de peine, — qui m'a cependant procuré l'avantage de
lition in-8 peu compacte de la fin du xvii^e siècle ou du
tre, à la Bibliothèque Mazarine, à la Bibliothèque Natio-
3 bis) on a les *Sermons de saint Bernard sur le Can-*
traduits nouvellement en françois (par un sieur de
nnu de nos biographes que le sieur de Mouchemberg,
mis, — qui est nommé au privilège et qui, en parlant de sa
orer celle qui l'avait précédée). Paris, Jean du Puis, 1663,
, — j'ai pu enfin me faire communiquer le volumineux
L'exemplaire de la Bibliothèque (C 2046 réserve) mérite
le condition, son joli titre rouge et noir à vignettes, et
ue reliure de maroquin jaune à losanges en nombre infini,

DU

2 ve

repre

urn

, et d

S'il f

es du

e an

Peti

qui a

pour

lequel on verra que, si Quérard n'a pas fait
nt ou un cessionnaire du droit de mise en
ard, premier abbé de Cleruaux, nouvel-
ientez et diuisez en 1
cipales festes, solen
as sur l'exposition
leuxiesme est diuisé
les Cantiques. | Au
uiestez | tres chresti
ne, rue S. Jacques,
hel | MDCXX. | Au
es ou de tables.

tome I, ne nomme qu
a les deux dédicaces
a voulu que « S. Be
I, pour cette secon
I. »

is un grand nombre
a une assez longue
Gelehrten Lexicon d
ierre Taisand : *Vies d*
ie). 1737, in-4. Tour
ingué, est né à Paris
mais aucune biograp
cette phrase : « on a
traduit deux ouvrag
de S. Bernard. On
reçut des encourag
je ne m'abase, pour
ieace citée plus haut
nme un fruit arrou
é (de Sa Majesté) et l
l égyptien, se présen
espérant que ce mie
e que pour tronuer

lement, et la comparaison du style des signées des mêmes sigles à très peu près aucun doute. Immédiatement après le titre DV traducteur, c'est-à-dire une préface dès les premières lignes de la faute typographique : « Epître AV Traducteur, » qui donne ne corrigeait pas de soi-même, à un qui

L'auteur explique qu'il n'a pas voulu l'ouvrage, qui pour les initiés serait inutile, d'autres auraient de grands inconvénients parti qu'il a pris, lorsque, dans un coup précède l'*Apologie*, il fait remarquer que Barclay repousse la plupart des interprètes

Ceci montrerait qu'il a dû s'écouler un nombre d'années entre la composition du livre.

Je mettrai bientôt tout le monde à la version de Tournet est bien, comme je l'ai et plus fidèle que toutes celles qui ont fait tout cas, la plus complète. Aucune autre *logie* à la suite des deux parties de l'*Ex*

N° 37. L'oeil clairvoyant | d'Euphrosyne

Actions des | hommes. | et de son
 | et signalés de la
 s | composé en latin
 notre langage par |
 nt. | 1626 | à Paris.
 Palais en la Galerie d
 illets liminaires et 27

'autre titre qu'une grande
 n de Passe, dont le mot
 Barclay, vu en buste et
 a paru supérieur à ce

I DE BARCLAY.

s ; pas même là, il ne
nnelles.

l'émulation avec laquelle
n, dans les cinq années
Argénis, s'exercèrent sur
l'est donné par le traduct
du livre et peut-être av
it avocat au Parlement
mberg, le continuateur
pas aussi à l'ordre ? I

voilà Tournet et Nau qui s'attaquent tour à tou
l'*Euphormion*. L'ambition commune de tous ces avo
vient, c'est fort possible, de ce que leur auteur tenait
près à la Bazoche, comme fils d'un docteur-régent
avait

cette qualité — mais P. Marcassus sans particu
du Conseil privé du Roi qui se trouve à la fi
y, *traduction nouvelle enrichie de figures*. I
vilège. Le P. Lelong avait attribué cette versi
de 1744 répète son erreur. Nicéron l'a corrigée
ais simplement par oui-dire, car on reconnaît aisé
authentique dont nous parlons, et sur laquelle
est passablement instructive. Il paraît que Marc
primeur quelconque pour la mise au jour de sa
avait obtenu le privilège exigé. Mais Nicolas B
a pour l'*Argenis* latin de 1621, avait eu la précau
rait seul imprimer pendant dix ans, non seule
es traductions qui se pourroient faire en françois
il cita son concurrent et l'auteur devant le Co
en ces matières, et qui, en face de ce double en
alternative que d'annuler le second. Marcassus, ol
lut y mettre toute la mauvaise grâce possible, c
bre 1621, fut jugée (et sans appel) le 7 mars 16
15 mars 1623 et la date est, comme on voit,
comme dit Bayle).

que sur les titres gravés — par Crispin de Pas,
et *seconde partie de l'Argenis* de l'édition chi
ont le privilège, au nom de son mari, est de
Dans l'édition de la Bibliothèque Nationale (Y²
t du volume manque, et il y en a un au mi
ent : *la troisieme et dernière partie de l'Arg*
exemplaire est donc celui d'une réimpression.

été magistralement apprécié par Guizot (1). Il n'a pas eu le même bonheur comme poète et surtout comme poète dramatique (2).

n'y a pas un seul vers. Selon le même biographe, May mourut étouffé par le bonnet de nuit « qu'il avait rabattu trop avant sur son visage » par une « distraction singulière ». La mort survenant ainsi paraît encore plus singulière que la « distraction », et il y a bien plus de vraisemblance dans l'autre version (je crois que c'est celle des *Worthies* de Fuller, cités dans *Biographia dramatica*, 1812, 4 vol. in-8), d'après laquelle May, qui était fort gras, aurait attaché trop court les cordons de sa coiffure, et par un mouvement brusque pendant son sommeil, alourdi par l'ivresse, dit-on, il se serait étranglé. A la vérité, on refuse de croire à cette explication de la catastrophe, quand on regarde le portrait que Francis Maseres a mis en tête de sa réimpression de 1812 de *The History of the Parliament*. May y est représenté en vrai costume puritain, tenant à la main le livre de *Common prayer*, avec une petite couronne de lauriers au-dessus de sa tête, et à l'âge de 55 ans, c'est-à-dire pendant la dernière année de sa vie. Or l'homme qu'on a la devant soi n'est rien moins qu'obèse et d'apparence apoplectique; son cou est long et sa figure anguleuse. Seulement il paraît que ce portrait, qu'on ne trouve que dans une rare édition du *Breary* de 1655, est regardé par Wood, que cite la *Biographia britannica*, comme dépourvu d'authenticité.

(1) Dans la *Notice sur Thomas May*, p. v, c. xxii du premier volume paru, devenu plus tard le deuxième de la *Collection des mémoires sur la révolution d'Angleterre*, M. Guizot appuie son jugement sur ce qu'il a recueilli « dans les lettres et dans les entretiens des amis les plus sincères et les plus éclairés des libertés publiques » en Angleterre. J'ai aussi vu l'impartialité et l'honorabilité de Thomas May très vivement et très judicieusement défendues dans un ouvrage tout nouveau, où il figure comme poète lauréat en quelque sorte intérimaire, *The poets-laureate of-England* de M. Walker Hamilton, Londres, 1879, in-16, p. 78-79.

(2) La production la mieux connue de la muse de Thomas May est sa traduction de la *Pharsale*. Nous avons à la Bibliothèque (310) un volume petit in-8 non folioté qui contient : *Lucan's Pharsalia ed by Thomas May Esquire. The second edition corrections enlarged by the Author*. London. Printed by Ang. & Jones . 1631, et à la suite : *Continuation of Lucan's Pharsalia to the death of Julius Caesar by T. M.* London, printed 1630, avec un titre qui montre l'art anglais de la gravure à l'encre. Les deux parties sont en décasyllabes rimés. La première édition originale, et il n'en est pas de même, comme on voit par la section du volume. Seulement cette seconde édition paraît être la première, car l'auteur, qui sait et qui a vu tant de choses, *Biographia britannica*, dit qu'il connaît par ses lectures décrire à peu près la composition, du Lucain en anglais de 1630 pour la gravure même, il n'a jamais pu la trouver. Il n'y a eu qu'un. Le travail est signé d'un artiste flamand, Frédéric Huls

RICON DE BARCLAY.

Jean Beraut ou
que ce fût le libr

la pièce, évidemment sa
par Guizot et, ce qui su
t successeurs de Shal
héritier qui se trouve être

fabulation serait jugée de nos jours puérile et choquant
pas un père qui fait passer son fils pour mort, afin d'attirer
l'appât de toute la fortune qui va lui revenir, un noble
et très vieux. Mais le goût anglais sous Jacques I^{er} n'avait
Pour le reste, la pièce est fort bien conduite, et quoi qu'on
Cormilione, la passion y parle souvent un langage très élevé,
surtout très naturel. Je n'ai pu m'empêcher d'en faire le
rapport, avec une pièce de Shakespeare antérieure d'environ
Love's labour lost venait justement de me désespérer par
je crois, contrairement à F.-V. Hugo, et en m'appuyant
gorique de Nathaniel Drake, très voulu et sans la moindre
analogue à celle de Molière dans les *Précieuses*. Dussé-je
chacun des membres de toutes les sociétés anglaises ou
du Cygne de l'Avon, — dont je ne méconnaissais nullement
vaille bien le croire, — je déclarerai ouvertement que je
l'Héritière de Thomas May à *Peines d'amour perdues*.
sur la pièce en Angleterre depuis la fin du XVII^e siècle
history of the English dramatic literature, 1875, 2 vo
quoique maltraité par l'*Athenaeum*), sont tous favorable
cité par la *Biographia britannica*, a même un peu trop
en disant en 1691 que *the Heir* ne sera critiqué par aucun
de la comédie innocente et inoffensive. » Il y a en effet dans
l'action (*under-plot*, en vertu d'une règle théâtrale d'alors
bien longtemps après), qui est assez peu morale : une
scène « *gravidia* », et dont le père réussit à persuader,
plus drôles, mais aussi les moins décentes du monde, à un

our mari a sa fille, que *Is pater*
beaucoup reproché à Thomas Ma
uckling et ceux qu'il s'est faits
l'est pas toujours un stigmate d'in
eurs que Shakespeare et Molière?
édicale (Panckoucke, 1820, 7 vo
de lui trois pièces de circonstan
t en vers a l'occasion de la prise
heca medicinae de de Haller, tou
atre *Disputationes* auxquelles i

ment à ce dernier la clef dont je
uite de l'ouvrage. Le nom de l'au
Aegorus est le comte d'Egmont. »

TRICON DE BARCLAY.

; ainsi Callion est « un pa
ie » ; Fibullius « n'est ny M
areschal de Boüillon, ny le
e quelques-uns disent, ain
sé » ; mais la plus surpren
uphormio... Barclai, mort à
1621, par la trop grande d
ants et maluoulus ». Jean
pour un jésuitophobe aux
as croire comme moi qu'il a

■ tout à fait étranger à cette clef.

iche Beschreibung menschlich
rrungen, etc... übers. d. J. Se
scription approfondie des aber
main, traduit par J. Seyfert, d
, in-12 (Graësse, *Trésor*, l. c.).

de thaler (3 fr. 12 c.) dans un es
d'être une traduction de l'*Icon ana*
aint de vue quelque peu misanthr
i Johann Seifert ou Seiffert qui d
vait pas qu'il était d'Ulm, et ex
me en 1694 il intervertit probal
chiffres. Ce qui le ferait croire,
it polémique à titre éclatant de
trotius, mort en 1645 : *Classicu*
Iugonem Grotium. Jöcher cite en
de casuistique en allemand sur la
sorcières, *Gewissensbuch von Pi*

rée à part (comme le démontrent les signat
e au roi Jacques et de l'avis au lecteur) p
xemplaires. Elle manque dans celui de la Bi

RCL.

on p
in e
on i
, à
ou
que
la v

* L'abbé Goujet a donné, dans le Dic de 1759, de copieux détails sur l'aut *d'Euphormion*. Il dit les avoir tirés *temps*. Mais pour avoir une liste encor ouvrages de notre auteur (liste que je l fournie lui-même), il faut recourir aux *vouz* de décembre 1729 (2). Quant à moins de deux lignes, il lui a donné soi

Jean-Baptiste Drouet de Maupertu 1730 ou 1731 à Saint-Germain-en-La

ie existence des plus
, d'un goût immodér
rès avoir dissipé ur
et ne s'occupa plus
clair qu'il ne pouva

n, dont je dois l'indication
le doyen de nos libraires exp
Un nouvel examen de l'exer
e les réclames ne se trouven
baque cahier de six feuillets.
ie à chaque page, on peut a
Hollande. Cf. Brunet qui,
, a également posé cette règle
moires est écrit à propos d
imité des *Rudimenta histo*
nts historiques, ou méth
r jeunes gens. Paris, 1730 (4
chartres, alors âgé de cinq an
pas au titre. Quérard donn
tous, à beaucoup près.
sont aussi nombreuses que

AY.

trouve
les Gu
e pas :

vive indignation qu'il exprime dans l'*Avertissement* : « certain Hollandois, lequel dans une Préface qu'il a mis (*sic*) à la tête de l'*Argenis*, veut qu'Alexandre ait été un duc de Guise, » ni son zèle contre ce « bon calviniste..., cet impertinent secrets et de mystères historiques, » « un prince d'une ancienne et auguste maison de Lorraine » et en fait le Duc qui a mérité « le glorieux titre de défendeur de la Foy. »

N° 43. Les | Aventures | d'Euphormion, |
satyrique. | à Amsterdam | chez les Janss
berge. | MDCCXII. || 3 tomes en 1 vol.
Titres rouges et noirs, et titres gravés.
— 118. 132. 154 pages.

(Collection de M. le comte de Béhague, n° 907 du Catalogue)

Les titres sont signés J. Goerres et
Euphormion vêtu à l'antique
à son retour de voyage à la main, à
côté de laquelle une femme se tient
sur un haut piédestal d'une statue
antique. *satyrique* est répété
à la fin de chaque tome et le seul titre imprimé
sur la pagination.

La collection de M. Porquet la cède
à l'exemplaire de M. de Béhague
de cette jolie édition qui
Quérard, V°. BARCLAY. Les
Siècles littéraires se sont
en la datant de 1713.

(suite d'une erreur typographique, p

N° 44. La vie | et les Aventures | d'Euphormion |
écrites sur de | Nouveaux Mémoires | Par M^r S. S.
S. J. P. A. V. L. E. R. E. | à Amsterdam chez
François L. Honoré | MDCCXXXIII. 3 tomes en
1 vol. petit in-12 de 4 feuillets. 118. 132 et 154 pages.
Titres rouges et noirs et titres gravés.

(Bibliothèque de l'Arsenal, n° 13,026.)

Rien qu'en comparant les deux collations, on voit que cette édition n'est que le restant de magasin de la précédente, acquis par L'Honoré et dont il a rajeuni les exemplaires par un nouveau titre, libellé comme on voit ci-dessus.

Quérard a donc raison de dire, après avoir parlé de l'édition de 1712 : « *il y a des exemplaires* portant... Amsterdam, 1733.»

N° 45. Euphormionis... Satyricon deutsch. Schleiz, 1754. In-8.

Je reproduis les termes mêmes de la mention d'Ebert, répétée par M. Graesse, qui ne nous apprennent rien sur cette traduction allemande du *Satyricon*. Elle dut cependant faire sensation dans la ville de Schleiz qui, aujourd'hui, a en tout 4,803 habitants, mais qui était avant 1848 la capitale des princes souverains de Reuss de la ligne cadette. Si l'on avait sous les yeux les annales de l'Ecole de latin (*Lateinische Schule*) qui y subsiste encore, on trouverait probablement, sur la liste de ses professeurs de 1754, le nom du traducteur de Barclay de cette année-là.

Le *Bücher-Lexicon* de Kayser, qui part cependant de 1750, ne dit pas un mot de cette traduction à l'article « Barclai. »

N° 46. Seelengemälde aus dem Lateinischen von Pfingsten. (Peinture des âmes, traduit du latin par

Pfingsten.) Pesth, Eggenberger, 1784, grand in-8. Publié au prix de 1 thaler (3 fr. 75). (Graesse, *Trésor*, et Kayser, *l. c.*)

L'auteur de cette traduction de l'*Icon Animorum*, Jean-Hermann Pfingsten, qui mourut en 1798 ou 1799, était, d'après la liste de ses écrits dans Kayser, un minéralogiste, un chimiste et probablement un médecin. Il avait pris part à une entreprise qui n'eut qu'un commencement d'exécution : on voulait former un recueil de traductions en allemand des œuvres des « beaux-esprits » des *xiv^e*, *xv^e* et *xvi^e* siècles, rangées dans l'ordre alphabétique. Les deux premiers fascicules seulement ont paru sous le titre commun : *Sammlung der Schriften Schöner Geister aus den 14^{en}, 15^{en}, und 16^{en} Jahrhunderten*. à Pest, chez Eggenberger 1783, grand in-8, et coûtaient réunis 2 thalers 4 gros (8 fr.). C'étaient 1^o Frz Baco, *über die Würde der Wissenschaften*, c'est-à-dire le *De dignitate et Augmentis Scientiarum*, de Bacon, et 2^o Ioh. Barclay *Werke*, ou les Œuvres de Barclay. Mais il est évident, d'après la coïncidence de prix, d'années de publication et de nom du libraire, que ce qui est annoncé là comme « œuvres » se borne au *Seelengemälde*.

N^o 47. Gemälde der menschlichen Charactere, nach Verschiedenheit der Alter, Zeiten Länder, etc. Aus d. Latein. von A. Weddige. (Tableau des caractères des hommes selon la diversité des âges, des époques, des pays, etc., traduit du latin par A. Weddige). Münster, chez Theissing, 1821. In-8. Publié à 1 thaler 18 gros (6 fr.). (Graesse et Kayser, *ibid.*)

Je ne puis naturellement rien dire de cette traduction, faite de nos jours, de l'*Icon animorum*; un voyage en t sans doute été nécessaire pour l'aller voir. ent par Kayser que l'auteur, Antoine Wed- ize ans avant de l'écrire, ministre en West-

« O dulcis fragor, O beatus imber
 O solatia plus emenda nobis !
 Hoc semper pretio laboret ingens
 Fulmen cudere Mulciber Tonanti
 Et nos in similes bonus revolvat
 Minantis pluviae timor cavernas ;
 Hoc semper pretio, dii deaeque,
 Pejus Thessalico furore carmen
 Pulset Tartara pallidamque noctem. »

» Praecipuè Percas, muliebrium astuum nequaquam in
 » expertus tot blanditiis mulierem onerat, ut non ant
 » consurrexerit quam solidam voluptatem ferret (1). Eg
 » rudior, ut bis terque virguncula mea verbis inter risur
 » iramque trementibus descœviit, tristem pudibundus victo
 » riam invitae concessi (2). »

Écoutez maintenant les interprètes.

D'abord Tournet :

« Nous nous leuâmes à l'instant, et comme si nous eus
 » siôs eu mesme dessein, les filles vindrent vers nous «
 » nous allâmes tomber sur leurs seins, et sur ce il s'esleu
 » un tres grand bruit, comme vn furieux tonnerre, qu
 » nous fit demeurer dessus la terre fermement embrasser

O douce pluye ! O doux tonnerre !
 O plaisir plus doux de la terre,
 Acceptable d'un riche prix !
 A tel subiect face le foudre
 Vulcain, pour le tout mettre en poudre,
 Pourueu qu'ainsi ie sois surpris.
 Pourueu qu'une craincte feconde
 D'une pluye noyant le monde

(1) Il y a ici une réminiscence directe du *Satyricon* antique, avec la seule différence que Pétrone, dans le chapitre où se trouve la fameuse lettre traduite par Bussy Rabutin dans l'*Histoire amoureuse des Gaules*, au lieu de *solida* a dit *robustam*.

(2) *Ed. cit.* ; p. 33-34. Je ne sais pas si l'auteur de la *Censura* avait latin-la en vue en disant *Romanas aures radit*. Je le trouve admirablement concis, élégant et harmonieux.

Me loge en un antre si doux :
 Qu'un chant Tessalique gourmande
 Pluton avec sa noire bande,
 Et mette l'enfer en courroux.

» Percante qui n'estoit pas nouice aux ruses des femmes
 » fit tant de caresses à celle qu'il avoit receuë qu'il ne re-
 » leua pas sans en emporter tout le contentement désiré.
 » Mais i'estois encore apprenty, car après que ma fillette
 » m'eut deux ou trois fois repoussé avec paroles mitoyennes
 » entre le ris et la colère : tout honteux je lui quittay la
 » victoire contre son gré. »

Maintenant Nau, l'abstracteur de quinte-essence, mais qui ne s'est pas assez inspiré de maître Alcofribas et de sa langue, qui marche si droit au but quand il le veut.

« Pour ce que nous vismes la fuite libre, nous mismes
 » nostre courage (1) en liberté : en rompant les prisons de
 » la crainte ; car tout ainsi qu'une petite frayeur despoille
 » un esprit de sa constance une espouuante le précipite
 » dans le désespoir, et l'y pousse iusques aux derniers élans
 » de sa vie. Nous nous leuasmes doncques, et comme si
 » la nature eust comploté un mutuel consentement entre
 » nous, ces filles sautèrent à notre col, et nous en leurs
 » doux embrasements (*sic*), encore tous effrayés, et ayant
 » estroittement enlassés nos bras les uns dans les autres,
 » nous tombasmes doucement par terre.

O le doux choc ;- ô l'heureuse rosée
 Qui ne peut estre assez recompensée.
 Que Mulciber le forgeron des Dieux,
 Tousiours nous forge, et en semblables lieux
 Mesmes esclairs et semblable tonnerre
 Qui dans cet' antre en fuyant nous resserre.

(1) L'expression n'est pas, comme on pourrait penser, un non-sens : Elle revient à « nous reprîmes possession de nos esprits. » Le grand Corneille, en 1625 ou 1629, employait *courage* avec l'acception de *cœur* ou *dme* ; on peut le voir par les premiers actes de *Mélite* où le mot revient si souvent. Cf. dans l'édition des *Grands Ecrivains*, Marty-Lavaux, *Lexique*, t. I, p. 227.

LE SATYRICON DE BARCLAY.

Qu'un Thessalicque et plus qu'orgueilleux vers
Troublant l'enfer le mette de trauers.

» Percas (qui scauoit estre parmy les femmes) encore q
» se deschargeast de ses blandices pour en charger c
» fille, il ne se relena poit que tout pesant du plaisir q
» auoit receu avec elle. Mais moy grossier et maladuisé
» i'estois, me laissant vaincre a de petites difficultez p
» honteuses que repugnantes ; je laissay emporter à c
» que ie tenois embrassee, vne triste et contraincte
» toire. »

Quant à Bérault, il va continuer à pratiquer, avec succès qui varie, l'art d'exécuter autour des difficultés mouvements tournants.

Voici sa *version* :

« Sur ces entrefaites un grand coup de tonnerre vint
» donner et nous estonna tellement que nous demeurâmes
» quelque temps en cet estat.

L'agréable tonnerre, ô la tempeste heureuse !
En tomba-t'il jamais une plus gracieuse ?
Puisse à ce prix souuent le boiteux Lemnien
Mettre un foudre à la main du grand Saturnien
Et que souuent la peur d'un orage nous porte
Dans le creux d'un rocher basti de cette sorte.
Amour, et vous aussi Deesse des Amans
Pussions-nous rencontrer de tels enchantemens
Que par des mots pareils tousiours l'enfer se fende
Et sur terre en plain jour les tenebres espanse.

« De vous dire à quoi songeait Percas durant tout
» bruit je n'en scay rien. Il estoit assez corrompu pour
» user au desaduantage de ces Dames ; pour moi qui est
» grossier et qui natvrellement n'auois point l'esprit p
» à la malice, je n'en eus pas seulement la volonté. »

Enfin, voyons comment Drouet de Maupertuy a pu
Barclay « à la teinture. »

« Les deux jeunes filles cherchoient la porte de la gr
» pour se sauver, mais elles étoient si éperdues et la p

ETIN DU BIEN

saisi (*sic*)
les firent
r de deux
que foiblen
fîmes ce q
ir disoit : e
des Démon
ious plus l
ez-vous mie
atumèrent ;
déjà Percas
partage ; pe
lui et qu'o
espect pou
eux sur cell
bien je ne
ti et dont
Mais com
oit sans le :

z votre sen
moi qui
s, laquelle
ous répond
ir toutes le
l'imitation
gie. Pour fa
à dire cec
l'observatio
utre branch
ls progrès à
es sûrs et
éuni un no
me celui qu

DU PRIX ACTUEL DES LIVRES ANCIENS

VENTE DE LA BIBLIOTHÈQUE

DE FEU M. LE COMTE OCTAVE DE BEHAQUE

Membre de la Société des Bibliophiles français

(Suite.)

863. Œuvres de théâtre de M. Nivelles de la Chaussée, de l'Académie française. *Paris, Prault fils, 1752; 3 vol. in-12, mar. citr. fil. tr. dor. (Anc. rel.). — 270 fr.*

Précieux exemplaire, à cause de la note qu'on lit sur la garde de chaque volume. « Donné par M^{me} Sophie (fille du roi Louis XV), ce mois de mai 1754. C. R. » (?)

Les armes sont celles de Mesdames de France, et la couleur citron est la couleur adoptée par M^{me} Sophie pour les reliures de sa bibliothèque.

De la bibliothèque du marquis de Coislin (1847).

866. Amalaric, tragédie en cinq actes, en vers (par le père Vionet, jésuite. *Paris, 1743; in-8, mar. rouge, riches compart., tr. dor. (Padeloup). — 340 fr.*

Exemplaire de dédicace, aux armes de Fleurieu de la Tourette, prévôt des marchands de Lyon, avec son portrait ajouté.

873. La Folle Journée, ou le Mariage de Figaro, comédie en cinq actes, en prose, par M. de Beaumarchais. *De l'imprimerie de la Société typographique (Kehl), 1785; grand in-8, papier, vélin, mar. vert clair, fil., large dentelle (Capé). — 410 fr.*

Avec le portrait de Beaumarchais d'après Cochin, gravé par Leroy, et les deux suites de figures d'après Saint-Quentin, l'une gravée par Liénard et Lingé, l'autre par Malapeau.

874. Charles IX, ou l'École des Rois, tragédie, par Marie-Joseph de Chénier. *Paris, Didot, 1790; in-8, pap. vélin, mar. rouge, fil. (Bradel-Derome). — 350 fr.*

Bel exemplaire de la première édition, avec les figures de Borel, gravées par Delignon, avant la lettre.

880. Les Après-Soupers de la Société, petit théâtre lyrique et moral, sur les aventures du jour. *Paris, chez l'auteur, 1782-*

912. Conqueste que fit le grand Roy Charlemaigne ès Espaignes Avec les nobles prouesses des douze pers de France et aus celle de Fierabras. *Cy finist Fierabras imprime a Lyon par Pierre de Sainte Lucie dit le Prince, lan de grace mil cinq cent cinquante deux le viii^e jour daoust*; in-4, goth. à longues lignes, fig. sur bois, mar. rouge, fil., dos orné, tr. dor. (Trautz-Bauzonnet). — 660 fr.

Édition fort rare, non indiquée par les bibliographes.

920. L'Hystoire des nobles et vaillans chevaliers nommez Mill et Amys. *A Paris par Alain Lotrian et Denis Janot* (vers 1530 petit in-4 goth., maroq. vert, jans., doublé de maroq. rouge comp. tr. dor. (Kœhler). — 590 fr.

Exemplaire du prince d'Essling.

926. L'Histoire de Palmerin d'Olive, fils du roy Florendos et de Macedone et de la belle Griane, fille de Remicius, empereur de Constantinople, par Jan Maugin, dit le Petit Angevin. *Paris Estienne Groulleau, 1553*; in-fol., fig. sur bois, maroq. rouge fil., tr. dor. — 595 fr.

Bel exemplaire relié par Padeloup et aux armes du comte de Toulouse. provient de la bibliothèque du roi Louis-Philippe et, en dernier lieu, de celle de M. Yemeniz.

927. La Plaisante et amoureuse Histoire du Chevalier doré et de la Pucelle surnommée Cœur d'Acier. *A Lyon, par Benoist Rigaud, 1577*; in-16, fig. sur bois, mar. vert, fil., compart., dos orné, tr. dor. (Duru). — 405 fr.

Petit roman de chevalerie de la plus grande rareté. Nous ne connaissons qu'un autre exemplaire de cette édition.

928. Le Livre des trois fils de roys, cest assavoir de France, Daugleterre et Descosse, lesquelz en leur jeunesse pour la foy chrestienne soutenir au service du roy de Secille, eurent de glorieuses victoires contre les Turcz. *Cy finissent les troys fils de roys, imprimez a Lyon, par Claude Nourry, lan 1508*; petit in-fol. goth. de 105 ff. à longues lignes, fig. sur bois, maroq. rouge, fil., dos orné, tr. dor. doublé de maroq. bleu, dentelle (Trautz-Bauzonnet). — Aujourd'hui chez le baron Seillière.

Édition précieuse et fort rare, que M. Brunet n'a connue que pour l'avoir indiquée dans le catalogue Moriguy (n° 80).

931. Histoire du petit Jean de Saintré et de la dame des Belles

PRIX ACTUEL DE LIVRES ANCIENS.

dernière œuvre d'iceluy, pour la récréation des bons e
Paris, par Richard Breton, 1565; petit in-8, fig. sur bois
rouge, dent. intér., dos orné, tr. dor. (Trautz-Bauzonnet
2,600 fr.

Superbe exemplaire de ce volume rare et précieux composé de fig
plus grotesques qui, si elles ne sont pas de Rabelais, comme le dit
ont été inspirées au moins par son livre.

Exemplaire de M. Solar.

947. La Navigation du compagnon à la bouteille. Rouen,
et Jean Dugort frères, 1545; in-16, fig. sur bois, mar.
fil., doublé de mar. rouge, dentelle, tr. dor. (Bauzonnet
1,560 fr. Chez M. le baron de La Roche-Lacarelle.

Charmant exemplaire de l'un des plus rares petits livres de la collec
belaisienne, qui a été publié sous plusieurs titres : *Le Disciple de Pant*
la Navigation de Panurge, Bringuenarilles, etc.

Exemplaire de Solar.

949. Nouvelles récréatives, plaisantes, curieuses et admi
d'un renommé vieil homme nommé Panurge et du voya
fit son âme en l'autre monde pendant le rajeunissement
corps. A Thoulouze, par Bienfaisant Chassediabls,
in-16, mar. orange, filets, dentelle, dos et plats ornés de
doublé de mar. bl., large dentelle à petits fers, tr. dor. (T
Bauzonnet). — 950 fr.

Petit ouvrage fait à l'imitation de Rabelais.

Charmante reliure de Trautz-Bauzonnet. Exemplaire de Clinchamp
Solar.

953 L'Histoire joyeuse et récréative de Tiel Vlespiègle. Or
par Éloy Gibier (S. d., vers 1571). — Le voyage et navi
que fit Panurge, disciple de Pantagruel. Orléans, par
Gibier, 1571; 2 tomes en 1 vol. in-16, mar. rouge, con
tr. dor. (Bauzonnet). — 950 fr.

Très beaux exemplaires de deux livrets très rares. De la bibliothèque
Ch. Brunet.

967. La Vraye Histoire comique de Francion, composée p
colas de Moulinet, sieur du Parc (Ch. Sorel), soigneur
reveue et corrigée par Nathanaël Duez. A Leyde, 1668;
petit in-12, front. gr. et fig., mar. rouge, fil., dos orné, t
(Trautz-Bauzonnet). — 710 fr.

Joli exemplaire de cette édition, qui se joint à la collection des Elsc

front. gravé, mar. citron, dos orné, fil., doublé de mar. vert dentelle, tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 500 fr,

Rareté recherchée des bibliophiles.

1022. La Princesse Agathonice, ou les Différens caractères de l'amour, histoire du temps. *Paris, Guillaume de Luines* (1693) petit in-12, mar. rouge, fil., très riches compart., dos orné, tr. dor. (*Padeloup*). — 600 fr.

Joli volume provenant de la bibliothèque de Méon et de celles de Pixérécourt et de Solar.

1026. Suite du quatrième livre de l'Odyssée d'Homère, ou le Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse (par Fénelon). *Paris chez la veuve de Claude Barbin*, 1699; in-12, 208 pages, mar. bleu, jans., tr. dor., doublé de mar. rouge, dent. (*Trautz-Bauzonnet*). — 1,520 fr.

Edition originale de ce fragment de *Télémaque*, qui se reconnaît à la manière dont le mot *Odyssée* est orthographié au titre courant du texte. On lit *Odisee* jusqu'à la page 120, *Odissée* jusqu'à la page 168, et ensuite jusqu'à la fin *Odyssée*. Ce volume était d'une beauté exceptionnelle.

1027. Les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse, par Fénelon première édition conforme au manuscrit original (publ. par le marquis de Fénelon). *Paris*, 1717; 2 vol. in-12, mar. rouge (*Capé*). — 300 fr.

Portrait de Fénelon d'après Bailloul, gravé par Duflos, et figures de Bonnart. Edition originale, en gros caractères.

1029. Les Aventures de Télémaque, par Fénelon. *De l'imprimerie de Monsieur (P.-Fr. Didot jeune)*, 1785; 2 vol. in-4, pap. vél. fig. de Monnet, gr. par Tilliard, mar. r., large dentelle, double de tabis, tr. dor. (*rel. anc.*). — 680 fr.

Reliure ordinaire.

1030. Le Jésuite à tout faire, histoire galante. *Liège, Paul de la Tour (Holl.)*, 1700; petit in-12, fig., mar. rouge, fil., dos orné, tr. dor. (*Derome*). — 175 fr.

Exemplaire du chevalier de Fleuriot, de Méon et de la Bédoyère.

1036. Le Diable boiteux, par M. le Sage, édition augmentée d'une Journée des Parques, du même auteur, avec les Entretiens de cheminées de Madrid et les Béquilles du diable boiteux (par M. Bordelon). *Paris, Damonville*, 1756; 3 vol. in-12, fig.

1068. Romans et contes de M. l'abbé de Voisenon. *A Paris, chez Bleuet, de l'impr. de Didot l'aîné, an VI, 1798; 2 vol. in-18, mar. rouge, fil., dos orné, tr. dor. (Capé). — 475 fr.*

Exemplaire en papier vélin. Portrait et figures avant la lettre, sauf celle de la page 85 du tome II.

1079. Le Compère Matthieu, ou les Bigarrures de l'esprit humain (par l'abbé du Laurens). *Paris, Patris, 1796; 3 vol. in-8, fig., mar. vert, tr. dor. — 569 fr.*

Exemplaire en papier vélin. « Très rare sur ce papier, surtout avec les figures avant la lettre. »

1083. Les Amours du chevalier de Faublas, par J.-B. Louvet. *Paris, chez l'auteur, an vi (1798); 4 vol. in-8, pap. vél., mar. rouge, filets, dos orné, large dentelle, tranc. dor. (Hardy). — 1,405 fr.*

Cet exemplaire contient : 1° 5 portraits de J.-B. Louvet gravés par Bonneville (d'après lui-même), Lips (d'après Bréa), Simonet (d'après Devéria), Pernard et Adam.

2° La suite avant la lettre des 27 planches dessinées par Demarne, Dutertre, Mademoiselle Gérard, Marillier, Monsiau et Monnet, gravées par Baquoy, Choffard, Courbe, Dambrun, Delaunay, Dupreel, Halbou, Lemire, Patas, Saint-Aubin, etc.

On a ajouté à cette suite 4 planches doubles avant la lettre, qui présentent des différences assez notables. 1° A la page 23 du tome I^{er}, la planche gravée par Letellier d'après Queverdo. 2° A la page 154 du même volume, 2 épreuves de la planche gravée par Courbe d'après Marillier. 3° A la page 203 du t. III. la planche gravée par Ponce d'après Marillier.

3° La suite des 8 figures de Collin, de l'édition Tardieu (1821), avant la lettre et les eaux-fortes.

4° Une suite de 20 gravures coloriées.

5° La suite de 13 gravures in-18 dessinées par Chaillou et gravées par Lorieux.

Ensemble 85 pièces.

1084. Les Liaisons dangereuses, lettres recueillies dans une société et publiées pour l'instruction de quelques autres, par C*** de L*** (Choderlos de Laclos). *Londres (Paris), 1796; 2 vol. in-8, pap. vélin, mar. orange, fil., dos orné, large dentelle, tr. dor. (Hardy). — 970 fr.*

Cet exemplaire est de la réimpression faite vers 1812. Il contient : 1° Le portrait de Choderlos de Laclos, gravé par Morel d'après Carmontelle. 2° La suite des figures dessinées par Monnet et Mademoiselle Gérard, gravées par Baquoy, Lemire, Duplessis-Bertaux, Lingée, Patas, Masquelier, Simonet et Triere, avant la lettre et les eaux-fortes. (Les planches avant la lettre portent la tomaison des volumes et la pagination.) 3° La suite des figures dessinées par

PRIX ACTUEL DE LIVRES ANCIENS.

1166. Les Contes aux heures perdues du sieur d'Ouille Metel), ou le Recueil de tous les bons mots, reparties, équivoques et autres contes facécieux non encore imprimez. *Paris* 1644; 4 vol. in-8, front. gravé, mar. rouge (*Chambolle-Du*) — 440 fr.

Edition originale, la seule complète des contes de d'Ouille.

1171. Nouvelles galantes et comiques (par Doneau de Visé). *Paris* Claude Barbin, Estienne Loyson et Gabriel Quinet, 1669; 3 in-12, mar. rouge, fil., dos orné, tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*) — 475 fr.

Collection très rare des trois volumes de Doneau, de Visé et en beaux exemplaires.

1175. Les Entretiens de la grille, ou le Moine au parloir, histoires familières (par de Chavigny). *Cologne (Hollande)*, 16 in-12, mar. orange (*Trautz-Bauzonnet*). — 300 fr.

Frontispice gravé par Schoonbeeck.

1178. Nouveaux contes à rire et aventures plaisantes de ce temps ou Récréations françoises. *A Cologne, chez Roger Bontet* 1702; petit in-8, mar. rouge, fil., dos orné, non rogné (*Chambolle-Duru*). — 239 fr.

Exemplaire non rogné. Frontispice et figures à mi-page.

1183. Contes moraux, par Marmontel. *Paris, Merlin*, 1775; in-8, portrait d'après Cochin, gravé par Saint-Aubin, mar. rouge, fil., tr. dor. (*Rel. anc.*). — 900 fr.

Trois frontispices et 23 charmantes figures de Gravelot gravées par de Laugé, Pasquier, Rousseau. etc.

1184. Tableaux de la bonne compagnie, ou Traits caractéristiques anecdotes secrètes..., recueillis dans les sociétés du bon ton pendant les années 1786 et 1787 (par Restif de la Bretonne), accompagnées de planches en taille-douce, dessinées et gravées par Moreau le jeune. *Paris (Neuwied)*, 1787; 2 vol. in-12, mar. rouge, dos orné, tr. dor. (*Hardy*). — 330 fr.

Première édition, avec le premier tirage des gravures.

1191. Le Décaméron de M. Jean Boccace, Florentin, traduit d'italien en françois par maistre Antoine le Maçon. *A Paris* par Guillaume Roville, 1558; in-16, mar. rouge, milieu à 1

1226. Clarisse Harlowe, par Richardson, traduction par M. Le Tourneur. *Genève*, 1785-1786; 10 vol. gr. in-8, mar. vert, fil., tr. dor. (*anc. rel.*). — 520 fr.

Exemplaire en grand papier de Hollande, avec les figures de Chodowiecki avant la lettre.

1227. Les Souffrances du jeune Werther, par Goethe, traduction nouvelle (par M. de la Bédoyère). *Paris*, Didot, 1809; in-8, demi-rel., mar. viol., non rog. — 645 fr.

Exemplaire en papier vélin, avec les figures de Moreau gravées par de Ghendt et Simonet, avant la lettre et les eaux-fortes.

1228. Les Mille et une Nuits, contes arabes, traduits en françois par M. Galland. *Paris*, veuve Claude Barbin et Florentin Delaulne, 1704-1717; 12 vol. in-12, veau marbr. et veau br. — 560 fr.

Édition originale, très rare. Réunion de volumes plus ou moins grands de marges et de reliures différentes.

1235. Recueil fait au vray de la chevauchée de l'asne, faicte en la ville de Lyon : et commencée le premier jour du mois de septembre l'an mil cinq cent soixante-six avec tout l'ordre tenu en icelle. *Lyon*, par Guillaume Testefort, 1566; petit in-8, mar. vert, fil., tr. dor. (*Bauzonnet*). — 555 fr.

Bel exemplaire de cette pièce facétieuse en prose et en vers, des plus rares.

1250. Le Moyen de parvenir, œuvre contenant la raison de tout ce qui a été, est et sera (par Beroalde de Verville). *Imprimé cette année*; petit in-12 de 439 pages, mar. violet (*Trautz-Bauzonnet*). — 210 fr.

Jolie édition qui se place dans la collection des Elzevier. Exemplaire court de marges... Pourquoi en maroquin violet?...

1257. La Fluste de Robin, en laquelle les chansons de chasque mestier s'égayent; vous y apprendrez la manière de jouer de la fluste ou bien de vous en taire, avec traits de parolles dignes de vostre veüe, si les considerez. *S. l.*, 1519 (1619); petit in-8 de 16 feuillets, mar. rouge, compart., dos orné, tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 320 fr.

Facétie singulière et spirituelle, rarissime, mais très licencieuse.

1259. Thrésor des Récréations, contenant histoires facétieuses et honnestes, propos plaisans et pleins de gaillardise... *Rouen*,

BULI

12, mar. ro
l. — 405 fr
rieux et rare.

anfares et C
et basse (C
Pierre Du
mar. oran

s singuliers et
e M. de Chaj
ges.

ouvelles et
le ses fanta
Champenois
et in-12, ma
). — 380 fr

élices ou D
ontres et p
France, p
pour réjou
tiles et fac
Verboquet,
ier que par
n (*Trautz-*
ils les plus ra

bliothèque de
acétieux R
réservatif c
vé, mar. or
édition, qui s
0 millimètres.

mpagnie ag
curieux div
ser la melai
la campag
ge (*Trautz-*
ontispice grav

PRIX ACTUEL DE LIVRES ANCIENS.

1337. L'Éloge de la Folie, traduit du latin d'Érasme, par M. G. de ville, édition revue et corrigée (par Meunier de Querlon) celle de Basle. (Paris) 1751; in-12, tiré in-4, frontisp. et d'Eisen, gr. par Tardieu et autres, mar. rouge, large dent (Derome père). — 1,700 fr.

Bel exemplaire, en grand papier, réglé en rouge et bleu, avec les encadrements qui entourent les figures tirés en noir et en rouge.

Exemplaire de La Bédoyère.

1354. La Sepmaine, ou Sept Journées du conte Hannibal Roi gentilhomme ferrarois, ausquelles entre dames et chevaliers courans se traite des matières contenues en la page suivante Paris, 1595; in-8, mar. orange, doublé de mar. bl. (Trautz-Bauzonnet). — 690 fr.

Dans ces entretiens, l'auteur traite, entre autres sujets, de l'amour hui de la beauté, de l'honneur, du duel, de la noblesse, des richesses, de la prudence des armes et des lettres, etc.

1360. Les Azolains de Monseigneur Bembo. De la Nature d'Amour traduitz d'italien en françoys, par Jehan Martin. Imprimé Paris, par Michel Vascosan, 1545; in-8, mar. citr. (Trautz-Bauzonnet). — 230 fr.

Exemplaire de la bibliothèque de M. de Chaponay.

1363. Le Monophile, par Estienne Pasquier. Paris, Estienne Groulleau, 1555; petit in-8, mar. rouge (Trautz-Bauzonnet). — 235 fr.

Bel exemplaire de M. Solar.

1366. La Récréation et Passetemps des amoureux, conte plusieurs devis joyeux sur la police d'amours, ainsi que ordinairement les amants avec leurs amies. Le tout traduit et vellement en françoys. Lyon, par Jean Saugrain, 1559. (fin :) A Lion (sic), par Jean d'Ogerolles, 1559; in-16, 96 mar. bleu, dos et milieu des plats à la rose (Trautz-Bauzonnet). — 400 fr.

« Petit volume d'une grande rareté et dont aucun bibliographe n'avait mention jusqu'ici. Sous un titre piquant, l'éditeur a donné comme un nouveau un livre alors déjà ancien et bien connu, qui n'est autre que les *Amours*, de Martial d'Auvergne. Non content d'en avoir changé le titre pour mieux dissimuler l'origine de l'ouvrage, il le donne comme n'étant qu'une traduction. C'est aussi dans le même but, sans doute, qu'il s'est borné à prendre 22 arrêts sur les 51 que contient le livre de Martial d'Auvergne, et qu'il a placé par de nouveaux sommaires les anciens qui étaient en tête de chaque arrêt. Le choix qu'il a fait des 22 arrêts se compose des n° 2, 3, 4, 5, 9, 16, 24 à 33, 35, 37, 40, 41 et 45 du recueil complet. »

1392. *Le Cabinet d'Amour et de Vénus. Cologne, chez les héritiers de Pierre Marteau (Holl., à la Sphère), S. d. (vers 1690); 2 tomes en 1 vol. pet. in-12, mar. rouge (anc. rel.). — 305 fr.*

Ce recueil est, sous un titre différent, le même que celui intitulé : *Bibliothèque de l'Arétin*; mais cette édition est plus rare. M. Brunet n'en parle pas. Douze vignettes au trait ont été ajoutées à cet exemplaire, qui provient de la bibliothèque de M. Veinant.

1393. *Le Pot aux Roses découvert, ou le Rabais des filles d'amour. A Paris, chez Nicolas Alexandre, 1615; in-8 de 14 pages, mar. rouge, fil. dos orné, tr. dor. (Trautz-Bauzonnet). — 165 fr.*

Édition originale de cette pièce facétieuse.

1395. *L'Escole des Filles, ou la Philosophie des Dames, divisée en deux dialogues (par Hélot). Imprimé à Fribourg, chez Roger Bon-Temps, 1668; pet. in-12, front. gravé, mar. rouge, jans. tr. dor. (Duru). — 155 fr.*

Très bel exemplaire d'un petit livre fort rare. La première édition de 1655 est introuvable.

1396. *L'Escole des Filles, ou la Philosophie des dames, divisée en deux dialogues (par Hélot). A Villefranche, sous la presse des paillardes, 1686; in-12, mar. rouge, fil. dos et coins ornés, tr. dor. (Hardy). — 155 fr.*

Très joli exemplaire rempli de témoins de cette édition, aussi rare que celle de 1668. De la bibliothèque de M. Auvin.

1397. *L'Escole des Filles en dialogues. A Paris, chez Louis Chamhoudry, 1672; in-12, mar. citr. fil. dos orné, doublé de mar. vert (Trautz-Bauzonnet). — 550 fr.*

Ce livre n'a rien de commun avec les précédents que le titre. Il est écrit dans un tout autre esprit. Sa vraie place serait à la morale.

1404. *Le Putanisme d'Amsterdam. Livre contenant les tours et les ruses dont se servent les p.... et les m.... comme aussi leur manière de vivre, leurs croyances erronées et en général toutes les choses qui sont en pratique parmi ces donzèles. A Amsterdam, chez Elie Jogchemse de Rhin, 1681; in-12, mar. rouge (Duru). — 450 fr.*

. Exemplaire non rogné d'un petit volume fort rare.

auté. Discours divers... avec la Paule-graphie ou les beautés d'une dame tholosaine, nommée la par Gabriel de Minut. A Lyon, par Barthelemi

LETIN DU BI

, mar. bl. co
10 fr.

ivre aussi rare
la sur les usa
ie à l'éloge de l
ption minutien
était douée...
Pauls qui, dit

ti-malice, ou
it dit Brye-(
bue aux hor
ouver, par
Paris, che
Trautz-Bauz

eries des fe
royent les r
ollande, à .
s orné, tr.

ux, remarquat
d. Solar.

lérature (rec
Sauzet, 17
yk, mar. ro

papier, relié
récourt et bar

Guez de Bi
gravé par R
-Bauzonnet).

laire en grand

ou la Confr
our l'élection
et de Marfi
Sultanini,
augmentée
s Nonains,

(Holl.), 1669 ; pet. in-12, 6 ff. prél. et 255 pages, mar. citr. fil., dos orné, tr. dor. (Trautz-Bauzonnet). — 550 fr.

Hauteur : 130 millimètres. Édition rare, plus complète que celles de Cologne, s. d. et 1670, qui ne contiennent pas le *Nouveau Parloir des nonains*.

1441. Le Grand Dictionnaire des Précieuses, historique, poétique... armoirique, etc., par le sieur (Baudeau) de Somaize (avec la table). Paris, Jean Ribou, 1661, 3 tomes en 1 vol. in-8, mar. rouge, dos orné à la Padeloup, tr. dor. (anc. rel.). — 520 fr.

1447. Éymologie ou Explication des Proverbes françois, divisée en trois livres par chapitres en forme de dialogues, par Fleury de Bellingen. La Haye, Adr. Vlacq, 1656 ; pet. in-8 mar. rouge, fil. tr. dor. (Derome). — 360 fr. à M. Édouard Bocher.

Joli exemplaire provenant de la bibliothèque de M. de Chaponay.

1453. Les Emblèmes du seigneur Jean Sambucus, traduits de latin en vers françois. A Anvers, de l'imprimerie de Christophle Plantin, 1567 ; in-16, fig. sur bois, mar. rouge, jans. (Trautz-Bauzonnet). — 245 fr.

Court de marges.

1454. Le Centre de l'Amour découvert sous divers emblesmes galans et facétieux. A Paris, chez Cupidon (Holl.), s. d. ; pet. in-4 oblong, vélin. — 300 fr.

92 planches, dont quelques-unes assez libres, ayant chacune en regard une pièce de vers français.

1464. Les Dialogues de Jaques Tahureau, gentilhomme du Mans, non moins profitables que facétieux, où les vices d'un chacun sont repris fort asprement. A Paris, chez Gabriel Buon, 1580 ; in-16, mar. bleu, jans. tr. dor. doublé de mar. citr. dentelle à petits fers, tr. dor. (Trautz-Bauzonnet). — 460 fr.

Jolie reliure de Trautz sur un bel exemplaire.

1466. Les Dialogues de messire Speron Sperone, Italien, traduitz en françois par Claude Gruget, Parisien. A Paris, par Estienne Groulleau, 1551 ; in-8, mar. brun, fil. dos orné, tr. dor. (Trautz-Bauzonnet). — 265 fr.

1469. Hexameron ou Six Journées, contenant plusieurs doctes discours sus aucuns points difficiles en diverses sciences, avec maintes histoires notables et non encore ouyes, fait en espagnol par Antoine de Torquemade et mis en françois par Gabriel

Gosse et Neaulme, 1728 ; 3 vol. in-fol., mar. rouge, fil., large dentelle, dos orné, tr. dor. (*Rel. anc.*) — 1,985 fr.

Frontispice et figures de B. Picart. Belle reliure très fraîche, mais d'un relieur ordinaire.

1500. Œuvres complètes de Voltaire (Avec des avertissements et des notes par Condorcet, imprimées aux frais de Beaumarchais). (*Kehl*) *De l'imprimerie de la Société littéraire typographique*, 1784-1789 ; 72 vol. in-8, pap. vergé, mar. rouge, dent., tr. dor. — 1,100 fr. à M. Piat, notaire à Paris.

Exemplaire de souscription, dans une bonne reliure ancienne et contenant d'anciennes épreuves des figures de Moreau (1^{re} suite).

1504. Œuvres de M. de Falbaire de Quingey. *Paris*, 1763-1771 ; in-8, mar. rouge (*anc. rel.*). — 350 fr.

11 jolies figures de Gravelot gravées par Delaunay, de Longueil, etc.

1505. Œuvres du Philosophe de Sans-Souci (Frédéric II). Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg. Poésies diverses. Lettres. *Au donjon du château et à Berlin*, 1750-1762 ; 3 vol. in-8, gr. pap., mar. rouge, dos orné, fil., tr. dor. (*rel. anc.*). — 500 fr.

Très bel exemplaire aux armes de M^{me} de Pompadour.

1513. Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes, tant en prose qu'en vers. *A Utrecht, chez Antoine Schouten*, 1699 ; pet. in-12, mar. orange, fil., dos orné, tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 240 fr.

Recueil différent de celui qui a paru sous le même titre à Cologne, en 1663 et 1667. Une seule pièce se trouve dans les deux : *Le Voyage de Chapelle et Bachaumont*. On remarque dans celui-ci 10 contes en vers, les *Quiproquos* de la Fontaine, le *Rossignol*, etc.

1519. Les Voyages de plusieurs endroits de France et encores de la terre sainte, d'Espagne, d'Italie et autres pays. — Les Fleuves du royaume de France (par Charles Estienne). *A Paris, Charles Estienne*, 1552 ; pet. in-8, mar. rouge, fil., dos orné, tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 280 fr.

1529. Relation journalière du voyage du Levant faict et décrit par haut et puissant seigneur Henri de Beauveau, baron dudict lieu, etc. *Nancy, par Jacob Garnich*, 1615 ; in-4, mar. rouge, jans., tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 450 fr. à M. de Germonnière.

Édition la plus recherchée de ce voyage.

excudebat anno 1582 ; pet. in-4, mar. rouge, milieu dorure du xvi^e siècle, dos orné, tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 275 fr. à M. de Champ-Repus.

Titre gravé et 59 planches. Très beau recueil composé d'arabesques et d'ornements variés à l'infini. Exemplaire de M. Solar.

1549. Les Grâces (Recueil d'écrits sur les Grâces, par l'abbé Massieu et autres, publ. par Meunier de Querlon). *Paris, L. Prault, 1769* ; in-8, fig., mar. bl. (*Capé.*) — 166 fr.

Titre gravé par Moreau, frontispice par Boucher, et 5 fig. d'après Moreau, gravées par Longueil et Simonet.

1553. La Vie de César Borgia, appelé du depuis le duc de Valentino, décrite par Thomas Tomasi. *Imprimé à Monte-Chiaro, (Amsterd., D. Elzevier), 1671* ; pet. in-12, mar. rouge, jans. (*Trautz-Bauzonnet*). — 305 fr.

Exemplaire non rogné, provenant des ventes Pixérécourt, Taylor et Pieters.

1556. Le Népotisme de Rome, ou Relation des raisons qui portent les papes à aggrandir leurs neveux (par Gregorio Leti), trad. de l'italien. (*Holl., Elzevier, à la Sphère*) 1669 ; 2 parties en 1 vol. in-12 ; mar. bl. clair, fil., dos orné, non rogné (*Trautz-Bauzonnet*). — 200 fr.

1572. La Vie du vénérable Vincent de Paul, instituteur et supérieur général de la congrégation de la Mission, divisée en deux livres, par M. Louis Abelly. *A Paris, chez Nic. Couterot, 1698* ; in-8, beau portrait gravé par Landry, mar. r., fil., dos orné, tr. dor. (*rel. anc.*). — 245 fr.

1576. Histoire des Albigeois et gestes de noble Simon de Montfort, descrite par Pierre des Valées Sernay, randue de latin en françois par M. Arnaud Sorbin. *A Tolose, par Arnaud et Jacques Colomies frères, 1568* ; petit in-4, mar. r., fil. (*Trautz-Bauzonnet*). — 205 fr.

« Première édition, peu connue et beaucoup plus rare que la réimpression qui a été donnée à Paris, chez Guillaume Chaudière, en 1569. Les deux éditions diffèrent totalement. Guillaume Chaudière, imprimeur de la seconde, dans son *avis au lecteur*, nous apprend qu'Arnaud Sorbin s'était servi, pour la première, d'un ms. « fort vieil et corrompu », mais que lui, G. Chaudière, avait pu s'en procurer un autre, « lequel, ajoute-t-il, bien que je ne l'aie eu au commencement de mon impression, si je l'ai eu de si bonne heure qu'il fera connoître une grande différence entre les deux impressions. » Exemplaire court de marges et mal restauré.

1604. Vues de maisons royales, palais, châteaux et villes, 43 pl. gravées par Israël Silvestre et autres, comprenant le Louvre, les Thuilleries, le Palais-Royal, le collège des Quatre-Nations, Vincennes, le château de Madrid, Saint-Germain-en-Laye, Fontaine-Belleau, château de Monceaux, Blois, Chambord, Compiègne, Stenay, Metz, Verdun. etc., etc. In-fol., mar. rouge, fil., tr. dor. (*anc. rel. aux armes de France*). — 450 fr. pour S. A. R. le duc d'Aumale.

1605. Vues des plus beaux lieux de France et d'Italie. Vues des belles maisons de France. Vues des belles maisons des environs de Paris. Vues des plus beaux endroits de Versailles. Vues de Rome et des environs, par Perelle. Gr. in-4 obl., mar. rouge, fil., tr. dor., dos orné (*rel. hollandaise*). — 1,000 fr.

Ce recueil contient 255 estampes avec l'adresse de Langlois et beaucoup annoncées avant la lettre. Cependant les épreuves de beaucoup de planches devaient être de second tirage.

1615. Abrégé chronologique de l'histoire de France, par le sieur de Mezeray. *Amsterdam, Abr. Wolfgang*, 1673-74; 6 vol. in-12, front. gravé et portraits. — Histoire de France avant Clovis, par le même. *Amsterdam, Abr. Wolfgang*, 1692; in-12, front. gravé. Ensemble 7 vol. in-12, maroq. rouge, jans., tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 900 fr.

La reliure n'est pas digne du nom qu'elle porte.

1630. L'Histoire et discours au vray du siège qui fut mis devant la ville d'Orléans, par les Anglois, le mardy XII jour d'octobre MCCCXXVIII, régnant alors Charles VII de ce nom roy de France, avec la venue de Jeanne la Pucelle, et comment par grâce divine... elle feict lever le siège de devant aux Anglois; prise de mot à mot... d'un vieil exemplaire escript à la main en parchemin, et trouvé en la maison de la dicte ville d'Orléans, par Léon Trippault. *A Orléans, par Saturnin Hotot*, 1576; in-4 V et 50 ff., mar. bl., dos fleurdelisé, tr. dor. (*Trautz-Bauzet*). — 950 fr.

ière et très rare édition d'un des plus anciens et des plus précieux documents existant sur Jeanne d'Arc et le siège d'Orléans.
bel exemplaire.

Heroinæ nobilissimæ Joannæ Darc Lotharingæ vulgo Aurensis Puellæ historia; ejusdem mavortiae virginis innocentia lumniis vindicata authore Joanne Hordal. *Ponti-Mussi*, 1612;

in-4, front. et deux portraits de Jeanne d'Arc gravés par Léonard Gaultier, mar. bl., jans., tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 455 fr.

Un des quelques exemplaires connus en papier fort. Le frontispice représente l'ancien monument de Jeanne d'Arc sur le pont d'Orléans.

1637. Mémoires de Philippe de Commines, seigneur d'Argenton. *Leyde, chez les Elseviers, 1648*; petit in-12, titre gravé, maroq. rouge; fil. et coins fleurdelisés (*Trautz-Bauzonnet*). — 790 fr. Hauteur : 130 millimètres.

1639. Les Gestes de François de Valois, roy de France, dedans lequel œuvre on peult congnoistre tout ce qui a este faict par les François depuis l'an 1513 à l'an 1539; premièrement composé en latin par Estienne Dolet, et après par luy mesme traduit en langue françoise. *Lyon, chez Est. Dolet, 1540*; petit in-4, mar. rouge (*Trautz-Bauzonnet*). — 999 fr.

Première édition en français. Superbe exemplaire de M. Solar.

1643. Le Livre ¶ forest de Messire Bernardin Rince Millannoys, docteur en médecine, contenant ¶ explicant briefuement Lappareil, les jeux ¶ le festin de la Bastille. *On les vend au clos Bruneau, a lenseigne des deux Boules*. (Au recto du dernier feuillet :) *Imprime a Paris en la maison de Jehan Gourmont, lan mil cinq cens ¶ dix huict*. Petit in-4 goth. de 10 feuillets non chiffrés, fig. sur bois, mar. rouge, doublé de mar. olive, avec ornements du xvi^e siècle, à petits fers (*Cuzin*). — 980 fr.

Opuscule rarissime, composé à l'occasion d'une fête donnée à Paris, sous François I^{er}, en réjouissance du mariage projeté du fils aîné de ce monarque avec Marie fille de Henri VIII.

1644. La Triumphe de la paix, celebree en Cambray avec la declaration des entrees et yssues des dames, roix, princes et prelatz : faicte par Maistre Jehan Thibault, astrologue de Limpériale Maieste ¶ de Madame ¶ c. (A la fin :) *En Anuers par moy Guillaume Vorsterman (1529)*; petit in-4 goth. de 12 feuillets non chiffrés, avec fig. sur bois, mar. rouge, doublé de maroq. olive, avec ornements du xvi^e siècle, à petits fers (*Cuzin*). — 700 fr.

Opuscule rare et curieux, composé à l'occasion de la paix conclue à Cambray, en 1529, entre l'empereur, le roi de France et le roi d'Angleterre, par l'intermédiaire de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, Louise de Savoie, et Marguerite, reine de Navarre, et connue par cette raison sous le nom de : *La Paix des trois Dames*. Les trois dames sont représentées sur le titre.

1646. C'est l'ordre qui a este tenu a la nouvelle et joyeuse entree que tres hault... et tres puissant prince le roy tres chrestien Henry deuxiesme de ce nom a faicte en sa bonne ville et cité de Paris. (1549) ; in-4, fig. sur bois, demi-rel., mar. violet, dos et coins. — 345 fr.

Raccommodage à un coin. Le haut de l'obélisque supporté par un Rhinocéros, page 12, manque dans la partie qui se replie. Médiocre exemplaire et imparfait.

1650. Premier volume contenant quarante tableaux ou histoires diverses qui sont mémorables touchant les guerres, massacres et troubles advenus en France en ces dernières années (1559-1570), le tout recueilly selon le tesmoignage de ceux qui y ont esté en personne et qui les ont veus lesquels sont pourtraits à la vérité. In-fol., vél. bl. — 1,300 fr.

Suite d'estampes historiques gravées sur bois et sur cuivre, par Tortorel et Périssin. Les épreuves étaient mêlées de planches sur cuivre et sur bois, souvent en médiocres épreuves.

1651. La Vie de Messire Gaspar de Colligny, seigneur de Chastillon. *Leyde, Elsevier*, 1643 ; 3 parties en 1 vol. petit in-12, mar. rouge, fil., compart., dos orné, tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 730 fr.

Bel exemplaire d'un des volumes les plus recherchés de la collection elzévirienne. Hauteur : 133 millimètres.

1655. Brief discours sur les troubles qui depuis douze ans ont continuellement agité et tourmenté le royaume de France, et de la deffaicte d'aucuns chefs plus signalez des mutins et séditeux qui les esmouvoyent et mettoyent sus quand bon leur sembloit, par Iean le Masle, Angevin, enquesteur à Baugé. *A Lyon, par Benoist Rigaud*, 1573 ; in-8, mar. bl. (*Kœlher*). — 270 fr.

Pièce en vers, fort rare, sur la Saint-Barthélemy.

Exemplaire dont les notes marginales étaient rognées.

1656. Discours du Massacre de ceux de la religion reformée, fait à Lyon par les catholiques romains, le vingt-huitième du mois d'aoust et jours ensuyvant de l'an 1572. 1574 ; pet. in-8, mar. rouge (*Kœhler*). — 310 fr.

Volume rare. Exemplaire de M. Veinant et de M. Chedeau.

1668. Histoire au vray du meurtre et assassinat proditoirement commis au cabinet d'un roy perfide et barbare, en la personne

de M. le Duc de Guise. *S. l. (Paris)*, 1589 ; in-8, mar. rouge, fil. tr. dor. (*anc. rel.*). — 610 fr.

Volume rare. On y remarque les portraits du Cardinal et du duc de Guise et deux figures où les corps des deux princes sont représentés étendus à terre et transpercés d'épées et de hallebardes.

Exemplaire de la Vallière, de Châteaugiron, et ensuite de M. de la Bédoyère.

1671. La Vie et faicts notables de Henry de Valois, tout au long, sans rien requérir, où sont contenues les trahisons, perfidies, sacrilèges, exactions, cruauté et hontes de cet hypocrite et apostat, ennemi de la religion catholique. *S. l. (Paris)*, 1589 ; in-8, mar. rouge, fil. tr. dor. (*Derome*). — 605 fr.

Les deux figures sur bois représentent les corps du duc et du cardinal de Guise après le meurtre commis sur leur personne.

1673. Le Martyre de frère Jacques Clément de l'ordre de Saint-Dominique. *Paris*, 1589 ; in-8, mar. rouge, fil. tr. dor. (*anc. rel.*). — 520 fr.

Bel exemplaire de Renouard

« Pièce fort rare. A la fin se trouve une gravure sur bois représentant l'assassinat d'Henri III avec le supplice de Jac. Clément. Cet exemplaire contient le passage souvent supprimé page 31 et commençant par ces mots : « Le signal s'estoit ja donné par deux fois à l'une des tours de Saint Germain des Prez. »

1696. Mémoires du mareschal de Bassompierre, contenant l'histoire de sa vie et de ce qui s'est fait de plus remarquable à la Cour de France. *Cologne (Bruxelles, Fr. Foppens)*, 1666 ; 2 vol. pet. in-12, portrait, mar. bleu, fil. dos orné, tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 400 fr.

1699. Le Trésor des Trésors de France, vollé à la couronne par les incogneues faussetés, artifices et suppositions commises par les principaux officiers de finance, descouvert et présenté au roi Louis XIII en l'assemblée de ses états-généraux, tenus à Paris l'an 1615, par Jean de Beaufort, Parisien. (*Sans lieu*), 1615 ; pet. in-8, mar. rouge, fil. tr. dor. — 375 fr.

Très bel exemplaire de R. Heber et de M. de La Bédoyère. Il faut remarquer que le catalogue annonçait ce volume *relié par Duru* et qu'il est, au contraire, supérieurement relié par Derome et d'une conservation parfaite.

1703. Éloges et Discours sur la triomphante reception du Roy en sa ville de Paris, après la réduction de la Rochelle, accompagnés des figures tant des arcs de triomphe, qu'autres préparatifs (par Tavernier et Firens). *Paris*, 1629 ; in-fol., figures,

mar. vert, fil. dos et plats semés de fleurs de lis, tr. dor. (*rel. anc. aux armes de la ville de Paris*). — 500 fr.

Exemplaire entièrement parsemé de fleurs de lis, avec la grande et belle planche d'Abraham Bosse, représentant le prévôt des marchands de Paris et les échevins haranguant Louis XIII à son retour de la Rochelle.

1708. Testament politique d'Armand du Plessis, cardinal duc de Richelieu. *Amsterdam*, 1688 ; 2 parties en 1 vol. pet. in-12, portr. mar. rouge, dos orné, large dent. doub. de tab. (*Bradel-Derome*). — 305 fr.

Exemplaire de la bibliothèque de Renouard et de celle de M. de La Bédoyère.

1712. Mémoires de M. de Pontis (un des solitaires de Port-Royal), qui a servi dans les armées 56 ans, sous les rois Henri IV, Louis XIII et Louis XIV (rédigés par Thomas du Fossé). *Paris*, 1678 ; 2 vol. in-12, réglés, mar. vert, dentelles, dos orné, doublés de mar. rouge, tr. dor. (*anc. rel.*). — 2,600 fr.

Exemplaire dans une excellente reliure de Boyet, provenant de la bibliothèque de M. Brunet où il a été vendu : 510 fr.

1736. Médailles sur les principaux évènements du règne de Louis le Grand, avec des explications historiques (par Charpentier, P. Tallemant, Racine, Boileau, etc.). *Paris, Impr. royale*, 1702 ; in-fol. frontispice gravé par Simonneau, d'après Coypel, nombreuses figures de médailles, mar. vert, large dent. doublé de mar. rouge. — 450 fr.

Aux armes et aux chiffres de Louis XIV et avec la Préface qui n'est pas dans tous les exemplaires.

1747. La Carte de la Cour, par M. Gueret. *Paris, J.-B. Loyson*, 1663 ; pet. in-12, mar. rouge (*Padeloup*). — 220 fr.

Petit ouvrage fait à l'imitation de la carte de Tendre. Les principaux personnages de la Cour y figurent sous des noms supposés, dont la clef est imprimée sur les marges du livre même.

Joli exemplaire de M. de la Bédoyère, très court.

1748. Recueil des portraits et éloges en vers et en prose (par M^{lle} de Montpensier et autres), dédié à S. A. R. Mademoiselle. *Paris, Charles de Sercey*, 1659 ; 2 parties en 2 vol. ens. de 912 pages in-8, mar. vert (*Capé*). — 330 fr.

« C'est le même ouvrage que le célèbre recueil de Mademoiselle, intitulé : Divers Portraits (1659). Mais avec des différences, quelques portraits de moins et un très grand nombre de plus. Cette édition n'est guère moins rare aujourd'hui que l'édition originale dont Mademoiselle ne fit tirer que 30 exemplaires pour ses amis. » (*Catal. Capé*, n° 771.)

Exemplaire de Capé et de M. Lebeuf et de Montgermont.

1752. Mémoires pour servir à l'histoire D. M. R. (J.-B. Colbert, de 1659 à 1664), avec quelques réflexions politiques sur les mémoires. *Imprimé l'an 1668* ; pet. in-12, mar, rouge (*Trautz-Bauzonnet*). — 295 fr.

Exemplaire non rogné.

« Dans ce livre se trouve un éloge exagéré de Fouquet et une critique non moins outrée de Colbert. »

1789. La Loy salique, livret de la première humaine vérité, là où sont en brief les origines et auctoritez de la loy gallique, nommée communement salique, etc., par Guillaume Postel. *Paris, en la rue Saint-Jacques, aux Cigongnes, 1552* ; in-16, mar. bl. fil. dos orné, doublé de mar. rouge, dentelle, tr. dor (*Bauzonnet*). — 265 fr.

Petit livre de toute rareté, aux armes du baron Pichon.

1791. Histoire des inaugurations des rois, empereurs et autres souverains de l'univers, depuis leur origine jusqu'à présent, suivie d'un Précis de l'état des arts et des sciences sous chaque règne, des principaux faits, mœurs... des François, par Dom C. J. Bevy, bénédictin. *Paris, 1776* ; in-8, nombreuses figures, mar. rouge, riche dentelle, dos orné, tr. dor. — 420 fr.

Exemplaire de dédicace aux armes de M^{me} de Fitz-James, princesse de Chimay.

1793. Histoire de la Maison de Bourbon (jusqu'en 1589), par M. Desormeaux, historiographe, etc. *Paris, Imprimerie royale, 1772-1788* ; 5 vol. in-4, front. de Boucher, gravé par Saint-Aubin, vignettes de Moreau, titres et culs-de-lampe de Choffard, portraits par Fragonard gravés par Miger, mar. vert, fil. tr. dor. — 500 fr.

Le tome 1^{er} est aux armes de Madame Victoire ; les autres volumes (2, 3, 4 et 5) sont à celles de la reine Marie Leczinska.

1795. Estat et Gouvernement de France comme il est depuis la majorité de Louis XIV, à présent régnant (par Jean Pinson de la Martinière). *Amsteldam, 1653* ; pet. in-12, mar. r. jans. (*Trautz-Bauzonnet*). — 250 fr.

Vol. intéressant et rare. Exemplaire non rogné.

1808. Traité de la Politique de France, par M. P. H., marquis de C. (Paul Hay de Chatelet). *A Utrecht, chez Pierre Elzevier, 1670* ; 2 part. en 1 vol. pet. in-12, mar. bl. fil. tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 135 fr.

1813. Les Antiquitéz, Histoires et Singularitéz de Paris, ville capitale du royaume de France (par Gilles Corrozet). *Paris*, 1550 ; in-8, mar. bleu (*Trautz-Bauzonnet*). — 600 fr. à M. le comte de Fresnes.

Très bel exemplaire. Dans la dédicace de cette édition à Cl. Guyot, prévost des marchands, Gilles Corrozet dit que c'est un livre tout neuf et qu'il doit remplacer et mettre à néant le petit livre écrit par lui sur le même sujet (*la Fleur des Antiquités de Paris*).

1818. Description historique de Paris et de ses plus beaux monuments, gravés en taille-douce par Martinet, pour servir d'introduction à l'histoire de Paris et de la France, par M. Bégouillet. *Paris, veuve Duchesne*, 1779-1781 ; 3 vol. in-8, front. gravé, figures et portraits, mar. bl. jans. tr. dor. (*Capé.*) — 205 fr.

1819. Tableau de Paris, ou Explication de différentes figures gravées à l'eau-forte pour servir aux différentes éditions du Tableau de Paris, par M. Mercier. *Yverdon*, 1787 ; in-4, cart., non rog. — 440 fr.

96 figures gravées par Dunker.

Une note indique que ce recueil ne fut pas joint à l'ouvrage, la police en ayant défendu la publication. Il ne fut tiré qu'à peu d'exemplaires.

1822. Le Livre commode, contenant les adresses de Paris..., avec les séances et les vacations des tribunaux, l'ordre et la discipline des exercices publics, le prix des matériaux et des ouvrages d'architecture, etc., par Abraham du Pradel. *Paris*, 1692 ; in-8, mar. rouge (*Trautz-Bauzonnet*). — 670 fr.

Bel exemplaire d'un livre extrêmement rare et recherché à cause des renseignements curieux qu'il renferme. Seconde édition plus complète que la première de 1691.

1826. Le Palais-Royal. Première partie : les Filles de l'Allée des Soupîrs ; seconde partie : les Sunamites ; troisième partie : les Converseuses (par Rétif de la Bretonne). *Paris, au Palais-Royal*, 1790 ; 3 vol. in-12, fig., mar. rouge, dos orné (*Hardy*). — 460 fr.

Un des plus curieux ouvrages de R. de la Bretonne. Rare avec les trois figures.

1831. Histoire générale des Pays de Gastinois, Senonois et Hu-repois, contenant la description des antiquitez des villes, bourgs, châteaux, abbayes et maisons nobles desdits pays, par R. P. dom Guillaume Morin. *Paris, veuve Pierre Chevalier*,

1630; in-4, front. gravé, mar. rouge, fil
(*Chambolle-Duru*). — 305 fr.

Ouvrage très rare et fort recherché.

1840. Histoire ecclésiastique et civile de Lorraine
justificatives à la fin, par Dom Calmet. *Nancy, Cusson, 1728*;
3 vol. in-fol., fig. et portr. de D. Calmet, maroq. rouge (*anc. rel.*). — 180 fr.

Bel exemplaire aux armes des ducs de Lorraine.

1843. L'Histoire de Filipe Emanuel de Lorraine, duc de Mercœur
(par Bruslé de Montpleinchamp). *A Cologne, chez Pierre Marteau (à la Sphère), 1689*; in-12, front. gravé, portraits, mar. rouge (*Trautz-Bauzonnet*). — 270 fr.

Exemplaire non rogné.

1855. La Conjuration du comte Jean-Louis de Fiesque (par le
cardinal de Retz). *Cologne (Amsterdam, D. 1*
petit in-12, mar. rouge, fil., dos orné, tr. do
zonnet). — 400 fr.

Un des plus jolis volumes de la collection des Elzéviros si
grand de marges.

Hauteur : 129 millimètres.

1856. La Ville et la République de Venise (par L.
Didier). *Sur la copie, à Paris, chez Guillaume*
petit in-12, mar. rouge, jans. (*Trautz-Bauzonnet*

Exemplaire non rogné.

Cette édition a été imprimée en Hollande et dans le genre
terdam, Daniel Elzevier, 1680; mais elle lui est inférieure

1880. Mémoires pour servir à l'histoire de la ville de
debourg (par Frédéric II). *Berlin et à la Haye*
1751; 2 part. en 1 vol. in-4, gr. papier, front.
vignettes et culs-de-lampe de Schley, mar. rouge, tr. dor. (*anc. rel.*). — 640 fr.

1881. L'Histoire de Gustave-Adolphe, dit le
Charles-Gustave, comte palatin, roys de Suède
qui s'est passé depuis la mort du Grand Gustave
par le sieur R. (Le Royer de Prade). *Paris, 16*
rouge, fil., tr. dor. (*anc. rel.*). — 1,305 fr.

Bel exemplaire aux armes et aux chiffres du duc de
femme Julie d'Angennes.

« Les armes de Julie d'Angennes donnent un certain attr

volume, lorsqu'on se rappelle que Julie, à l'époque de la guerre de Trente ans, paraissait s'intéresser si vivement aux victoires du grand Gustave, que l'on disait à l'hôtel de Rambouillet qu'elle était éprise de ce héros. » (*Catalogue de M. J. Pichon*, n° 1052).

1888. La Vie du roy Almansor, écrite par le vertueux capitaine Aly Abençufian (trad. en françois par le P. d'Obeilh). *Amsterdam, Daniel Elsevier*, 1671; petit in-12, mar. rouge, fil., dos orné, tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 175 fr.

1893. Description géographique de la Guiane, contenant les possessions et les établissemens des François, des Espagnols, des Portugais et des Hollandais dans ces vastes pays... par le sieur Bellin. *Paris, Didot*, 1763; in-4, cartes et fig., mar. rouge, dos orné, doublé de tabis, tr. dor. — 1,800 fr.

Bel exemplaire aux armes de Madame de Pompadour. Grandes dentelles sur les plats avec les trois tours aux coins.

1913. La Vraye et parfaite science des armoiries. *A Dijon, chez l'auteur*, 1664; in-fol., front. gravé et nombreux blasons, mar. r., fil., dos orné, tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 640 fr.

Superbe exemplaire provenant de la vente Double.

1916. Armorial des principales maisons et familles de Paris et de l'Isle de France, par M. Dubuisson, ouvrage enrichi de près de quatre mille écussons gravés en taille-douce. *A Paris, chez H.-L. Guérin et L.-F. Delatour*, 1757; 2 vol. in-12, mar. r., fil., dos orné, tr. dor. (*Derome*). — 499 fr.

Bon exemplaire aux armes du duc de Rohan-Chabot.

1918. Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France, des pairs, des grands officiers de la couronne et de la maison du Roy et des anciens barons du royaume, par le P. Anselme. *Paris*, 1726-33; 9 vol. in-fol., mar. r., fil., dos orné. — 1,805 fr.

Très bel exemplaire, en grand papier, aux armes de Nicolas-Alexandre de Ségur, président à mortier au parlement de Bordeaux (1720).

Les exemplaires de ce livre reliés en maroquin sont de la plus grande rareté.

1933. Les Hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle, avec leurs portraits au naturel, par Charles Perrault. *A Paris*, 1696-1700; 2 tomes en 1 vol. in-fol., front. gravé et portraits gravés par Edelinck et autres, mar. rouge, fil., dos orné, tr. dor. (*rel. anc.*). — 700 fr.

Bel exemplaire contenant les portraits d'Arnauld et de Pascal, ainsi que ceux de Thomassin et de Du Cange, avec leurs notices.

940. Mémoires de Madame de la Guette, écrits par elle-même. *La Haye, chez Adrian Moetjens, 1681; petit in-12, mar. rouge, fil., dos orné, tr. dor. (Trautz-Bauzonnet).* — 400 fr.

Volume rare. Madame de La Guette a été regardée longtemps comme un personnage imaginaire, mais la notice de M. Moreau, placée en tête de la nouvelle édition de ses mémoires publiés dans la Bibliothèque elzévirienne, ne laisse plus de doute à cet égard. Ce joli petit livre fait partie de la collection Elzévirienne.

L. T.

FIN.

REVUE RÉTROSPECTIVE

THE COMMON-PLACE BOOK DE ROBERT SOUTHEY

Southey, né en 1774, mort en 1843, est rangé, à bon droit, parmi les écrivains les plus remarquables de la Grande-Bretagne; auteur de plusieurs épopées et de poèmes fort remarquables, historien très estimé (*History of Brazil, Life of Nelson, History of the Peninsular War, etc.*) polygraphe infatigable, il déploya une activité qui ne fut jamais interrompue; professant les doctrines du torysme plus fervent, il eut beaucoup d'ennemis, et n'en a pas eu vent.

Il lisait sans relâche, et toujours la plume à la main, s'attachant de préférence aux ouvrages qui n'ont plus de lecteurs aujourd'hui. Là, parmi une foule de choses sans importance, il était toujours certain de rencontrer quelque détail curieux, quelque circonstance piquante et ignorée; s'empressait de les noter sur un registre constamment ouvert devant lui; c'est ainsi qu'il laissa après sa mort un *Common-Place Book* fort étendu, que sa famille a fait imprimer et qui ne forme pas moins de quatre gros volumes, à deux colonnes, d'une impression compacte (London, 1849-1850).

Cet ouvrage, qui est extrêmement peu connu en France,

est unique en son genre ; Southey ne porte aucune appréciation sur les volumes qui passent sous ses yeux ; il se borne à copier ce qui lui paraît digne de ne pas être oublié.

Nous traduirons ce qu'il a cru devoir relever dans trois ouvrages différents que nous avons pris au hasard ; on y trouvera tout au moins de la variété.

PIEDRAHITA (*Lucas Fernandez*). *Historia general de las conquistas del Nuevo Reyno de Granada*.

P. 5. Un poisson plus gros qu'une baleine fut trouvé dans un lac ; c'était le diable.

6. Le toché, de tous les oiseaux chanteurs celui qui a la voix la plus agréable, suit son maître comme un chien.

16. Les Indiens de la tribu des Sutagnes avaient fait un pacte avec le diable ; ils traçaient sur un chemin une ligne avec du poison ; la personne qu'on avait désignée au malin esprit mourait dès qu'elle franchissait cette ligne ; les autres passaient dessus impunément.

21. Ils offraient au diable un encens digne de lui ; sa puanteur était extrême.

27. La femme d'un chef avait le droit, à l'heure de sa mort, d'imposer à son mari l'obligation de garder pendant cinq ans le célibat et de s'astreindre à une continence rigoureuse.

26. Les lâches étaient contraints de porter des vêtements de femmes.

28. Les caciques de Logameso prétendaient avoir la puissance d'amener à leur gré la pluie et l'orage.

35. En allant au combat, ils portaient devant eux les corps desséchés de chefs fameux par leur valeur.

76. Le roi d'Espagne défendit aux Espagnols habitant le *Nuevo reyno* de cultiver la vigne.

144. Les Indiens de la tribu des Zippa se passaient dans

les cartilages du nez et dans les lèvres une petite cheville en or pour chaque ennemi qu'ils tuaient.

3. Les fondations du temple de Tunja avaient été élevées sur les corps d'esclaves enterrés vivants; les Indiens croyaient que, baignées de sang humain, elles étaient bien plus solides.
8. Charles-Quint peignit une figure de Notre-Dame; il en fit don à une église del *Nuevo reyno*, et elle opère des miracles.
4. Des fourmis fricassées avec du maïs et considérées comme un excellent ragoût.
9. Juan Diaz Xaramillo mesurait par boisseaux l'or qu'il retirait de ses mines.
5. Les Nareas ayant mangé un moine, une épidémie violente sévit parmi eux, et ils renoncèrent au cannibalisme.

LADIN, *Chronique de Savoie*.

1. A Verpia, dans le Valais, un pont est jeté sur un précipice d'une telle profondeur que, si vous y jetez une pierre, vous avez le temps de dire un *Pater noster* avant qu'elle n'arrive au fond.
2. Les chasseurs conservent le gibier en le suspendant dans les crevasses des glaciers.
3. Le vin de Sion se conserve vingt ans, et le rouge a un corps tel qu'on peut écrire avec comme avec de l'encre.
4. Une duchesse à Vienne affectait un luxe tel qu'elle se servait de tubes d'or pour prendre ses aliments et qu'elle prenait des bains de rosée.
5. Un navire sarrasin ayant été capturé, on trouva à bord un grand nombre de serpents destinés à être jetés sur les côtes des pays chrétiens.

143. Un comte de Nevers ayant persécuté l'Eglise, sa tête fut miraculeusement retournée en sens inverse.
358. Le mal de Naples doit son origine à de l'eau dans laquelle on avait jeté des cadavres de lépreux.

PRUDHOMME, *Miroir de Paris*.

- P. 44. Le czar Pierre étant à Paris dit qu'il brûlerait cette ville s'il était roi de France.
159. En 1793, il y avait dans la cour de chaque prison un arbre de la liberté; les détenus avaient le droit de danser tout autour deux fois par jour en chantant des hymnes à la liberté.
165. Il fallait être noble pour porter la chaise percée du roi; ce service se faisait l'épée au côté.
168. En 1790, le clergé occupe dans l'Almanach royal 50 pages, petits caractères; il n'en a que 20 en gros caractères dans celui de 1791.
200. Il y a des maisons qui contiennent 60 ménages. Mazarin fit saisir un libelle très violent dirigé contre lui; il le fit ensuite vendre clandestinement et il gagna plus de 20,000 livres.
- En 1789 il y avait 36 imprimeries à Paris; en 1807 on en comptait plus de 300. (Est-ce exact?)
- La sœur Guillot, qui fut 60 ans supérieure de l'hospice des Enfants-Trouvés, reçut pendant ce temps, dans sa crèche, plus de 600,000 enfants.
- Un pâtissier faisait des petits pâtés avec la chair d'individus qu'il attirait chez lui et qu'il assassinait. On les trouvait excellents. Il fut découvert, parce que le chien d'une de ses victimes s'obstina à ne pas s'éloigner de la porte en aboyant avec fureur.

Un tailleur annonça qu'il confectionnait, dans l'espace de deux heures, un habillement complet des pieds jusqu'à la tête.

CAUSERIES D'UN BIBLIOPHILE

Les Oubliés et les Dédaignés du Dictionnaire des Littératures.

En indiquant un certain nombre d'omissions et d'erreurs, dont quelques-unes vraiment importantes, dans le *Dictionnaire* de M. Vapereau, notre intention n'est nullement de déprécier un ouvrage estimable et utile. Nous croyons au contraire que le laborieux auteur et les éditeurs de ce livre nous sauront gré de leur signaler ces lacunes, qu'il sera facile de faire disparaître dans une seconde édition. Il n'y a que ceux qui ne font rien qui n'oublient rien et ne se trompent jamais.

La plupart des oublis et des inexactitudes mentionnés dans ce premier article concernent des auteurs qui ont principalement écrit sur l'histoire civile et ecclésiastique de l'ancienne France.

I

La première omission qui nous a frappé est celle du nom de Sébastien ROUILLARD ou plutôt ROULLIARD, avocat au Parlement, et auteur de plusieurs ouvrages de genres très divers, mort en 1639. Cet oubli est d'autant plus étrange qu'on trouve d'assez longs articles sur Roulliard dans les biographies Michaud et Didot, et que le P. Nicéron lui a consacré une notice de dix pages dans ses *Mémoires*, auxquels M. Vapereau et ses collaborateurs ont fait, avec raison, de nombreux emprunts (1). Roulliard est une des

(1) T. XXVII des *Mémoires* de Nicéron, p. p. 251-261.

physionomies les plus originales de son temps ; il faisait marcher de pair des travaux sérieux d'érudition avec des facéties passablement incongrues. L'auteur d'un grave traité *de l'antiquité et privilège de la Sainte-Chapelle*, d'histoires non moins graves de l'église de Chartres (1609, in-8), et de la ville de Melun, sa patrie (1628, in-4), d'une histoire des premiers présidents du Parlement, etc., est aussi celui de deux consultations rabelaisiennes, l'une pour un mari accusé d'impuissance par sa femme, l'autre pour une femme accusée par son mari d'un défaut intime clairement désigné par le titre du Mémoire : *Arctitude !* Ces deux pièces « de haulte gresse, » d'abord imprimées à part en 1600 et 1601, ont été reproduites dans un recueil de plaidoyers de Roulliard intitulé *Reliefs forenses*, qui a eu deux éditions (1607-1610). Au plaidoyer pour le baron d'Argenton (le mari accusé d'impuissance), mort depuis le procès, Roulliard a annexé le procès-verbal d'autopsie, qui lui fournit un supplément de *pièces* prouvant la fausseté de l'incrimination. On a encore de lui les *Gymnopodes* (1624, in-4), satire sous forme de plaidoyer en partie double pour et contre les Cordeliers qui refusaient d'aller pieds nus malgré les prescriptions de leur général ; puis *Li Huns en Sang-Ters*, consultation pour le prieuré de Lihons en Santerre qu'il trouva plaisant d'affubler de ce nom chinois ; prieuré qui, par parenthèse, a eu pour dernier abbé le célèbre Maury. On lui doit enfin plusieurs facéties, dont deux légèrement teintées d'irrégion : la *Doxologie du Festo* (1610, in-8), et le *Lombifrage de Nicodème Aubier* (S. D., in-8 de 50 p., très rare et recherché). Roulliard était un homme de beaucoup d'esprit et de savoir ; grand dénicheur de chartes et autres documents, dont son maître Pithou lui avait fait comprendre l'intérêt. Ses histoires de Chartres et de Melun en sont bourrées, et c'est lui qui a publié le premier le texte de la charte accordée en 1282 par le sire Enguerrand de Couci aux habitants de La Fère. Mais ce jurisconsulte, cet érudit

quait volontiers la maxime
 comme son collègue le sa-
 nants du tournoi poétique
 de Poitiers, la *Puce de M*
 ici maintenant un person-
 de facétieux, mais qui n
 ur du *Lombifrage* un r
 ment a-t-on pu oublier l'
 ts de cet ordre où l'érudit
 s bords : DOM MORICE (169
 de Bretagne (5 vol. in-fol.
 e supérieure sous tous les
 u, mentionnée dans le Dic
 là, d'ailleurs avec raison,
 re, qui fut, comme on le
 de Bretagne pour remplac
 fisante et inexacte sur que
 y aurait pas eu de mal ne
 aix, auteur d'un livre tr
 cles des saints de la Breta
 , in-4, plusieurs fois réim
 ns); et Ogée, auteur de l'es
 ince de Bretagne (1780), r
 ions indispensables. Entre
 gards.

BOUCHE et GAUFRIDI, auteurs
 e, chacun en 2 vol. in-fol
 llement oubliés. Tous deu
 leur, surtout Bouche, don
 e imprimé aux frais de l
 et l'autre d'être mentionnés
 digeste auteur du Dauphiné.
 ue, en plus, comme l'aut
 rait pu ajouter que cette
 ent contestée par des criti
 ent que Chorier ne mérite

cette indignité. Nodier surtout, qui s'était beaucoup occupé de la question, affirmait qu'il était absolument impossible que cette priapée, d'une latinité si élégante, fût de la même main que les pièces latines publiées sous le nom de Chorier. Celui-ci reniait lui-même la paternité de l'*Aloysia*; assez mollement, il est vrai, pour laisser croire qu'il n'agissait ainsi que par prudence. Mais, indépendamment du style, bien des détails (notamment ce qui est dit des fantaisies séniles du grand Gonsalve, indiqué comme récemment défunt, et dont la mort est de 1515) semblent dénoter une origine espagnole, et une date de composition antérieure de plus d'un demi-siècle au temps de Chorier. Celui-ci n'eut d'autre mérite, si c'en est un, que celui de découvrir et de mettre au jour cet ouvrage trop célèbre.

Une autre omission non moins singulière est celle du nom honorable ou plutôt glorieux de COURTÉPÈRE (1721-82), dont la *Description du duché de Bourgogne* est le meilleur ouvrage de ce genre, qui ait paru avant et depuis la Révolution. — Le P. DON, supérieur des Mathurins de Fontainebleau, méritait bien aussi d'être cité; d'abord pour son histoire des Etats barbaresques et de la piraterie (1637; 2^e édition augmentée, 1649) le premier livre de ce genre publié en Europe, et d'autant plus digne d'attention que l'auteur s'exprime en témoin oculaire, ayant été lui-même employé à la rédemption des captifs; — puis pour son Trésor des merveilles de Fontainebleau (Paris, Cramoisy, 1642, in-fol.), livre des plus inté-

l'histoire des beaux-arts, tant à cause des losses que des détails donnés par le bon re-usieurs objets précieux qui ont été enlevés ce palais, et dont quelques-uns même furent me la *Léda* par trop expressive de Michel-

écrivains injustement oubliés ou dédaignés, encore :

Gabriel Chapuis, (1546-1611) neveu du poète Claude Chapuis, également oublié. Ni l'un ni l'autre ne méritaient ce dédain. L'oncle d'abord, valet de chambre et bibliothécaire de François I^{er}, et que Marot regardait comme un des bons poètes de son temps. On trouvera dans l'article de Weiss sur Claude Chapuis (*Biographie Michaud*, VIII, 69), l'indication de ses poèmes, qui sont presque tous des pièces de circonstance. Il y en a une dont le souvenir a tout à fait le mérite de l'à-propos. C'est une harangue récitée au roi Henri II, lorsque ce prince fit à Rouen, en 1550, *l'Entrée* qui vient d'être reproduite dans cette ville. Claude Chapuis avait fini par embrasser l'état ecclésiastique, comptant bien faire son salut, et attraper dans ce monde, en attendant, quelque bon bénéfice par la faveur royale. Il fut en effet nommé doyen de l'église de Rouen, mais sa réception éprouva des difficultés de la part du chapitre ; — peut-être à cause d'un péché de jeunesse, de sa collaboration à un recueil (aujourd'hui rarissime) de poésies plus que badines, intitulé : *Blasons anatomiques du corps féminin* (Lyon, P. Junte, 1537, in-16), singulier titre en effet pour un décanat. Chapuis transigea en se contentant de la place de grand-chantre. — Son neveu Gabriel (1546-1611) valait aussi la peine d'être nommé, sinon pour le mérite, au moins pour le nombre de ses ouvrages ; le P. Nicéron en compte *soixante-huit!!!* Quoi qu'en dise Weiss, le souvenir de son oncle ne lui fut pas inutile, car, bien que très médiocre historien, il succéda à Belleforest dans la place d'historiographe de France, et obtint, en 1596, celle de secrétaire interprète du Roi pour la langue espagnole. Ce fut évidemment à cette occasion qu'il publia, la même année, un abrégé de l'histoire des rois de Navarre (in-8). La plupart de ses ouvrages antérieurs sont des traductions de l'espagnol et de l'italien. Il a traduit notamment plusieurs livres de Primaléon de Grèce et d'Amadis de Gaule, (ces derniers dans l'édition in-16 de Lyon); et aussi les *Cent nouvelles* et la *Fiam-*

ce. Cette dernière traduction est le seul
 iel Chapuis qui soit cité dans le *Diction-*
tures, et seulement à l'article *Boccace*.

omission plus grave encore, concernant la
 e du P. de Moret, jésuite espagnol (1615-
les del reyno di Navarra, en cinq volumes
 in d'introduction, sont indiquées par
 , comme le meilleur ouvrage qui existe sur
 le Moret avait été omis dans la première
 graphie Michaud, mais cet oubli fut réparé
 Supplément (1).

ompaigne, avocat au siège d'Acqs, méri-
 ur sa chronique de la ville et diocèse de
 1660, in-4), à l'impression de laquelle
 ua pour une somme de 120 l. (Babeau.)

de la Champagne, des Flandres, de la
 ois, et dont plusieurs avaient encore d'au-
 res, ont été non moins injustement passés
 s ne signalons que les plus importants :
 r d'Andrézy (1725-87), couronné quatre
 ie des Inscriptions, plus force lauriers de
 de premier ordre, aussi fort en économie
 réologie. Il s'était beaucoup occupé de la
 : l'élève de la race ovine en France. On a
 ijet, plusieurs mémoires, dont le plus
 en 1762) fut composé à la demande de
 documents recueillis par lui dans toutes
 France. L'histoire du Valois de Carlier,
 (*Paris*, 1764), est pleine de recherches

?), doyen du présidial de Châlons-sur-
 noires historiques sur la province de

est aussi l'auteur d'un opuscule latin sur le siège de
 ement rare que quelques bibliographes en ont nié l'exis-
 ant deux éditions de format in-24 : (*Pampelune*, 1638,
 plus de détails, l'article du supplément de la B. M.

Champagne (1721, 2 vol. in-8) sont encore recherchés aujourd'hui.

FAULCONNIER, grand bailli héréditaire de Dunkerque, mort en 1735. Auteur d'une histoire de sa ville natale en 2 vol. *in-folio*, illustrée de cartes, plans et portraits de grands hommes.

DAIRE (le P.) (1713-1792), Célestin digne émule des plus laborieux Bénédictins. A laissé une histoire de la ville d'Amiens en 2 vol. in-4, et d'autres travaux sur l'histoire de la Picardie.

HÉMERÉ, chanoine de Saint-Quentin (1580-?-1659). Principal du collège de cette ville, puis bibliothécaire de Sorbonne, grâce à la protection très méritée du cardinal de Richelieu. Auteur de nombreux ouvrages, dont on trouvera l'énumération dans le long article que lui a consacré la biographie Michaud. L'un des principaux est l'*Augusta Viromanduorum vindicata et illustrata*. (Paris, 1643, in-4), livre justement estimé, surtout à cause du *Registrum veterum Chartarum* qui y est joint. Hémeré réfute l'opinion de J. Le Vasseur, historien de Noyon, qui plaçait l'ancienne ville romaine *Augusta Viromanduorum* à Vermond et non à Saint-Quentin. L'opinion d'Hémeré a prévalu ; toutefois il est incontestable qu'il a existé, à l'endroit aujourd'hui occupé par le village de Vermond (11 kil. de Saint-Quentin), un camp romain permanent, position militaire importante, dont l'emplacement est encore reconnaissable. Hémeré avait aussi rassemblé les matériaux d'une histoire de la faculté de théologie de Paris, qui ont été recueillis par Egasse du Boulay dans une *Historia Universitatis*, dont l'ouvrage de Crévier n'est guère qu'une traduction abrégée. L'omission d'Hémeré dans le *Dictionnaire des littératures* est une des plus regrettables (1).

MALEBRANCO, savant (presqué trop savant) jésuite, mort

(1) M. Vapereau a également omis plusieurs autres anciens et modernes qui ont écrit sur Saint-Quentin, notamment L. Hordret, auteur d'un livre fort estimé, publié en 1781.

11

12

13

mentalité de ses odes et de ses madrigaux. Ce personnage sentimental se nommait Maximilien Robespierre.

La Normandie a particulièrement à se plaindre des rigueurs de M. Vapereau. On chercherait en vain dans son dictionnaire les noms d'un grand nombre d'écrivains normands, anciens et modernes, dont voici les principaux :

CH. DE BOURGUEVILLE (1504-1593) qui fut à la fois littérateur et courtisan, ce qui n'était pas rare du temps de François I^{er}. Bien vu à la cour, il eut néanmoins la sagesse de la quitter de bonne heure, et fut successivement lieutenant particulier et lieutenant général du bailliage de Caen. Sous le règne de Charles IX, il se démit de cette place en faveur de son gendre, et chercha à se consoler, par l'étude, des infirmités de la vieillesse et du triste spectacle des discordes civiles. On remarque parmi ses écrits l'*Athéomachie* ou traité contre l'athéisme (1564), fléau social qui sévit d'une manière intermittente à la façon des épidémies et sous différents masques. C'était sous celui de la Réforme qu'il faisait alors d'effrayants progrès en France. Mais l'objet favori des études de Bourgueville fut, pendant de longues années, l'investigation des antiquités et des vieilles traditions de son pays natal. Ce fut en 1588, l'une des « années terribles » de la France, que Bourgueville, plus qu'octogénaire, publia l'ouvrage intitulé : « Les recherches et antiquités de la province de Neustrie, à présent duché de Normandie... (1). » « Cet ouvrage, tout défectueux qu'il est, a dit le savant Huet, est un trésor... Il nous a conservé une foule de choses curieuses de notre patrie, qui, sans ce travail, seraient demeurées dans l'oubli ». Ce qu'on reprochait alors à Bourgueville, c'était surtout d'avoir trop facilement accueilli et recueilli des traditions et des contes populaires. Nous dirions volontiers aujourd'hui : *ô felix culpa!*

(1) Caen, 1583, in-4, réimprimé à Rouen en 1705, sous la date et le titre de l'ancienne édition.

MERAYE, bénédictin
 is regrettable que la
 t être proposée com
 refusa plusieurs posi
 vait droit, pour se
 lui doit une curieuse
 677, in-fol.); des h
 ye de Saint-Ouen; la
 ynodes tenus dans ce
 MULIN, curé de Manne
 le de Normandie ju
 touen, 1631, in-fol.

Normands en Italie
 uré de Digoville (16
 ré une volumineuse
 le Normandie jusqu'à
 1-4), dont il existe 1
 xiv^e siècle.

ort vers 1677), auter
 itulé *Fasti Rotomagen*
 n-4). « L'auteur de
 paroisse Saint-Maclo
 à ses dépens. Il est
 1 des *Fastes* d'Ovide)
 le nom d'un mois «
 sions, ouvertures du F
 élivrance du prisonn
 et autres choses qui
 ait aussi la descripti
 riosités qui sont da
 arge fort curieuses »

curé de Guerbaville
 ous avons publié, d'a
Souvenirs de la Terre
 Didier, 1874, in-12).

été emprisonné
 nis de dire que
 mante pendant
 rumaire. Aussi
 modération et
 ment supprimé
 être donnés en
 moins des ren-
 dre de la Révo-

ns, le *Diction-*
 rien du comté
 re qui méritait
 , pour la rareté
 eur d'une His-
 is, 1760, in-12).
 ns nombreuses
 s ? (1).

B. E.

VIII^e SIÈCLE

de famille re-
 ahante; 2 vol.
 traits.

bibliophiles de
 itérêt du fond,

oms d'écrivains plus
 l'estimable historien
 d'être cité, ne fût-ce
 Du Bois, lui-même,
 trop nombreux écrits,

BULLETIN

e l'exécution ty
me rareté, n'a
érotés et nomi
er volume se
ntaire, d'un v

principalement le trisaïeul de l'auteur, Ad.
directeur des fermes de l'apanage du duc
(1673-1737); son bisaïeul, Ad. Delahante,
eaux et forêts du duché de Valois (1714-92),
le ce bisaïeul, J. Delahante, fermier-général,
en 1792, et bien à propos, comme on voit.
ois plus tard, il eût sûrement accompagné ses
l'échafaud. Les détails instructifs et piquants
ans ce dossier, retrouvé en province dans un
soustrait heureusement en grande partie aux
des saisons, aux chats nomades, aux rats et
l'épicier, plus destructeur encore.

devenir un grave financier, Jacques Delahante
me comme un autre. En 1736, il finissait son
s, et, tout en préparant sa thèse, notait pour
rien les petits scandales du jour.

il le 9 novembre 1736, si vous a
enlèvement de Madame de la To
ng... Cette dame est fille de Mad
: Samuel Bernard. » Il lui envoy
courageaient sur cette esclandre :
t ainsi : « il a été perdu une ch
line, ayant les yeux grands et no
gueule grande ; » et une chanso
visseur, dont voici les derniers c

Tous deux, pour même raison,
Fréquentent même maison,
Voilà la ressemblance ;
L'un s'y glisse en tapinois,
Et l'autre en maître des toits.
Voilà la différence.

Tous deux y font du fracas,
Tous deux donnent des ducats,
Voilà.....

Milord donne un bien à luy,
Et Bernard celui d'autrui.
Voilà.....

On voit, par une autre lettre, que Jacques Delahante s'occupait d'astronomie, tout en donnant de temps à autre un coup d'œil aux étoiles de l'Opéra. Il annonçait en même temps à son frère « qu'un des satellites de Jupiter avait fait faux bond à son maître, que la célèbre marquise de Vêru (Verrüe) était morte, et que la Carton mariait sa sœur et lui donnait deux mille écus « gagnés, comme vous pouvez croire, à la sueur de son corps ; » plus une autre anecdote encore plus corsée. Mais bientôt nous passons du plaisant au sévère, tout ce qu'il y a de plus sévère, en lisant les explications savantes et lucides de M. Delahante sur l'organisation et le fonctionnement de la Ferme générale, à laquelle deux de ses ancêtres ont appartenu : Jacques et son neveu Etienne-Marie, l'aïeul du Delahante actuel. « Quand on prononce le nom de Ferme générale, on se représente une réunion d'épicuriens, de pachas, de proconsuls pressurant le peuple pour satisfaire leur insatiable cupidité. Les plus indulgents allèguent, comme pour Madame de Pompadour, des excuses tirées d'intelligentes prodigalités envers les gens de lettres et les artistes, et cherchent des circonstances atténuantes dans la magnifique édition des *Contes* de La Fontaine. »

« Voilà la légende. » Quant à l'histoire, elle se trouve dans les deux volumes de M. Delahante. Ceux qui ont la bonne fortune de les posséder, y verront que le type du fermier-général spéculateur, dissipateur et libertin était l'exception ; que la plupart étaient de très honnêtes gens, de très respectables pères de familles, administrateurs plus ou moins laborieux et capables, mais tous véritables fonctionnaires publics. Jacques et Etienne-Marie Dela-

BULLETIN DU BIBLIOPHILE

nt parmi les plus actifs et les plus intelligents fut le promoteur d'une innovation ou révolution financière dans la régie du tabac. Il surait à l'État ce monopole fructueux, en débitants la main-d'œuvre du râpage, si ontrebande, et en les obligeant à ne vendre que des manufactures de la Ferme. Il faut lire cet ouvrage les détails de la lutte que J. Delahante pendant quatorze ans contre les ébranlables conservateurs des vieux principes » ; lutte dans laquelle un de ses plus illustres fut l'illustre Lavoisier. « Du haut en bas, en province, la Ferme entière était divisée en *Anti-Râpistes*. Les premiers l'emportèrent en 1782 ; mais on retrouve, douze ans après, des rancunes anti-râpistes dans le rapport des commissaires réviseurs de la Convention. Ils accusaient Delahante comme l'auteur de ce projet, qui avait, disaient-ils, affamé plus de 100 000 hommes, et regrettaient que cet homme fût mort, car ils n'auraient eu que le plaisir de l'envoyer avec les autres

ce volume est un abrégé des Mémoires inédits de J. Delahante, neveu du précédent, et aïeul de l'auteur de cet ouvrage. Il a reproduit en entier les chapitres de ces Mémoires, qui contiennent des faits et des plus émouvants dans sa simplicité et sa vérité. La liquidation des comptes des fermiers-généralistes dans leur ancien Hôtel transformé en Tribunal, la sentence du tribunal révolutionnaire du 10 août 1793 fut un sanglant épisode. Parmi les victimes pendant la Terreur, peu d'hommes ont été plus près qu'Etienne-Marie Delahante. Il fut plus de deux heures, sur le gradin des accusés, avec trente collègues. Par la tournure que prenaient les débats, par la physionomie même des juges, il

n'était que trop facile de prévoir pour tous l'issue du procès, quand l'accusateur public interrompit brusquement l'interrogatoire d'un des prévenus, pour donner lecture d'un décret tout neuf de la Convention, qui ordonnait la mise hors des débats de Delahante et de deux autres, comme n'ayant été que Fermiers-généraux *adjoints*. Il était temps !! « Le tribunal ordonna l'exécution du décret, et des gendarmes s'avancèrent pour nous faire sortir de la salle. Je la traversai sans savoir où j'en étais, et lorsque je me trouvai dans la pièce voisine, je me trouvai mal. » Toutefois ils restaient en état d'arrestation, et on les ramena à l'Hôtel des Fermes. « Nous passâmes la journée dans une grande perplexité. Nous regardions à tout moment l'heure qu'il était ; nous nous affligions de ce que personne ne revenait, quoiqu'il fût déjà très tard : nous cherchions à nous persuader que le Tribunal n'avait pu clore les débats dans une seule séance. » Mais, vers huit heures du soir, l'un de ces trois qu'on pouvait dire ressuscités, étant sorti un moment de la chambre du concierge, y rentra en s'écriant : *ils ont tous péri !!* Delahante et les deux autres « Adjoints » devaient principalement leur salut à l'un des membres du Tribunal, Dobsent, parent de Delahante, qui l'avait déjà fait relâcher une fois, mais n'avait pu empêcher qu'on le reprît. Parmi les vingt-huit fermiers-généraux assassinés, se trouvaient trois beaux-frères de Delahante, et Lavoisier, l'intime ami de son oncle et le sien.

Il faut encore rappeler l'épilogue de ce procès, de ce crime de la Révolution, grand entre les plus grands. Ils avaient été mis à mort *de confiance*, et le séquestre mis sur leurs biens, d'après le rapport des commissaires reviseurs, qui les déclarait débiteurs envers l'Etat d'une somme de cent sept millions. Sous les gouvernements qui suivirent, le séquestre fut d'abord levé et converti en une simple hypothèque, bientôt rayée à son tour. Le 1^{er} mai 1806, la Cour des Comptes, à laquelle avaient été renvoyés

BULLETIN DU
e, rendit en
maît *quitus* :
ces hommes
millions à l
somme de *h*
es, dix sols
et ouvrage
clahante a fi
, et il est l
teurs. L'épig
ment pour l

..... Humanas
na domus.....

LLES E

vier dernier
e à M. Octa
ateurs des c
. Nous avons
onorable, si
partie de sa
etenaient de
même de ren
t dans la
isirs que lui
équation
ibner, un c

Londres et gendre de M. Delepierre, vient de publier un volume, petit in-4 (69 pages), d'une irréprochable exécution typographique, et qui, destiné seulement à des amis (*for friends only*) n'entrera point dans le commerce. A la suite d'une notice biographique, vient l'énumération des divers ouvrages du savant et infatigable chercheur qui fouillait en tous sens l'histoire des siècles passés et surtout l'histoire littéraire. La première de ses productions, publiée en 1829 (l'auteur avait vingt-sept ans), est un recueil de vers (tout le monde débute ainsi), mais dès 1831, paraissait un livre plus sérieux, l'*Histoire du règne de Charles le Bon*, et jusqu'en 1845, époque où il quitta la Belgique, M. Delepierre ne cessa de mettre au jour d'importants travaux relatifs à l'histoire de la Flandre, et surtout à celle de la ville de Bruges.

Sa résidence à Londres mettant à sa disposition les ressources si précieuses offertes par le Musée britannique et par de riches collections particulières, il put étendre le champ de ses investigations; il publia successivement ces travaux sur la littérature macaronique, sur les centons, sur la parodie qui, les premiers, abordèrent avec toute sûreté d'érudition des objets jusqu'alors fort imparfaitement connus; bien d'autres écrits sur les fous littéraires, sur les légendes relatives à l'autre monde, etc., sortirent de sa plume infatigable et attestèrent l'étendue de ses lectures. M. Trübner, après avoir énuméré ces divers ouvrages, souvent tirés à petit nombre et non livrés au commerce, aborde la longue série des *contributions* de Delepierre aux recueils de diverses sociétés savantes, à des journaux littéraires; il fut collaborateur actif des *Annales de la Société d'émulation pour l'étude de l'antiquité et de l'histoire de la Flandre occidentale*, du *Bibliophile belge*, de la *Revue de Belgique*, des *Mélanges* publiés par la *Philobiblia Society*, dont il fut le secrétaire général (ces *Mélanges* forment quatorze volumes, 1854-1876); il sema aussi des notes nombreuses dans des publications périod-

BULLETIN I

a pu être
M. Trübner
de l'activité
d'un écrivain
ce distingué
auteur juif
il ne soit in
dire autre

UN NOUVEAU MANUSCRIT
DES
POÉSIES DE FRANÇOIS I^{er}

Suite (1).

Je crois avoir déjà dit que le texte manuscrit intitulé : *Poésies de François premier* comprenait les vers de sa jeunesse, *juvenilia*, et les épîtres qu'il avait adressées à sa mère, à sa sœur et aux deux dames dont il avait recherché et facilement obtenu les bonnes grâces. Aux Epîtres étaient réunies les réponses également rimées faites à ces lettres et plusieurs compositions pieuses de la sœur du Roi, la Marguerite des Marguerites. Le véritable titre du recueil devrait donc être : *Portefeuille de François premier*. Jusqu'à présent, les historiens de ce grand roi n'en ont pas assez tenu compte : il aurait pu leur éviter bien des jugements erronés et leur permettre de mieux apprécier le caractère et le mérite des personnes qui y avaient apporté leur tribut. On y voit exprimée de la façon la plus touchante la communauté des sentiments qui unissait dans une sorte de trinité, le roi, Louise de Savoie sa mère, et Marguerite d'Alençon sa sœur. On y fait plus ample connaissance avec Françoise de Foix, dame de Chantier, et avec la jeune Anne d'Heilly, depuis duchesse d'Angoulême. Mais, il ne faut pas l'oublier : cette correspondance date d'une époque où la poésie courante ne différait guères de la prose que par la mesure et la rime ;

(1) Voir le n^o janvier-février du *Bulletin*.

a lime et la ciselure étaient réservées aux pièces qu'on hantait dans l'origine, comme les rondeaux et les balades. Notre Portefeuille contient de nombreux exemples de ces agréables jeux d'esprit. Dans la correspondance de François avec sa mère, sa sœur et ses maîtresses, il ne faut donc pas espérer de trouver le style de la vraie poésie, mais, à son défaut, une certaine grâce, une facilité qui puisse faire passer condamnation sur l'incorrection et l'obscurité des constructions. En général, les vers du Roi semblent de premier jet ; ceux de Louise de Savoie et de Marguerite ont moins négligés ; Françoise de Foix s'y montre à découvert : tendre, jalouse et passionnée ; Mademoiselle d'Heilly, fine, enjouée, caressante. Mais, à tout prendre, ces *Epîtres* ne diffèrent des lettres en prose que pour mieux permettre à leurs auteurs d'échapper à l'embarras des tournures que les romanciers espagnols avaient introduites dans leurs œuvres galantes. François I^{er}, dans ses lettres d'affaires, offre un véritable modèle de précision et de clarté ; dans ses billets d'amour, il se conforme au pathos de Georges d'Amboise, ou bien aux subtilités alambiquées des romans dont Cervantes devait plus tard signaler le ridicule. Le *Portefeuille* n'a, fort heureusement, gardé qu'un petit nombre de ces billets en prose ; et, si dans les *Epîtres* rimées, on ne voit pas qu'on eût déjà *d'un mot mis à sa place enseigné le pouvoir* ; si l'on n'y trouve pas une seule faiblesse absolument irréprochable de style, elles abondent au moins en vers bien frappés qui rendent mieux la pensée que la prose galante n'aurait alors pu le faire.

Dans la revue que j'ai déjà faite des *Rondeaux* et des *Chansons* du Portefeuille, j'ai pu sans inconvénient suivre l'ordre de pagination ; ces petites pièces n'ayant entre elles que de faibles liens. Mais en abordant l'examen des *Epîtres*, convient de préférer l'ordre des matières. Ainsi, je commencerai la correspondance de François premier, d'abord avec Madame de Chateaubriant, puis avec Mademoiselle Heilly Anne de Pisseleu. De là, je passerai aux lettres et

réponses du Roi, de Louise de Savoie et de Marguerite ; et je terminerai par la revue des autres opuscules, madrigaux, épigrammes, tombeaux, imitations et traductions, qui, dans chacun des manuscrits, sont rejetés à la suite des Epîtres.

Il y a grande apparence que tous les originaux des rondeaux, épîtres et pièces diverses, se trouvèrent réunis pêle-mêle dans le cabinet du roi défunt. Le premier copiste qui eut la permission de les transcrire les aura recueillis dans le même désordre, en se contentant de faire un groupe des rondeaux. Mais pour présenter la correspondance épistolaire sous son véritable caractère, pour en faire mieux sentir l'intérêt, il fallait d'abord en connaître, en distinguer les auteurs, et rapprocher les réponses des lettres qui les avaient inspirées. Il fallait coordonner les dates, rendre enfin à chacun ce qui lui appartenait. Dans notre manuscrit, il arrive maintes fois qu'une réponse précède la lettre qui l'a provoquée, que l'une se trouve dans les premiers, l'autre dans les derniers feuillets. On comprend l'inconvénient qu'il y aurait eu à suivre ici l'ordre de pagination. J'ai pu méconnaître, j'en conviens, la véritable attribution de quelques pièces ; mais ce n'est pas faute de les avoir scrupuleusement comparées. A vrai dire, la seule hésitation touchait aux épîtres ou réponses du Roi adressées soit à Madame de Chateaubriant soit à Mademoiselle d'Heily. Je donnerai les raisons du choix auquel je me suis arrêté ; à mes lecteurs de les approuver ou de les contredire.

C'est avant d'être roi que François d'Angoulême avait eu sujet de se louer des bontés de la jeune femme d'un vieux avocat nommé Dishomme, celle qui, de par l'autorité gratuite de Mezeray, est devenue la *belle Féronnière*. Mais notre roi François, que les romanciers ont fait le héros de tant d'exploits amoureux, n'eut réellement, dans tout le cours de son règne, que deux maîtresses, Madame de Chateaubriant jusqu'en 1523 ; Anne de Pisseleu demoiselle d'Heily, de 1523 à 1547. La raison d'Etat avait seule décidé

deux mariages; le premier avec Claude, fille aînée de Louis XII; princesse douée, à défaut des agréments qui ne pouvaient inspirer l'amour, des vertus qui commandent la respectueuse sympathie. Elle fut l'objet constant des respects et de l'attachement de son royal époux, l'objet de tous les regards de toute la cour. On la vit suivre constamment le Roi dans ses nombreux changements de résidence, assister au concert avec Louise de Savoie et Marguerite, présider aux fêtes. En moins de neuf années de la plus parfaite union, François l'avait rendue mère de nombreux enfants dont cinq lui survécurent (1). Voilà cette reine que les écrivains postérieurs nous représentent comme oubliée, délaissée de la cour, durement traitée par la mère du Roi, constamment négligée par son volage époux.

Marguerite d'Autriche, sœur de Charles-Quint, veuve du Roi de Portugal et seconde femme de François, obtint de son époux tout ce qu'elle pouvait être en droit d'en attendre; elle eut tous les égards, des procédés courtois, les prérogatives et le respect que pouvait réclamer une reine de France. Elle eut même une fois une influence sérieuse sur la direction des affaires publiques et l'on ne voit pas qu'elle ait eu la moindre occasion de réclamer contre les dédains et les fautes du Roi. Ce prince est pourtant à blâmer, je le reconnais, de n'avoir pas offert un modèle de fidélité conjugale; mais, pour atténuer ses torts, je dirai que le prince de Condé, par exemple, et les autres faiblesses lui avaient été données par ses prédécesseurs, Charles VII, Louis XI, Charles VIII, Louis XII, et que ce mauvais exemple devait être suivi par ses quatre successeurs, Henry II, Charles IX, Henry III et le glorieux Henry IV; sans parler de Louis XIV et de Louis XV, de Napoléon le Grand et de Napoléon le Petit. Marguerite eut même sur tous les rois que je viens de nommer

(1) Marguerite, la dernière, née en 1522, un an avant la mort de sa mère, Louise de Savoie en 1574. Elle était de la constitution la plus robuste, ce qui suffirait pour démentir les mauvais propos de Brantôme sur le malade qui avait avancé les jours de la bonne reine Claude.

un double avantage. Claude, sa femme légitime, lui avait donné sept enfants, et il n'avait ajouté à ce nombre respectable aucun enfant naturel.

Les relations de François I^{er} avec Madame de Châteaubriant semblent remonter aux premières années de son règne. A peine âgée de quinze ans, Françoise de Foix, en 1509, avait été mariée à Jean de Montmorency-Laval, seigneur et non comte de Chateaubriant. Le jeune roi avait été bientôt séduit par sa beauté, son esprit et ses grâces ; il avait pu la voir soit à Blois, Amboise ou Fontainebleau, soit en Bretagne dans la maison de son mari. L'épître (p^o 49 v^o) est une déclaration en règle qu'avaient dû précéder quelques tendres intelligences. François premier y semble à son coup d'essai épistolaire : inquiet du genre d'ascendant que pouvait lui donner le prestige de la royauté, il s'excuse d'abord d'adresser ses hommages à la femme d'un de ses barons ; il proteste de la pureté de ses vues et du soin qu'il aura de ne porter aucune atteinte à l'honneur et au bon renom de celle qu'il aime :

Afin que saches ma doulce ardeur contrainte (1),
 La plume a pris, en laissant toute crainte,
 La main royalle, en delaissant le sceptre ;
 Ne pensant point qu'offensée peust estre
 En cest endroit la mienne auctorité.
 Qu'aimant (2) un corps de beaulté herité,
 De bonne grâce en la vertu comprise,
 Estre ne peult sinon heureuse emprise...
 Et quand je pense au jour que je te vis
 Tout le premier, il me fut bien avis
 Congnoistre en toy plus que ne peult Nature ;
 Et deslaissay lors toute basse cure ;
 Tous mes pensers jusqu'au plus hault volerent,
 Te contemplant, et là ils demourerent...

(1) Afin de te faire connaître la force de mon amour.

(2) Parce que. Au lieu d'*herité*, on dirait aujourd'hui *doué*.

Car qui regarde sagement et qui n'erre,
 Tant plus dignes sont les choses en terre (1),
 Plus a-t-on foy, congnoissance et advis
 De la vertu du ciel et paradis...
 Et de tant plus louable est le desir,
 Que vers le ciel s'arrête et prend plaisir,
 Pour contempler chose conforme à Dieu.
 Car dans le ciel mérites avoir lieu.
 Et pour certain je ne cherche jamais
 Autre plaisir (et à toy m'en remects);
 Si ce ne fust pour croistre et augmenter
 Le tien bon bruit, et plus en haut monter.

Au feuillet 117 et dernier se trouve la réponse de
 Françoise de Foix, et l'aveu pour ainsi dire involontaire
 de sa défaite :

La grant douceur qu'est de ta bouche issue,
 La belle main blanche qui a tissue
 Une épistre qu'il t'a pleu m'envoyer,
 A fait mon cueur de joye larmoyer.
 Il estoit jà de ton amour espris,
 Mais maintenant il est saisi et pris,
 Tant qu'il n'est plus possible qu'en efface
 Ta grant beaulté. Que veulx-tu que je face?
 Si à me veoir bien souvent tu labeures,
 Croy pour certain qu'il n'est momens ny heures,
 Si je l'osoye par tout t'aller chercher,
 Je le feroye, tant je t'aime et tiens cher.
 Je te parle privement (2); car je sens
 En ta personne tant d'honneur et de sens,
 Que pour mourir ne vouldroys deceler
 Ce que te veulx maintenant reveler.
 C'est qu'il te plaise de garder mon honneur;
 Car je te donne mon amour et mon cueur.

(1) Plus les choses *terrestres* sont dignes d'être *célestes*...

(2) En confidence.

ut en convenir, sont d'un meilleur style
 être qui les avait inspirés. Voilà donc nos
 t accord : mais le secret leur était recom-
 de Françoise n'eût pas vu d'un œil indiffé-
 as appris de sang-froid le danger dont son
 enacé. La dame n'avait pas de charge à la
 ssant que fût le Roi, il lui fallait user d'ex-
 ir sa maîtresse. Un jour il devait la rencon-
 maison d'amis. Elle manqua au rendez-
 exprime son dépit dans une épître (f^o 116)
 n nous est suffisamment indiquée par le
 i la termine et que plus tard nous lui

t donc possible de penser
 amour tu doives t'avancer,
 mye, volentiers te pyrrois,
 grant aise en cela je prendroys ;
 aison que je voy au contraire,
 re part ma fantaisie fait traire...
 ys-tu pas qu'er soir tu me promys
 ant veoir en ville tes amys,
 ndroys pour plus souvent te veoir,
 isir de ta parole avoir.
 obstant ta foy à moy promise,
 , ma main par la tienne fut mise,
 y oÿ ne parole ne vent
 rs moy, pour me mectre en avant.
 tendu et encores j'attens,
 tion voulant forcer le temps...
 quel remede je n'ay sçeu fors trouver
 e endroit, que de la plume ouvrer...
 lonner parfaicte congnoissance
 ennuy et tout ce que j'en pense ;
 ce qu'as puissance de remede :
Amia major que rompre fede!

si elle a été faite, n'a pas été recueillie

feuille. Au f° 46 v°, je crois reconnaître encore Françoise de Foix qui, inquiète de l'éloignement son amant, se hasarde à lui écrire, mais avec et sous un nom collectif.

est fine et spirituelle, bien que d'un style em- est apparemment une des premières qu'elle ait fidélité d'un messenger.

le désir fait errer l'ignorance,
le regret de l'heur de la puissance
due à nous, ne soit donc accusée
notre faute en vouloir excusée (1);
vous regardez (2) que si vous voulez prendre
pinion que nul ne doit emprendre
vous mander escripture ne lettre,
ligne n'est (3), à jamais pourcez estre
les nouvelles de vos amys avoir (4) !
nul bien d'eulz n'aurez, perdant les veoir...
quoy faisons à vous humble requeste
nous tiendrons à tresgrande conquete,
de l'octroi pouvons avoir le don (5),
si faillons, de nous donner pardon.
neq commandez, et nous obéïrons,
à jamais ce langaige dirons,
se s'il vous plaist de response nous faire,
possible est que l'on puisse deffaire
obligation de nostre congnoissance... (6).

se du Roi, f° 48 v°, est plus simple et plus

sens de cette phrase, trop bien dans le goût du temps : « Si le
ouvoir satisfaire à nos désirs trompe notre ignorance, vous nous
ison de la bonne intention. »

ex.

rop au-dessous de vous pour avoir droit de le faire.

est oublié dans notre manuscrit. ^

ous accordez la permission de vous écrire.

hui : « de nostre reconnaissance. »

Si par aimer l'on desire sçavoir
 De ses amis, et nouvelle en avoir,
 Si, en l'absence, aimée est l'escripture,
 Qui en amour les esperits rassure...
 Si ne lairai-je à fort (1) tres humblement
 Remercier, t'assurant fermement
 Que si pouvoys bien entendre ou sçavoir
 Le trop grant heur, et que le peusses veoir,
 Que m'as donné, voyant ton escripture;
 Certain je suis que tu n'es point tant dure
 Que tu prinses regret ny desplaisir
 Une aultre foys me rendre ung tel plaisir...
 Car tu sçaiz bien qu'en ce monde ne suis
 Que pour t'aimer, et sans cela ne puy
 Vivre en repos, ny bien jamais avoir...

C'est apparemment vers 1522 que Madame de Chasteaubriant cessa d'être la dame des pensées de François à la grande satisfaction de Louise de Savoie et de Marguerite d'Alençon, qui ne pouvaient approuver des amours doublement adultères. Une jeune fille d'honneur de Louise, Mademoiselle d'Heily, devint dès lors le principal objet des attentions du Roi : mais l'intimité de leurs relations ne semble pas avoir transpiré avant l'ouverture de la seconde et fatale campagne d'Italie. On n'en parla qu'à compter du retour d'Espagne, en 1526, quand François, en rentrant en France, revit la jeune d'Heily au milieu des femmes et des filles d'honneur de sa mère. Brantôme, le très inexact Brantôme, a supposé que le Roi l'avait alors vue pour la première fois. Mais la grande et belle épître qu'il avait écrite dans le vaisseau qui le transportait en Espagne lui avait été certainement adressée, et cette épître nous prouve qu'elle était déjà l'objet du plus tendre attachement. Or ce changement, dès qu'il s'était produit, n'avait pas échappé aux yeux d'une amante passionnée. Dans

(1) A plus forte raison (*A fortiori*).

l'épître, f° 50, Françoise de Foix représente à son infidèle tout ce qu'il allait perdre en l'abandonnant :

Puisque changez le privé pour l'estrange (1),
Avecques vous plus ne seray privée,
Car vous m'avez de vostre amour privée,
En me laissant, pour tost aller au change.

De ce mesfaict bonne raison me venge,
Car vous, seigneur, qui avez renommée
D'estre loyal en amitié privée,
Par bon vouloir plaisant et favorable,
Ne trouverez le temps plus amyable,
Pour si trestost vostre vouloir changer.

Je ne le dis pour de vous me venger,
Mais, en musant (2) sotise m'amusa,
Quand on disoit : *Nigra sed formosa* (3).

Je l'entens bien, j'açoit qu'il me desplaise,
S'il fault qu'à vous chose nouvelle plaise ;
Mais toutes fois devez considérer
Que privaulté, s'on ne la fait durer,
Estre ne peult des sages tant prisée ;
Et quand elle est par temps acoustumée,
Elle vault mieux que briefve congnoissance.

Ce néant moins ainsi comme je pense,
Par doux regard et façon assurée,
Crespés cheveux ont pris vostre pensée.

Je n'en dis plus ; mais entendre devez
Aussi je croy que moult bien le sçavez,
Que vous avez avecques oubliance,
En mon endroit courte perseverance,
Esgard n'avez à mon affection.
Car je vouloys longue possession,

(1) L'amie que vous connaissez, pour celle que vous ne connaissez pas.

(2) En me trompant, en mentant.

(3) On peut voir parmi les portraits aux crayons de couleur, publiés en 1865 par M. Rouard sous le titre de *François I^{er} chez Madame de Boisy*, celui de *Madame de Chasteaubreant*, comme on écrivait alors. Il avait été tracé vers 1518, et, quoique seulement ébauché, il donne l'idée d'une jeune femme belle, à la physionomie pensive et profondément sympathique.

neurer tout le temps de ma vie
 honneur. Mais honneur se varie.
 neq seroit de s'allier
 meur qui ne scauroit lier.
 respons que l'acquest est petit ;
 air est pour avoir bon crédit
 le blanc qui n'a point de durées (1).
 e couleur est bientost effacée,
 couleur est en un an passée ;
 couleur est à sueur subjecte,
 couleur n'est pas longuement necte.
 e tainct noir et la noire couleur
 alt prix, et de plus grant valeur,
 par vous le pouvez mieulx sçavoir.
 re taint me faict apercevoir
 lair brun est de plus douce sorte
 t le blanc.....

arle trop, mais je ne me puis taire,
 bon droict, et si says toute seure,
 noissant que de moy n'avez cure,
 r le moins si je ne vous puis plaire,
 z vous de celle qui est noire
 re nom, et fault que je l'endure.

fait quelques doutes sur la dame qui écrivit
 suffira de ce dernier vers pour les lever.
 roise de Foix qui rappelle à *François* qu'au
 ne pouvait lui déplaire. Hélas ! vains re-
 s prières ! une autre était déjà maîtresse de
 e. La réponse du Roi est froide : l'ancien
 d'embarras en rejetant les torts de son
 celle qui se plaignait d'en être la victime.

en assez me donner à congnoistre
 endroit que ne voulez plus estre
 çon que toujours ay pensé.
 me tiens tresmal rescompensé

(1) Ainsi Françoise de Foix était brune, et Anne d'Heilly blonde.

Du long service à vous non variable ;
Et touttefois vous m'estimez muable !

Car quand le chien est haÿ de son maistre,
Et fust-il bon, la raige luy fait mettre,
Pour loing de luy l'esloigner et chasser,
Qui est signe que me voulez casser...

Doncques je dis sans penser nul remede,
Qual infamia major que rompre fede !

Bien l'as rompue certes en mon endroit
Sans juste cause et nul tiltre de droit ;
Et en cela malheureux je me tiens.

Car pour t'aymer gaigné je n'y ay riens,
Fors seulement que j'ay eu congnoissance
Qu'en femme noire n'a pas grande fiance.

Mais pour cela ne lairay à te dire
Que si j'estois au lieu où je desire,
En Angoulmois, auprès de toy assis,
Je te diroys quatre mots bien assis :
Non pas pour dire que veuille revenir,
Ne te prier me vouloir retenir,
Mais au contraire volenté m'a donné
Par telle femme n'estre jamais mené.

Et pour la fin, ne me peulx reprocher
Si n'est que t'ay voulu tenir trop cher.
Dont, pour le temps qu'avez toy j'ay passé,
Je puy bien dire : *Requiescat in pace.*

L'injustice et la cruauté de cette épître sont adoucies
par un dernier distyque, en forme d'adresse, seulement
conservé dans notre manuscrit :

A la noire Jacqueline l'on m'envoye,
En attendant que mon maistre la voye.

C'était annoncer que la rupture n'était pas définitive. Il
semble que pour cette fois le Roi parvint à se justifier
auprès de celle qui ne devait plus occuper dans son cœur
qu'à la seconde place. Ce n'était pas assez pour Françoise

de Foix : elle ne put supporter la perspective d'une tendresse partagée ; et comme bien d'autres amantes délaissées, elle paraît avoir voulu se venger de son heureuse rivale par un éclat inattendu. Un billet à Mademoiselle d'Heily, conservé f^o 59 r^o, se rapporte vraisemblablement à quelque indiscretion calculée, dont, pendant l'absence du Roi, la nouvelle favorite aurait eu à souffrir.

« Ayant l'ennui ne sçavoir ny pouvoir vous declarer
 » l'extresmité de ma peine... si n'est qu'il faille que l'in-
 » fortune de mon service soit meslée avec l'ingrate men-
 » terie de ceste meschante créature, pour vous estre moyen
 » de peine. Et quand je pense en estre l'occasion, je
 » vous supply penser quel bien je me puis vouloir ; n'es-
 » timant ma vie que pour vous faire chose qui vous soit
 » agréable. Or doncques, amie, laissez porter à moy seul
 » le fay, puisque moy seul en suis cause ; car ce n'est
 » raison que l'innocence porte la peine du meffait. Je
 » voudrois estre si heureux que mon retour vous puist
 » servir. »

A peu près dans ce temps-là, les dames de la maison de Louise de Savoie cessèrent d'ignorer la nature des relations formées entre Françoise de Foix et François I^{er}. Le bruit en vint jusqu'à Monsieur de Chateaubriant qui se hâta de rappeler sa femme ; à moins que le départ de Françoise n'ait été volontaire, et que l'on n'ait pris le change à la cour sur les causes de son éloignement. Marguerite, la duchesse d'Alençon, dit quelque chose de cela dans une de ses premières lettres à Guillaume, le père d'Anne de Montmorency. Elle y laisse percer le plaisir qu'elle ressentait du départ de la dame. « Je trouve fort estrange
 » que le seigneur de Chasteaubriant use de main-mise ;
 » c'est pour dire gare à ceux qui luy voudroient faire un
 » mauvais tour. Au regard de la dame, l'on dit volontiers :
 » Tel se mire qui n'est pas beau, et tel ne se baigne qui
 » n'est pas nect. Il y en a ici qui ne font pas tant de
 » mines ; mais s'y a-il assez de beauté, de grace et de

» parole pour donner trente à l'autre, et le premier. »
(C'est-à-dire trente points et la main.)

Retournée à Châteaubriant, ou plutôt à Laval chez les parents de son mari, celui-ci étant à l'armée de Picardie à la tête d'une compagnie de quarante hommes d'armes, Françoise de Foix reçut plusieurs fois le Roi, soit à Laval, soit à Châteaubriant ; et François conserva toujours pour elle une amitié sincère. Elle avait été assez mal reçue à Laval (1), elle y tomba gravement malade, et c'est alors qu'elle écrivit l'épître désespérée dont nous allons citer la meilleure partie. Elle est au f^o 55 v^o :

Ceste povre deceue et miserable amante,
Par trop avoir aymé, tourmentée et dolente,
Dame, non dame estant pour plus estre estimée,
Mais par mort un vray monstre horrible mieulx nommée,
Ceste presente epistre emplie de malheur
T'envoy l'infortunée, indigne de tout heur...
Hélas ! ne te souvient que tu me feis promesse
De n'estre par oubly si remply de paresse
A faire prompt retour ! mais certes il me semble
Que d'une mesme foys tu joignis tout ensemble,
Ton asseuré parler et ton effect muable...

Dont desormais fauldra pour certain que je craye
La chose de ce monde que moins desiroys vraye !...

O cueur ingrat et plein d'amitié trop cruelle !

Ne te souvient-il plus quelle est la foy de celle

Qui, par trop fermement t'avoir voulu aymer,

Soy mesmes a haÿ, sachant se diffamer !

Or ne mets en oubly qu'en ta seule personne

Est l'estoille et seul point qui de ma vie ordonne.

Mais qui eust sceu penser pouvoir trouver au miel

Tant de mortel venin, d'amertume et de fiel ?...

L'ingratitude dont elle gémit ne l'empêche pas de trembler pour les jours du Roi, alors en Champagne à la tête de son armée :

(1) Voyez plusieurs de ses lettres au Roi, publiées par M. Aimé Champolion.

par tant de faulx alarmes
 l'amer je feroys de mes larmes.
 n'ayez ne mal ny peine,
 'en rend comme certaine
 et à songer je me boute

Qu'on se veult faire mal, par quoy je tremble toute.
 Bien difficile il est d'amour vraye et non faincte,
 Jamais pouvoir aymer sans avoir doubte et crainte.

De ma prochaine mort tu as certes envie,
 Et tout le mien desir est te voir longue vie...

Voici doncques d'amour l'extresme et dernier signe,
 Qu'à toy, ingrat amy, j'envoye ains que je fine.
 Plus ne pouvant escrire je fais fin à ma lectre,
 Près laquelle vais à la mort me soubzmectre,
 Sans nulle guérison attendre ou médecine ;
 Et desirant santé, car je ne m'en sentz digne.

Mais si jamaiz tu fuz par amour enflammé
 De moy qui de bon cueur t'ay si longtemps aimé,
 Si passes par icy après le mien trespas,
 Et te puis arrester, sans marcher oultre ung pas,
 Jusqu'à ce qu'ayes vu par ceste pourtraicture
 Ceste mienne epitaphe et dolente escripture.

Epitaphe

Une femme gisant en ceste fosse obscure
 Mourut par trop aimer d'amour grande et naïve ;
 Mais combien que le corps soit mort par peine dure,
 Joyeux est l'esperit de sa foy qui est vive.

Elle recouvra pourtant la santé, et le Roi, quand il la
 paraît enfin lui avoir fait trouver quelque douceur
 des épanchements de l'amitié. Il revint à plusieurs
 fois à Chateaubriant, et de cette ville il a daté plusieurs
 lettres. Pendant la glorieuse campagne de 1536 et
 en Provence, M. de Chateaubriant occupa la charge
 de gouverneur de Bretagne. Réconciliée avec lui, en sup-
 posant qu'elle eut jamais eu à se plaindre de son ressen-
 timent, elle cessa de vivre le 6 octobre 1537. Son mari

la pleura sincèrement et lui fit élever des Minimes de Chateaubriant un Deux poètes, Nicolas Bourbon et avaient grande part à son amitié, co-
 épitaphes pour l'illustre défunte. Ce fut gravée sur le monument et s'y lisait un siècle (1). Jean de Laval était alors et c'est encore Marguerite qui nous l'apprend dans une lettre écrite au Roi à la même époque. « Jay veu, dit-elle, » M. de Chateaubriant qui a esté si près de la mort qu'à » peine le pouvait-on recognoistre. Et si a eu bien grand » regret de sa femme. Mais le bon traitement qu'il vous » a pleu luy faire, et la joye qu'il a eue de me voir l'a » fort amandé (2). »

François premier, de son côté, a exprimé discrète et délicate, le chagrin qu'il avait de la perte d'une aussi tendre, aussi fidèle amie

Icy dessous gist en bien peu d'espace
 De fermeté la montagne et la masse,
 En amitié seul chef-d'œuvre parfait,
 Et vertueux, qui tous les autres passe.

Elle a souffert qu'en son vivant l'aima
 Tel souvenir longueur de temps n'efface.
 L'ame est en haut, du beau corps c'en est
 Icy dessous.

Ah, triste pierre ! as-tu doncq tant d'au-
 De m'empescher celle tant belle face,
 En me rendant malheureux et deffaict !
 OEuvre tant digne en rien n'avoit meffaict
 Qu'on l'enfermast avec sa bonne grace
 Icy dessous.

Il est superflu d'ajouter qu'aucun docteur

(1) Dreux du Radier l'a publiée dans ses *Anecdotes* 1775, t. IV, p. 281.

(2) Nouvelles lettres de la reine de Navarre, p. 165.

LETTRES DE PÉTRARQUE.

témoignage contemporain n'ont rien laissé conjecturer de tout ce qu'on a plus tard raconté de cette femme remarquable. Le singulier expédient dont se serait avisé le Roi pour l'attirer à la cour; la haute influence dont elle aurait abusé pour l'élévation de ses frères; le parti qu'elle aurait fait de ses faveurs à l'insu du Roi en Bonnavet et plusieurs autres; le don et la reprise de bagues et bijoux dont Marguerite avait composé les cadeaux; la fin tragique à laquelle la furieuse jalousie de son mari l'aurait condamnée: tout cela, autant d'inventions romanesques qu'on a cependant vingt fois répétées sur la foi de Brantôme, de Varillas, de Chorier et de Madame Murat.

Dans un troisième article, notre dé pouillement du P. M. de la Vieille de François premier portera sur la correspondance et les vers de Mademoiselle d'Heilly Anne de Lescieu, devenue, par son mariage avec Jean de Brosse de Bretagne, comtesse, puis duchesse d'Etampes.

Paulin PARIS.

(La suite au prochain bulletin).

NOUVELLES LETTRES DE PÉTRARQUE SUR L'AMOUR DES LIVRES

TRADUITES EN FRANÇAIS POUR LA PREMIÈRE FOIS, D'APRÈS LES
MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Par M. VICTOR DEVELAY

*A François Nelli, Prieur de l'église des Saints-Apôtres
à Florence.*

Il veut joindre à l'étude des lettres profanes celle des auteurs sacrés.

J'ai remarqué dans une de vos lettres que vous prouvez que je mêle le sacré au profane. Vous pouvez être sûr que cela plaira aussi à saint Jérôme. « Il en résulte

« une variété charmante, un ordre admirable, une féconde. » Que voulez-vous que je vous dise ?
 reste comme bon vous semblera ; assurément ce n'est pas facile à tromper et vous n'avez pas coutume de tromper, sauf que ceux qui aiment ont coutume de se tromper, non seulement avec facilité, mais de bon cœur. Laissant donc cela de côté, je vais vous parler de mon penchant, nouveau à la vérité, mais déjà fort, pour les lettres sacrées ma plume et mon âme. Je n'en s'en moquer aux orgueilleux qui dédaignent l'antiquité des divines Ecritures, comme la parure simple d'une robe choque des yeux accoutumés aux ajustements courtisanes. Pour moi, je suis persuadé que les hommes ne seulement me donneront leur agrément, mais qu'ils m'applaudiront et qu'Apollon me secondera si, j'ai consacré ma jeunesse à des études juvéniles, et mon âge mûr à de meilleurs soins. Je ne pense pas que m'impute à déshonneur si, après m'être levé tantôt au milieu de la nuit en vue d'une vaine renommée et d'espérances chimériques des hommes, je me lève désormais pour célébrer les louanges de mon Créateur, pour consacrer mon sommeil et le temps du repos pour celui qui ne dort point et ne s'endort point en gardant Israël (1). Non seulement cette surveillance universelle, il me garde aussi et me surveille avec sollicitude, et, ce que je sens très clairement, ce que tous ceux qui ne sont point ingrats reconnaissent, il prend soin de chacun comme s'il oubliait personne, et il gouverne tout le monde comme s'il ne s'occupait pas de chacun. Enfin je suis fermement résolu, si Dieu me le permet, à rendre l'âme au milieu de ces études et de ces soins. Que puis-je faire de mieux, et compter la terre plus sûrement qu'en aimant, en bénevoisant et en louant toujours celui sans l'amour constant duquel je ne serais absolument rien, ou, ce qui est pis, je

serais très malheureux, car si son amour pour moi cessait, ma misère n'aurait point de fin ?

J'ai aimé Cicéron, je l'avoue, j'ai aimé Virgile, et j'ai été charmé de leur style et de leur esprit au delà de toute expression. J'ai aimé beaucoup d'autres écrivains illustres, mais j'ai considéré Cicéron comme un père et Virgile comme un frère. Ce qui m'a inspiré cette affection, c'est l'admiration que je ressens pour tous deux et la familiarité que j'ai contractée avec leurs génies par une longue étude, familiarité telle qu'il serait difficile d'en contracter une aussi étroite avec des personnes que l'on voit. J'ai aimé pareillement chez les Grecs Platon et Homère dont le génie, comparé à celui de nos écrivains, a rendu souvent mon jugement indécis. Mais il s'agit maintenant d'une affaire plus importante, car le soin du salut prime celui de l'éloquence. J'ai lu ce qui me faisait plaisir, je lis ce qui m'est utile. Je suis en ce moment dans cette disposition, ou plutôt j'y étais depuis longtemps, car je ne commence pas maintenant. Mes cheveux qui blanchissent me démontrent que ma résolution n'est point prématurée. Mes orateurs seront dorénavant saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme et saint Grégoire ; mon philosophe, saint Paul ; mon poète, David. Vous savez qu'il y a plusieurs années, dans la première églogue de mon poème bucolique, j'ai comparé David à Homère et à Virgile, de telle sorte que dans mes vers la victoire reste incertaine. Mais ici, malgré l'antique puissance d'une habitude enracinée, l'expérience victorieuse et la vérité éclatante qui frappe les yeux ne permettent de conserver à cet égard aucun doute.

Toutefois, si je préfère les uns, je ne rejette point les autres. Saint Jérôme prétend l'avoir fait, mais, à mon sens, son style le dément. Pour moi, je crois pouvoir aimer à la fois les uns et les autres, pourvu que je sache lesquels je dois préférer pour le choix des mots, lesquels pour le choix des pensées. Car, je vous le demande, qui vous empêche, à l'imitation d'un sage père de famille, de destiner une

partie de votre mobilier à la nécessité, et l'autre partie à l'ornement; d'entretenir des serviteurs pour la garde de votre fils et d'autres pour ses jeux? Qui vous empêche d'être riche à la fois en argent et en or, en sachant le prix de l'un et de l'autre, de manière à ne pas vous tromper? D'ailleurs ces anciens ne me demandent que de ne point tomber dans l'oubli; ils se contentent des prémices de mes études et m'abandonnent tout mon temps pour de meilleurs travaux. Cette résolution, que j'avais formée de mon chef, je l'exécuterai avec plus de confiance maintenant que vous me la proposez et que vous l'approuvez. Pour mon style, s'il le faut, je recourrai à Virgile ou à Cicéron, et je ne rougirai point d'emprunter à la Grèce ce qui manquera au Latium; mais pour ma conduite, bien que je sache que les anciens renferment beaucoup de choses utiles, je prendrai néanmoins pour conseillers et pour guides de mon salut ceux dont la foi et la doctrine ne sont point suspectes d'erreur. Parmi ceux-ci David sera toujours à juste titre le plus grand à mes yeux, d'autant plus beau qu'il est négligé, d'autant plus savant et plus éloquent qu'il est plus pur. Je veux que son psautier soit toujours dans mes mains et toujours sous mes yeux quand je serai éveillé, je veux quand je dormirai et quand je mourrai qu'il soit placé sous mon chevet. J'estime que cela ne sera pas moins glorieux pour moi que ne l'ont été pour le plus grand des philosophes les *Mimes* de Sophron (1). Adieu, pensez à moi et portez-vous bien.

Milan, 18 septembre.

A Pierre de Rainzeville, abbé de Saint-Bénigne de Dijon.

Sa passion pour l'étude. Il est assailli par les versificateurs de tous les pays.

Chose étrange! j'ai envie d'écrire et je ne sais ni sur quoi ni à qui écrire. Et cependant le charme qui m'en-

(1) Platon professait la plus vive admiration pour les *Mimes* de Sophron, poète grec, né à Syracuse, qui vécut dans la seconde moitié du ve siècle avant J.-C.

traîne est si puissant que le papier, la plume, l'encre et les veilles me sont plus agréables que le sommeil et le repos. Bref, je suis toujours tourmenté et abattu tant que je n'écris pas, et, par une ambiguïté rare, fatigué au sein du repos, je me repose dans la fatigue. On dirait que mon âme est dure comme le marbre et véritablement issue des pierres de Deucalion ; quand elle s'est penchée tout entière sur les parchemins et qu'elle a lassé mes doigts et mes yeux, elle ne sent ni le froid ni le chaud, il lui semble qu'elle est couchée sur le lit le plus moelleux, elle craint d'être arrachée à cette occupation et elle se cramponne aux membres qui refusent de lui obéir. Quand la nécessité veut qu'elle s'en détache, elle commence aussitôt à se fatiguer et elle accepte son loisir, comme un âne paresseux que l'on force à gravir sous une charge excessive une montagne rocailleuse. Ensuite elle revient à sa tâche, non moins avidement que l'âne harassé retourne à son râtelier plein, et elle se ranime par de longues élucubrations comme celui-ci par la nourriture et le repos. Que faire donc, puisque je ne peux ni cesser d'écrire ni supporter le repos ? Je vous écrirai, non parce que cela vous intéresse fort, mais parce que je ne vois personne dans mon voisinage qui soit plus avide que vous de ce qui est extraordinaire, et surtout de ce qui me concerne, qui scrute plus avant ce qui est caché, qui comprenne mieux ce qui est difficile et qui apprécie plus sagement ce qui est incroyable. Je viens de vous révéler une partie de mon état et des souffrances de mon esprit, je vais vous citer un trait qui redoublera votre étonnement et qui vous prouvera que j'ai dit la vérité.

J'ai eu un ami avec lequel j'étais lié au suprême degré. Dans le temps où, embrasé pour mon *Afrique* d'un feu que ne connut jamais l'Afrique sous le signe du Lion, j'avais commencé cette œuvre qui est restée longtemps suspendue entre mes mains et qui seule, j'imagine, si j'ai quelque espoir de salut, calmera ou éteindra la soif de mon âme haletante, cet ami, me voyant accablé par un

travail démesuré, m'aborda à l'improviste et me pria de lui rendre un service pour lui très agréable, et pour moi très aisé. Je lui fis un signe affirmatif, sans savoir ce qu'il voulait, ne pouvant rien lui refuser et sachant qu'il ne me demanderait rien qui ne fût inspiré par l'amitié la plus vive. « Donne-moi, me dit-il, les clefs de ton armoire. » Je les lui donnai d'un air étonné. Aussitôt il enferma dans cette armoire tous mes livres et tous mes instruments pour écrire, la ferma soigneusement et s'en alla en me disant : « Je t'impose un congé de dix jours, et d'après notre convention je te défends pendant ce temps-là de lire et d'écrire. » Je reconnus le jeu. Il avait cru que je resterais désœuvré, pour moi il me sembla que je restais inutilisé. Qu'attendez-vous ? Cette journée s'écoula plus longue qu'une année non sans ennui ; le lendemain j'eus mal à la tête du matin au soir ; quand le troisième jour parut, je commençais à sentir de légers accès de fièvre. Mon ami, informé de cela, revint et me rendit mes clefs. Je guéris aussitôt, et désormais cet ami, voyant que le travail était mon aliment, comme il disait, s'abstint de semblable prière.

Que vous dirai-je donc ? Est-il vrai que la rage d'écrire soit comme toutes les autres incurable, suivant le dire du satirique (1). J'ajoute, moi, que c'est une maladie contagieuse. Moi qui vous parle, combien de gens croyez-vous que j'ai infectés de cette contagion ? Je me souviens qu'autrefois ceux qui faisaient des vers étaient rares ; aujourd'hui tout le monde en fait, ceux qui écrivent autrement sont rares. En ce qui touche mes contemporains, quelques-uns pensent qu'une grande partie de la faute retombe sur moi. Je l'avais souvent entendu dire, mais que le ciel m'accorde la guérison souhaitée des autres maladies de l'âme (puisque je désespère de celle-ci), comme il est certain qu'à peine averti enfin par mille indices et pour ainsi dire réveillé, je commence seulement à m'apercevoir qu'il peut être vrai

(1) Juvénal, VII, 52.

qu'en voulant m'être utile j'aie nui sans m'en douter à moi-même et à beaucoup d'autres. Peut-être n'était-elle point injuste la plainte de ce vieux père de famille qui jadis vint subitement à moi triste et presque en larmes : « Quoique j'aie toujours aimé votre nom, me dit-il, voyez comme vous m'avez payé de retour. Vous êtes cause de la perte de mon fils unique. » Je fus d'abord saisi d'étonnement et je rougis ; l'âge de cet homme et l'expression de son visage, qui annonçait une profonde douleur, m'avaient ému. Puis, dès que je fus revenu à moi, je lui répondis, ce qui était vrai, que je ne connaissais ni lui ni son fils. « Qu'importe, fit le vieillard, que vous ne le connaissiez pas ! lui vous connaît très bien ; mis par moi à grands frais à l'étude du droit civil, il dit qu'il aime mieux suivre vos traces. Ainsi me voilà privé d'une grande espérance ; mon fils, comme je le prévois, ne fera ni un jurisconsulte ni un poète. » Ces paroles nous firent rire, moi et ceux qui étaient là ; le père se retira non moins triste. Je comprends maintenant que ce n'était pas de la risée qu'on lui devait, mais de la compassion et de la consolation, et que ses reproches et ses plaintes ne manquaient pas de justice. Car les fils de famille, soignant leurs intérêts et ceux de leurs amis, avaient coutume de s'adonner, les uns à la gestion de leur fortune, les autres au commerce, d'autres à la carrière bruyante du barreau, et en couchaient par écrit les actes. Aujourd'hui nous faisons tous la même chose, aujourd'hui se réalise complètement le mot d'Horace : *Ignorants ou habiles, nous versifions tous indistinctement* (1).

C'est une triste consolation de trouver beaucoup de gens qui partagent vos peines, j'aimerais mieux être malade seul ; maintenant je suis tourmenté et de mes maux et de ceux d'autrui, et on ne me laisse pas respirer. Tous les

(1) *Épîtres*, II, 1, 117.

jours, de tous les coins de mon pays, des lettres et des vers. Et ce n'est pas cablé d'un déluge de lettres venues directement de France, mais de Grèce, d'Angleterre. On me prend pour arbitre moi qui ignore le mien. Je serais le plus occupé de tous les mortels si je répondais à chacun ; je serais un censeur odieux si je les critiquais, un flatteur et un menteur si je les louais, un insolent et un orgueilleux si je me taisais. Ils craignent sans doute que ma maladie ne soit trop lente ; je comblerai leurs vœux, pressé d'un côté par leurs aiguillons, de l'autre par mon ardeur. Il n'y aurait rien de désespéré si cette maladie secrète ne s'était glissée tout récemment (qui le croirait ?) jusqu'au sein de la curie romaine. Que pensez-vous que fassent les jurisconsultes et les médecins ? Ils ne connaissent plus Justinien ni Esculape, ils n'entendent plus les cris perçants et de leurs malades ; ils sont devenus soucieux du plaisir que leur inspirent les noms de Virgile et en se promenant dans les vallons au bruit de la fontaine d'Aonie. Mais pour les prodiges qui ne sont pas les plus étonnants, les rossiers, les foulons, les laboureurs, abandonnés et autres instruments de leur métier, les Muses et d'Apollon. On ne saurait dire que ce fléau qui ne comptait naguère qu'un petit nombre de victimes. Si vous en demandez la cause, c'est l'art qu'il est très doux de goûter, mais c'est l'art que par de rares génies, car il exige un profond mépris de toutes choses, un esprit trait et des aptitudes spéciales. Aussi, pour obtenir à la fois l'expérience et l'opinion des hommes savants, il n'est point d'art où l'étude fasse plus de progrès. C'est pour cela que vous vous réjouissez et que moi je m'indigne de voir tant de carrefours et presque point sur l'Hélicon,

dégustent du bout des lèvres les rayons de miel des Muses et que pas un ne les digère.

Or, je vous le demande, de quel prix et de quel agrément doit être pour ses vrais possesseurs un bien qui charme tellement ceux qui s'imaginent le posséder, qu'il force des gens bien qu'occupés et avarés à oublier leurs affaires et leur argent, parmi toutes les vanités de notre siècle et tant de temps perdu ? Il est une chose dont je félicite ma patrie, c'est de voir qu'au milieu de l'ivraie funeste et de la paille stérile répandues dans tout l'univers, il s'élève dans son sein quelques talents jeunes et féconds qui, si l'amitié ne m'aveugle point, ne s'abreuveront pas en vain à la fontaine de Castalie. Je te félicite aussi, Mantoue, chérie des Muses, et toi, Padoue, et toi, Vérone, et toi, Ombrie (1), et toi, ma chère Sulmone, et toi, Parthénopée, demeure de Virgile, je vous félicite quand je vois ailleurs de nouvelles bandes de versificateurs errant au loin dans des sentiers perdus, toujours dévorés d'une soif brûlante. En cela, comme je l'ai dit, j'éprouve un remords, celui d'avoir en quelque sorte alimenté à moi seul pour une bonne part toutes ces folies et d'avoir nui par mon exemple, ce qui n'est pas la moindre manière de nuire. Je crains que ces lauriers que je me suis empressé de cueillir prématurément, bien qu'ils m'inspirent, dit-on, des songes vrais, n'inspirent à plusieurs des songes faux envoyés par la

voix au milieu d'une nuit d'automne. C'est bien méritoirement le châtimement de mes péchés, car je suis tourmenté moi et j'ose à peine sortir en public. Je rencontre des frénétiques qui me questionnent, me saisissent, disputent, querellent, tenant un langage que j'ai jamais connu ni le pâtre de Mantoue, ni le poète de Méonie (2). Je m'indigne, et à la fin j'ai peur

¹ s imprimés et tous les manuscrits portent invariablement *Cimbria*, sans sens. Nous lui avons substitué *Umbria*, qui désigne la patrie de

Virgile, ni Homère.

que le magistrat ne me traîne en justice, et ne m'accuse de corrompre la république.

Mais où suis-je entraîné? Je disais tout à l'heure que je ne savais qu'écrire, et voilà une lettre remplie de pures bagatelles. Je disais que je ne savais à qui écrire, et pour lire ces bagatelles je n'ai trouvé personne qui convînt mieux que vous. Si vous demandez pourquoi, je vous ai allégué une raison. J'en ajoute une autre : c'est (pour passer enfin du plaisant au sérieux) afin que vous soyez plus indulgent si, assailli et obsédé par les poèmes et les poètes de tout l'univers, aux lettres que vous et notre commun maître (1) m'avez adressées en route, je n'ai répondu autrement que par la vérité. J'ai reconnu dans ces lettres des marques évidentes de sa bonté et de votre affection. J'ai suivi son ordre et votre conseil. Je me disposais à partir quand, cédant à votre autorité, je me suis arrêté et j'ai attendu impatiemment tant que j'ai pu. Dieu m'est témoin que je n'ai point été retenu par les espérances que le cardinal m'offrait dans sa lettre. Je ne crains pas de me glorifier devant vous de ne connaître personne qui ait moins d'ambition que moi. Je n'ambitionne presque rien, vous en savez la cause : c'est parce que je ne désire presque rien. J'ai attendu afin de voir au moins une fois avant mon départ les traits vénérables de cet illustre et excellent homme, pour ne point parler de vous devant vous. Une fois parti, je serai condamné probablement à une longue et amère privation de sa présence. J'ai passé deux mois à attendre là où vos lettres m'ont rencontré et, à la fin, vaincu par les ennuis de la curie, j'ai cédé, je l'avoue, et je me suis retiré, mais pas plus loin que vers ma solitude de la fontaine de la Sorgues, où j'ai coutume de me remettre des fatigues de la curie par une alternative très agréable. C'est donc là que je suis maintenant, c'est là que je vous attendrai jusqu'à la dernière nécessité. Quoique j'aie vécu plu-

(1) Le cardinal de Boulogne.

sieurs années dans cet endroit dès ma première jeunesse, je ne sais comment cela se fait, soit que cet air nourrisse des esprits moins sensibles aux impressions étrangères, soit que ce vallon écarté, et pour cela nommé Vaucluse, ne reçoive pas les souffles du dehors, aucun poète ne s'est encore formé à mon contact, à l'exception seule de mon métayer (1) qui, déjà vieux, commence, comme dit Perse, *à rêver sur le Parnasse à double cime* (2). Si cette maladie se propage, c'en est fait. Pasteurs, pêcheurs, chasseurs, laboureurs et jusqu'aux bœufs eux-mêmes ne mugiront que des vers et ne rumineront que des poèmes. Adieu, pensez à moi et portez-vous bien.

A la fontaine de la Sorgues.

A Lapo de Castiglionchio, professeur de droit canon, à Florence.

Jouissances que lui procure la lecture de Cicéron.

Dernièrement, suivant mon habitude, fuyant le bruit d'une ville odieuse (3), je me suis retiré dans mon Hélicon transalpin (4). J'étais accompagné de votre Cicéron (5) qui, émerveillé de la nouveauté du site, avoua que dans sa terre d'Arpinum, pour me servir de ses expressions, il n'avait jamais été entouré d'aussi fraîches rivières qu'il l'était avec moi à la fontaine de la Sorgues. Jadis, en se rendant à Narbonne, il n'avait pas vu, je pense, ces lieux qui pourtant, si nous en croyons Pline, faisaient partie de la province narbonnaise et qui, d'après les divisions actuelles, appartiennent à la province d'Arles. Quelle que soit la division des provinces, cette fontaine si célèbre qui, si je ne m'abuse, ne le céderait point à la Nymphe de Cam-

(1) Raymond Monet, qui en même temps gardait avec un soin pieux la bibliothèque de Pétrarque.

(2) *Prologue*, 2.

(3) Avignon.

(4) Vaucluse.

(5) Lapo de Castiglionchio lui avait prêté un manuscrit de Cicéron.

(1), ni à la sicilienne Aréthuse, cette campagne, où règne un doux silence, et cette solitude agréable tuées le long de la voie publique, à droite de ceux qui vont et à gauche de ceux qui reviennent. Je dis cela, car l'on ne s'étonne pas que Cicéron dans son voyage n'ait vu cette retraite, toute charmante qu'elle soit. En passant par là, ne s'y rend à moins de le savoir et de vouloir expressément, attiré qu'il est soit par le spectacle de la fontaine, soit par le désir d'étudier en repos, extrêmement rare, si vous songez à la rareté des poètes et des personnes entièrement vouées aux belles-lettres. Cicéron m'a-t-il paru s'y plaire et ne point regretter avec moi. Nous y passâmes dix jours tranquilles et sages. Car hors de l'Italie je ne respire nulle part ailleurs. L'amour de l'étude a le privilège de dissiper les tristesses qu'inspire la solitude et l'ennui que fait naître la solitude. Il sait introduire au sein des multitudes les plus agitées un repos inaccoutumé et au fond des forêts les plus désertes un essaim de nobles soucis et un cortège d'illustres personnages.

Mon compagnon était entouré d'un grand nombre de gens remarquables et distingués. Sans parler des Grecs, il y avait parmi les nôtres Brutus, Atticus, Hérennius, et les autres par les dons de Cicéron. Il y avait Marcus Varron, le plus savant de la terre, avec qui Cicéron lui-même parcourait en se promenant les jardins de l'Académie. Il y avait Cotta, Velléius et Lucilius Balbus avec qui il approfondissait la nature des dieux. Il y avait Nigidius et Cratippus avec qui il sondait les secrets de la nature, l'origine et l'essence du monde. Il y avait Quintus et son frère, avec qui il traitait de la divination et des prodiges. Il y avait Marcus Cicéron son fils, non encore marié, à qui il dictait ses *Offices*, lui enseignant ce que c'est que l'honnête, ce que c'est que l'utile, et la lutte qui

existe entre les deux. Il y avait les hommes les plus éloquents, Sulpicius, Crassus, Antoine, avec qui il scrutait les secrets de l'art oratoire. Il y avait ce vieux Caton le Censeur, dont il invoquait l'exemple pour faire l'éloge de la vieillesse. Il y avait Lucius Torquatus, Marcus Caton d'Utique et Marcus Pison, avec qui il démontrait dans une dispute laborieuse la fin du bien. Il y avait l'orateur Hortensius, il y avait Epicure. Contre le premier, Cicéron louait la philosophie; contre le second il décriait la volupté. Il y avait Lélius et Scipion avec qui il traçait le modèle de la véritable amitié et de la meilleure république. Et pour ne pas faire des citations à l'infini, il y avait des rois étrangers mêlés à des citoyens romains que le même Cicéron avait défendus de sa parole divine dans des causes capitales. En ce qui concerne particulièrement votre livre, ami, il y avait Milon défendu, Latérentis attaqué, Sylla disculpé et Pompée loué.

Grâce à ces compagnons et à d'autres semblables, mon séjour à la campagne a été tranquille, agréable et heureux. Plût à Dieu qu'il eût été plus long! Bientôt, à mon grand regret, on jeta de nouveau sur moi le grappin babylonien (1), et j'ai été ramené par force aux enfers d'où je vous écris maintenant cette lettre. Une foule d'occupations n'ont pas permis à mon jeune homme (2) de copier votre livre et l'ont empêché d'aller vous rejoindre; je ne pense pas qu'il puisse le faire avant que nous ne retournions ensemble en Italie. Je me persuade que ce jour n'est pas éloigné, mais auparavant je veux conduire à l'Hélicon, dont je viens de parler, notre ami Forese (3), dès que je le rencontrerai libre et oisif dans ces parages, afin que si plus tard, poussé

(1) Il entend par cette métaphore des ordres venus d'Avignon.

(2) Probablement son fils Jean.

(3) Sur un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, on lit cette apostille écrite de la main de Lapo de Castiglionchio : *Il parle de messire Forese de Donati de Florence qui était alors à Avignon avec Monseigneur Ange Acciaiuoli, évêque de Florence.*

soit par le destin, soit par le goût de la variété et le désir de chasser l'ennui, je repasse non par ici, ce que je ne ferai jamais de bon cœur, mais par là, la production d'un témoin aussi imposant me rende plus excusable aux yeux de mes amis italiens. Adieu, que vous êtes heureux de n'avoir pas vu la Babylone d'Occident !

Le 1^{er} avril.

A un inconnu.

Il se disculpe d'avoir trouvé quelque chose à reprendre dans les œuvres de Cicéron et de Sénèque.

Cet homme savant, mais qui a encore besoin d'apprendre, s'étonne que dernièrement, dans une lettre, je n'aie pas craint de blâmer Sénèque et Cicéron, et, ce qui est plus grave, pour un esprit chrétien, saint Jérôme lui-même. Je nie ce dernier point ; quant aux autres, voici la raison que vous pouvez lui donner. Il n'y a presque point d'écrivain en qui l'on n'ait quelque chose à reprendre. Il y aurait plus de peine que de subtilité à le prouver par des exemples. Feuillitez les livres des philosophes et ceux des saints qui ont le plus de célébrité, vous y trouverez çà et là beaucoup de choses rectifiées par eux ou par d'autres, ou qui du moins méritent d'être rectifiées. J'ai critiqué quelques pensées de Sénèque, mais à mon sens non injustement ; j'en ai relevé quelques-unes, croyez-moi, j'aurais pu en relever davantage, et cependant j'admire et je vénère Sénèque. J'en ai blâmé une seule de mon Cicéron. Qu'on n'aille pas croire que je l'ai fait pour attaquer la réputation d'autrui en me glorifiant du titre de délateur, mais pour choisir la plus vraie entre deux pensées contradictoires d'un même homme ; je l'ai fait sans arrogance, ayant coutume non seulement de ne pas m'élever au-dessus de mes supérieurs, mais de ne pas me comparer à mes égaux et de ne pas me préférer à mes inférieurs ; je ne l'ai pas fait non plus injurieusement, car, je le déclare, aucun écrivain ne m'est plus cher que Cicéron. Quoique dès mon jeune âge j'eusse remarqué cette

contradiction de pensées, j'en ai parlé toutefois avec réserve jusqu'au jour où étant entré, sous la conduite de saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, je vis mon opinion confirmée par son autorité. Vous lirez ce passage de saint Augustin ; il est dans le premier livre de ce grand ouvrage, tout près de la fin. Vous verrez qu'il y blâme la mort volontaire de Caton que Sénèque met au-dessus de tous les exploits de ce héros. Cicéron excuse cette mort. J'avoue qu'il est plus sage d'excuser une faute que de la louer. Mais si vous opposez à cette excuse les raisons de saint Augustin, vous verrez que l'on ne doit se donner la mort ni par la crainte d'un malheur à venir, ni par le dégoût du présent, ni par l'espoir d'une existence meilleure ; que l'on ne doit point quitter la vie sans l'ordre de celui de qui on l'a reçue, et que dans la mort de Caton il n'y a, je ne dirai pas aucune gloire, mais aucune excuse. Et quoique Cicéron ait exprimé deux avis différents, en supprimant son nom des deux côtés, vous devinerez que l'excuse cicéronienne de Caton est condamnée par un jugement meilleur du même Cicéron.

Voici en deux mots ma manière de voir. Les noms des hommes illustres sont pour moi, s'il m'est permis de le dire, presque autant de divinités, et cependant, quoique mille choses me plaisent en eux, je respecte avant tout la vérité. Chaque fois qu'elle paraîtra négligée, même par ses adorateurs, (car quel est l'homme, si ami du vrai, qui ne dévie parfois de la vérité, soit paresse, soit obscurité de la chose, soit engourdissement de l'esprit ?), je préférerai sans aucun doute le solide à des ombres vaines et la vérité seule à la gloire des plus grands noms, et je ne craindrai point d'offenser par mon jugement les ennemis ou les amis de la vérité, parce que je hais ceux-là et que je sais que ceux-ci penseront certainement comme moi et préféreront toujours la vérité à leur propre sentiment. Bref, tel est mon caractère que je ne crains point de blâmer les erreurs de celui dont j'ose louer les belles

pensées, quoique je fasse l'un à regret et l'autre avec plaisir. Si l'on agit sincèrement, l'éloge et le blâme sont permis ; sinon, dans le premier cas, il y a plus d'honnêteté, mais dans tous les deux le mensonge est le même. Adieu, encore une fois adieu.

REVUE CRITIQUE
DE
PUBLICATIONS NOUVELLES

L'Imprimerie en Bretagne au xv^e siècle, étude sur les incunables bretons..., publiée par la Société des Bibliophiles bretons. *Nantes, par V. Forest et E. Grimaud, 1878, un vol. de XII et 154 pages.*

La Société des bibliophiles bretons a voulu avec raison que l'une de ses premières publications fût consacrée à l'histoire des origines de l'imprimerie en Bretagne, et à l'étude approfondie de ses incunables.

On en compte présentement vingt-deux dont l'existence est constatée authentiquement, imprimés de 1484 à 1499. Cette liste ne comprend pas, comme on voit, un *Bréviaire* mentionné dans l'*Histoire de Nantes* du docteur Guépin (p. 140), comme imprimé à Vannes, dès 1480, par Henner de Heilbrun, typographe nomade, pour Guillaume Touzé, de Nantes. Le même écrivain ajoute que « l'art de l'imprimerie était alors cultivé avec succès en *Basse-Bretagne* (?) ». La Société des bibliophiles bretons garde un religieux silence sur ce bréviaire dont l'existence est plus que douteuse, et indique, comme le plus ancien incunable breton, le *Trespasement de la Vierge*, imprimé à Brehant-Loudéac, qui était dans la Bretagne *Gallot* et non en Basse Bretagne. Nous n'aurions même pas rappelé l'assertion hasardeuse du docteur Guépin, si elle n'avait pas été repr

duite dans l'estimable ouvrage de M. Alès : *Description des livres de liturgie faisant partie de la bibliothèque de S. A. M^{re} Ch. de Bourbon*, p. 197. Nous reviendrons sur cette importante et curieuse publication.

Sur les vingt-deux incunables indiqués dans le présent volume, deux, la *Grant absoulte de Pasques* et la deuxième édition des *Lunettes des princes*, de J. Meschinot, avaient échappé jusqu'ici à tous les bibliographes. De la *Grant absoulte*, imprimée à Rennes en 1485, on ne sait rien, sinon qu'il s'en trouvait un exemplaire dans un catalogue Desq de Lyon, imprimé à Paris en 1866. Quant à la deuxième édition des *Lunettes*, de 1494, elle a été imprimée à Nantes chez Etienne Larcher, comme l'édition originale de 1493, dont on ne connaît que trois exemplaires, plus ou moins incomplets : l'un, sur papier, à la bibliothèque Sainte-Geneviève ; un autre, sur vélin, à la Bibliothèque nationale ; un troisième, également sur vélin, à celle du Mans. Le seul exemplaire connu de la deuxième édition a été récemment découvert à la bibliothèque de Chambéry. Sur les vingt-deux incunables indiqués ou décrits dans cette étude, il y en a *seize* dont on ne connaît encore que des exemplaires uniques.

Comme tous les autres incunables, ces deux éditions sont l'objet de notices spéciales, et soigneusement décrites *de visu*. En comparant les descriptions, on voit que les encadrements et vignettes ne sont pas les mêmes, et que l'édition originale est plus belle, mais moins complète. Le titre de celle-là porte : *Cy commence le livre appelle les lunettes | des princes avecques aulcunes ballades de | plusieurs matières composees par feu Jehan*, etc. Celui de la seconde édition est ainsi conçu : *Cy commence le livre appelle les lunettes des | princes avecques aulcunes ballades et additions | nouvellement faictes et composées par feu Jehan*, etc.

Le poème proprement dit se termine, dans les deux éditions, au f. 66. Mais, dans celle de 1494, les additions annoncées sur le titre commencent au f. 67 et finissent au f. 90. Puis viennent les XXV ballades complémentaires qui suivent immédiatement les *Lunettes* dans l'édition

originale. Par suite de ces additions intercalées, la seconde édition a 134 feuillets, tandis que la première n'en a que 103. Enfin les bordures et vignettes diffèrent complètement. Celles de la première édition, probablement faites exprès, sont fort supérieures à celles de la seconde, qui semblent déjà fatiguées et empruntées à quelque livre d'Heures encore inconnu.

Sur ces vingt-deux incunables, *dix* ont été imprimés à Bréhant-Loudéac, trois à Rennes, deux à Tréguier, deux à Lantenac, cinq à Nantes. Parmi les impressions de Bréhant-Loudéac, qui se succédèrent sans désespérer dans l'espace de quelques mois (décembre 1484-juillet 1485), et forment la série la plus nombreuse et la plus intéressante des incunables bretons, figure le plus ancien de tous, le *Trespassement de la Vierge* (en vers), dont la Société des bibliophiles bretons a joint à son volume une réimpression en fac-simile très bien exécutée par la photogravure. Le seul exemplaire connu de cette pièce gothique est à la Bibliothèque Nationale. On lit à la fin : *Cy finit le trespassement nostre dame imprimé par Robin Foucquet et Jehan Cres sous noble et puissant seigneur Jehan de Rohan, seigneur du Gué de Lisle. Du moys de décembre l'an mil III^e IIII vingts et quatre.*

Bréhant-Loudéac, commune de l'arrondissement de Ploermel, a été confondu à tort avec la ville de Loudéac (Côtes-du-Nord) par les bibliographes étrangers à la Bretagne, notamment par Panzer, Brunet, et par M. Deschamps. Ce n'était pas tout à fait « un village sans importance », comme il est dit dans notre volume, car le Dictionnaire d'Ogée nous apprend qu'on y comptait 3,000 communians. Il était compris, à la fin du xv^e siècle, dans les domaines de ce Jean de Rohan du Gué de Lisle, qui fut, selon toute apparence, l'introducteur de l'art typographique en Bretagne. Il appartenait à une branche cadette de cette célèbre maison ; et il faut bien se garder, pour son honneur, de le confondre avec son cousin homonyme et contemporain, de la branche aînée, qui joua un si triste rôle dans la dernière guerre de Bretagne.

Parmi ces impressions de Bréhant-Loudéac, les plus

ltre le *Trespassement de la Vierge*, l'*Oraison de Pierre de Nesson*, la *Vie de J.-C.*, et le *Songe de la Pucelle*. L'*Oraison* est une sorte de thèse juridique fort originale, en forme de prière, tendant à prouver, par le droit et la coutume, que la terre et ses habitants appartiennent à la Vierge et non à son fils, avec lequel « nous ne sommes de riens parens » que du côté maternel, encore « qu'il soit de bon lieu » de l'autre côté. Comment d'ailleurs aurait-il ores (présentement) seigneurie,

Veu que son père vit encores
Et si ne le mancipa oncques?...
Doncques estes vous, comme mère,
Légitime aministeresse
Et de ses biens gouverneresse ..

On remarque dans cette pièce l'éloge caractéristique de « maistre Yves de Bretaigne » :

En paradis, juc au jour d'uy
N'entra onc avocat que luy.

Il semble que le plaisir de dire des choses désagréables aux avocats à l'occasion de S. Yves ait été pour quelque chose dans la dévotion du peuple pour ce « maistre » exceptionnel ;

Advocatus et non latro !
Res miranda populo !

De la *Vie de J.-C.*, in-4 gothique de 54 feuillets, on ne connaît qu'un seul exemplaire, encore n'est-il pas complet. L'ouvrage est divisé en trois parties bien distinctes : 1° la vie de J.-C. proprement dite, comprenant un abrégé de l'histoire sainte depuis la création du monde jusqu'à la Passion, à l'usage des « prestres et clers qui, pour pauvreté, n'ont point les livres à leur aise et ont petit estudié la Sainte Escripiture ; » 2° un récit légendaire de la vision « faicte et traictée par le bon maistre Gamaliel et odemus, son neveu, et le bon chevalier Joseph *Dabaathie* » (*sic*) ; 3° la légende de la mort de la Vierge. près l'auteur de la notice, cette troisième partie est du ne auteur que la première ; mais non la seconde, qui ne teinte féodale très prononcée. Dans ce récit, Pilate

le *seneschal* de Jérusalem ; Joseph ung *preudomme*, nus « ung gentilhomme chevalier, lequel avoit cent ars soubz soy, etc. » Mais, dans cette histoire évan- habillée en moyen âge, il y a des passages d'un ractère et bien pathétiques, comme ce tableau de passion de la Vierge :

nt estoit affaiblie par l'excès de martire que quant levoit pour actaindre à son enfant, les iambes et lui deffailloient et cheoit durement a terre : mais rs elle se relevoit au mieulx qu'elle pavoit, *car la supportoit.* »

onge de la *Pucelle* a été plusieurs fois réimprimé, édition originale est bien celle de Bréhant-Loudéac, n débat au sujet de la *Pucelle* entre *Amour* et *Honte*), comme qui dirait entre le Vice et la Vertu. sa tactique ordinaire, et qui ne lui réussit que uvent, *Amour* ouvre la tranchée par des compli-

Jamais plus gente je ne tins,
Plus dure ne en meilleur poinct...
Chacun sçait bien, et n'est pas bourde,
Que pucelle qui n'a amy
Toute sa vie est sote et lourde...
Ains a toujours l'ueil endormy...

il dit encore (ou plutôt *elle* lui dit, car *Amour* ap- ous une forme féminine, pour ne pas effaroucher e) :

Choisis quelque beau compaignon,
Mais qu'il souffise à la plaisance ;

oute en attendant mieux ; — ou pire, quand elle pris sa vollée. »

en côté, *Honte* prodigue les bons conseils :

Ha ! belle fille, que feras-tu ?
Se tu croyz cette malle fame,
Ton fait ne vaudra ung festu ;
Folle demourras et infame.

il les aphorismes, il en est un dont la *Pucelle* son- e comprend pas encore toute la portée :

En la queue gist le venin !

A la suite de ce débat, elle demeure fort perplexe, trouvant qu'il y a du bon de part et d'autre :

Et di: peut-on pacifier (concilier) ?

Cette intéressante Etude sur l'imprimerie en Bretagne au xv^e siècle a été tirée à 250 exemplaires in-4 vergé, pour les membres de la Société, et à 150 in-8, même papier, pour être mis en vente. Par la netteté des caractères et la beauté du papier, comme par son mérite intrinsèque, ce volume fait honneur aux bibliophiles et aux typographes bretons.

B. E.

CAUSERIES D'UN BIBLIOPHILE

Les Oubliés et les Dédaignés du Dictionnaire des Littératures.

II

Ces oubliés et ces dédaignés pourraient former à eux seuls un dictionnaire à part. Naturellement, nous n'indiquons ici que ceux d'un mérite supérieur, dont les ouvrages offrent un intérêt spécial de rareté et de curiosité.

Ainsi, parmi les écrivains suisses oubliés, nous ne citerons que le plus éminent, le baron de *Zurlauben* (1720-95), auteur d'une excellente *Histoire militaire des Suisses au service de la France* (Paris, 1751-53, 8 vol. in-12), et de plusieurs autres ouvrages, notamment du texte des *Tableaux topographiques... de la Suisse* (Paris, Clouzier, 2 t. gr. in-fol.) le plus beau livre illustré qui ait encore été publié sur ce pays. Zurlauben existait encore, quand la Révolution vint ajouter à son histoire une page sanglante. Il dut regretter d'avoir trop vécu.

Les anciens historiens des Pays-Bas omis à tort sont assez nombreux. Voici quelques-uns des plus importants ;

Bor (1559-1635). La publication (en 1595) des premiers volumes de sa grande histoire (en hollandais) de l'origine et de la suite de la guerre depuis 1555, fut un événement national. Les États d'Utrecht, ville natale de l'auteur, lui accordèrent une pension, et engagèrent tous les citoyens à lui fournir des renseignements pour la suite. C'était le fils d'un apothicaire, qui avait déserté le pilon pour l'écritoire, par patriotisme. Il en fallait pour se lancer dans un pareil travail, à une époque où l'issue de la lutte avec l'Espagne était encore douteuse. L'ouvrage de Bor, contemporain des événements, va jusqu'en 1619. Ces annales, en 8 volumes in-fol. avec figures (*Leyde et Amsterdam*, 1621-1640), ont fourni d'amples matériaux aux écrivains ultérieurs.

Buxtens, moine de Citeaux, mort en 1650, est auteur de deux ouvrages rares et curieux. Le plus considérable est celui qui a pour titre : *Trophées tant sacrés que profanes du duché de Brabant* ; dont il ne parut que la première partie de son vivant. Mais la seconde, qu'il avait laissée en manuscrit, fut réunie à l'autre, avec un ample supplément, dans une nouvelle édition imprimée à Bruxelles (1724, 4 vol. in-fol.). L'autre ouvrage, *Annales de la maison de Linden* (Anvers, 1626, in-fol. nombr. fig.) est encore plus rare et plus intéressant que le titre ne le promet, à cause du grand nombre de figures et de documents originaux qu'il contient. Buxtens a écrit en français ; c'est à tort que le P. Lelong, suivi de confiance par d'autres bibliographes, l'a mis parmi les auteurs latins.

Sander (xvii^e siècle) ; un de ces courageux auteurs dont tout bibliographe doit parler, et même chapeau bas : — de ceux qui se sont ruinés à plat pour faire magnifiquement imprimer et illustrer leurs ouvrages. On en a trois de celui-ci, non sans mérite et d'une exécution splendide : *Brabantia sacra et profana* (Anvers, 1644, in-fol. fig.) ; *Flandria illustrata* (Cologne, 1641, in-fol. mar. fig.) ; *Chorographia sacra Brabantiae* (Brux., 1659, in-fol. 3 vol.). Sander mourut en 1664.

Van-Heussen (1654-1729); prêtre savant mais orgueilleux et opiniâtre, célèbre dans les fastes du jansénisme. Intimement lié avec Port-Royal, il donna asile aux exilés, et trouva moyen de conserver les fonctions de vicaire apostolique des catholiques hollandais, quoique non reconnu par Rome, en s'arrangeant pour faire repousser par les autorités ceux qu'on envoyait pour prendre sa place. Il convenait fort aux protestants que leurs compatriotes restés catholiques eussent du moins un chef en délicatesse avec Rome. Van-Heussen est auteur de deux livres estimés : *Batavia sacra* (Brux., 1714, in-fol. fig.), et *Historia episcopatum foederati Belgii* (Lug. Bat., 1719, 2 vol. in-fol. fig.).

Bien qu'oublié dans la plupart des Biographies, Adrien Schoonbeck méritait bien aussi d'être cité pour son histoire des religieux de l'un et de l'autre sexe (Amst., 1688 ou 1695, et 1700), encore si recherchée à cause des figures, et pour son histoire non moins recherchée des ordres militaires (1721).

Parmi les anciens historiens espagnols, l'une des plus graves omissions est celle de Diego Valero, majordome et historiographe de Ferdinand et d'Isabelle. Il est auteur d'une « *Cronica... abreviada por mandado de Dona Isabel.* » Cette chronique finit à la mort de Jean II (1454), sous le règne duquel Valero avait joué un rôle important et honorable. Elle se recommande par le mérite du style, et par les documents contenus dans les derniers chapitres, où Valero parle en témoin oculaire des événements. Il avait 69 ans quand il écrivit en 1481 cet ouvrage, dont l'édition princeps et rarissime est celle de Séville, 1482, à ajouter aux incunables espagnols indiqués par M. Quesada. (V. *Bulletin* de mars-avril 1880, p. 190). La grande Isabelle avait donné une nouvelle preuve de génie en commandant une chronique abrégée; elle savait que les Espagnols sont enclins à l'excès contraire. Valero est aussi l'auteur d'un *Traité de la Providence*, qui se compose, non pas, comme

et dans l'article de la biographie Michaud, d'un in-folio imprimé à Séville, mais seulement de quelques jointes à une édition de la *Vision Delectable* de la Torre de 1489, et qui méritent, dit-on, d'être comme un spécimen de la gravité de la prose didactique du x^e siècle. » Une « Chronique du règne de Ferdinand et Isabelle » (c'est-à-dire des premières années de leur règne) Valero, né en 1412, n'en a certainement pas vu un'on dit être son meilleur ouvrage, n'a pas été écrite. On connaît aussi de lui quelques poésies dans divers *Concioneros* manuscrits.

xy y Zamalloa (1525-93) valait également la peine d'être nommé. Malgré le titre trompeur de son ouvrage : *Abrege*, celui-là n'est pas un abrégiateur ! Son *Abrege* est en quatre gros volumes in-folio, imprimés pour la première fois à Anvers en 1571. Cette édition originale est belle et la plus correcte, ayant été faite sous les yeux de l'auteur, qui était allé exprès à Anvers. Mariana a emprunté beaucoup de choses à Garibay.

Tapereau mentionne la *Chronique* de Florian, imprimée pour la première fois en 1544, et continuée par Moralès et ensuite par Sandoval, tous historiens royaux. Mais il ne dit pas qu'Ocampo fut soupçonné de s'être approprié les manuscrits d'un grand historiographe, *Lor. Padilla*. Une circonstance nuancerait quelque peu la gravité du plagiat d'Ocampo, c'est que sa *Coronica general* ne va que jusqu'aux camps de Scipion. Il est vrai qu'elle commence à Noé ! Ce sont pas là, tant s'en faut, tous les historiens les plus importants du seizième et du commencement du dix-septième siècles, oubliés et dédaignés par M. Tapereau, si toutefois il faut juger de l'importance par le nombre et la dimension des volumes, car ils ne procèdent qu'à coups d'*in-folios*. Il y avait du patriotisme et un grand mouvement de recherches historiques, qui ont conduit à l'époque la plus prospère et la plus glorieuse

de la nation espagnole. L'un de ces fanatiques d'études, Moralès, craignant d'être distrait de la contemplation des antiquités nationales par des objets plus modernes, poussa, dit-on, le zèle jusqu'à « couper court aux erreurs de la jeunesse, » à la façon d'Origène ! En Espagne et ailleurs, ces vieux annalistes, dont on ne cite pas même les noms, ont été souvent plus utiles à leurs successeurs qu'on ne le croit, et que ceux-ci n'ont voulu l'avouer.

En voici un, par exemple, qui méritait doublement un souvenir, et par son talent et par l'influence considérable, sinon heureuse, qu'il a exercée sur les destinées de l'Espagne. C'est le P. Jaime *Bleda* (1550-?) le principal promoteur de l'exode des descendants des Maures en 1609. Il avait vécu longtemps parmi eux, et reconnu que la plupart n'étaient chrétiens que de nom. Les jugeant incorrigibles, il se consacra à cette œuvre d'expulsion avec une persévérance et une énergie dignes d'un meilleur emploi ; son zèle religieux mal entendu fit bien du mal à son pays. Il aurait mieux valu se dévouer à la conversion de ces chrétiens imparfaits, comme faisait en Bretagne, à la même époque, le vaillant missionnaire Le Nobletz (oublié aussi, et bien à tort, par le *Dictionnaire des Littératures*). On a du P. Bleda, outre quelques livres ascétiques, deux apologies latines de l'expulsion, imprimées à Valence en 1610, et sa *Coronica de los Moros de España* (Valencia, 1618, in-fol.) ; ouvrage passionné, mais très curieux, et important pour l'histoire générale de l'Espagne. Bleda, non cité par Ticknor et ses annotateurs, avait été d'abord oublié aussi dans la biographie Michaud, mais il figure au supplément.

Nous ignorons si c'est par dédain, par oubli, ou bien encore, qui sait ? par égard pour les jésuites, que le *Dictionnaire* passe sous silence le trop fameux Roman *Higuera* (1538-1624), le fabricant des chroniques de Dexter, Maxime, Perez, Liutprand, etc., qui firent tant de bruit pendant le xvii^e siècle, et dont l'authenticité fut longtemps défendue, *unguibus et rostro*, par des gens de bonne foi.

Higuera était du moins un faussaire désintéressé ; sous ce rapport, nous en avons connu de pires ! Celui-là ne travaillait que pour l'amour de l'art, ou par un zèle aussi mal entendu, dans son genre, que celui de Bleda. Il s'imaginait faire œuvre pie en forgeant ces pièces, qui satisfaisaient la dévotion et la fierté nationales, en confirmant les traditions et les hypothèses les plus risquées sur l'antiquité de l'établissement du christianisme dans le pays. C'est pour cela que tant d'Espagnols accueillirent tout d'abord avec enthousiasme ces documents, qui prouvaient que leurs ancêtres auraient été pour le moins aussi vieux chrétiens que les apôtres. On consultera utilement, sur l'historique de cette supercherie, une note de l'ouvrage de Ticknor (T. III, p. 216 de la trad. française de Magnabal ; *Paris*, Hachette, 1872). On y trouvera l'indication de plusieurs écrivains espagnols de valeur, également oubliés dans le *Dictionnaire*. Suivant la très juste remarque de Lenglet, ces chroniques, quoique fausses, offrent encore une sorte d'utilité ; « parce qu'elles font voir le caractère de la nation, et quels étaient les faits anciens, plus ou moins avérés, qui l'intéressaient alors le plus vivement. »

Deux des anciens historiens de Philippe II, l'italien *Campana* et l'espagnol *Cabrera*, valaient, croyons-nous, la peine d'être mentionnés. L'ouvrage de Campana (mort en 1606) est le plus ample sur ce sujet après celui d'Herrera. Il forme cinq parties en 3 vol. in-4 (*Venise*, 1608-9). Campana est auteur de plusieurs autres ouvrages historiques ou généalogiques, dont une « Histoire universelle » de 1571 à 1596, dont le préambule remonte à la fondation de Rome !

Cabrera, militaire littéraire (mort vers 1655) débuta par un traité de la manière de comprendre et d'écrire l'histoire (*Tratado de Historia*, etc., *Madrid*, 1611, in-4), dont s'est beaucoup servi le P. Lemoyne. Son histoire de Philippe II (*Madrid*, 1619, in-folio) est, dit-on, trop élogieuse pour ce prince. On ne saurait adresser ce reproche

à l'ouvrage de Gregorio Leti sur le même sujet (*Coligny*, c. à d. *Genève*, 1679, 2 vol. in-4), dont il existe une traduction française (*Amsterdam*, 1734, 6 vol. in-12). Nous ignorons pourquoi l'auteur de l'article Leti, qui a cité la plupart des ouvrages de cet écrivain satirique, ne cite pas celui-là, l'un des plus considérables. Ce n'est sûrement pas par respect pour la mémoire de Philippe II !

D'autres auteurs du *xvii^e* et du *xviii^e* siècle, qui ont écrit sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne, méritaient de n'être pas oubliés. Voici quelques-uns des plus notables :

Virgilio, marquis de *Malvezzi* (1599-1564), noble Bolognais (il y a à Bologne deux palais de ce nom), savant précoce et universel, militaire, diplomate, auteur de nombreux ouvrages et opuscules, dont Nicéron a donné la liste complète. Ses vies de Romulus et de Tarquin le Superbe, élégantes amplifications des récits légendaires de Tite-Live et de Denys d'Halicarnasse, eurent un grand succès, et furent traduites en plusieurs langues. Malvezzi entra au service du roi d'Espagne Philippe IV, et écrivit sur les événements d'une partie de son règne plusieurs ouvrages dont le premier, composé en italien puis traduit en espagnol, portait ce titre bizarre : « la balance de *Grivilio Vezzalini* (anagramme de Virgilio Malvezzi), pour peser les gains et les pertes de l'Espagne. » La traduction espagnole parut en 1639 ; un an plus tard, les événements du Portugal auraient fait terriblement pencher cette balance du côté de la perte. Cet ouvrage n'est pas mentionné dans l'article de Weiss. (Biog. M., art. MALVEZZI). Dans cette même année 1640, Malvezzi publia à Madrid, sous son vrai nom cette fois, et d'abord en espagnol, une « Relation des principaux succès de l'Espagne dans la campagne précédente, » relation dont il fit paraître l'année suivante à Anvers une version italienne de format in-16, évidemment pour être répandue en Hollande. Il avait aussi commencé une histoire générale des victoires de Philippe IV, dont le

commencement fut imprimé à Madrid en 1641, mais qu'il n'acheva pas.

Nicolas Antonio (1617-1684). On peut s'étonner que M. Vapereau, qui s'est beaucoup servi des ouvrages de ce célèbre critique, « le fondateur de l'histoire littéraire de l'Espagne, » ne lui ait pas consacré un article spécial. Un trait de sa vie est surtout intéressant pour les bibliophiles. Pendant son long séjour à Rome, il avait fait de tels sacrifices pour sa bibliothèque, l'une des plus belles collections particulières de son temps, qu'il ne lui restait plus assez d'argent pour faire imprimer en entier son grand ouvrage (*Bibliotheca vetus et nova*). Il n'en donna que la partie moderne, relative aux écrivains postérieurs à 1500 ; l'autre fut publiée plusieurs années après sa mort, par son digne ami le cardinal Aguirre, l'éditeur de la grande collection des Conciles d'Espagne et du Nouveau-Monde. (Roma, 1693-4, 4 vol. in-fol.), recueil estimé et très rare. Les deux parties de la *Bibliotheca* de Nicolas Antonio ont été réunies, avec des additions importantes, dans l'édition donnée à Madrid (1787-8), en 4 vol. in-fol. Un autre ouvrage posthume du même auteur, la « Censure des histoires fabuleuses, » avait été imprimé en 1742 (*Valence*, in-fol.). Dans ce livre, qu'il n'aurait osé publier de son vivant, Antonio fait une exécution impitoyable des fictions adoptées de confiance ou inventées par les anciens chroniqueurs, de la série légendaire des rois d'Espagne depuis Tubal, etc. On consultera utilement, sur la vie et les œuvres de Nic. Antonio, l'ouvrage de Ticknor, trad. Magnabal, t. 1^{er}, p. 221 et s.

Vayrac (l'abbé de), auteur spirituel, instruit, mais qui abusait de son extrême facilité. Il avait habité l'Espagne de 1690 à 1710, et la connaissait mieux qu'aucun écrivain français de ce temps. Toutefois, son « État de l'Espagne (*Paris*, 1718, 4 vol. in-12), et son « Histoire des révolutions de ce pays depuis la décadence de l'Empire romain (*Id.*, 1719, 5 vol. in-12), ne sont, de son propre aveu,

que des ébauches qu'il comptait achever plus tard, et ce plus tard ne vint jamais. Cet abbé, collaborateur zélé du *Mercur*, eût été de nos jours un brillant journaliste. On remarque, parmi ses ouvrages, une dissertation sur la véritable situation, encore controversée, d'*Uxellodunum*, qu'il place au *Pech* ou *Puy d'Ussolu*, tout près de Veyrac, son pays natal. Cette dissertation, dans laquelle il combat *pro oris et focis*, est de 1725. On sait que la commission de la topographie des Gaules a indiqué de préférence Luzech comme emplacement du dernier refuge de la liberté gauloise. Cependant le Puy d'Ussolu a encore des partisans. (V. le mémoire de M. Cessac, *Dentu*, 1862). De part et d'autre, la physionomie des lieux a sensiblement changé par suite de modifications profondes dans le régime et le cours des eaux, ce qui complique singulièrement la question. Mais il faut beaucoup de bonne volonté pour reconnaître dans *Luzech* une dérivation d'*Uxellodunum*, tandis que la ressemblance d'*Ussolu* est frappante.

Nous indiquerons encore deux littérateurs de mérite qui s'appelaient l'un et l'autre *Pellicer*, mais n'appartenaient pas à la même famille. Le plus ancien, D. José Pellicer de Ossan y Tobar, « auteur habile et bon critique, » suivant Lenglet, a laissé une mignonne introduction à l'histoire d'Espagne dans ses trois âges (héroïque, mystique et historique), en deux forts vol. in-4 (*Valence*, 1673), et une histoire de la monarchie espagnole « depuis la grande perte » (celle de Portugal, 1640), œuvre posthume, publiée en 1681. Nous avons cru d'abord que cet historien était un personnage distinct, peut-être le fils d'un poète du même nom et du même prénom, commentateur et imitateur de Gongora, et qui florissait et *gongorisait* de 1621 à 1641. Mais il est bien plus probable que les vers et la prose sont d'un seul et même écrivain, né vers 1600. Son début remonte à l'année 1621, où le nom de D. José Pellicer y Tobar figure parmi les lauréats du concours poétique pour l'éloge de Philippe III, concours dont les pièces furent

imprimées dans la *Relacion de la pompa funebre* de ce prince (*Salamanca*, A. Vazquez, in-4, rarissime). En 1630, Pellicer publia ses commentaires ou *Lectiones Solemmes* sur Gongora (*Madrid*, in-4) ; ouvrage entrepris, dit-il, sur la demande de Gongora en personne, qui ne voyait personne autre d'assez savant pour faire un tel travail. Malgré sa science, le commentateur est gêné dans plus d'un passage, que l'auteur lui-même ne comprenait peut-être pas très bien. Puis D. José Pellicer fit paraître, de 1639 à 1641, un poème et trois volumes de prose historique. Le poème est l'*Astrea safica*, imprimé à Saragosse en 1641, par Pedro Verges, qui avait publié, l'année précédente, l'un des ouvrages en prose, la *Vie spirituelle* de l'empereur Ferdinand II. Les deux autres, le *Séjan germanique* (Walsstein et la *Vie temporelle* de Ferdinand (1641), parurent à Barcelone. Sur D. José Pellicer y Tobar et ses poésies, on consultera utilement V. Ticknor (t. III, p. 64, 443 et 445 de la traduction Magnabal). On y voit que Pellicer avait aussi publié en 1631 une anthologie intitulée *Amfiteatro del Felipe del Grande*, contenant des poésies de 86 auteurs à la louange de Philippe IV, auquel la postérité n'a eu garde de conserver ce surnom de Grand. Ticknor et ses commentateurs ne mentionnent Pellicer que comme poète. Mais il est évident qu'il est l'auteur des trois premiers volumes de prose, (dont l'un parut à une année de distance de l'*Astrea*, sous les mêmes noms, et également imprimé par Vazquez à Saragosse), et très probablement aussi des deux derniers ouvrages historiques. Parvenu à la maturité de l'âge, il n'aura plus écrit qu'en prose.

Cette union de la poésie et de l'histoire est assez fréquente ; Lamartine a été aussi poète et historien. Mais, si D. José Pellicer, auteur des *Lectiones* sur Gongora, de l'*Astrea* et des trois volumes de prose publiés en 1639, 40 et 41, est le même que l'auteur des deux grands ouvrages historiques publiés, l'un en 1673, et l'autre (posthume) en 1681, il y a là un fait curieux et peut-être

sans exemple dans l'histoire littéraire. L'*Astrea safica* est une sorte de dithyrambe sur les événements du règne de Philippe IV jusqu'en 1635. Le même écrivain aurait chanté d'abord, en poète, les succès de la monarchie espagnole dans cette première période, puis raconté en historien la seconde, celle de ses revers et de ses pertes (*de su perdida*).

Un autre Pellicer, plus moderne, mort en 1806, compte parmi les meilleurs critiques et bibliographes espagnols. On remarque parmi ses travaux une savante notice sur Cervantes. C'est lui qui a résolu le problème jusque-là si controversé du lieu de naissance de l'auteur de Don Quichotte, par la découverte de l'acte qui constate son baptême à Alcala de Hénarès. Sur ce dernier Pellicer (Jean Antoine), v. son article dans la biographie Michaud.

Des innombrables ouvrages sur l'histoire ecclésiastique d'Espagne, M. Vapereau n'a guère cité que l'*España Sagrada* du P. Florès, en 29 vol. in-4, dont on peut se contenter à la rigueur. On ne saurait le blâmer bien sévèrement d'avoir passé sous silence la plupart des publications antérieures sur le même sujet, comme le *Théâtre ecclésiastique* de Davila (1618-49); le *Martyrologium Hispanicum* (1651); lo *Soledad Laureada* d'Argaiz (1675); trois recueils d'ensemble 29 gros volumes in-folio; — comme aussi les dissertations, mémoires, panégyriques (presque toujours également in-folio) sur les Saints espagnols favoris, principalement sur la *Virgen del Pilar* de Saragosse, et sur San Iago de Compostelle. Il eut surtout recrudescence de dévotion pour ce dernier; d'abord lors de la découverte, en 1595, des fameuses *Laminas de Plomo*, et ensuite des prétendues chroniques de Dexter et autres, qui semblaient aussi fournir des preuves irrécusables de la prédication de l'apôtre saint Jacques en Espagne; puis, quelques années plus tard, quand Baronius se permit d'exprimer, dans le t. 9 de ses *Annales*, quelques doutes sur l'authenticité de cet apostolat. Ce fut, à partir de 1608, une véritable

avalanche de Mémoires, de dissert contre Baronius, de panégyriques du vers, en espagnol et en latin : *Hispania lares*; — *Carmen heroïcum de adven primogenita de J. C.*; — *Prueba evidente opinion del card. Bar.*; — *Excellencia tol.* (in-fol.): — *Historia del San Ja, capitan general de las Españas* (Madrid in-folio!) Il fallut, pour refroidir cette controverse, qu'une décision de l'Église (1682) déclarât fausses les Néanmoins, la croyance à l'apostolat Espagne résista à cette épreuve. On distes eux-mêmes n'ont pas osé cor contre cette opinion, basée sur une immémoriale.

L'école critique du XVIII^e siècle a é illusions des âges précédents. Elle a des vieux chroniqueurs, des vieux ha dafé semblable à celui des romans de Quichotte! Pour notre compte, n médiocre sympathie pour cette crit teuse et anguleuse; mère du hideux s Au point de vue de la poésie; mieux national, ces vieux annalistes de l'E raison contre leurs détracteurs. Qui de triomphes lui a valu l'invocation Vierge del Pilar! C'est pour être dig ancêtres auxquels elle croyait, pour héroïque dans le monde réel, que avait fait de si grandes choses. La venue avec l'incrédulité, comme souv

us sommes heureux de pouvoir annoncer dès aujourd'hui que nous allons publier prochainement « Les amis la marquise de Balleroy : » en deux volumes in-8, avec introduction, notes et table. Cette correspondance qui s'étend de 1706 à 1724 constituera un document de grande valeur pour l'histoire intime du XVIII^e siècle. Nos lecteurs en jugeront par deux extraits comprenant une année entière et quelques mois de l'année 1717 que nous donnons dans le Bulletin. Nous ajouterons seulement ce que nous avons dû choisir, pour présenter un morceau ensem- ble, l'une des années les moins fournies et que l'intérêt présenté par les années suivantes est beaucoup plus considérable encore (1).

LÉON TIECHNER.

Paris, 6 janvier 1716.

Ma goutte ne m'a pas empêché d'aller tous les matins au Louvre, à la plus fatigante besogne que l'on puisse jamais faire. On s'écrase pour venir apporter son papier, nonobstant un corps de gardes françaises et un grand nombre de Suisses que nous avons dans nos appartemens. La nouvelle d'aujourd'hui est le mémoire des ducs

(1) Louis Le Fèvre, seigneur de Canmartin (1624-1687), conseiller au Parlement, puis maître des requêtes, conseiller d'État, intendant en Champagne, et d'enfants que de sa seconde femme, Antoinette de Verthamon, fille de François, baron de Bréan, conseiller au Parlement, et de Marie Boucher de la Haye. Ces enfants furent : le marquis de Saint-Ange ; Louis François, seigneur de Boissy, conseiller d'État, mort en 1723 ; Paul, évêque de Vannes, puis évêque de Blois ; François, seigneur de Maisy, capitaine de vaisseau, mort en 1696 ; Louis, seigneur d'Argouges, chevalier de Malte, mort en 1725 ; Jeanne, mariée à Barthélemy Mascranny, seigneur de la Verrière, maître des requêtes ; Antoinette, mariée à M. d'Argenson ; Madeleine Charlotte Émilie, mariée le 15 mars 1693 à Jacques de la Tour, marquis de Balleroy, seigneur de Manneville, conseiller au Parlement, puis maître des requêtes ; veuve au mois de mai 1725, elle mourut à Balleroy au mois de mai 1749 ; Antoinette, mariée à Louis de Lestonac, marquis de Margaux ; Marie Louise, unie en 1702, à Louis de Gonjon, marquis de Thuisy, maître des requêtes.

contre le Parlement. Tout le monde plus prudent pour M. le Régent d'écarter la bagatelle, se commettre avec le Parlement.

Le bal de l'Opéra a commencé il y a quelques jours. Les chefs des Conseils y étoient un peu tard. Il y en eut un qui cria à M. d'Orléans : — Descends, Régent ! — qu'on voulait.

On a augmenté de 20 s. par jour que l'on a donnés à MM. d'Aumont et de Noailles. Ils en vaudra à chacun 25.000 écus. Ils en ont encore pour davantage.

La Sorbonne acheva hier ses décrets sur la Constitution et a rayé tout ce qui étoit du temps du feu roi : sur la seule nouvelle, le Parlement a répondu : ce sera bien pis qu'il a été fait.

Le roi d'Angleterre s'est embarqué hier pour la Suède en matelot. Le roi de Suède se défend de le recevoir.

CAUMONT

Paris

trois fois par semaine
toute la nuit dans les
us de terrain dans le p
iche à la hauteur du
divertissement moyen
ête, qui tourne en un
ens plus à qui. Quant
luc de Villars sur les J

le marquis de Saint-Ange, comte de Saint-Ange (1720).

BULLETIN DU BIBLI

e a été révoquée par la mutir
puis plus de 4000 ans est
p dure pour devenir souple :
in seul courtisan. On a suppri
les carrosses de louage au due
chérir de 20 s. par jour : c'éta
s dans ma poche.

Messieurs du parlement de T
ordre un très plaisant arrêt : ils c
e sa caisse et faute par lui d
sous le défaut de leur paiement
sse tout ce qui leur estoit dû d
leurs gages à un sol près.

Abbé DE

Pari

M. le premier Président demande
obligeantes qu'a dites M. le
sque en sa présence.

M

a querelle des ducs et du Parler
M. d'Orléans fort embarrassé.
lé en termes de crocheteur du pi
sence, qui n'a pas fait semblant
s la petite galerie de M. d'Orléa
de crainte d'être obligé d'envoye
Bastille.

'ai formé hier le bureau de la c
environ 4 à 5 millions qui n'ont

Antonin de Pechpeyron de Guitaud, doye
ut en 1736, fils du comte de Guitaud et d'A

présentement de donner une déclaration pour savoir combien chacun perdra.

M. le Duc devait présenter une requête au Parlement contre les princes légitimés, et les ducs étaient résolus d'intervenir pour les réduire à leur rang de pair comme César de Vendôme. On fait ce qu'on peut pour l'arrêter, mais il est bien têtue et il paraît qu'il a envie de faire figure. Cela ne sera pas difficile, s'il l'a bien entrepris et s'il est bien conseillé.

Madame de Berry reçoit toutes les femmes en écharpes chez elle au Luxembourg : elle les fait toutes asseoir et pour en avoir prétexte, il y a un grand mannequin de navettes et de fils : on leur en donne à toutes pour qu'elles fassent semblant de faire des nœuds : cela déplaît fort aux duchesses et à Mesdames ses mère et grand'mère : elle n'a osé faire manger les hommes avec elle, mais il y aura table pour eux dans la même chambre que la sienne.

Il y a beaucoup de petites vérolles.

CAUMARTIN DE SAINT-ANGE.

Même date.

Madame de Bellegarde se trouve fort bien de son nouvel établissement. On lui a fait trouver le jour des nocces, sur sa toilette, deux bourses de 100 louis chacune, une montre de 100 pistoles, une tabatière, un étui d'or. Grande question là-dessus pour savoir d'où viennent ces magnificences : si c'est de la maison qu'elle a quittée ou de celle où elle est entrée.

Ce pauvre Coulanges est mort. Depuis plus de quinze jours, il était entre la vie et la mort, et il a fini ses jours d'une manière fort édifiante. Il songeait depuis quelques années, et beaucoup plus sérieusement encore depuis six mois, à son salut. C'est où on en vient tôt ou tard quand on a de la sagesse et du bon esprit : une éternité est

dangereuse à affronter et il y a plus de sottise que de bravoure à le vouloir faire. Les choses qui paraissent solides à la mort n'étaient pas moins vraies dans le temps de la santé et de la jeunesse. On ne se les rend pas plus praticables pour n'y penser que tard. Voilà des vérités de vieille date, mais qui valent mieux que les nouvelles, et quand on a un gazetier dont le principal métier est celui de prédicateur, il faut lui pardonner un peu de zèle et lui passer ses sermons.

MM. les ducs de Brancas et, je pense, de la Feuillade se font recevoir pairs au parlement où ils n'étaient pas encore reconnus. Les ducs ne se tiennent pas pour battus pour un premier refus de M. le Régent de les juger. On croit qu'à la fin il ne pourra se dispenser de prononcer, mais on doute fort que, de quelque manière qu'on prononce, le juge puisse faire exécuter sa sentence.

Le dégel se fait sentir doucement. C'est une grande nouvelle qui intéresse fort la santé du cheval de bronze aussi bien que la sûreté d'une arche du Pont-Neuf qui menace et de tout le quai de l'Horloge déjà très ébranlé, avec assez de risques pour les maisons qui y sont bâties. Toute l'Académie des sciences est occupée de prévenir l'effet de ces menaces en y opposant de grands ouvrages qui coûteront beaucoup à la ville. 20,000 livres n'ont pas suffi pour le premier appareil destiné à soutenir l'effort de la rivière. M. d'Argenson, dans cette circonstance, a cru devoir s'y faire recevoir.

L'abbé DE GUITAUD (1).

Paris, 8 février 1716.

L'affaire des ducs contre les présidents à mortier est plus échauffée que jamais. M. le duc d'Orléans a ordonné à M. de Sassy, célèbre avocat, de travailler au factum des

(1) Il part pour la Bourgogne et prévient qu'il sera quelque temps sans écrire.

ducs ; on dit que le parlement ne veut pas répondre et qu'il veut s'en tenir à sa possession ; on doute que le Régent veuille juger l'affaire.

Paris, 22 février 1716 (Urbain).

Il faut commencer par la petite pièce que vous trouverez comique. Il y a au bal du Palais-Royal deux cabarets pour les masques. Coursillon devait 400 livres, dont on lui avait fait crédit. Il voulut continuer à boire sans payer. La limonadière lui dit des injures ; il lui donna un soufflet. Ils s'arrachèrent perruques, escoiffions et tout, se roulèrent par terre. Coursillon en tombant attira les verres, caraffes, etc., et qui plus est, une bourse où il y avait, dit-on, pour 500 livres de monnaie ; on lui demande 1,200 livres et les placets sont en conseil de régence.

Voici une querelle plus sérieuse. M. de Richelieu s'est battu avec Gassé pour quelques mauvaises plaisanteries faites dans un bal. Il a un coup d'épée qui lui entre dans le chignon du col et qui sort dans le côté ; il ne passe que dans les chairs. Gassé en a un léger dans le bras.

Souzay et Vilette, soupant chez le prince de Conti et les princesses, se sont frappés à table. Vilette a, dit-on, reçu le premier soufflet ; le prince de Conti tourna l'affaire en plaisanterie et l'on se remit à table où l'on s'enivra beaucoup. Il n'en a rien été jusqu'à présent.

Mademoiselle d'Albret se marie dimanche au prince d'Epinoy ; M. de Louvois à une Noailles.

Mademoiselle de Gueméné, âgée de 35 ans, et sa famille ne lui donnant pas de souliers, a fait les soumissions nécessaires et épouse Mortagne. Toute la maison de Rohan a prié M. le Régent de ne pas signer au contrat. Il les a refusé.

CAUMARTIN DE SAINT-ANGE.

23 février 1716.

On était bien simple autrefois, on ne se divertissait qu'à force d'argent ; aujourd'hui sans argent, même sans espérance d'en avoir, on se divertit à merveille. Les jeux, les bals vont leur train. M. le prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, en donna mardi un qui renchérit sur celui de l'ambassadeur de Portugal, et c'est dire assez. Une belle dame de la plus haute naissance, quoique masquée, y fut reconnue par sa magnificence et sa suite. Mais comme on est en droit d'ignorer, quelqu'un, épris de ses charmes, et plus hardi sous le masque, s'émancipa, dit-on, jusqu'à lui en conter vivement, accompagnant la déclaration amoureuse de démonstrations très significatives, et il poussa les choses si loin, qu'on s'en plaignit et qu'on en parla, mais la réponse fut qu'il ne faut pas se commettre, ni garder l'incognito si longtemps, dès que les téméraires s'en veulent prévaloir. Après tout, ces sortes de fautes ne sont pas irrémissibles ; la plus sévère pardonne qu'on s'oublie lorsqu'on ne le fait que parce qu'on est trop rempli de ses appas ; l'amour-propre est quelquefois plus scandalisé du trop que du manque de respect.

On remplit à présent nos compagnies de jeunes officiers qui ont fait déjà parler d'eux.

Au temps d'un prince aussi sage que grand,
Aussi difficile à surprendre,
Par la queue on prenait rarement le romant
Et l'on ne payait point les services à rendre :
Les services rendus étaient les plus contés
Et l'on distribuait selon l'ordre et l'usage
Tous les bienfaits après les avoir mérités.
Mais les vieux serviteurs à présent rejetés
N'ont que le désespoir et la honte en partage.
Si Louis revenoit ici du noir rivage,
A quel point ce qu'on fait pourrait-il le toucher ?
Quel chagrin pour un roi si prudent et si sage

De voir défigurer tous les jours son ouvrage :
De voir dans certains corps des officiers d'un âge
A faire eux-mêmes le tapage
Qu'ils sont obligés d'empêcher !

Le comte de Stairs, ministre d'Angleterre, n'est guère d'accord avec lui-même. Dans le public, le Prétendant n'a ni troupes, ni munitions, ni armée, ni argent. Dans ses mémoires et ses plaintes à M. le duc d'Orléans, les ordres de S. A. R. sont si mal exécutés, qu'il passe en Ecosse, aux rebelles, argent, armes, munitions et troupes. J'admire toujours que le style du prince légitime et de l'usurpateur est le même. Chacun se dit le prince. Georges paraît avoir belle peur d'un rival qui a le mérite et la justice pour lui.

Mais revenons à notre bal,
Où jusques à l'excès on pousse l'insolence :
Le régent danse bien, de bon air, en cadence,
A dit certain quidam, mais parbleu la Régence
Danse fort mal.

Ah ! peut-on trop punir une pareille impudence ;
Qu'on arreste, qu'on tue, a dit un courtisan ;
Mais le Régent plein de prudence :
Faisons mieux, a-t-il dit, et quoi ? Profitons-en !

Enfin le duc de Brissac épouse Mademoiselle de Barbesieux, du premier lit: elle a, dit-on, 900,000 livres. Le marquis de Louvois, Mademoiselle de Noailles : le duc son père donne pour dot sa compagnie des gardes du corps à son gendre ; le prince d'Epinoy, Mademoiselle d'Albret ; le comte de Mortagne, Mademoiselle de Gueméné.

Paris, 25 février 1716.

Le roi s'est trouvé mal lundi pendant la messe. Il s'est jeté dans les bras de M^{me} de Ventadour en criant qu'il était mort. On le reporta dans sa chambre. où il perdit connaissance et M^{me} de Ventadour tomba évanouie de l'autre

côté. On courut avertir M. le Régent qui le trouva jouant à la farine. Quoique cet accident n'ait duré qu'un moment, il a causé un vif émoi. Je confonds toujours Stanhope et Cadogan. Vous avouerez qu'il est plus aisé de les confondre que l'Antechrist et le Messie que la bonne Madame le Normand confondait si ingénieusement. L'un de ces deux Messieurs, celui qui reste icy, dînait mercredi chez le comte de Ster dans le temps que la nouvelle arriva de la descente des Espagnols en Sicile. Ster lui proposa un coup d'excellent vin de Pontac. Il tenait sa tabatière ouverte lorsqu'on le lui apporta. Ster lui dit : Buvez donc votre vin. — L'autre prit sa tabatière et jeta tout son tabac dans sa bouche. Vous pouvez juger que cette nouvelle lui parut mériter attention. Le comte de Douglas qui y dînait nous en fit hier le conte.

Le maréchal de Villeroy lui a fait défendre l'entrée de la chambre et de tous les endroits où le roi serait.

Le maréchal de Tessé a pensé avoir un mauvais giste. L'ambassadeur d'Espagne vint l'autre jour pour le voir et ne le trouvant pas demanda à se promener dans le jardin pour laisser reposer les chevaux ! L'envoyé du Czar arriva un moment après chercher le Maréchal. On lui répondit la même chose qu'à l'ambassadeur d'Espagne. Il insista et dit qu'il fallait qu'il y fût puisqu'il voyait un carrosse dans la cour : on lui dit que c'était celui de l'ambassadeur d'Espagne qui était entré pour se promener dans les jardins. Le Moscovite y entra et la promenade leur plut tant qu'ils y restèrent 3 ou 4 heures. S. A. R. le sut, et ne doutant pas que le Maréchal ne fit des intrigues, fit expédier une lettre de cachet : le Maréchal étant venu faire sa cour au régent sans rien savoir de ce qui s'était passé, S. A. le reçut froidement et lui demanda pourquoi il cabalait contre lui avec ces Messieurs. Le Maréchal répondit qu'il ne savait ce qu'on lui voulait dire. Le régent lui parla de la conférence de la veille. Il la nia, on lui soutint : il parla avec tant de sincérité sur ce qu'il avait fait la veille

que le Régent le laissa aller chez lui où il éclaircit les faits. La lettre de cachet a été jetée au feu. Vous avouerez que la chose est bizarre : la vérité pleinement justifiée, mais les soupçons paraissent fondés.

J'oubliais, en vous parlant du maréchal de Villeroy, de vous conter une autre chose qui a pensé encore avoir des suites fâcheuses. Après la revue, Madame de Berry lui proposa une collation à la Meutte. Le maréchal la refusa parce que les collations empêchent après cela de souper. Le roi, Monseigneur le duc d'Orléans, ayant insisté pour qu'il y allât, le Maréchal refusa toujours : on a voulu empoisonner la chose auprès de S. A. R., comme si le Maréchal y avait entendu finesse, et tous ceux qui se trouvèrent autour de lui lui proposèrent de le faire arrêter : cela ne fut pas exécuté cependant, et S. A. a rendu plus de justice au Maréchal.

On a fait enlever ces jours-ci la maîtresse de l'évêque de Beauvais que l'on a mise à la Salpêtrière ; le bon évêque avait été plusieurs fois averti du scandale par le Régent : son chapitre lui avait fait des députations : on avait prêché en chaire contre lui, lui présent. Vous pouvez penser que le petit prélat conduisait ses affaires avec plus de discrétion. Il avait promis à sa famille et au Régent de se corriger : il l'avait mise à Vaugirard : on fut averti qu'il y était allé souper en habit galonné avec une perruque nouée, avec ses cousins de Livry : on envoya Duval, avec des sbires, qui attendaient dans un cabaret que la compagnie fut sortie et on l'emmena après dans un mauvais giste.

CAUMARTIN DE SAINT-ANGE.

M. Doujat, intendant de Valenciennes, s'est trouvé un beau matin sans un seul domestique. Le premier valet de chambre gardait l'argent des cartes et, chose étonnante, la somme amassée montait à 50,000 livres. Cet honnête valet l'a emporté et a disparu sans que M. Doujat ait poursuivi

il trop vivement. Tous les autres valets l'ont assuré
de moitié avec le banqueroutier et ils ont tous pris le
de l'abandonner : il a refait son train à la hâte.

le duc d'Orléans commence à distinguer les cou-
de son mauvais œil : le remède opère mieux qu'on
voyait. Ce sera là un beau secret. On lui fait prendre
ellement une nouvelle dose.

a va jouer incessamment Bellerophon : l'Opéra aura
le bal cette année, et la prochaine année la Comédie
a seule. On va jouer à la Comédie-Française la Mé-
sychose ou les Dieux Comédiens, par Dharcourt,
ornée de beaucoup de divertissemens : à la Comédie-
enne, la Statue d'honneur a eu du succès : je ne l'ai
ue et dimanche les Travaux d'Hercule, où le spec-
sera magnifique et tous les monstres exprimés au
rel.

. Rouillé vint l'autre jour chercher M. le duc d'Orléans
était alors fort occupé. M. d'Orléans pesta contre l'in-
pteur : — Vous verrez, dit M. de la Vrillière, que ce
pour quelque comédienne italienne en couches, Scapin
se sera battu pour quelque chose comme cela. —
Rouillé déclara au Régent qu'il venait lui demander la
ission pour la troupe italienne d'aller en Angleterre
même, que le roi d'Angleterre le souhaitait fort. Par
thèse cela fut refusé. M. le Régent revint à M. de la
ière. — Oh ! pour cela vous devez être sorcier. — Et
moqua bien du pauvre Rouillé. On a eu pitié de sa
lesse et on n'a pas voulu le chasser, mais on lui a
né un bon adjoint dans son département, qui est
l'Ormesson d'Amboise. M. Rouillé est fort content :
t allé en faire un remerciement en forme au Régent de
a'il lui a conservé la direction en chef de la Comédie-
enne.

3 sont de grandes nouvelles querelles des départements.
s le savez apparemment. M. de la Force s'est fort pic-
é avec le duc de Noailles : on comprend leur sujet de

jalousie. Quelqu'un a conseillé au duc de la Force de demander un département comme en avaient les Intendants des finances, mais quelque chose de beau, comme les provinces d'Etats, le clergé, les grosses fermes, etc., où il tailerait et rognerait et ne reconnaîtrait point la souveraineté du duc de Noailles. Il lui parla en général de l'idée d'avoir un département : le duc de Noailles l'en dissuada fort, principalement pour l'honneur de la paierie, ce que ce serait que de rouler entre le petit de Fourqueux, d'être non seulement son égal, mais son concurrent ; autre réel inconvénient : en absence du duc de Noailles, M. de la Force, vice-président, se trouvant avoir à rapporter des affaires de son département, il faudrait qu'un robin, un M. Fagon le présidât, signât à l'arrêt comme président, le duc de la Force ne pouvant alors signer que comme rapporteur. Il n'a pas tenu compte de ces remontrances : il alla à M. le Régent et, présent M. de la Vrillière, fut réglé ce département des plus étendus et le Règlement bientôt expédié par le Secrétaire d'Etat et imprimé dès le soir. Il n'y en avait pas d'exemplaires de distribués que le duc de Noailles représenta et obtint la révocation du règlement. Cela mortifia beaucoup le départementaire, et chez le duc de Noailles se passa une série d'éclaircissements des plus vifs qui se voyent. Il se dit des choses, des paroles qui n'étaient pas trop mesurées. Le duc de la Force se donnait cependant pour celui qui se possédait le mieux : il voulait en se retirant embrasser son ami et le baiser lui fut dédaigneusement refusé.

MM. Law et de Noailles sont fort brouillés : les politiques vous diront que c'est jeu joué pour détruire ce que leur grande intelligence avait de trop suspect et connaître les véritables amis de l'un et de l'autre. Par prévision on parle d'ôter à Law la banque générale et de la donner aux Pâris.

Le cardinal de Rohan est arrivé. M. le Régent l'a mandé et lui a fait rompre le vœu de ne pas quitter Saverne que

la constitution ne fut remise ou accomodée. On dit qu'il revient pour de grands desseins, comme par exemple pour être fait patriarche. Enfin on s'ennuie de la situation des affaires, tout le conseil de conscience, le chancelier, le cardinal de Noailles sont portés à faire quelque coup d'état.

Madame de Parabère est heureusement parvenue au cinquième mois de sa grossesse : tout le monde donne cette œuvre à M. de Nossé.

Messieurs vos enfants, qui étaient à la noce de M^{me} Fermé, peuvent se rappeler un jeune homme, nommé M. de la Banne, d'une très jolie figure et qui bégayait beaucoup. Voici ce qui lui est arrivé. Il était depuis peu conseiller au Parlement de Toulouse dont son père est président à mortier. A Toulouse il est devenu amoureux d'une des plus belles femmes de France, appelée Madame de la Croix : il a fait tant de progrès sur son cœur en peu de temps qu'elle s'est trouvée grosse de son fait. Sa situation était de ne plus coucher avec son mari depuis plusieurs années, même ce mari était absent depuis plusieurs mois. Au désespoir, elle ne s'est pas trouvé d'autre ressource que la funeste résolution d'empoisonner son époux. La probité et l'éloquence de M. de la Banne n'ont pu l'en détourner. Au contraire, il a lui-même succombé en apparence et s'est engagé à lui fournir du poison. Il n'a envoyé que de l'Emétic, même assez doux. Le mari revenait, heureusement pour le dessein de Madame de la Croix, malade : en arrivant il a fallu se mettre au lit et prendre des bouillons ; Madame a plusieurs fois redoublé la dose. Cependant on était fort étonné de voir cet homme vomir jusqu'au sang toutes les fois qu'il prenait du bouillon. Un jour que Madame était dans la ruelle du lit, elle tira son mouchoir et il tomba une lettre. Elle fut ramassée : son mari trouva que La Banne lui écrivait et avait signé. On ne connut qu'un mystère d'amour, mais pas encore un mystère d'iniquité. Cela fit fort épier et enfin on intercepta une lettre qu'elle écrivait à M. de la Banne : — Si vous m'aimez

comme je vous aime, vous me serviriez comme je le souhaite. Vous m'aviez promis un poison subtil : ce que vous m'avez donné ne me tire pas d'embarras. » Affaire furieuse et qui revient à M. le président de la Banne. A quelque prix que ce fut, il voulut l'accomoder promptement et secrètement. Il lui en coûta 50,000 livres qui ne sauvent ni la réputation ni l'état de son fils. La nouvelle est devenue publique et la notoriété a obligé le procureur général à commencer son procès. Il pensa donner dans le panneau, les chambres étant assemblées pour lui faire son procès. Un ami lui en donna avis comme il se rendait au Palais. Il a pris la fuite, et autant en a fait son amante. L'histoire en est à cette suite : je vous manderai le reste avec le temps.

Un roman plus simple, c'est les amours de M. le Duc et de Mademoiselle Le Roy, veuve d'un chirurgien et depuis peu danseuse à l'Opéra, la plus jolie personne du monde et une merveille de bonne humeur. Elle n'a encore reçu qu'un sac d'écus blancs, mais la faveur fut d'abord au point que M. le Duc lui apprit quel était le chien de sa meute qu'il aimait le mieux, le nom de ce chien, ses bonnes qualités et celles de quelques autres chiens qui étaient après le mieux dans son esprit. La pauvre Madame Martel, outre quelques confidences pareilles, n'a pas reçu le moindre présent qu'une...

Il n'est parlé que du gros jeu de M^{me} le Riché au berlan. Toutes les bonnes maisons de Paris se la disputent et l'arrachent.

M. de Magni Foucault donne le jeudi assemblée de danses et gros jeu ; le dimanche comédie italienne et grand souper ; le lundi bal masqué, précédé d'un concert et d'un souper. Où sont les petits jeudis du baron de Breteuil ? Heureuse postérité, si les introducteurs enchérissent toujours ainsi sur la magnificence de leurs prédécesseurs.

Le comte de Nostiche est un étranger célèbre par la dépense. Il donne dans toutes les choses où l'argent se

prodigue. Filles de l'Opéra, habits brochés, jeux de duppes : sa dépense va 100,000 l. Je connais quelqu'un qui voyage à marché.

Le grand vizir arrive incessamment, étonné de soye et aux muets dont il a fait une figure.

Trouvez personne qui vous taise moi que moi.

ARC

F

M. le duc de Richelieu et M. de Gasparin jugés et mis en liberté. Il y a cependant un ample informé pour trois mois.

Je passe au second article des nouvelles : est la petite vérole. Mademoiselle Uzé, morte hier au grand regret de tout Paris. Conty en est fort mal ; il a reçu les sacrements, il a été saigné quatre fois, deux fois du bras. M. de la Vrillière est aussi assez malade.

Il y eut un duel lundi matin. M. de La Fayette, d'un président de Lyon, fort riche, et M. de La Fayette, des officiers aux gardes, ont pris querelle aux Tuileries, parce que l'un avait tiré l'épée, étant couché avec l'autre ; sur cela, ils se sont battus. Saint-Maurice a reçu un coup de sabre.

CAUMARTIN DE S.

(1) Le marquis d'Argenson, garde des sceaux en 1718, Marguerite, sœur de Madame de Balleroy.

Paris, 3 septembre 1716.

La petite vérole fait plus de ravages cette année que la dernière. Le duc d'Olonne et d'Angenne s'en mourraient hier. Un jeune conseiller, fils unique de Descasaux de Nantes, riche de 10 à 12 millions, est allé la porter à Saint-Fargeau où il est mort en trois jours. La liste serait trop longue pour vous la faire. Le pauvre Civray en était hier à l'extrémité ; M. le prince de Conty est assez mal. Les marques de sa petite vérole, au lieu d'être rouges, sont blanches comme du lait, ce que les médecins n'ont jamais vu. Le frère du Soleil a guéri M. de Chartres, malgré Chiraq, en le nourrissant bien et en empêchant les saignées et tout autre remède.

LE MÊME.

Ce 5 septembre 1716.

Voici une anecdote secrète dont je ne vous réponds pas de la vérité. M. de Nicolay, premier président de la chambre des comptes, ayant été chez M. le duc de Noailles pour lui faire ses remontrances au sujet de quelque contestation entre la chambre de justice et la chambre des comptes, M. le duc de Noailles le reçut assez froidement. M. de Nicolay, piqué de l'accueil, lui dit : Il y a deux cents ans que nous possédons dans ma famille de père en fils la charge de premier président ; mes ancêtres ont toujours été écoutés favorablement dans les remontrances qu'ils ont bien voulu faire, et ce n'était point aux vôtres qu'ils les faisaient.

La Heusé de l'Opéra est morte. M. le duc de Noailles en a pleuré des larmes de sang ; on dit que c'est du sang du peuple. Voilà tous les mauvais discours qui se tiennent et toutes les mauvaises nouvelles dont on parle. Il n'y en a point de bonnes à vous mander.

Louis XV est, dit-on, débile
Et le prince régent à succéder habile

Galoppe au trône. Eh ! bien, qu'en penses-tu ?
La France alors serait d'allégresse remplie,
Si d'Auguste en ses mœurs il montrait la vertu
Comme en sa fille on voit la vertu de Julie.

Je viens d'apprendre que M. l'abbé de Louvois a la petite vérole dont il est à l'extrémité. Il a reçu le bon Dieu ; cela ne lui a rien fait et l'on espère qu'il n'en reviendra pas.

ARGENSON.

Paris, 6 septembre 1716.

Le 1^{er} de ce mois on fit le service du feu roi à Saint-Denis où il n'y eût que les princes qui y assistèrent. M^{rs} le duc du Maine et de Toulouse y étaient du nombre. Les compagnies n'y allèrent point. Le lendemain le roi quitta le deuil et cela fut fort brillant. L'après-dîner le roi l'alla passer chez Madame la duchesse de la Ferté pendant que l'on détendait son appartement. M^{me} de la Ferté avait fait parfumer l'entrée de la rue Richelieu à cause du mauvais air : elle fit une collation à S. M. magnifique, feu d'artifice, bûcher, marionnettes et combats de bêtes, et le roi fut très réjoui.

M. l'abbé de Louvois a pensé mourir : on dit aujourd'hui qu'il se porte mieux.

LE CHEVALIER DE GIRARDIN.

11 octobre 1716.

On a enterré hier M. d'Angennes qui a renvoyé en mourant les billets de M^e de la Carte : on prétend que ce n'est pas de la petite vérole qu'il est mort, mais de deux coups d'épée que lui a donnés M. de Lautrec. L'abbé Servien fut ramené il y a quelques jours chez lui dans un fiacre avec un jeune homme qui le soutenait. On ne sait pas où il avait soupé : il y était tombé en apoplexie. Il mourut 3 heures après sans retrouver sa connaissance.

Le maréchal de Montrevel qui agonise actuellement a voulu faire réparation avant que de mourir à M. le Gendre, intendant, dont il avait fort flétri la réputation. Il a déclaré que tout ce qu'il en avait écrit en cour était faux et qu'il avait sujet de le croire honnête homme.

M. le duc d'Orléans avait accordé à M. le Duc le privilège général et exclusif de faire de l'amidon dans tout le royaume : un traitant lui en donnait 100,000 livres de rentes et 30,000 à M. le duc d'Albret, mais comme on a représenté à S. A. R. que ce privilège ruinerait 7 ou 8,000 familles qui vivent de ce métier-là, il a envoyé à M. le duc de Noailles l'ordre de représenter à M. le Duc qui a renoncé au privilège fort généreusement.

ARGENSON.

Paris, 10 novembre 1718

Il y a déjà eu 51 personnes taxées à 50 millions 300,000 Mais ce ne sont pas les milords. M. Poultier en a été quitte pour sa charge d'intendant des finances dont il n'aura point le remboursement.

L'ancien évêque de Condom met la réforme à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille.

Le cardinal de Noailles a ôté hier les pouvoirs aux Capucins à la réserve de trois qui confesseront les autres.

On parle fort du mariage du comte de Charolais avec Mademoiselle de Chartres.

Le P. de la Ferté, assisté du P. de Trévoux, est venu supplier le Régent de le dispenser de prêcher l'Avent devant le roi. S. A. lui a répondu qu'il lui faisait grand plaisir.

On commence à savoir plusieurs taxes des gens d'affaires. M. Chatelain a 2 millions 300,000 livres, il lui restera encore 40,000 livres de rentes. M. Aubert a 1,200,000 livres ; M. Ferlet, trésorier des Suisses, 500,000 livres ; M. de la Vieuville l'aîné, 500,000 livres et le cadet

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

0. Le secrétaire de Bourvalais a 500,000 livres et
rbier 150,000.

CAUMARTIN DE SAINT-ANGE.

18 novembre 1716.

Le cardinal de Noailles a retiré tous les pouvoirs
rait donnés aux Jésuites, à la réserve des confesseurs
eine d'Angleterre, de Madame et du Régent, qui ne
nt point confesser d'autres personnes.

LE MÊME.

23 novembre 1716.

Il n'a aucune nouvelle encore du roi d'Angleterre, ce
on prend pour un bon signe : s'il y en avait de
ses, on aurait grand soin de les répandre. On a
à Nonancourt trois hommes qui avaient des carabines
et qui avaient des passeports de milord Stair. Ils
là pour assassiner un passant : on croit qu'il pour-
rait être le roi d'Angleterre. La maîtresse de la poste
a su et fit arrêter les autres qu'on a relâchés à la
le milord Stair.

Jésuites sont interdits. On en a laissé 6 à la rue
Antoine, 4 pour le collège, 2 pour le noviciat. Il y
a qu'on envoie dans différentes maisons en province,

Le Tellier, Doucin, Daniel et Lallemand. Ils ne
pas de se remuer en divers lieux et on dit qu'il est
à Rome des brefs que l'on a bien soin de cacher.

Il est dit que Pronde marie sa fille au jeune Saint-Pierre :

Il est bien revenu de ses grandes idées, mais il a besoin
de protection contre M. Rouillé qui est son ennemi
longtemps.

28 novembre 1816.

Le cardinal de Rohan en arrivant de Strasbourg a été
le cardinal de Noailles et ils sont convenus ensemble
de faire prêcher pendant l'Avent devant le roi
le cardinal nommé le P. Bourreaux.

30 novembre 1716.

Richelieu veut absolument que sa femme aille dans un couvent. Il a chassé son fils de chez lui, parce qu'il voyait sa mère.

Toutes les petites véroles vont à merveille.

Il y a eu un voyage de Chantilly où on a beaucoup bu et après boire il y a eu une querelle entre le duc de Richelieu et Marville. Il y a eu quelques coups donnés qui ont obligé M. le duc d'Orléans d'envoyer hier un garde au bois de Boulogne à la suite du duc de Richelieu qui chassait avec M. le Duc.

Les banqueroutes sont fréquentes et on ne voit pas un écu.

CAUMARTIN DE S.-ANGE.

12 décembre 1716.

Le roi et M^{me} de Berry ont tenu sur les fonds de baptême le fils de l'ambassadeur de Portugal, et l'ont nommé Louis. Jamais la cour n'a été si magnifique : les dames étaient couvertes de diamants.

2 décembre (1716).

Vous voulez qu'on vous fasse des contes, Madame, sauf correction. L'envie n'est pas catégorique. Ce sont des marquis qui doivent être l'objet de vos désirs. On voudrait fort ici qu'ils se tournassent de ce côté-là et les oracles de
 nt comme cela que ce remède est spécifique
 al et que ce serait un signe de santé non

nt que vous en veniez là, Madame, il est
 ondre à vos souhaits sur l'article des contes.
 le espèce, de quelle couleur les demandez-
 les contes à la cigogne qui font bâiller : il y a
 'apothicaire qui ne sont bons qu'à chagriner :
 s jaunes : il ne vous faut pas de ceux-là. Ce

peuvent donc estre que des contes verts qui font rire des contes bleus qui font dormir. Il serait bon de voir à quoi s'en tenir. Nous en avons ici de toutes les sons. Quand on saura votre goût, vous serez servie ondamment, magnifiquement, délicieusement. Ce qu'il de fâcheux, c'est que ce sont des manuscrits qui ne se nscrivent point ; on les lit, on les laisse lire aux permes curieuses et discrètes : point de copies, la règle est générale et sans exception. Ainsi, Madame, il faut, s'il us plaît, venir ici pour en choisir vous-même à votreût. Au lieu de contes, si vous voulez des histoires et s aventures, en voici quelques-unes de la saison.

Dimanche dernier M. le premier Président étant à table famille avec M. Le Nain pour toute compagnie, le ncher rompit sous eux et ils tombèrent tous dans la ve. Heureusement il se trouva dessous des fagots qui portirent la chute et à la réserve du gouverneur de de Villeneuve qui a une côte un peu endommagée, il y a eu personne de blessé : ils en ont été quitte chacun ur une saignée.

M. de Listenay est retrouvé. Son valet de chambre était nu dire il y a quelque temps qu'il avait été enlevé en venant de Strasbourg par un parti bleu et qu'il fallait .000 l. pour le tirer d'entre leurs mains incessamment. a a découvert que c'était une petite ruse de jeune mme pour tirer cette somme de son père. Ce tour écolier ne lui fait pas grand honneur dans le monde.

La grande affaire de l'Académie française doit finir main et si les intentions du roi sont suivies, elle se rminera au contentement des deux partis en élisant les bés Fragnier et Mengin.

8 février 1717.

On a rien conclu sur la Constitution dans l'assemblée ii se tint vendredi chez M. le duc d'Orléans et l'on ne

sait plus ce que cette affaire deviendra. On dit que le cardinal de Noailles a donné son projet d'acceptation et que M. le duc d'Orléans après l'avoir vu a dit qu'on ne pourrait jamais l'accepter.

M. le Duc a demandé justice au Régent de M. le duc de Richelieu et du chevalier de Rohan qui ont manqué de respect à M. le prince de Conti en menaçant en sa présence M. de Nointel.

19 février.

Toutes les conférences qui ont été faites jusqu'ici sur la Constitution n'ont abouti à rien. On en fait encore quelques-unes chez M. le Chancelier et l'on dit que jeudi prochain on fera la dernière chez M. le duc d'Orléans.

M. le Duc de la Feuillade partira aparemment à Pâques pour aller à Rome prêter l'obédience au Pape : il aura un équipage de Jehan de Paris.

Enfin les Princes du sang ont présenté leur requête au roi contre les princes légitimes : elle est fort bien faite. On doute encore que cette affaire soit réglée avant la majorité.

Lundi prochain le Roi sera mis aux mains des hommes. Il se porte parfaitement bien.

19 février.

Madame la Duchesse d'Orléans a passé une partie de la semaine à Montmartre et en revint mercredi dernier. Pendant ce temps on a sacré une abbesse qui est Madame de Montpipeaux-Rochechouart. Je ne revins hier au soir qu'à minuit du Palais-Royal où le duc et la duchesse de Lorraine étaient arrivés à 4 heures et demie de Meaux où ils avaient couché. M. le Duc, Madame la duchesse d'Orléans, le duc de Chartres, Mademoiselle avaient dû aller au-devant d'eux jusqu'à Bondy, mais Madame la Duchesse de

raine les envoyât prier de ne partir de Paris qu'à
 heures et demie afin qu'ils ne passassent pas Pantin où
 arrivèrent le duc et la duchesse de Lorraine que l'on
 appelle comte de Blamont. Ils sont venus en poste en
 quatre berlines et leurs suites. Il y avait avec lui Madame de
 Longueville, femme de son grand écuyer, qui est
 sa belle et sa maîtresse. Ils arrivèrent au Palais-Royal
 dans le carrosse de Madame qui avait été aussi au-devant
 d'eux, avec le duc d'Orléans : Madame la duchesse de Lor-
 raine était dans le fond du carrosse avec la duchesse d'Or-
 léans, le duc de Chartres et Mademoiselle sur le devant,
 le comte de Blamont à une portière, le duc d'Orléans à
 l'autre. Ils allèrent ensuite à l'Opéra, puis Madame de
 Lorraine alla à son appartement qui est celui de M. de
 Chartres que l'on lui a fait meubler, où elle trouva Ma-
 dame du Berry qui lui avait fait porter une commode pleine
 d'habits, d'écharpes et de toutes sortes d'ajustements ma-
 giques. Ensuite, elle descendit chez Madame la duchesse
 d'Orléans où il y avait son appartement, où elle s'assit auprès
 d'elle sur un placet comme elle et ne jouât que la réjouis-
 sance après avoir salué toutes les dames de sa connais-
 sance. M. le duc de Lorraine arriva un quart d'heure
 après avec le duc d'Orléans et restèrent tous les deux
 tout allant tantôt d'un côté tantôt d'un autre jusqu'à
 six heures que l'on servit un grand souper en maigre. M. le
 duc de Lorraine fit gras : il y avait 16 personnes à table ;
 Madame d'Orléans et de Lorraine avaient chacune un
 fauteuil, tous les autres des tabourets. Les ducs sont en-
 suite allés au bal de l'Opéra qui était magnifique. Ma-
 dame du Berry ne parut point pourtant là. On dit qu'ils
 resteront six semaines icy et on dit que le comte de Bla-
 mont pourra s'en retourner avant. On a publié ici son
 contrat pour les indemnités qu'on lui devait pour Longwy :
 lui doit payer 1,200,000 livres et 200,000 livres de
 rente.

Jeudi dernier M. l'abbé de Saint-Albin soutint une

thèse en Sorbonne. Madame y alla, ce qui surprit bien des gens, et M. le duc d'Orléans aussi et par conséquent bien du monde.

Après les sceaux ostés au chancelier, M. le duc d'Orléans a fait entrer M. le duc de Chartres en tous les conseils et dit à M. le Duc qui lui disait qu'il était encore bien jeune, que c'était afin qu'il vit tout et que lui parlerait : ce qui fait bien présumer qu'il y a eu quelque chose de fort contre le Chancelier, qui aurait eu des assemblées nocturnes pour prendre des mesures pour la Régence, prétendant que celle du Régent diminuait. Pour moi qui ai l'honneur de le voir quelquefois et même hier sa conduite me paraît égale que par le passé. On dit que le duc de Noailles doit se retirer à sa terre de la Motte et que toutes les survivances qu'on lui a données le lendemain qu'il s'est défait des finances, que M. le duc d'Orléans avait dit qu'il en donnât à tout le monde, mais que si le roi lui demandait son avis à sa majorité qu'il lui conseillerait de n'avoir égard à aucun.

A la foire de Saint-Germain il y a un âne en vie qui danse sur la corde et on voit cela avec beaucoup de presse comme chose rare.

M. le duc de Lorraine voyant hier un joueur qui avait un grand ruban de Saint-Lazare, demanda ce qu'était cet ordre. Quelqu'un plus près que moi lui dit que c'était l'ordre de Saint-Lazare fort ancien. Si la conversation eut duré davantage, j'aurais demandé à M. le duc d'Orléans de me permettre de dire ce que j'en savais. Il y eut des gens qui se mirent à rire me voyant si proche. A notre dernier chapitre du mois de décembre dernier, M. D'Angeau (*sic*), deux jours avant, s'alla jeter aux pieds du Régent pour le supplier que M. de Guénégaud et moi n'y allassent pas. Il reçoit toujours force chevaliers, si bien que sa place vaut autant que celle de deux fermiers généraux. L'abbé de Ville sort avec un carosse roulant et côtoie le petit Maître. Les Jésuites comptent à présent avoir le haut du pavé.

J'apote deux chansons, l'une sur le Parlement, l'autre
sur le duc de Noailles :

Est-ce colere, est-ce inconstance
Qui t'a fait oster la finance
A Noailles ton confident ?
Ici se confond ma science :
Aujourd'huy chassé du régent,
Demain comblé de survivance !

Voilà ce protecteur des lois,
Cet objet de notre espérance,
Ce Parlement qui tant de fois
S'est montré l'apuy de la France !
Qu'a-t-il fait ce tuteur des rois
Pour soulager notre indigence ?
Des remontrances en beau françois
Puis au Régent sa révérence !

LE CHEVALIER DE GIRARDIN.

19 février.

Le roi est depuis lundi entre les mains du maréchal de
Vendôme et ce n'a pas été sans beaucoup de larmes versées
de la part de ce jeune prince et de Madame de Ventadour
à qui S. M. a donné une grande partie des pierreries qu'il
a reçues de Monsieur et de Madame la Dauphine et de
M. de Berry, lesquelles ne sont pas pierreries de la cou-
ronne, il y en a pour une somme considérable.

Il se passe une chose à Ivry proche la porte Saint-Ber-
nart, si extraordinaire que vous aurez peine à croire et que
vous ne comprendrez pas plus que nous. Le marquis de
Bourbon qui a épousé une Hautefort, a une maison dans ce
village. Il y a quelques années sont venus pendant plu-
sieurs fois un grand nombre de brigands. Le maître averti par le jardinier de
la présence de ces brigands, y a envoyé main-forte
et les a tous tués de coups de fusil tirés de part et d'autre. Un

des assaillants a été tué et son corps emporté par ses camarades et jetté dans la rivière après lui avoir défiguré le visage. Ils ont écrit au jardinier qu'il n'eut pas peur, qu'ils n'en voulaient point à lui, et au sieur Nau, marchand de bas à la Croix-du-Tiroir (*sic*) qui a une maison voisine de celle de M. de Bonneval, qu'il eût à retirer ses meubles, crainte que le feu qu'ils voulaient y mettre ne gagnât la sienne. Il y a présentement deux brigades d'archers qui veillent dans Ivry.

Le Tribunal des maréchaux de France a condamné à 30 ans de prison, M. de S.-Micou, colonel du régiment de Boubers (cavalerie) qui s'est opposé par la force à l'exécution d'une ordonnance qu'ils avaient rendue contre lui.

Le chevalier de Rohan pourrait bien aller faire un tour à Bruxelles dont l'air, dit-on, est nécessaire à sa santé et où on ne respire pas tant qu'ici celui de la tracasserie.

Le baron DE BRETEUIL.

23 février.

M. le duc d'Orléans, en donnant à M. de Torcy la charge de grand maître des postes, lui avait accordé un brevet de retenue de 50.000 écus : il lui en a accordé un autre de 250.000 l.

M. de Torcy a marié sa fille à M. du Plessis-Chatillon et lui a donné 200.000 l.

Madame la duchesse de Berry donnera lundi prochain au Luxembourg une fête magnifique à M. de Lorraine. Elle a envoyé, à Madame de Lorraine, une commode où il y a pour 20,000 écus d'habits, d'étoffes, de fichus, de rubans. Madame lui a donné aussi une corbeille pleine de bijoux d'or.

24 février.

On annonça avant-hier à la pauvre Madame d'Albret qu'elle doit se préparer à une mort prochaine. Elle se

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

ape au trône. Eh ! bien, qu'en penses-tu ?
rance alors serait d'allégresse remplie,
Auguste en ses mœurs il montrait la vertu
ne en sa fille on voit la vertu de Julie.

ns d'apprendre que M. l'abbé de Louvois a la
role dont il est à l'extrémité. Il a reçu le bon
ela ne lui a rien fait et l'on espère qu'il n'en
t pas.

ARGENSON.

Paris, 6 septembre 1716.

de ce mois on fit le service du feu roi à Saint-
il n'y eût que les princes qui y assistèrent. M^{re} le
Maine et de Toulouse y étaient du nombre. Les
ies n'y allèrent point. Le lendemain le roi quitta
et cela fut fort brillant. L'après-dîner le roi
sser chez Madame la duchesse de la Ferté pen-
l'on détendait son appartement. M^{me} de la Ferté
parfumer l'entrée de la rue Richelieu à cause du
air : elle fit une collation à S. M. magnifique,
ifice, bûcher, marionnettes et combats de bêtes,
fut très réjoui.

bbé de Louvois a pensé mourir : on dit aujourd'hui
il se porte mieux.

LE CHEVALIER DE GIRARDIN.

11 octobre 1716.

nterré hier M. d'Angennes qui a renvoyé en mou-
llets de M^e de la Carte : on prétend que ce n'est
petite vérole qu'il est mort, mais de deux coups
e lui a donnés M. de Lautrec. L'abbé Servien
né il y a quelques jours chez lui dans un fiacre
eune homme qui le soutenait. On ne sait pas où
oupé : il y était tombé en apoplexie. Il mourut
après sans retrouver sa connaissance.

Le maréchal de Montrevel qui agonise actuellement a voulu faire réparation avant que de mourir à M. le Gendre, intendant, dont il avait fort flétri la réputation. Il a déclaré que tout ce qu'il en avait écrit en cour était faux et qu'il avait sujet de le croire honnête homme.

M. le duc d'Orléans avait accordé à M. le Duc le privilège général et exclusif de faire de l'amidon dans tout le royaume : un traitant lui en donnait 100,000 livres de rentes et 30,000 à M. le duc d'Albret, mais comme on a représenté à S. A. R. que ce privilège ruinerait 7 ou 8,000 familles qui vivent de ce métier-là, il a envoyé à M. le duc de Noailles l'ordre de représenter à M. le Duc qui a renoncé au privilège fort généreusement.

ARGENSON.

Paris, 10 novembre 1718

Il y a déjà eu 51 personnes taxées à 50 millions 300,000 Mais ce ne sont pas les milords. M. Poultier en a été quitte pour sa charge d'intendant des finances dont il n'aura point le remboursement.

L'ancien évêque de Condom met la réforme à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille.

Le cardinal de Noailles a ôté hier les pouvoirs aux Capucins à la réserve de trois qui confesseront les autres.

On parle fort du mariage du comte de Charolais avec Mademoiselle de Chartres.

Le P. de la Ferté, assisté du P. de Trévoux, est venu voir le Régent de le dispenser de prêcher l'Avent devant S. A. lui a répondu qu'il lui faisait grand plaisir. On commence à savoir plusieurs taxes des gens riches. M. Chatelain a 2 millions 300,000 livres, il restera encore 40,000 livres de rentes. M. Aubert a 1,000 livres ; M. Ferlet, trésorier des Suisses, 500,000 ; M. de la Vieuville l'aîné, 500,000 livres et le cadet

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

000. Le secrétaire de Bourvalais a 500,000 livres et barbier 150,000.

CAUMARTIN DE SAINT-ANGE.

18 novembre 1716.

le cardinal de Noailles a retiré tous les pouvoirs avait donnés aux Jésuites, à la réserve des confesseurs à reine d'Angleterre, de Madame et du Régent, qui ne ront point confesser d'autres personnes.

LE MÊME.

23 novembre 1716.

n n'a aucune nouvelle encore du roi d'Angleterre, ce l'on prend pour un bon signe : s'il y en avait de vaises, on aurait grand soin de les répandre. On a té à Nonancourt trois hommes qui avaient des carabines és et qui avaient des passeports de milord Stair. Ils ont là pour assassiner un passant : on croit qu'il pour bien être le roi d'Angleterre. La maîtresse de la poste t sauver et fit arrêter les autres qu'on a relâchés à la re de milord Stair.

es Jésuites sont interdits. On en a laissé 6 à la rue t-Antoine, 4 pour le collège, 2 pour le noviciat. Il y 4 qu'on envoie dans différentes maisons en province, P. Le Tellier, Doucin, Daniel et Lallemand. Ils ne ent pas de se remuer en divers lieux et on dit qu'il est de Rome des brefs que l'on a bien soin de cacher. n dit que Pronde marie sa fille au jeune Saint-Pierre: ilà bien revenu de ses grandes idées, mais il a besoin protection contre M. Rouillé qui est son ennemi is longtemps.

28 novembre 1816.

cardinal de Rohan en arrivant de Strasbourg a été le cardinal de Noailles et ils sont convenus ensemble miable de faire prêcher pendant l'Avent devant le roi héatin nommé le P. Bourreaux.

ARQUISE DE BALLEROY.

30 novembre 1716.

Le marquis de Richelieu veut absolument que sa fille aille dans un couvent. Il a chassé son fils de chez lui parce qu'il voyait sa mère.

Toutes les petites véroles vont à merveille.

Il y a eu un voyage de Chantilly où on a beaucoup bu et après boire il y a eu une querelle entre le duc de Richelieu et Marville. Il y a eu quelques coups de canif qui ont obligé M. le duc d'Orléans d'envoyer sa garde au bois de Boulogne à la suite du duc de Richelieu qui chassait avec M. le Duc.

Les banqueroutes sont fréquentes et on ne voit plus d'écu.

CAUMARTIN DE S.-ANGE.

12 décembre 1716.

Le roi et M^{me} de Berry ont tenu sur les fonds de la cassette le fils de l'ambassadeur de Portugal, et l'ont nommé Louis. Jamais la cour n'a été si magnifique : les tables étaient couvertes de diamants.

2 décembre (1716).

Vous voulez qu'on vous fasse des comtes, Madame, sans en faire sans correction. L'envie n'est pas catégorique. Ce sont les comtes et marquis qui doivent être l'objet de vos désirs. On voit fort ici qu'ils se tournassent de ce côté-là et les oracles de la faculté disent comme cela que ce remède est spécifique pour votre mal et que ce serait un signe de santé si ce n'est équivoque.

En attendant que vous en veniez là, Madame, je vous prie juste de répondre à vos souhaits sur l'article des comtes. Mais de quelle espèce, de quelle couleur les demandez-vous ? Il y a des comtes à la cigogne qui font bâiller : il y a des comtes à l'apothicaire qui ne sont bons qu'à chagriner ; il y a des comtes jaunes : il ne vous faut pas de ceux-là.

vent donc estre que des contes verts qui font rire
contes bleus qui font dormir. Il serait bon de
à quoi s'en tenir. Nous en avons ici de toutes les

Quand on saura votre goût, vous serez servie
mment, magnifiquement, délicieusement. Ce qu'il
fâcheux, c'est que ce sont des manuscrits qui ne se
ivent point ; on les lit, on les laisse lire aux per-
curieuses et discrètes : point de copies, la règle est
le et sans exception. Ainsi, Madame, il faut, s'il
daît, venir ici pour en choisir vous-même à votre
Au lieu de contes, si vous voulez des histoires et
entures, en voici quelques-unes de la saison.

anche dernier M. le premier Président étant à table
aille avec M. Le Nain pour toute compagnie, le
er rompit sous eux et ils tombèrent tous dans la
Heureusement il se trouva dessous des fagots qui
rent la chute et à la réserve du gouverneur de
Villeneuve qui a une côte un peu endommagée, il
eu personne de blessé : ils en ont été quitte chacun
ne saignée.

le Listenay est retrouvé. Son valet de chambre était
lire il y a quelque temps qu'il avait été enlevé en
nt de Strasbourg par un parti bleu et qu'il fallait
l. pour le tirer d'entre leurs mains incessamment.

découvert que c'était une petite ruse de jeune
e pour tirer cette somme de son père. Ce tour
er ne lui fait pas grand honneur dans le monde.

grande affaire de l'Académie française doit finir
n et si les intentions du roi sont suivies, elle se
iera au contentement des deux partis en élisant les
Fragner et Mengin.

8 février 1717.

a rien conclu sur la Constitution dans l'assemblée
tint vendredi chez M. le duc d'Orléans et l'on ne

sait plus ce que cette affaire deviendra. On dit que le cardinal de Noailles a donné son projet d'acceptation et que M. le duc d'Orléans après l'avoir vu a dit qu'on ne pourrait jamais l'accepter.

M. le Duc a demandé justice au Régent de M. le duc de Richelieu et du chevalier de Rohan qui ont manqué de respect à M. le prince de Conti en menaçant en sa présence M. de Nointel.

19 février.

Toutes les conférences qui ont été faites jusqu'ici sur la Constitution n'ont abouti à rien. On en fait encore quelques-unes chez M. le Chancelier et l'on dit que jeudi prochain on fera la dernière chez M. le duc d'Orléans.

M. le Duc de la Feuillade partira aparemment à Pâques pour aller à Rome prêter l'obédience au Pape : il aura un équipage de Jehan de Paris.

Enfin les Princes du sang ont présenté leur requête au roi contre les princes légitimes : elle est fort bien faite. On doute encore que cette affaire soit réglée avant la majorité.

Lundi prochain le Roi sera mis aux mains des hommes. Il se porte parfaitement bien.

19 février.

Madame la Duchesse d'Orléans a passé une partie de la semaine à Montmartre et en revint mercredi dernier. Pendant ce temps on a sacré une abbesse qui est Madame de Montpipeaux-Rochechouart. Je ne revins hier au soir qu'à minuit du Palais-Royal où le duc et la duchesse de Lorraine étaient arrivés à 4 heures et demie de Meaux où ils avaient couché. M. le Duc, Madame la duchesse d'Orléans, le duc de Chartres, Mademoiselle avaient dû aller au-devant d'eux jusqu'à Bondy, mais Madame la Duchesse de

Lorraine les envoyât prier de ne partir de Paris qu'à heures et demie afin qu'ils ne passassent pas Pantin où ils arrivèrent le duc et la duchesse de Lorraine que l'on appelle comte de Blamont. Ils sont venus en poste en quatre berlines et leurs suites. Il a avec lui Madame de Craon-Beauvau, femme de son grand écuyer, qui est très belle et sa maîtresse. Ils arrivèrent au Palais-Royal dans le carrosse de Madame qui avait été aussi au-devant d'eux, avec le duc d'Orléans : Madame la duchesse de Lorraine était dans le fond du carrosse avec la duchesse d'Orléans, le duc de Chartres et Mademoiselle sur le devant, le comte de Blamont à une portière, le duc d'Orléans à l'autre. Ils allèrent ensuite à l'Opéra, puis Madame de Lorraine alla à son appartement qui est celui de M. de Chartres que l'on lui a fait meubler, où elle trouva Madame du Berry qui lui avait fait porter une commode pleine d'habits, d'écharpes et de toutes sortes d'ajustements magnifiques. Ensuite, elle descendit chez Madame la duchesse d'Orléans où il y avait appartement, où elle s'assit auprès d'elle sur un placet comme elle et ne jouât que la réjouissance après avoir salué toutes les dames de sa connaissance. M. le duc de Lorraine arriva un quart d'heure après avec le duc d'Orléans et restèrent tous les deux debout allant tantôt d'un côté tantôt d'un autre jusqu'à six heures que l'on servit un grand souper en maigre. M. le duc de Lorraine fit gras : il y avait 16 personnes à table ; lesdames d'Orléans et de Lorraine avaient chacune un fauteuil, tous les autres des tabourets. Les ducs sont ensuite allés au bal de l'Opéra qui était magnifique. Madame de Berry ne parut point pourtant là. On dit qu'ils resteront six semaines icy et on dit que le comte de Blamont pourra s'en retourner avant. On a publié ici son traité pour les indemnités qu'on lui devait pour Longwy : on lui doit payer 1,200,000 livres et 200,000 livres de rente.

Jeudi dernier M. l'abbé de Saint-Albin soutint une

thèse en Sorbonne. Madame y alla, ce qui surprit bien des gens, et M. le duc d'Orléans aussi et par conséquent bien du monde.

Après les sceaux ostés au chancelier, M. le duc d'Orléans a fait entrer M. le duc de Chartres en tous les conseils et dit à M. le Duc qui lui disait qu'il était encore bien jeune, que c'était afin qu'il vit tout et que lui parlerait : ce qui fait bien présumer qu'il y a eu quelque chose de fort contre le Chancelier, qui aurait eu des assemblées nocturnes pour prendre des mesures pour la Régence, prétendant que celle du Régent diminuait. Pour moi qui ai l'honneur de le voir quelquefois et même hier sa conduite me paraît égale que par le passé. On dit que le duc de Noailles doit se retirer à sa terre de la Motte et que toutes les survivances qu'on lui a données le lendemain qu'il s'est défait des finances, que M. le duc d'Orléans avait dit qu'il en donnât à tout le monde, mais que si le roi lui demandait son avis à sa majorité qu'il lui conseillerait de n'avoir égard à aucun.

A la foire de Saint-Germain il y a un âne en vie qui danse sur la corde et on voit cela avec beaucoup de presse comme chose rare.

M. le duc de Lorraine voyant hier un joueur qui avait un grand ruban de Saint-Lazare, demanda ce qu'était cet ordre. Quelqu'un plus près que moi lui dit que c'était l'ordre de Saint-Lazare fort ancien. Si la conversation eut duré davantage, j'aurais demandé à M. le duc d'Orléans de me permettre de dire ce que j'en savais. Il y eut des gens qui se mirent à rire me voyant si proche. A notre dernier chapitre du mois de décembre dernier, M. D'Angeau (*sic*), deux jours avant, s'alla jeter aux pieds du Régent pour le supplier que M. de Guénégaud et moi n'y allassent pas. Il reçoit toujours force chevaliers, si bien que sa place vaut autant que celle de deux fermiers généraux. L'abbé de Ville sort avec un carosse roulant et côtoie le petit Maître. Les Jésuites comptent à présent avoir le haut du pavé.

J'ajoute deux chansons, l'une sur le Parlement, l'autre sur le duc de Noailles :

*Est-ce colère, est-ce inconstance
Qui t'a fait oster la finance
A Noailles ton confident ?
Ici se confond ma science :
Aujourd'huy chassé du régent,
Demain comblé de survivance !*

Voilà ce protecteur des lois,
Cet objet de notre espérance,
Ce Parlement qui tant de fois
S'est montré l'apuy de la France !
Qu'a-t-il fait ce tuteur des rois
Pour soulager notre indigence ?
Des remontrances en beau françois
Puis au Régent sa révérence !

LE CHEVALIER DE GIRARDIN

19 février.

Le roi est depuis lundi entre les mains du maréchal Villeroy et ce n'a pas été sans beaucoup de larmes de la part de ce jeune prince et de Madame de Vermeil à qui S. M. a donné une grande partie des pierreries héritées de Monsieur et de Madame la Dauphine M. de Berry, lesquelles ne sont pas pierreries de bonne : il y en a pour une somme considérable.

Il se passe une chose à Ivry proche la porte Sainard depuis 15 jours que vous aurez peine à croire vous ne comprendrez pas plus que nous. Le maître Bonneval qui a épousé une Hautefort, a une maison village : 10 ou 12 hommes armés sont venus pendant plusieurs nuits pour y entrer. Le maître averti par le jarret la première tentative de ces brigands, y a envoyé ma et il y a eu des coups de fusils tirés de part et d'autre.

des assaillants a été tué et son corps emporté par ses camarades et jetté dans la rivière après lui avoir défiguré le visage. Ils ont écrit au jardinier qu'il n'eut pas peur, qu'ils n'en voulaient point à lui, et au sieur Nau, marchand de bas à la Croix-du-Tiroir (*sic*) qui a une maison voisine de celle de M. de Bonneval, qu'il eût à retirer ses meubles, crainte que le feu qu'ils voulaient y mettre ne gagnât la sienne. Il y a présentement deux brigades d'archers qui veillent dans Ivry.

Le Tribunal des maréchaux de France a condamné à 30 ans de prison, M. de S.-Micou, colonel du régiment de Boubers (cavalerie) qui s'est opposé par la force à l'exécution d'une ordonnance qu'ils avaient rendue contre lui.

Le chevalier de Rohan pourrait bien aller faire un tour à Bruxelles dont l'air, dit-on, est nécessaire à sa santé et où on ne respire pas tant qu'ici celui de la tracasserie.

Le baron DE BRETEUIL.

23 février.

M. le duc d'Orléans, en donnant à M. de Torcy la charge de grand maître des postes, lui avait accordé un brevet de retenue de 50.000 écus : il lui en a accordé un autre de 250.000 l.

M. de Torcy a marié sa fille à M. du Plessis-Chatillon et lui a donné 200.000 l.

Madame la duchesse de Berry donnera lundi prochain au Luxembourg une fête magnifique à M. de Lorraine. Elle a envoyé, à Madame de Lorraine, une commode où il y a pour 20,000 écus d'habits, d'étoffes, de fichus, de rubans. Madame lui a donné aussi une corbeille pleine de bijoux d'or.

24 février.

On annonça avant-hier à la pauvre Madame d'Albret qu'elle doit se préparer à une mort prochaine. Elle se

Galoppe au trône. Eh ! bien, qu'en penses-tu ?
La France alors serait d'allégresse remplie,
Si d'Auguste en ses mœurs il montrait la vertu
Comme en sa fille on voit la vertu de Julie.

Je viens d'apprendre que M. l'abbé de Louvois a la petite vérole dont il est à l'extrémité. Il a reçu le bon Dieu ; cela ne lui a rien fait et l'on espère qu'il n'en reviendra pas.

ARGENSON.

Paris, 6 septembre 1716.

Le 1^{er} de ce mois on fit le service du feu roi à Saint-Denis où il n'y eût que les princes qui y assistèrent. M^{rs} le duc du Maine et de Toulouse y étaient du nombre. Les compagnies n'y allèrent point. Le lendemain le roi quitta le deuil et cela fut fort brillant. L'après-dîner le roi l'alla passer chez Madame la duchesse de la Ferté pendant que l'on détendait son appartement. M^{me} de la Ferté avait fait parfumer l'entrée de la rue Richelieu à cause du mauvais air : elle fit une collation à S. M. magnifique, feu d'artifice, bûcher, marionnettes et combats de bêtes, et le roi fut très réjoui.

M. l'abbé de Louvois a pensé mourir : on dit aujourd'hui qu'il se porte mieux.

LE CHEVALIER DE GIRARDIN.

11 octobre 1716.

On a enterré hier M. d'Angennes qui a renvoyé en mourant les billets de M^e de la Carte : on prétend que ce n'est pas de la petite vérole qu'il est mort, mais de deux coups d'épée que lui a donnés M. de Lautrec. L'abbé Servien fut ramené il y a quelques jours chez lui dans un fiacre avec un jeune homme qui le soutenait. On ne sait pas où il avait soupé : il y était tombé en apoplexie. Il mourut 3 heures après sans retrouver sa connaissance.

Le maréchal de Montrevel qui agonise actuellement a voulu faire réparation avant que de mourir à M. le Gendre, intendant, dont il avait fort flétri la réputation. Il a déclaré que tout ce qu'il en avait écrit en cour était faux et qu'il avait sujet de le croire honnête homme.

M. le duc d'Orléans avait accordé à M. le Duc le privilège général et exclusif de faire de l'amidon dans tout le royaume : un traitant lui en donnait 100,000 livres de rentes et 30,000 à M. le duc d'Albret, mais comme on a représenté à S. A. R. que ce privilège ruinerait 7 ou 8,000 familles qui vivent de ce métier-là, il a envoyé à M. le duc de Noailles l'ordre de représenter à M. le Duc qui a renoncé au privilège fort généreusement.

ARGENSON.

Paris, 10 novembre 1718

Il y a déjà eu 51 personnes taxées à 50 millions 300,000 Mais ce ne sont pas les milords. M. Poultier en a été quitte pour sa charge d'intendant des finances dont il n'aura point le remboursement.

L'ancien évêque de Condom met la réforme à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille.

Le cardinal de Noailles a ôté hier les pouvoirs aux Capucins à la réserve de trois qui confesseront les autres.

On parle fort du mariage du comte de Charolais avec Mademoiselle de Chartres.

Le P. de la Ferté, assisté du P. de Trévoux, est venu supplier le Régent de le dispenser de prêcher l'Avent devant le roi. S. A. lui a répondu qu'il lui faisait grand plaisir.

On commence à savoir plusieurs taxes des gens d'affaires. M. Chatelain a 2 millions 300,000 livres, il lui restera encore 40,000 livres de rentes. M. Aubert a 1,200,000 livres ; M. Ferlet, trésorier des Suisses, 500,000 livres ; M. de la Vieuville l'aîné, 500,000 livres et le cadet

300,000. Le secrétaire de Bourvalais a 500,000 livres et son barbier 150,000.

CAUMARTIN DE SAINT-ANGE.

18 novembre 1716.

M. le cardinal de Noailles a retiré tous les pouvoirs qu'il avait donnés aux Jésuites, à la réserve des confesseurs de la reine d'Angleterre, de Madame et du Régent, qui ne pourront point confesser d'autres personnes.

LE MÊME.

23 novembre 1716.

On n'a aucune nouvelle encore du roi d'Angleterre, ce que l'on prend pour un bon signe : s'il y en avait de mauvaises, on aurait grand soin de les répandre. On a arrêté à Nonancourt trois hommes qui avaient des carabines brisées et qui avaient des passeports de milord Stair. Ils étaient là pour assassiner un passant : on croit qu'il pourrait bien être le roi d'Angleterre. La maîtresse de la poste le fit sauver et fit arrêter les autres qu'on a relâchés à la prière de milord Stair.

Les Jésuites sont interdits. On en a laissé 6 à la rue Saint-Antoine, 4 pour le collège, 2 pour le noviciat. Il y en a 4 qu'on envoie dans différentes maisons en province, les PP. Le Tellier, Doucin, Daniel et Lallemand. Ils ne laissent pas de se remuer en divers lieux et on dit qu'il est venu de Rome des brefs que l'on a bien soin de cacher.

On dit que Pronde marie sa fille au jeune Saint-Pierre : le voilà bien revenu de ses grandes idées, mais il a besoin de protection contre M. Rouillé qui est son ennemi depuis longtemps.

28 novembre 1816.

Le cardinal de Rohan en arrivant de Strasbourg a été voir le cardinal de Noailles et ils sont convenus ensemble à l'amiable de faire prêcher pendant l'Avent devant le roi un théatin nommé le P. Bourreaux.

30 novembre 1716.

Il veut absolument que sa femme aille dans un couvent. Il a chassé son fils de chez lui, parce qu'il voyait sa mère.

Toutes les petites véroles vont à merveille.

Il y a eu un voyage de Chantilly où on a beaucoup bu et après boire il y a eu une querelle entre le duc de Richelieu et Marville. Il y a eu quelques coups donnés qui ont obligé M. le duc d'Orléans d'envoyer hier un garde au bois de Boulogne à la suite du duc de Richelieu qui chassait avec M. le Duc.

Les banqueroutes sont fréquentes et on ne voit pas un écu.

CAUMARTIN DE S.-ANGE.

12 décembre 1716.

Le roi et M^{me} de Berry ont tenu sur les fonds de baptême le fils de l'ambassadeur de Portugal, et l'ont nommé Louis. Jamais la cour n'a été si magnifique : les dames étaient couvertes de diamants.

2 décembre (1716).

Vous voulez qu'on vous fasse des contes, Madame, correction. L'envie n'est pas catégorique. Ce sont des contes qui doivent être l'objet de vos désirs. On voudrait qu'ils se tournassent de ce côté-là et les oracles de l'été disent comme cela que ce remède est spécifique contre mal et que ce serait un signe de santé non équivoque.

En attendant que vous en veniez là, Madame, il est juste de répondre à vos souhaits sur l'article des contes. Mais de quelle espèce, de quelle couleur les demandez-vous ? Il y a des contes à la cigogne qui font bâiller : il y a des contes à l'apothicaire qui ne sont bons qu'à chagriner : il y a des contes jaunes : il ne vous faut pas de ceux-là. Ce

ne peuvent donc estre que des contes verts qui font rire ou des contes bleus qui font dormir. Il serait bon de savoir à quoi s'en tenir. Nous en avons ici de toutes les façons. Quand on saura votre goût, vous serez servie abondamment, magnifiquement, délicieusement. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que ce sont des manuscrits qui ne se transcrivent point ; on les lit, on les laisse lire aux personnes curieuses et discrètes : point de copies, la règle est générale et sans exception. Ainsi, Madame, il faut, s'il vous plaît, venir ici pour en choisir vous-même à votre goût. Au lieu de contes, si vous voulez des histoires et des aventures, en voici quelques-unes de la saison.

Dimanche dernier M. le premier Président étant à table en famille avec M. Le Nain pour toute compagnie, le plancher rompit sous eux et ils tombèrent tous dans la cave. Heureusement il se trouva dessous des fagots qui amortirent la chute et à la réserve du gouverneur de M. de Villeneuve qui a une côte un peu endommagée, il n'y a eu personne de blessé : ils en ont été quitte chacun pour une saignée.

M. de Listenay est retrouvé. Son valet de chambre était venu dire il y a quelque temps qu'il avait été enlevé en revenant de Strasbourg par un parti bleu et qu'il fallait 12.000 l. pour le tirer d'entre leurs mains incessamment. On a découvert que c'était une petite ruse de jeune homme pour tirer cette somme de son père. Ce tour d'écolier ne lui fait pas grand honneur dans le monde.

La grande affaire de l'Académie française doit finir demain et si les intentions du roi sont suivies, elle se terminera au contentement des deux partis en élisant les abbés Fragnier et Mengin.

8 février 1717.

On a rien conclu sur la Constitution dans l'assemblée qui se tint vendredi chez M. le duc d'Orléans et l'on ne

sait plus ce que cette affaire deviendra. On dit que le cardinal de Noailles a donné son projet d'acceptation que M. le duc d'Orléans après l'avoir vu a dit qu'il ne pourrait jamais l'accepter.

M. le Duc a demandé justice au Régent de M. de Richelieu et du chevalier de Rohan qui ont manqué de respect à M. le prince de Conti en menaçant sa présence M. de Nointel.

19 février.

Toutes les conférences qui ont été faites jusqu'à la Constitution n'ont abouti à rien. On en fait encore quelques-unes chez M. le Chancelier et l'on dit que prochain on fera la dernière chez M. le duc d'Orléans.

M. le Duc de la Feuillade partira apparemment demain pour aller à Rome prêter l'obédience au Pape : il emmène un équipage de Jehan de Paris.

Enfin les Princes du sang ont présenté leur requête au roi contre les princes légitimes : elle est fort bien reçue. On doute encore que cette affaire soit réglée avant le 1^{er} mars.

Lundi prochain le Roi sera mis aux mains des Anglais. Il se porte parfaitement bien.

19 f

Madame la Duchesse d'Orléans a passé une partie de la semaine à Montmartre et en revint mercredi dernier. Pendant ce temps on a sacré une abbesse qui est Madame de Montpipeaux-Rochechouart. Je ne revins hier au soir au minuit du Palais-Royal où le duc et la duchesse de Bourgogne étaient arrivés à 4 heures et demie de Meaux et avaient couché. M. le Duc, Madame la duchesse d'Orléans, le duc de Chartres, Mademoiselle avaient dû attendre devant d'eux jusqu'à Bondy, mais Madame la Duchesse

Lorraine les envoyât prier de ne partir de Paris qu'à 2 heures et demie afin qu'ils ne passassent pas Pantin où hier arrivèrent le duc et la duchesse de Lorraine que l'on nomme comte de Blamont. Ils sont venus en poste en quatre berlines et leurs suites. Il a avec lui Madame de Craon-Beauvau, femme de son grand écuyer, qui est très belle et sa maîtresse. Ils arrivèrent au Palais-Royal dans le carrosse de Madame qui avait été aussi au-devant d'eux, avec le duc d'Orléans : Madame la duchesse de Lorraine était dans le fond du carrosse avec la duchesse d'Orléans, le duc de Chartres et Mademoiselle sur le devant, le comte de Blamont à une portière, le duc d'Orléans à l'autre. Ils allèrent ensuite à l'Opéra, puis Madame de Lorraine alla à son appartement qui est celui de M. de Chartres que l'on lui a fait meubler, où elle trouva Madame du Berry qui lui avait fait porter une commode pleine d'habits, d'écharpes et de toutes sortes d'ajustements magnifiques. Ensuite, elle descendit chez Madame la duchesse d'Orléans où il y avait appartement, où elle s'assit auprès d'elle sur un placet comme elle et ne jouât que la réjouissance après avoir salué toutes les dames de sa connaissance. M. le duc de Lorraine arriva un quart d'heure après avec le duc d'Orléans et restèrent tous les deux debout allant tantôt d'un côté tantôt d'un autre jusqu'à 11 heures que l'on servit un grand souper en maigre. M. le duc de Lorraine fit gras : il y avait 16 personnes à table ; Mesdames d'Orléans et de Lorraine avaient chacune un fauteuil, tous les autres des tabourets. Les ducs sont ensuite allés au bal de l'Opéra qui était magnifique. Madame de Berry ne parut point pourtant là. On dit qu'ils resteront six semaines icy et on dit que le comte de Blamont pourra s'en retourner avant. On a publié ici son traité pour les indemnités qu'on lui devait pour Longwy : on lui doit payer 1,200,000 livres et 200,000 livres de rente.

Jeudi dernier M. l'abbé de Saint-Albin soutint une

thèse en Sorbonne. Madame y alla, ce qui surprit bien des gens, et M. le duc d'Orléans aussi et par conséquent bien du monde.

Après les sceaux ostés au chancelier, M. le duc d'Orléans a fait entrer M. le duc de Chartres en tous les conseils et dit à M. le Duc qui lui disait qu'il était encore bien jeune, que c'était afin qu'il vit tout et que lui parlerait : ce qui fait bien présumer qu'il y a eu quelque chose de fort contre le Chancelier, qui aurait eu des assemblées nocturnes pour prendre des mesures pour la Régence, prétendant que celle du Régent diminuait. Pour moi qui ai l'honneur de le voir quelquefois et même hier sa conduite me paraît égale que par le passé. On dit que le duc de Noailles doit se retirer à sa terre de la Motte et que toutes les survivances qu'on lui a données le lendemain qu'il s'est défait des finances, que M. le duc d'Orléans avait dit qu'il en donnât à tout le monde, mais que si le roi lui demandait son avis à sa majorité qu'il lui conseillerait de n'avoir égard à aucun.

A la foire de Saint-Germain il y a un âne en vie qui danse sur la corde et on voit cela avec beaucoup de presse comme chose rare.

M. le duc de Lorraine voyant hier un joueur qui avait un grand ruban de Saint-Lazare, demanda ce qu'était cet ordre. Quelqu'un plus près que moi lui dit que c'était l'ordre de Saint-Lazare fort ancien. Si la conversation eut duré davantage, j'aurai demandé à M. le duc d'Orléans de me permettre de dire ce que j'en savais. Il y eut des gens qui se mirent à rire me voyant si proche. A notre dernier chapitre du mois de décembre dernier, M. D'Angeau (*sic*), deux jours avant, s'alla jeter aux pieds du Régent pour le supplier que M. de Guénégaud et moi n'y allassent pas. Il reçoit toujours force chevaliers, si bien que sa place vaut autant que celle de deux fermiers généraux. L'abbé de Ville sort avec un carosse roulant et côtoie le petit Maître. Les Jésuites comptent à présent avoir le haut du pavé.

tion. Reveuë, corrigée et augmentée depuis la troisième. *A Paris, chez Claude Barbin, 1675 ; in-12, maroq. rouge, janséniste (Chambolle-Duru). — 230 fr.*

« Hauteur : 155 millim. »

58. — — La même quatrième édition. *A Paris, chez Claude Barbin, 1675 ; in-12, maroq. rouge, jansén., tr. dor. (Trautz-Bauzonnet). — 310 fr.*

« Hauteur : 156 millim. »

59. Reflexions ou Sentences et Maximes morales. Cinquième édition, augmentée de plus de Cent Nouvelles Maximes. *A Paris, chez Claude Barbin, 1678 ; in-12, maroq. rouge, janséniste, dent. à l'intér., tr. dor. (Trautz-Bauzonnet). — 500 fr.*

« Dernière édition publiée du vivant de l'auteur et la première qui soit complète. Hauteur : 155 millim. Joli livre. »

60. Reflexions ou Sentences et Maximes morales. Cinquième édition, augmentée de Cent Nouvelles Maximes. *A Paris, chez Claude Barbin, 1678 ; in-12, maroq. brun à fil. (Trautz-Bauzonnet). — 400 fr.*

« Autre bel exemplaire de la dernière édition originale. Hauteur : 152 millimètres. »

63. Reflexions ou Sentences et Maximes morales de La Rochefoucauld, édition L. Lacour. *Paris (impr. par D. Jouaust), 1868 ; in-8 maroq. vert clair, compart. à la Duseuil, doublé de maroq. rouge à dent. (Lortic). — 900 fr.*

« Exemplaire imprimé sur vélin. Deux exemplaires seulement ont été tirés sur vélin. »

88. Collection de cent vingt estampes, gravées d'après les tableaux et dessins qui composent le cabinet de M. Poullain... *Paris, chez Basan et Poignant, 1781 ; gr. in-4, cart., non rogné. — 2,550 fr.*

« Précieux exemplaire, dont les figures sont avant la lettre et d'une beauté remarquable. On y a joint cinq épreuves doubles, dont une à l'eau-forte, trois épreuves d'artiste avant les numéros et une à la pointe sèche. Le frontispice est en trois états : eau-forte, avant la lettre, avec la lettre. Les feuillets sont à toutes marges et n'ont même pas été ébarbés. L'état de conservation en est parfait et on n'y trouve pas la moindre tache d'humidité. Exempl. de la vente Emm. Martin, acquis au prix de 3100 fr. (N° 99 du Catalogue.) »

89. Galerie impériale-royale au Belvédère à Vienne, d'après les dessins de M. Sigismond de Perger, avec un texte explicatif

(français et allem.), par Ch. Haas. *Vienne et Prague*, 1821-28; 4 vol. petit in-folio, avec nombreuses figures sur cuivre, demi-marq. brun et coins, non rogné. — 1,850 fr.

« Exemplaire en grand papier vélin, avec les figures avant la lettre. De la vente du roi Louis-Philippe (N° 660 du Catalogue, 1852.) Aux titres le cachet de la Bibliothèque de Neuilly.

» Ce bel exemplaire provient en dernier lieu de la vente de M. le vicomte B. du Bus de Gisignies (*Bruzelles*, 1876), vendu alors 1400 fr. »

91. Jeu de Cartes. Trente-deux beaux dessins à l'aquarelle, de 174 millim. de hauteur sur 104 millim. de largeur, exécutés par M. Jacob Jacobs, artiste Anversois, reliés en 1 volume in-8, marq. rouge, tr. dor. — 1,000 fr.

« Très beau recueil de *dessins fort curieux* et d'une exécution tout à fait magistrale.

» La reliure, faite par M. Lortic, est un des meilleurs spécimens de cet artiste célèbre; les plats représentent un dessin fort compliqué de branchages divers et motifs divers de la fin du *xvi^e* siècle. »

95. Tewrdannckh (von Melchior Pfinzing). (Histoire des aventures, faits et actions périlleuses du fameux chevalier Tewrdannckh.) (Au verso du dernier feuillet de la Table :) *Ge-drucht in der Kayserlichen Stat Nürnberg durch den Eltern Hannsen Schönsperger Burger zu Augspurg (s. d.)*; grand in-folio, avec belles estampes gravées sur bois, d'après Hans Schäuffelein, caractères gothiques, cuir de Russie, tr. marbr. — 12,100 fr.

« Poème chevaleresque et allégorique, composé par Melchior Pfinzing à l'occasion du mariage de Maximilien I avec la princesse Marie de Bourgogne.

» Les curieux recherchent cette édition (qui est la première), dit Brunet, non seulement à cause des 118 belles estampes gravées sur bois, d'après les dessins de Hans Schäuffelein (par Jost von Negker et autres), dont elle est ornée, mais encore pour sa belle exécution typographique et les caractères extraordinaires avec lesquels le texte y est imprimé; caractères ornés de traits hardis entrelacés les uns dans les autres et qui figurent d'une manière merveilleuse une belle écriture allemande.

» Très bel exemplaire imprimé sur vélin, de la plus grande rareté.

» Celui de M. Didot, également sur vélin, a été vendu, à la deuxième vente de ce Bibliophile, au prix de 5820 fr. — (N° 311 du Catalogue.) »

100. Ch. Coypel. Suite complète de 31 estampes pour les Aventures de Don Quichotte, gravées par L. Surugue, Aubert, Ravenet, Lépiciér, Joullain, Hausard, Silvestre, Magd. Hortemels, Aveline, Cochin, N. Tardieu, Beauvais (1723-1724); gr. in-folio, marq. rouge à compart. (*Chambolle-Duru*). — 700 fr.

« Epreuves fort belles, avant les numéros.

» En tête du volume on a placé le portrait de Coypel, gravé par Balechou. »

101. Figures pour le Don Quichotte, par Robert Smirke. En 1 vol. in-folio, maroq. rouge, dos orné à petits fers, tr. dor. (*David*). — 1,021 fr.

« Recueil précieux et de la plus grande rareté de cette charmante suite de 74 figures et vignettes de Smirke, qui est, sans contredit, un des chefs-d'œuvre de la gravure et du dessin anglais.

» Ce magnifique exemplaire contient les épreuves d'artiste sur Chine, avant toute lettre, en tirage in-folio, à toutes marges; plus un superbe portrait de Michel Cervantes, dessiné par Desnoyers d'après Velasquez, et gravé par Leissnier, *épreuve d'artiste avant toute lettre, sur Chine*, ajouté.

» On ne trouverait certainement pas un second album en pareille condition.

» Exempl. de la vente de M. Emm. Martin. (1877, n° 454 du Catalogue.) »

102. De gli Habiti antichi, et moderni di diverse parte del mondo, libri due, fatti da Cesare Vecellio et con discorsi da lui dichiarati. In Venetia, 1590, presso Damian Zenaro; in-8, avec 430 planches sur bois, mar. orange. ornem. à petits fers au milieu du plat, dent. à l'intér., tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 700 fr.

« Superbe exemplaire de la première édition.

» Hauteur : 178 millim. »

104. Habiti d'Huomeni et Donne Venetiane con la Processione della Ser^a Signoria, Trionfi, Feste et Ceremonie publiche della nob. citta di Venetia. Giacomo Franco forma in Frezzaria (1610); petit in-folio, trente-deux planches gravées sur cuivre de Costumes, Fêtes et Cérémonies, maroq. rouge (*Petit*). — 330 fr.

« Recueil fort rare et très curieux. »

108. El Melopeo y Maestro. Tractado de musica theorica y practica... compuesta por el R. D. Pedro Cerone de Bergamo. In Napoles por Juan Bautista Gargano y Lucrecio Nucci, 1613, p. in.fol. de 8 ff. prélim. et 1161 pp., musique notée et fig. sur bois, mar. rouge à fil., dos orné, dor. sur tranche. — 925 fr.

« Superbe exemplaire d'un ouvrage extrêmement rare. Voyez *Fétis, Biographie des musiciens*, tome II, 238, et *Brunet*, I, 1745.

» Cet ouvrage est un des plus volumineux qui aient été écrits sur la musique. Toute l'édition fut embarquée sur un bâtiment qui se rendait à Carthage et qui périt dans la traversée.

» On assure que 13 exemplaires seulement étaient restés à Naples; ceux qu'on connaît sont dans les bibliothèques (Note de M. Fétis.)

» Exemplaire de la vente de Coussemaker (n° 560 du Catalogue, vendu 710 francs.) »

109. Musica nova di Adriano Willaert, all' illustr. et eccel. Signor

Jacques Benigne Bossuet. *A Paris, par S. Mabre-Cramoisy*, 1685; in-4, mar. rouge (*Trautz-Bauzonnet*). — 350 fr.

« Édition originale. Bel exemplaire, hauteur 244 millim. »

120. Oraison funebre de tres-haut et puissant Seigneur Messire Michel Le Tellier, par Messire Jacques Benigne Bossuet. *A Paris, par Seb. Mabre-Cramoisy*, 1686; in-4, maroq. rouge (*Trautz-Bauzonnet*). — 500 fr.

« Édition originale. Bel exemplaire, hauteur 244 millim. »

121. Oraison funebre de très haut et très puissant Prince Louis de Bourbon, Prince de Condé, premier Prince du sang, par Messire Jacques Benigne Bossuet. *A Paris, chez Seb. Mabre-Cramoisy*, 1687; in-4, maroq. rouge (*Trautz-Bauzonnet*). — 400 fr.

« Édition originale. Bel exemplaire, hauteur 244 millim. »

125. Publii Virgilii Maronis Carmina omnia, perpetuo commentario ad modum Joan. Bond explicuit Fr. Dubner. *Parisiis ex typog. Firm. Didot*, 1858; in-12, figures et vignettes sur bois et les mêmes figures en typographie, encadrement de filets rouges; maroq. rouge foncé, compartim. à la Grolier, doublé de maroq. vert à la marque de M. H. Bordes, doré en tête, non rogné (*Chambolle-Duru*). — 1,775 fr.

« Exemplaire imprimé sur vélin, renfermé dans un étui de maroq., doublé de peau.

» Il n'y a en que cinq exemplaires tirés sur vélin. »

126. Q. Horatii Flacci Poemata, scholiis sive annotationibus instar Commentarii illustrata, à Joanne Bond. *Amstelod., apud Dan. Elzevirium*, 1676; in-12, titre gravé, maroq. vert à fil., dos orné (*Trautz-Bauzonnet*). — 210 fr.

« Exemplaire, grand de marges, avec témoins.

» Hauteur 135 millim. » La reliure est fatiguée, quoique de Trautz.

129. Les Odes d'Horace en vers burlesques (par H. Picou). *A Leyde, chez Jean Sambix (Elzevier)*, 1653; in-12, maroq. vert foncé, compart. à la Duseuil, dos orné (*Bauzonnet-Trautz*). — 840 fr.

« Charmante édition elzévirienne, très recherchée et fort rare.

» Exemplaire non rogné, provenant des bibliothèques Armand Bertin, Marquis de Morante et Benzon. — Vendu 1,200 francs à la vente de ce dernier. »

138. C Heures de Nostre Dame, translatees de latin en françoys

TEL DE LIVRES ANCIENS.

itionnees de plusieurs ch
composez par Pierre Gring
nd à Paris... en la mai
ec treize gravures sur bois.
ement sur les misteres d
ur la Passion... Compos
ont. ¶ On les vent à l
(s. d.) ; de 32 ff. non
n 1 vol. in-4, gothique,
olier (*Duru et Chambolle*).

volume rare.

zon, n° 127, où il a été adjugé

de Ronsard, gentilhomm
is. *A Paris, chez Nicolas*
olive à compart. de filets
fers, doublé de maroq. r

plus complète de ces OŒuvres,
ouze portraits, savoir :

lelet, *Henry II, Charles IX, H*
aine duc de Guise, le *Duc d*
Catherine de Médicis, tous
Mellau et par Picquet, plus

es en vers par M. de la
bin, 1668 ; in-4, avec figu
kte, maroq. rouge, dos or
e maroq. rouge, large de
t). — 3,050 fr.

exemplaire mesurant 234 millim.

es en vers par J. de La Fo
et Durand, 1755-59 ; 4 vo
figures de J.-B. Oudry, m
. — 2,950 fr.

papier de Hollande, fort bes
d porte le léopard sur l'enseig
e conservation admirable.
nètres (498 millim.) »

1 Sr Boileau Despreaux.
in-4, frontispice gravé

deux figures par Chauveau ; maroq. rouge, doublé de maroq. olive, riches dorures à petits fers, genre Le Gascon à l'intérieur, tr. dor. (*Chambolle-Duru*). — 820 fr.

« Précieux et magnifique exemplaire, portant, sur le feuillet blanc qui précède le titre, un envoi autographe de Boileau au Marquis du Bellay. Il provient de chez M. le Normand du Coudray, et en dernier lieu de la Vente Benson (n° 195, payé 1,100 francs.) »

» C'est la dernière édition donnée par Boileau lui-même; elle est connue sous le nom d'*édition favorite*.

» Il est joint au volume le très rare portrait de Boileau, par Ficquet, avant la lettre et à toutes marges. »

Volume trop richement relié. — Trop de dorure sur un livre de ce genre !...

153. L'Eschole de Salerne en vers burlesques (par Martin), et Duo poemata Macaronica ; de bello Huguenotico et de gestis magnanimi et prudent. Baldi. (A la Sphère) *Suivant la Copie imprimée à Paris, 1651 (Leyde, chez les Elsevier)* ; petit in-12, maroq. rouge à compart., doublé de maroq. citron, dent. à petits fers, dor. sur tr. (*Trautz-Bauzonnet*). — 1,500 fr.

« Joli exemplaire. 129 millim. de hauteur. »

158. TERENCE. — Terenti' cum Directorio Vocabulorum, Sententiarum, artis comice, Glosa interlineali, Comentariis Donato Guidono Ascencio. — *Impressum in Imperiali ac urbe libera Argentina Per magistrum Joannem Grüniger... Anno 1496* ; in-folio, caract. romain, *figures sur bois, non coloriées* ; maroq. rouge, doublé de maroq. bleu, à riches compart. guirlandes de laurier à petits fers à l'intér., d. s. t. (*Thibaron-Joly*). — 505 fr.

« Première édition de ce TERENCE, remarquable par le grand nombre et la singularité des figures sur bois qui ornent son texte.

» M. Dibdin (Biblioth. Spencer, II, 426-438) a donné une description très étendue de ce livre, avec de nombreux fac-simile des figures. Le maître auquel on doit ces estampes curieuses n'est pas connu, mais on retrouve d'autres compositions de lui en assez grand nombre, dans les publications de Gruniger, auquel il s'était particulièrement attaché.

» Ce superbe livre provient de la Vente Capron (n° 372 du Catalogue); il a été, depuis, relié avec le plus grand soin et la plus grande richesse. C'est un des plus beaux livres que l'on puisse voir. »

162. Le théâtre de P. Corneille, reveu et corrige. *Suivant la Copie imprimée à Paris (Amsterdam, Abr. Wolfgang,)* 1664-1666 ; 5 vol. — Les Tragédies et Comédies de Th. Corneille. *Suivant la copie imprimée à Paris (Amsterdam, Abr. Wolfgang,)* 1665-1678 ; 5 vol. ; ens. 10 vol. petit in-12, portr. et frontis-

ÉTATUEL DE LIVRES ANCIENS.

rouge, compart. à la Duseuil, doub
Lortic). — 2,200 fr.

tièrement de pièces de bonne date.

», hauteur : 132 millim., ayant appartenu à la
bibliothèque à l'intérieur. »

167. *L'Estovrdy ov les Contre-Temps*. Comédie. Représentée
le Théâtre du Palais Royal. Par J. B. P. Molière. *A Paris*,
Claude Barbin, 1663; in-12, maroq. rouge, tr. dor. (*Trautz-
Bauzonnet*). — 1,000 fr.

« Édition originale. Bel exemplaire, 142 millim. (V. *Bibliographie Mo-
lièresque*, n° 1.)

» Cette comédie, la première que Molière ait mise au théâtre, fut repré-
sentée à Lyon en 1653 et à Paris en 1658. »

168. *Dépit amovrevx*. Comédie, représentée sur le Théâtre
du Palais Royal. De J. B. P. Molière. *A Paris, chez Claude Ba-
rbin*, 1663; in-12, titre et 3 ff. prélim., texte en 135 pp.; m.
rouge (*Trautz-Bauzonnet*). — 1,030 fr.

« Édition originale. La *Bibliographie Molièresque* (p. 2) la décrit in-
tamment; cette édition a réellement une dédicace « à Monsieur, Monsieur
le Roy, qui occupe le premier et le second feuillet des préliminaires; » 143 »

uses ridicules. Comédie. Représentée au
Théâtre du Palais Royal, chez Claude Barbin, 1660; in-12, m.
rouge (*Trautz-Bauzonnet*). — 1,510 fr.

», 144 millim.; le titre très raccommode.

L'exemplaire est du second tirage, sous la première
impression avec celle à l'adresse de Guill. de Layne. Les
pages se trouvent dans cette édition, sauf la page 98, «
Bibliogr. Moliér., p. 4.)

ov le Cocu imaginaire. Comédie. Par J.
B. P. Molière, chez Jean Ribou, 1666; in-12, de 45 p.
rouge, dent. à l'intérieur, tête dorée (*Trautz-
Bauzonnet*). — 1,000 fr.

« rogné, de la plus grande rareté en cette condition.
est probablement l'édition originale publiée par M.
Molière en vertu du privilège accordé au sieur de
Lafont le 26 juillet 1660. (V. la *Bibliogr. Moliér.*, p. 6-7,
pages de cette comédie.

», hauteur 172 millim., et a été relié sur brochure. »

es Femmes. Comédie. Par J. B. P. Molière.
Charles de Sercy, 1663; in-12, frontisp. g.

maroq. rouge, dent. à l'intér., tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 1,050 fr.

« Édition originale. (V. Bibliogr. Moliér., p. 8.) L'exemplaire possède le carton des pages 73-74, qui manque souvent; le nombre des pages est donc réellement de 95. (La dernière étant chiffrée 93.)

» Exemplaire de 145 millim. de hauteur. Les notes marginales des pages 76 et 86, ont été légèrement effleurées par le couteau du relieur. »

172. *La Critique de l'Escole des Femmes*, Comédie. Par J. B. P. Moliere. *A Paris, chez Charles de Sercy*, 1663; in-12, maroq. rouge (*Trautz-Bauzonnet*). — 1,060 fr.

« Édition originale. (Voy. *Bibliogr. Moliéresque*, page 11.)

» Hauteur : 142 millim. Notes marginales atteintes. »

173. *Les Facheux*. Comédie, De J. B. P. Moliere. Représentée sur le Theatre du Palais Royal. *A Paris, chez Jean Guignard*, 1662; in-12, maroq. rouge (*Trautz-Bauzonnet*). — 1,020 fr.

« Édition originale, conforme à la description de la *Bibliogr. Moliéresque*, page 10; sauf que la dernière page du texte est bien cotée 76.

» Exemplaire court de marges: 142 millim. de hauteur. »

174. *Le Mariage forcé*. Comédie. Par J. B. P. de Moliere. *A Paris, chez Jean Ribou*, 1668; in-12, maroq. rouge, dent. à l'intér.. tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*). — 1,020 fr.

« Édition originale. Hauteur : 142 millim.

» Voir *Bibliographie Moliéresque*, page 11. »

175. *Le Festin de Pierre*. Comédie. Par J. B. P. de Moliere. Édition nouvelle et toute différente de celle qui a paru jusqu'à présent. *A Amsterdam*, 1683; petit in-12, avec figure; mar. rouge (*Trautz-Bauzonnet*). — 800 fr.

« Édition précieuse qui contient la scène du Pauvre, et celle qui précède (scènes 1 et 2, troisième acte) imprimées pour la première fois, dans toute leur intégrité. Les deux scènes nouvelles, que renferme cette édition, offrent des passages qui ne se trouvent pas même dans les exemplaires non cartonnés de l'édition de *Paris*, 1682. (*Bibliogr. Moliéresque*, p. 26.)

» Hauteur : 131 millim. »

176. *L'Amour Médecin*. Comédie, par J. B. P. Moliere. *Paris, Pierre Trabouillet*, 1666; in-12, avec frontispice et 95 pp. de texte, maroq. rouge jansén., dent à l'intér., dor. s. tr. (*Trautz-Bauzonnet*). — 2,465 fr.

« Édition originale en bel exemplaire.

» Hauteur : 145 millim. »

177. *Le Misanthrope*. Comédie. Par J. B. P. de Moliere. *A Paris*.

DE LIVRES ANCIENS

-12, frontispice
 . (Trautz-Bauzonnet)
Bibliographie Molière
 . »

178. Le Medecin Malgré-Luy. Comedie. Paris, chez Jean Ribou. 1667; in-12, fr. et 152 pp. mar. rouge (Trautz-Bauzonnet).
 « Édition originale. (Voy. *Bibliogr. Molière.*, p. 13.)
 » Exemplaire très grand de marges. Hauteur : 149 millim. »

179. Le Sicilien, ou l'Amour peintre, Comedie. Paris, chez Jean Ribou, 1668; in-12, dent. à l'intér., tr. dor. (Trautz-Bauzonnet).
 « Édition originale. (Voy. *Bibliogr. Molière.*, p. 14.)
 » Hauteur : 146 millim. »

180. Le Tartuffe, ou l'Imposteur. Comedie. Paris, chez Jean Ribou, 1669; in-12, mar. rouge.
 — 2,510 fr.

« Édition originale. Achevée d'imprimer pour la fin de l'année 1669. Hauteur : 141 millim. L'exemplaire était médiocre. »

181. Amphitryon. Comedie. Par J. B. P. Paris, chez Jean Ribou, 1668; in-12, mar. rouge.
 — 1,510 fr.

« Édition originale. (Voy. *Bibliogr. Mol.*, p. 16.)
 » Exemplaire de qualité ordinaire; 145 millim. de hauteur. »

182. L'Avare. Comedie. Par J. B. P. Molière. Paris, chez Jean Ribou, 1669; in-12, mar. rouge, der. (Trautz-Bauzonnet). — 1,210 fr.

« Édition originale. (Voy. *Bibliogr. Molière.*, p. 17.)
 » mesurant 144 millim.; l'impression est médiocre. »

Dandin, ou le mary confondv.

Paris, chez Jean Ribou, 1668; in-12, mar. rouge, der. (Trautz-Bauzonnet). — 1,210 fr.

« Édition originale. (Voy. *Bibliogr. Molière.*, p. 17.)
 » Hauteur : 144 millim. »

Le Bourgeois de Pourceaugnac. Comedie. Paris, chez Jean Ribou, 1670; in-12, mar. rouge.
 — 1,210 fr.

« Édition originale. (Voy. *Bibliogr. Molière.*, p. 18.)
 » Hauteur : 144 millim. »

185. Le Divertissement Royal, meslé de Comedie, de Musique et d'Entrée de Ballet. *A Paris, par Robert Ballard, 1670 ; in-4, mar. rouge (Trautz-Bauzonnet).* — 340 fr.

« Edition originale donnée par Molière, qui n'a publié ici que les intermèdes des *Amants magnifiques* mis en musique par Lully. (*Bibliographie Moliéresque*, p. 50.) »

186. Psiché, tragedie-ballet. Par J. B. P. Moliere. *Et se vend pour l'Auteur, à Paris, chez Pierre Le Monnier, 1671 ; in-12, mar. rouge (Trautz-Bauzonnet).* — 3,800 fr.

« Edition originale des plus rares. (Voy. *Bibliogr. Moliér.*, p. 19.)

» L'exemplaire est très beau. Hauteur : 147 millim. et demi. »

187. Ballet des Ballets, dansé devant Sa Majesté en son Chasteau de S. Germain en Laye au mois de Decembre 1671. *A Paris, par Robert Ballard, 1671 ; in-4, non relié.* — 110 fr.

« L'Avant-propos de ce Ballet nous apprend que le Roi « s'est proposé de donner un Divertissement à Madame, ...et ordonné à Molière de faire une Comédie qui enchainast tous ces beaux morceaux de Musique et de Dance. »

» (Voir la *Bibliographie Moliéresque*, p. 52.) »

188. Les Fourberies de Scapin. Comedie. Par J. B. P. Moliere. *Et se vend pour l'Auteur, à Paris, chez Pierre Le Monnier, 1671 ; in-12, maroq. rouge (Trautz-Bauzonnet).* — 2,000 fr.

« Edition originale, très rare. (Voy. *Bibliogr. Moliér.*, p. 20.) Hauteur : 148 millim.; un peu court. »

189. Les Femmes scavantes. Comédie. Par J. B. P. Moliere. *Et se vend pour l'Auteur, à Paris, au Palais, et chez Pierre Promé, 1673 ; in-12, maroq. rouge (Trautz-Bauzonnet).* — 2,000 fr.

« Edition originale. (Voy. *Bibliogr. Moliér.*, p. 20.) Médiocre exemplaire. Hauteur : 147 millim. »

190. Les Fragmens de Moliere. Comedie. *A Paris, chez Jean Ribou, 1682 ; in-12, mar. rouge (Trautz-Bauzonnet).* — 300 fr.

« Première édition, publiée par Champmeslé, de ces fragments du *Festin de Pierre*. On y trouve beaucoup de passages différents et d'autres qui n'ont pas été reproduits dans les éditions de la pièce complète.

» Hauteur : 150 millim. »

193. Œuvres de Racine. *A Paris, chez Claude Barbier, 1697 ; 2 vol. in-12, frontisp. gravés et figures sur cuivre, mar. rouge à fil., doublé de mar. rouge à dent., tr. dor (Trautz-Bauzonnet).* — 3,050 fr.

« Dernière édition publiée par Racine lui-même. Elle est complète et renferme pour la première fois les pièces d'Esther et d'Athalie.

» Superbe exemplaire, très grand de marges, mesurant 166 millim. »

ACTUEL DE LIVRES ANCIENS.

des freres ennemis. Tragedie. *A Paris*, 1664 ; in-12, mar. rouge jansén. (Trautz-B

ort bel exemplaire, très grand de marges.

a. »

Tragedie. *A Paris*, chez Claude Barbin, 1664 janséniste (Duru et Chambolle). — 680 f
exemplaire mesurant 150 millim. »

Tragedie. *A Paris*, chez Claude Barbin, 1664 jansén. (Duru). — 295 fr.

très bel exemplaire. Hauteur : 149 millim. et de

Tragedie, par M. Racine. *A Paris*, chez Claude Barbin, 1664. mar. rouge jansén. (Duru). — 300 fr.
auteur : 150 millim. »

Tragedie. Par M^r Racine. *Et se vend pour l'Authentique Le Monnier*, 1672 ; in-12, mar. r
330 fr.

auteur : 150 millim. »

Tragedie. Par M. Racine. *A Paris*, chez Claude Barbin, 1664. mar. rouge (Trautz-Bauzonnet). — 71
exemplaire ayant 155 millim de hauteur. »

Tragedie, par M. Racine. *Paris*, chez Claude Barbin, 1664. mar. rouge jansén. (Trautz-Bauzon

exemplaire, hauteur : 155 millim. »

Tragedie, par M. Racine. *A Paris*, chez Claude Barbin, 1664. de 6 ff. prélim. et 72 pp., mar. ro
ête (Lortie). — 200 fr.

pour le nombre des pages à celle qu'on donne possible être en réalité une contre-façon ou une réim

Polysythe. Tragedie. Par M. Racine. *A Paris*, 1677 ; in-12 (de 6 ff. prélim. y compris et 74 pp. de texte), mar. rouge (Duru,

exemplaire, 155 millim. de hauteur. »

203. *Esther*. Tragédie tirée de l'Écriture Sainte. *A Paris, chez Denys Thierry, 1689; in-4, frontispice gravé par Seb. le Clerc, d'après Le Brun; veau fauve à dent., armoiries au plat, dans les angles la croix de Lorraine, surmontée d'une couronne royale, tr. rouges. — 500 fr.*

« Exemplaire aux armes du Roi Stanislas de Pologne. Hauteur : 252 millim.
» Edition originale. »

206. *Athalie*. Tragédie tirée de l'Écriture Sainte. *A Paris, chez Claude Barbin, 1691; in-4 (sans le frontispice), veau fauve à dent., armoiries au plat, dans les angles la croix de Lorraine couronnée, tr. rouges. — 140 fr.*

« Edition originale, aux armes de Stanislas de Pologne. »

207. *Athalie*. Tragédie, tirée de l'Écriture Sainte. *A Paris, chez Claude Barbin, 1692; in-12, figure, mar. rouge (Trautz-Bauzonnet). — 370 fr.*

« Première édition in-12. Exemplaire, hauteur : 159 millim. »

226. *Saint-Graal*. — ¶ C'est l'hystoire du || saint Greaal. Qui || est le premier de la Table ronde. Lequel traicte de plusieurs matieres recreatives... (A la fin : (¶ *Cy fine le derrenier volume de la queste du saint greaal... Nouvellement imprime a Paris. Par Phelippe le noir libraire... Et fut acheve le xxiiii. iour Doctobre mil cinq cens vingt et troys (1523); 2 tomes en 1 vol. in-fol., goth., figures sur bois, à 2 colonnes, mar. rouge, doublé de mar. vert, dent. de petits fers à l'int., tr. dor. (Duru, 1844). — 4,000 fr.*

« Parmi les Romans appartenant au cycle de la Table ronde, celui-ci est le plus rare et le plus recherché.

» Magnifique exemplaire provenant de M. Yéméniz et de la Vente Benzon.

» Celui de M. Didot a été adjugé en 1878 au prix de 7600 francs. » Celui-ci est fatigué. »

229. *Le Roman comique*, par Scarron. Edition ornée de Figures dessinées par Le Barbier, et gravées sous sa direction. *De l'imprimerie de Didot jeune. A Paris, chez Janet et Hubert, l'an IV; 3 vol. in-8, demi-rel. veau fauve, non rogné. — 950 fr.*

« Bel exemplaire avec les figures de Le Barbier avant la lettre et la suite des eaux-fortes.

231. *Le Roman bourgeois*. Ouvrage comique (par Furetière). *A Paris, chez Theodore Girard, 1666; in-8, avec front. gravé,*

IL DE LIVRES ANCIEN

orné, tr. dor. (*Tra*

ion originale. Hauteur

role, par Monsieur
té de l'Origine des
sz *Claude Barbin*,
orné, compart. à l
,325 fr.

xemplaire. Le tome I,
à 160. »

es (par Mad. de la
78 ; 4 tomes en 2
. dor. (*Trautz-Bauz*
xemplaire, ayant 152 m

re || de l'Odyssée d
que || fils d'Ulysse.

|| *au Palais, sur le*
. DC. XCIX. || *Avec*
1. et 208 pp. — S
que || fils d'Ulysse.
ne partie || des Ava
M. DC. XCIX. || de
de 215 pp. — Cinq
que || fils d'Ulysse |
vol. in-12, mar. rou
et). — 4,900 fr. pc
parties, qui forment le

et à l'intérieur la mar
151 millim., sauf la 2^e
lim. de hauteur. »

ar M. le Sage). *A*
ntispice gravé, ma

plaire; hauteur : 162 m

d'Alfarache, nouve
verflues. Par Monsie

1732 ; 2 vol. in-12, *figures sur cuivre de J. B. rouge à fil,, dos orné (Cuzin)*. — 240 fr.

« Edition originale, en très bel exemplaire. Hauteur : 163

239. Le Bachelier de Salamanque, ou les Memoi rubin de la Ronda, tirés d'un Manuscrit espagn Le Sage. *A Paris*, 1636-38 ; 2 vol. in-12, ma (*Trautz-Bauzonnet*). — 570 fr.

« Edition originale des deux volumes ; 164 millim. »

240. Histoire de Gil Blas de Santillane. Par M. I édition, revue et corrigée. *A Paris, par les Lib* 1747 ; 4 vol. in-12, *figures sur cuivre*, maroq. orné, doublé de maroq. rouge à belle dentelle (*baron-Joly*). — 650 fr.

« Dernière édition publiée par l'auteur. Superbe exe 165 millim. »

241. Le Sage. Histoire de Gil Blas de Santillane, précédée d'une introduction par F. Sarcey. *Paris (imprim. de D. Jouaust)*, 1873 ; 2 tomes en 4 vol. in-8, avec portra compart. (*Hardy*). — 1,000 fr.

« Exemplaire imprimé sur vélin. Superbe ouvrage, av imprimés pour cet exemplaire, l'un des deux tirés sur v

243. El ingenioso Hidalgo Don Quixote de la por Miguel de Cervantes Saavredra. Nuev por la Real Academia Española. *En Madrie Ibarra*, 1780 ; 4 vol. gr. in-4, figures sur dent. à froid. doublé de tabis, dor. s. tr. —

« Magnifique exemplaire de ce chef-d'œuvre typograp de l'édition, qui sont avant la lettre, on y a ajouté 31 estampes, d'après Coypel ; 10 estampes, in-12, Espagne ; 7 vignettes de Charlet, *épreuves à l'eau-fort* même suite, *avant la lettre sur Chine* ; neuf dessins in anonyme ; un beau portrait de l'auteur ; deux vignettes d'une lettre autographe de Cervantès, tiré sur vélin.

» On ajoute à ce bel exemplaire une seconde suite en belles épreuves avec les numéros, reliée séparément figures manque à cette suite. »

Médiocre exemplaire.

247. Menagiana (et l'Anti-Menagiana, par J. chez Flor. et P. Delaulne, 1693 ; 2 vol. (*Trautz-Bauzonnet*). — 280 fr.

» 2. Cérémonies des gages de bataille, Philippe, 1330.

» 3. Proverbes et dictons populaires, 1

» 4. Tableau de mœurs au dixième siècle Bon, 1832.

» 5. Poésies morales d'Eustache Desch

» 6. Les demandes faites par le Roi Ch réponses de Pierre Salmon, 1833.

» 7. Partonopeus de Blois, 2 vol., 183

» 8. Histoire de la Passion de Jésus-C. 1835.

» 9. Lettres de Henri VIII à Anne Bole

» 10. Vers sur la mort, par Thibaud d

» 11. Le pas d'armes de la Bergère, 2^e édition, 1835

» 12. Le combat de trente Bretons con

262. La Chronique Martiniane de

et finist iusques au pape alexa

cens et trois, et avecques ce le

queurs. Cestassavoir De messire Verneron chanoine de lyège,

monseigneur le croniqueur Castel, monseigneur gaguin general

des mathurins et plus.' autres croniqueurs (trad. en français par

Séb. Mamerot et augmenté par plusieurs autres). ¶ *Cy fine*

la derreniere partie De la cronique Martinienne imprimee a

Paris pour Anthoyne Verard, marchant libraire demourant a

paris... deuant la rue Neufve nostre dame (sans date); in-folio,

goth. à 2 colonnes, maroq. rouge foncé, compart. à rinceaux

entrelacés genre xvi^e siècle, tr. dor. (*Chambolle-Duru*). — 540 fr.

« Précieux exemplaire de cette Chronique, très rare, dans lequel on a reproduit des chroniques écrites par Jean de Montreuil et autres, les Chroniques du roi Louis XI (chroniques scandaleuses), par Denis Hesselin, etc.

» Au commencement se trouvent les armes de Jehan de Gournay.

» Voir le mémoire de l'abbé Lebœuf, sur les Chroniques Martinienes, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome XX.

» Il y a aussi un très curieux passage, dans cette Chronique, relatif à la Papesse Jeanne. »

265. C. Julii Cesaris Commentarii de Bello (

fecto. *Nicolaus Jenson Gallicus Venetii.*

(1474); in-folio, caract. romains à longue

compart. de fers à froid. doublé de mar.

genre Grolier, fil., tr. dor. (*Chambolle-D*

chel, doreur). — 360 fr.

« Superbe exemplaire de cette édition magnifique grande rareté. Une jolie lettrine, peinte en or et en co

LIVRE

marginé ornement la première page; les lettres
chapitre, ont été enluminées et rehaussées d'or
» De la vente Benzon, faite à Paris, en 1875.

266. Tacite. (Corn. Tacitus. Annalium
stites; libellus aureus de situ, morib
dialogus de oratoribus claris. *Venet.*
folio, lettres rondes, à longues ligne
maroq. orange à compartiments en
doublé de maroq. rouge. — 1,500

« Première édition de Tacite, rare et précieuse
caractères ronds, à 36 lignes par page, sans el
premier livre imprimé avec des réclames. Le 1
(N) A M *Valerium Asiaticum bis consulem* :
cément du XI^e livre des *Annales* et le dernier
suivante :

*Cesareos mores scribit Corne
Iste tibi codex : histori
Insigni quem laude feret gen.
Spira premens : artis :*

» D'après cette souscription plusieurs bib
volume était le premier livre imprimé par Jean
l'attribue au contraire à Vendelin de Spire, qu
l'ouvrage après la mort de son frère Jean. (Va

» L'exemplaire que nous annonçons ici est
très grand et très pur, et sa riche couverture
de la reliure contemporaine. Elle est signée « J
Michel doreur. »

272. Monstrelet. Le premier (le secon
guerran de Monstrellet. ¶ *Cy finis
de Monstrelet... Imprimez a paris
braire demourant a paris (sans da
fol., goth. à 2 colonnes de 45 ligne
semé de fleurs de lys, tr. dor. (Duri*

« Superbe exemplaire, extrêmement grand

précieuse, imprimée avant l'
vision moyenne. »

ques du feu Roy Ch
de la pucelle faitz
eres advenues de son
retaire dudit feu roy
aris pour François Re
de lxxx ff. à long

doublé de maroq. bleu semé de fleurs de lys (*Chambolle-Duru*). — 1,000 fr.

« Superbe exemplaire, extrêmement grand de marges. Première édition, fort rare. — L'auteur de cette chronique n'est pas Alain Chartier, comme l'indique le titre, mais Gilles le Bonviver, dit Berry, hérald d'armes. » *Piquères*.

275. Les Memoires de messire Philippes de Commines, Sr. d'Argenton. *A Leide, chez les Elzeviers*, 1648; in-12, titre gravé, maroq. rouge (*Derome*). — 1,690 fr.

« Un des Elsevier les plus recherchés.

» Il serait fort difficile d'en rencontrer un exemplaire en meilleure condition que celui-ci; très grand de marges, 134 millim., il est reconvert d'une fort jolie reliure de Derome, étonnante de fraîcheur.

» De la vente Bepzon (n° 880, adjugé 1,230 fr.). »

277. La vie de Gaspar de Colligny Seigneur de Chastillon, Admiral de France. A laquelle sont adiousté ses Memoires sur ce qui se passa au siege de S. Quentin. *A Leyde, chez Bonac. et Abr. Elzevier*, 1643; in-12, mar. rouge à compart. (*Trautz-Bauzonnet*). — 1,100 fr.

« Superbe exemplaire, l'un des plus grands connus. Hauteur : 135 millim. »

282. Les Hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle : avec leurs portraits au naturel; par M. Perrault, de l'Academie françoise. *A Paris*, 1696; 2 tomes en 1 vol. in-fol., portraits et frontispice sur cuivre, mar. rouge, doublé de mar. rouge, riche et large dentelle à petits fers à l'intérieur. — 1,275 fr.

» Superbe exemplaire en grand papier, relié par Cuzin, dorures de Marus Michel. On y trouve les portraits de Thomassin et de Du Cange et ceux d'Antoine Arnauld et Pascal, avec leurs notices. »

293. Les Delices de Paris et de ses environs, en 210 planches, dessinées et gravées pour la plus grande partie par Perelle. *A Paris, chez C. A. Jombert*, 1753; gr. in-fol., mar. bleu à fil., dos orné, dor. s. tr. (*Padeloup*). — 1,010 fr.

« Très bel exemplaire en grand papier, dans une forte belle reliure.

294. Almanach historique et chronologique des Spez Paris. *A Paris, chez Duchesne*, 1752 à 1792 et la suit 1815, ens. 47 tomes en 49 volumes, in-32, avec fr gravés aux années 1752-53; maroq. rouge à jolie dentelle plats, tr. dor. (*Anc. rel.*). — 1,200 fr.

« Collection complète, très rare dans cette condition.

» on y a joint le Calendrier historique des Théâtres de l'Op

Comédies françoise et italienne et des Foires, à Paris, chez Caillau, 1751; volume très rare a précédé l'Almanach, du même format, commençant seulement l'année après.

» Le *Calendrier* de 1751 de notre Collection est relié en un volume avec l'Almanach de 1752, ce dernier y est ainsi en double.

» L'Almanach a subi divers changements dans son titre; il s'appelait tant *Nouveau Calendrier*, puis les *Spectacles de Paris*; commencé et continué jusqu'en 1778, par l'abbé de la Porte, cet Almanach eut deux fois sa publication interrompue de 1795 à 1800, et de 1802 à 1815; les années 1794 et 1801 ont été publiées chacune en 2 tomes.

» Les sept derniers volumes (1793-1815) sont de reliure différente, en versimiliant ainsi que le *Calendrier* de 1751. Les autres volumes de la collection sont tous en très jolie reliure ancienne et uniforme en maroq. »

297. *La Legende des Flamens, Artisiens et Haynuyers. Imprimé à Paris, et a este achevé le xx iour de May mil cinq cens. xx.* in-4, gothique, figures sur bois; maroq. rouge (Thibaron-Jolivet). — 800 fr.

302. *La magnifique, et sumptueuse pompe funebre faite aus obseques, et funerailles du tresgrand, et tresvictorieux Empereur Charles Cinquième, celebrées en la ville de Bruxelles le xxix. iour du mois de Decembre M. D. LVIII. par Philippes Roy Catholique d'Espagne son fils. A Anvers, de l'Imprimerie de Christophle Plantin: M. D. LIX; p. in-folio, maroq. rouge à double dorure (Masson et Debonnelle). — 800 fr.*

» Très bel exemplaire de l'édition originale de ce livre curieux, enluminé en or et en couleurs.

» Le volume se compose, du titre, de six feuillets de texte avec bord historiée, qui a été dorée dans cet exemplaire.

» Sur le titre se voit l'écusson aux pleines armes de Charles-Quint. Sur 6 feuillets, la description de la marche funèbre.

» Puis vient une planche sur cuivre, représentant les pièces d'honneur exposées au-dessus du grand autel de l'église Sainte-Gudule; ensuite la description de « *la Chapelle ardante représentée en la figure suivante...* » 1^{er} feuillet de texte.

» La planche 1, *la Chapelle ardante*.

» La 2^e planche, avec inscription: *Amplissimo hoc apparatu...* représentant les trompettes qui précédaient et annonçaient l'arrivée du cortège.

Entre les planches 3, 4, 5 et 6, une grande planche pliée, non numérotée, représentant le Vaisseau symbolique de l'Etat, qu'on exposait dans des occasions importantes aux regards de la foule, puis un nouveau frontispice gravé sur bois, portant la description de ce qui va suivre.

Viennent les planches 7 à 32, qui représentent le reste du cortège.

A la fin, la signature du dessinateur: Hieronimus Cock Inve. 1559,

Tous les exemplaires connus du premier tirage ont 32 planches numérotées; la planche 33, qui représente *Los Senores*, ne paraît pas être gravée par les mêmes artistes et doit avoir été faite après coup, lors de l'apparition de l'édition en espagnol; il est du reste à remarquer que la planche 33

et les noms des personnages gravés en espagnol, au lieu de l'être

français. — On retrouve cette planche dernière, dans le tirage de Hondius de 1619.

« Exemplaire de la Vente de M. Ruggieri. »

Il y avait une planche refaite à la plume.

303. Warhaftiche, Grvntli- || che Beschribvng, vnd aigentliche abcontre- || faivng der herlichen ceremonien. vnd pro- || cession, so an des grosmaechtighsten, vnv- || berwintlichsten herren Caroli V. Rom. Kay. || May. besingknvs zv Brvssel in Brabant, || dvrch Philippvm Kv. May. avs His- || panien hochloeblichster Kay. || May. son, am xxix decem- || bris des m. d. lviii. || iars gehalten || worden. (Suivent les grandes armoiries de l'Empire avec la devise : *Pluz oultre*). *Gedruckt zu Anttroff bey Christofflen Plantin*, (1559); in-folio, maroq. rouge à fil., non rog. (*Claessens*). — 1,500 fr.

« Exemplaire précieux, en ce qu'il est le seul connu avec texte en allemand, non colorié, superbe d'épreuves, et entièrement complet.

» L'exemplaire est exactement disposé comme le précédent, qui renferme la version française; même nombre de planches, même nombre de feuillets de texte. Mais aucune trace ne se trouve dans la partie typographique, pour pouvoir conjecturer de la priorité des éditions flamande, française ou allemande, qui portent la date de 1559.

» Quant à l'édition avec texte espagnol, il semble hors de doute qu'elle est postérieure aux autres, par la circonstance, qu'elle a été augmentée d'une 33^e planche, *Los Senores*, qu'on n'a pas encore vue dans aucun exemplaire original des trois langues citées.

» La condition exceptionnelle de notre exemplaire, qui est resté *non colorié*, très pur et vigoureusement imprimé, permettrait à un Iconophile expert, d'établir irréfutablement dans quel ordre ont paru les versions différentes de ce livre, et de fixer les changements ou retouches apportés aux cuivres, avant chacun des tirages.

» Nous devons faire remarquer que la grande planche du *Vaisseau symbolique*, légèrement doublée ici, n'a pas de numéro; l'endroit de la marge, où peut se trouver ce chiffre, est endommagé dans l'exemplaire.

» Du reste, la signature de Jérôme Cockx, à la dernière planche, est la même, que celle du volume précédent. »

304. (La Même Pompe funèbre de l'Empereur Charles-Quint. *Edition de H. Hondius. La Haye*, 1619). In-folio. veau brun. — 300 fr.

« Très bel exemplaire sur grand papier de Hollande, avec la signature du Bibliophile malinois, de Servais, au feuillet de garde.

» Edition sans texte; la planche 1 représente la *Chapelle ardante*, en dessous on lit : *Henricus Hondius excudit 1619. Hagae-Comit.* La planche 2 porte l'en-tête : *Amplissimo hoc apparatu et pulchro ordine* || etc.; la 5^e, qui est le Navire symbolique, porte à gauche au-dessus du chiffre : *Gilles Hendricx excudit Antverpiae*.

» Y aurait-il eu une autre édition de la Pompe funèbre, restée inconnue, donnée avant celle de Hondius, par ce Gilles Hendricx, l'éditeur des Portraits de van Dyck ? Et ne serait-ce pas chez Hendricx que Hondius aurait acquis les cuivres pour les transporter à la Haye et en faire une nouvelle et dernière édition ?

« Quoi qu'il en soit, Hondius a cru devoir augmenter ces planches, qui sont au nombre de 34 (y compris *los Senores*, 33, et les pièces d'honneur, 34), de trois nouvelles estampes, probablement de sa propre invention; elles représentent une *Danse des Morts*, où, après le Pape et ses Cardinaux, on voit défiler l'Empereur, les Rois, les Guerriers, les Nobles et les simples bourgeois.

» La signature de Cockx, planche 32, a été enlevée du cuivre; on y voit seulement la trace de la lettre C.

» Un exemplaire colorié de la même édition, mais ayant les planches remontées et collées sur grand format, a été vendu 510 francs, à la Vente de M. Capron (n° 284 du Catalogue). »

305. Parentalia || divo Ferdinando || Caesari Augusto patri patriae etc., a Maximiliano || imperatore etc. Ferdinando et Carolo Seren. || Archiducibus Austriae Fratribus singulari pietate persoluta Viennae: *Excudebant Augustae Vindelicorum Woldffgangus Meyerpeck et Joach. Sorg.* || (1566); in-fol., mar. rouge foncé, têtes de mort sur les plats (*Masson et Debonnelle*). — 700 fr.

» L'exemplaire se compose d'un titre gravé sur une feuille double (un peu restauré), de 5 ff. de texte, d'une grande planche pliée et de 31 planches doubles gravées sur cuivre.

» C'est l'ordre de la pompe funèbre de Ferdinand I, frère de l'empereur Charles-Quint et son successeur au trône de l'empire germanique. Il est mort le 25 juillet 1564.

» A la fin se trouve une pièce de vers latins, d'une écriture du temps.

» Très bel exemplaire, bien conservé et complet, d'un livre de la plus grande rareté et dont nous n'avons jamais vu d'autres exemplaires.

» De la Vente de M. Ruggieri et à la marque de cet amateur. »

326. Descriptio publicae gratulationis spectaculorum et ludorum in adventu Seren. Princ. Ernesti... ann. 1594 Antverpiae editorum, a Joan. Bochio conscripta. *Antverpiae, ex offic. Plantiniana*, 1595, avec figures sur cuivre. — Descriptio pegmatum, arcuum et spectacul. quae Bruxellae Brabant... anno 1594 exhibita fuere, sub ingressum Seren. Princ. Ernesti... *Bruxelles, J. Mommaert*, 1594, avec figures sur cuivre (sans la planche du cortège). — Brevis enarratio eorum quae Bruxellae in adventu Seren. Princ. Alberti... edita fuere. anno 1596. *Bruxellae, J. Mommaert*, 1596, de 8 ff. (très rare). — Historica narratio profectionis et inaugurationis Seren. Belgii Principum Alberti et Isabellae, Austriae Archiducum, auct. Joan. Bochio. *Antverp.*, Joan Moretus, 1602 avec figures. En 1 vol. in-folio, en vélin blanc. — 295 fr.

» Très beaux exemplaires de ces Entrées curieuses, ornées d'un grand nombre de figures d'Arcs de triomphe et des Fêtes publiques.

» Au premier titre on lit une *dédicace autographe de Bochijs à son ami J. Gevaert*, et de la même main on rencontre en plusieurs endroits des corrections manuscrites. »

UN COIN DE LA BIBLIOTHÈQUE

DE

S. A. R. CHARLES LOUIS DE BOURBON EX-DUC DE PARME
(Comte de Villafranca).

BIBLIOTHÈQUE LITURGIQUE. — Description des livres de Liturgie... faisant partie de la Bibliothèque de S. A. R. Monseigneur Ch. de Bourbon, comte de Villafranca, par M. A. Alès. *Paris, typographie A. Hennuyer*, gr. in-8 de vi et 557 p. (tiré à 150 exemplaires, papier de Hollande.)

Cette collection, l'une des plus nombreuses et des plus belles de ce genre, renferme 328 manuels liturgiques à l'usage de 38 ordres religieux et de près de 100 diocèses différents, tant français qu'étrangers, dont plusieurs n'existent plus. Parmi ceux-là, quelques-uns avaient été supprimés à l'époque de la Réforme, peu de temps après l'invention de l'imprimerie (comme Bâle, Magdebourg); d'autres en France à l'époque de la Révolution (Agde, Apt, Lisieux, etc.).

Tous les ouvrages décrits *de visu* dans ce beau volume sont de la fin du xv^e siècle ou du xvi^e; deux seulement sont postérieurs à 1600. Cette collection ne comprend que des livres rarissimes où d'une conservation et d'une beauté d'épreuves exceptionnelles; le plus souvent ils cumulent tous ces genres de mérite. Sauf quelques spécimens de belles reliures anciennes bien conservées, tous ces livres ont été reliés avec un grand luxe d'ornementation, souvent en maroquin doublé, avec étuis, par un habile artiste parisien, auquel il ne manque qu'une chose, d'avoir une moins haute opinion de lui-même.

Dans la description de cette bibliothèque liturgique, M. Alès a suivi la méthode la plus rationnelle, en plaçant les livres sous la rubrique des diocèses et des couvents

pour l'usage desquels ils ont été imprimés. Les diocèses et ordres religieux sont rangés dans l'ordre alphabétique. Disons encore qu'à chacun des articles de villes épiscopales est jointe une notice rappelant sommairement l'époque de la fondation de l'évêché, celle de l'introduction de l'imprimerie dans la localité, les plus curieux monuments, etc. ; notice rédigée pour le service particulier de la Bibliothèque du prince.

Les tables placées à la fin de l'ouvrage, pour faciliter les investigations de tout genre, méritent l'attention des curieux. Nous trouvons d'abord, immédiatement à la suite du catalogue, un tableau offrant succinctement pour 70 des 85 livres d'Heures de Simon Vostre, Hardouyn, Tory, Kerver, Pigouchet, etc., qui figurent dans cette collection, les sujets et la distribution des planches dont ils sont ornés. Cette innovation a le double avantage de faciliter la recherche et l'étude comparative des diverses compositions relatives aux mêmes sujets, et d'éviter des répétitions inutiles. Les quinze livres d'Heures laissés en dehors de ce tableau sont ceux dont les illustrations ont été jugées dignes d'être spécialement décrites, comme se rapportant à d'autres sujets, ou à cause de la physionomie toute particulière des planches. C'est assez dire que ces quinze volumes comptent parmi les plus précieux de la collection. On remarque parmi eux les *Heures* de Paris (n° 115) et celles de Rome (n° 185) de G. Hardouyn. Le texte et les figures sont les mêmes, mais celles de Paris n'ont pas de bordures, tandis que dans celles de Rome on en trouve de très curieuses, soigneusement décrites par M. Alès, avec des motifs allégoriques ou fantastiques, ou des sujets de l'Ecriture rarement traités, par exemple Judith tenant la tête d'Holopherne à la pointe d'une épée. Citons encore, parmi ces volumes exceptionnels, les *Heures* de Salisbury (n° 212), *Paris*, F. Regnault, 1533, précieux volume dans lequel trois figures, très supérieures aux autres pour l'exécution et la composition, portent les initiales V. B. enlacées.

Comme le fait très justement observer M. Alès, au *xvi*^e siècle comme à présent, les éditeurs mettaient en avant quelques pièces dues à des artistes d'élite, pour achalander leurs publications. L'une de celles-ci représente le martyre de Saint-Jean, l'un des sujets les plus fréquemment traités dans les livres d'Heures. Mais, contre l'ordinaire, l'opération n'est pas commencée. Avant d'y procéder, l'exécuteur, en costume vénitien, salue Domitien, qui *honore* de sa présence le supplice du Saint. Une autre gravure représente Bethsabée encore *vêtue*, contre l'habitude; on est seulement en train de la déchausser. Dans la *Visitation*, Zacharie porte un grand sabre turc. On voit encore dans ce volume plusieurs autres sujets peu communs ou traités d'une façon exceptionnelle; notamment Hérode ordonnant le massacre des Innocents; une vision de sainte Brigitte, un jeune homme se confessant... Les bordures, très variées, offrent bon nombre de motifs de fantaisie, dont plusieurs n'ont rien de religieux; un tournoi, des pages cueillant des fruits que des demoiselles reçoivent dans leurs robes, etc.

Un autre volume, de date relativement récente, l'Office de la Vierge Marie (Paris, G. Clopeian, 1617), a été jugé digne de figurer dans cette collection d'élite (n° 117), et même d'une description spéciale, à cause des belles gravures sur cuivre de Matheus. Plusieurs représentent aussi des sujets exceptionnels, comme les Douze Apôtres, portraits à mi-page dans le calendrier, David devant Saül, etc.

Les sujets indiqués dans le tableau à la suite du catalogue, comme formant en quelque sorte le fonds commun de 70 des livres d'Heures, sont au nombre de 53 seulement. Parmi ceux qui sont le plus répétés, on remarque toutes les scènes relatives à la Nativité du Christ. On rencontre moins fréquemment celles du Paradis Terrestre, la Messe de saint Grégoire, la légende de Raymon Diocrès, etc.

Ce tableau est suivi d'une Table des Matières, indiquant pour chaque volume les noms de l'imprimeur et du libraire,

le lieu et la date de l'impression, puis enfin d'une table alphabétique des imprimeurs et libraires avec renvois à numéros des ouvrages publiés par eux, qui font partie de ce catalogue. Le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce travail, c'est qu'il faudrait mettre bien de la mauvaise volonté pour ne pas s'y retrouver. Il y a beaucoup à apprendre dans ce volume, même après les recherches Dibdin, de Langlois, de Brunet, de Renouvier, d'A. Didot, dont il forme le complément et le corollaire.

Les lecteurs du *Bulletin* nous sauront gré sans doute d'indiquer encore, au moins sommairement, quelques-uns des plus précieux joyaux de cette collection.

14. Heures à l'usage d'Amiens, imprimées à Paris par G. Eustace, par G. Cousteau. 1513, in-8 sur vélin, de une charmante reliure du temps en veau brun sablé et avec des ornements Renaissance en mosaïque; le nom *Magdeleine* sur le premier plat, et celui de *Parmentier* sur le second. Sauf les modifications liturgiques, ce livre est absolument pareil, comme texte et comme figures, aux *Heures de Paris* qui figurent sous le n° 117, ou plutôt c'est le même ouvrage. Les figures, au nombre de dix-huit grandes et seize à quart de page, sans initiales ni monogrammes, valent les meilleures des livres de Simon Vost. Plusieurs offrent des particularités remarquables. *Couronnement de la Vierge* n'est pas sous forme d'apothéose, il a un caractère plus archaïque: la Vierge, agenouillée devant un autel, est couronnée par Dieu en habits pontificaux (1) Bethsabée apparaît cette fois dans un glorieux encadrement gothique, avec le costume ou plutôt le défaut de costume réglementaire (2). *La Vierge et l'enfant Jésus* est d'une composition peu commune; la Vier

(1) Même idée avec quelques variantes dans les *Heures de Metz* de S. Vos. Dieu bénit Marie à genoux et couronnée par un ange; d'autres anges sont dans une galerie supérieure.

(2) Dans un autre volume, un *Bréviaire* de Constance de 1516 (n° 50), Bethsabée ne prend qu'un bain de pieds, bien qu'elle ait tout ôté.

offre le sein à Jésus ; un ange couronne la Vierge, tandis qu'un autre présente la croix à l'enfant. Ce dernier détail rappelle le joli tableau de l'Albane : l'enfant Jésus dormant sur la croix.

30. *Missale Bituricenses. Paris et Bourges*, Eug. de Marnef, P. Sartier et J. Férot, 1422 ; in-folio goth. sur VÉLIN, riche reliure moderne en maroq. br. doublé de mar. bl., etc.

Très beau livre, dont un autre exemplaire a été vendu 1315 fr. à la vente Solar.

37. *Hore beate Marie ad usum Cabilonesem...* (Châlon-sur-Saône) 1499, par Thielman Kerver pour Hugues Pageot à Dijon. Petit in-8 goth., fig. mar. grenat.

Edition rare, non citée par Brunet. L'un des premiers livres imprimés par Kerver. Les gravures, d'un caractère archaïque avec encadrements à voussures ogivales, sont le premier tirage des planches qui ont resservi pour les *Heures* du Mans de 1500, et celles de Rome de 1501 et 1502, imprimé également par Kerver. Dans une de ses plus belles compositions, le *Triomphe de la Mort*, Geoffroy Tory semble s'être inspiré d'une de ces planches primitives de Kerver, dont le sujet principal est la Mort armée d'un long dard, terrassant un vivant. Un des sujets de bordure représente Elie enlevé au ciel sur un char qui ressemble aux anciens chariots franc-comtois.

58. *Ad usum insignis ecclesie Dyensis (de Die) Missale... Impressum parisiis impensis... mag. Johannis de Prato...* In-fol. VÉLIN goth. 1499.

Ce volume, l'un des plus précieux de la collection, réunit tous les genres de mérite, la rareté, l'ancienneté, la belle exécution typographique et une conservation parfaite, d'autant plus surprenante qu'il a beaucoup voyagé et couru bien des risques pendant les guerres de religion, comme l'explique M. Alès. C'est un des derniers livres exécutés par Jean du Pré, célèbre imprimeur libraire, qui essaya le premier des figures gravées en relief sur cuivre.

« Les incunables de cette importance, surtout lorsqu'ils se rapportent à un diocèse disparu (comme celui de Die), ont une valeur supérieure à celle des manuscrits liturgiques qui les ont précédés d'un ou deux siècles. » Le long intitulé latin de celui-ci nous apprend qu'il fut exécuté par l'ordre de Jean d'Espinay, évêque de Die.

88, 84, 24, 96., « Ces présentes heures à l'usage de *Machon* (Macon) ont este faictes pour Simon Vostre, libraire... (*Cal. de 1502 à 1520*) in-8 VÉLIN, goth., fig. et bord., mar. br. doublé de mar. *jaune*, etc. »

« Les figures dont S. Vostre a orné ses splendides éditions d'Heures peuvent être groupées en quatre suites, ainsi qu'il résulte d'un examen de la présente édition, qui offre de nombreux spécimens de chacune. » M. Alès croit pouvoir affirmer que « le célèbre éditeur a renouvelé ses planches progressivement, sans néanmoins abandonner à la fois toutes les figures d'une suite. » (Sans doute quand la planche était mieux conservée, ou suivant que les sujets plaisaient davantage aux amateurs.) Ainsi l'*Ensevelissement de Jésus* et d'autres encore se retrouvent dans toutes les suites. Au contraire, une figure un peu réaliste de Bethsabée ne se montre que dans la première suite, que M. Alès fait commencer aux Heures de Mâcon (n° 84). Elle disparaît sans retour à partir des Heures de Lisieux, choisies par M. Alès pour deuxième chef de série. Les troisième et quatrième chefs de série sont les Heures d'Autun (n° 24) et de Metz (n° 96). Nous renvoyons aux descriptions de ces quatre volumes pour cette classification ingénieuse, un peu subtile peut-être, dont M. Alès, comme il le reconnaît loyalement lui-même, a trouvé la première idée dans les *quatre formations* de Renouvier (1).

(1) Nous ne nous permettrons qu'une remarque critique : pourquoi M. Alès a-t-il cru devoir indiquer, comme chef de sa première série, les Heures de Mâcon, imprimées en 1502 au plus tôt, quand lui-même a constaté que les figures et les bordures de ces Heures ne sont que des copies ou des épreuves de second tirage d'un livre encore plus précieux, les *Heures à l'usage de Rome*,

Comme l'a bien dit M. G. Duplessis : « Il faut étudier la gravure française dans les livres d'Heures, pour bien se rendre compte de l'originalité que cet art montre dès ses débuts. Dans aucun pays on ne sut avec la même naïveté, ni avec le même esprit, illustrer un Evangile ou encadrer un office. » Cet éloge est surtout justifié par les livres de Simon Vostre, si riches en motifs ingénieux, gracieux et pittoresques. Ainsi s'expliquent leur vogue pendant plus demi-siècle et la recrudescence de succès qu'ils obtiennent aujourd'hui.

124. *Hore intemerate Virginis Marie secundum usum Pictavensem* (Heures de Poitiers). Paris, 1498, Geffroy de Marnef. In-8, sur VÉLIN, fil. et bord., rel. en maroq. *groseille*, doublé de maroquin *citron*, étui de maroquin vert (*pistache*?).

M. Alès croit que ce précieux volume, remarquable surtout par ses élégants entourages de style gothique, a été imprimé par Pigouchet. « Tous les sujets appartiennent à l'Ancien et au Nouveau Testament, et méritent d'être signalés pour leur bonne exécution, à laquelle la date doit faire attacher plus d'importance. »

L'article *Rome* devait être, et est en effet le plus long de ce catalogue. Le nombre des Missels, Bréviaires, Heures et autres livres liturgiques suivant l'usage romain qui y figurent, s'élève à 61. Plusieurs de ces livres comptent parmi les plus précieux de la collection : notamment le *Missel* de 1481 (n° 135) l'un des premiers livres imprimés à Venise par Octavien Scoti de Monza ; celui de 1484, imprimé par George Stuchs à Nuremberg dont le catalogue indique deux exemplaires, l'un sur vélin, l'autre sur papier ; un autre, de 1490 (petit in-8) imprimé à Venise par J.-B. de Sessa en 1489, *en lettres rondes* (138), particularité très rare dans les livres du xv^e siècle ; puis encore

imprimées dès 1488 pour Simon Vostre par Pigouchet, et dont un exemplaire figure au présent catalogue sous le n° 76 ? (V. pp. 234 et suiv.)

les *Heures à l'usage de Rome* de 1488, l'une des plus anciennes et des plus précieuses éditions de Simon Vostre (176)(1); et plusieurs livres d'Heures des Hardouyn, qui sont loin d'être dépourvus de mérite, bien qu'inférieurs à ceux de Vostre. Parmi les livres à l'usage de Rome, il faut encore citer (n^{os} 187 et 188) la curieuse et rare édition des *Heures* latines avec figures nouvelles, imprimées et gravées par Pierre Vidouvé (Vidoüe) pour G. Godard (*Paris*, 1523, in-8, en caractères romains microscopiques rouges et noirs, fig. (M. Alès décrit deux exemplaires, l'un en vélin, l'autre en papier, de ce chef-d'œuvre typographique de Pierre Vidouvé ou plutôt Vidoüe, le même qui a imprimé pour Galiot du Pré les éditions en lettres rondes, aujourd'hui si recherchées, du *Roman de la Rose*, du *Champion des Dames* et d'*Alain Chartier*. Par malheur, ces deux exemplaires, qui semblent appartenir à deux tirages différents, sont l'un et l'autre incomplets.

Mais le plus précieux de ces livres à l'usage de Rome, et l'un des plus intéressants de la collection entière, est le n^o 192 : *Horæ, etc. Parrhisiis, apud GOTOFREDUM TORINUM BR.*, (Geoffroy-Tory), *Ad insigne Vasis effracti*. M. D. XXXI. In-4, format in-8, lettres romaines, front. et fig., mar. v. fil. doublé de mar. bleu fleurdel. avec une madone et les quatre évangélistes en *mosaïque de mar. orange, violet et blanc*, etc.

Exemplaire à peine rogné, avec témoins. Cette édition de 1531 contient les treize figures à toute page des éditions précédentes, et trois à mi-page qui paraissent ici pour la première fois. Dans la composition du *Triomphe de la Mort*, œuvre d'une beauté sinistre, la Mort, armée d'un long dard comme dans les Heures de Kerver de 1499, trépigne sur des cadavres; perché sur une branche, d'où il semble guetter ce festin, un corbeau laisse échapper de

(1) V. la note précédente.

son bec le mot *cras* ! deux fois répété, comme un avertissement *croassé* aux témoins de cette scène de destruction : *à demain* ! Le rappel de cette similitude entre le latin *cras* et le croassement du corbeau se retrouve fréquemment dans les écrivains du xvi^e siècle. Elle joue notamment un grand rôle dans l'une des satires de Fischart, le Corbeau nocturne (*Nebel-Kráh*), publiée en 1570.

A propos de ce livre, M. Alès rappelle que l'exemplaire Yémeniz, d'une date et par conséquent d'un tirage bien postérieur (1542), fut néanmoins vendu 1160 fr. — A la vente Sauvageot, l'exemplaire de l'édition de 1525, qui contient les épreuves antérieures, mais trois gravures de moins que celle de 1531 dont il s'agit ici, a été acquise par la Bibliothèque nationale au prix de 3,025 fr. M. A.-F. Didot avait payé le sien 1,860 fr. Tous ces prix seraient très probablement dépassés aujourd'hui.

On trouve encore la preuve évidente de la collaboration de Geoffroy Tory dans les *Heures* latines de Simon de Colines de 1543 (n° 193). Trois des grandes gravures portent la petite croix de Lorraine « qui fut le paraphe de Tory et celui de Woeiriot », ces deux grands artistes aujourd'hui ressuscités d'un trop long oubli. Dans l'une des planches, l'*Adoration*, le roi mage agenouillé devant l'enfant Jésus est un excellent portrait de François I^{er}.

Mentionnons enfin, parmi les *Heures* romaines, celles de 1570 (*Anvers*, Plantin, 1570, in-8, fig., rel. du temps, n° 194); jolie édition ornée de gravures sur cuivre attribuées, d'après les initiales, à P. Breughel; Wierix et Huys, et faite pour Philippe II, dont les armoiries sont au frontispice ; — et l'*Office de la Vierge Marie* (Paris, J. Mettayer, 1586, in-4); magnifique édition avec gravures sur cuivre, disposée pour l'usage de Henri III.

Nous trouvons au n° 198 un superbe exemplaire sur *vélin* avec reliure genre anglais(?), du *Missel* de Rouen, in-folio, de 1499, que Brunet considère comme le chef-d'œuvre du grand imprimeur rouennais, Martin Morin.

Les six figures sur bois sont très finement peintes en or et en couleurs, surtout les deux représentant Dieu et le Christ, qui ressemblent plutôt à des miniatures de manuscrits. Elles sont, de plus, d'une conservation parfaite, quoique placées au Canon, la partie du Missel qui se détériore le plus par l'usage. Ce livre est un des plus remarquables de la collection.

199. Un livre d'*Heures* à l'usage de Rouen, avec le Saint-Graal sans nom d'imprimeur (gr. in-8 sur VÉLIN, somptueusement relié en mar. rouge, *glaucue*, violet, etc.) est attribué avec beaucoup de vraisemblance, par M. Alès, à Anthoine Vérard.

Quinze ouvrages de liturgie à l'usage de Salisbury (nos 202-217) en latin ou en anglais (*Prymers*) figurent dans cette collection ; notre Bibliothèque nationale n'en possède que dix. On sait combien sont rares ces épaves, sauvées du vandalisme anticatholique. Nous avons cité précédemment l'un des plus précieux, les *Heures* de Regnault (n° 212). Plusieurs autres n'offrent pas moins d'intérêt : par exemple le *Missel* in-fol. de 1492, dont un exemplaire sur VÉLIN a été acheté 200 l. st. par le British Museum en 1860 ; l'*Enchiridion* ou manuel portatif (*Paris*, 1528, v° Kerver, tr. pet. in-8) orné de 52 figures de Wœiriot ou de G. Tory ; et les *Heures* latines (*secundum usum Sarum*, Salisbury) de S. Vostre (n° 211). Cet exemplaire admirablement conservé, fait partie de ce que M. Alès nomme la quatrième *suite* ou *formation* de cet éditeur ; avec cette particularité qu'on y trouve quatre gravures appartenant à la première.

Nous en passons, et des meilleurs, pour arriver à trois des articles les plus remarquables.

Le n° 256 est un magnifique exemplaire sur VÉLIN de l'édition originale de 1503 du Missel de Valombreuse, le chef-d'œuvre de Junte, le grand imprimeur vénitien. Ce livre est remarquable par la beauté des bordures et des grandes capitales à sujets. M. Alès en cite une fort ori-

ginale. Elle représente la Mort enveloppée d'un manteau et coiffée d'une couronne royale, se reposant en quelque sorte sur ses lauriers, au bord d'un puits d'où surgissent les têtes de deux victimes d'élite, un pape et un roi. (1)

264. Bréviaire (latin) de l'abbaye de Chezal-Benoît en Berry. (*Paris*, 1586, par Cl. Roger pour Séb. Nivel, in-8 goth. à 2 col. en 2 vol. *rel. anc.*)

« Ce beau et rarissime livre est l'œuvre d'un imprimeur qui a peu produit et d'un éditeur peu connu ; particularités qui augmentent sa valeur bibliographique. » Il est orné de 33 petites figures de Saints, et de sept grandes, dont quelques-unes, d'après la description de M. Alès, pourraient bien avoir été ajoutées.

318. Missel teutonique, in-fol. sur VÉLIN, imprimé à Nuremberg par G. Stuchs, livre rarissime et magnifique. Une seule figure, le Christ crucifié, avec Marthe et Madeleine au pied de la Croix, et des anges recueillant dans des calices le sang du Sauveur.

On nous saura sans doute gré de nous être arrêté quelque temps à ce beau volume. Le travail de M. Alès est le mieux fait, le plus instructif qui ait été publié encore sur des livres liturgiques. En finissant, nous nous permettrons de lui signaler une petite erreur dans l'indication qu'il donne sur les origines de la typographie en Bretagne, à l'article *Nantes* (p. 197). Sur la foi d'un historien de cette ville fort peu autorisé, il indique, comme le plus ancien incunable breton, un *Bréviaire* imprimé à Vannes, livre qui n'existe pas. D'après le même historien, cité par M. Alès, « l'imprimerie était alors des plus florissantes en Basse-Bretagne. » Cette assertion prouve que l'Esculape radical, auteur de cette histoire, ne connaissait que vague-

(1) Ce livre est revêtu d'une reliure richissime style *xiv^e siècle*, en mosaïque avec une *Vierge au centre sur une croix byzantine*. Nous sommes forcé de dire que cette « Vierge sur une croix », ce mélange des styles byzantin et du *xiv^e siècle* sur un volume du *xvi^e*, ne sont pas d'un goût bien épuré, quelque soit le talent d'exécution.

ment son sujet. Elle se rapporte évidemment à la série des dix ouvrages ou opuscules imprimés à Brehant-Loudéac, en 1484 et 1485, par Robin Fouquet et J. Crès, sous le patronage d'un seigneur d'une branche cadette de la maison de Rohan. Or, Brehant-Loudéac, que Panzer, Didot et même M. Deschamps ont confondu avec la ville de Loudéac (Côtes du Nord), l'un des plus vilains chefs-lieux de préfecture de France ; Brehant-Loudéac est une bourgade de l'arrondissement de Ploërmel, située en Bretagne *gallot* et non en Basse-Bretagne. D'après l'Etude récemment publiée par la Société des Bibliophiles bretons, dans laquelle il n'est nullement question du prétendu Bréviaire imprimé à Vannes en 1480, le plus ancien incunable breton est le *Trespassement de la Vierge*, imprimé à Brehant-Loudéac en décembre 1484, et l'imprimerie n'a commencé à Rennes qu'en 1485, et non en 1484, comme le dit M. Alès (p. 242 du présent catalogue.).

B^{on} ERNOUF.

REVUE CRITIQUE
DE
PUBLICATIONS NOUVELLES

CLÉMENT MAROT ET LE PSAUTIER HUGUENOT. — Étude historique, littéraire, musicale et bibliographique, par M. O. Douen. *Paris*, imprimerie nationale, 2 vol. gr. in-8, de 746 et 715 pages.

Nous ne voudrions rien dire de blessant pour le laborieux auteur de ces deux gros volumes, où l'on trouve çà et là des choses curieuses :

Rari nantes in gurgite vasto.

Ses investigations ont éclairci quelques points obscurs de l'Histoire de la Réforme et des pérégrinations de ses premiers apôtres.

Il donne aussi de grands détails sur les travaux des anciens harmonistes du Psautier huguenot français. Nous sommes bien obligé de dire que la plupart de ces musiciens n'avaient pas, à beaucoup près, la valeur que leur attribue bénévolement M. Douen, et qu'il leur a rendu un assez mauvais service en exhumant leurs œuvres. Ceci, bien entendu, ne s'applique pas à Goudimel et à son recueil de psaumes harmonisés, dont plusieurs sont fort beaux. Elève de l'école de chant ou *Psallette* de Troyes, Goudimel s'y distingua de bonne heure par des aptitudes exceptionnelles ; aussi il fut envoyé à Rome fort jeune encore. M. Douen est bien forcé de convenir que « Rome attirait alors tous les chantres célèbres ; qu'ils trouvaient dans la chapelle pontificale un emploi digne de leur talent, et cette consécration de la renommée que Paris décerne aujourd'hui aux artistes ; » ce qui n'empêche pas M. Douen de tomber à bras raccourcis sur les papes et le catholicisme. Il n'en est pas moins vrai que Goudimel devait aux papes sa réputation et sa fortune. Suivant M. Douen, sa conversion (ou défection) aurait eu lieu de 1555 à 1561. Elle ne l'empêcha pas de publier, concurremment avec ses Psaumes, bon nombre de chansons à quatre parties, comme *Si planteray je le may* ; et : *Une jeune pucelette, grasselette*, qui n'avaient absolument rien de religieux. C'est aussi par une singulière inadvertance que notre auteur fait du grand compositeur très catholique Roland de Lattre ou de Lassus, un élève de Goudimel. Ils étaient du même âge, étant nés l'un et l'autre en 1520. Mais Roland de Lattre était déjà à Rome, et maître de chapelle à Saint-Jean-de-Latran, lors de l'arrivée de Goudimel.

M. Douen a allongé considérablement et assez inutilement son travail en reproduisant plusieurs fois le texte des Psaumes de Marot, tantôt isolément, tantôt joint aux diverses transcriptions musicales qui en ont été faites. Il a même inséré la plupart des autres poésies, qu'on peut lire dans un grand nombre d'éditions d'un format plus commode. Il nous est impossible de partager son enthousiasme pour le caractère du valet de chambre de François I^{er}. M. Douen reconnaît loyalement d'ailleurs qu'il est seul, ou presque seul, de son avis sur ce point, même parmi les protestants.

L'un des chapitres les plus intéressants pour les bibliophiles est celui qui traite de l'édition originale des « Trente Pseaulmes, » le premier essai de Marot sur le Psautier. M. Douen a le mérite

remier fixé la date de cette édition, d'après l'exemplaire conservé à la Bibliothèque nationale. C'est une plaquette « imprimée à Paris pour Etienne Roffet, demourant Saint-Michel, à l'enseigne de la Rose. » Elle est sans le privilège, signé *de Mesmes*, porte celle du dernier septembre 1541. M. Douen en conclut que le volume a paru les premiers mois de 1542 (nouveau style, l'année commençant à Pâques). Cette traduction fut, suivant le nouveau de Marot, « un acte de protestantisme et de foi, saine, aimée, consciente et réfléchie d'un homme religieux. » Un autre écrivain protestant, M. H. Bordier, soutient que Marot avait écrit seulement pour l'amour de sa personne, pas même l'auteur, ne vit d'abord dans cette œuvre une manifestation luthérienne. Toutefois, Marot avait la conscience si peu nette à cet égard, que, dès le mois d'août suivant, il s'enfuyait de France, dans l'appréhension d'un mandat d'arrêt qui, selon toute apparence, ne fut jamais décerné. M. Douen lui-même est obligé d'en convenir, tout en persistant à faire figurer Marot dans le martyrologe protestant. L'un de ses derniers éditeurs, M. d'Héricault, dit à propos de cette fuite : « Le pauvre poète, poussé en avant par la politique des novateurs, allait encore payer pour les docteurs ès-réformes. Le vieil étourdi restera jusqu'au bout, dans les mains de ces diplomates de l'enthousiasme, un instrument, et un instrument méprisé. » En dépit des protestations indignées de M. Douen, nous croyons que M. d'Héricault est dans le vrai. Son appréciation est d'ailleurs pleinement conforme à celle de deux écrivains protestants des plus autorisés, MM. Merle d'Aubigné et J. Bonnet. Suivant ce dernier, Marot ne fut « qu'une âme impressionnable et légère, qui traversa la Réforme comme une aventure de plus dans les vicissitudes de sa vie. » Sur quoi M. Douen se fâche tout rouge, et s'évertue à prouver que Marot était meilleur huguenot que Calvin lui-même !! Ailleurs il le loue d'avoir conservé ses poésies licencieuses dans les réimpressions de 1538 et 1542. « La religion, dit-il, n'a pas tout envahi chez Marot ; elle est discrète et a sa pudeur » (!). En supprimant ces pièces, Marot aurait compromis le succès des nouvelles éditions de ses œuvres ; la religion, et surtout la pudeur, n'ont rien à voir là-dedans.

Il y a des recherches consciencieuses dans le chapitre des ori-

gines des Mélodies du Psautier huguenot. Aucun écrivain français n'avait encore autant creusé ce sujet. M. Douen a retrouvé ou constaté la provenance de *cinquante-deux* de ces mélodies sur *cent vingt-quatre*. Nous croyons qu'il reste encore bien des découvertes de ce genre à faire dans des recueils allemands qui ont échappé à M. Douen; par exemple, dans le *Gesangbüchlin*, imprimé à Strasbourg, chez Jobin, en 1576 (1). Quoi qu'il en soit, il indique trois sources musicales connues du Psautier français : *les chants religieux antérieurs*, les airs populaires et profanes (employés comme amorce et moyen de propagande), et l'invention. L'aveu que Bourgeois et les autres harmonistes huguenots ont mis à contribution les chants religieux antérieurs à la Réforme est bon à recueillir. Il y avait donc du bon dans ces chants, bien qu'ailleurs M. Douen maltraite autant l'ancienne musique catholique, que le catholicisme lui-même.

B. E.

Catalogue méthodique de la Bibliothèque communale d'Ajaccio, par M. A. Touranjon, bibliothécaire. Ajaccio, 1879, gr. in-8 de xvi et 931 p.

Ce catalogue, fait avec beaucoup de soin et d'intelligence, pourrait être proposé comme type pour la rédaction des catalogues provinciaux.

Comme la plupart des bibliothèques publiques, celle d'Ajaccio fut commencée après le 18 brumaire, avec les dépouilles littéraires des couvents. Les livres de ce premier fonds, envoyés en l'an IX par Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, étaient au nombre de 12,000, ayant appartenu pour la plupart à diverses congrégations religieuses de Paris, plus un petit nombre de volumes provenant de résidences royales, « comme il appert du

(1) Ce recueil contient des traductions allemandes des Psaumes, et un choix d'hymnes et cantiques religieux aussi en allemand, par Luther et « d'autres pieux personnages, » avec musique. L'un de ces *pieux personnages* était Fischart, le grand satirique protestant, beau-frère de l'imprimeur Jobin. Le *Gesangbüchlin*, dont on ne connaît qu'un seul exemplaire, celui du *British Museum*, contient une trentaine de pièces de Fischart, Psaumes, Hymnes et Cantiques, qui ont été réimprimés à part en 1849. Plusieurs de ses traductions ou imitations de Psaumes sont d'une grande beauté.

nom de *Capet* écrit sur les gardes. » Cette émigration de livres bourbonniens dans la patrie des Bonaparte est un fait curieux. *Habent sua fata libelli!* — Les monastères de la Corse, qui vivaient d'aumônes dans un pays très pauvre, ne contribuèrent à cette formation que pour très peu de livres et de condition plus que médiocre; — la plus belle fille du monde ne pouvant donner que ce qu'elle a.

La bibliothèque d'Ajaccio a été considérablement augmentée, d'abord par l'abbé Marchi, savant philologue corse, qui lui légua en 1834 ses 1250 volumes, puis par le legs bien autrement considérable du cardinal Fesh : 8000 volumes, qui restèrent pendant de longues années à l'abandon dans un local où pénétraient librement « la poussière, la pluie, les chats sans aveu, et d'autres animaux plus raisonnables et d'autant plus nuisibles. » Presque toutes les bibliothèques provinciales ont passé par cette période d'incurie, si bien décrite dans le fameux rapport Ravaisson de 1841.

Dans l'état actuel, celle d'Ajaccio comprend 29,500 volumes et 198 manuscrits; ces derniers proviennent presque tous du cardinal. Elle possède 31 incunables, environ 350 éditions précieuses des Aldes, des Juntas, des Elzévir, des Estienne, etc.; 313 ouvrages avec sceaux ou armoiries; quelques ouvrages ayant appartenu à des hommes célèbres ou donnés par eux; plusieurs beaux ouvrages à figures, et quelques collections importantes, comme les *Acta Sanctorum*, les annales de Baronius, les Conciles de Labbe, les collections de D. Bouquet, de Gronovius, de Muratori, le grand ouvrage sur l'expédition d'Egypte, les Documents inédits sur l'histoire de France, etc. La théologie, l'histoire et la littérature anciennes sont surtout dignement représentées dans ce dépôt, ce qui s'explique suffisamment par son origine.

Le catalogue est précédé d'une table des matières en rapport avec la pagination, et suivi d'une table alphabétique des noms des auteurs et des titres des ouvrages anonymes, avec renvois aux numéros du catalogue général. Cette méthode n'est pas nouvelle, mais nous l'avons vue rarement appliquée d'une façon plus judicieuse et plus consciencieuse. Les renvois de la table des matières sont à l'usage des travailleurs qui veulent embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des ouvrages qu'on peut mettre à leur disposition sur tel ou tel sujet; l'autre tableau est pour servir de guide à ceux

qui veulent aller droit à tel ou tel ouvrage. Ils trouvent aussi au catalogue général des renseignements sommaires, mais utiles, sur le choix des meilleures éditions, quand il y en a plusieurs. On les avertit, par exemple, de préférer à l'édition originale latine de Mariana, sa transcription en espagnol, qui contient des additions importantes. Bien des bibliothèques plus considérables, et mieux placées, sont moins utiles qu'elles ne pourraient l'être, faute d'un semblable catalogue.

BON ERNOUF.

Histoire de la Caricature sous la Réforme et la Ligue.

— Louis XIII à Louis XVI, par Champfleury.
Paris, Dentu; in-12 de xiii et 322 pages. Nombreuses fig.

Ce volume est le cinquième et dernier d'une œuvre à laquelle l'auteur travaillait déjà en 1862. Il comble la lacune qui existait entre l'histoire de la caricature au moyen âge, et celle de la caricature sous la République, l'Empire et la Restauration. On retrouvera dans ce volume la même finesse d'observation, la même intelligence dans le choix des gravures; ce sont là des qualités indélébiles chez M. Champfleury. L'une des reproductions les mieux réussies est celle des *Gourmeurs* (1601), curieuse parodie de la lutte du Béarnais contre Espagnols et Ligueurs, transformée en un combat à coups de pierres. Un intérêt mélancolique s'attache à cette gravure, dans laquelle les physionomies des combattants sont bien rendues. C'est la dernière œuvre d'un artiste de talent, morte bien prématurément; la digne filleule d'Eugène Delacroix, Marie Champfleury.

Nous faisons nos réserves sur l'article consacré à Callot, que Champfleury n'estime pas selon nous à sa valeur, et sur celui des Jésuites, qui n'est rien moins qu'impartial. — Parmi les figures du temps de la Réforme, nous avons remarqué l'estampe allemande intitulée *Gorgoneum Caput*, dans laquelle le profil, la coiffure et le costume du pape sont obtenus par la disposition calculée d'objets relatifs au culte. M. Champfleury regrette que cette charge, l'une des plus anciennes de ce genre, soit « sans date ni signature. » Sans signature, oui; mais sans date! l'auteur du *Professeur Delteil* est vraiment par trop distrait! Cette date est inscrite sur le rebord

QUE DE PUBLICATION

de la tiare : dans la reproduction même, M. Champfleury, on distingue aisément : *a* Le graveur de cette reproduction a mis un *b* mais c'est une erreur. L'ancienne gravure, l'édition récente des poésies de Fischart, (1502). C'est donc encore là une caricature contemporaine à peu près de celle de l'*Ane* présent ouvrage), qui remonte à 1496 ; et comme celle-là, dans l'intérêt de la Réforme effet de motif à deux placards satiriques de sous les n^{os} XV et XVI, dans le tome I poésies publiée par Kurz. L'un, sans date *Gorgoneum caput* ; l'autre, le même titre en la date 1577. Dans tous deux, la figure est orné d'emblèmes satyriques ne se trouve daté. Les deux légendes explicatives ne identiques, mais se ressemblent fort. C'est de du monstre trouvé par quelques jésuites dans découvertes, etc. » Ils s'efforcent, dit Fischartes au Pape, pour remplacer les territoires

« bien décider le Pape lui-même grer dans ces îles, *surtout si* « ! » Les deux pièces de vers, et, ne se ressemblent aucunement de l'auteur. La meilleure est dans le cadre, « figure qui ne saurait être le poète, car elle est trop hideuse »

autre endroit de son livre, « le signage de la *joyeuse humeur* ique amusant » de sa façon : « moines, qu'on rôtisse les prêtres » le texte allemand est bien autrement *in Franwhauser führen !* (les 1 les joyeusetés de Luther, que d

CAUSERIES D'UN BIBLIOPHILE

Les Oubliés et les Dédaignés du Dictionnaire des Littératures.

III

L'Italie pourrait à son tour nous fournir une ample récolte d'omissions; nous en relèverons seulement cinq ou six des plus regrettables.

Celle d'*Ughelli*, (1595-1670), l'auteur de l'*Italia sacra*, est d'autant plus singulière, que le *Dictionnaire* n'a oublié ni Roch Pirro, dont la *Sicilia sacra* fut faite pour servir de complément à l'œuvre d'Ughelli, ni le P. Florès, dont l'*España sagrada* est une imitation de l'*Italia sacra*. Tous ceux auxquels l'histoire de l'Italie est tant soit peu familière savent combien a été grand le mérite d'initiative du docte cistercien, et combien son travail a été utile à ses successeurs; — à ceux-là même qui l'ont sévèrement critiqué, comme Muratori. Nous rappellerons incidemment que l'édition romaine de l'*Italia sacra* (1644 et an. suiv.), en 9 volumes in-fol., imprimée sous les yeux de l'auteur, est moins ample, mais plus correcte que celle de Venise en dix volumes (1717-33).

Deux savants écrivains du xvi^e siècle, du nom de *Chacon* (Ciaccone-Ciacconius), l'un et l'autre d'origine espagnole sans être parents, ont vécu et sont morts à Rome dans le même temps. Le plus âgé des deux, Pierre Chacon (1525-1581), est le moins connu et le plus original. Erudit et bibliophile passionné, il préférerait à toute autre société celle de ses livres qu'il nommait ses plus chers amis. Bien qu'il n'eût rien publié de son vivant, sa réputation de science était telle qu'on se le montrait comme une curiosité à Rome. Il laissa un grand nombre de dissertations et des notes sur plusieurs auteurs sacrés et profanes, dont une

partie fut imprimée après sa mort. (*Biographie univ.*). — L'autre Chacon (Alphonse, 1540-99), dominicain, est l'auteur d'une volumineuse et savante histoire des papes, dont la meilleure édition est celle de 1677, en 4 vol. in-fol. ; d'une histoire de la guerre de Trajan contre les Daces, d'après les bas-reliefs de la colonne Trajane (1576 et 1616, in-fol.), ouvrage curieux et fort estimé. Il s'était passionné pour son héros, au point de ne pas vouloir absolument qu'un tel homme fût damné. En conséquence, il composa une dissertation spéciale, pour prouver que l'âme de Trajan avait été préservée ou tirée de l'enfer par les prières du pape S. Grégoire le Grand. Cette pièce singulière eut un grand retentissement. Elle fut traduite dans diverses langues, et sérieusement réfutée par plusieurs théologiens qui soutinrent que Trajan était bien en enfer, et qu'il fallait l'y laisser.

Fazelli (1498-1571), l'historien de la Sicile, fut un des bons prédicateurs et des meilleurs écrivains de son temps. Nous en avons longuement parlé dans une précédente causerie, à propos de l'ouvrage de M. Evola sur les livres imprimés en Sicile pendant le xvi^e siècle, qui contient des détails curieux sur la vie et les travaux de *Fazelli*.

Une autre omission non moins regrettable est celle de *Ciampini* (1633-98), employé à la chancellerie romaine, qui, bien que fort riche et non engagé dans les ordres, refusa de se marier pour se consacrer entièrement à l'étude. Ce savant méritait doublement d'être cité, et par ses travaux, et à cause de l'influence considérable qu'il a exercé sur le mouvement artistique et scientifique de son temps. Il fonda deux académies, l'une ecclésiastique, l'autre de sciences. Sa maison, rendez-vous de tous les savants qui habitaient ou visitaient Rome, était un véritable musée de livres, de statues, de médailles et autres curiosités. On lui doit de nombreuses dissertations sur des sujets d'antiquité sacrée et profane, et un grand ouvrage bien connu des érudits ; *Vetera monumenta iconibus illustrata*, qui forme quatre

parties, dont deux seulement ont été publiées, en 1690 et 1699 ; les deux dernières sont encore inédites, ainsi que plusieurs mémoires, conservés à la bibliothèque du Vatican. On a réimprimé à Rome, en 1747, un choix des œuvres de Ciampini, en trois volumes in-folio.

On vient de voir que M. Vapereau a oublié deux écrivains du nom de Chacon ou Ciaccone. Il en a omis *trois* non moins intéressants du nom de *Garzoni*, tous trois pourtant mentionnés dans l'ouvrage de Ginguené, qui de plus leur a consacré des articles dans la *Biographie universelle*. Le plus ancien, Jean Garzoni de Bologne (1419-1506), était un savant *in omni re scibili*, en littérature sacrée et profane, en philosophie, en médecine, en astrologie ; même au besoin fonctionnaire public, et s'en acquittant à merveille, en correspondance avec la plupart des savants de son temps, et avec des princes étrangers. C'était un homme aussi affable que libéral, aidant non seulement de ses lumières, mais encore de sa bourse, les élèves de son cours de médecine, chose peu commune dans ce temps-là et même dans tous les temps. Sa fin fut héroïque ; il mourut sur la brèche, remplissant, bien que plus qu'octogénaire, ses devoirs de médecin dans une épidémie. Il laissa un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns seulement ont été imprimés. Sa latinité est correcte et même élégante, mais le sens critique lui fait défaut. Il mêle à des faits véritables des traditions populaires plus que douteuses, et même des circonstances de pure imagination. Parmi ses ouvrages historiques publiés, on remarque un Mémoire sur sa ville natale, qui figure dans la collection de Muratori, et une histoire de Saxe, imprimée en 1518. La liste de ses productions inédites remplit 15 pages in-folio dans les *Notizie degli scrittori Bolognesi* de Fantucci, et celui-ci n'a pas tout mis.

Le second Garzoni (1549-89), né à Bagnacavallo (Romagne), est auteur de plusieurs ouvrages qui témoignent d'une vaste érudition, d'un esprit bizarre et satirique.

si cervelli mundani, (Venise, 1586), suite des différences de cervelles anciennes et modernes à l'usage des Français par l'infatigable G. C. Garzoni, parlé ci-dessus (Paris, 1586, in-8), *di tutte le professioni* (Ven., 1586), des états, depuis celui de roi jusqu'à celui des métiers les plus infimes ; — *Hospidale di pazzi* (Venise, 1586, in-4), autre revue des variétés de folies ; — *La sinagoga degli ignoranti*, (1589, in-8), parut l'année de sa mort. Il avait donné un an auparavant une édition annotée des œuvres de Hugues Victor, en 3 vol. in-fol. Enfin on a de lui deux ouvrages posthumes de genres très divers : *Il serraglio degli infelici*, (Venise, 1613, in-4), répertoire volumineux de choses stupéfiantes racontées par les historiens, poètes anciens et modernes ; et un opuscule facétieux intitulé *mirabile Cornucopia consolatoris*, composé, comme le titre, pour consoler un mari trompé, en montrant combien les accidents de ce genre sont nombreux. On a peine à comprendre comment Garzoni, mort à l'âge de quarante ans, a pu apprendre tant de choses et tant de langues ; est vrai qu'il avait commencé de bonne heure ; de onze ans, il avait composé un poème sur l'éducation d'enfants.

L'omission du troisième Garzoni, Pietro, écrivain, n'est pas moins imméritée. Il est le seul des historiens-historiographes de la Sérénissime République qui n'ait été oublié dans le *Dictionnaire*. Sabellico, Bembo,

Foscarini, Garzoni. Pourtant il n'est pas inférieur à ses devanciers, sauf à Bembo, bien sûr. Son ouvrage (en italien) est divisé en deux parties, la première, publiée en 1705 (2 vol. in-4), comprend l'histoire de la République de Venise du temps de la guerre de Trente Ans et ses successeurs ; et l'autre (1716) la guerre de Venise pendant la guerre de la S

d'Espagne, dont le récit occupe la meilleure partie de l'ouvrage. C'est un livre curieux, dit Lenglet, et plein d'anecdotes qui font plaisir au lecteur. Garzoni fut le dernier des historiographes pensionnés par le Conseil des Dix pour suivre l'histoire de la République ; et, de fait, cette histoire était bien finie !

Voici encore deux omissions d'une sérieuse importance parmi les littérateurs italiens.

Cavalcanti (Bartolomeo) 1503-62, l'un des derniers républicains de Florence, dont il se bannit volontairement à l'avènement de Cosme 1^{er} (1537), la cause de la liberté lui semblant définitivement perdue. Elle l'était en effet, et depuis longtemps, et surtout par la faute des républicains, chose assez ordinaire. Barth. Cavalcanti se retira à Ferrare, et entra sans scrupule, tout républicain qu'il était, au service du fameux cardinal de Ferrare, Hyppolite d'Este, deuxième du nom, qu'il faut bien se garder, pour son honneur, de confondre avec le premier. Ce fut à ce protecteur que Cavalcanti dédia sa *Rhétorique*, dont l'édition originale est de 1559 (*Venise*, Giolito, in-fol.). C'est un traité savamment composé, « où l'on apprend tout en éloquence, sauf à être éloquent, » comme dans tous les ouvrages de ce genre. Il écrivit aussi des traités sur l'art militaire, et sur les diverses formes de gouvernement, traduits ou imités de Polybe. Mais il est surtout connu par une harangue, œuvre de sa jeunesse, prononcée en habit militaire (*Corsaletto*) le 3 février 1528, pour engager les jeunes citoyens à défendre *eux-mêmes*, nonobstant l'habitude florentine, l'indépendance de leur cité, qui ne voulait d'autre roi que Jésus-Christ. Cette dernière lutte pour l'indépendance florentine, qui présente une certaine analogie avec la troisième guerre punique, finit moins tragiquement, par la capitulation du 12 août 1530 et la restauration des Médicis.

Cette composition, trop correcte, trop cicéronienne pour la circonstance, passe néanmoins pour un chef-d'œuvre en

Italie. Il est longuement question de Barth. Cavalcanti dans l'ouvrage de Ginguéné, et dans l'*histoire de la littérature italienne* de M. Etienne (Hachette), p. 340.

Gasparo Gozzi (1713-86), frère aîné du fameux Carlo Gozzi, méritait d'avoir aussi son article, comme écrivain humoristique et critique, et comme poète. Son existence ne fut pas moins tourmentée que celle de son frère, comme on peut le voir dans ses *Sermoni* ou épîtres morales, qui sont peut être ce que l'Italie a produit de mieux dans ce genre. Dans le palais délabré de ses ancêtres, il n'était guère plus heureux que Job sur son fumier, et ses plus grands ennuis lui venaient, comme à Job, de sa femme, une pédante plus âgée que lui de dix ans. Pendant quelque temps, ils furent forcés de s'atteler, pour vivre, à une traduction de l'histoire ecclésiastique de Fleury, besogne qui leur était souverainement antipathique. Personne n'a décrit avec une verve plus poignante que Gasparo, les misères de l'existence littéraire. « Il me fallut mettre à gage mon cerveau et en faire l'ouvrier des libraires avides... Comme fil à fil une pauvre vieille tire le lin de la quenouille, pour que le samedi vienne payer l'œuvre de veilles nombreuses, de même je tire, fibre à fibre, ma cervelle du fond de ses cellules, au prix de l'ennui, et de maigres travaux sans honneur qui tuent leur homme, et aussi sa réputation. Hippocrate ne vit jamais d'effets plus cruels d'une pire maladie... » Son meilleur ouvrage est la défense du Dante contre les critiques furibondes de Bettinelli, un ex-jésuite converti ou perverti par Voltaire. (*Giudizio degli antichi poeti sopra la moderna censura di Dante*, etc. Ven., 1758, in-4.) Il est doublement singulier que le Dictionnaire des Littératures, qui indique Bettinelli et ses *Lettres virgiliennes*, dans lesquelles il anathématisait le Dante au nom de Virgile, n'ait pas mentionné l'excellente réfutation de ce pamphlet par Gasparo Gozzi. Comme le titre l'indique, l'ouvrage est rédigé en forme de censure allégorique des *Lettres virgiliennes* que Virgile s'empresse

de désavouer, censure prononcée par les anciens poètes, réunis en concile littéraire dans les Champs-Élysées. On consultera utilement, sur la vie et les travaux de G. Gozzi, son article dans la Biographie universelle, l'histoire de la littérature italienne de Ginguené et celle de M. Etienne, p. 548-550. Nous nous reprocherions, — on va voir pourquoi, — de ne pas signaler une dernière omission parmi les auteurs qui ont écrit sur l'Italie ; celle de *Rosinus* (Roszfeld), laborieux écrivain, auteur d'un des meilleurs livres sur les antiquités romaines, *Antiquitatum roman. corpus absolutissimum* (Bâle, 1583, in-fol., plusieurs fois réimprimé). (Roszfeld (1551-1626) était ministre évangélique à Naumburg (Saxe), et tout l'argent qu'il retira de ses ouvrages et de ses homélies était absorbé par sa passion pour les livres, et même par delà. Il y parut bien à sa mort, car sa nombreuse et belle bibliothèque fut saisie et vendue à la requête de ses créanciers. (V. son article par Weiss, *Biogr. univ.*)

B. E.

NOUVELLES ET VARIÉTÉS.

LES THOMASSEAU. — Le savant archiviste d'Angers, M. C. Port, a raconté il y a trois ans, dans la *Revue de l'Anjou*, une des mystifications les plus audacieuses et les mieux réussies, malgré la gaucherie fabuleuse de l'exécution, qu'on puisse trouver dans la littérature historique. Un certain Thomasseau, d'origine angevine très roturière, d'abord avocat au Parlement, depuis sous-diacre et chanoine, avait commencé par rajouter à son nom celui de Cursay, fief imaginaire. Les personnes « vivant noblement » se passaient alors fréquemment cette fantaisie, pour se donner un air de vraie noblesse. Mais l'abbé Thomasseau ne s'en tint pas là. Vers l'âge de cinquante ans, il entreprit de se fabriquer une généalogie en règle. A Cursay, il

NOUVELLES ET VARIÉTÉS.

rajonta plusieurs autres fiefs nobles de la même province, Landry, la Parisière, les Granges, la Touche Bourg, les Roches. Ainsi panachés de fiefs, les Thomasseau devinrent « une ancienne famille d'Angers, ay produit des hommes distingués dans les Sciences et le Barreau, y en ayant eu plusieurs dans les Tribunaux de cette ville dans les ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, et *opulents de les biens de la fortune.* » Il composa et fit graver Choffard, dès 1756, les armoiries des Thomasseau Cursay, etc. : enté en pointe d'argent et de sable de deux pièces, ayant pour supports *deux levrettes colletées de dépouille d'hermines*, et pour devise : *malo mori quam dari*. D'après les publications de l'abbé Thomasseau, trois grands hommes de la famille auraient été :

1^o André-Paul Thomasseau, écuyer, doyen des maires et échevins d'Angers, choisi en 1553 pour poser la première pierre de la reconstruction du quay de cette ville, auquel on imposa le nom de *Thomasseau* ; ayant fait frapper à cette occasion un jeton symbolique à ses armes, commémoratif de la reconstruction d'Angers en 867 par Robert le Fort.

2^o Louis-Paul, fils cadet du précédent, « militaire brave et prudent, mort en 1629 à l'âge de 89 ans, *encore jeune* (Textuel)..., s'était trouvé à tous les sièges et batailles (id) ; notamment à Moncontour et à Coutras... ; — avait fait fusé par écrit d'exécuter à Angers le massacre de Saint-Barthélemy ; auteur d'un traité de Pyrotechnie (sans n. d.) en 413 pages in-4, « avec plus de 300 feuilles de desseins d'attaques et de défenses... et machines nouvelles pour mener le canon dans des chemins impraticables, et

3^o Joseph Thomasseau, le propre père de l'abbé. C'était un modeste médecin d'Angers, que son fils transforma en son autorité privée, en « médecin ordinaire de Louis X^e » par choix personnel de S. M., qui s'était entretenu avec lui l'espace de trois quarts d'heure, au mois de janvier 1610 à la suite d'un *discours très sublime* sur la circulation du sang qu'il avait fait, le 12 de ce mois, en présence des plus grands seigneurs et des plus savants hommes de ce siècle dans les Académies. » Il est vrai que ledit Thomasseau refusa cette office de médecin ordinaire, « n

sentant pas fait pour réussir à l'ombre des courtisans; à quoi Louis XIV répondit: j'admire votre philosophie (!), et vous en estime davantage, etc. »

On peut voir dans l'article de la *Revue de l'Anjou*, livraison de novembre-décembre 1877, comment cette légende fit son chemin sans encombre, et fut accueillie les yeux fermés; — c'est bien le cas de le dire. — Des savants et même des gens d'esprit, et Voltaire à leur tête, prirent au sérieux Louis XIV sollicitant de Joseph Thomasseau l'honneur de figurer parmi ses clients et le félicitant de sa *philosophie* (!); et la lettre de l'autre Thomasseau au duc de Guise à propos des protestants. Ce fut surtout ce document, « bien approprié au goût d'il y a cent ans », qui fit le succès de cette famille improvisée. Félix Bodin y croyait encore fort et ferme en 1818 !

M. C. Port a cité trois pièces dans lesquelles l'abbé Thomasseau a célébré ses prétendus ancêtres : l'*Anecdote sur le discernement, l'accueil et la libéralité de Louis XIV à l'occasion de Joseph Thomasseau* (Paris, in-12, 1761); — les *Anecdotes sur des citoyens vertueux de la ville d'Angers* (Paris, 1773, in-4 de 72 pages avec vignettes); — *Le Guerrier sans reproches...* in-8.

Il manque à ce dossier une pièce, la plus ancienne et non la moins curieuse, dont un exemplaire est tombé entre nos mains. Cette pièce, qui a échappé à M. Port, est un petit in-12 de 24 pages (s. l.) qui porte cet intitulé bizarre : *l'Homonymie dans les pièces de théâtre*, prouvée par la comédie des Vandanges (sic) de Suresne du sieur Dancourt. Extrait des mémoires de M. de Lavau. Cabinet de M. Depalmeus, 1756. A propos de cette comédie, dans laquelle se trouve un personnage ridicule nommé Thomasseau, l'auteur anonyme de cette plaquette, lequel ne peut être que notre abbé, soutient que cette homonymie ne saurait préjudicier à la noble famille des Thomasseau de Cursay, etc., dont il produit la généalogie. C'est là qu'apparaissent pour la première fois Thomasseau l'échevin, Thomasseau le militaire, Thomasseau le médecin ordinaire et extraordinaire de Louis XIV ! Tous leurs hauts faits sont déjà relatés dans ce premier écrit, sauf toutefois

NOUVELLES ET VARIÉTÉS.

la belle conduite de Thomasseau le militaire lors de Saint-Barthélemy, que l'abbé n'avait pas encore inventée à cette époque.

Il est avéré aujourd'hui, grâce aux investigations de M. Port, que Joseph Thomasseau, père de l'abbé rattaché, ne fut qu'un médecin ordinaire et très ordinaire, mais non du grand Roi; que son *discours sublime* et son colloque avec Louis XIV sont de pure invention, ainsi que la lettre au duc de Guise et la *Pyrotechnie* du père Thomasseau, *le guerrier sans reproche*; — enfin que le plus ancien Thomasseau n'était ni écuyer, ni maire, ni teinturier qui obtint, non en 1553, mais en 1574, l'autorisation de construire, en saillie sur la mairie..., des privies (latrines) publiques, bâties à l'occasion de laquelle on n'eut garde de faire frapper un *jeton symbolique* !!!

— Nous trouvons dans le n° 4 du *Bibliophile*, notre Revue bibliographique italienne publiée à Florence par M. Lozzi, une note sur un exemplaire récemment découvert du *Sant'Alessio*, opéra du xvii^e siècle, poème de cardinal Barberini, mis en musique par Stefano Landi, maître de chapelle du Saint-Père.

Le *Sant'Alessio*, publié à Rome chez Masotti, en 1871, est une œuvre de haute valeur et d'une rareté insigne, la plus remarquable qui eût paru depuis le premier opéra italien, l'*Euridice* de Peri. Aucun bibliographe n'avait parlé, à l'exception de Fétis.

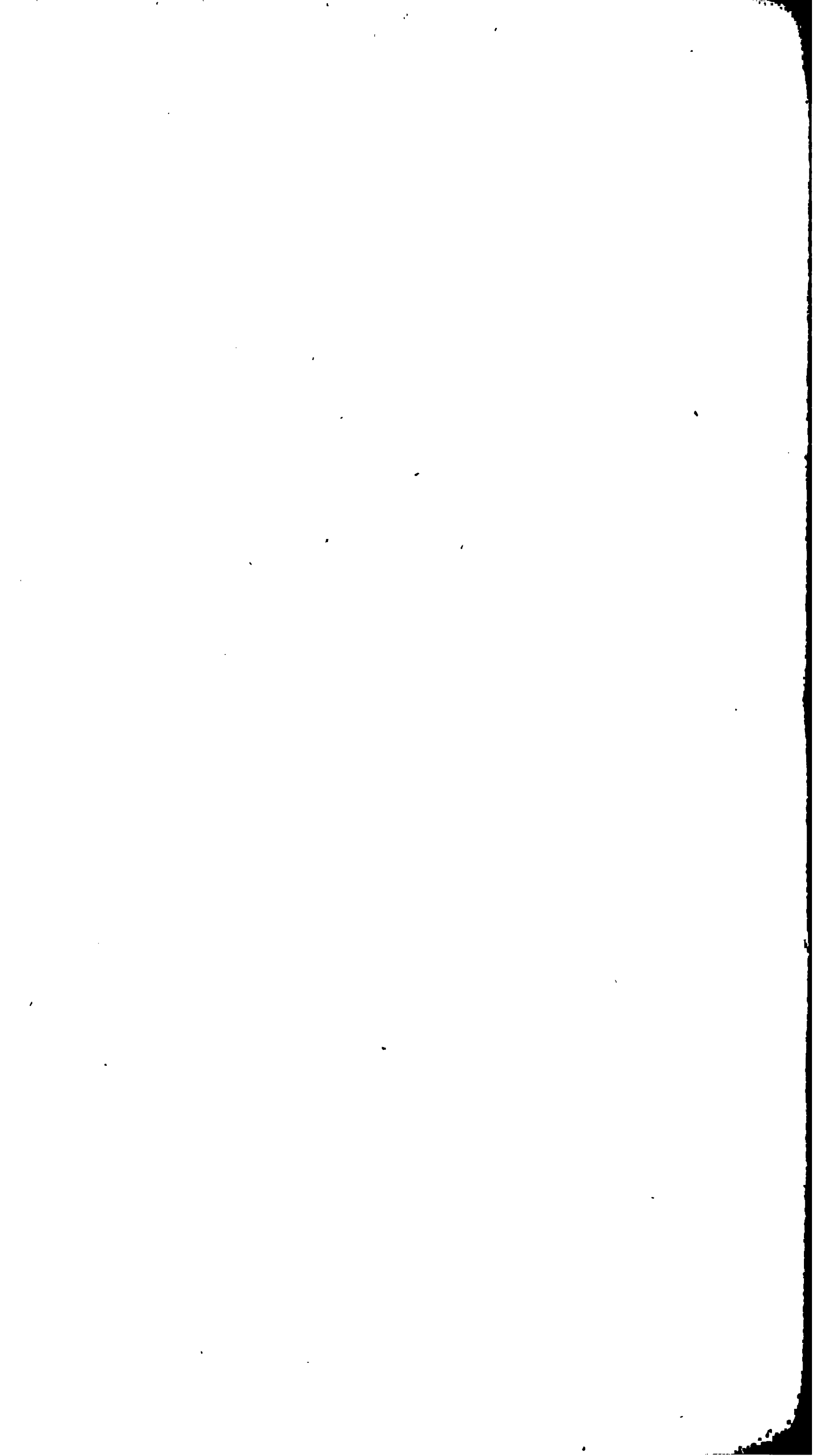
Landi était un castrat, qui avait rempli l'office de contralto à la chapelle Sixtine, et devint maître de chapelle. C'était, suivant Fétis, un musicien savant et d'un génie. Son *Sant'Alessio* marque un progrès dans le drame musical; il contient des choses nouvelles et de bon goût. Cette partition, importante pour l'histoire de l'art, se trouve dans la plupart des grandes bibliothèques d'Europe.

Cet exemplaire de l'opéra de Landi, *straordinaria rarità* !! appartient à M. Guidi, éditeur florentin.

— Le même recueil annonce la découverte récente à Freybourg (Baden), d'un très curieux Psautier, qui remonterait au viii^e siècle.

— La livraison de la *Revue de l'Art chrétien* (Avril-Juin 1880) contient une notice très intéressante de M. Mallat sur un *Passionnaire* à miniatures, qui paraît être un monument accompli de l'art espagnol au xvii^e siècle. Ces figures, au nombre de 25, plus cinq insérées dans le texte, paraissent être toutes de la même main, et joignent au mérite du coloris celui de l'invention. En reproduisant les différentes scènes de la Passion, l'artiste s'est efforcé d'être original, d'écarter toutes les réminiscences, même les plus tentantes. Sa Cène, par exemple, ne ressemble ni à celle de Léonard, ni à celle de Raphaël. Pour représenter l'arrestation de Jésus, qui présente un bel effet de clair-obscur, il a choisi le moment où le Christ, déjà entouré de soldats qui déployaient des cordes pour le lier, profite de ce dernier moment de liberté pour replacer l'oreille de Malchus. Parmi les autres miniatures M. Mallat cite particulièrement l'*Ecce Homo* ; la scène du portement de la Croix, dans laquelle on remarque un des Princes des Prêtres, en grand costume pontifical, coiffé d'une mitre pareille à celle que portaient les évêques depuis les premières années du xvii^e siècle ; une magnifique figure de la Vierge placée au milieu d'une auréole, entourée de reproductions des divers attributs énumérés dans ses Litanies ; puis encore une Annonciation traitée d'une façon toute nouvelle. « La Vierge, à genoux, formule son consentement par des paroles que l'Ange écoute, prosterné, tandis que le ciel entr'ouvert laisse voir Dieu le Père et le Saint-Esprit se penchant attentifs, pour entendre la réponse. » Disons encore que les encadrements, tous variés, prouvent que l'auteur possédait au plus haut degré l'art décoratif de la Renaissance. Il serait curieux de rechercher, parmi les plus habiles artistes espagnols de cette époque, celui ou ceux dont ces miniatures pourraient rappeler le style et le coloris.

B. E.



Un des plus grands artistes de notre époque amis les plus chers, Jules Jacquemart, vient de c'est sous l'émotion encore bien vive de notre nous consacrons ces lignes à sa mémoire. Pour sa famille ! vide immense pour ses amis ! douloureuse pour nous qui avons été constar et par la pensée et par le cœur ! D'autres plus parleront de son talent et de ses œuvres : pour ténité s'est faite avant même d'arriver au milieu de la vie ! Mais nous n'oublierons jamais la son caractère, la délicatesse de ses sentiments, de ses idées, la distinction de sa personne et nières, la rectitude dans sa conduite, l'exactitude choses, le respect de sa parole, la perspicacité prit, le scrupule dans ses relations, enfin l'affec qu'il témoignait à ses amis, comme aussi cette sollicitude, son dévouement absolu pour sa ses sœurs, le tout allié à la foi religieuse la plus solide !... Voilà l'ami que nous pleurons l'éminent artiste dont les qualités personnelles le sublime génie ! — Il avait à un degré infini l'ambition de l'artiste, qui soutient plusieurs années, le physique, dans la lutte avec la mort. Toute sa vie, il a eu l'amour éternel qui caractérise la nature, il a adoré il en dessinait dans son enfance, il en a goûté dans ses loisirs ; à Menton, où il se réfugiait il aimait à s'entourer de fleurs chaque jour. Dans ses derniers moments encore il demandait des fleurs des fleurs ! — Hélas il n'est plus !... Il s'est é

avoir élevé son âme à Dieu ! après avoir demandé et reçu les fortifiantes consolations de la religion !... il est mort en chrétien !

Les journaux quotidiens, les revues artistiques, ont rendu un éclatant hommage à ses talents et à son caractère ; ils ont témoigné de leur admiration pour ses œuvres ; ils ont loué tour à tour ses eaux-fortes et ses aquarelles. Quant à nous, nous avons voulu nous glorifier de son amitié sans prétendre adoucir l'amertume de nos regrets.....

M. Georges Duplessis, le savant conservateur des estampes de la Bibliothèque nationale, a bien voulu rédiger pour le *Bulletin du Bibliophile* la notice qui va suivre et initier nos lecteurs aux œuvres merveilleuses et impérissables de Jules Jacquemart, « un artiste considérable, prime-sautier et de tout premier ordre, dans son genre un graveur unique, tel qu'on n'en vit jamais, tel qu'on n'en verra plus ! » (1)

LÉON TECHENER.

(1) M. Charles Blanc dans son article sur Jules Jacquemart publié dans le journal *Le Temps*.

JULES JACQ

1 septembre 1837

26 septemb.

mort de Jules fait une grande perte. Ce jour de haute valeur qui avait su créer le chef d'une école qu'il a laissé heureusement après lui de son savoir, mais il emporte dans connus. Ses œuvres demeurent une profonde connaissance de mais inactive se trouve délaissée pouvait espérer que, guidée savante, elle produirait encore lente. Comment Jacquemart par adresse qui lui est propre les a reproduire? Où puisa-t-il ce qui s'alliait si bien à un dessin et saurions le dire. Il n'eut pas père, dessinateur adroit, put essais et lui mettre le crayon lui en apprendre plus qu'il n'cesser son enseignement le jour lui. Il dessina beaucoup d'après a-t-on assuré, quelques modèles papiers peints, mais, fort exigeant, consentit à mettre son nom au-dessous, que lorsqu'il fut pleinement et lorsqu'il eut conscience qu'il était d'artiste. Jacquemart s'aventura montrer publiquement ce qu'

où son père, en collaboration avec M. Edmond Leblant, venait de terminer l'*Histoire de la Porcelaine* et se proposait de la mettre au jour. Le livre, présenté par M. Niel, un des amateurs les plus délicats de notre temps, à M. Téchener, fut accueilli de suite, mais l'éditeur jugea avec raison qu'un ouvrage de ce genre devait, sous peine de s'adresser à un petit nombre d'érudits, contenir des planches. Comment faire comprendre aux yeux, sans le secours du dessin, le caractère particulier de chaque fabrique, le style de chaque école, le goût de chaque pays? La description la plus détaillée, la définition la plus subtile ne peut égaler un croquis même sommaire, et, raison de plus, un dessin strictement exact et particulièrement intelligent. Les auteurs de l'*Histoire de la Porcelaine* se rendirent promptement à l'opinion de leur éditeur, mais à qui confier le soin de traduire à l'aide de la pointe les specimens les plus significatifs de chaque école, à quelle porte frapper pour obtenir le résultat désiré? Jules Jacquemart montra timidement à M. Téchener quelques-uns des dessins qu'il avait exécutés jusque-là, et, désireux de venir en aide à son père qu'il chérissait tendrement, il offrit de tenter l'entreprise. Jamais il n'avait manié la pointe, jamais il n'avait attaqué le cuivre, mais il promettait d'essayer, et si ses essais lui paraissaient satisfaisants, il manifestait le plaisir qu'il aurait à entrer dans la carrière du graveur en plaçant timidement son nom au-dessous de celui de son père. L'offre fut promptement acceptée et le résultat obtenu dépassa les espérances que l'on avait pu concevoir, tout le monde en peut juger par les vingt-huit planches qui font de l'*Histoire de la Porcelaine* un guide unique pour quiconque entend se renseigner sur la fabrication et sur les différentes manifestations de l'art céramique. Les privilégiés qui ont eu la bonne fortune de voir les aquarelles sur vélin que Jacquemart avait faites devant les objets mêmes, avant de les transporter sur le métal, peuvent affirmer que

... premier coup, avait
 il est impossible de dessiner avec
 plus d'esprit ces objets d'aspects
 celaine chinoise jusqu'à la porce
 rendre avec une vérité plus palpa
 tères de chaque école et de chaq
 servilité dans la reproduction n'ex
 cution, ni l'esprit dans la touche,
 exposés aux regards des curieux, il
 cela est possible, l'estime singulière
 raison aux moindres productions
 venons de perdre.

L'*Histoire de la Porcelaine* avait
 le succès qu'elle méritait; les pla
 le texte savant de MM. A. Jacque
 avaient rendu le débit très facile,
 peine ce travail terminé, en avait
 à l'artiste dont il avait été un de
 les aptitudes. Le soin de graver le
 accompagner une *Histoire de la*
 à Jules Jacquemart qui, plus sûr d
 du procédé et parfaitement au cou
 cultés que présente la morsure,
 ment cette nouvelle commande. I
 suite, et exécuta, sans désemparer,
 qui forment ce recueil précieux
 ardeur tous les véritables bibliopl
 bien disposés qui témoignent hau
 des relieurs du xvi^e siècle, les mos
 entente de l'harmonie des couleurs
 sée, ces petits fers disposés avec
 dessins variés à l'infini, fournir
 sion de montrer toutes les ressour
 et distinguée. A l'aide de travaux
 rendre les matières diverses emplo
 plus experts dans leur art, et, en f

ouvrage, on en apprend presque autant qu'en examinant les livres eux-mêmes qui sont l'honneur des Bibliothèques qui les renferment.

Ces deux publications que tous les gens de goût avaient remarquées et admirées n'avaient pas tardé à donner au nom de Jules Jacquemart une notoriété véritable; aussi lorsqu'il se présenta à la *Gazette des Beaux-Arts*, fut-il accueilli à bras ouverts. Les directeurs d'alors, MM. Charles Blanc et Emile Galichon, s'empressèrent de s'attacher un artiste de cette valeur et lui ouvrirent à deux battants les portes de la revue qu'ils publiaient. Toutes les fois qu'un objet d'art de haut goût allait passer dans une vente ou lorsqu'ils en découvraient un dans une collection *privée*, ils s'empressaient de le signaler à Jacquemart et de le recommander à sa pointe. Plusieurs des principales merveilles des collections Campana, Pourtalès, Thiers ou Double passèrent ainsi sous les yeux des abonnés de la *Gazette* et personne ne nous contredira lorsque nous avancerons que ces planches étaient toujours accueillies avec faveur. L'artiste savait présenter l'objet sous son aspect le plus favorable et faire valoir les qualités particulières qui le recommandaient à l'attention des curieux; il dessinait avec une telle perfection les moindres détails, sans pour cela sacrifier en rien la physionomie générale de l'œuvre que, pour les objets disparus ou abrités dans des collections privées, ces planches sont inappréciables. On peut, en les examinant de près, en indiquer le mérite, en assigner l'époque, désigner le lieu où elles virent le jour et dissenter sur ces objets comme si on les avait sous les yeux.

Jacquemart ne devait pas s'arrêter là; il attacha son nom à une publication qui n'a d'équivalent dans aucune école et qui fait autant d'honneur à celui qui l'a entreprise qu'à celui qui l'a menée à bien. En 1864, M. Barbet de Jouy, voulant répandre les plus beaux objets confiés à cette époque à sa garde particulière, résolut de faire

NÉCROLOGIE.

graver les *Gemmes et Joyaux* exposés au I^{er} galerie d'Apollon. Pour rendre cette publication des objets qu'elle devait faire connaître, il s'adressa à Jacquemart dont le mérite lui était connu complètement à lui du soin de traduire le dessin signalait à son attention. Un semblable talent est plus que de la clairvoyance. L'événement prouva à tous les artistes de notre temps, Jules Jacquemart était capable de suffire à une semblable tâche. Il pénétra de toutes les particularités que présentèrent les objets qu'il était appelé à reproduire et, avant d'aller à l'œuvre, il fit de nombreux essais pour voir si lui serait possible de rendre avec une exactitude parfaite les matières précieuses, transparentes ou opaques, qui allaient tour à tour passer sous ses yeux. L'œuvre fut assurée que, conduite par lui, sa pointe saurait reproduire fidèlement les objets de haute curiosité qu'il lui furent soumis, il commença à dessiner les vases ou les armes qu'il aurait ensuite gravées sur le métal. Commencé en 1864, ce travail dura jusqu'en 1868. Pendant cet espace de quatre années, Jacquemart avait gravé, outre les soixante planches de *Gemmes et Joyaux*, quelques planches pour *Beaux-Arts*; on voit qu'il avait bien occupé son temps.

Lorsque l'on examine avec attention les gravures qui constituent l'ouvrage connu sous le nom de *Gemmes et Joyaux de la Couronne*, on demeure étonné de la souplesse qu'accuse à chaque instant le talent de Jacquemart; qu'il ait à exprimer l'agate ou le porphyre, le lapis-lazuli, le jaspé ou le cristal de roche, il en a en lui des ressources inconnues; à l'aide d'une pointe d'acier, avec un scrupuleusement exact et d'une pointe si fine, tantôt forte et traçant un large sillon, tantôt menue et traçant un large sillon, il rend si clairement aux yeux la matière dont est composée la gravure qu'il retrace; les couches de l'agate sont si distinctes, les cases multiples du porphyre,

lapis ne sont pas exprimées comme la transparence équivoque du jade, et la limpidité du cristal de roche est rendue avec une telle vérité que les deux côtés du vase ou de la coupe apparaissent aux regards comme dans la nature même. Ces effets si divers, si compliqués, sont obtenus à l'aide de moyens d'une simplicité extrême; l'artiste connaît si bien les ressources du dessin qu'il n'éprouve pas le besoin de surcharger ses planches de travaux multiples; un trait mis à sa vraie place, une ombre nettement accusée par quelques tailles juxtaposées, un contour ferme lorsqu'il s'agit d'une matière dure, souple au contraire si la matière est tendre, suffisent à rendre dans toute sa vérité la forme et l'aspect de l'objet qu'il s'agit de traduire; à un œil merveilleusement doué venaient se joindre une science et une habileté manuelle que, depuis Wenceslas Hollar, on n'avait rencontré chez aucun artiste. Jacquemart n'aurait-il signé que les planches qui ornent les *Gemmes et les Joyaux de la Couronne*, qu'il aurait le droit d'être rangé au nombre des maîtres et que son nom serait certain de ne pas périr?

Il ne nous appartient ici ni de dresser un inventaire de toutes les planches de Jacquemart, (1) ni de signaler à l'attention les moindres essais de ce travailleur infatigable; nous ne pouvons pas cependant omettre de rappeler qu'il fut chargé par un jeune Américain, M. J.-F. Loubat, de graver soixante-dix planches pour une histoire métallique de l'Amérique; que M. le comte de Nieuwerkerke s'adressa à lui lorsqu'il voulut faire graver les armes superbes qui composaient une partie de sa collection, et que le Directeur du Musée Métropolitain de New-York confia à Jacquemart le soin de graver, au fur et à mesure qu'il les acquerrait en Europe, les tableaux appelés à former ce Musée. Malgré ces travaux considérables qui

(1) M. Gonse a publié dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 2^e série, tomes XI, XII et XIII, un catalogue de l'œuvre de Jules Jacquemart.

NÉCROLOGIE.

La réalité des volumes, Jacquemart trouva toujours le temps de satisfaire quelques éditeurs empressés à son expérience et de fournir aux libraires qui se faisaient honneur de le compter parmi leur premier rang de leurs collaborateurs, quelques planches qui étaient appréciées comme elles le méritaient. Les premières eaux-fortes de Jacquemart avaient été publiées par M. Téchener, la dernière à laquelle il travailla parut paraître à la même librairie ; cet été, dans la complète possession de ses facultés, plein de courage et de vaillance, mais miné par la maladie terrible qui devait l'emporter, il terminait un portrait de Nicolas Rapin destiné à accompagner une édition des œuvres du poète actuel sous presse. Comme un gibier blessé qui vient se mourir là où il a été levé, Jacquemart devait finir sa carrière d'artiste là où il l'avait commencée ; il se sentait toujours à rentrer dans cette maison où ses débuts avaient été accueillis avec faveur, là où, pour la première fois, il avait deviné qu'il y avait en lui l'étoffe d'un véritable artiste.

Ce serait incomplètement faire connaître Jules Jacquemart que de ne le considérer que comme un graveur ; sa rare habileté ; à côté du graveur, il y a le peintre, le peintre est encore un maître. Quoique toute sa vie soit occupée d'aquarelle et que ses intimes aient toujours en longue date apprécié la singulière habileté avec laquelle le pinceau à la main, il consignait sur le papier ses impressions, le public, depuis quelques années seulement, a été appelé à connaître le talent d'aquarelliste de Jules Jacquemart. L'affreuse maladie qui vient de nous l'enlever traînait chaque année Jacquemart à aller passer une mauvaise saison à Menton ; il emportait bien dans sa valise ses instruments de graveur et quelques planches de cuivre, mais ce n'était pas pour se renfermer dans sa chambre qu'il quittait Paris et ses nombreux amis, pour respirer cet air tempéré qui donne l'espérance.

plus irrémédiablement atteints. Le meilleur du jour il le passait au bord de la mer, dans quelque villa amie ou sur la lisière d'un bois d'olivier qu'un ciel bleu couronnait et que le soleil éclairait de ses rayons bienfaisants. Là, assis sur son pliant, sa boîte d'aquarelle à ses côtés, son papier devant lui, il saisissait la nature sur le fait, l'étudiait avec amour et en fixait les aspects variés sur l'album qui ne le quittait jamais. Depuis trois ou quatre ans il rapportait avec lui de Menton un bagage nombreux qu'il montrait avec plaisir à ses amis, mais qu'il hésitait à exposer en public. Lorsque la Société des aquarellistes français fut constituée, Jacquemart fut un des premiers à qui l'on demanda de s'inscrire au nombre des membres fondateurs; il accepta avec empressement la proposition qui lui était faite et il ne tarda pas à être placé au premier rang des aquarellistes de notre temps. On admira avec raison la justesse de ses impressions, la sincérité de son pinceau, la sûreté de son dessin et le tact avec lequel il savait choisir les sites qu'il transportait sur son papier. En homme qui connaît ce à quoi est propre l'art auquel il se livre, il ne demanda pas à l'aquarelle plus qu'elle ne pouvait donner; il ne chercha pas à faire des tableaux sur le papier et bannit la gouache de ses études. L'aquarelle, sous peine de dégénérer dans un genre hybride, doit être un croquis à plusieurs tons, mais un croquis seulement; à la peinture à l'huile, il appartient d'en dire plus long et de pousser jusqu'au bout une idée ou une forme que l'artiste, avec quelques couleurs délayées dans l'eau, ne saurait complètement exprimer. Au milieu des œuvres si intéressantes exposées par les aquarellistes français depuis deux ans, les travaux de Jacquemart attiraient tout spécialement l'attention. A ce succès nous trouvons une explication toute naturelle: Non seulement Jacquemart était un nouveau venu dans ce monde et l'on était accoutumé à rencontrer dans les ouvrages signés de son nom des qualités d'un autre ordre, mais aussi, et surtout, il avait

LOUISE DE LORRAINE.

fait dire à l'aquarelle ce qu'elle doit dire uniquement e s'était, pour ainsi dire, volontairement isolé de ce jeune école où les talents abondent, mais dans laquelle on se sert trop souvent du papier comme on se servait de la toile, et de la gouache délayée dans de l'eau, comme de la couleur mêlée à l'huile grasse.

Nous avons donc eu bien raison de dire en commençant que l'art français avait fait une grande perte le jour de mort de Jacquemart. Un artiste qui sait dans toutes branches de l'art se montrer supérieur, dont le talent assez souple pour se plier aux différents genres qu'il aborde, celui-là est un homme rare et ceux qui ont des intérêts de l'art doivent honorer sa mémoire et donner en exemple aux générations nouvelles.

GEORGES DUPLESSIS.

LOUISE DE LORRAINE

REINE DE FRANCE

(1553-1601)

CHAPITRE III (1)

LA REINE

(1575-1589)

Le roi amoureux de la reine. — Influence de Louise — Elévation de ses parents. — Fêtes. — Mariage du duc de Mercœur avec Mademoiselle de Margues. — Infidélités du roi. — Duplicité de la reine mère. — La belle Châteauneuf. — Le comte de Salm. — Renvoi de Madame de Champi. — In

(1) Voir : *Bulletin du Bibliophile*, pages 377 et suivantes

lence de la maîtresse du roi qui la chasse. — Processions. — Princes et princesses de la maison de Lorraine à la cour de France en 1575 et années suivantes. — Caractère de la reine. — Sa piété, sa modestie. — La reine aux Etats de Blois en 1576. — Son aversion pour la médisance. — Les lanternes de la Vierge et de Saint-Nicolas. — Nicolas Houel et la maison de Charité chrestienne. — Leçon donnée à la femme d'un président. — Débauche d'ajustements à la cour. — Insolence de Saint-Luc. — La terre d'Ollainville. — Pèlerinages pour conjurer la stérilité de la reine. — Causes de cette stérilité. — Voyage aux eaux de Bourbon. — Proposition infâme. — La ligue. — Quel sera l'héritier de la couronne? Espoir de postérité. — Louise intercède en faveur de François de Rosières. — Mariage de sa sœur Marguerite de Vaudémont, avec Anne de Joyeuse. — Le ballet de la reine. — Mort du duc d'Anjou. — La Ligue. — Les prétendants au trône. — Le jeune marquis de Pont. — Exécution de Marie Stuart. — Bataille de Coutras. — Assassinat d'Henri de Guise et de son frère à Blois. — Mort de Catherine de Médicis. — Mariage de Christine de Lorraine avec le grand duc de Toscane. — La reine à Chenonceaux.

Quel allait être, quel fut le rôle de la princesse de Lorraine, reine de France à vingt-deux ans (1)? Elle était belle, le roi en était amoureux; aussi fut-il pendant quelque temps plutôt amant qu'époux. La reine-mère en prit de l'ombrage, et tout porte à croire qu'après avoir laissé aux premiers transports de l'amour le temps de s'amortir, elle

(1) Et non dix-neuf, comme l'indique à tort Dreux du Radier.

LOUISE DE LORRAINE.

chercha les moyens de reprendre son empire qu'elle idolâtrait (1). Elle ne fit rien pour armer son peuple à la société de ses anciens compagnons. En le laissant sous leur influence, elle paralysa la reine.

Toutefois, dans les premiers mois du mai fut toute-puissante. Elle obtint pour sa famille ce qu'elle voulut. Le droit de battre monnaie dans le duché de Lorraine, déjà accordé aux ducs de Lorraine de Charles IX, mais non enregistré au Parlement, fut proclamé de nouveau le 27 août 1575 à la vive résistance du Parlement qui fut vaincu. Le Parlement de justice tenu par le roi en personne (2). Elle fit disposer librement de tous ses biens en faveur de Philippe-Emmanuel et des enfants de la troisième femme de son père. — Ce dernier fut reconnu duc et pair de France le 8 mars 1576 par arrêt du Parlement confirmatif de l'érection faite en décembre 1575. Le 12 juillet 1575, elle avait fait épouser à son fils le marquis de Nomeny, une riche héritière de la Penthièvre qui avait, en cette qualité, des prétentions sur le duché de Bretagne. Elle les fit valoir, mais vainement à la mort de Henri III. C'était Marie de Luxembourg-Martignes. La duchesse de Mercœur n'eut d'autre enfant que le duc de Mercœur en 1589. Son premier né fut un fils qui vécut un an, puis elle eut une fille, Françoise de Mercœur, dont le mariage joua un grand rôle au XVII^e siècle (4).

(1) « D'affection, de devoir, d'espérance et de crainte, elle l'embrassait, *Mémoires*, éd. Michaud et Poujoulat, p. 414.

(2) L'Estoile, édition Jouanet, t. I^{er}, p. 87.

(3) Philippe-Emmanuel de Lorraine, marquis de Nomeny, après la mort de son père, était l'aîné des enfants du second lit.

(4) Françoise de Mercœur épousa, en 1609, César de Vendôme, fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrée. Elle fut la mère du duc de Vendôme (des Halles) et aïeule du grand duc de Vendôme, si maltraité

Une autre alliance fut cherchée et trouvée dans la famille de Luxembourg pour une fille de la branche cadette de Guise. Diane de Lorraine-Aumale épousa François de Luxembourg, qui fut créé en 1576 et en 1581 duc de Piney, pair de France et prince de Tingry (1).

Les dignités de l'église étaient également recherchées et obtenues pour les frères de la reine. — Charles de Vaudémont, fils de la troisième femme de son père, cardinal en 1578, cumula les évêchés de Toul et de Verdun. — Son cousin Charles, fils du duc Charles III, pourvu de l'évêché de Metz, en 1578, devint plus tard cardinal. — Elle avait réussi à faire nommer évêque de Toul son jeune

— Lors des fiançailles de César avec la fille de Mercœur, en 1598, la reine Louise, alors douairière, donna aux jeunes fiancés le château de Chenonceaux dont elle se réserva l'usufruit.

(1) Claude de Lorraine, duc d'Aumale, frère de François le Balafre, avait épousé, en 1547, Louise de Brezé, fille du comte de Maulevrier et de Diane de Poytiers. Au nombre des douze enfants issus de ce mariage se trouvait Diane de Lorraine, née en 1558. A défaut d'un mari issu d'une maison souveraine, on chercha pour elle un gentilhomme d'une race illustre. Le choix tomba sur François de Luxembourg, second fils d'Antoine de Luxembourg, comte de Brienne, deuxième du nom. Sans doute, cette alliance était inférieure à celle qu'avait contractée en 1550 la sœur aînée de Diane qui avait épousé Nicolas de Vaudémont et était ainsi devenue la belle-mère de la reine. La situation du futur de Diane fut relevée par un édit de septembre 1576 qui érigea en duché-pairie la terre de Piney en faveur de François de Luxembourg; il reçut en outre le titre de prince de Tingry. Le mariage s'accomplit le 15 novembre 1576 (Anselme, t. III, p. 731). — Plus tard, le prince de Tingry qui, sous le nom de Brienne, avait failli épouser la reine Louise, devint le mari de sa sœur Marguerite de Lorraine, veuve d'Anne de Joyeuse tué à Coutras.

La pairie et le duché étaient transmissibles même aux fillés. Au XVII^e siècle, le duché-pairie tomba plusieurs fois en quenouille, et les filles titulaires le transmirent à leurs maris. Ces transmissions, plus ou moins régulières, donnaient lieu à un long procès de préséance dont Saint-Simon a rendu un compte détaillé. Ce fut à cette occasion que le grand Racine écrivit pour le duc de Luxembourg un factum imprimé en 1694 et qui a été reproduit au tome V de l'édition Hachette, 1868. La question litigieuse était celle de savoir si le duc de Luxembourg devait prendre rang à compter de 1581 ou de 1661, date de la nouvelle érection. Le procès ne fut définitivement jugé qu'en 1711, après la mort du duc de Luxembourg. Les détails relatifs à cette affaire se trouvent au tome V de l'édition de Racine publiée chez Hachette.

LOUISE DE LORRAINE.

frère Antoine, âgé de douze ans ; mais son élection pas confirmée par le pape. — Enfin, le dernier frères, Erric, né en 1576, devait être pourvu de l' de Toul. Pour lui réserver ce siège, elle fit nommer, tement par le pape, Christophe de la Vallée, préce du jeune prince, contrairement aux vœux du chapit prêlat devait céder la place au frère de la reine, lo serait en âge. Ce projet ne se réalisa pas, et Erric fi tard évêque de Verdun. Il tenta vainement de s nommer cardinal en 1608. — On voit que l'abus c fluences a existé de tout temps.

Presque toute l'année 1575 se passa en fêtes pari quelles on doit noter celle qui fut donnée le 12 j l'occasion du mariage du frère de la reine avec Mac selle de Martigues. Ce frère devint, dans la su fameux duc de Mercœur. Les fêtes furent brillantes y dansa tout le long du jour (L'Estoile). Du res actes de dévotion alternaient avec les fêtes. Le ro reine, au lendemain d'un bal, visitaient les églis chapelles, les oratoires, les paradis, en habits très si roulant entre leurs doigts les grains d'énormes rosair fit sur eux une infinité de pasquils.

La vérité était que le roi et ses mignons, quand il laient pas aux processions avec la reine, étaient san entourés de femmes. Henri III, dit M. Forneron, : vouloir se changer en femme lui-même et se mont prégné de parfums, les cheveux bouclés, les oreilles gées d'anneaux et de pendants (1) ; le cou garn double collier d'or et d'ambre (2) ; et encadré dar fraise que forment quinze lez de linon superposés et d'un tiers d'aune ; il invente un empois spécial pour à sa fraise la roideur suffisante (3), ce qui fait di

(1) Giovanni Michieli, *Relax. ven.*, trad. par M. Baschet, p. 369. aussi tous les portraits peints et gravés.

(2) Morosini, *ibid.*

(3) Quicherat, *Costume en France*.

écoliers, tous partisans des Guises : « A la fraise on reconnaît le veau ! » Il porte un busc de femme, un corps de satin noir coupé à l'espagnole, des manchons gaufrés de satin blanc et des manches pendantes jusqu'aux pieds. Ces détails de costume sont fournis par d'Aubigné (1), lequel termine le portrait de cet efféminé par ces vers célèbres :

*Si qu'au premier abord, chacun estoit en peine
S'il voioit un Roy femme ou bien un homme Royne.*

La reine devint enceinte après six semaines de mariage. C'est, du moins, ce qu'atteste l'historien Mathieu ; mais la véracité de ce fait est combattue par plusieurs auteurs (2) suivant lesquels le roi était atteint depuis son séjour à Venise d'une impuissance absolue, suite de ses débauches dans cette ville (3). L'absence d'héritier provenait-elle de l'impuissance du roi ou d'une fausse couche de la reine ? C'est un point qui ne sera jamais bien éclairci. Quoi qu'il en soit, la stérilité de la reine fut certainement la cause principale du refroidissement de son mari.

Il y eut d'ailleurs dans ce ménage royal bien des intermittences de jours heureux et malheureux. Tantôt le roi, entraîné par ses passions, négligeait complètement la reine, et l'épouse délaissée hésitait à se plaindre. Tantôt Henri,

(1) *Les Tragiques*, éd. de M. Ch. Read, Paris, Jouaust, 1872, in-8.

(2) Les motifs de douter sont résumés dans un ouvrage du comte Rœderer, publié pour la première fois en 1830, sous le voile de l'anonyme, et qui est intitulé : *Le Budget de Henri III*, in-8 ; voy. p. 289 et suiv.

(3) « Il trouva à Venise, dit Mezerai, les dames et les courtisanes même aussi divertissantes que belles ; mais quelqu'une lui fut trop prodigue d'une faveur qu'il se repentit toute sa vie d'avoir acceptée. » (*Abrégé chron.*, t. V, p. 192 de l'éd. d'Amst., 1688). — Et encore : « Loin de se fortifier, le roi s'affaiblissait de plus en plus... Depuis la mort de la princesse de Condé, il avait eu peu d'attachement pour les femmes, et son aventure de Venise lui avait donné un autre penchant (*Id.*, *ibid.*, p. 251). — Le grave Péréfixe lui-même, presque contemporain, dit « qu'on savait trop bien que le roi (Henri III) était incapable d'avoir des enfants, à cause d'un mal incurable qu'il avait contracté à Venise, à son retour de Pologne (*Hist. de Henry le Grand*, Elzev., 1664, p. 63). V. aussi Daniel, *Hist. de France*, XI, p. 181.

épuisé de plaisirs, torturé de remords, cédait aux fantômes qui l'obsédaient. Il revenait alors à sa chère Louise. Pendant les trop courts instants où il faisait pénitence, le d'bauché se transformait et donnait dans des excès contraire. Non seulement il redevenait un vrai mari, mais il cherchait l'expiation de ses fautes dans l'exagération ridicule de ses pénitences publiques. Il suivait les processions avec plus d'ardeur que jamais ; il allait même jusqu'à pratiquer sur sa personne des flagellations sanglantes. L'ordre de saint Dominique avait mis à la mode, en Espagne, cette ostentation du repentir, et, malgré les Jésuites, l'usage s'en était introduit en France depuis plusieurs années. La célèbre compagnie n'avait pas alors l'influence qu'elle acquit vers la fin du siècle. Ce fut seulement sous Henri I que les processions de flagellants furent remplacées par des pénitences moins rudes ; mais, du temps de Henri III qu'elles favorisait, elles faisaient fureur. Le royal pénitent, après être consciencieusement flagellé, se trouvait en repos avec sa conscience. Il pouvait bientôt après courir à de nouveaux plaisirs, sans se préoccuper de la tristesse de la reine.

Toutefois, le discrédit de Louise fut assez lent à se produire. Si Henri eut des retours de tendresse, il ne se piqua jamais de fidélité conjugale. Son affection pour la reine ne l'empêchait pas de servir d'autres femmes. Il retourna volontiers vers celles qu'il avait connues avant son mariage. Dès 1572, il avait eu des relations intimes avec une fille d'honneur de sa mère, Renée de Rieux de Châteauneuf (1). Ces relations, interrompues par le séjour du roi en Pologne, se renouèrent peut-être à Lyon avant le mariage, et, dans tous les cas, certainement plus tard. Peu de mois après le retour de la cour à Paris, la belle Châteauneuf, comme on l'appelait, joua le rôle d'une maîtresse déclarée, entrant en lutte ouverte avec sa souveraine. C

(1) Mézeray. *Abbrégé chron.*, p. 157. — Forneron, *Les Ducs de Guise*, t. p. 128.

therine de Médicis, qui avait l'œil à tout, pensa que le moment était venu de combattre et de détruire l'influence de sa belle-fille. Elle imagina dans ce but, avec la complicité de du Guast, une combinaison digne de son diabolique génie. Connaissant à merveille les intrigues amoureuses du roi, soit avec la belle Châteauneuf, soit avec d'autres femmes, elle obligea le confesseur de sa belle-fille à lui représenter qu'elle ne devait pas fermer les yeux sur les écarts du roi, et que, quand même son cœur n'y serait pas intéressé, il suffisait que sa conscience et la religion le fussent pour qu'elle s'opposât, autant qu'il était en elle, aux liaisons criminelles de son époux. Ce confesseur était-il celui que Malet disait avoir été *trié sur le volet*? (1). Nous ne déciderons pas si le confesseur de Louise eut tort ou raison de déférer au désir de la reine-mère. En tout cas, il est certain que son conseil fut suivi, et il était facile de prévoir que le roi ne supporterait pas de semblables remontrances de la part d'une femme à laquelle il croyait avoir fait trop d'honneur en l'élevant jusqu'à lui. Louise ayant donné dans le piège, et le roi s'en étant plaint à sa mère, cette dernière joua l'indignation en disant que les plaintes de cette petite fille de Lorraine étaient, sinon une injure à l'égard de la reine-mère, du moins une critique inconvenante de la conduite si sage de la femme de Henri II avec Diane de Poytiers. Toute la cour ne savait-elle pas que cette maîtresse déclarée était restée l'amie de la reine, qu'elle élevait ses enfants, et que Catherine acceptait ses soins quand elle était en couches (2)? En outre, l'exemple de la veuve de Charles IX ne devait-il pas servir à sa belle-sœur? La fille des Césars, qui valait bien celle d'un cadet

(1) *L'Œconomie spirituelle*... Paris, 1619, in-4, p. 176. — Suivant Dreux du Radier ce confesseur était le jésuite Berangreville ou Bellengreville. Nous n'avons pas trouvé la confirmation de ce fait dans les documents contemporains.

(2) Ce point est aujourd'hui hors de doute. — V. M. Guiffrey, *Préface des Lettres inédites de Dianne de Poytiers*, Paris, V^e Renouard, 1866, in-8, p. 67 et suiv.

LOUISE DE LORRAINE.

de Lorraine, n'avait-elle pas subi sans se plaindre tère officiel de Marie Touchet, maîtresse en titre avant son mariage? N'avait-elle pas continué d jusqu'à la mort du roi son amant? Un fils, au quement reconnu, n'était-il pas élevé, aux yeux d la cour, comme issu du sang royal (1)? La suscep de la reine n'était-elle pas injurieuse pour la d d'Angoulême, sœur naturelle du roi, qui l'aimait ment? Quant à Henri III, il devait nécessairement très étrange qu'une reine se permît d'être jalou traditions de la monarchie n'admettaient pas qu'il être ainsi, puisque ses prédécesseurs avaient, depui temps, fait consacrer le droit des rois à l'adultère.

Ce n'était pas assez d'exciter la colère et l'amour du roi; on voulut encore, quoique bien à tort, lui de la jalousie. A l'instigation de Catherine de Méd Guast fit entendre à Henri que, sans doute, la rein la vertu même, mais qu'elle conservait près d'elle t taine dame de Champi, son ancienne gouvernante raine, à laquelle elle accordait toute sa confiance et donnait de mauvais conseils (2). On alla jusqu'à pe au roi qu'il devait prendre ombrage de la présen cour du comte de Salm qui avait prétendu à la n la reine (3). Elle avait revu ce jeune prince depuis :

(1) Charles de Valois, fils de Marie Touchet; il devint grand France.

(2) Suivant Brantôme, éd. Buchon, t. II, p. 356, le renvoi de M Champi eut lieu dix jours après le mariage, ce qui serait odieux : « après, dit-il, il lui osta ses filles de chambre et damoiselles, qui avo jours esté avecques elles et nourries d'elle estant fille qu'elle regrette piequeure lui en fut grande au cœur, surtout pour Mademoiselle d (Champi) une très-belle et fort honneste damoiselle et qui ne devoi bannie de la compagnie de sa maistresse et de la cour. »

(3) Le prince de Salm n'était pas le seul des prétendants dont le n roi avait ruiné les espérances. Louise avait aussi été recherchée par François de Brienne, cadet de la maison de Luxembourg qui devin suite, la souche des Luxembourg-Piney et prince de Tingry. Henri I

mariage, elle lui avait parlé; elle était triste, sans doute parce qu'elle regrettait la perte d'un amant qu'elle ne trouvait pas compensée par le gain d'une couronne.

Il n'en fallait pas davantage pour exciter la colère du roi. Il exigea brutalement le renvoi de Madame de Champi, sans avoir aucun égard aux prières et aux larmes de la reine. Il fit même renvoyer les deux filles de chambre élevées avec Louise, depuis son enfance (1), et lui imposa les services de Renée de Châteauneuf. Catherine était arrivée à ses fins; elle applaudit à la fermeté de son fils, et personne ne prit le parti de la pauvre reine. Elle avait perdu sa plus puissante protectrice, la seule qui aurait pu avoir quelque influence sur le roi. Claude de France, duchesse de Lorraine, était morte à Nancy, le 25 février 1575, peu de jours après le mariage de son frère avec sa cousine.

Satisfaite de cette victoire, et certaine désormais de dominer son fils, Catherine ne s'opposa pas à ce que la reine reçût une éclatante réparation dans une circonstance où l'insolence de la favorite, accrue par de premiers succès, avait dépassé toutes les bornes. La Châteauneuf avait eu l'audace de paraître à un bal en costume royal exactement semblable à celui de sa souveraine. Ici, ce n'était pas seu-

rait pas les prétentions de Brienne à la main de sa femme. Le surlendemain de ses noces, il lui avait dit : « Mon cousin, j'ai épousé votre maîtresse, il faut que vous épousiez *la mienne*. » (L'Estoile, éd. Jouaust, p. 51.) Le roi désignait ainsi la belle Châteauneuf. L'échange eût été fort inégal. Brienne, déjà fort mécontent de son mariage manqué, ne se souciait pas d'épouser une fille perdue. Aussi s'empressa-t-il de se sauver pour échapper à ce mariage. Voilà comment la Châteauneuf ne fut ni comtesse de Brienne, ni princesse de Tingry. Brantôme raconte qu'elle épousa, dans la suite, un Italien Antoinetti, qu'elle égorga de sa propre main en 1577, ce qui ne l'empêcha pas de se remarier avec Alloviti, baron de Castellane. — Voy. sur Renée de Rieux (la belle Châteauneuf) Dreux du Radier, t. V, p. 96, et M. Forneron, *Les Ducs de Guise*, t. II, p. 207 et suiv. — Quant à Brienne, il se réconcilia avec Henry III, et la reine lui fit épouser Diane d'Aumale, sa parente. Plus tard, il épousa la sœur de la reine.

(1) Elles se nommaient Pierotte et Musette. M. Forneron, *Les Ducs de Guise*, t. II, p. 208.

lement l'épouse qui était offensée, il y avait un outrage éclatant et public à la majesté royale. Précisément parce que le roi avait proclamé et maintenu son droit de souverain, lorsque la reine s'était permis des remontrances à l'occasion des offenses secrètes de sa maîtresse, il ne pouvait supporter une offense publique. Catherine se joignit belle-fille pour exciter la colère du roi qui d'ailleurs peut-être las de la dame. Ce qu'il y a de certain, qu'elle reçut l'ordre de ne plus paraître à la cour. À ce moment le roi cessa toute relation avec elle, et l'histoire ne parle plus de cette femme que pour raconter la fin tragique de son premier mari qu'elle poignarda de sa propre main, ce qui ne l'empêcha pas d'en trouver un second.

Quant à Louise, la disgrâce de la favorite lui imprima un peu. Depuis son abandon, elle dut jeter souvent ses regards en arrière, et penser au bonheur qu'elle avait eu en devenant reine de France. Le souvenir du comte de Salm, dont elle avait été aimée, se présenta plus d'une fois à son esprit. Ses malheurs avaient commencé ; elle ne pouvait retenir ses larmes. On en voit pour ainsi dire la trace sur un des plus rares et des plus anciens de ses portraits gravés : celui qui a été reproduit par Léonard Gaultier d'après un anonyme et au bas duquel se trouvent quelques vers. Ce n'est plus l'heureuse jeune femme si belle, si gracieuse, dont les traits sont vivants dans les deux portraits en crayons dont M. Niel a donné des *fac-simile*. Elle est encore, mais on voit qu'elle a pleuré. Même dans la gravure, on sent en la regardant avec attention que l'écoulement des larmes a terni l'éclat de ses beaux yeux.

Le règne de la reine délaissée est fini. Celui des Mignons va commencer.

Les costumes efféminés adoptés par le roi et par ses favoris prêtent singulièrement aux accusations qu'une tradition constante inflige à Henri III et à ses compagnons de débauche. L'Estoile les a dépeints au vrai, ainsi qu'il suit : « Le nom de *Mignons* commença en ce ten

(1576) à trotter par la bouche du peuple, auquel ils estoient fort odieux, tant pour leur façon de faire qui estoient badines et hautaines, que pour leurs fards et accoustremens efféminés et impudiques, mais surtout pour les dons immenses et libéralités que leur faisoit le roy, que le peuple avoit opinion estre la cause de leur (sa) ruine. — Ces beaux Mignons portoient leurs cheveux longuets, frisés et refrisés par artifices, remontant par-dessus leurs petits bonnets de velours, comme font les femmes débauchées (1), et leurs fraises de chemises de toiles d'atour empezées et longues d'un demi-pied, de façon qu'à voir leur teste au-dessus de leur fraize, il sembloit que ce fust le chef de Saint-Jean dans un plat. Le reste de leurs abhillemens faits de mesme : leurs exercices estoient de jouer, blasphémer, sauter, danser, volter, quereller et paillarder, et suivre le roy partout et en toutes compagnies ; ne faire, ne rien dire que pour lui plaire ; peu soucieux, en effet, de Dieu et de la vertu, se contentans d'estre en la bonne grâce de leur maistre qu'ils craignoient et honnoroient plus que Dieu. Ce qui donna subject au poème suivant qui fut semé en ce temps, à Paris, et divulgué partout, sous ce titre :

» LES VERTUS ET PROPRIÉTÉS DES MIGNONS (2). »

(1) Le texte est beaucoup plus énergique ; on ne peut en reproduire que le sens.

(2) L'Estoile, éd. Jouaust, t. I^{er}, p. 142 et suiv. — Les vers du *Poème* sont moins bons que la prose de l'auteur du « *Registre-Journal*. » — Les mss. Dupuy (Bibl. nat.) contiennent de nombreuses pièces où sont racontées plusieurs scènes des débauches royales. (V. notamment le t. DCLXI de la collection, p. 11 et 14.) Il y a tout lieu de croire que Fénelon avait lu ces mémoires lorsqu'il composa ses *Dialogues des morts*. Voici les paroles qu'il place dans la bouche de la duchesse de Montpensier s'adressant à Henri III : « D'un côté faire des confréries, des vœux, des pèlerinages, des oratoires ; vivre avec des feullants, des minimes, des Hiéronymitains qu'on fait venir d'Espagne ; et de l'autre passer sa vie avec ses infâmes Mignons ; découper, coller des images et se jeter en même temps dans les curiosités de la magie, dans l'impiété et dans la politique de Machiavel ; enfin, courir la bague en femme, faire des repas avec vos Mignons où vous étiez servi par des femmes nues et déchevelées ; puis faire le dévot et

La pièce se compose de quinze strophes. Voici le commencement de la VIII^e :

*Je n'ose dire que le fard
Leur est plus commun qu'à la femme ;
J'aurois peur d'en recevoir blâme,
Et qu'entr'eux ils pratiquent l'art
De l'impudique Ganimède.*

Il est certain que les Mignons partageaient avec la reine-mère toute la faveur du roi et que Louise perdit peu à peu toute influence. Du reste, elle n'en eut jamais que pour favoriser sa famille. Son action sur les affaires était nulle. C'était une reine d'apparat.

Telle était la situation de la reine une année après son mariage. Outragée et délaissée, elle n'en conserva pas moins une vive affection pour son indigne époux dont il ne nous appartient pas de rappeler ici les turpitudes (1). Il est vraisemblable, au surplus, qu'elle n'en connut pas toute l'étendue. Ce qui est certain, c'est que les vices du roi n'eurent aucune influence sur la conduite de la reine. Elle l'accompagnait aux processions dont il avait la passion ; elle croyait à la bonne foi des ligueurs. Toutefois, elle n'eut aucune part aux conspirations, non plus qu'aux mesures prises contre les membres de sa famille dont l'ambition sans cesse grandissante alla jusqu'à tenter de détrôner le dernier des Valois.

Nous aurons à parler de la guerre sourde, puis ouver-

chercher partout des ermitages ; quelle disproportion ! » — On peut citer Fénelon. Quant aux Mémoires de la collection Dupuy qui se rapportent aux mœurs de Henri III, ils contiennent des détails d'une crudité révoltante.

(1) On en trouve les détails dans un livre très curieux publié en 1830, sous le voile de l'anonyme, et dont l'auteur est le comte Rœderer. L'édition originale a pour titre : *Le Budget de Henri III*, et forme le troisième volume du *Théâtre historique* de l'auteur. — Des critiques récents ont révoqué en doute la réalité du vice infâme attribué par les pamphlets à Henri III. Voir notamment M. Forneron, *Les Ducs de Guise*, t. II, p. 261 et suiv. — Quant aux débauches du roi avec les femmes, elles sont incontestables.

tement déclarée, que certains parents de la reine firent à Henri III. Pour comprendre la suite des événements qui vont se dérouler, il est nécessaire d'indiquer ici quels étaient les princes et les princesses de la famille de Lorraine qui se trouvaient à la cour de France après le mariage de la reine.

Son père et sa belle-mère vivaient encore. Ils se partageaient entre la cour de France et celle de Lorraine. Nicolas de Vaudémont, second fils du duc Antoine de Lorraine et de Renée de Bourbon-Montpensier, avait assisté au mariage de sa fille en 1575. Son gendre le fit duc de Mercœur et pair de France le 8 mars 1576. Il mourut le 24 janvier 1577, sans avoir joué aucun rôle depuis le mariage de sa fille.

La troisième femme de Nicolas de Vaudémont, fille de Claude, duc d'Aumale, et de Louise de Brezé (1) était la sœur du duc et du chevalier d'Aumale qui furent célèbres pendant la Ligue. C'était cette belle-mère si rude à la pauvre Louise avant son mariage, mais qui lui fut très attachée depuis. Elle lui survécut et ne mourut qu'en 1606.

Les frères et les sœurs de la reine étaient tous moins âgés qu'elle. Son frère Philippe-Emmanuel duc de Mercœur, encore jeune, se trouvait fort éloigné du moment où il serait appelé à jouer dans la Ligue un rôle assez considérable. Rien ne faisait pressentir qu'il deviendrait l'adversaire des rois Henri III et Henri IV. Pendant sa jeunesse, le crédit de sa sœur lui ouvrit le chemin des honneurs et des grâces. Depuis, il se prononça contre la cour et en faveur des Guises. Né en 1558, il mourut le 19 février 1602, réconcilié avec Henri IV, mais toujours mécontent.

Outre Philippe de Mercœur qui devint, après la mort

(1) Louise de Brezé était fille du comte de Maulevrier et de la fameuse Diane de Poytiers.

LOUISE DE LORRAINE.

de son père, le chef de la famille, la reine avait plusieurs autres frères, presque tous ligueurs; mais qui, par le crédit de la reine, n'en parvinrent pas moins aux plus hautes dignités. Charles, dit le cardinal de Vaudémont, reçut le pourpre en 1578 (1); il mourut en 1587 évêque de Toul et de Verdun. Lorsqu'il fut promu à l'évêché de Verdun en 1554, sa sœur écrivit, avec l'agrément du roi, aux chanoines de Toul pour les prier de nommer son frère Antoine, âgé de douze ans (2). Le chapitre y consentit, et le pape Grégoire XII refusa de ratifier l'élection, et les deux évêchés de Toul et de Verdun furent possédés par Charles, cardinal de Vaudémont. Antoine mourut quelque temps après.

Erric, le dernier des frères de Louise, qui succéda Charles comme évêque de Verdun en 1593, resta fidèle à Henri III et à Henri IV.

Il n'en fut pas de même de deux autres frères : François marquis de Chaussins, du second lit, et Henri de Chaliguy, du troisième lit, tous deux francs ligueurs et ne firent aucun accommodement avec la cour. François mourut en 1592, en pleine Ligue, et fut inhumé dans la chapelle de la Vierge, à l'église du Temple, à Paris. Quoiqu'il fût mort lors des états de la Ligue, les auteurs du *Satyre Menippée* le supposèrent vivant. Pierre Leroy, dans le premier canevas, l'appelle de son vrai nom, le marquis de Chaussins, et il fait déclarer par le cardinal de Pellevé à la fin de son discours, qu'il le préfère à tous les autres candidats au trône (3). Il savait parfaitement, comme

(1) Et non en 1572, comme le dit Henriquez.

(2) La lettre de la reine, en date du 6 février 1585, a été reproduite par P. Benoit Picart, *Hist. des év. de Toul*, p. 660.

(3) V. le texte primitif de la *Satyre Menippée*, publié par M. Ch. F. Paris, Jonaud, 1878, in-12. Ce fut seulement dans les éditions beaucoup plus amples de 1574 et années suivantes qu'on changea le marquis de Chaussins en *marquis des Chaussins*, plaisanterie d'un goût douteux et qui n'ajoute rien à la fine ironie de P. Leroy. — Sur la question de savoir si le texte primitif

le monde, que ce prince était mort depuis deux ans. Néanmoins il vote pour cet obscur défunt, et c'est là qu'est le sel.

Chaussins était mort sans postérité. Quant à Chaligny, il se maria avec Claude de Mouy, veuve de Georges de Joyeuse. Il mourut en 1601, quelque temps après sa sœur Louise, en laissant des fils qui continuèrent sa postérité.

Des deux sœurs de la reine, la seule dont l'histoire ait gardé le souvenir fut Marguerite, fille du second lit, qui épousa, en 1581, Anne, duc de Joyeuse, favori de Henri III. Après la mort de son mari, tué à Coutras en 1587, elle épousa le prince de Tingry qui combattit la Ligue et mourut en 1613. Née en 1564, Marguerite survécut à son mari et à sa sœur. Elle mourut en 1625 sans postérité.

Son autre sœur, Louise, fille du troisième lit, n'est connue que par le joli portrait dû au burin de Thomas de Leu. Elle n'a jamais été mariée, quoiqu'elle fût plus belle que Marguerite son aînée ; mais elle était trop jeune, du vivant de Henri III, pour qu'on songeât à la marier. Elle était née en 1575. On ignore la date de sa mort.

Outre ces princesses de la maison de Vaudémont-Mercœur, il y en avait une autre, plus âgée que la jeune Louise de Mercœur. C'était une fille du duc de Lorraine Charles III. Née en 1565, elle avait dix ans lors de la mort de sa mère. Elle fut recueillie par sa grand'mère, Catherine de Médicis, et mariée après la mort de cette dernière à Ferdinand de Médicis, grand duc de Toscane. Elle mourut en 1637.

Tels étaient les membres de la branche aînée de Lorraine qui se trouvaient, pour la plupart, à Paris lors du mariage de la reine. Ceux de la branche cadette de Guise étaient nombreux et appelés à jouer des rôles beaucoup plus importants.

la *Satyre Ménippée* a été imprimé en 1573, Voy. notre dissertation, *Bull. du Bibliophile*, 1879, p. 21 et suiv.

C'était d'abord Henri de Guise, chef de la famille, tué à Blois en 1588, avec le cardinal Louis, son frère. Ils étaient, ainsi que leur frère le duc de Mayenne, fils de François de Guise, assassiné par Poltrot, et dont la veuve, remariée au duc de Nemours, joua un grand rôle sous les rois Henri III et Henri IV.

Non moins fameuse fut Catherine de Montpensier, fille de François de Guise, qui adorait ses frères et détestait également les Valois et les Bourbons. On l'appelait la princesse boiteuse de la Ligue. Née en 1552, elle mourut en 1596.

Venait ensuite la branche d'Aumale. Les deux frères de la belle-mère de la reine, Catherine d'Aumale, étaient : 1^o Charles d'Aumale, fameux ligueur, le seul de la famille de Guise qui refusa de se réconcilier avec Henri IV, après son abjuration ; il mourut à Bruxelles ; 2^o Claude Chevalier d'Aumale, tué à Saint-Denis, lors du siège de Paris en 1591.

Nous parlerons seulement pour mémoire du vieux cardinal Louis, qui avait marié la reine. Il était frère du grand cardinal Charles. Il mourut peu de temps après lui en 1578. On l'a quelquefois confondu avec son neveu Louis, assassiné à Blois en même temps que son frère Henri. Le vieux cardinal Louis, frère de Charles, avait été surnommé le *Cardinal des bouteilles*.

Enfin la dernière branche de Guise était représentée par Charles d'Elbeuf, né en 1596 et mort en 1605.

Si plusieurs membres de la famille de Lorraine furent les ennemis de Henri III, leur animosité ne s'étendit pas jusqu'à la reine. Du moins on n'en trouve aucune trace dans l'histoire. Il n'y a d'exception qu'à l'égard de Catherine de Montpensier qui ne pardonna pas à Louise d'avoir vengé sur le prieur des Jacobins l'assassinat de son mari.

Qui donc, au surplus, aurait pu songer à être l'ennemi de la reine ? N'était-elle pas le modèle de toutes les vertus (1) ?

(1) Brantôme, lui-même, n'a que des éloges pour la femme de Henri III :

Sans doute elle n'avait jamais eu la prétention d'être une profonde politique comme la mère du roi ; mais, en ne se mêlant pas du gouvernement, elle resta dans son rôle de femme. C'est ce qui fait sa gloire, et son nom respecté, béni par les contemporains, n'occupe-t-il pas dans l'histoire une place, modeste sans doute, mais meilleure que celle de Catherine de Médicis ? Chose remarquable, au milieu du dévergondage de pièces satyriques qui inondèrent Paris à la fin du xvi^e siècle, aucune calomnie, aucun trait méchant ne vint atteindre la douce, l'aimable Louise de Vaudémont.

Lui reprochera-t-on de n'avoir pas tenté de ramener son époux ? Mais ne sait-on pas qu'elle l'essaya vainement au commencement de son mariage. Elle dut se soumettre comme se soumirent plus tard la femme de Louis XIV et celle de Louis XV qui furent, ainsi que Louise, des Griselidis couronnées. Se taire et prier, l'épouse trahie n'a rien autre chose à faire. C'est le rôle d'une femme ; c'est surtout celui d'une reine.

Toutefois, les infidélités du roi n'étaient pas le principal chagrin de Louise. Le plus poignant de tous était de ne pas donner d'héritier de la couronne. Dans sa piété sincère, elle ne négligea aucun pèlerinage, aucune pratique de dévotion. Ses vœux ne furent pas exaucés.

La piété de la reine était grande ; excessive peut-être, au point de lui faire approuver les crimes politiques commis au nom de la religion, et de chérir l'un des principaux auteurs de la Saint-Barthélemy. Aussi fut-elle ravie de voir le roi se déclarer le chef de la Ligue. Suivant en cela les

« On peut, dit-il, et doit-on louer cette princesse de beaucoup ; car en son maryage, elle s'est comportée avec le roy, son mary, aussi sagement, chastement et loyaument, que le nœud duquel elle fut liée en conjunction avecques luy a demeuré tousjours ferme et indissoluble, qu'on ne l'a jamais trouvé desfait ny deslié, encore que le roy son mary aimast et allast bien quelquefois au change, à la mode des grands, qui ont leur franche liberté à part... » — V. aussi les *Mémoires* de Phil. Hurault, abbé de Pont-Levoy *in fine*. Il était fils du chancelier Hurault de Cheverni qui fut, jusqu'à sa mort, l'ami dévoué de la reine Louise.

idées de son temps, elle n'aurait voulu dans le royaume qu'une foi, une loi, un roi.

Quoiqu'étrangère aux affaires de gouvernement, on a vu qu'elle ne négligeait aucune occasion de favoriser les membres de sa famille. Non seulement elle faisait pleuvoir les grâces royales sur son père, sur son frère et sur sa sœur ; mais, dans les premières années du règne, elle était toute dévouée aux Guises et à la Ligue. Elle ouvrit enfin les yeux, mais trop tard, quand elle reconnut avec douleur que le chef de la maison de Guise voulait détrôner le roi et que ses frères n'avaient pas été étrangers à cette conspiration.

Dans son intérieur ; elle portait ordinairement une robe d'étamine. Malgré l'usage du temps, elle ne relevait par aucun artifice la pâleur de son visage. Peu lui importait de plaire à d'autres, puisqu'elle ne plaisait plus au roi. Le chagrin lui avait fait perdre l'état florissant dans lequel elle se trouvait au moment de son mariage. C'est du moins ce qu'on peut conclure d'un propos attribué à Henri qui, dégoûté d'une de ses maîtresses qu'il trouvait pâle et maigre, l'aurait renvoyée en disant : « Pour du blanc et du maigre, j'en trouve assez chez la reine sans en chercher autre part (1). »

Cependant, dans les réceptions royales, dans les cérémonies, le roi exigeait que la reine parût dans tout son éclat. La parure de la reine faisait partie de la majesté du trône, et le roi lui-même présidait à la toilette de sa femme. Elle l'accompagnait aux premiers Etats de Blois de 1576 et 1577 ; mais elle ne prit aucune part aux affaires. Lorsqu'à cette époque il est question de la reine à propos de la paix, des Etats, de l'Union, etc., il s'agit de la reine mère Catherine de Médicis. Nulle part on ne signale l'intervention de Louise, si ce n'est pour mentionner sa présence à l'ouverture des Etats où « ceux du tiers mirent genou

(1) *Nouv. mém. de Bassompierre*, cités par Niel.

en terre jusqu'à ce que le roi et *les reines* se fussent assis (1). »

Lors de ce voyage, le roi et sa jeune femme visitèrent le portrait de Jeanne d'Arc inauguré le jour même de l'entrée du couple royal (15 nov. 1576). Le souvenir de cette visite fut consacré par une inscription latine mise au bas du portrait de l'héroïne lorraine en 1581. Ce portrait qui a servi de type à celui de Léonard Gaultier se voit encore à Orléans. L'inscription latine est rapportée par M. Vallon, *Jeanne d'Arc*, Didot, 1876, 2^e éd., p. 467.

Les augustes voyageurs eurent à subir, lors de leur entrée à Orléans, une avalanche de discours officiels. Ceux qui furent adressés à la reine sont au nombre de quatre. Les orateurs étaient :

- 1^o Guillaume Fornier, recteur de l'Université ;
- 2^o Aleaume, président et lieutenant général ;
- 3^o Chartier, avocat fameux, au nom des maire et échevins, et second au Conseil du commun ;
- 4^o Mathurin de la Saulsaye, évêque d'Orléans.

Comme toujours, ces discours sont des banalités : mais ils n'en sont pas moins un spécimen curieux des harangues officielles en province il y a plus de trois siècles (2).

L'année suivante eut lieu, en grande cérémonie, la pose de la première pierre du Pont-Neuf à Paris.

« On avait profité, dit M. Fournier (*Paris à travers les*

(1) *Ordre tenu aux Etats...* Paris, Robert Lemagnier, 1577.

(2) L'édition originale du récit de cette entrée est fort rare. C'est celle d'Orléans qui a pour titre : *Entrée du roy et de la royne en la ville d'Orléans, le 15^e jour de novembre 1576, avec les harangues faictes à leurs maiestez.* Orléans, Eloy Gibier, s. d., in-8 de 63 pages. Bibl. nat., L. b. 34, 153, *réserve*.

Cette pièce a été réimprimée en partie à Paris sous le titre suivant : *Les Triumpes et magnificences faictes à l'entrée du roy et de la royne en la ville d'Orléans le 15^e de novembre 1576, ensemble les harangues faictes à leurs Majesté (sic).* Paris, Jean de Lastre, s. d., in-8 de 32 pages non chiffrées. Sig. A. II. — D. III. — Le récit de l'entrée est à peu près le même avec quelques variantes ; les discours au roi ont été reproduits, mais non ceux à la reine. Bibl. nat., L. b. 34, 154.

âges, le Palais de justice et le Pont-Neuf, p. 37), de la sécheresse de l'hiver de 1577 à 1578, qui avait fort abaissé les eaux de la Seine, pour y jeter du côté du quai des Augustins les assises des quatre premières piles. Lorsque celle qui était la plus proche du quai fut assez élevée, Henri III y vint du Louvre dans une magnifique barque, *avec sa mère et sa femme, la reine Louise de Vaudémont*, pour y poser la première pierre à fleur d'eau... On y avait placé des pièces d'argent et de cuivre doré pouvant bien peser quatre testons et frappées à l'effigie du roi et des reines. » On présenta au roi une truelle d'argent « avec laquelle il « print du mortier en un plat aussi d'argent et le jetta « sous laditte pierre. » (Du Breul.) — Il s'en retourna au Louvre dans le même apparat... C'était le samedi dernier de mai. » — Voir aussi L'Estoile, éd. Jouaust, t. I^{er}, p. 256-257.

Cette pose de première pierre avait eu lieu le jour même de l'enterrement de Quélus, celui de ses mignons que le roi aimait le plus. On a prétendu que plusieurs de ces intimes avaient pris l'habitude de manquer de respect à la reine; qu'ils étaient devenus trop familiers; qu'ils lui adressaient la parole sans avoir été interrogés. Nous doutons qu'Henri III ait supporté ce manquement à l'étiquette. En tout cas, il paraît certain que la reine ne permettait pas qu'il se produisît devant elle aucune médisance. C'est du moins ce qu'atteste un de ses panégyristes.

En général nous goûtons peu les panégyriques et les oraisons funèbres. Les sources de l'histoire ne sont pas là. La reine Louise a donné lieu, après sa mort, à de nombreux travaux de ce genre. Ils sont, pour la plupart, d'une insipidité et d'une prolixité désespérantes. Ajoutez que le style en est déplorable. Pour n'en citer qu'un seul exemple nous rapporterons ce que dit Antoine Malet sur la manière dont la reine réprimait les médisants : « Dès qu'elle fut élevée à la royauté, Louise se résolut, pour empêcher la détraction, d'estre comme une statue sans oreilles et sans

bouche, lorsque quelqu'un de la compagnie commençoit à donner carrière à sa langue aux despens d'autrui, s'avançoit à lecher les vieilles plaies des fautes passées, ou à déchirer et desmembrer la renommée des absents par conjectures et soupçons. L'extrême offence que Dieu reçoit par ces puantes bouches piquoit son cœur si avant qu'elle sentoit les parolles comme des coups de dague lancez dans son estomac et ne pouvoit tourner la veue sur les visages d'où partoît ce mauvais air. Cette entreprise royale réussit bien : car, rebuttant ces charcutières de réputation, en peu de temps on reconneust que la détraction lui étoit désagréable comme une peste, et personne n'osa plus entrer jamais en son cabinet sans résolution de parler mal d'autrui en sa présence. » Malet semble parler ici, principalement, des langues féminines ; mais il n'est pas douteux que la défense de médire s'étendait aussi aux mignons. — Méglat, autre apologiste de Louise, dit qu'elle « bruslait d'un feu immortel de hayne qu'elle portait au vicieux (1). » En ce cas, si elle a connu les vices de son époux, elle aurait dû le haïr ; elle le chérissait au contraire. Mais a-t-elle tout su ? Puis, dès les premiers mois de son mariage, on lui avait fait comprendre que les reines n'ont pas le droit d'être jalouses. Il y a plus, le capucin Thomas n'admettait pas que le roi Henri III eût été vicieux, et il a écrit cette phrase : « Comme une douce et chaste tourterelle, la royne pleuroit l'absence de son époux, *aussi VERTUEUX que pieux et religieux* (2). » Après cela, croyez donc aux oraisons funèbres !

La vérité était que la sincère piété de la reine provenait de sa première éducation. Aussi, saint François de Sales pouvait-il dire sans emphase ni contre-vérité, dans l'Oraison

(1) *Apothéose...*, par François Méglat. Paris, Prevostean, 1601, in-12. Bib. nat., L. b, 34, 834.

(2) *Oraison funèbre de Loyse de Lorraine*, par le P. Thomas, capucin. Paris, Boncœur, 1601, in-8. Bib. nat., L. b, 34, 835.

LOUISE DE LORRAINE.

funèbre du duc de Mercœur : « La louenge d'avoir très chrétiennement élevé n'est point particulière au duc de Mercœur, mais commune à tous les princes et à toutes les princesses, ses frères et ses sœurs : témoins les années de virginité, de mariage et de viduité de Louise de Lorraine d'heureuse mémoire, miroir de la piété, et idée à toutes les princesses de notre âge, de laquelle je vous ai vu, ô Paris, unanimement admirer la religion, l'humilité et la charité (P. 291 et 292 de l'*Hist. du duc de Mercœur*.) »

La piété de la reine ne consistait pas seulement en exercices de dévotion ; elle s'occupait aussi de bonnes œuvres. A l'Hôtel-Dieu, elle pansait les malades de ses propres mains ; elle ensevelissait les morts. Sa vie entière fut consacrée à des œuvres de charité (1). Peu de temps après la mort du roi, et alors que son autorité n'était pas reconnue à Paris, où elle n'essaya même pas de rentrer, elle fit une fondation pour « la prédication des dimanches et festes annuelles es prisons de la Conciergerie du Grand Châtelet de Paris. » On en a une preuve authentique de l'acte de cette fondation daté de Chenonceaux le 20 septembre 1589 (2). On doit également à Louise une innovation pieuse qui contribua singulièrement à l'agrément même à la sécurité de Paris. Les images placées aux angles des rues étaient nombreuses, surtout celles de Notre-Dame et de Saint-Nicolas, patron de la Lorraine et de son père. La reine fit multiplier ces images au-devant desquelles

(1) Nous avons ici le témoignage de Brantôme : « Notre royne avoit adoré Dieu si fort que, pour le servir, elle s'oubloit elle-mesme et sa condition. Car estant très-belle princesse (aussy le roy la prit pour sa beauté et vertu), et jeune, et délicate, et très-aimable, elle ne s'addonnoit à autre chose qu'à servir Dieu, aller aux dévotions, visiter continuellement les hôpitaux, panser les malades, ensevelir les morts, n'y obmettant rien des bonnes et saintes œuvres qu'observoient en cela les saintes, dévotes et bonnes dames, princesses et reynes du temps passé de la primitive église. »

(2) Cet acte a été rapporté *in extenso* par M. Augustin Galitzin dans sa thèse intitulée : *Louise de Lorraine*. Paris, Douniol, 1858, in-8.

lampes étaient suspendues. Ce fut le premier et le seul éclairage de Paris jusqu'à l'établissement des réverbères, lequel date seulement de la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Louise accueillait toujours et favorisait, autant qu'elle le pouvait, les établissements de charité. En 1578, un simple apothicaire, qui était un vrai et intelligent philanthrope, soumit à la reine le projet d'une maison de charité destinée à être, tout à la fois, une école pour les orphelins qu'on devait instruire à préparer et administrer des remèdes aux pauvres honteux, et une maison de refuge pour ces mêmes pauvres. Une « apothicairie » et un jardin des simples devaient y être annexés. Un édit de 1578 (et non 1576) autorisa la création de cet établissement sous le nom de « Maison de charité chrestienne (1). » L'homme de bien qui avait présenté ce projet à la reine Louise était Nicolas Houel, qui a publié le détail de l'organisation de cet établissement sous le titre suivant : *Advertissement et déclaration de l'institution de la maison de charité chrestienne establee ès faulxbourgs Saint-Marcel, par l'autorité du roy en sa court de Parlement, 1578, par Nicolas Houel, marchand bourgeois de Paris, premier inventeur de ladite maison, intendant et gouverneur d'icelle. Paris, Pierre Chevillot, 1580, in-8 (2).* — Dans sa dédicace à la reine,

(1) Elle occupait un vaste terrain longeant la rue de « l'Arbaleste, » près de la rue Moufflard. Le malheur des temps nuisit à la prospérité de la « Maison de charité » qui se transforma. En 1626, les bâtiments et les jardins furent adjugés à la communauté des apothicaires. Elle devint l'école de pharmacie installée plus tard et qui a subsisté jusqu'à ces derniers temps au n° 13 de la rue de l'Arbalète et qui vient tout récemment d'être transférée ailleurs. — Sur le plan de Gomboust de 1652, on ne voit plus que des jardins ; toutes les constructions ont disparu. Le plan de Turgot de 1739 représente la façade de la « Maison des apothicaires, » ainsi que le jardin qui se trouve derrière cette maison. — Voy. au surplus M. Lefeuvre, *Hist. de Paris, rue par rue*, t. I^{er}, p. 143.

(2) Cet opuscule est très rare. Les deux seuls exemplaires que nous ayons rencontrés sont ceux de la Bibl. nat. La reliure de l'un d'eux le rend infiniment précieux. C'est une reliure fleurdelisée aux armes de France et de Lorraine et au chiffre de la reine Louise. Les armes de la reine, peintes sur les plats, sont entourées de la cordelière des veuves, ce qui prouve que cette reliure est posté-

LOUISE DE LORRAINE.

Nicolas Houel lui rappelle que « outre la continuation zèle et singulière affection que vous avez à *vostre ma* de la charité chrestienne, commencée es faulbourg Sa Marcel, laquelle en grande dévotion vous estes venue siter, de sorte qu'à bon droit l'on vous peut nom l'exemplaire de vertu et sainte conservation... » (dédicace est suivie d'un sonnet qui fait plus d'hon aux bonnes intentions de son auteur qu'à son ta poétique.

SONNET

A LA ROYNE DE FRANCE

J'ause vous comparer, et non pas sans raison,
Madame, avec Hester, cette royne si sage,
La douceur et beauté luisant sur son visage
Comme elle luyt au vostre en chacune sayson.

Un grand roy l'espousa chassant de sa maison
La superbe Vasti, trop haute de courage.
Un grand roy vous a prise en chassant l'avantage
Des orgueilleux partis qu'il avoit à foyson.

Hester ayma son peuple et vous l'aymez aussi :
Hester eut de son Dieu un merveilleux soucy,
Comme aussi vous l'avez ; c'est pourquoy ie vous pry

Pour agréer à Dieu, de supplier le roy
Que de la charité la maison soit bastie
S'il lui plaist secourir le Pauvre en son esmoy.

Si Nicolas Houel faisait des vers médiocres, il dessi à merveille. Il voulut utiliser son talent en perpétuant une série de dessins la pose de la première pierre «

rieure à 1589, date de la mort de Henri III. Les angles des plats sont orn monogramme de la reine, composé d'un H et de deux λ entrelacés, initial noms Henri et Louise. — Ce bijou bibliographique est exposé dans l'ui vitrines de la galerie mazarine à la Bib. nat., et figure au catalogue se n° 437.

nouveau bâtiment qui devait s'ajouter à ceux de la maison de charité déjà existants. Cette cérémonie eut lieu en 1583. Le recueil des dessins, au nombre de 11, que Nicolas Houel exécuta à la plume, sur parchemin, en 1583 et 1584, se conserve au département des estampes de la Bibl. nation. (P. d. 30). Les n^{os} 3 à 11 de ces compositions font connaître le fonctionnement de l'institution. Le recueil a pour titre : « Procession de Louise de Lorraine, femme de Henri III, allant du Louvre au faubourg Saint-Marceau pour poser la première pierre de la nouvelle Maison chrestienne projetée, même commencée en 1584. » In-fol.

Voici la description des n^{os} 1 et 2 du Recueil :

I. — Dans le haut, trois écussons aux armes de Catherine de Médicis, de Henri III et de la reine Louise de Lorraine. — Au-dessous de ces écussons sont trois tableaux, savoir : 1^o Divers versets tirés de l'Ecriture sainte et précédés de cette inscription : LES BÉNÉDICTIONS QUE DIEU A PROMIS A CELUI QUI A SA CRAINTE ET QUI, DURANT SA VIE, EXERCE LES OEUVRES DE CHARITÉ ET MISÉRICORDE ENVERS LES PAUVRES HONTEUX ET ENFANS ORPHELINS, LE TOUT RECUEILLY DES SAINCTES ESCRITURES. — Par Nicolas Houel, Parisien, intendant et gouverneur de la Maison de charité chrestienne. — 2^o Prière à Dieu : Seigneur, Père commun... Cette prière paraît avoir été composée, ou du moins écrite par Houel, dont le monogramme se trouve à la fin, accompagné de sa devise : *Scopus vitæ Christus*. 1584.

II. — La reine sort du Louvre par la porte du milieu de la salle des Antiques ; elle est accompagnée d'un seigneur, vu en partie, et suivie de six dames d'honneur portant, comme elle, un cierge et égrénant leurs rosaires. Quatre seigneurs en manteau court suivent par derrière. Au delà d'une barrière, une foule d'hommes, dont deux étendent les bras en avant pour montrer la reine à leurs voisins.

Les folios 3 à 9 de ce Recueil sont sans intérêt ; mais celui qui porte le n^o 10 donne le dessin d'une « Escole d'es-

LOUISE DE LORRAINE.

écriture et arismétique », et le n° 11 celui d'une « de musique. »

Tous ces dessins sont de la main de Nicolas Ho. Plusieurs portent son monogramme, notamment l où il se voit sur la margelle d'un puits, avec la 1583.

Ainsi la « Procession » a eu lieu en 1583. Les qui en consacrent le souvenir ont été commencés pa en 1583 et achevés en 1584, comme l'indique la r inscrite sur le premier de ces dessins.

La reine était très simple, non seulement dans s rieur, mais encore lorsqu'elle sortait, soit pour dis ses charités, soit pour faire des acquisitions. 1 Malet rapporte à ce sujet une jolie anecdote que n produisons en modifiant son style dont on a vu c un échantillon. — Louise était un jour chez u chand d'étoffes de la rue Saint-Denis. La femme d' sident, qui se trouvait dans la boutique, ne la r pas. Cette femme portait une toilette magnifique supérieure à celle de la reine. Choquée de l'outrac et des manières prétentieuses de la dame, Louise manda qui elle était. « Pour satisfaire votre curios fut-il répondu, je veux bien vous apprendre que la présidente N... » Sur quoi la reine répliqua : « rité, Madame la Présidente, vous êtes bien brave p femme de votre qualité. » Piquée du reproche et nuant à ne faire aucune attention à celle qui le lui la présidente dit brusquement : « Au moins ce n' à vos dépens. » A peine cette parole était-elle lâc le marchand avertit la présidente. Celle-ci se jeta a noux de la reine et implora son pardon. Elle en fu

(1) Et non de Jean Cousin, Janet et autres comme l'indiquait une demment fausse qui était collée au bas du titre. Cette note que nous levée et qui a disparu (1880) indiquait que la « Procession de la reine avait été donnée au cabinet du Roi par le vicomte de Beaune en avril

pour quelques remontrances sur son luxe d'autant plus condamnable qu'il venait de paraître un édit contre celui des habits. Cette dernière phrase sert à dater l'anecdote qui se reporte à l'année 1583 (1).

La simplicité de la reine est attestée par un contemporain qui met en parallèle le luxe des femmes de la cour et les habitudes de la reine. « Les femmes y sont crestées et huppées à l'avantage. Les fards, couleurs, et tout ce qui peut servir en telles ordures ne sont point oubliés. Bref, c'est une escolle de luxe, impudicité et immondicité que vous (le roi) tolérez et favorisez au lieu de les rejeter, pour le moins leur monstrier si mauvaise mine, que toutes ces femmes et filles ainsi préparées pour tromper les âmes s'apperçussent de vostre mécontentement : ce qui opérerait grandement en ceste réformation, avec l'exemple de modestie que la royne vostre épouse leur en donne, laquelle, en son *très-humble habit ordinaire*, est accompagnée de plus de grâces et magnificence que les autres avec leurs habits desréglez par lesquels elles offensent Dieu mortellement (2). »

Cette simplicité de la reine contrastait étrangement avec la débauche d'ajustements à laquelle la Cour se livrait dans les fêtes du Louvre et les cérémonies officielles. Le roi exigeait alors que Louise y parût avec tout le luxe possible. Il inventait lui-même des ajustements nouveaux dont il afait à parer la reine. Souvent il mettait les mains à sa toilette, comme il l'avait fait au jour de son mariage. Le fait était devenu public, et l'on s'en moquait, témoin ce pasquil conservé par L'Estoile dans lequel on lit : « Henri... gendre de Colas (Nicolas de Vaudémont), *gauderonneur* (empeseur) *des colets de sa femme et friseur de ses che-*

(1) Edit du 24 mars 1583; déclaration du 24 mars même année.

(2) *Remonstrances très-humbles au Roy de France et Pologne... sur les désordres et misères de ce royaume...* S. L., 1588, petit in-8. — L'auteur de cette vigoureuse mercuriale anonyme est Nicolas Rolland, sieur du Plessis.

LOUISE DE LORRAINE.

veux... » (1). Ceci se trouve au milieu d'un torrent d'injures que L'Estoile dit être vomies par le peuple qu'il appelle un *sot animal, ingrat et testu*. Mais en rapportant ce pasquil injurieux, l'auteur du *Registre journal*, pour septembre 1576, reconnaît que le roi se faisait la femme de chambre de la reine.

Malgré la simplicité de la reine, sa maison était tenue sur un pied très convenable. Henri de Mesmes était « son intendant de ses maison et conseil (2). » La capacité et la probité bien connues de ce personnage étaient une garantie de la fidélité de sa gestion. Il était l'ami et le protecteur des gens de lettres, et son érudition plaisait à la reine, mais il eut souvent à défendre sa caisse contre les charités de Louise qui n'étaient jamais aussi grandes qu'elle l'aurait désiré.

Le roi couchait habituellement au Louvre dans la chambre de la reine. Quand il devait en être autrement, il la faisait avertir. On ne saurait en douter en lisant le récit de ce qui se passa un soir que Saint-Luc, l'un des premiers valets de chambre, fut chargé d'aller prévenir la reine de ne pas attendre le roi. Saint-Luc, après s'être déshabillé, imagina d'aller, en robe de chambre et en mules, trouver la reine qui était au lit et lui fit connaître la volonté du roi. La reine, très étonnée de voir Saint-Luc en pareille toilette, appela ses femmes et le chassa, en lui adressant de rudes paroles. Saint-Luc s'excusa en disant qu'il s'était mis au lit; que là seulement il s'était souvenu des paroles du roi et qu'alors, pour ne pas faire attendre la reine, il s'était empressé d'aller les lui communiquer dans la toilette où elle était. Il faillit en coûter cher à Saint-Luc. La reine plaignit au roi, en lui racontant, avec tous les éclats d'un

(1) L'Estoile, édition définitive, t. I^{er}, p. 156. Paris, Jouaust, 1875, in-8.

(2) *Biogr. Michaud et Didot*; M. Lefeuve, *Hist. de Paris, rue par rue*, t. V, p. 101. — Henri de Mesmes, sieur de Roissy, du Séjour d'Orléans et Malassise, né le 30 janvier 1531, mort à Paris en 1596.

violente colère, l'insolence de Saint-Luc dont elle demanda la punition. Averti à temps, le favori se sauva dans son gouvernement de Brouage où il menaça de se faire huguenot et de rendre cette place au roi de Navarre. Henri III finit par lui pardonner (1).

On a prétendu que Louise suggéra au roi le goût des processions ridicules de pénitents noirs, blancs et bleus qui furent à la mode dans la seconde partie du xvi^e siècle, et qui étaient si différentes des imposantes cérémonies de nos jours. Il serait plus exact de dire qu'elle partagea les erreurs de ses contemporains. Quant à Henri III, il est certain qu'il aimait avant son mariage les processions de pénitents. Il suivit, dans les rues d'Avignon, celle où se trouvait le cardinal Charles de Lorraine et où ce prélat contracta la maladie dont il mourut quelques jours après. On ne peut donc pas dire que l'initiative de ces ridicules cérémonies, qui précédaient ou suivaient les fêtes les moins décentes, ait été prise par la reine ; mais il est certain que, croyant être agréable à Dieu, elle y participait avec plaisir. Elle accompagnait le roi dans les églises où l'on avait installé des *Paradis*.

Ce fut encore le goût des processions, joint à un but politique, qui contribua à la création des chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit. Le roi et la reine paraissaient aux cérémonies dans lesquelles les nouveaux chevaliers défilaient lentement, dans des costumes nouveaux et magnifiques. Tous les princes lorrains ne furent pas compris dans la première promotion de décembre 1578. Il n'y eut d'abord parmi les nouveaux chevaliers que deux membres de cette famille : le duc de Mercœur, frère de la reine, et le jeune duc Charles d'Aumale, qui venait d'épouser sa cousine d'Elbeuf. Henri de Guise, chef de sa maison, ne

(1) V. les détails de cette étrange aventure, d'après les mémoires du temps, dans l'ouvrage de M. de Croze intitulé : *Les Guises, les Valois et Philippe II*. Paris, Amiot, 1866, in-8, t. II, p. 288 et suiv.

fut compris que dans une seconde promotion. On comment il tint le serment de fidélité qu'il prêta co chevalier du Saint-Esprit.

La reine accompagnait très souvent le roi, du dans les premiers temps de son mariage. Le but de sorties n'était pas toujours l'accomplissement d'acte dévotion. L'Estoile rapporte qu'en 1575 « le roi allait d'ordinaire en coche, avec la reine son épouse, par rues et maisons de Paris, prendre les petits chiens qui plaisaient. Ils allaient aussi par tous les monastères femmes, aux environs de Paris, faire de pareilles questions petits chiens, au grand regret des dames qui les avaient. Cette puérilité, reproduite, d'après L'Estoile, par les vains les plus sérieux, notamment par Anquetil (l'E de la Ligue, I, 384), est la seule faiblesse qu'on peut reprocher à la reine et qu'excusent presque les mœurs de ce temps. Ah ! si Henri III n'avait fait que cela !

Ce goût des petits chiens et autres animaux perdura pendant quelque temps. Le roi et la reine firent en juillet 1576 un voyage en Normandie. Il va sans dire que le couple royal fut partout accueilli par les manifestations les plus chaleureuses. Est-ce pour conserver le souvenir de cet accueil que le roi fit acheter à Dieppe quantité de chiens, perroquets et petits chiens ? (2). Ils furent installés au Louvre auprès de ceux qui s'y trouvaient déjà.

La reine, élevée en Lorraine au château de Nancy, aimait la campagne. Les splendeurs de Fontainebleau convenaient pas à ses goûts simples. Le roi chercha dès les commencements de 1576 à lui acheter un château. Le 27^e février, dit L'Estoile, le roi, la reine sa femme, la reine sa mère et le cardinal de Bourbon s'en allèrent

(1) L'Estoile, éd. Jonaus, nov. 1575, p. 93.

(2) L'Estoile, t. I^{er}, p. 137. — Fénelon rappelle que la dépense des chiens s'élevait tous les ans à cent mille écus (*Dialogues des moines*). Nous présumons que Fénelon a ce détail dans un des volumes de la collection Dupuy.

Gaillon, et de là à Bresle-les-Beauvais, que le roy étoit en opinion d'acheter pour le donner à la roine sa femme, et ne faisoit Sa Majesté quasi autre chose que se proumener aux environs de Paris, pour y voir les plus belles maisons et en acheter une qui fût au gré de lui et de la roine sa femme. » Les recherches durèrent jusqu'en juillet de la même année, époque à laquelle « le roy acheta la terre d'Olinville, sise près de Chartres soubz Montleheri, soixante mille francs, de Benoist Milon, trésorier et intendant de ses finances, puis la donna à la roine sa femme et y mit pour cent mille francs de nouveaux meubles (3). »

*Nous avons vu nos rois se desrober des villes,
Neron avoit comm' eux de petits Olinvilles.*

MEAUME.

(A suivre.)

REVUE CRITIQUE DE PUBLICATIONS NOUVELLES

JEAN DE LÉRY, Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, nouvelle édition avec une introduction et des notes, par M. P. Gaffarel, professeur à la Faculté des lettres de Dijon. *Paris, A. Lemerre, 2 vol. petit in-12, format et caractères elzévirien.*

Cette édition est à la fois bonne et jolie, double compliment qu'on n'a pas souvent l'occasion d'adresser aux réimpressions modernes, même à celles qu'on nous présente comme des livres d'amateurs. L'œuvre de Léry, qu'on a surnommé avec raison le Mon-

(3) L'Estoile, éd. Jouaust, t. I^{er}, p. 141. — Le château d'Olinville est le même que celui d'Ollainville dans la commune de ce nom à deux kilom. d'Arpajon (Seine-et-Oise). Il est détruit depuis longtemps (*Intermédiaire*, XII, 26). — Suivant d'Aubigné (*Les Tragiques*, p. 101, éd. Jouaust) le château d'Ollainville aurait été le théâtre des débauches du roi.

taigne des voyageurs n'avait pas été réimprimée en entier depuis deux siècles.

M. Gaffarel a reproduit le texte de la seconde édition du *Voyage de Léry*, celle imprimée à Genève pour Antoine Chappin en 1580. C'est en effet la plus complète, la plus correcte, et dont Léry lui-même a dit « qu'on y trouverait beaucoup plus de contentement qu'en la précédente. » Néanmoins l'éditeur a pris soin de signaler les principales différences qu'offrent les autres éditions. Dans ses notes, véritable commentaire historique et géographique, il s'est attaché à compléter et parfois à rectifier Léry, par des citations des auteurs anciens et modernes qui se sont occupés du Brésil, notamment Thevet, Yves d'Evreux, autre charmant voyageur dont nous devons la connaissance à M. Ferdinand Denis; et, parmi les modernes, M. F. Denis lui-même.

Léry était, sans s'en douter, un des plus aimables écrivains de son temps, mais toutes ses paroles ne sont pas d'Evangile; — bien qu'il en fût ministre. Ce n'est pas de son maître Calvin qu'il a pu apprendre la mansuétude et l'équité. On voit, par le commentaire joint à cette nouvelle édition, qu'il y a beaucoup à rabattre des accusations de Léry contre Thevet, et même contre Villegagnon, qui, après avoir embrassé de bonne foi la cause de la Réforme, en fut dégoûté par les disputes continuelles des réformés luthériens, sacramentaires, anabaptistes, calvinistes; car toutes ces sectes avaient des représentants dans cette malheureuse « Fraternité antarctique ».

En revanche, Léry est admirable de candeur et de véracité quand la passion religieuse ne s'en mêle pas. Ses observations sur les mœurs des tribus indiennes n'ont rien perdu de leur intérêt. La relation des terribles péripéties de son retour en France est une des pages les plus émouvantes qui aient été écrites dans notre langue et dans aucune autre. Et dans tout le cours de l'ouvrage de réflexions judicieuses, malicieuses, exprimées dans un style digne d'Amyot ou de Montaigne; celle-ci, par exemple, propos de la polygamie des Indiens, dont les épouses prenaient merveille leur parti, « vivant ensemble en une paix la non pareille. Sur quoy je laisse à considérer à chacun quand mesme il seroit bien defendu de Dieu de prendre plus d'une femme, seroit possible que celles de par deçà (de France) s'accordassent de cette façon. Plutôt certes vaudroit-il mieux envoyer un hom-

aux galeres que de le mettre en un tel grabuge de noises et de riottes qu'il seroit indubitablement témoin... Mais comment pourroyent les nôtres durer plusieurs ensemble, veu que bien souvent celle seule ordonnée par Dieu à l'homme pour luy estre en aide et pour le resjouir, au lieu de cela, lui est comme un diable familier en sa maison? »

Nous ne nous permettrons qu'une seule observation critique sur l'estimable travail de M. Gaftarel. Nous croyons qu'il eût mieux valu placer les notes les plus courtes au bas des pages et ne renvoyer à la fin que les plus considérables, celles qui contiennent des citations assez étendues d'autres auteurs, avec le rappel des passages auxquels elles se rapportent. La lecture des unes et des autres en serait plus commode, et partant plus utile. Souvent, en effet, les *notules* ne sont intelligibles qu'à la condition d'être rapprochées du texte; et il est à craindre que bien des lecteurs, — des lecteurs français surtout, — n'aient pas la patience de faire ce rapprochement, ne rencontrant ces notes qu'à la fin du volume.

B. E.

ÉTUDES ET GLANURES, par M. Littré, de l'Académie française. *Paris, Didier*, in-8° de xiv et 452 pages.

Ce volume se compose en grande partie d'articles qui avaient paru dans le *Journal des Savants*. « Ce sont des fragments, dit M. Littré. Pourtant ils ont un lien commun, une unité; ils se rapportent tous à l'étude du français, particulièrement du vieux français. » Plusieurs de ces articles sont de nature à intéresser spécialement les lecteurs du *Bulletin*. Nous leur recommandons : les *Etudes* sur la vie de saint Edouard le confesseur (*la Estoire de saint Aedward le rei*), écrites en vers anglo-normands par un moine du XIII^e siècle; sur *Hugues-Capet*, chanson de geste, publiée pour la première fois en 1864 d'après le manuscrit unique de Paris; sur le *Trésor* de Brunetto Latini, publié aussi pour la première fois en 1863; et sur deux autres publications récentes d'œuvres du moyen âge inédites, les *Dits et contes de Beaudouin et Jean de Condé*, et *Méraigis de Portlasquez*, chevalier de la Table-Ronde. M. Littré donne une analyse complète de ce dernier poème,

REVUE CRITIQUE DE PUBLICATIONS NOUVELLES.

qui ne manque pas de valeur. « Rien n'y languit ; l'imagination est vive, et tout s'y noue et s'y dénoue. Si le sévère curé rencontré dans la bibliothèque de Don Quichotte, certes l'aurait pas condamné au feu. »

Un dernier article, *Comment j'ai fait mon Dictionnaire langue française*, contient des détails curieux, racontés par M. Littré avec une simplicité un peu narquoise qui leur donne encore plus d'attrait. Nous aimons surtout le récit naïf et piquant des péripéties de son appartement, transformé en poste de combat puis flambé comme un logis de vil réactionnaire dans les derniers jours de la Commune, et sauvé par les Versaillais. « J'avoue que sur le moment, j'eus une vive reconnaissance aux soldats qui ont sauvé mon chétif mobilier, mes livres, mes papiers. Mais il est évident qu'on a changé tout cela... Les chefs et les patrons des armées nous crient à tue-tête que c'est l'armée régulière qui fut crimielle, que les gens de la Commune exerçaient une juste et bonne discipline... et que le misérable intérêt personnel qui me prévalait pour mon chez moi est ce qui me mit du côté des républicains. J'eus et je conserve de plus puissants motifs et plus désintéressés. C'est de la politique ? Sans doute, et comment l'éviterait un homme de chez qui, par politique, on a mis le feu ? » Cette page est digne ; seulement ce savant académicien, qui a fait tant de belles marques dans sa vie, en laisse échapper une cette fois ; c'est la récolte de ce qu'il avait semé !

B. I

NOUVELLES ET VARIÉTÉS.

— M. Anatole Alès, l'auteur de la *Description des livres bibliques imprimés aux xv^e et xvi^e siècles*, ouvrage dont nous avons rendu compte dans notre précédent numéro, a reçu du Gouvernement italien la croix de chevalier de l'ordre de la Couronne d'Italie. Le même écrivain vient de recevoir du Gouvernement espagnol le brevet de chevalier de l'ordre de Charles III.

— Parmi les récentes acquisitions du *British Museum*, on remarque un curieux imprimé sur lequel on lit : « Faict à Paris par J. V. E., 1637, avec privilège du Roy, » et : « coppie de la fleur de la Passion qui croist dans les Indes Occidentales. » Au-dessous, est représentée une tige de la plante avec une fleur épanouie, avec une épigraphe indiquant que cette fleur, « présentée à N. S. P., a esté apportée de Rome par M. Lechanon, doyen de Saint-Germain-l'Auxerrois, et donnée au public en faveur des âmes dévotes. » Suit une description détaillée de la plante « aultrement nommée grannadille », avec l'indication de la ressemblance de ses différentes parties avec les instruments de la Passion.

— La première livraison (col. 1 — 416, de la *Bibliographie générale des Gaules*, par M. Ch. Emile Ruelle, bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, vient de paraître. L'ouvrage formera un volume grand in-8 de plus de 800 pages, divisé en quatre livraisons. Le prix qui était pour les premiers souscripteurs à 20 fr. est porté à 30 fr. depuis le 15 mai dernier.

— MUSÉE DE PAU. Un Basque, grand admirateur d'Henri IV, son compatriote, avait eu l'idée de recueillir et de former une collection spéciale de tous les portraits du Roi de France et de Navarre. Récoltant ici une peinture, là un fusain, ailleurs une aquarelle ou un dessin à la plume, il arriva à rassembler plus de quatre cents portraits différents. — Ayant appris que cet amateur allait céder aux instances d'un acheteur étranger, le Prince de Béarn l'acquit de suite et en a fait l'hommage à la ville de Pau, en se chargeant lui-même des aménagements nécessaires. — La bibliothèque de Pau possède déjà la nombreuse et importante collection de livres, pièces, manuscrits et autographes relatifs à Henri IV et réunis autrefois par les soins de M. Manescau.

I

L'impression du plus ancien des deux volumes, « la Destruction de Troie, » est de beaucoup la plus soignée ; les caractères sont plus forts et plus nets. Le titre, en rouge et noir, est orné de la représentation du fameux cheval de bois, harnaché et caparaçonné à la mode du temps, et ajusté sur une plate-forme à roulettes, pour faciliter la tâche des bons Troyens. Dans le cours de l'ouvrage, on rencontre deux autres gravures sur bois. La première représente le combat de Ménélas contre Pâris, reconnaissable à son bonnet phrygien. Ménélas n'est pas beau, mais Pâris est encore plus laid ; de façon qu'Hélène demeure absolument inexcusable. L'autre gravure représente l'entrée du cheval de bois dans la ville. L'opération est moins compliquée que dans l'*Énéide* ; le colosse est tout bonnement muni, comme les chevaux d'enfants, d'un timon avec lequel deux hommes ont l'air de le manœuvrer assez facilement. Il est vrai qu'ils avaient probablement des auxiliaires sous une housse gigantesque qui couvre une grande partie de l'animal, et tombe très bas des deux côtés.. Au dessus de cette figure, se trouve un distique dont le sens est que « la folie, le luxe et l'orgueil ont perdu Troie la grande. »

Vient ensuite une épître dédicatoire aux magistrats de Soleure. L'auteur leur prodigue les épithètes les plus élogieuses et les recommande à la protection de la Sainte Trinité, de la Vierge et du bienheureux Saint Ours, patron de la ville. (On sait que les habitants de Soleure sont catholiques.) Trois raisons l'ont déterminé à faire imprimer ce livre et à le leur dédier. D'abord et avant tout, il voulait les remercier du bienveillant concours qu'ils avaient apporté à son œuvre, pour la représentation de laquelle ils n'avaient rien épargné. En second lieu, il tenait à donner un témoignage durable de sa reconnaissance à ses acteurs, au nombre de plus de 200, tous bourgeois ou fils

NOTICE SUR DEUX MYSTÈRES DRAMATIQUES A

de bourgeois, et qui tous trouveront leurs nominations de leurs rôles, imprimés en tête. Enfin, il a dû déférer aux vœux d'un grand nombre de personnes de Soleure et d'autres cantons qui, par leur situation, étaient trop mal placées pour entretenir, n'avaient pu y assister. Il s'est décidé d'autant plus à faire imprimer son œuvre, qu'elle contenait des enseignements utiles pour les personnes de tout sexe et de toute condition.

La liste des noms des personnages et des rôles qui suivent cet épître, n'est pas ce qu'il y a de mieux. Nous disons les acteurs et non les actrices, car, à l'usage, un usage des plus prudents pour des représentations de ce genre, et qui remontait à l'antiquité, les rôles féminins étaient remplis par des hommes. C'était joué par *Herr Jérôme Pfluger*, ceux de Mars et de Vénus, dans la scène du jugement de Paris. MM. Ours Schlupp, Jacques Grimm et Jacques Scheller, le jeune. Cette scène du jugement se passe devant le tribunal du monde. Aucune des trois déesses ne l'emporte. Junon et Pallas tentent en vain de l'emporter en lui offrant, celle-ci les grandeurs, celle-là l'amour. Vénus l'emporte en lui promettant l'amour de la plus belle femme du monde. Elle promet à Paris *illicò* ; car le jeune Hanssli Wagner (Cupidon) seance tenante une sagette qui est censée avoir percé le cœur de la reine de Sparte. Disons encore que Paris tour à tour comme enfant à la marée, comme adolescent sur le mont Ida, et comme ravissant, était représenté dans ces trois états par au moins trois différents ; d'abord par le très jeune Claus Scheller, par le jeune Ours Buchmeyer, et finalement par un ours homme fait. Les Ours sont nombreux, à cause du saint patron de Soleure. Le rôle d'Hélénus était rempli par Ours Byss ; celui d'Andromaque par Ours Suri. Ours Gritz tenait celui d'Astaro

dans un intermède, en compagnie de Satan ! Voici encore les noms de quelques personnages considérables :

Priam, *Wolfgang Bruner* ; — Hector, *Hans Aregger* ; — Ménélas, *Ulrich Greder* ; — Agamemnon, *Wernher Bruner* ; — Ulysse, *Gaspard Bruner* ; — Cassandre, *Jérôme Strodel* ; — Achille, *Wilhelm Kallemberg* ; — Diomède, *J. Dagischer* ; — Ajax, *Balthasar Brunner* ; — Philoctète, *Ours Friesenberg*, etc.

Après trois prologues longs et fastidieux, dont le premier est déclamé par un bouffon, le second par un héraut d'armes et le troisième, sorte de programme de la pièce, par un *Argumentator*, l'action s'engage enfin, un peu avant la naissance de Pâris. Nous sommes à Troie, et voici le roi Priam qui se promène majestueusement et se félicite de son bonheur. « Est-il un monarque plus heureux que moi ? mon royaume est plus étendu qu'aucun autre ; Troie, ma capitale, est la plus grande et la plus belle cité de l'univers ; et ma femme Hécube, toujours belle et toujours féconde, m'a déjà donné une nombreuse postérité. En ce moment même, elle touche au terme d'une nouvelle grossesse, et j'en ai le cœur tout joyeux... » Ce monologue est interrompu par Hécube, qui raconte le rêve terrible qu'elle vient de faire ; elle croyait accoucher d'un tison ardent qui brûlait Troie. Après avoir consulté le devin Panthus sur le sens de ce cauchemar, Priam se décide à supprimer le fatal baby, dès qu'il viendra au monde. Ici un court intermède musical marque la fin de l'acte, ce qui se répète aux actes suivants. Cette fois, nous sommes dans une gorge du mont Ida, où chemine la nourrice d'Hécube portant l'enfant chez des pâtres de ses amis. Hécube, dont la tendresse maternelle est plus forte que toute crainte, n'a pu décider Priam à épargner l'enfant, mais elle a obtenu par grâce qu'on le lui laissât au moins un jour, et a profité de ce délai pour le faire disparaître jusqu'à nouvel ordre. Cette narration ne manque ni de naturel, ni de pathétique. Le troisième acte est

acteur. Cet acte est presque
l de famille dans lequ
vement d'Hélène sont d
d'Hélénus et d'Hector.
», dit ce dernier, et jusc
combattu sans vaincre
érer la fin, et les causes
raves! » Mais Pâris pl
tale. N'a-t-il pas pour l
nus ? Cet enlèvement
et déjà bien tardive, d
le Priam ? Et si les Gre
ur un guerrier tel qu'He
ux ? » Cette opinion l'en
sur l'heure, part avec
e militaire.

e v. Séduction et enl
es détails d'une naïvet
, Pâris envoie son cham
italité pendant quelque
nd roi Priam et frère de
que le logement, ayan
as. S'ils ont besoin de
er. » Pâris, qui a suivi d
racieux accueil Il y a d
ont les librettistes d'C
« Je ne regrette qu'un
mari qui le prive de
e compte sur son proc
i de mon mieux ! » Toi
nt un court intermède

leur temps, car Hélène revient de suite avec Pamphila sa suivante (une suivante des plus délurées), et lui confie qu'elle n'en peut plus d'amour pour le bel étranger. « On le voit de reste à votre mine, dit la suivante, mais rassurez-vous, tout ira bien. Si vous êtes malade, il l'est aussi, et de la même maladie (littéralement : *il est gisant dans le même hôpital*). — Ah ! reprend la reine, pourquoi ai-je vécu jusqu'ici ? Que va-t-on dire de moi ? qu'en dira-t-il lui-même, en me voyant abandonner si vite pour lui ma fille Hermione et mon mari qui est un si brave homme (*meinen frommen Mann*) ! Quelque jour, il me croira capable de le trahir à son tour, et cessera de m'aimer, car il n'y pas d'amour sans confiance... Enfin, si je fais cette folie, partiras-tu avec moi ? — Ah ! de grand cœur ! dit Pamphila, qui paraît toute disposée à voir du pays. » Cet entretien édifiant est interrompu par l'arrivée de Pâris, qui vient livrer un dernier assaut dont l'issue n'est pas douteuse. « C'est pour vous, ô reine, que j'ai entrepris ce voyage, par l'ordre de Vénus elle-même. — Je n'ai nulle envie, dit Hélène, de désobéir à une si grande déesse, et me voilà prête à vous suivre jusqu'au bout du monde, s'il le faut, et aujourd'hui même ! » Tout ce qu'elle demande, « pour sauver sa réputation, » c'est un enlèvement simulé. Puis elle ordonne à sa confidente d'aller vite faire ses paquets, d'y joindre tout ce que le palais renferme d'or et de bijoux. — « Vous ne m'attendrez pas longtemps, dit Pamphila, et j'imagine que tout l'agrément ne sera pas pour vous ! J'ai remarqué dans la suite de Pâris plusieurs jeunes gens de bonne mine, qui ne me trouveront peut-être pas trop vieille. » Jusqu'à l'enlèvement, la scène est occupée par trois bouffons, témoins invisibles de l'aventure, qui devisent entre eux de la malice du beau sexe. « Les suivantes et les maîtresses se valent ; quand elles sont honnêtes, c'est qu'elles ne peuvent pas faire autrement. » Bientôt reparaît Hélène, suivie de Pamphila et de plusieurs *dames de la cour*. « Il fait si beau, dit-elle,

que j'ai voulu faire un tour de promenade. Ja leil ne m'avait paru si brillant, le parfum des doux, le chant des oiseaux plus harmonieux. » logue est interrompu par l'arrivée nullement im Troyens, qui l'entraînent malgré ses cris et sa tance. Les autres femmes partagent son sort. des brigands et non des chevaliers ! dit Pampl viseurs. Mais je suis résignée à tout, plutôt q ter ma chère maîtresse. » — « Elles ont crié dit l'un des bouffons, mais je n'ai pas vu la larme ! »

Acte vi. Ménélas, de retour dans ses foyers et fait, convoque son frère Agamemnon et les aut de la Grèce. L'époux offensé voudrait courir d armes, mais la majorité se range à l'avis du si qui conseille d'essayer d'abord des moyens pa d'envoyer une ambassade à Priam. Les trois am nommés à l'élection comme dans les conseils l sont Ulysse, Palamède et Ménélas lui-même, plus intéressé au succès de la négociation.

L'acte vii n'a qu'une seule scène, l'arrivée c grecs à Troie, où ils devancent Pâris de quel L'acte viii, en revanche, est un des plus longs. le tableau de l'arrivée de Pâris et d'Hélène, les des ambassadeurs et le récit du mauvais succè bassade, malgré l'opinion nettement exprimée troyen (*Gmeind*) et les lamentations prophétiq sandre. Les princes se consultent d'abord entr tor parle le premier. Bien qu'il eût naguère dé fatal voyage ; en preux chevalier, il pense qu' rait livrer Hélène aux Grecs malgré elle ; « ce il, une félonie, car elle s'est mise sous notr Tous les fils de Priam se rangent à cet avis ; rester l'arbitre de son sort. On la fait compar réponse est caractéristique. « Je n'ai nulle envie à Sparte, où je m'ennuyais fort avec mon pren

J'ai été fort aise d'être enlevée par Pâris, et tout ce que je désire, c'est de rester ici avec lui. » Après une option si catégorique, le débat semble clos ; mais ce despotisme nobiliaire sans contrôle eût paru invraisemblable et révoltant dans une ville libre. L'affaire est donc portée devant l'assemblée populaire, juge en dernier ressort. Là, quelques hommes plus sensés que chevaleresques osent demander qu'on rende Hélène aux Grecs, sans tenir compte de ses préférences. Cette opinion est même soutenue par plusieurs des officiers de Priam : par le grand sénéchal, le préposé aux finances (*Rentmeister*), le chancelier. « Les Grecs, dit ce dernier, ne nous demandent rien de ce qui est à nous, mais seulement ce qui est à eux bien légitimement. » Survient Pâris avec quelques-uns de ses frères ; il s'empporte contre ces roturiers qui voudraient revenir sur la décision des princes. Là-dessus les murmures et les plaintes redoublent : « Ne compte pas sur nous, lui crie-t-on ! nous ne nous battons pas pour que tu jouisses de tes amours adultères et du fruit de tes pilleries. » Pâris, craignant que cette manifestation n'émeuve le vieux Priam, « met l'épée à la main et rompt l'assemblée. » Il rompt même les os à quelques-uns des plus mutins, qui restent sur la place. L'acte finit par le renvoi des ambassadeurs. Le gendre de Priam, Enée, chargé de cette tâche, s'en acquitte assez maladroitement. » Vous perdez votre temps ici, dit-il. Nous avons consulté Hélène elle-même ; elle ne veut plus entendre parler de la Grèce. Au surplus, elle n'est pas la première femme qui ait été enlevée, et ne sera pas la dernière. Son aventure ne devrait même pas s'appeler un enlèvement, comme ceux d'Europe par Jupiter, de Proserpine par Pluton ; celles-là avaient été réellement prises de force, tandis qu'Hélène a suivi de bonne grâce son ravisseur. » Là-dessus colère et menaces terribles des ambassadeurs. « Vous ne valez pas mieux que Pâris ! s'écrie Palamède. » « Après un tel exemple, ajoute Ulysse, personne ne voudra plus exercer l'hospitalité ! » Ils s'é-

SUR DEUX MYSTÈRES DRAMAT

mais en promettant de revenir
à armes !

scènes de cet acte sont coupées
et deux méritent d'être citées
deux femmes troyennes, dont
la beauté d'Hélène. — «
et l'autre, mais il lui man-
que le trait, la dignité des femmes
de. Le visage de cette Hélène
jeunesse, mais son cœur est
à admirer celle qui a abandonné
son mari, sa pauvre petite fille, et
un intermède, bien plus étrange
Astaroth, qui font brusquement
la mythologie païenne. Astaroth, le
démon qu'il vient de faire
des anges pour l'enfer, Pâris et
Jean raconte longuement son
histoire d'Eve, d'où dérivent toutes
les tentations à se parer de bijoux et d'or
des fils d'Abel. Ceux-ci commencent
les tentations, que Dieu s'en va
et le genre humain durera, le
le plus sûr instrument de punition
à l'homme des blessures et
bien plus long que moi, réplique
à ce que je peux de mon côté
sur les femmes, et j'obtiens :
et il raconte à son tour l'his-
toire. Les deux diables causer
ensemble, qui profitent à la déprava-
tion, dit Satan, un nom
des femmes et même les
diables, et qui leur fait commettre
un de ces grands collets de

dis n'étaient portés que par des dames ou des seigneurs de haut parage. A présent, il n'est servante ni artisan qui ne veuille avoir son collet en fine toile ou même en coton; ceux-là sont les plus attrayants par leur blancheur, et les diabolins s'embusquent dans leurs replis, pour inspirer de mauvaises pensées. »

L'acte ix, le dernier de la première journée, n'offrait guère d'autre intérêt que la pompe du spectacle. Les trois ambassadeurs viennent rendre compte de l'insuccès de leur mission aux Grecs assemblés; et ceux-ci, après un sacrifice dans lequel Calchas appelle la malédiction des dieux sur les Troyens, choisissent Agamemnon pour généralissime. Un épilogue fait ressortir la moralité de cette véridique histoire. « Vous venez de voir un grand peuple, un roi puissant, se faire, par cupidité, complices du brigandage et de l'adultère, car Priam n'a consenti à recevoir Hélène et n'a refusé de la rendre, qu'à cause des trésors que Pâris avait ravis avec elle, et qu'il eût fallu aussi restituer. Dans la prochaine journée, vous verrez la juste punition des Troyens. Puissent Dieu et sa sainte Mère nous préserver des vices qui ont causé la ruine de cette ville fameuse ! »

II

La seconde journée s'ouvre, comme la première, par un prologue, suivi d'un « Argument » ou programme sommaire des événements. Pour éviter toute confusion dans les prochaines scènes de batailles, le lecteur de ce programme présente successivement aux spectateurs les principaux guerriers des deux partis, et leur fait remarquer que tous les Grecs ont la lettre G peinte sur leurs boucliers, et les Troyens la lettre T.

Acte I^{er}. Adieux d'Ulysse et de Pénélope, ou plutôt d'un brave Suisse prenant congé de sa ménagère pour aller servir le roi de France ou l'Empereur. Anachronisme à part. la scène est naïve et pathétique. Le mari dit à sa

NOTICE SUR DEUX MYSTÈRES DRAMATIQUES

femme que ni pour or ni pour argent quitter, ce qui est bien beau pour un homme. S'il se décide à partir, c'est pour une juste cause, châtier une scandaleuse. Reviendrai-je ? Reviendrai-je même jamais des dieux. » Il promet « d'écrire par lettre et conjure sa femme de lui rester fidèle, et porte son image dans son cœur, et le tentera pendant cette séparation, si l'homme n'est pas un être. Cet Ulysse-là est plus scrupuleux que le nôtre ! Il y a aussi des choses charmantes dans Pénélope. Elle parle en termes fort sensés, « cette coquine qui va faire pleurer les femmes, comme souvent il arrive ! » Reviendrai-je fidèle à Ulysse, si longtemps que l'absence, dût-elle ne jamais finir ! Elle n'a besoin de la protection des dieux ; mais, pour mériter leur protection, elle-même en vivant dans la cité, ne s'occupant que de l'éducation de ses enfants, des soins du ménage, et restant le plus possible à la maison, car il ne faut pas que les femmes se perdent hors de chez elles en l'absence de leur mari, peut en résulter de fâcheux accidents. Il ne manquait pas d'à-propos dans une vieillesse où les maris s'en allaient si souvent en guerre.

Acte II. Très curieux aussi dans son langage, donner le signal de l'embarquement, la qualité de généralissime, fait lire par son langage une sorte de règlement militaire, que tout le monde doit observer. Ce règlement est en huit articles : 1° Nous reconnaissons que le succès est dû à la victoire, et qu'à eux seuls le succès. En conséquence, tout acte d'insubordination est puni de mort. 2° Nous jurons obéissance absolue à Agamemnon. 3° Nous jurons obéissance absolue à Agamemnon. 4° Tout acte de désertion ou d'insubordination est puni de mort.

soit pendant le combat, sera puni de mort. 5° Même peine pour toute sentinelle qui se laisserait surprendre ou quitterait son poste avant d'être relevée. 6° Les gens d'armes devront vivre en frères, et, « suivant l'ancienne et louable coutume, » traiter paternellement leurs serviteurs. 7° Défense, sous peine de mort, de tourner le dos pendant l'action, de jeter ses armes offensives ou défensives. Il est permis de tuer de suite les lâches, pris sur le fait. 8° Enfin, suivant la coutume, on jure de respecter les temples, les prêtres, de n'outrager ni les vierges ni les femmes enceintes (il paraît que les autres n'avaient pas droit aux mêmes égards); d'épargner les vieillards et les enfants; de ne démolir ni les moulins ni les écluses, etc. — C'est sans doute un règlement militaire en usage parmi les troupes suisses, que l'auteur met en vers et approprie à l'usage de l'armée d'Agamemnon.

L'acte suivant (le troisième), qui commence au débarquement des Grecs dans la Troade, est effroyablement long, bondé d'événements de toute espèce, empruntés indistinctement et comme au hasard à Homère et à d'autres auteurs. En arrivant, les Grecs, pour lesquels notre négociant poète montre une partialité évidente, gagnent successivement deux batailles, dont la plus disputée est celle où paraît Cygnus, auxiliaire des Troyens, qui est tué par Achille. Les Troyens sont refoulés avec perte jusque dans la ville; et, pour rendre leur défaite évidente, « il doit en rester au moins une demi-douzaine étendus sur le pont, en vue des spectateurs. » Ensuite les différents capitaines grecs s'en vont à tour de rôle mettre à la raison les alliés de Priam. Le départ de chaque chef est indiqué par un court intermède musical (*kurze musik*), après lequel il reparaît aussitôt avec force butin, prisonniers et prisonnières. Ici se produit un incident dont tout l'honneur, si honneur il y a, revient à notre auteur ou à celui qui lui a fourni le canevas de sa pièce. L'une de ces razzias a mis au pouvoir des Grecs le plus jeune des fils de Priam,

K MY

au re

ces p

otag

nvoic

re H

rs d

mai

oser

gami

ic, m

rs m

s et

Ne s

autr

ssez

en j

stiqu

eproce

r acc

sera

; il

de

une

une

cte d

Pol

e bo

nanc

cette

rouv

vou

'une

mém

er a

it la

nce à

neuf derniers actes. Ils contiennent la plupart des incidents de l'Iliade, depuis la querelle d'Agamemnon et d'Achille jusqu'aux funérailles d'Hector, puis la mort d'Achille, celle de Pâris tué par Philoctète, la prise et la destruction de Troie. La pièce se termine par la dispute entre Ulysse et Ajax pour les armes d'Achille et le suicide d'Ajax. Ces derniers actes sont d'ailleurs les plus faibles. Plusieurs des scènes les plus importantes sont transposées, d'autres à peine indiquées, notamment la mort de Patrocle et celle d'Hector. En toute occasion, le poète soleurois exagère la partialité d'Homère pour les Grecs. Dans tous les combats les Troyens ont le dessous, même dans l'attaque des vaisseaux, où il les fait victorieusement repousser par Ajax, sans attendre l'intervention de Patrocle. L'un des incidents sur lesquels il s'étend le plus, est l'entrevue de Priam et d'Achille. Il suppose que le vieux roi, pour attendrir davantage le vainqueur, s'est fait accompagner non seulement de sa fille Polyxène, qu'il offre pour la rançon du cadavre d'Hector, mais d'Andromaque et de ses deux enfants. Dans le cours de l'entretien, Priam impute aux Dieux seuls le crime de Pâris, ce qui lui vaut, de la part d'Achille, un beau sermon sur le libre arbitre. « Les Dieux n'exercent point ce pouvoir despotique sur nos destinées ; il laisse chacun de nous agir comme il lui plaît. Ce ne sont pas eux qui ont poussé ton fils au mal, mais bien ses passions... »

Notre poète a suivi la tradition qui attribuait la prise de Troie à la trahison d'Anténor. Il y a même trouvé le sujet d'une scène assez curieuse entre le traître et Hélène, qui a surpris son secret. Elle veut bien n'en rien dire aux Troyens, mais à la condition qu'il « dise de sa part mille choses affectueuses.... à Ménélas, en lui affirmant qu'elle n'a jamais rien fait, ni ne s'est rien laissé faire que par violence!! » Par le conseil d'Anténor, les Grecs abusent leurs ennemis par une fausse négociation. Ils consentent à lever le siège moyennant une grosse somme dont la

IX MYSTÈRES DRAMATIQUES

tement remise au tra-
v, malgré les belles j
un des premiers. Po
raite, laissant sous le
l'offrande à Minerv
tre duquel sont ce
lus vaillants, y com
il le dit lui-même, l
comprend aisément
que six hommes da
onner à cette mach
pour pouvoir la fa
is la ville à la vue e
res, que cette manœ
r la disposition du p
d'une housse qui en
mannequin et desce
robable que ce man
à quatre jambes et la
tout bonnement sou

lents de la destructi
tion de l'auteur, s
sance particulière.
fugitive avec un de
armées. Non cont
t l'argent qu'elle a,
dans une intentic
ureusement un brav
e à faire fuir ce m
sans exiger aucun
ngé de la Troyenne

dt était évidemment
vient encore dans l'
des meilleurs mor

« Avez-vous vu, dit-il, ce soldat vaillant et discipliné, qui, au milieu du désordre d'une ville prise d'assaut, s'abstient du pillage, respecte et protège l'honneur des femmes ? C'est ainsi que doivent se comporter les gens de guerre, surtout quand ils ont l'honneur d'être chrétiens comme nous, qui avons, de plus, un modèle parfait des vertus militaires dans Saint Ours, notre patron. Personne de vous n'ignore qu'il avait longtemps et glorieusement combattu pour l'Empereur Dioclétien jusqu'au jour où ce prince voulut le contraindre de fléchir le genou devant les idoles. Alors Ours lui dit : « Je t'ai fidèlement servi dans toutes les guerres humaines, mais je suis chrétien. Du moment où tu t'attaques à mon Dieu, au vrai Dieu, je ne suis plus ton soldat ! » Ayons donc toujours présent l'exemple de cet illustre confesseur de la foi, protecteur de notre cité ! N'imitons pas ces Troyens pillards et débauchés dont vous venez de voir le juste châtiment, ni tant de gens de guerre plus inexcusables encore, puisqu'ils ont eu l'honneur de recevoir le baptême ; soldats indignes qu'on ne voit jamais à la messe ni au sermon, dont tous les loisirs se passent en débauches, et qui semblent jaloux de complaire au Diable plutôt qu'à Dieu. » Ces sages conseils étaient surtout bien appropriés à une population dont la principale industrie était l'état militaire.

En terminant, le poète affirme que cette histoire de la guerre et de la destruction de Troie, qui vient d'être représentée, est absolument véritable ; il en indique même la date précise (?), 1199 ans avant la naissance du Christ, et finit en recommandant ses concitoyens à Dieu, à sa Sainte Mère et à Monseigneur Saint Ours.

Telle est, en substance, cette pièce singulière. On voit que, malgré son sujet profane, elle ressemble en bien des choses aux Mystères du moyen âge. L'auteur répète à diverses reprises, avec une certaine affectation, qu'il n'a point fait d'études, et ne sait que sa langue maternelle. Si cette assertion est vraie, il est certain que celui qui lui

R DEUX MYSTÈRES DRAMATIQUES ALLEMA
 natériaux connaissait au moins Virgi
 atines d'Homère et de Quintus de
 aussi très probablement un livre
 plusieurs fois à cette époque, et qu
 e comparer avec l'œuvre de Gottl
e Troyes la Grant mise en rime fran
ges (par Benoît de Sainte-More,) c
 que du ^{xii}^e siècle dont l'édition prin

III

ce de George Gotthardt, « la belle et
 et comédie du vieux et du jeune »
 vingt ans après, n'est guère moins
 ère. On voit tout d'abord qu'en re
 à n'a pu être imprimée qu'avec pe
 ecclésiastique. Melchior Rundt, cha
 et commissaire de l'évêque de Lausar
 livres, certifie que la Comédie de T
 que d'orthodoxe. Dans l'épître déc
 membres du Conseil de la Ville, l'ai
 nt de son talent et de son instructi
 et aussi saint, il s'est aidé des avis
 si recommandables par leur science
 Melchior Rundt déjà nommé, le P. F
 es Capucins, et un troisième person
 it, bien que laïque, Jacob de Staal,
 . remercie aussi les acteurs, tant relig
 i ont pris part à la représentation, «
 ntelligence que tout a marché admira
 x que l'auteur n'osait l'espérer. » On
 orge Gotthardt, qui devait être dé
 cette représentation, eut aussi pour c
 , Jean Guillaume Gotthardt, surinten
 mme
 e est divisée, comme la précédente,

journées pour le moins aussi longues, mais subdivisées seulement en cinq actes, deux pour le premier jour et trois pour le second. La musique vocale et instrumentale jouait un rôle bien plus considérable que dans l'autre ouvrage. La plupart des scènes sont séparées par des intermèdes musicaux tantôt courts, tantôt longs, par des morceaux de « musique anglaise (?), » par des chœurs d'AnGES, de Vertus personnifiées, de prêtres et de lévites juifs, de mauvais Esprits, d'âmes damnées. La première partie, dans laquelle Tobie et sa famille ne figurent qu'incidemment, commence à la conquête du royaume d'Israël par Salmanasar, et finit au meurtre de Sennachérib après la destruction miraculeuse de son armée sous les murs de Jérusalem. La seconde partie comprend l'histoire proprement dite du vieux et du jeune Tobie. Dans la liste des acteurs, nous remarquons Dieu lui-même, qui donne en personne ses instructions à l'ange Raphaël pour la conduite du jeune Tobie ; — la Mort, les trois Furies, une dizaine de Diables, dont Satan, Lucifer, Baal, Mammon, etc., plus « un vieux diable » anonyme et retraité, qui donne seulement des conseils. Les conquérants assyriens et le Roi de Juda (Ezéchias) sont entourés, comme Priam, de tout l'appareil féodal. Ainsi nous voyons figurer, parmi les acteurs, leurs grands sénéchaux, chanceliers, trésoriers, écuyers tranchants, porte-enseignes, tambours, etc.

Dans les scènes principales, l'auteur ne fait guère que reproduire et mettre en action le texte de la Bible. C'est seulement dans les intermèdes et les épisodes qu'il ose donner carrière à son imagination. Parmi ceux de la première partie, l'un des plus curieux est le tableau du conseil des démons convoqués par Lucifer pour travailler à pervertir Tobie. « Tu as crié d'une telle force, lui dit Bélial, que nous arrivons tous ; il n'est pas resté un seul diable en enfer ! » Mais, quand Lucifer leur nomme Tobie, qu'ils connaissent de vieille date, tous s'accordent à dire que la damnation de cet homme ne sera pas une tâche

NOTICE SUR DEUX MYSTÈRES DRAMATIQUES AL

facile ! Déjà les sept démons qui personnifient les vices capitaux l'ont vainement assailli. « J'ai séduit les Juifs, dit Baal, le démon de l'idolâtrie, épargné pour entraîner celui-là. Mais j'ai eu à présenter combien il était absurde de croire que Dieu pût régir le ciel, la terre et la mer, tous vos efforts ont été en pure perte. — Moi aussi, beaucoup occupé de lui, dit Mammon, le démon de l'avarice. C'est en vain que je lui ai répété qu'on ne peut rien déré dans le monde qu'en proportion de ce qu'on a, qu'il devait à sa famille d'amasser le plus possible et de le faire fructifier. Ce Juif extra-sensé ne savait pas seulement ce que c'est que de prêter intérêt !! Tout le sien est employé à secourir ses compatriotes indigents. » Astaroth, démon de l'impureté, a également perdu sa peine avec Tobie ; il n'a pu séduire, même dans sa jeunesse. Tout cela est à dire ; comme le Méphisto de Goethe, il se croit un diable s'il n'en était un lui-même. Toutefois, il est mon invalide, mais encore bon pour le conseil et le courage de ses confrères ? « J'ai vu parfois, le Juif, les gens qu'on aurait pris pour des Saints, succomber avec faiblesse dans les épreuves de la ruine et de la mort. »

L'un des plus curieux passages de cette pièce et de l'œuvre entière de Gotthardt, est la destruction des Assyriens devant Jérusalem. L'Ange Raphaël, armé de l'épée flamboyante par Dieu même, parcourt le camp de Sennacherib. Au moment où devant de la scène la Mort se présente, et prononce une allocution appropriée à la circonstance. Pour l'impression de ce *speech*, Herr Hans Schwab, qui jouait le rôle, portait un joli masque de squelette. Les acteurs, moi bien, orgueilleuses créatures humaines que vous êtes ici et partout, hommes et femmes si forts, si bien portants que vous soyez, vous mourrez tôt ou tard, et peut-être bien plus tôt que vous ne le pensez.

à avoir une figure pareille à la mienne ! « Suivent toutes les joyeusetés ordinaires des danses macabres, sur les caprices de la Mort, qui souvent se plaît à faire languir ceux qui l'appellent à grands cris, pour s'adresser à ceux qui ont le plus envie de vivre ; qui abat d'un seul coup l'homme le plus sain, le plus robuste, à côté de malades, de mourants qu'elle dédaigne d'achever..... » J'aime à prendre *de bons vivants*, à une table délicatement servie, ou encore au milieu d'un bal, d'où je les entraîne en dansant vers là tombe..... » En finissant, la Mort exhorte les spectateurs à se tenir toujours en règle, en prévision de cette terrible visite dont nul ne sait ni le jour ni l'heure. « J'ai plus d'égards, dit-elle, pour ceux qui pensent souvent à moi ! »

Dans la scène suivante, on voit arriver Sennachérib tout effaré, et il y a bien de quoi ! accompagné de deux officiers et de quelques gardes, seuls survivants de cette armée. L'épouvante du despote s'accroît encore s'il est possible, en entendant le rapport d'un des officiers, lequel commandait précisément la *ronde major* pendant cette terrible nuit, et allait de poste en poste, ne trouvant que des morts, sans apparence de blessures. Sa conclusion, c'est qu'il faut déguerpir bien vite *sans tambours ni trompettes* (textuel), pour échapper aux sortilèges des Juifs ; — conseil que le roi trouve excellent et s'empresse de suivre.

Après un *alleluia* chanté par les anges exterminateurs, et le cantique d'action de grâces d'Ézéchiás, nous assistons à l'entrée en enfer de l'armée Assyrienne, amenée par Bélial. Les mauvais esprits applaudissent avec transport à l'arrivée de ces nombreuses recrues. Il y a là une sorte de complainte à deux chœurs, chantée par les guerriers damnés, qui devait être d'un effet saisissant dans cette ville toute militaire. Ils reconnaissent que leur châtiment est juste, parce qu'ils ont déshonoré par leurs vices et leurs crimes la noble profession des armes. « Nous avons été ivrognes, pillards, débauchés : nous ignorions ce

REVUE CRITIQUE DE PUBLICATIONS NOUVEL

que c'était que la pitié : jamais nous ne songeâmes
— Oui, dit Lucifer, vous nous avez bien servis
cevoir votre récompense ! ».....

Nous faisons grâce à nos lecteurs de la seconde
qui n'est qu'une longue paraphrase de l'histoire
du voyage de son fils en compagnie de l'Ange,
bien on pense, les péripéties conjugales de la
guel n'étaient pas oubliées ; les spectateurs avaient
ment de voir étrangler sur la scène, par Astaroth
décesseur immédiat du jeune Tobie ; puis de voir
terrassé à son tour et rudement battu par Lucifer.
On voit que, malgré ses longueurs et ses autres
théâtre si peu connu du marchand de fer de
son importance dans l'histoire de la littérature.
B. I

REVUE CRITIQUE

DE

PUBLICATIONS NOUVELLES

HISTOIRE DU THÉÂTRE EN FRANCE : Les Mystères.
M. Petit de Julleville. *Paris, Hachet*
2 vol. in-8°.

M. de Julleville, maître de conférences à l'École
entreprend un travail de longue haleine sur l'histoire
théâtre. La première partie vient de paraître : elle
Mystères. L'auteur ne va pas rechercher les origines
Grecs ou les Romains : il commence simplement à
liturgique, après avoir constaté qu'il y eut deux genres
tiques en France au moyen âge : l'un destiné à éduquer
tout en l'amusant ; l'autre à l'amuser sans prétendre.
Au premier théâtre appartiennent les drames liturgiques
mystères ; au second les farces, les soties, les moralités,
sermons joyeux, les moralités, dont l'intention

sérieuse, mais qui le plus souvent ressemblent par la forme aux farces.

Ce livre a été récemment attaqué très vivement dans une grande revue : nous avouons humblement que nous l'avons trouvé très intéressant, très curieux et très bien fait : il est peut-être un peu long, mais le sujet après tout en valait la peine et il n'y a pas de mal à le voir une bonne fois traité amplement et bien dans son entier par un historien sérieux.

Longtemps on a cru et enseigné en France que le théâtre y avait pris naissance au commencement du ^{xv}^e siècle, tandis que cette époque paraît, au contraire, à M. de Julleville le commencement de sa première décadence. Les fameuses lettres-patentes, par lesquelles Charles VI reconnut en 1402 l'existence des Confrères de la Passion, ne sont pas l'acte de naissance du genre dramatique en France, mais seulement l'acte d'institution d'un théâtre stable et permanent. Mais nous savons maintenant que, bien avant qu'il n'y eût une salle exclusivement consacrée au drame, le drame existait. L'origine réelle de notre théâtre est bien le drame liturgique et M. de Julleville dit avec raison que chez nous, comme en Grèce et chez la plupart des peuples, le théâtre est né du culte. La récente découverte du drame d'*Adam*, rédigé au ^{xii}^e siècle tout en français, donne au travail de M. de Julleville un point de départ certain et un élément nouveau : cette pièce nous montre dans un exemple sensible par quelles voies s'était accomplie la transformation qui avait attiré le drame hors de l'Église, où il était né, sur la place publique, où il devait grandir et se développer. C'est une trouvaille très considérable pour le sujet dont s'occupe M. de Julleville et qu'il met bien en relief.

Nous répéterons que ce travail comble une lacune et constitue une œuvre sérieuse d'érudition qu'on lira avec le plus grand profit.

C^{te} E. DE B.

Voici au surplus un extrait de l'introduction :

Au ^{xviii}^e siècle, on entreprit pour la première fois d'écrire l'histoire du théâtre français du moyen âge. C'était trop tôt pour y réussir. Sans médire des ouvrages toujours utiles, et, même, excellents pour le temps, de Beauchamps, des frères Parfait, du duc de la Vallière, il faut avouer que leurs livres sont devenus bien insuffisants. Ajoutons qu'ils n'auraient pu être meilleurs à

REVUE CRITIQUE DE PUBLICATIONS NOUVELLES.

l'époque où ils furent écrits. D'une part, l'esprit public, entièrement hostile au moyen âge, et fermé à l'intelligence impartiale de tout ce qui s'était fait dans le monde entre la chute de Rome et la Renaissance, ne permettait aux écrivains de traiter de toutes ces choses *gothiques* qu'avec un ton soutenu de raillerie plus ou moins discrète. D'autre part, les documents faisaient défaut. Les origines du théâtre étaient inconnues. Les plus habiles se tenaient aux fameux vers de Boileau où chaque mot est une erreur :

Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré
Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré.
De pèlerins, dit-on, une troupe grossière
En public à Paris y monta la première.

On ne savait pas ce qu'avait été le drame liturgique ; on ne connaissait ni la *représentation d'Adam*, ni les pièces d'Adam de la Halle, ni le *saint Nicolas* de Bodel, ni aucun des *miracles* du *xiv^e* siècle ; on plaçait le commencement du théâtre français à l'institution des confrères de la Passion, c'est-à-dire à une époque où le drame chrétien avait déjà fourni les deux tiers de sa carrière. Surtout on ignorait cette multitude de documents précieux ou municipaux, publiés depuis cinquante ans, et qui permettent de reconstituer l'histoire de la mise en scène et des représentations.

Toutefois, c'est d'après ces livres surannés que l'on perd d'ordinaire à juger le théâtre du moyen âge. Leur insuffisance explique assez comment la plupart des critiques, après avoir feuilleté deux ou trois pièces au hasard, et facilement extrait d'un million de vers quelques couplets ridicules, se sont hâtés de déclarer détestable tout le travail dramatique de quatre siècles. Ces extraits tant de fois répétés ne sont pas même toujours authentiques. Trop souvent l'on a jugé, condamné, proscrit le théâtre des mystères avec une inconcevable légèreté, sur des preuves tronquées, falsifiées même, en recopiant sans fin des citations apocryphes, sans prendre la peine d'en vérifier la source. Nous nous efforçons dans ce livre de redresser ces préjugés courants et d'approfondir cette partie jusqu'ici mal explorée de notre histoire littéraire. Mais en nous attachant à une œuvre si longue et aussi laborieuse, l'histoire du théâtre en France au moyen âge, nous ne nous sommes pas dissimulé que c'était là

entreprise ingrate en somme au point de vue littéraire, malgré la surprise de quelques trouvailles heureuses faites çà et là dans des textes oubliés. Ce sont d'agréables exceptions ; mais d'une façon générale, il faut l'avouer, ce théâtre est devenu trop étranger à nos mœurs pour charmer nos esprits et satisfaire notre goût. Est-il permis pour cela d'en négliger l'étude, et l'histoire ne doit-elle pas faire revivre avec le même zèle tout ce qui a vécu, sous peine d'être incomplète et fausse ? Une époque n'est bien connue que si l'on connaît bien les choses que cette époque a particulièrement aimées. Ceux qui savent la passion du moyen âge pour son théâtre conviendront que, si l'on ignore ce théâtre, on ignore en même temps une partie considérable du moyen âge. Au point de vue politique et social, jamais le drame ne fut plus important qu'à cette époque. C'est alors que la scène, dans chaque ville où elle se dresse, est vraiment le foyer de la vie publique. A la fois tribunal et chaire, journal et tribune, elle juge, elle sermonne, elle médite, elle harangue ; il faudrait remonter à Périclès pour retrouver l'image d'un théâtre aussi profondément mêlé à tous les incidents de la vie d'une époque et d'une société. Aujourd'hui que le théâtre n'est plus qu'une distraction parmi tant d'autres, nous ne saurions nous figurer ce qu'il était pour le peuple du moyen âge, quand la scène, au lieu d'être comme à présent confinée dans un édifice distinct et occupé par une classe d'hommes spéciaux, était ouverte à tous et s'érigait partout ; quand les acteurs, pris dans toutes les classes de la société, se comptaient par centaines ; quand les pièces duraient plusieurs journées, quand les représentations, rares, mais interminables, s'offraient comme le seul point lumineux et joyeux dans une série de mois ou d'années décolorées et monotones. Ainsi nulle autre forme littéraire pendant quatre siècles, du douzième au seizième, n'a eu le privilège de passionner à ce point le peuple. Nous en sommes surpris, trouvant aujourd'hui l'œuvre médiocre et vulgaire. Mais les arts se perfectionnent ou se raffinent, sans que nos plaisirs deviennent pour cela plus vifs. Les essais grossiers des auteurs de nos mystères ont excité un enthousiasme que les plus habiles d'entre nos contemporains n'exciteront jamais. L'histoire est d'ailleurs pleine de telles surprises. Pour le peu que nous connaissons de la musique des anciens Grecs, nous ne laissons pas d'être étonnés que ce peuple, qui avait Phidias, Ictinus et Sophocle, se

CRITIQUE DE PUBLIC

vivement charmé de
. Mais ne nous faiso
eants des peuples
e modifiées, vers u
ècles et selon les r
e les comprendre et

manuscrits de l
1, précédé d'une
Lavalley, bibliot
ardel, in-8° de
aires numérotés.

rique, placée en têt
te : il serait fort à
les fussent l'objet de
omme avec celle
époque de sa fonc
crits. M. Lavalley a
niversité et sa bibli
province de Neust
assez longuement ic
important, omis dans

1. Lavalley contient
et piquante, qui prot
s oublié son ancien
l'intendant Foucault,
ents de l'Université.
ièrent de choisir d
ts et incunables, ce c
et trop grand amate

M. Massuf, libraire à Ca
salle actuelle de la Bib
itral représentant le vic
érité.

volumes. Dans les bâtiments refaits sous les auspices de cet intendant, figurait une vaste pièce à usage de bibliothèque, dans laquelle il n'y eut, pendant plus de vingt ans, que les onze volumes « échappés au *choix* de l'intendant, » et qui naturellement n'étaient pas les plus précieux.

M. Lavalley a parlé en excellents termes des services rendus par les derniers bibliothécaires de Caen depuis 1786, MM. Moysant, Hébert, Mancel. Ce fut à Moysant qu'échut la tâche honorable, mais difficile et souvent périlleuse, de « disputer à la fureur populaire les bibliothèques des abbayes. » Celle du Val-Richer fut employée en entier à faire bouillir de l'eau-de-vie. Hébert est auteur d'un *Catalogue raisonné* (manuscrit) en 6 vol. in-fol., auquel M. Lavalley reconnaît loyalement avoir fait de nombreux et utiles emprunts. Nous regrettons qu'il ait craint d'effaroucher la modestie du bibliothécaire principal actuel, M. Travers, en citant le nom de ce savant aimable et laborieux, bien connu des lecteurs du *Bulletin*. Ce silence du bibliothécaire-adjoint est d'autant plus regrettable, qu'il pourrait être attribué à d'autres motifs.

La Bibliothèque de Caen, qui contenait, en 1809, seulement de 25 à 26,000 volumes, en possède aujourd'hui plus de 80,000. Parmi les dons et legs qui ont contribué à cet accroissement si considérable et relativement si prompt, on remarque la bibliothèque du célèbre médecin Rayer, donnée par sa fille ; un certain nombre de livres de la bibliothèque du savant Huet, donnés par M. Baudement, et les papiers du général Decaën, précieux surtout pour l'histoire des colonies de la mer des Indes sous le premier empire. Decaën était un militaire énergique, mais assez mauvaise tête : on en trouvera la preuve dans un document curieux qui figure à l'Appendice d'un volume publié par nous il y a déjà bien des années (1).

Les manuscrits sont aujourd'hui au nombre de 525. M. Lavalley en cite plusieurs que ce bon intendant Foucault n'aurait pas manqué de *choisir*, s'ils avaient été à la Bibliothèque de son temps : — comme un bréviaire de Lisieux du *xv^e* siècle sur VÉLIN ; des *Heures de la Vierge* de la même époque avec miniatures ; — le manuscrit original des chansons du *Vau-de-Vire*, dont le véritable auteur

(1) *Nouvelles études sur la Révolution française* (année 1799). In-12, Paris, F. Didot, 1854.

CAUSERIES D'UN BIBLIOPHILE.

est Jean Le Houx, et non cet Olivier Basselin auquel on en a si longtemps honneur. *Sic vos non vobis!*

Parmi les imprimés, on remarque quelques beaux volumes Kerver et de Simon Vostre. — La Bibliothèque de Caen possède aussi quelques reliures précieuses. M. Lavalley cite entre autres *Psalterium* de 1516, dont la reliure, en maroquin du Levant, la fameuse inscription : *J. Grollieri et amicorum* : — et deux ouvrages dont les reliures ont eu l'honneur d'être décrites dans *Voyage en France* de Dibdin. L'un, la *Cosmographie* de Munster (Bâle, 1556), a sa couverture ornée de portraits d'Henri II et de Diane, du croissant de celle-ci et de curieux médaillons. L'autre, en trois volumes in-folio, de la même provenance, un grand luxe d'H couronnés, de D et d'H enlacés, sur les plats, et jusque sur les tranches gaufrées. Toutefois il n'est guère probable qu'Henri II et Diane aient jamais ouvert ces volumes ensemble, ni même séparément. Ce n'est rien moins qu'un superbe exemplaire du Commentaire de S. Chrysostôme sur les épîtres de S. Paul, imprimé par *Stephanus et fratres de Saardam* à Vérone, en 1529.

CAUSERIES D'UN BIBLIOPHILE

Les Oubliés et les Dédaignés du Dictionnaire des Littératures

IV.

La bibliographie allemande va nous fournir aussi quelques notices importantes, qui méritaient de figurer dans le *Dictionnaire*.

Gabriel Bucelin (1599-1691), bénédictin, critique sévère, mais héroïque investigateur. On a de lui plusieurs ouvrages sur son Ordre; deux descriptions du pays Grisons et des environs du lac de Constance, toutes curieuses et rares et recherchées; puis un grand travail sous ce titre formidable : *Germania topo-chrono-stemmatographica sacra et profana*; topographie, chronologie, généalogie.

des profanes et sacrées de la Germanie. L'ouvrage n'a tant que 4 volumes in-fol., imprimés de 1655 à 1678. Il promettait davantage !

Christophe *Brower*, jésuite (1560?-1617), a droit à une place dans la martyrologe des érudits. Cruellement tourmenté par la goutte et la pierre, il continua de travailler comme si de rien n'était, et mourut à la peine. Ses principaux ouvrages (latins) sont « les Antiquités de Fulde » (1612, in-4°), livre exact et fort estimé qui va jusqu'à l'an 1607, et ses « Annales de Trèves, » œuvre volumineuse (1626, in-fol.), qui lui avait coûté trente ans de travail. Suivant Tabaraud, auteur de l'article Brower dans la biographie Michaud, cet ouvrage avait été commandé à l'empereur par l'électeur de Trèves, pour réfuter celui du protestant *Kyriander* (qu'il appelle Kilander) sur le même sujet, et qui attaquait non seulement le catholicisme, mais les droits des électeurs et de leurs chanoines dans la ville de Trèves. Il y a là quelque chose d'inexact, car le livre de Kyriander ne parut qu'en 1619, deux ans après la mort de Brower. Quoi qu'il en soit, le nouvel ouvrage, *Lothaire de Metternich*, l'un des ancêtres du célèbre ministre autrichien de ce nom, trouva que Brower avait été trop favorable encore aux prétentions des habitants. Ce n'est pas d'hier, comme on voit, que les Metternichs sont hostiles aux idées libérales. En conséquence, la première édition fut retirée, et détruite en grande partie. Il en parut une seconde en 1670, *expurgée*, avec la continuation par un autre jésuite, Masen (*Masenius*), connu par ses poésies latines, mais qui n'était pas non sans valeur comme historien. Néanmoins on recherche avec préférence les rares exemplaires de l'édition originale, et on a effacé des passages qui en furent retranchés.

Thomas *Balbin* (1611-1689). Encore un savant jésuite ; voudrait-on les expulser aussi de l'histoire littéraire ? Celui-là avait dévoué sa vie à l'étude des annales de son pays. Il leur a consacré dix volumes in-folio, im-

primés à Prague de 1677 à 1687 ; œuvre monumentale qui, aujourd'hui encore, peut suffire à l'étude de l'histoire de la Bohême jusqu'à l'époque où vivait ce laborieux écrivain. On prétend qu'il mourut n'ayant qu'un regret : celui de n'avoir pas eu le temps de faire vingt volumes au lieu de dix !

Martin *Crusius* (1526-1607), méritait un article, puisque les trois personnages du même nom, cités dans le *Dictionnaire*. Professeur à Tubingen, il a laissé un grand nombre d'ouvrages d'éducation et de haute érudition parmi lesquels on a remarqué : *Annales Suevici*, Annales de la Souabe jusqu'en 1594 (Francfort, 1596, 4 p. 2 vol. in-fol.), livre très estimé et peu commun. *Turco-Greciæ Libri VIII*, recueil très rare de documents originaux sur les derniers temps de l'Empire grec et premiers de l'Empire turc. M. Crusius était l'un des premiers hellénistes de son temps ; il savait aussi le grec moderne, et en a donné le premier des leçons en Allemagne. On peut encore citer de lui une relation latine des tribulations essuyées par ses parents, bourgeois de Bamberg à l'époque de la ligue de Smalkalde. Cette pièce, fort intéressante, d'abord imprimée à part (1584, in-12), a été reproduite dans la collection d'écrivains germaniques de Freher.

Il a laissé aussi, mais nous lui laissons volontiers des explications sur les Épîtres et les Évangiles des fêtes, » à coup sûr le plus volumineux des ouvrages de ce genre (*Wittenberg*, 1603, 4 vol. in-fol.). On peut consulter, pour plus de détails sur Martin Crusius, l'excellent article de Glay (*Biogr. univ.*)

Jacques *Sprenger*, dominicain (mort en 1497 ?), auteur du *Malleus maleficarum* (édit. orig. s. d. du xv^e siècle ; plusieurs édit. dans le xvi^e ; la dernière, je crois, est celle de Lyon, 1620). L'omission de ce livre de haute curiosité est des plus étranges. Michelet a parlé longuement du *Malleus* dans l'introduction du tome VII de son Histoire.

de France. Mais il faut bien se garder de prendre au pied de la lettre toutes ses assertions, notamment celle que ce livre était le bréviaire des inquisiteurs et qu'on l'imprimait in-18 tout exprès, pour tenir facilement dans leurs poches. Michelet raconte cela avec un sérieux imperturbable, en homme convaincu que c'est arrivé!!! La vérité est que le *Malleus* n'a pas été imprimé in-18, mais petit in-8, comme un grand nombre de livres du même temps. Dès le xvi^e siècle, les réformés se faisaient une arme de ce *Marteau* malencontreux. Fischart en fit une traduction allemande imprimée pour la première fois en 1582, et qui eut plusieurs éditions.

Marquard *Freher* (1565-1614); jurisconsulte, diplomate, numismate, chercheur infatigable de chroniques et de pièces historiques, méritait bien quelques lignes. Le P. Niceron compte 49 ouvrages composés, ou recueils publiés par Freher, dont plusieurs en 2 et 3 volumes in-fol., et cette liste n'est pas complète. Les principaux sont ses collections d'écrivains anciens de la Bohême (1602); de la Russie (1600), de la France (1613), de l'Allemagne (1600-11, 3 vol in-fol.). Parmi ses œuvres originales, on remarque des écrits sur le droit, la numismatique; une dissertation bizarre sur la stature de Charlemagne, qui, suivant lui, avait sept pieds de haut, et une autre très importante sur les tribunaux secrets de l'Allemagne, qui n'a paru que longtemps après sa mort, et pour cause. (Helmstadt, 1663, et plusieurs fois réimprimés.)

Si ses biographes sont exacts, Freher aurait amplement mérité le compliment que Cyrano adressait quelques années plus tard à Montfleury : « Enfin, gros homme, je vous ai vu !! »

Londorp (Gasp. Michel). On doit à cet écrivain, « l'un des plus habiles et des plus laborieux de son temps, » suivant Lenglet, une suite de l'histoire de Sleidan, depuis 1555 jusqu'à 1610 (*Francfort*, 1619, in-fol. en 3 vol.

in-8), et une histoire de la guerre des Empereur et Ferdinand II contre Frédéric V, électeur palatin à 1623 (Francfort, 1623, in-4). Ce fut pendant cet que la fameuse bibliothèque d'Heidelberg fut tr à Rome, lors de la prise de cette ville par les impériales.

Une omission plus grave, au point de vue de aité, est celle du baron de *Khevenhuller* (mort auteur des *Annales Ferdinandeï* (en allemand), très détaillée des événements de l'Empire, d naissance de Ferdinand II jusqu'à sa mor 1637). Khevenhuller avait divisé son ouvrage p ou espaces de cinq ans, formant chacun un v folio. L'ouvrage devait, par conséquent, en ave puisqu'il comprend un intervalle de soixa Mais l'auteur ne fit imprimer que les neuf en 1640 ; et seulement à soixante exemplaires. Il pas à propos, ou fut empêché de livrer à l'impi trois derniers, qui contenaient des particulari gréables pour de grands personnages encore viv trois derniers volumes restèrent en manuscrit d bliothèque impériale de Vienne. Pendant le x et les premières années du xviii^e, les quelque plaires en circulation des neuf volumes à Ratisbonne en 1640 furent très recherchés bien on pense ; ils se payèrent, suivant Lenglet noy, jusqu'à 12,000 livres, somme énorme pour là. Enfin, en 1720, l'ouvrage fut réimprimé avec la fin manuscrite, en 14 vol. in-fol., ave C'est un recueil des plus précieux pour cette agitée de l'histoire de l'Empire, qui comprend de Rodolphe II, de Mathias et de Ferdinand II. de Khevenhuller, longtemps employé dans les l'Empire, avait pu voir par lui-même, et savoir ment beaucoup de choses, mais n'était rien moi torien. Son livre n'est qu'un *Diarium* ou recue

mations transcrites au jour le jour, dans lequel on a beaucoup de peine à se retrouver. Il en a été fait un extrait méthodique en 4 vol. in-8 (Leipzig, 1778-81.)

Nous pourrions encore chercher noise, sur plus d'un point, à la bibliographie allemande du *Dictionnaire*. Par exemple, son article sur Fischart est tout à fait insuffisant. L'auteur de cet article n'a tenu compte, ni de l'édition complète des œuvres poétiques de Fischart donnée par M. Kurz (*Leipzig*, Weber, 3 vol. in-12, 1666-68), ni de l'Étude que nous avons publiée, en 1872, dans la *Revue de France*. Nous croyons avoir donné une juste idée de cet écrivain d'un grand talent, mais sceptique et cynique, qui écrivait à la fois des diatribes contre le papisme sous un pseudonyme, et des inscriptions élogieuses pour un recueil de portraits de papes, auxquelles il mettait son nom. (1) Partisan enthousiaste de la Réforme, Fischart était de ceux qui avaient bien vite poussé l'esprit de libre examen aux conséquences les plus extrêmes. Au fond, il ne croyait guère à Dieu ni à diable, ni même à Luther. Son unique souci était de composer ou de traduire des œuvres de n'importe quel genre, pourvu qu'elles fussent bien payées ou de bonne vente : satires et pamphlets religieux, odes, dithyrambes patriotiques ; catéchismes, psaumes, grammaires, almanachs, traités d'agriculture ou facéties populaires et même populacières, comme son poème de la *Chasse aux Puces*, bien moins décent qu'on ne l'a dit, témoin ce passage de l'*Éloge des mouches* qui

(1) *Accuratæ effigies romanorum pontificum*, (Strasbourg, Bernhart Jobin, 1573, in-fol.). Ce volume contient les portraits des souverains pontifes depuis 1378 jusqu'en 1573, au nombre de 27, gravés par T. Stimmer, d'après ceux publiés d'abord à Rome en 1568, avec les légendes latines de Panvinio. Dans l'édition de Strasbourg, ces légendes très louangeuses sont traduites les unes en prose, les autres en vers, par Fischart, qui reproduit sans sourciller ces éloges de pontifes dont plusieurs avaient énergiquement combattu la Réforme. Jobin, qui publiait ce recueil dédié « respectueusement » à l'évêque de Bâle, et destiné aux catholiques, fut aussi l'éditeur de la plupart des ouvrages de Fischart, son beau-frère, contre le pape et les papistes.

en forme l'épilogue, dans lequel il compare en détail, aux façons d'agir brutales des coqs avec les poules, les amours prolongées des mouches, qui se continuent jusque dans les airs !

Des excès de tout genre, mais surtout de trop fréquentes accolades à la Dive Bouteille, abrégèrent la vie de ce grand poète. Infirmes avant trente ans, il composa un de ses plus jolis ouvrages (*Das Podagrammische Trostbuchlein*), pour la consolation de ses frères en infortune, comme lui aux prises avec la Goutte, « cette désagréable fille de Bacchus et de Vénus », et il mourut à peine âgé de quarante ans.

Rien n'est plus intéressant pour nous, dans l'œuvre de Fischart, que ses transcriptions libres, et plus que libres dans tous les sens, d'ouvrages français contemporains, comme le *Réveil-Matin* de de Bèze, le *Discours merveilleux* d'Henri Étienne et les extraits de Rabelais, « translatés, dit Fischart, sous le méridien allemand. » Dans ces diverses *translations*, il amplifie ou abrège à sa fantaisie, remplaçant les jeux de mots, les plaisanteries ou les insultes intraduisibles par des équivalents dans le goût tudesque, souvent avec un renfort d'injures et d'ordures de son invention. Ainsi, dans la transcription du *Réveil-Matin*, il enchérit sur les violences de l'original contre Catherine de Médicis. Il équivoque sur son nom en l'écrivant ainsi : *Katterein*, comme s'il dérivait de *Katter*, matou.

Wil nennen gleich die *Katterein*
Diweil si last die *Katter ein*.

Pour donner l'idée de ce calembour cynique par à peu près, il faudrait dire : « Je l'appelle *Chatterine*, parce qu'elle se laisse *approcher* par tous les *Chats*. » Il la qualifie, comme de Bèze, de Jézabel italienne, mais une Jézabel plus criminelle que la première, et dont la fin sera pire encore : « Celle-là ne trouvera pas même de chiens qui veuillent de sa carcasse ! » De même, dans ses imita-

tions de Rabelais, il force encore la note dans les passages les plus orduriers. Puis soudain, s'arrachant à cette fange digne d'un plus vilain nom, il se relève d'un coup d'aile à une grande hauteur, comme dans la belle ode à *ses livres*, morceau absolument original, intercalé parmi ces extraits rabelaisiens. Fischart s'y révèle tout d'abord bibliophile et bibliomane ; aussi il lui sera beaucoup pardonné ! Il aime tous ses livres, mais ceux qu'il préfère, les joyaux les plus précieux de son trésor, ce sont les plus anciens :

Der altst ist der best Schatz ;

les Incunables, œuvre des Guttemberg, des Schœffer, « ces inventeurs du noble art d'imprimer, nouveaux Jansons, conquérants de la plus riche des Toisons d'or. » Il aime ses livres d'un amour discret et prudent, bien différent de la passion brutale de ces liseurs à outrance qui se font un pupitre de leurs genoux et n'ont aucun scrupule d'écorner les plus beaux exemplaires, de les maculer en les tripotant avec des doigts malpropres. Ces amoureux indéliçats ressemblent aux singes qui tuent leurs enfants à force de caresses. Pour lui il écarte avec soin de sa bibliothèque ces loups dévorants. Lui-même ne manie ses livres qu'avec précaution et à d'assez longs intervalles, tant il a peur de les fatiguer, et aussi de se fatiguer lui-même. « J'aime les livres, mais je ne veux pas devenir un savant, car qui sait beaucoup est entraîné à beaucoup travailler, et qui travaille beaucoup s'use vite, et je tiens à ne pas être enterré de sitôt. » Malheureusement, il y a des excès plus meurtriers que ceux de l'étude, et notre auteur, qui travaillait beaucoup, quoi qu'il en dise, brûlait la chandelle par les deux bouts. « Je voudrais être roi, dit-il encore, pour construire des édifices somptueux, spécialement destinés à recevoir des livres ; ils méritent bien autant des palais que les princes, sinon mieux. Et vous, écrivains mes frères, pourrez-vous jamais assez aimer, assez vanter cette divine invention de

l'imprimerie, qui permet aux bons auteurs de se faire connaître, et leur assure l'immortalité! Elle profite aussi, il est vrai, aux écrivailleurs, mais on ne saurait l'en rendre responsable; *si la vache est une c..., son veau n'en peut mais*. Foin de ces détracteurs ignares de l'imprimerie, qui la rejettent comme un poison (sous prétexte de l'abus qu'on en peut faire); *leurs noms puent comme de l'ordure*:

Ir nam verfault wie Mist.

La bibliothèque de Fischart, « sa consolation et sa joie, » était sans doute considérable, car il songeait à y mettre un gardien, pour en écarter les profanes et la préserver d'un désastre pareil à celui d'Alexandrie. « J'apprends par mes livres quels sont les desseins de Dieu sur nous, et comment le monde a commencé, et comment les nations tour à tour s'élèvent et périssent! De la théologie je passe à la jurisprudence, puis aux sciences naturelles, et enfin à l'histoire. Sans armes et pourtant sans péril, je prends part aux grandes guerres de Rome, etc. » Cette ode, ou plutôt ce poème de bibliophile, se termine par une diatribe contre tous les insectes ennemis des livres. Cette péroraison semble avoir été écrite sous l'impression de fâcheuses découvertes dans sa bibliothèque. « Voyez mon pauvre *Lombard* (1); est-il assez rongé, criblé, perforé! Parmi ces animalcules malfaisants, les uns s'attaquent au papier; d'autres, plus friands d'antiquité, s'en prennent aux feuillets de parchemin. Mais j'entends des craquements suspects du côté des œuvres de Gessner. Justement les vers se sont mis dans les reliures (en bois). Il était plus que temps d'y regarder; plusieurs feuillets de la *Bibliothèque* sont déjà perdus, et voici un de ces malfaiteurs que je prends en flagrant délit, au moment où il pénétrait par effraction dans l'*Historia animalium*. Meurs, maudit insecte, indigne de figurer en si noble compagnie! » Cette

(1) Peut-être l'édition *princeps* du « maître des sentences », de 1474,

« Bibliothèque », ou Catalogue universel (Zurich, 1545-49), et cette Histoire des animaux (*Id.*, 1551, 5 vol. in-fol.) sont de Conrad de Gessner, célèbre savant contemporain (1516-65). Sa *Bibliothèque*, ou Catalogue d'ouvrages grecs, latins et hébraïques, etc., est le premier essai important de bibliographie moderne. Hâtons-nous d'ajouter que cet écrivain n'a pas été omis par M. Vapereau.

Mais nous lui demanderions volontiers une petite place pour le franciscain Jean *Nas* (1534-90), prédicateur et écrivain, qui fut l'un des plus énergiques champions du catholicisme en Allemagne dans la seconde moitié du xvi^e siècle, et particulièrement la bête noire de Fischart. Nas avait publié, sous le titre de *Centuries*, une série de pamphlets véhéments contre la Réforme, qui eurent plusieurs éditions, de 1565 à 70. Fischart répliqua, en 1571, par une longue satire, qui contient plus d'invectives que de bonnes raisons. Il appelle ces *Centuries* des *Menturies*; équivoque à satiété sur la ressemblance du nom de Nas avec *Nase*, nez, et lui reproche plus de cent fois d'avoir commencé par être garçon tailleur, ce qui ne faisait rien à l'affaire. Voici la conclusion de cette pièce; elle suffit pour donner une juste idée des aménités de la polémique religieuse du temps. Comme Nas avait traité les réformateurs de loups et d'ânes, Fischart lui renvoie le compliment, ainsi qu'à ses confrères. « Garde tes homélies pour les couvents de ton ordre; c'est là où tu trouveras à sermonner des loups rapaces et des ânes braillards! Et tu es toi-même un de ces derniers, on le reconnaît à ta voix et à ta fiente (*Mist*). Mais j'ai grand'peur que tes prédications ne soient en pure perte; d'ordinaire, quand un âne en prêche un autre, ils n'en demeurent pas moins ânes tous les deux. Je n'ai d'espoir pour vous qu'en Dieu, qui peut tout ce qu'il veut, même sur le cœur des ânes, et qui daigna jadis donner une voix humaine à celui de Balaam. Puisse-t-il exercer sa miséricorde sur ces ânes enfroqués, pour qu'ils comprennent enfin sa loi, et que les

diabls ne les traînent pas en enfer *par le nez*. » (Derrière allusion au nom de son adversaire.) (1)

Mais Fischart avait affaire à forte partie. Nas rî sur le même ton, et ils eurent encore maille à parti plus d'une occasion, notamment à propos du fameux piteau de la cathédrale de Strasbourg, sur la frise duquel une sculpture du *xiii^e* siècle représentait une parodie des cérémonies de la messe, jouée par des animaux. En 1515 il parut à Strasbourg un placard intitulé *Thierbilder*, reproduisant cette sculpture avec une légende explicative en vers, dont l'auteur n'était autre que Fischart. Il avait compris que ces bas-reliefs étaient une satire des pratiques superstitieuses du passé, « l'Evangile ayant prédit que, dans des temps semblables, à défaut des hommes, les bêtes crieraient. » Le renard, porté en procession sur une civière, représente le pape, père de tous les renards. Le porc et le bouc, qui remplissent l'office de porteurs, ce sont les hauts dignitaires du clergé, luxurieux et orgueilleux, qui avaient fait de l'église leur étable. Le loup est l'emblème des faux pasteurs qui s'engraissent de leur troupeau ; l'âne la figure des cuistres ignorants et braillards, comme le franciscain Nass. » Celui-ci riposta par une contre-édition, également versifiée, de ces mêmes figures, dans un sens tout opposé. Suivant lui, leur auteur était, non un hérétique anticipé, mais un fidèle favorisé du don de prophétie. Dans ce bas-relief symbolique, il avait flétri d'avance les abominations de la prétendue Réforme. Le renard présentait Luther ou Calvin ; le loup était l'emblème

(1) Bien que supérieure aux *Centuries* sous le rapport littéraire, cette diatribe de plus de 4,700 vers eut bien moins de succès. On n'en connaît que la seule édition du *xvi^e* siècle, et elle n'a été réimprimée que de nos jours. Fischart réussit mieux avec sa « Légende du chaperon à quatre cornes », contre les Jésuites, qui eut quatre éditions de 1580 à 1610, et mieux avec son pamphlet mêlé de prose et de vers contre la Cour de Rome (*Romnenkorb*), dont on connaît six éditions anciennes datées de 1579 à 1584 et quatre non datées. C'est une imitation libre de la *Ruche* (*Apiarium romanum*) de Marnix de Sainte-Adegonde, le fameux agitateur des Pays-Bas, à qui Edgar Quinet a fait les honneurs d'une monographie spéciale. Il le précède le frère de Rabelais, cousin d'Ulrich de Hutten, précurseur de J.-J. Rousseau et de Pascal, etc. Néanmoins Marnix ne figure pas non plus dans le *Dictionnaire des Litteratures* !

princes qui avaient pris parti pour la Réforme afin de pouvoir s'emparer des domaines ecclésiastiques ; l'âne tenant un livre désignait les ministres luthériens psalmodiant en langue vulgaire, etc. Ces deux interprétations furent chaleureusement soutenues de part et d'autre pendant plusieurs années. En 1617, les fameuses sculptures avaient encore été reproduites avec la glose de Fischart, dans une description de la cathédrale de Strasbourg (*Summum Argentorensium Templum* de Schadœus, p. 29-43). Elles avaient été détruites, comme objet de scandale, entre les années 1573 et 1588. Cette polémique eut pour épilogue, en 1728, des poursuites exercées contre un brocanteur protestant de Strasbourg, qui vendait de vieilles gravures du bas-relief détruit. Il fut condamné au bannissement perpétuel pour avoir débité ces estampes par « affectation et mauvais dessein ». Dans le réquisitoire qui a été conservé, il n'est fait aucune allusion à l'ancienne interprétation satirique de ces figures ; le souvenir en était donc perdu, heureusement pour l'accusé. Il n'en aurait sans doute pas été quitte à si bon marché, si ce rapprochement avait été fait par l'accusation ; d'autant plus que les gravures incriminées provenaient, suivant toute apparence, d'un tirage à part des planches qui avaient servi, vers 1580, pour la publication de la pièce de Fischart (1).

La vie et les œuvres de Nas ont été, il y a une vingtaine d'années, l'objet d'une monographie spéciale, écrite par un savant religieux du même ordre : *Johannes Nasus...*, (par le P. Schopf, *Botzen*, 1860, in-8). Ce volume fort intéressant, dont nous avons donné une analyse dans la *Revue de France*, est orné d'une reproduction de la statue de Nas, statue qu'on voit encore sur son tombeau à Brixen, dont il était évêque. Par son talent d'orateur et d'écrivain polémique, Nas méritait d'être cité dans le *Dictionnaire des littératures*. Mais en voilà assez sur la biblio-

(1) M. Champfleury a raconté en détail ces curieux incidents, dans le chapitre VIII de son *Histoire de la caricature au Moyen Age et sous la Renaissance* (Dentu, 2^e édition). Il y a joint la reproduction du chapiteau.

graphie germanique; l'auteur du *Dictionnaire* pour dire que nous lui cherchons une querelle d'*Allemand*.

V

Nous aurions encore de quoi remplir une liste d'omissions aussi longue que celle des conquêtes féminines Don Juan, déroulée par Leporello sous les yeux effarés d'Elvire ! Mais il faut se borner ; nous nous contenterons donc pour finir, de relever encore, *passim*, quelques oublis des plus graves,

Voici tout d'abord l'un des écrivains qui auraient plus de droit de se plaindre : *Diaz Castillo del Campo*, compagnon de Cortez, et le meilleur des anciens historiens de la conquête du Mexique. On sait que Diaz écrivit son *Historia Verdadera...* (Madrid, 1632, in-folio) pour rétablir les faits, singulièrement dénaturés dans l'ouvrage romanesque que Gomara avait publié sur le même sujet. (Le *Dictionnaire* ne cite ni l'un ni l'autre.) Le récit de Diaz est bien autrement pittoresque et dramatique dans sa simplicité, que l'œuvre ampoulée d'un écrivain postérieur, Solis, qui fait prononcer par ses Mexicains de longues harangues imitées de Thucydide. Le grand historien moderne de la conquête, Prescott, doit au vieux chroniqueur espagnol plusieurs de ses plus belles pages, et il a eu l'honnêteté d'en convenir.

Barthelemy *Scala* de Florence (1430-95), orateur, homme d'Etat, puis poète et historien dans ses moments de loisirs, avait composé des poésies latines qui eurent, dit-on, beaucoup de succès de son temps, mais dont n'est rien resté, et une bonne histoire, ou plutôt un bon commencement d'histoire de sa patrie (car il n'eut pas le temps de l'achever), qui figure dans la collection Burman et aussi, je crois, dans celle de Pertz. — Malgré le mérite de ce gonfalonier littéraire, nous l'aurions probablement laissé dans son coin, si nous n'avions tenu à réparer l'oubli peu galant, commis à l'égard de sa fille, Alessand

Scala, citée dans toutes les biographies comme l'une des plus belles et des plus savantes personnes de son siècle. Elle fut notamment élève, pour le grec, de Jean Lascaris et de Démétrius Chalcondyle, savants byzantins réfugiés en Italie après la débâcle du Bas-Empire. Alessandra profita si bien de leurs leçons, qu'elle parlait et écrivait, en grec, aussi couramment qu'en italien et en latin. Les femmes savantes de Molière se contentent d'embrasser Vadius par l'amour du grec ; Alessandra Scala avait poussé l'entraînement jusqu'à épouser un Grec nommé *Talca-gnota*, qui joignait à ce nom rébarbatif le surnom plus harmonieux de *Marullus*. Il a laissé des poésies latines, mentionnées dans le t. 39 de Nicéron. Quant à sa femme (morte en 1506), on trouve plusieurs pièces d'elle en grec dans le recueil des opuscules de Politien, avec lequel elle correspondait dans cette langue.

Voici une autre femme auteur dont l'omission est peut-être encore plus regrettable: Modesta Pozzo, dite *Modérata Fonte* (1555-92), archi-savante vénitienne du xvi^e siècle. Pic de la Mirandole et elle auraient fait un couple merveilleusement assorti, si elle était venue au monde cent ans plus tôt. Sa mémoire était si prodigieuse, qu'elle retenait tout, grammaire, poésie, prose ou musique, à la première leçon ou à la première audition. Elle trouvait encore moyen de s'occuper d'autre chose, car elle mourut en couches à trente-sept ans. Parmi ses ouvrages, indiqués dans le T. xvii de Nicéron, on en remarque un dans lequel les modernes *avocates* de l'émancipation des femmes trouveraient peut-être des arguments. Ce livre, intitulé: *Il merito delle Donne*, scritto in due giornate (*Venise*, 1600), a pour but, comme le « brief discours » de Marie de Romieu, d'établir « que l'excellence de la femme surpasse celle de l'homme. » (V. le n° 611 de la vente de Béhague, p. 153 du *Bulletin*, mars-avril 1880.) L'ouvrage fut écrit, comme on voit, en deux jours, tant la dame était pleine de son sujet.

Une troisième femme auteur, celle-là française, la mère

CAUSERIES D'UN BIBLIOPHILE.

Jacqueline de Blémur, de Port-Royal, méritait bien d'être citée, ne fût-ce que pour sa fécondité. Elle fut *Mère* de de ouvrages des moins portatifs ; *Les éloges de plusieurs personnes de piété* (1679, 2 vol. in-4°), et l'*Année Bénédictine* (7 vol. in-4° !! 1667), sans compter le reste. Leng de Fresnoy dit d'elle : « Madame de Blémur avait une grande facilité, et elle l'a bien fait voir ! »

Voici encore quelques anciens écrivains français, qui bien qu'appartenant au sexe laid, n'auraient pas dû être oubliés :

Laudonnière, auteur d'un livre très important, quoiqu'il soit court, l'*Histoire notable de la Floride* (1586), réimprimé comme on sait, dans la collection elzévirienne Jannet *Léry* (1534-1611), auquel on doit le *Voyage au Brésil* (Rouen, 1578, in-8° fig., plusieurs fois réimprimé tant en français qu'en latin, du vivant de l'auteur, avec des changements), et l'*Histoire du siège de Sancerre en 1573* (1574, in-8°). On connaît le mérite historique et littéraire de ce voyage. La narration du retour en France, sur un bâtiment faisant eau de toutes parts et sans vivres, est des plus émouvantes, dans sa naïve et véridique simplicité. Le bâtiment semblait prédestiné au danger de mourir, comme il dit, *mal-rage de faim*. Après avoir vu de bien près ce genre de mort dans sa traversée, il eut à endurer les mêmes souffrances dans Sancerre ; sa santé, si nous l'en croyons, en fut absolument détruite. Pourtant les morceaux étaient bons, car il ne mourut que trente-huit ans après.

Hauteserre (m. en 1682), « fort habile homme », Lenglet, a beaucoup écrit sur le droit canonique et sur les premiers siècles de l'histoire de France. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque *Asceticon*, ou traité des origines monastiques (Paris, 1674, in-4°). — *De Ducibus et capitibus prov. Galliarum*, livre très savant, bon encore à consulter aujourd'hui (Toulouse, 1643, in-4°), et une *Histoire de l'Aquitaine*, également en latin. (Tol., 1648-1654, 2 vol. in-4°).

Citri de la Guette, auteur pseudonyme de plusieurs

traductions et ouvrages originaux, dont l'un, l'*Histoire des deux Triumvirats* (1681), a eu beaucoup de réputation ; etc., etc., etc. (1).

Confiée à un écrivain des plus compétents, M. Léo Joubert, la bibliographie anglaise est une des parties qui offrent le moins de lacunes. Voici pourtant quelques noms qui n'étaient pas indignes d'y figurer.

Sherlock, (1678-1761), prédicateur et théologien renommé, évêque anglican de Bangor, auteur de plusieurs ouvrages de théologie protestante et de morale, qui ont eu de la réputation, notamment d'un traité de l'immortalité de l'âme, célèbre par l'anecdote de cette dame libre-penseuse, qui, après l'avoir lu, traça sur la cheminée cette inscription :

Sherlock, je doute encor, et je vais m'éclaircir,

Et se pendit gaillardement ensuite. Les matérialistes des deux sexes ne manquent pas dans notre siècle. Mais on n'en trouvera guère, même du sexe fort, aussi pressés de savoir à quoi s'en tenir.

Tonstall (1474-1559), évêque de Durham, théologien, philosophe, mathématicien et homme d'Etat. Après avoir montré de la faiblesse dans l'affaire du schisme d'Henri VIII, il se releva à l'avènement d'Elisabeth, en refusant le « serment de suprématie » ; il fut, malgré son âge avancé, condamné à une réclusion perpétuelle, et mourut en prison, confesseur, sinon martyr de la foi catholique. On a de lui un traité d'arithmétique très remarquable pour le temps (Londres, 1552, in-4°), dont il existe au moins un exemplaire sur vélin, et plusieurs autres ouvrages indiqués dans l'article de la Biographie Michaud. Tonstall était intimement lié avec plusieurs des hommes les plus illus-

(1) Nous n'avons voulu parler que des omissions d'auteurs anciens. Mais plusieurs écrivains modernes de talent, morts depuis bon nombre d'années, ont été également oubliés ; comme Ch. *Rabou*, auteur de plusieurs bons romans, dont un célèbre, *Louison d'Arquien* ; *Limayrac*, l'un des journalistes les plus spirituels de ces derniers temps ; *Romey*, l'un des grands historiens modernes de l'Espagne, au moins par le nombre des volumes ; Ch. *Reynaud*, auteur d'un voyage en Corse et de charmantes poésies qui parurent d'abord dans la *Revue des deux Mondes*, etc.

tres de son temps, entre autres avec Erasme, qu'il en vivement à se déclarer contre Luther.

Une omission plus considérable est celle de John (1770-1804), auteur de l'une des plus belles œuvres de théâtre anglais depuis Shakspeare. « Ce fut, dit Nodder, un des ces talents précoces, mais malheureux, que la nature s'est cruellement jouée à nous montrer plusieurs fois depuis un siècle, essayant toutes les voies de la célébrité sans y parvenir de leur vivant, et moissonnés par une mort tragique à la veille de leur succès. Ainsi s'élevèrent Malfilâtre, Gilbert, André Chénier. » Jamais fils de plus impitoyable ne s'acharna avec une pareille persistance sur un homme d'un vrai talent. Refusé *treize fois* à divers théâtres, atteint d'une maladie de langueur que le coup de tant d'épreuves morales fit de rapides progrès, il s'embarquait mourant pour les Indes, et expirait la nuit suivante, en mer, au milieu d'une tempête, tandis que sa *Lune de Miel* (the Honey-Moon), précédemment rejetée au Covent-Garden, venait d'être reçue à Drury-Lane. Il ne put obtenir un de ces triomphes qu'on ne marchandait pas aux auteurs, quand ils ne sont plus là pour en jouir ! Plus de cinquante pièces antérieures de Tobin, rebutées de son vivant, ont été aussi représentées et applaudies depuis sa mort. Sa *La Lune de Miel*, de Scribe, Mélesville et Carmo, jouée avec succès au Gymnase, est une assez pauvre imitation de l'*Honey-Moon*. Cette pièce, dont on a dit avec raison que c'était du Shakspeare embelli, a eu la bonne fortune d'être traduite par Nodier. Il ne fallait rien de plus qu'un tel maître pour faire passer dans notre langue les beautés d'une œuvre, dont l'un des mérites principaux est l'esquisse perfectionnée du style poétique. L'éditeur du *Bulletin* devrait bien reproduire quelque jour, pour l'édification de ses lecteurs, la notice de Nodier sur l'*Honey-Moon*, et au moins quelques-unes des plus belles scènes de sa traduction. C'est une véritable perle enfouie depuis bientôt soixante ans dans l'ancienne collection Ladvocat, et si bien enfouie, que plusieurs des écrivains français

tuels les plus versés dans la littérature anglaise en ignoraient l'existence (1).

Un oubli non moins regrettable est celui des trois sœurs Brontë, Charlotte, Emily et Anne, qui ont illustré les pseudonymes de Currer, d'Ellis et d'Acton Bell. La plus connue est Charlotte, dont trois romans : *le Professeur*, *Shirley* et surtout *Jane Eyre*, qu'on a malicieusement définie l'épopée des filles laides et sans dot, ont obtenu un succès cosmopolite. Les sœurs de Charlotte l'avaient précédée depuis longtemps dans la tombe : Anne, auteur d'*Agnès Grey* en mai 1849, et Emily en décembre 1848. Des trois, celle-là est la moins connue. Pourtant M. Montégut a cité dans la *Revue des deux Mondes* quelques passages de son unique roman, *Wuthering Heights*, et nous en avons nous-même donné en 1861 une analyse complète dans un recueil aujourd'hui disparu, la *Revue contemporaine*. La Renommée est femme et capricieuse, même avec les femmes, car Emily était assurément le type le plus original de toute la famille, et celle dont le premier essai faisait augurer le plus brillant avenir. Rien ne ressemble moins aux études minutieusement élaborées de Charlotte, que l'esquisse sauvage et incorrecte, mais vigoureuse, de sa sœur ; on croirait voir une ébauche de Salvator Rosa à côté d'un Téniers. Il y a dans cette œuvre d'une jeune fille délicate et timide, qui devait mourir de la poitrine à vingt-sept ans, des scènes de passion d'une incroyable énergie, notamment celle des adieux suprêmes d'une jeune femme mourante au seul homme qu'elle a aimé, et dont un malentendu fatal l'a séparée. Elle lui dit entre autres douceurs, lui trouvant trop bonne mine pour la circonstance : « Vous m'avez tuée, et je crois que cela vous profite, à vous. Comme vous êtes fort ! Vous comp-

(1) Nous ne savons trop pourquoi cette traduction, qui avait paru dès 1822 dans le tome I de la collection des chefs-d'œuvre du théâtre anglais, n'a pas été mentionnée dans l'article assez long de la Biographie Michaud sur Tobin, au tome XLVII de cette biographie, publié en 1826. Cette omission n'est sûrement pas involontaire. Qu'avait donc fait Nodier aux frères Michaud ? Rien du tout, et c'est peut-être de cela qu'ils lui gardaient rancune.

tez donc me survivre bien des années! (1) Shakespeare eût fier d'avoir trouvé cet élan de farouche tendresse, et i en a plus d'un semblable dans ce livre étrange. Com Anne Radcliffe et Hoffmann, Emily a visé au terril mais par un procédé tout autre. Le principal ress qu'elle emploie pour faire peur consiste dans le dével pement à outrance des passions violentes ou mauvaises, elle arrive souvent à son but. — L'omission du nom Charlotte Brontë, de l'auteur de *Jane Eyre*, est évide ment le résultat d'un oubli involontaire. Mais nous récomons aussi une phrase au moins pour Emily, dans la p chaine édition du *Dictionnaire*.

Nous terminerons cette revue d'oubliés et de dédaig par un *coup de tonnerre*, suivant l'expression napolé nienne ; c'est-à-dire, dans l'espèce, par l'indication d oubli surprenant entre tous, celui du plus gracieux poètes latins de la Renaissance, de Jean Second (15 1536). On sait que l'auteur des *Baisers*, non moins séd sant que ses vers, mourut à vingt-cinq ans, par su dit-on, des fatigues de l'expédition d'Afrique dans laqu il avait accompagné Charles-Quint. Nous croirions assez les feux de l'amour ont dû contribuer, pour le moins tant que ceux du soleil africain, à ce trépas prématu Outre ces *Basia*, comparables aux meilleures poésies é tiques du siècle d'Auguste, il a laissé des pièces d'un t autre genre, qui témoignent d'une rare souplesse de tale comme l'élégie *in arcem Reginæ Albæ* (la tour de Nes ruine maudite qu'on n'osait ni réparer ni faire disparaî condamnée à subir sa part de châtiment des légenda scènes de luxure et de meurtre dont elle avait été compli

Sic domus æternum, numerosæ conscia cædis

Impia lascivæ facta luit dominæ :

Labuntur, lentis et condemnata ruinis

Implorant hominum pendula saxæ manus !

Bayle, qui ne s'enthousiasmait pas facilement, a cité c pièce en entier dans son article *Buridan*. Ce ne s

(1) *How many years do you mean to live after i am gone?*

pourtant pas ces vers, si beaux qu'ils soient, qui ont fait la grande célébrité de Jean Second; mais bien ses roucoulements amoureux, qui ont associé son nom à ceux de Catulle, d'Ovide, de Tibulle et de Properce.

On sait que l'édition originale des poésies de Jean Second, publiées seulement après sa mort, est celle d'Utrecht (*H. Borculo*, 1541, in-12). La race des Mathanasius est immortelle; il s'en est trouvé un, presque de nos jours, pour délayer l'œuvre du chantre des Baisers en deux gros volumes in-octavo (*Leyde*, 1821). Ce commentateur n'a pas même su nous dire pourquoi le poète, dont le nom de famille était *Everardi*, et qui avait pris un sobriquet suivant l'usage des littérateurs du temps, avait adopté celui de *Secundus*. L'explication qui lui a paru la meilleure, c'est que Jean Everardi, qui appartenait à une famille nombreuse, avait eu peut-être un frère du même nom mort en bas âge, et que c'était pour cela qu'on l'aurait surnommé *Secundus*, Jean second du nom (1). Cette conjecture nous paraît non seulement prosaïque, mais parfaitement absurde. Nous croirions bien plus volontiers que le choix de ce surnom littéraire est venu de Jean lui-même, et qu'il l'entendait dans l'autre sens, si souvent employé par les poètes classiques, celui d'*heureux*; comme un talisman de bonheur. S'il en est ainsi, peut-on dire que son espérance ait été déçue, malgré la courte durée de son existence? N'a-t-il pas vécu assez longtemps pour devenir et rester célèbre, pour être regretté des hommes, et encore davantage des femmes; pour assurer à sa Julie une place *secondaire*, il est vrai (sans calembour), mais enfin une place parmi les bien aimées immortelles des poètes? En présence d'une telle destinée, on peut bien redire: ceux qui meurent jeunes sont les plus aimés des Dieux!

Baron ERNOUF.

(1) Il avait huit ou neuf frères et sœurs, et deux de ses frères, rebaptisés en Apollon *Marius* et *Gradius*, ont aussi cultivé la poésie latine, mais avec bien moins de succès. Marius est pourtant auteur d'une jolie pièce intitulée la *barque d'amour*. (*Cymba Amoris*). Le pauvre Jean Second n'avait que trop navigué dans cette barque.

NOUVELLES ET VARIÉTÉS.

— Nous trouvons dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* de curieux détails sur la bibliothèque de Massillon et bibliothèque de la ville de Clermont.

« Tout ce qui reste de la bibliothèque de Massillon fait par croyons-nous, de la bibliothèque de la ville de Clermont. N disons tout ce qui reste, parce qu'en 1793, au dire du sav bibliothécaire, M. Gonod, toutes les bibliothèques des chapit et couvents de Clermont ayant été mêlées et confondues, partie des livres fut brûlée sur la place de Jaude, une autre pa fut vendue et le reste (11,000 volumes environ) fut transp dans la salle du collège et devint le noyau de la bibliothè actuelle de Clermont. En dressant, en 1839, le catalogue de c bibliothèque dont il a été le conservateur pendant de lon années, M. Gonod chercha à reconnaître les livres ayant appart à Massillon. Il n'en trouva qu'un seul dont on put affir l'origine. Ce livre, intitulé *Essay d'analyse sur les jeux hazard*, Paris, Guillau, 1708, porte écrite sur la garde, la men suivante : « Pour le très révérend pere Massillon, par son humble et très obéissant serviteur, Remond de Montmort. »

» Un rapport (inédit) rédigé en l'an IV par les administrat du district de Clermont donne quelques détails qui complètent

« La loi du 8 brumaire assujettissait le district à rendre con
» au Comité de l'état des bibliothèques et de tous les monum
» des sciences et arts qui sont dans notre arrondissement. —
» un arrêté du 24 floréal an II, nos prédécesseurs avaient ch
» six membres de la société populaire pour faire l'inventaire
» catalogue de tous les livres manuscrits et autres objets pou
» servir aux sciences et à l'enseignement public, conformément
» l'instruction et à l'arrêté du 25 germinal et d'après la loi
» 8 pluviôse an II, il n'avait été rien fait...

» En 1792, les administrateurs du district, sur la reconn
» dation que leur fit le citoyen Romme en passant par c
» commune, avaient invité dès le mois d'octobre de cette ann
» Société populaire à coopérer à cet objet. Ils reçurent
» réponse où respire le patriotisme. Mais on cherchera vainer
» la mise en œuvre dans les registres du District. Tel
» Citoyens, l'état dans lequel nous avons trouvé l'inventaire
» bibliothèques, c'est-à-dire qu'il n'en existait pas.

» Il s'agit à présent de vous présenter une idée de cet obj
» de vous décrire tout ce qui était à faire.

» Le Chapitre cathédral avait formé depuis la mort de l'évé
» Massillon et en conséquence du legs qu'il fit de ses livres à
» chapitre, une bibliothèque intéressante. On y trouva sur
» les ouvrages des Pères dans les belles éditions que nous
» données les Bénédictins, les collections des Conciles, celles
» pères Labbe et Cossard en dix-huit volumes; celle du P. I
» douing, la Bible polyglotte, une collection des Théolog

» français et espagnols, des Commentateurs de l'Écriture, des
 » Controverses, etc., etc. Cette bibliothèque était assez riche en
 » histoire. La partie des manuscrits offrait un Pétrarque, une
 » histoire de la Conjuration de Catilina par Salluste, les Oraisons
 » de Cicéron contre ce conspirateur, une histoire des Croisades et
 » les Bréviaires et Missels de plusieurs siècles, remarquables par
 » le vélin, la beauté de la main et les lettres initiales en or, les
 » vignettes et broderies. Le tout avait conservé beaucoup de
 » fraîcheur et est réellement d'une grande beauté. — La réunion
 » des dictionnaires de Moreri, Bayle, Trévoux, La Martinière,
 » Beaudran, Ménage, Richelet, l'Encyclopédie, etc., était assez
 » exacte. — Les procès-verbaux des assemblées du Clergé et
 » celles de l'Agence sont complets.

» La partie littéraire est assez considérable et on regrette qu'il
 » ne se trouve que six premiers volumes de l'édition de Cicéron
 » par l'abbé d'Olivet que De Bure compare à celle des... Mais les
 » chanoines ne les prirent pas dans le temps. Ils avaient ensuite
 » inutilement cherché à se procurer les trois volumes qui leur
 » manquaient. — La partie de la jurisprudence était de peu de
 » valeur, et il n'y avait de remarquable que la collection des
 » Ordonnances par Laurière, en onze volumes...» (*Archives dé-*
 » *partementales du Puy-de-Dôme.*)

On a prétendu que le manuscrit des *Mémoires de Fléchier sur les grands jours d'Auvergne* se trouvait dans la bibliothèque de Massillon : je crois qu'il n'en a jamais fait partie. Il avait été donné au département du Puy-de-Dôme, le 29 juillet 1793, ainsi que le constate l'extrait suivant du Registre des Délibérations de l'Administration départementale du Puy-de-Dôme :

« Séance du 29 juillet 1793. Le citoyen Ceytre-Caumont, étant en-
 » tré dans l'Assemblée, a offert au département l'Histoire des voyages
 » proposés (*sic*) pour la tenue des grands jours d'Auvergne, manu-
 » scrit original par Fléchier. Ouï le procureur général syndic (les ad-
 » ministrateurs), acceptent l'offre du citoyen Ceytre Caumont, pour
 » être le manuscrit déposé dans une bibliothèque du département, et
 » arrêtent, qu'en témoignage de leur reconnaissance, expédition
 » de la présente délibération sera délivrée au citoyen Ceytre. »

Si l'année suivante, le peintre Gault de Saint-Germain (nommé le 20 floréal an II, membre du comité des Arts et Instructions), trouva le manuscrit de Fléchier dans *l'encombrement* des livres provenant soit du chapitre de la Cathédrale soit des couvents et maisons d'émigrés, c'est que cet encombrement représentait la bibliothèque où le département avait fait déposer le volume qui lui avait été offert. M. Gonod, nous l'avons rappelé, a constaté que, pendant la Révolution, il y eut des ventes de livres provenant des dépôts publics. Le manuscrit de Fléchier fut un des volumes qui disparurent. Plus tard, on le retrouva dans la bibliothèque d'un collectionneur, M. Tiolier. De là il passa entre les mains de M. Hugues Michel, avocat, qui le céda à la ville de Clermont, moyennant la somme de *trois cents francs*.

NOUVELLES LETTRES
DE PÉTRARQUE
SUR L'AMOUR DES LIVRES

TRADUITES EN FRANÇAIS POUR LA PREMIÈRE FOIS,
MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Par M. VICTOR DEVELAY

Au Frère Mathieu, de Côme.

Sur l'amour de l'étude.

Je suis heureux et transporté de joie chaque fois que je rencontre un homme lettré désireux d'acquiescer à la coutume de s'accroître en amassant et de se glorifier par les succès. J'ignore dans quel but, car, à moins de bannir la raison des résolutions humaines, je ne vois pas où s'assied, moins on doit désirer. Le besoin de sommeil en dormant, la fatigue en se reposant, la faim en mangeant, la soif en buvant modérément. Chose étrange, l'avarice seule s'enflamme à force d'acquiescer, en vain la nature semble avoir parlé à des sourds quand il s'agit d'*enfin d'amasser ; devenu plus riche, crains la pauvreté et commence à ne plus te fatiguer, puis tu te repais de ce que tu désirais* (1) ; conseil salutaire si on l'applique au fond de l'âme. Mais nous, mortels, pleins de soucis, nous commençons surtout à craindre l'avarice, nous fatiguons alors qu'on nous commande de ne pas l'être. L'amour de l'argent croît à mesure que croît l'avarice, qu'il serait plus digne et qu'il vaudrait mieux de la sagesse et le goût des lettres s'accroissent avec l'avarice, surtout lorsque pour amasser il y a un but.

(1) *Satires*, I, 1, 92-94.

et déterminée, tandis que pour apprendre et profiter il n'y a jamais de fin ! Que personne ne s'imagine avoir fait assez de progrès, car on ne fait plus d'efforts pour arriver au sommet quand on se flatte d'y être parvenu. Celui qui a atteint le but où il allait a échappé aux fatigues de la route ; il en est de même de celui qui croit l'avoir atteint ; il s'arrête donc, et en s'arrêtant non seulement il n'ira point en avant, mais encore il rétrogradera. Le marchand riche a beau cesser de naviguer, il possède dans sa maison des sommes considérables mises sous scellé ; mais le savant qui cesse de lire et de méditer ne peut pas sceller sa mémoire comme un coffre-fort ; car elle est labile et pleine de fissures, et si par une étude continuelle on ne la meuble pas sans cesse un peu, elle perd tous les jours beaucoup de choses. Ainsi celui qui n'apprend pas oublie, et quiconque négligera sa mémoire comme étant pleine et bien ornée, en retournant à elle au bout d'un certain temps, s'étonnera de la trouver pauvre et vide. Il faut étudier assidûment et apprendre sans relâche jusqu'au dernier soupir ; c'est une vérité que nous démontrent d'innombrables et illustres exemples dont je citerai quelques-uns.

Socrate, qui est en quelque sorte le père des philosophes, apprit à jouer de la lyre dans sa vieillesse ; Caton étudia le grec pour devenir plus savant ; Pythagore ne craignit point la peine ; ni Pline, la mort ; ni Démocrite, la cécité. Le prince de l'éloquence, Cicéron, invité à prendre la parole, s'excusa en disant qu'il n'avait pas lu depuis trois jours. Le prince de la philosophie, Platon, mourant à quatre-vingt-un ans révolus, avait sous sa tête non des sacs d'écus témoignant d'une avarice sénile, mais des livres indiquant ses études philosophiques, comme si dans son silence il parlait et disait : « Ces livres sur lesquels j'ai appliqué mon esprit de mon vivant, puisque je ne puis faire autrement, j'y applique du moins mon corps en mourant. » Nous voyons que Carnéade, dans un âge très avancé, les membres glacés, mais l'âme embrasée d'un feu extra-

ordinaire et dévorée d'une soif inextinguible d'apprendre oublia souvent de manger et que, sans les soins de sa servante, il serait peut-être mort de faim à table. Mais tous les exemples il n'en est pas de plus fameux que celui du grand législateur Solon. A son dernier jour, pendant que ses amis discutaient autour du lit où il rendait de l'âme, il souleva sa tête à demi vivante, et comme on lui demandait avec étonnement la cause de ce mouvement inopiné, il répondit qu'il voulait connaître le sujet de son entretien et mourir ainsi. Il avait raison de vouloir mourir en apprenant, l'homme qui se faisait un titre de gloire d'avoir vieilli en apprenant tous les jours.

O généreuse passion de nobles esprits ! Ces anciens désiraient s'instruire et non s'enrichir. Pour nos vieillards c'est le contraire. Cicéron maudit à bon droit ceux qui amassent d'autant plus de viatique qu'il leur reste moins de chemin à faire. J'approuve donc ce dicton que j'ai souvent loué : « Heureux les hommes, si chacun était aussi content de son patrimoine qu'il l'est de sa propre sagesse ! Mais mauvais estimateurs de nos biens, nous nous jugeons aisément savants et sages, nous ne nous trouvons jamais riches. De là, par un contre-sens, nous sommes très avides d'argent et pleins de dédain pour les nobles études. Pourquoi cela, je vous prie, sinon parce que nous désirons ce dont nous pensons être dépourvus, et nous négligeons ce que nous croyons posséder abondamment ? Nous aurions raison si une opinion fautive ne précédait le choix ; car l'argent est superflu pour plusieurs et souvent mortel pour beaucoup d'autres ; il n'est personne, si sage qu'il soit, qui n'ait besoin de l'être encore plus. Je vous félicite, ami, de ce que, méprisant l'argent non seulement par goût, mais encore par profession, passionné pour la sagesse et pour les lettres que vous possédez pleinement, vous cherchez avec empressement ce que vous les trouverez. C'est pour cela que, tout riche que vous êtes, vous frappez même à ma porte comme un indigent

et vous mériteriez bien d'être exaucé si ma pauvreté ne s'opposait à votre vœu. C'est elle qui me force à vous répondre : Allez heureusement, cherchez ailleurs, adressez-vous à un seuil plus riche, car sans aucun doute ce que vous demandez n'est point ici. Adieu.

A Thomas de Caloria, de Messine.

De la réputation littéraire.

Le sage ne se plaint pas de ce dont tout le monde se plaint. Chacun a chez soi assez de sujets de plaintes particulières. Assez, dis-je, je devrais dire trop. Croyez-vous que cela ne soit arrivé à personne ? Vous vous trompez. C'est le contraire qui ne s'est jamais vu. On trouve difficilement quelqu'un dont les écrits ou les actes ont plu de son vivant. La mort commence les louanges des hommes. Savez-vous pourquoi ? Parce que l'envie meurt avec le corps, et qu'elle vit avec le corps. « On loue, dites-vous, bien des écrits qui, s'il était permis de se vanter... » Vous n'allez pas plus loin, et, comme font les gens indignés, laissant en suspens l'esprit de l'auditeur, vous passez outre sans achever la phrase. Mais je vous atteins dans votre fuite par la divination de l'intelligence, je sais ce que vous voulez dire. On loue bien des écrits qui, mis à côté des vôtres, auraient dû manquer non seulement de louangeur, mais même de lecteur, tandis que personne ne touche aux vôtres.

Reconnaissez dans mes paroles votre indignation qui serait juste, si vous ne l'aviez empruntée pour votre usage à la tourbe de tous ceux qui ont été possédés de l'amour ou de la maladie d'écrire, et de tous ceux qui en seront possédés. Examinez d'abord de qui sont ces ouvrages qu'on loue. Cherchez-en les auteurs ; à coup sûr ils sont depuis longtemps convertis en cendres. Voulez-vous aussi que vos ouvrages soient loués ? Mourez. A la mort de l'homme commence à naître la faveur des hommes, et la fin de la

vie est l'origine de la gloire qui, lorsqu'elle commence paravant, est une rareté et un phénomène. Je dirai plutôt qu'un seul de vos contemporains sera vivant, vous n'aurez point d'une manière complète ce que vous sirez; quand vous serez tous également renfermés dans l'urne, il en viendra d'autres qui jugeront sans haine sans envie. Que l'époque actuelle porte donc sur nous jugement qu'elle voudra. Si ce jugement est juste, nous l'accepterons avec soumission; s'il est injuste, nous appellerons à des juges plus équitables, c'est-à-dire à la postérité, puisque nous ne pouvons pas en invoquer d'autres. C'est une chose très délicate qu'un commerce continu; la présence est compromise par des riens et contribue toujours à la réputation; la familiarité et la vie commune ôtent beaucoup à l'admiration des hommes. Ne voyez-vous pas les scolastiques, ces hommes amaigris par les veilles et les privations? Croyez-moi, rien n'est plus dur pour travailler, rien n'est plus mou pour juger. Quoiqu'ils aient lu, en se donnant beaucoup de peine, une foule d'ouvrages, ils n'examinent rien et dédaignent de s'informer du sujet d'un livre quand ils croient en connaître l'auteur. Aussi ont-ils tous la même règle; ils méprisent indistinctement tous les écrits dont ils ont aperçu les auteurs, fût-ce qu'une seule fois.

« C'est là, direz-vous, le sort des petits esprits, car les grands et les forts se font jour à travers tous les obstacles. Rendez-moi Pythagore, je vous rendrai le contempte de son génie. Que Platon revienne en Grèce; qu'Homère renaisse; qu'Aristote revive; que Varron retourne en Italie; que Tite-Live ressuscite; que Cicéron refleurisse; ils ne trouveront pas seulement de faibles louangeurs mais de mordants et jaloux détracteurs, comme ils l'ont tous éprouvé de leur temps. La langue latine a-t-elle jamais de plus grand que Virgile? Il s'est pourtant trouvé qu'un homme qui l'a appelé non poète, mais ravisseur et traicteur des inventions d'autrui. Virgile, plein de confia-

dans son génie et fort de l'appui de son juge Auguste, méprisa avec hauteur les propos des envieux.

Je sais bien que vous avez le sentiment profond de votre génie, mais où trouverez-vous un juge comme Auguste, nous le savons, favorisa de tout son pouvoir et toutes façons les beaux esprits de son temps? Nos peuples peuvent juger de la saveur des mets et du vol des oiseaux, ils ne peuvent pas juger des talents. Si par hasard ils aperçoivent l'existence de quelque talent, la bouffissure de l'orgueil ne leur permet pas d'ouvrir ou de tourner les yeux et de les fixer sur la vérité. Aussi pour ne point paraître faire cas des talents contemporains, ils admirent les anciens; ils méprisent ceux qu'ils ont connus, ainsi l'éloge des morts ne soit point exempt du dénigrement des vivants. C'est parmi de pareils juges qu'il nous faut vivre et mourir, et, ce qui est plus dur, nous taire.

Où chercherons-nous, ai-je dit, un juge comme Auguste? L'Italie en possède un, non, l'univers en possède un, Robert, roi de Sicile. Heureuse Naples qui, par son bonheur incomparable, a reçu en partage l'unique honneur de notre siècle! Naples heureuse, dis-je, et auguste patrie des lettres, si jadis tu as paru agréable, combien plus agréable paraîtras-tu maintenant avec le plus juste appréciateur des talents et des études! Que quiconque a foi dans son génie se réfugie en toi; mais qu'il ne croie pas devoir différer; un retard est dangereux. Robert est dans le déclin de l'âge; depuis longtemps le monde a mérité d'en être privé, et lui d'être à un royaume meilleur, et je crains moi-même d'être attiré par mes délais bien des causes d'un repentir. Tout ajournement d'une belle résolution est honnêtement toute délibération trop longue sur ce qui est couramment est inconvenante. Il faut saisir l'occasion et faire ce qu'on ne peut pas faire avant le temps. En ce qui me concerne, je veux courir et me hâter (comme Cicéron de Jules César dans une de ses lettres) pour traire

tous mes travaux auprès de ce prince. Dans l'ardeur de mon zèle, je ferai sans doute ce qui arrive souvent aux voyageurs qui se hâtent ; si par hasard ils se sont levés plus tard qu'ils n'auraient voulu, en redoublant d'activité ils parviennent à leur destination plus vite que s'ils avaient veillé pendant la nuit. Ainsi moi qui me suis endormi si longtemps avant de rendre mes hommages à ce prince, je réparerai ma lenteur par ma célérité. Pour vous, il faut que vous vous contentiez de votre forum, puisque vous êtes empêché d'aller vers ce roi, moins par l'obstacle du détroit que par celui de la guerre. Car votre patrie, qui n'a pas de citoyen plus dévoué que vous, est soumise à la domination d'un roi ennemi, je dirais d'un tyran, si je ne craignais de choquer vos oreilles. Il s'agit d'ailleurs d'une grande question qui doit être tranchée, non par nos plumes, mais par leurs épées. Je reviens donc à mon sujet.

Si ces exemples, choisis parmi les plus illustres, ne vous suffisent pas, j'en ajouterai d'autres empruntés à un groupe d'hommes différent, qui seront d'une date plus récente et qui auront pour eux l'éclat de la sainteté. Que de rivaux ont eu jadis notre saint Augustin, saint Jérôme et saint Grégoire jusqu'à ce que leur mérite éprouvé et la divine et admirable fécondité de leur style aient triomphé de l'envie. Pas un d'entre eux n'a recueilli des éloges complets, sinon à partir du jour même de sa mort. Je trouve chez quelques écrivains que saint Ambroise seul n'eut ni émule, ni critique, que seul il jouit d'une gloire entière et inaltérable, et que les morsures de l'envie n'atteignirent pas même sa réputation de son vivant ; ce qu'il faut attribuer peut-être à sa doctrine pure, simple et exempte de toute ambiguïté. Or nous lisons dans saint Paulin, qui a écrit la vie de saint Ambroise, les noms de ses détracteurs et la vengeance que leur infligea la justice divine. Supportez donc désormais sans vous lamenter ce que vous voyez être advenu aux plus grands génies.

Vous paraissez vous plaindre dans une partie de votre

lettre, parce que vous en connaissez plusieurs qui ont acquis de leur vivant un grand nom. Eh bien, cet avantage-là, si vous voulez m'écouter, vous le mépriserez aussi profondément. Savez-vous à qui cela est arrivé? A ceux-là seuls qui, ne pouvant soutenir leur réputation par leur plume, la défendent par leurs cris. Voyez ces hommes couverts de pourpre qui attirent sur eux à grand bruit les regards des peuples, qui veulent être appelés sages et à qui le vulgaire décerne ce nom, attribuant à chaque ville des foules de sages, alors que jadis la Grèce, cette mère florissante des études, se glorifia de sept noms de sages, pas plus. Encore ce titre parut-il à la postérité d'une arrogance insupportable, et, pour excuser ceux qui en étaient revêtus, on allégua qu'ils le devaient, non à leur propre jugement, mais aux suffrages des peuples. Seul dans tous les siècles, Épicure osa se donner pour sage par un orgueil intolérable ou plutôt par une démence ridicule dont parle Cicéron dans le second livre des *Biens et des maux*. Aujourd'hui cette folie est commune dans la foule de nos avocats. Regardez aussi ceux qui passent tout le temps de leur vie dans les altercations et les subtilités de la dialectique, s'agitant toujours pour de vaines questions, et appliquez à tous mon présage. Oui, la réputation de tous s'éteindra avec eux, et le même sépulcre suffira à leur nom et à leurs ossements, car lorsque la mort aura forcé leur langue glacée à rester immobile, il faudra non seulement qu'ils se taisent, mais encore qu'on se taise sur eux. Je pourrais regorger d'exemples et vous citer à l'appui de mon dire nombre de gens. Que de pies très bavardes n'avons-nous pas vues faisant grand bruit sous les yeux de la sotte multitude, et dont la voix est tombée tout à coup? Mais la narration en serait trop longue et déplairait peut-être à quelques-uns des survivants. J'en ai parlé souvent ailleurs et j'en ai dit maintenant tout ce que le sujet réclamait. Car je n'ai point pris la parole pour les avertir, mais pour m'acquitter envers vous dont la condition est bien diffé-

rente. En effet, c'est quand vous ne pourrez plus parler que vous ferez le plus de bruit. Il est d'un esprit trop impatient de se tourmenter de la plus courte attente. Attendez un peu ; votre vœu s'accomplira, quand vous aurez cessé de vous faire obstacle à vous-même ; une longue absence le réalisera peut-être en partie, la mort seule le réalisera pleinement.

(La suite prochainement)

LETTRES HISTORIQUES INÉDITES

Bossuet. — Cardinal d'Estrées. — Regnier des Marets. — La mère Arnould. — Lettres extraites de la cassette de Fouquet.

Nous n'avons pas cherché cette fois notre moisson dans les ventes d'autographes ; en automne elles chôment, mais nous croyons néanmoins ne pas avoir fait mauvaise campagne en nous adressant, un peu au hasard, aux dépôts publics.

La marquise d'Huxelles, une des plus infatigables épistolaires du xvii^e siècle, aimait aussi à conserver les lettres qui lui paraissaient intéressantes, même quand elles ne lui étaient pas adressées. Nous avons découvert qu'elle a pris une part notable à la formation des précieuses collections de Gaignères avec lequel elle entretenait une correspondance suivie (1). Dans un de ses portefeuilles conservés parmi les papiers de ce célèbre amateur, nous avons recueilli une belle lettre de Bossuet à la mère Marie du Saint-Sa-

(1) Nous allons prochainement publier à la librairie Didot l'histoire de la vie de Madame d'Huxelles, qui n'est pas une des individualités féminines les moins curieuses du xvii^e siècle.

crement (Mademoiselle de la Thuillerie, fille d'un ambassadeur à Venise, cousine de Madame d'Huxelles, élue prieure en 1691), au sujet de la mort de la mère Agnès, supérieure des Carmélites (Mademoiselle de Bellefons) puis une lettre très curieuse du cardinal d'Estrées, grand ami de la marquise, à M. de la Reynie, alors à Rome.

E. DE BARTHÉLEMY.

Monseigneur l'Evesque de Meaux, à la mère du Saint Sacrement, prieure, apres la mort de la mere Agnès,

« Nous ne la verrons donc plus cette chère mère, nous n'entendrons plus de sa bouche ces paroles que la charité, que la douceur, que la foy, que la prudence dictoient toutes, et rendoient toutes si digne d'estre pesées. C'étoit une personne sensée qui croyoit à la loy de Dieu, et à qui la loy estoit fidelle, la prudence estoit sa compagne et la sagesse estoit sa sœur, la joye du Saint Esprit ne la quittoit pas. Sa balance estoit toujours juste, et ses jugemens toujours droits. On ne s'égaroit point en suivant ses conseils, ils estoient precedez par ses exemples. Sa mort a esté tranquille comme sa vie, et elle s'est réjoui au dernier jour. Je vous rends graces du souvenir que vous avez eu de moy en cette triste occasion. J'assiste avec vous en esprit aux prieres et aux sacrifices qui se font pour cette ame benie de Dieu et des hommes. Je me joins aux pieuses larmes que vous versez sur son tombeau, et je prends part aux consolations que la foye vous procure. »

*Lettre de Monseigneur le Cardinal d'Estrées (1)
à Monsieur de la Reynie (2), à Rome.*

« Vous avez sceu, Monsieur, que j'ay longtemps attendu la réponse que vous fistes a la lettre que je vous avois escrite sur la mort de M. vostre père, *plenus dierum* et plus remply de vertus et de mérite. Ce n'est ny vostre faute ny la mienne que je ne l'aye pas plustôt receue. La reconnoissance que je dois à l'amitié qu'il m'a témoignée et l'honneur qu'on doit rendre à sa mémoire dureront autant que ma vie. C'est par luy que j'ay commencé à vous connoistre et à vous apprécier. Mais après vous avoir connu, mes sentiments ont passé du nom à la personne. Partout ou je me suis trouvé, je crois en avoir donné des marques a Rôme, ou nous nous connusmes, à Paris auprès de plusieurs honnestes gens, et surtout de ceux qui aiment les lettres, mais principalement avec monsieur vostre père et madame vostre mère, plus capables a la vérité que personne de bien juger des qualitez de l'esprit et de l'ame, mais que par la rencontre de mon séjour a Rome j'avois eu plus de temps a appronfondir (*sic*). Ils desiroient fort les bien connoistre dans les emplois ou vostre naissance et vos talens vous appeloient, et les auroient connus, si vostre inclination ne vous eust porté avec un peu trop de violence a une vie de retraite et d'estude que véritablement vous avez soustenue trop longtemps et bien au dela de ce que vous m'aviez promis quoyque personne ne puisse nier que vous ne l'ayez toujours suivie selon toutes les règles

(1) César, troisième fils du maréchal-duc d'Estrées (1628-1714), nommé de bonne heure évêque de Laon et souvent employé pour d'importantes missions diplomatiques. Il était de l'Académie. Chapelain le place sur sa liste des écrivains célèbres dressée pour Colbert : « Il n'a rien imprimé que l'on sache, dit-il. Mais on a vu de lui plusieurs lettres françaises et latines de la dernière beauté, ce qui fait bien voir qu'il n'est pas seulement docteur en théologie, mais encore au Parnasse entre les premiers. »

(2) Fils de Nicolas-Gabriel de la Reynie, que son dévouement à la cause de la monarchie pendant la Fronde en Guyenne signala. Le roi l'appela en 1661 à Paris comme maître des requêtes et le nomma le 15 mars 1667 lieutenant de police. On sait les services qu'il rendit et pour la politique et pour l'assainissement de Paris. Il se démit en 1697 et mourut le 14 juin 1709.

d'un homme d'honneur et de vertu ; j'en rendis pour lors le témoignage que vous méritiez. Vos proches me crurent et dans les dispositions que monsieur votre père a faictes depuis dans votre famille, vous avez eu quelque lieu de vous en apercevoir, mais je ne prétens pas m'accréditer avec vous ou vous toucher par cet endroit. Je n'ay que trop éprouvé jusques ou vous portez votre supériorité pour les intérêts qui attachent presque tous les autres. Les voyant plus intimement que personne, et devenu le confident d'une mère et d'une sœur si estimables, je suis affligé de la peine et de la tristesse que leur cause une si longue absence : je ne puis vous représenter le désir incroyable qu'elles ont de pouvoir remplacer par votre présence la perte de cet excellent homme qu'elles ont perdus, je vois combien cette consolation leur est nécessaire. Mon amitié m'a donné plus de condescendance peut-estre que je n'en devois avoir pour un party aussy singulier que celui que vous avez pris et que j'ay toléré dans de certains temps et tasché d'excuser plustost que je ne l'aye approuvé. Je suis contraint présentement de vous dire qu'il me semble que ce n'est pas seulement manquer à ce bon naturel dont vous vous estes paré dans votre belle réponse, (et de laquelle je me réserve à vous parler à la fin), et à toutes les marques que vous leur en donnez, mais de plus, c'est se dépouiller de toute humanité, que de résister plus longtemps à des désirs si justes, si tendres, si honnestes et si essentiels pour le soulagement d'une famille ou vous trouverez toute sorte de douceurs et de facilitez. J'en suis garant et je le puis estre. Vous choisirez le genre de vie qui vous conviendra : la retraite, les livres, le choix du commerce des parents, des amis, des sçavans, tout cela sera de leur goût comme du vostre, auriez vous quelque autre chose a désirer suivant les idées qui vous ont occupé jusques a présent. Je me sens obligé de vous le représenter eneore une fois, et je le fais, *ut tam insignis viri manibus, eximiæ pietatis incorruptæ æquitatis,*

fide erga amicos constanti, eloquentia, sapientia parento rem. J'ajouteray qu'il n'y a jamais eu de stoïque qu dans de telles circonstances ne condamnast votre obstination sur le séjour de Rome. Enfin résisterez vous à Ciceron mesme a qui Marcellus ne put résister, et qui ne s résolvant point de revenir a Rome, après qu'il eut obtenu son retour de César, se détermina en lui écrivant ce belles paroles : *sicut fortis hominis est posse carere patria sic duri non desirare.* Je compareray vos entrailles à cell de Saturne qui devora beaucoup d'enfants. Je vous appelleray χαλκέντερος, si vous résistez plus longtemps contre d si pressants motifs. Il est temps de vous dire un mot su votre belle lettre : en vérité elle m'a surpris. Je savoi bien que vous aviez lu et retenu beaucoup de latin ; mai je ne vous en croyois pas aussi maistre que vous le paroissez. Il y a un détail dans la propriété des termes e dans de certaines singularitez de la langue qu'il m'ont es tonné. Vous allez jusqu'à *verborum apices*. Véritablement vous excédez beaucoup dans mes louanges. Et cela m' donné quelque confusion, mais j'ay dit après *detur amicitiae non meritis*. Je vous ay une autre obligation, vou m'avez préféré à mon confrère en choisissant la langu latine pour moy. Je vous en sçay beaucoup de gré. Au reste, on ne peut pas parler plus véritablement et avec plu d'élévation d'un illustre magistrat que vous avez sceu faire Au temps de l'ancienne Rôme ou les enfans louoient leur pères dans le Sénat, la vostre en auroit remporté beaucoup d'applaudissemens. Au reste, vous y avez ajouté des ver admirables. J'y ay trouvé le sublime dont Longin a si bien écrit, de la grandeur et du choix dans les expressions des applications heureuses, et enfin un goût de la plu noble et de la plus polie antiquité. Il a reveillé en moy le idées de Virgile, d'Horace et de Lucain, et vous avez très bien remply le caractère qu'un auteur de leur temps marqué pour ces compositions eslevées. C'est *per ambages et ministeria deorum præcipitandus est liber spiritus*

ut magis furiosæ mentis æstus appareat, quam religiosæ orationi sub testibus fides. Ne croyez pas que je me sois contenté de vous louer tout seul, je les ay communiquez a beaucoup de mes confrères de l'Académie et particulièrement à M. Huet, evesque d'Avranches qui parmy cette étendue d'éloquence et d'erudition sçoit faire d'aussy beaux et d'aussy agreables vers qu'il sçoit écrire parfaitement en prose. Apres ce bel essay de votre poésie, nous en ferions bien d'autres ; si nous nous revoyions à Paris, venez-y donc, car je ne vous iray plus chercher à Rome, et me croyez, Monsieur, bien sincèrement, vostre très affectionné serviteur. Si la matière ne le prouve pas assez, ajoutez-y la preuve de la longueur.

Le Cardinal d'ESTRÉES. »

Paris, ce 18 novembre 1709.

Nous devons aussi à M^{me} d'Huxelles cette seconde lettre du cardinal et la pièce de vers de l'abbé Regnier des Marets (1632-1712), auteur de deux volumes de poésies françaises, espagnoles, italiennes et latines fort médiocres. Il écrivit probablement ces vers à l'occasion d'une des absences qu'il dut faire pour aller à l'abbaye de Thouars dont il était titulaire depuis 1678. Seulement elle est évidemment des derniers temps de sa vie, d'après les allusions qu'il y fait aux désastres de nos armées en Flandre.

M. le cardinal d'Estrées à M. de Vendosme.

A Paris, ce dimanche 4^o janvier 1711.

« Je sors, Monsieur, de ma fameuse église de Saint-Germain (1) des prez ou tout estropié que je suis, j'ay fait un effort pour y paroistre en crosse et en mitre, et faire moy mesme la fonction du *Te Deum* (2) solennellement chanté cette après dînée au bruit de toute l'artillerie du

(1) Il était abbé de Saint-Germain-des-Prés.

(2) En l'honneur de la victoire de Villaciosa remportée par le duc de Vendôme le 10 décembre 1710.

couvent, qui a étouffé la voix de ma Bénédiction. Après m'estre acquitté de cette cérémonie d'aussy bon cœur qu si j'étois encore, Monsieur, vôte tuteur, je me dois acquitter des complimens que vos serviteurs vous doivent sur tant d'importans, et si extraordinaires événemens que nous ne voyons rien qu'on y puisse comparer que le succez qui suivirent le retour du comte de Transtemare ou autrement le roy Henry en Espagne, accompagné du connestable du Guesclin. En vérité, rien ne ressemble mieux à tout ce que vous avez fait en quatre mois depuis votre arrivée hors de Madrid, et votre entrée dans cette capitale. Que de batailles et de victoires redoublées en si peu de temps ! j'espère que cet ouvrage sera bientôt parfait. Si les sentimens de ma joye avoient besoin d'une caution Madame la duchesse de Vendosme à qui j'ay l'honneur de faire ma cour, et dont les bontez ont effacé tout ce qui me restoit de rancune sur vos oublis, et qui m'a vu courir à Seaux où elle étoit au moment que j'appris cette merveilleuse nouvelle, Madame de Vendosme, dis-je, n'refusera pas d'estre ma caution. J'ai osé la supplier de deux graces en mesme temps, l'une la regarde, et l'autre dépend de vous. La première, qu'elle me fasse l'honneur de mettre la lettre dans son paquet et l'autre de vous en pêcher d'y répondre. Vous employez trop bien votre temps pour vous en oster un moment, et il me suffira que vous soyiez, Monsieur, persuadé, que personne ne vous honore avec un plus parfait attachement et ne révère plus votre héroïsme que

Le Cardinal d'ESTRÈES. »

Adieu de M. l'Abbé Regnier à Paris

Adieu Paris, adieu la Seine,
Je pars pour aller en Touraine,
Sur mes vieux ans planter des choux.
Ainsi je prends congé de vous,

Et comme je suis dans un age
Ou selon l'ordinaire cours,
Je puis faire un plus long voyage,
Je vous dis adieu pour toujours,
J'emporte en partant de la ville
Tout le fonds qu'un homme de bien
Peut proprement appeler sien :
Un cœur droit, un esprit tranquille,
Qui s'accommode a son état
Un courage que rien n'abat
Et qui regardant d'un œil ferme
Les divers accidents du sort
Envisage son dernier terme
Comme un asile et comme un port.
J'emporte de la voix publique
L'honneur que j'en ay mérité
C'est le témoignage authentique
D'être homme aimant la vérité
D'être un amy sur et fidèle
Et d'être si rempli de zèle
Pour ma patrie et pour mon roy
Que toutes les places de Flandres
Seroient encor sous notre loy
Si ceux qui les ont laissé prendre
Avoient tous pensé comme moy.
Enfin graces a la nature
Qui m'a fait d'un argile dure
Et propre à longtemps résister
J'emporte une saine vieillesse
Fruit précieux d'une jeunesse
Qui sçeut de bonne heure éviter
Que la pharmacie et l'yvresse
Puissent sur moy attenter
Et voila toute la richesse
Que je fais état d'emporter
Mais aussi je puis me vanter

LETTRÉS HISTORIQUES INÉDITES.

De ne devoir rien qu'au seul maître
A qui tout le monde doit l'être
Avec qui chacun doit compter
Je sçay qu'a moins qu'il me remette
La meilleure part de ma dette
J'ay grand sujet d'être alarmé
Mais s'il ne vouloit rien remettre
Quel mortel pourroit se promette
De n'estre point abismé.

On n'a pas à donner de détails sur la célèbre mère gélîque, sœur aînée d'Antoine Arnault, morte en 1 M^{me} du Plessis Guénégaud était femme du secré d'Etat et fille du maréchal de Choiseul, marquis de F lin ; elle eut deux filles, l'une mariée en 1665 au du Caderousse, de la maison d'Ancezune ; l'autre au ex de Boufflers.

Lettre de la Mère Angélique à M^{me} du Plessis-Guénégaud

« Je vous suis si obligée, Madame, de la grâce que avez bien voulu me faire de m'amener M^{lle} votre qu'encore que je doive être pour le moins aussi tou de ce que je ne mérite plus d'avoir l'honneur de vous je laisse à part un sujet qui me donne de la douleur vous témoigner seulement ma reconnoissance de cett tisfaction que vous avez eu la bonté de me procurer tre mon attente, car si j'étois aussi coupable que vous vez cru, je me serois condamnée moi-même à être p fort tristement de cette consolation aussi bien que d honneur. Mais j'avoue que ne pouvant pas porter ce gement contre moi-même, puisque ma conscience i témoin devant Dieu que dans tout ce qui s'est passé toujours eu en vue de m'y conduire selon que j'ai que vous l'approuveriez vous-même, encore que ce ne pas être avec votre participation pour des raisons

n'est pas difficile de juger ; je n'aurois jamais cru devoir perdre à ce point l'honneur de votre amitié pour un sujet si pardonnable, puisque si j'ai manqué, ce n'a été que par ignorance. Si ce n'est, Madame, que n'ayant point mérité la part que vous m'aviez fait la grace de m'y donner, il vous soit libre de me la retirer aussi sans que je le mérite ; car de cette sorte j'avouerois que vous me traitez avec justice, et vous feriez même plus que vous ne devez, puisque toute mal contente que vous êtes de moi, vous me favorisez encore de l'honneur d'une visite si agréable. Peu s'en est fallu que je n'aie employé M^{lle} votre fille, sous prétexte qu'elle a été autrefois la mienne, à devenir une médiatrice de paix auprès de vous ; mais j'aurois eu peur de me trop discréditer dans son esprit, si je lui faisois paraître que je n'eusse plus dans le vôtre la place qu'elle a toujours cru que j'y avais. Je veux espérer que ce sera à Dieu même que je nomme le Dieu de paix que j'aurai cette obligation, qu'il vous persuadera de la sincérité de ma conduite et de mes intentions dans tout ce qui s'est passé, où je n'ai cru rien faire sur quoi je n'eusse voulu prendre vos avis et les suivre, si la conjoncture des affaires ne me l'eut interdit, et qu'enfin vous ayez de moi, je serai toute ma vie été jusques à cette heure, c'est à dire vos très humbles servantes (1). »

Nous terminerons par trois lettres meuse cassette de Fouquet (1). La première, est curieuse par le genre de personnage, peu respectueux, ce sembleroit, du moment où il s'agit de la reine. La seconde fait connaître les moyens par lesquels Fouquet savait se procurer l'avis de la reine : elle mentionne aussi la diabolique. La dernière nous paraît singu-

(1) Bibliothèque Nationale, Baluze, tome II, f. 1.

au sujet des armements de Fouquet : il est facile d'y deviner des mots convenus évidemment à l'avance.

A Paris, ce 5^e aoust 1661.

« Monseigneur et mon bon maistre,

Je suis si fort an colere que je ne sores vous lavoir d de tout ce qui cest pascé ce matin au palais. Je ne vous a dis point le détail aiant lescé M. le président de avec M. Paschaust qui vous an alest fere un fidelle raport pour moi si vous an avés contre quelque un vous n'avés que me le fere scavoir et de quelle maniere vous voulés qu lon le trete et cela cera prontemant fait sil faust an anpr zonner quelque un ou leixziller faites an moi adrecer lord et je les promeneré comme il faust et plus, suivant votr intantion que je pouré il ne vous cera bezoin que de me fere scavoir et vous cerés ausi bien obeir que homme d monde. Mon maistre cest tout ce que je vous diré dispoze de moy antièrement et croiés que personne nest tant qu moy.

Sy je vous suis utile an quelque choze je demeure da la rue du Chantre, desrière le Louvre.

Vostre tres humbre et tres obeissant serviteur,
Monseigneur et mon bon maitre,

CHARNACE. »

Ce 2 septembre.

« Nous sommes ici dans une grande impasience du reto du roy et une grande inquiétude pour vostre santé qui vous assure ne mest pas moins chere que la mienne. Il cest pasé ici rien digne de vous estre mande et jespere q nous vous verrois sitost que nous pourons plus tost vous dire les nouvelles que vous les escrire. Lon ma dit que ne seret pas peut estre unne chose difisile et qui ne les pas destre agreable a la resne et encore plus a sa mais si sans avoir rien demandé aus estats vous leur feriés donr

pour la maison de la resne quelque chose tout dit quil donne bien pour les gens du maréchaleraie en Languedoc lia quinze ou vint milles le capitainne des gardes du gouverneur le quelques autres ofisiers. Ainsi je croy que la bien espérer la memme chose en Bretagne p comme iluy plairet dans sa maison ce qui pou tribué a plusieurs petits offisiers qui lia longt serve et qui onts de lafection pour vous car p de qualité Je croy quil doive espérer plus de lesser cela a seus qui en onts plus de besoin serés tout a fait obliges vous mesmes Monsieui chose pour la manière Je mesure qu'ell fait agréable si vous la pouvés faire.

Monsieur Fouquet vous contera la disgrase a Mademoiselle de la Motte, la faire de Monsie et de Monsieur le chancelier a fait grant br comme je scai quon vous en ora randu conte j diré rien davantage et me contenteré de vous je continueré toute ma vie le respect et last vous ai vouees. Souvenes vous un peu de l poure Lavos.

Le 29 jan

« Le sieur d'Arce auquel j'avois demandé pour les marbres m'a envoié Monseigneur l jointe; les prix qu'il a mis ne sont que p desseing car pour ce quy est du particulier i chemin faisant et sans frais. Mais, Monseign que pour bien faire, et avant que de faire la pour le grand desseing qui pourroit engager lendroit d'où l'on les prettend tirer, et pa donner lieu a ceux quy sont chargés dudit gra d'envoier de leur chef audit endroit, et de ceux quy désirent faire la proposition, il fauc de bonne heure une personne cognoissante ave

tions et les adresses que l'on luy donera pour faire tirer toute la quantité qu'il en faut pour le desseing particulier ; et tout ce que l'on voudra au dela, jay quasi engagé un bon sculpteur quy a esté autrefois sur les lieux, et quy ne demande qu'a me servir, d'aler faire le choix des marbres, les descharges de ce quy seroit inutile, affin de les transporter plus facilement et travailler mesme si besoin est sur les lieux a faire des ouvrages achevés, dans le temps auquel il se trouvera n'avoir rien à faire. Et outre cela je luy doneray ches nous un homme quy prendra le soing du transport par les voyes les plus comodes. Monseigneur, si ces choses vous plaisent, vous n'avez qu'a comender vous serés obéi. Lhome m'a demandé mile livres par an y compris les frais du voiage. Je ne luy en ay voulu doner que six cens.

J'ay veu M. Benard ; la dame m'a tesmoigné vous avoir grande obligation et que son mary et elle sont sincèrement et cordialement dans vos intérêts. Je luy ay respondeu que vous en demeuriés persuadé et que vous nestes pas moins dans les leurs. »

UN BIBLIOPHILE DU XVIII^e SIÈCLE

M. DE SELLE, Trésorier de la Marine

Le très instruit et très aimable président de la Société des bibliophiles, M. le baron Jérôme Pichon, écrivait tout récemment au sujet de M. de Selle : « Ce fut un amateur » délicat et plein de goût, dont on s'occupe peu aujourd'hui » et qui, comme tous les amateurs de cette époque, aimait » tout ce qui était beau ; il laissa, outre une superbe et » charmante bibliothèque, une collection de meubles et » d'objets d'art des plus remarquables. »

Ces lignes nous ont inspiré le désir de connaître cette

bibliothèque ; nous en possédons heureusement dans une collection de près de huit cent que nous avons formée avec une persévérance à de longues années.

Rédigé avec soin par Barrois et Davity, pu le catalogue de Selle forme un volume in-8 et 310 pages ; il contient 2857 articles, plus ment de 168 ; il est accompagné d'une table notre exemplaire a les prix écrits en marge.

Beaucoup d'excellents livres en tout genres, les plus belles éditions des classiques en grand papier ; une foule d'ouvrages roquin.

Dans la théologie, la Polyglotte publiée à cardinal Ximenez et celle mise au jour à Walton ; la Vulgate, *Rome*, 1592 ; le Missel *in lède*, 1500 ; des Heures manuscrites ou imprimées avec miniatures, adjugées de 12 à 48 livres *de l'âme*, par Robert, *Paris*, *Vérard*, exemplaire adjugé à 55 livres ; il a reparu aux ventes Gail lières et Mac-Carthy, 100, 162 et 204 fr. à 3000 fr. vente Solar ; il est aujourd'hui chez le duc d'Aunale.

Peu de chose à signaler dans la section d'arts ; les petits catalogues d'estampes de l'abbaye étaient déjà recherchés puisqu'ils furent livres, prix alors élevé. Le Valturius, *de re n* maroquin rouge, fut payé à 72 livres.

Passons aux belles-lettres ; il y a là des articles ; les *Rhetoricorum libri* de G. Fichet, anciens produits de la typographie parisienne de Cicéron, *Rome*, 1469 ; la première mère, *Florence*, 1488 ; celles d'Hésiode, d'Homère, d'Aristophane, de l'Anthologie. Par latins : Plaute, 1472, édition princeps, le Virgil de 1479, l'Ovide imprimé à Parme

Valérius Flaccus, *Paris*, 1514, sur vélin (adjudé à 80 vres et revendu 380 vente Gaignat); il ne paraît pas qu depuis il se soit montré aux enchères.

Les vieux poètes français étaient alors fort loin d'être recherchés comme ils le sont aujourd'hui; un exemplaire du Roman de la Rose, *Paris*, Galliot du Pré, maroquin rouge, lavé, réglé, ne dépassa pas 21 livres; ce fut au le prix qu'obtint le *Champion des dames* de Martin Franc Paris, 1530, in-8, maroquin citron; le *Séjour d'honneur* d'Octavien de Saint-Gelais, Vérard, 1519, in-8, 12 livres.

M. de Selle possédait plusieurs mystères; celui de *Passion*, Vérard, 1499, était accompagné d'additions manuscrites de l'auteur Jehan Michel; la Destruction Troye, par Jacques Millet (Lyon, 1491, in-fol.) maroquin n'alla pas au delà de 40 livres.

Parmi les romans, une très ancienne édition des *Quatre Fils Aymon* et l'*Hypnerotomachia*, Alde, 1499; n'oublions pas les *Songes drôlatiques de Pantagruel*, 1565, les *Pecquillorum tomi duo*, 1544, les *OEuvres* de Bluet d'Arbèl en 98 livres. Arrêtons-nous devant le Lucien, Alde, 1511 exempl. de Grolier, maroquin rouge, abandonné à 11 vres; et un autre Grolier: *Plinii Epistolæ*, Aldus, 1511 maroquin rouge, 17 livres; il n'était pas sans doute même exempl. que le *Manuel* indiqué en maroquin vert et payé 825 fr. vente Coste.

On donna le Montaigne, 1588, in-4 mar. citron, pour 10 livres.

Arrivons à l'histoire sur laquelle nous passerons rapidement; nous rencontrons le très rare *Liber conformitatum* (Milan, 1513), le *Catalogue des saints et des saintes* traduit du latin de Pierre des Natalles. *Paris*, Galliot du Pré, 1524, 2 vol. in-folio sur vélin (exemplaire payé 65 à la vente du comte d'Hoym et revendu 455 florins Meermann; Hérodote, 1474. Appien, 1472, édition princeps, ainsi que Salluste, 1470, et Tacite.

Nous trouvons au n° 2023 le Froissart publié par V

rard, 2 vol. in-fol. sur vélin, adjugé à 95 livres, qui figura dans les collections Gaignat et La Vallière et atteignit 4,250 fr., vente Mac-Carthy en 1816; il est aujourd'hui à la Bibliothèque nationale; le *Corpus historiae Byzantinae*, 31 vol. in-fol. mar., 1,100 livres, et les *Thesauri antiquitatum*, de Gronovius et Grævius, grand papier, 1,760 livres; ce sont les deux articles qui furent payés le plus cher.

Voici quelques manuscrits dont il serait désirable de connaître le sort : le *Roman des oiseaux*, par Gace de la Vigne (1); *Lancelot du Lac*, 3 vol. in-fol.; les *Deiades* de Tite-Live, traduites par P. Bercheure, 3 vol. in-folio; Rustican, *Du Labour des champs*; *Recueil des Histoires de Troyes*, tous sur vélin, avec miniatures.

En tête du catalogue, et sous le titre d'*Eclaircissements*, se trouvent des notes relatives aux ouvrages les plus précieux que renfermait cette belle collection; quelques-unes sont d'une assez grande étendue (*Nouveau Testament*, Mons, 1667; *Missa latina*, 1557, etc.).

M. le baron Pichon a fait reproduire l'admirable reliure du *Breviarium fratrum minorum* (manuscrit sur vélin, xiv^e siècle), qui avait appartenu au comte d'Hoym et qui fut adjugé à 252 livres (en 1862, 4,000 fr., vente La Bédoyère) : il a passé dans le riche cabinet de M. Eugène Du-tuit) : à côté de ce beau volume se trouvait un *Missale ad usum monasterii in Anglia*, sur vélin, qui avait appartenu à l'abbé de Rothelin et qui fut porté jusqu'à 800 livres; nous ignorons ce qu'il est devenu.

B.

(1) Voir dans l'avant-propos du Catalogue, p. xxiv-xxx, de longs détails sur ce manuscrit; on constate qu'il a été imprimé par Vérard, qui le para du nom célèbre de Gaston Phœbus et le plaça à la suite du traité de ce prince : *Des Déduits de la chasse*. Plus tard ce roman fut publié de rechef par Jean Trepperel, sans date, et par Philippe le Noir, 1520; le manuscrit est beaucoup plus correct que les imprimés où se trouvent une foule de mots supprimés ou changés.

LE PILLAGE DANS LES BIBLIOTHÈQUES D'ITALIE

Une lettre récente de Rome nous donne de curieux et tristes détails sur l'état de la bibliothèque *Victor-Emmanuel*, où il n'y avait rien d'organisé que le pillage. Cette bibliothèque Victor-Emmanuel, ouverte le 14 mars 1876, a été formée par la réunion de soixante-trois bibliothèques enlevées aux monastères de la région. Cette fusion était une bonne pensée, due à M. Bismarck, membre du dernier cabinet modéré. Malheureusement, comme partout, l'instabilité politique a fait son œuvre. Le ministère dans lequel M. Bonghi tenait le portefeuille de l'Instruction publique fut culbuté le lendemain même de l'ouverture de la bibliothèque, et les cabinets de gauche qui lui succédèrent depuis ont fait preuve, à qui mieux mieux, d'indifférence dans cette affaire. Le créateur de cette nouvelle bibliothèque n'avait pas eu le temps de la pourvoir d'un administrateur en chef ; et il est prouvé par l'enquête que nous dirons un mot tout à l'heure, que M. C..., n'a depuis pour occuper cette place, ou plutôt pour en tirer les appointements, n'a paru à sa bibliothèque que cent cinquante fois en quatre ans ; c'est-à-dire, en moyenne tous les huit à dix jours.

Ce manque de direction supérieure a produit les résultats qu'on devait prévoir ; résultats déplorablement irréparables. D'abord, chaque bibliothécaire prétendait arranger les volumes à sa guise ; celui-ci par ordre de matières, celui-là par noms d'auteurs. Puis, à la faveur de ces empiétements et de la confusion croissante, d'autres employés, d'un patriotisme ardent, mais d'une moralité fort faible, se mirent à pêcher, non pas à la ligne, mais à l'épave dans cette eau si profondément trouble.

Dès 1879, des rumeurs inquiétantes commencèrent à circuler. On se plaignait de ne pouvoir obtenir beaucoup d'ouvrages inscrits sur les fiches. On parlait de colle

précieuses décomplétées par des prêts imprudents ; enfin, une lettre d'un savant Italien éminent signala la découverte, *chez un charcutier*, d'opuscules rarissimes dont la provenance n'était pas douteuse. A la suite de cet incident, que les différents partis se rejetaient à la tête, la Chambre ordonna une enquête dont les résultats sont aujourd'hui connus. Le rapport de la commission signale plus d'énormités commises en quatre ans dans ce seul dépôt de livres, que le fameux rapport Ravaisson n'en signalait, de 1790 à 1840, dans toutes les bibliothèques françaises. Il révèle des faits incroyables d'incapacité et d'immoralité, deux plaies qui rongent plus ou moins toutes les administrations du nouveau royaume. Plusieurs de ces faits concernent l'ancien directeur, aujourd'hui démissionnaire, celui qui venait si rarement à la bibliothèque ; et mieux eût valu qu'il n'y vînt pas du tout, car il se faisait, par ignorance, complice des voleurs. Un jour, par exemple, un érudit lui arracha des mains un exemplaire de l'édition originale de la lettre écrite en 1503 à Ferdinand et Isabelle par Colomb, plaquette rarissime qui allait être mise au rebut. A plusieurs reprises on a vendu au poids, et par milliers de kilogrammes, des ouvrages importants, que le libraire acquéreur choisissait lui-même. D'autres disparaissaient par ballots, soi-disant expédiés à la reliure par les employés *industriels*. L'un de ceux-ci, entendu dans l'enquête, est un ancien moine défroqué qui a dit carrément « qu'il n'avait fait que ce qu'il voyait faire. » Chaque jour il emplissait ses poches au hasard, prenant dans le tas, *inter oves et boves* (ce sont ses propres termes), et remplissant de même les rayons vides.

A cette occasion, on a dénoncé d'autres dilapidations non moins scandaleuses qui se commettaient et se commettent encore sur divers points du royaume. On a parlé d'objets d'art de haute valeur, exhumés récemment à Rome même et soudain disparus, bien que nullement imperceptibles, car il s'y trouvait entre autres une statue de dimen-

REVUE CRITIQUE DE PUBLICATIONS NOUVELLES.

sions colossales, estimée 50,000 fr. Il est question au de diplômes originaux sur parchemin, vendus fort cher Sicile à des amateurs anglais, etc. Aussi un député vi de déposer un projet de loi, ordonnant une enquête toutes les bibliothèques du royaume. Par malheur, ce puté appartient à l'opposition modérée; il est donc for craindre que le gouvernement ne repousse ce projet des considérations politiques, et que le pillage ne su son cours.

Dernièrement, le spirituel écrivain anglais, qui se ca sous le pseudonyme d'*Ouida*, racontant, dans une nouv humoristique, les rigueurs impitoyables de la police Italie pour les chiens errants, s'écriait : « C'était bien peine de faire l'unité italienne ! » Ne pourrait-on pas dire autant, à bien plus forte raison, à propos de ce pill éhonté des bibliothèques ?

B. E.

REVUE CRITIQUE DE PUBLICATIONS NOUVELLES

PAILLET. PLAIDOYERS ET DISCOURS, publiés par M. J. Berquier..... Paris, *Marchal, Billard et C^{ie}*, vol. en 2 part. gr. in-8, de LV et 761 pages.

Cette publication est due à l'un des hommes qui continu honorablement les grandes traditions du barreau français, d Paillet fut, de 1825 à 1855, un des représentants les plus émine M. Le Berquier a obtenu, pour son travail, le suffrage auque devait attacher le plus de prix, comme en fait foi la lettre suivar qui figure en tête de l'ouvrage :

Mon cher Le Berquier,

Grâce à vous, les plaidoyers de mon père sont aujourd' publiés. Vous venez de terminer la tâche délicate que vous v

étiez imposée, et vous avez fait plus que vous n'aviez
C'est sur les instances de ma mère et sur les mienn
avez entrepris ce travail. Permettez-nous donc, mon
vous remercier de l'œuvre maintenant parfaite que v
la publicité....

EUGÈNE PA

Sauf certaines appréciations politiques, sur lesquell
sons nos réserves, nous n'avons à dire que du bien, l
bien, de la notice sur Paillet, modestement qualifiée
Paillet était bien, comme le dit son confrère, « l'avoca
barreau le veut, que le plaideur le conçoit, que la soci
Quelques-uns de ses plus illustres rivaux le surpassa
par la verve, celui-là par la souplesse, un troisième
acérée; — aucun ne réunissait toutes les qualités or
une proportion et un équilibre plus parfaits. On ne
un choix plus judicieux de ses meilleurs plaidoyers c
genres, que ne l'a fait M. Le Berquier : depuis la défe
voine qui méritait un meilleur succès, car elle eût arra
faud un monomane irresponsable, jusqu'à ce pla
Denner, interrompu par la mort, et qui fut le derni
vaillant lutteur tombé sur la brèche. Il était de ceux
gagne encore des batailles !

Citons aussi le plaidoyer si pathétique de Paille
mystérieuse affaire Lafarge, dont le dernier mot ne se
jamais dit, et un autre, particulièrement intéressant
teurs du *Bulletin*, la défense de MM. Didot contre
Thoisnier-Desplaces, au sujet du titre de *Biographie*
Jamais peut-être Paillet ne fut plus habile et en même
spirituel que dans cette affaire difficile ; il obtint gain
première instance et en appel contre deux adversaires
Bethmont et Marie, et malgré les conclusions du min
Il est vrai que l'arrêt fut cassé, et que finalement une
donna tort en partie à MM. Didot. Mais, dans cette d
ils n'avaient plus pour défenseur M^e Paillet !

Ce volume est orné d'un beau portrait sur acier,
blant, du célèbre avocat, et de la statue qui lui a été
érigée dans sa ville natale. Mais l'œuvre de M. Le
elle-même un autre monument *aere perennius*, une
bien douce satisfaction pour la piété filiale de M. E. I

Nous sommes d'autant plus heureux d'avoir à l'en féliciter, que le magistrat distingué qui porte dignement ce beau nom est aussi l'un des plus sympathiques bibliophiles de ce temps-ci. Les beaux ouvrages à figures du dix-huitième siècle ont été ses premières amours, et ceux de sa collection comptent parmi les plus parfaits de condition et d'épreuves. Toutefois il ne partage pas, pour les livres de ce genre, l'engouement exclusif de certains amateurs, qui n'ont fait que marcher sur ses traces. Depuis quelque temps son cabinet s'est enrichi, nous dit-on, d'un certain nombre de char-mants volumes du xvi^e et du xvii^e siècles; d'éditions originales de romans de chevalerie, d'œuvres de nos vieux poètes et des auteurs dramatiques du grand siècle, même d'anciennes chroniques et autres curiosités et raretés de bon aloi. C'est là un éclectisme du meilleur goût, du meilleur exemple: espérons qu'il trouvera de nombreux imitateurs!

B. E.

UNE VISITE A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE
BALE, par H. B., bibliophile lyonnais. *Lyon*,
A. Brun, 1880; br. in-8.

Ceci n'est qu'une modeste brochure d'une quarantaine de pages, mais elle prouve la vérité du vieux dicton: « dans les petites boîtes les bons onguents! » Si nous voulions reproduire tout ce qu'elle renferme d'instructif et d'attrayant, il faudrait la transcrire en entier. Nous nous bornons, non sans regret, à en extraire quelques-unes des indications les plus curieuses.

L'objet principal de cette visite était la recherche des rapports primitifs de Bâle avec Lyon, au point de vue de l'imprimerie. Au premier abord, la partie semble égale entre les deux villes. Les deux plus anciens livres imprimés avec date: à Bâle par Berthold *Ruppel*, (1) à Lyon, par Guillaume le Roy, appartiennent l'un et

(1) Et non *Rodt* ou *Rot*, comme l'avaient dit jusqu'ici tous les bibliographes et même le bibliophile lyonnais. C'est M. Claudin qui a restitué, d'après un document authentique, le vrai nom du prototypographe bâlois. (*Pérégrinations de Neumeister*, p. 61.)

l'autre à l'année 1473. De plus, il existe quelques incunables sans date qu'on croit imprimées antérieurement, dans l'une et l'autre ville. Avec un peu de bonne ou de mauvaise volonté, cette situation pourrait donner lieu à l'une de ces controverses mémorables, qui usent plusieurs générations d'érudits.

Quoique Lyonnais, M. Baudrier (1) prend loyalement parti pour Bâle. Il rappelle d'abord que Ruppel figurait dans le procès de 1455 entre Faust et Gutenberg, comme mandataire de ce dernier. « Il a donc été initié aux premiers tâtonnements de l'art. » De plus, les caractères employés dans l'incunable bâlois de 1473 l'avaient été auparavant dans les *Morales sur Job* de Saint-Grégoire, un gros volume dont on a retrouvé un exemplaire avec une note manuscrite du temps, constatant qu'il avait été acheté en 1468. Avec les ressources si limitées des typographes du xv^e siècle, l'impression de ce volume, de 421 pages gr. in-fol. sur deux colonnes, avait dû demander pour le moins un an. Il aurait donc été imprimé au plus tôt en 1467.

Les documents cités par M. Baudrier fournissent encore un autre argument en faveur de la priorité de Bâle. Le prototypographe Ruppel devait être en 1473 un homme déjà mûr, puisqu'il figurait, une vingtaine d'années auparavant, parmi les ouvriers de confiance de Gutenberg. Au contraire, le prototypographe lyonnais Le Roy, originaire de Liège, devait être jeune encore quand il imprima en 1473 le *Lotharii Compendium*. M. Natalis Rondot a découvert dans les archives municipales de Lyon, que Maistre Guillaume Le Roy était porté, vingt ans plus tard, comme devant, en cas d'alerte, concourir à la défense publique (*aux establies en cas d'effroy*), « armé d'un épieu ; » service qui évidemment ne pouvait être exigé que d'un homme encore dans la force de l'âge. Au reste, si Lyon n'a été doté de l'imprimerie que quelques années après Bâle et par Bâle en grande partie, on y rattrapa vite le temps perdu. Avant 1480, Lyon, suivant M. Claudin, était déjà l'*Emporium* principal de l'art typographique pour le midi de la France.

La bibliothèque de l'Université de Bâle est installée depuis 1849 dans le nouveau *Museum*, tout près de la cathédrale. Elle contient actuellement environ 130,000 volumes et 1,500 manuscrits. Les

(1) M. H. Baudrier, président à la Cour d'appel à Lyon, et un des bibliophiles les plus éclairés de notre temps.

REVUE CRITIQUE DE PUBLICATIONS NOUVELLES.

branches de la science humaine les plus richement représentées sont la théologie, l'ancienne jurisprudence, les mathématiques la physique. Depuis la scission en deux de ce canton qui n'est déjà rien moins qu'immense à lui tout seul, *Bâle-Ville* n'a plus moyen de faire des acquisitions importantes. Mais le doct Sieber, bibliothécaire, ne s'embarrasse pas pour si peu. « Chaque fois que se présente l'occasion d'une emplette importante dépassant ses ressources, il inscrit son objet et son prix sur une feuille de papier. Le concierge... va présenter cette feuille dans les maisons connues, et il n'est pas nécessaire d'accomplir le tour de la ville pour rapporter les souscriptions désirées. » Hélas ! n'est pas M. Léopold Delisle qui en pareille occasion courrait après des souscripteurs, ni M. Ferdinand Denis, ni M. P. Lacroix ! Ils savent trop bien qui serait attrapé !

Cette bibliothèque est, relativement, l'une des plus riches du monde, sinon la plus riche, en livres du *xv^e* siècle, puisqu'on compte trois mille environ sur 130,000 volumes. Cela tient à la manière dont cette collection s'est formée, comme l'explique fort bien M. Baudrier. « La révolution religieuse du *xvi^e* siècle s'accomplit à Bâle, en 1527, dans des conditions relativement assez bénignes. Il est vrai que toutes les statues de Saints furent brûlées ou mises en pièces, que les portes des couvents furent crochetées (déjà !!) les religieux expulsés. Mais on ne leur fit pas d'autre mal ; on contenta de prendre tout ce qu'ils avaient, et notamment les livres. Ce fut ainsi que l'Etat bâlois acquit au meilleur marché possible la bibliothèque de la Chartreuse de Sainte Marguerite au petit Bâle, la bibliothèque dont faisait partie celle du fameux Heynlein *de Lapi* naguère prieur de la Sorbonne, recteur de l'Université parisienne, fondateur de celle de Tubingue, etc. C'est à lui et à son contemporain G. Fichet, bibliothécaire de la Sorbonne, que revient l'honneur d'avoir introduit l'imprimerie à Paris. Heynlein, lui-même, s'était retiré en 1487 à Sainte-Marguerite pour y faire pénitence, et y mourut en 1496. On voit dans la chronique de ce monastère, récemment imprimée, que la pénitence d'Heynlein fut encore plus rude qu'il n'avait pensé, grâce à la jalousie haineuse de l'abbé. Celui-ci supposait à tort ou à raison que l'ex-prieur de la Sorbonne avait voulu le supplanter, et lui garda rancune jusqu'à la mort et même au-delà ; car il lui refusa l'honneur d'une sépulture particulière et d'une épitaphe. Il disait (ce qui d'ailleurs

n'était point si sot) que ces vanités posthumes éti-
 contraires à l'esprit de la Règle ; qu'on ne devait
 prolonger le souvenir de gens qui avaient voulu
 monde dès leur vivant.

La bibliothèque d'Heynlein, qu'il avait léguée
 composait d'environ 300 volumes, la plupart raris
 des conditions exceptionnelles de conservation, d'
 de reliure, car Heynlein n'était pas seulement un
 aussi un bibliophile et un calligraphe. On trouve
 dans cette collection tous les ouvrages imprimés et
 les trois prototypographes de Paris, V. Gering,
 M. Friburger (ils lui devaient bien cela), sauf le l
 rion et l'opuscule *de duobus se invicem amantibus*
 écarté sans doute comme trop peu austère. Pour
 figurer parmi ces livres un Martial de 1472, poète
 lument rien de monacal. Ce Martial fait partie
 imprimées à Subiaco et Rome par C. Sweynhe-
 nartz. Le prieur de la Sorbonne possédait tous
 connaît. Il en a même trois qui avaient échappé au
 de M. Fumagalli : le Martial en question ; un Aulu-
 et un Cicéron, de *amicitia et senectute*, de 1472.
 Heynlein est le plus beau joyau de la bibliothèque

Nous sommes loin d'avoir épuisé toutes les choses
 que contient cette brochure. Mais nous voulons laisser
 du *Bulletin* le plaisir d'aller les y chercher eux-mêmes

ORIGINES DE L'IMPRIMERIE A ALBI, EN LA
 Pérégrinations de J. Neumester, etc.
 Claudin. Paris, A. Claudin, gr. in-8 d
 avec 14 planches.

Ce travail, très justement couronné par l'Institut
 prochainement suivi de plusieurs monographies et
 sur les antiquités typographiques d'autres parties
 de la Franche-Comté ; de la Bourgogne ; du Da-
 gnon, etc.

Jean Neumeister, Numeister ou Numester, de M

rang distingué parmi les imprimeurs nomades du xv^e siècle. Il avait probablement travaillé avec Gutenberg, mais l'unique renseignement qu'on a sur leurs relations paraît suspect, et ce n'est qu'à partir de 1470 qu'on a retrouvé, jusqu'ici du moins, des indications certaines sur Neumeister. A cette date il était en Italie ; son nom figure parmi les prototypographes de Fuligno (Foligno), de 1470 à 1472. Après une lacune de sept ans que des découvertes ultérieures combleront peut-être, nous retrouvons ce nom en 1479, sur une édition de *Turrecremata*, ornée de 34 estampes curieuses sur métal en relief, du genre fort rare dit *interrasile*. Ce sont des reproductions embellies (suivant M. Claudin, mais suivant nous, plutôt enlaidies) des figures sur bois des éditions antérieures de 1467, 73 et 78. M. Claudin a donné le *fac-simile* de la figure originale de la *Création*, et celui de l'imitation *interrasile*, à laquelle la comparaison n'est pas favorable. Il est probable que l'auteur de ces estampes n'est autre que Neumeister lui-même, qui aura employé pour les planches le même métal que pour ses caractères. Il a essayé d'*ombrer* quelques détails, notamment la figure, le nimbe et la draperie du Créateur, et de faire une espèce de fond au moyen de hachures horizontales. Mais ces additions sont d'un effet médiocre, et le graveur novice sur métal a scrupuleusement reproduit toutes les incorrections de dessin de la gravure sur bois, dans laquelle l'éléphant tout entier, représenté en premier plan, n'est pas plus gros que la seule tête du lion qu'on aperçoit derrière lui. (1)

Cette édition du *Turrecremata*, imprimée en 1479 par Neumeister, est *sine loco* ; mais l'étude des filigranes fournit ici à son biographe des indications précieuses. Dans la pâte du papier, il a retrouvé d'abord un P surmonté d'un trèfle, puis une tête de bœuf surmontée d'une étoile. Le premier de ces signes dénote une fabrication allemande ; le second, plus spécialement, une fabrication *mayençaise* ; jamais on n'a encore rencontré de pareils filigranes dans les papiers des incunables italiens. Neumeister était donc, à cette époque, de retour dans sa patrie. Par d'autres

(1) Toutefois on signale une variante curieuse dans la gravure représentant la délivrance des âmes du Purgatoire. Elles s'échappent, non d'une caverne comme dans la gravure des anciennes éditions, mais d'un château fort gothique, ayant pour garnison des démons qui s'efforcent de rattraper leurs captifs avec des crocs. — C'est la copie d'une autre composition.

inductions non moins ingénieuses. M. Claudin va prouver qu'il en partit bientôt après, pour aller travailler à Albi ; — fait avéré désormais, et absolument nouveau dans nos annales typographiques.

Voici en effet, à la bibliothèque de l'Arsenal, une autre édition du même ouvrage (*Turrecremata*), imprimée à *Albia* en novembre 1481, sans nom d'imprimeur et avec des caractères différents de ceux de l'exemplaire de 1479 qui est à la Bibliothèque Nationale, mais avec les mêmes estampes (moins une). L'auteur de cette étude démontre à merveille qu'il ne peut être question ici que d'Albi en Languedoc, et non d'Albie en Savoie, comme l'avaient cru Brunet et d'autres bibliographes. Il est vrai que l'emploi des mêmes estampes ne suffirait pas pour établir la présence de Neumeister à Albi ; il aurait pu céder ses planches à un confrère. Mais M. Claudin a bien d'autres arguments en réserve à l'appui de sa thèse. Il nous présente d'abord un missel romain gothique, imprimé à Albi sans date ni nom d'imprimeur, mais dont les caractères sont identiques à ceux d'un autre missel imprimé à Lyon en 1487, *per Magistum Jo [annem] Alemanum de Moguntia*, désignation qui semble bien convenir à Neumeister. Enfin, cette probabilité devient une certitude, en présence d'un *Bréviaire latin* du diocèse de Vienne, découvert à la bibliothèque Sainte Geneviève, et à la fin duquel on lit : achevé d'imprimer en janvier 1489 à Lyon, par *Jean Meunister (sic), dit d'Albi*. Malgré cette bizarre interversion dans les lettres du nom, que M. Claudin explique par des raisons techniques, il est évident qu'il s'agit ici de Numeister (Neumeister), et cette suscription prouve qu'il avait travaillé à Albi avant de venir se fixer à Lyon. « Pour quiconque connaît les usages des corps de métiers au xv^e siècle, l'addition au prénom d'un artisan, du nom de la dernière localité où il avait travaillé, était le sobriquet sous lequel on avait coutume de le désigner. »

Maître *Jehan d'Alby* (Neumeister), imprimeur, figure dans les archives lyonnaises dès 1485 ; puis en 1493, comme « tenant à louage la pluspart (plus grande partie) d'une maison sise *rue de l'Arbre-Sec* » (un nom prédestiné !). Nous le trouvons ensuite associé avec un autre typographe, Michel Topié. Ils imprimèrent ensemble à Lyon, en 1495, un missel à l'usage d'Uzès, rarissime volume auquel le docteur Desbarreaux-Bernard, notre regretté confrère, a consacré une notice dans le *Bulletin* (année 1874, pp. 465-70).

Cette fois, l'imprimeur mayençais a signé de son vrai nom : *Jo. Neumester de Moguntia*.

Sa vieillesse fut malheureuse : les registres des taxes, avec leurs indications d'un laconisme sinistre, ne laissent aucun doute à cet égard. Dès 1498, *Jean Dalby* (sic) est porté à la cote comme ayant quitté la maîtrise, comme *pauvre*, et travaillant, en qualité de simple ouvrier, chez Topié, son ancien associé et peut-être son élève. Pourtant, en 1503, Dalby reparait avec le titre de maître... Est-ce un effort suprême du vieillard, ou une simple distraction de l'écrivain ? On ne le saura sans doute jamais ; mais l'année suivante on ne voit plus que J. Dalby tout court, et sa taxe est encore diminuée. On retrouve son nom pour la dernière fois dans un registre de 1507. L'ancien élève de Gutenberg devait être alors plus que septuagénaire, et à coup sûr très misérable. Triste fin pour l'un des vulgarisateurs les plus actifs et les plus habiles de la découverte capitale des temps modernes !

En terminant, M. Claudin nous prévient que cette étude aura peut-être un supplément ; qu'on lui promet l'indication d'autres livres imprimées par Neumeister ; nous en acceptons volontiers l'augure. Telle qu'elle est, cette œuvre est très digne de la distinction dont elle vient d'être l'objet. Il n'est que juste de faire au moins l'aumône d'un souvenir à un homme utile dont la fin a été si triste, et d'encourager l'auteur de cette monographie, investigateur aussi judicieux que laborieux (1). Enfin, il convient d'attirer sur les travaux de ce genre l'attention de certains amateurs trop exclusifs, qui croient qu'il n'est point de salut hors du dix-huitième siècle, de l'édition des Fermiers-Généraux des contes de La Fontaine, des illustrations des œuvres de Dorat et des Chansons de Laborde. Tôt ou tard ils comprendront que les curiosités typographiques et iconographiques des xv^e et xvi^e siècles offrent pour

(1) Selon toute apparence, il n'aurait pas eu tant de peine à retrouver l'origine de l'imprimerie à Alby, sans le beau zèle révolutionnaire des jacobins de cette ville, qui, le dernier décadi de l'an III (1794), brûlèrent en grande cérémonie sur la principale place les titres féodaux, les archives de l'archevêché, et les registres capitulaires qui remontaient à 1464, et se trouvaient, réunis en vingt et un volumes, dans la salle des délibérations du chapitre métropolitain. Cet acte de vandalisme fut blâmé à la Convention par Grégoire ; il était pourtant conforme au fameux décret rendu l'année précédente sur la motion de Condorcet.

le moins autant d'intérêt, et qu'en fait de livres, suivant l'expression d'un grand poète allemand, « les plus vieux sont les plus précieux : »

Der altst ist der best Schatz.

Baron Eranour.

LOUIS XIV ET MARIE DE MANCINI, d'après de nouveaux documents, par M. R. Chantelauze. *Paris, Didier et C^{ie}*, in-8° de 428 pages.

Les ouvrages de M. Chantelauze, chercheur intelligent autant qu'infatigable, sont du très petit nombre des livres modernes qui méritent d'être signalés dans ce recueil. Nous avons déjà recommandé le travail si intéressant du même auteur sur Marie Stuart, et son importante Etude sur Retz qui a obtenu le grand prix Gobert.

Jusqu'à présent on n'avait connu la correspondance de Mazarin avec le Roi, Anne d'Autriche et d'autres personnages, au sujet du mariage espagnol, de l'amour de Louis XIV pour Marie de Mancini et de la paix des Pyrénées, que d'après des imprimés incomplets et défectueux de toute manière. M. Chantelauze a travaillé sur les deux recueils manuscrits de ces lettres, en copies authentiques, dont l'un est aux Archives des Affaires Etrangères, et l'autre à la Bibliothèque Mazarine, sous le n° 1719. Ce dernier, bien plus complet, forme 5 volumes in-4°, reliés en maroquin plein aux armes de Colbert, par les ordres duquel ces copies avaient été faites. A l'aide de ces textes, M. Chantelauze a pu non seulement rectifier des erreurs, combler des lacunes nombreuses dans les lettres déjà publiées, mais en donner plusieurs absolument inédites, et qui ne sont pas les moins intéressantes, adressées au roi, à la reine mère, à Marie et à la dame de Venel, gouvernante des nièces de Mazarin; — un emploi qui n'était nullement une sinécure ! Il donne également, près Baluze, archiviste, bibliothécaire et confident de Colbert, le dé de tous les chiffres.

On trouvera aussi dans ce volume plusieurs lettres, également inédites, adressées à l'infante d'Espagne avant le mariage. Ces lettres, contemporaines de celles dans lesquelles Mazarin s'installait à bon droit de la passion persistante de Louis XIV

CAUSERIES D'UN BIBLIOPHILE

pour Marie, prouvent que le grand roi avait dès lors le assez large pour plusieurs amours. Du reste, il est évident jamais il n'aima sa femme autant qu'à cette époque où connaissait que son portrait; et, d'autre part, que Mar Mancini est la femme qu'il a le plus aimée, parce qu'elle seule qui lui ait résisté, non pas certes par vertu, mais par tition. « Jusqu'à son départ pour l'Italie, dit fort justement le nouvel historien, elle se maintient presque à la hauteur des héroïnes de Madame de La Fayette; depuis sa fuite de France elle descend jusqu'au rôle des héroïnes de Gil Blas. »

Pour la dernière partie de l'existence de cette femme, « la folle et la meilleure des Mazarines, » suivant Saint-Simon, M. Chantelauze a mis à contribution deux petits volumes rommes : les *Mémoires*, en partie apocryphes, de M. L. P. M. M. (Mologne, P. Marteau, 1676), dont la Bibliothèque nationale possède une traduction italienne publiée en 1678; et l'*Apologie*, ou *véritables Mémoires de Madame M. Mancini, écrits par elle-même* (à Leide pour l'auteur, chez Jean von Gelder, à la Tortue, 1678). Ce dernier volume surtout est tellement rare, que l'exemplaire de la Bibliothèque nationale dont s'est servi M. Chantelauze a pris la valeur d'un manuscrit.

B. E.

CAUSERIES D'UN BIBLIOPHILE

I

L'année dernière a vu inaugurer les statues de Français, assurément des plus dignes de cet honneur écrivain, un artiste et un inventeur de génie : Rabelais, Jean Cousin, Denis Papin. Malheureusement, les autorités de Tours, de Sens et de Blois semblaient s'être entendues pour donner aux fêtes d'inauguration un caractère pseudo-démocratique et anti-clérical, en rapport avec les préoccupations politiques du jour. C'est ainsi que l'on est allé à un triple *fiasco* littéraire, artistique et scientifique.

Tours, la littérature n'a été représentée que par un discours municipal rédigé dans un français vague, et par un sonnet qui nous a appris que le siècle de Rabelais (le xvi^e siècle!!!) était *rongé de vermine*. Nous avons fait une autre découverte, non moins inattendue, dans un article d'un grand journal parisien, écrit à propos de cette inauguration; c'est que les admirateurs les plus ardents de Rabelais ne l'avaient jamais lu. Cela fait toujours deux lignes!

L'inauguration de Jean Cousin à Sens n'était guère mieux réussie. Il y avait là un commissaire, homme de peu de *sens*, qui refusait aux délégués de la presse conservatrice des places dans la tribune des journalistes, « réservée exclusivement aux *gens de sa couleur*, — probablement celle des canaris, » ajoute l'un des refusés. L'exposition des œuvres de Cousin, qui aurait pu être fort intéressante, était pitoyable. On n'y voyait figurer ni son *Jugement dernier*, ni l'*Eva Pandora*, qui pourtant est à Sens même, ni son *S. Sébastien* en ivoire qui fait partie du trésor de la cathédrale. Sans doute la *couleur* des autorités sénonaises actuelles ne leur permet pas de hanter les églises. Brillaient également par leur absence : et les cinq portraits peints par Cousin et qui appartiennent encore à ses descendants; et les médaillons de sa maison, propriété d'un amateur d'Auxerre bien connu, et les dessins et gravures recueillis et catalogués par l'auteur de l'Etude la plus complète que nous ayons sur Jean Cousin, A.-F. Didot; dessins et gravures conservés par sa famille.

Si les méchants discours et les méchants vers passent, les belles statues demeurent; celles de Rabelais, par M. Dumaige, et de Cousin, par M. Chapu, sont des œuvres d'un mérite réel. Nous n'en pouvons pas dire autant de celle de Papin; de ces trois hommes de génie, celui-là reste le plus maltraité, après sa mort comme pendant sa vie. L'artiste, qui est pourtant un homme de talent, a eu la malencontreuse idée d'accoler à la *Marmite autoclave* une

CAUSERIES D'UN BIBLIOPHILE.

Bible ! Cet accessoire a dû ravir les autorités en exé qui tenaient évidemment à présenter Papin comme victime des Jésuites ; ignorant ou affectant d'ignorer, d' qu'il était établi en Angleterre dès 1675, dix ans avant la funeste révocation de l'édit de Nantes, ensuite qu'il était plus persécuté par les protestants rigides que par les catholiques. On voit dans la belle Etude de M. de la Saussure sur Papin que celui-ci avait à souffrir, à Marbourg, des avanies fréquentes de la part d'un de ces protestants duquel il demeurait, et qui avait peut-être contre lui des griefs d'une nature moins théologique. Papin, entouré de machines mécaniques encombrantes et bruyantes, ne devait pas être un voisin fort agréable, et de plus on sait que l'exacuité dans le paiement des loyers est rarement une qualité prédominante chez les hommes de génie. Ce n'est pas tout. La minorité dissidente, dont Papin faisait partie, était l'opposée de la cène par la majorité. La cause de cette excommunication n'avait d'ailleurs rien que d'honorable. Papin était de ceux qui refusaient de souscrire à l'anathème lancé contre le fameux Claude Pajon, oncle de sa femme, tout le crime était d'incliner à une réconciliation générale des sectes protestantes. Au surplus, tous ces souffrances n'importent nullement à sa gloire, et la place qu'occupe cette Bible aurait été bien plus convenablement remplie par la plus mémorable invention de Papin, le premier corps de pompe, prototype de tous les appareils à vapeur qu'il avait fabriqué lui-même, et dont la figure est gravée au célèbre Mémoire de 1690 : « Nouvelles manières de produire à peu de frais des forces motrices immenses ».

Les traités de Papin sont fort rares ; plusieurs n'ont été publiés que dans les *Acta Eruditorum* de Leipzig, n'ont pas été imprimés à part. L'édition originale de la description du Digesteur, *a new Digester*, est anglaise, comme on le voit : elle parut à Londres en 1681. Papin, reçu membre de la Société royale en 1680, avait fait hommage à ses frères de sa belle invention du digesteur ou marmitte

toclave. L'édition française de cette description, dont on ne connaît que quatre ou cinq exemplaires, parut en 1682 chez Michallet, l'éditeur de Labruyère(1). Quant au Mémoire sur le premier appareil à vapeur, il parut d'abord en latin dans les *Acta eruditorum* du mois de septembre 1690. Cinq ans après, Papin en publia un texte français qu'on appelle une traduction, mais qui pourrait bien être le véritable original, d'après lequel aurait été rédigée la description latine. Ce texte français fait partie d'un *Recueil de diverses pièces*, imprimé à Cassel en 1695, et dont on ne connaît qu'un très petit nombre d'exemplaires.

Ce n'est pas aux lecteurs du *Bulletin* que nous apprendrons que le savant historien du château de Blois, M. de la Saussaye, mort en 1879, avait formé le projet, dès 1834, de réunir toutes les œuvres de son compatriote Papin, tant imprimées qu'inédites, en y joignant ses lettres, notamment sa correspondance avec Leibnitz, d'un si grand intérêt scientifique. Grâce aux révolutions de 1848 et de 1870, cette publication, intéressante à tant de titres, a été et demeure indéfiniment suspendue. Il n'en a paru que l'introduction, contenant la vie de Papin, la plus complète qui eût été publiée jusque-là, grâce aux nombreux documents inédits rassemblés par l'auteur. Ce travail, et les renseignements complémentaires qu'avait bien voulu nous fournir le savant académicien, nous ont été bien utiles pour la rédaction d'un volume sur Papin, publié en 1874(2). Lors de l'inauguration de la statue, nous avons eu le plaisir de retrouver des passages entiers de ce livre dans plusieurs articles de journaux ; sans indication du nom de l'auteur, bien entendu. Si certaines libertés reçoivent de cruelles entorses sous le régime actuel, il en est une qui n'a jamais été plus largement pratiquée : — la liberté du *démarquage*.

B. E.

(1) L'éditeur du *Bulletin* possède un de ces exemplaires, et un d'une édition de Hollande qui n'est guère moins rare.

(2) *Denis Papin, sa vie et son œuvre*. In-12 (Hachette).

NOUVELLES ET VARIÉTÉS.

— Un article de M. E. Morbeau sur l'*Instruction publi. Hongrie*, publié dans le *Correspondant* du 10 janvier 1884 tient une note intéressante sur la fameuse bibliothèque de M. Corvin (*Corvina*). Elle comprenait des ouvrages grecs, latins, grois, arabes, chaldéens et hébraïques. Ce prince s'était particulièrement attaché à rassembler les épaves de la bibliothèque Constantinople ; il avait aussi fait copier en Italie les manuscrits les plus rares et les miniatures les plus remarquables. La disparition de toutes ces richesses commença sous les successeurs de M. Une grande partie fut aussi détruite lors du siège de Budapest. À partir de 1540, les Turcs emportèrent à Constantinople les manuscrits de la *Corvina*, qui furent installés dans la bibliothèque impériale. On trouve à Madrid, à Milan et à Bruxelles, douze volumes de la *Corvina*, dont l'origine paraît certaine. Le Musée national de Budapest en conserve six spécimens (dont un Quinte Curce, un Salluste et un Plaute) d'une authenticité incontestée.

Pendant la dernière guerre de Bulgarie, il y eut échange de rapports amicaux entre les Turcs et les Hongrois. Le sultan, à cette occasion pour faire présent au roi de Hongrie de trente volumes de la *Corvina*, qu'on peut voir dans la bibliothèque de l'Université de Budapest. Ces volumes avaient encore leur ancienne reliure de velours et de maroquin avec coins d'or et d'argent émaillés et marqués aux armes des Hunyady (un corbeau avec un anneau dans son bec). Par malheur, le sultan, ne jugeant pas ces vieilles reliures présentables, a cru bien faire en les remplaçant par des reliures modernes !

Nous avons déjà parlé précédemment de cette restitution au sultan, mais non de ce remplacement malencontreux des reliures originales. Des fautes de ce genre ont été quelquefois commises ailleurs qu'en Turquie.

— Nous trouvons en tête d'un volume provenant de la bibliothèque de notre regretté collaborateur, M. de Sacy, une lettre touchante qui lui avait été adressée et que nous copions textuellement. Elle fait honneur à celui qui l'a écrite, comme à celui qui la conservait ainsi. C'est à ce double titre que nous la reproduisons dans nos archives ; voici le titre du volume : *Essai sur les traducteurs français au xvi^e siècle*, précédé d'un éloge d'

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

essit du prix d'éloquence décerné par l'Académie à sa séance du 5 juillet 1849, par Auguste de Stanislas, professeur de rhétorique à Stanislas. *Paris, Auguste Durand, 1851*; un

ms, sans commentaire, la lettre suivante que je relie en tête de l'exemplaire qui se trouvait chez de M. Silvestre de Sacy :

« Paris, 6 février 1852.

Je lis avec émotion le compte que vous avez rendu de l'ouvrage du *Journal des Débats* et ne vent pas tarder davantage à reconnaître que l'auteur de l'*Essai sur Amyot* n'avait pas l'honneur de vous l'avoir dévoté par son livre : sa belle âme s'y ne pourrait échapper à un juge tel que vous. Vos critiques ne relever le prix de vos éloges.

Mon fils, qui eût su si bien vous exprimer sa reconnaissance, n'a pu que simplement la mienne. J'ai mouillé de mes larmes ce petit enfant que Dieu m'avait donné dans un jour de bonheur, et qu'il m'a retiré par un décret d'une cruelle rigueur. Sa vocation pour les lettres, pour l'enseignement, pour son œuvre, a été à altérer sa santé, et cette célébrité (car votre suffrage lui a fait la célébrité) me coûte bien cher. Il n'avait pas une vie toute intellectuelle et morale, à laquelle je ne pouvais détruire sa délicate enveloppe.

Je ne puis de vous parler ainsi de mon fils, mais vous le connaissez,

de ma haute considération.

» DE BLANCHETTES,
» rue de Grenelle. »

Withe, libraires à Londres, annoncent la parution du catalogue de la bibliothèque de feu M. Waddington. Ce catalogue, rédigé avec soin, donne non seulement la description des éditions, la description des reliures et des particularités qui distinguent chaque volume. Il y aura là des renseignements utiles pour l'étude des premiers temps de la gravure. Cette collection remarquable comprend des séries spéciales sont consacrées à l'histoire de l'art et l'Espagne. Le tout forme cinq volumes imprimés à petit nombre par Wittingham et dont le prix est de deux cent soixante-cinq fr. (40 L. 10 sch.) par lequel on s'inscrit d'avance à Paris à la librairie Léon Techener.

NÉCROLOGIE

DE L'ANNÉE.

NÉCROLOGIE. — L'année dernière, nous avons mentionné sommairement; — trop sommairement, — la mort du vicomte de Saint-Albin, le sympathique président de la Société des Amateurs de Livres. Depuis, nous avons reçu de sa sœur, M^{me} veuve de Saint-Albin, par l'intermédiaire de l'honorable vice-président de cette Société, M. Truelle Saint-Evron, une brochure qui contient, sur la mort de Saint-Albin, des détails très intéressants pour les lecteurs du *Bulletin*.

Voici d'abord l'obligeante lettre d'envoi de M. Truelle à M. de Saint-Albin :

« En réponse au désir qui m'est manifesté par votre lettre, j'ai
suis allé chercher chez M^{me} Jubinal la brochure qui renferme la
notice nécrologique sur son regretté frère, ainsi que les
prononcés par MM. Durantin et Paillet. Je m'empresse
l'adresser au nom de M^{me} Jubinal, qui est très heureuse
offrir cette modeste brochure.

« Veuillez, etc.

« TRUELLE SAINT-EVRON.

On sait que le vicomte de Saint-Albin était bibliothécaire de l'Impératrice. Investi d'une haute confiance qu'il méritait pleinement, il fit pour les Tuileries des acquisitions précieuses, les
lesquelles M. Truelle cite la collection des dessins originaux et
gravures de Moreau pour le *Voltaire* de Kehl (première édition).
Ces dessins, qui vaudraient aujourd'hui des sommes folles
folles, ont péri dans l'incendie de la bibliothèque du Louvre.
Ils avaient été achetés à la vente de M. Léopold Double. (V. le
catalogue n° 326. Paris, Techener, 1863.)

Pour répondre à un désir exprimé par l'Empereur, Saint-Albin
qui se connaissait en tableaux et en objets d'art aussi bien

livres, publia en 1864, de concert avec M. Durantin (1), un livre sur le palais de Saint-Cloud. C'est la description minutieuse des richesses artistiques de ce château, dont la destruction donne aujourd'hui à cet ouvrage un intérêt égal à celui du P. Dan sur l'ancien Fontainebleau, et de Piganiol sur l'ancien Versailles. Mais, de plus, c'est à Saint-Albin que nous devons le salut de tous les objets précieux qui ont pu être enlevés de Saint-Cloud avant l'arrivée des Allemands. Ils eussent été perdus, — au moins pour la France, — sans l'avertissement qu'il fit parvenir en temps utile au maréchal Vaillant, ce qu'atteste la réponse de celui-ci, retrouvée dans les papiers de Saint-Albin. Cet homme, aussi modeste que dévoué, n'avait jamais parlé de cet incident, qui lui fait le plus grand honneur, à une époque où tant de gens n'étaient préoccupés que de leur sécurité ou de leurs intérêts personnels. Plus tard, il recueillit aussi quelques débris précieux de la serrurerie du palais, qui font partie maintenant de la collection Jubinal, digne plutôt du nom de Musée.

Il avait racheté, en 1850, une bonne partie de la nombreuse bibliothèque de son père, notamment un grand nombre d'ouvrages rares sur la période révolutionnaire, et les *Mémoires* de Barras, déjà fameux bien qu'encore inédits.

Comme son beau-frère et sa sœur, Ph. de Saint-Albin a été non seulement un amateur passionné des beaux-arts, des raretés, mais un courtisan fidèle du malheur, ce qui est une rareté insigne et précieuse entre toutes. La catastrophe du Zululand lui avait porté un coup terrible; l'émotion des obsèques l'acheva. Il est mort, pour ainsi dire, sous le drap funéraire du prince impérial.....

Plusieurs legs importants faits au Louvre, à la Bibliothèque nationale, à divers Musées, témoignent de son patriotisme. Il a légué, entre autres choses, au Théâtre-Français, l'exemplaire de la première édition du *Mariage de Figaro* que s'était réservé Beaumarchais; — exemplaire unique sur peau vélin, avec les dessins originaux des gravures.

La mémoire de Philippe de Saint-Albin et d'Achille Jubinal reste chère à leurs nombreux amis. Ce furent deux hommes d'esprit et de goût; — mieux que cela, deux hommes de cœur.

Baron ERNOUF.

(1) M. A. Durantin, intime ami de Jubinal et de Saint-Albin, et auteur d'un ouvrage dramatique des plus remarquables: *Héloïse Paranquet*.

Le 19 janvier. — Romain, Guislain, RAPARLIER, relieur, à l'âge de 53 ans. C'était un bon ouvrier, élève de Galette ; ses demi-reliures, ses cartonnages en toile, étaient très estimées des amateurs. C'était un homme consciencieux et honnête ; son fils lui succède.

15 février. — Le docteur DESBARREAU-BERNARD. Il était né à Toulouse le 20 novembre 1798 et il est mort dans la même ville le 15 février 1880, à l'âge de 82 ans. Habile praticien, professeur à l'École de médecine, membre de l'Académie des sciences, inscriptions et belles lettres de Toulouse, bibliothécaire honoraire de la ville, chevalier de la Légion d'honneur et un de nos anciens et fidèles collaborateurs. Bibliophile éclairé, il était de l'école de Charles Nodier ; M. Desbarreaux-Bernard avait cherché à réunir une véritable collection de livres rares et curieux dans tous les genres, et il avait su allier l'intérêt du livre au choix d'excellents exemplaires. Sa bibliothèque a été vendue l'année qui a précédé sa mort.

Le 24 février. — M. Charles-Arnould CUNIN-GRIDAINÉ, sénateur des Ardennes, officier de la Légion d'honneur, décédé à l'âge de 76 ans, muni des sacrements de l'Eglise. Bibliophile ardent, recherchant la littérature française depuis le seizième siècle, des exemplaires en bonne condition, et les livres relatifs au département des Ardennes et à la Champagne en général.

3 mars 1880. — M. Alfred CHENEST, dans sa soixante-cinquième année. Aimé et estimé de tous ceux qui le connaissaient, M. Chenest laisse des regrets les plus vifs et les plus sincères. L'indépendance de sa position et sa fortune lui permettaient de suivre les penchants de son cœur excellent ; il aimait obliger. — La plus grande partie de sa bibliothèque, formée d'ouvrages très précieux recueillis parmi les épaves de la Révolution de 1848, a été vendue en 1850 ; le catalogue qui porte les initiales A. C. a été fait par nous. Tous les livres gothiques provenaient de M. Armand Bertin.

21 avril. — M. Paul BILLARD, conservateur-sous-directeur-adjoint au département des imprimés de la Bibliothèque Nationale,

est mort à Paris, le 21 avril, à l'âge de 48 ans. C'est une perte pour notre établissement national. Il a pris une part active à la rédaction des nouveaux catalogues, et collaborait à la dernière édition du *Dictionnaire des ouvrages anonymes*.

Le 19 juin. — Le docteur Louis-Henry LALOY, chevalier de la Légion d'honneur, décédé muni des sacrements de l'Eglise, à l'âge de 65 ans. Le docteur Laloy s'est occupé de livres toute sa vie, instruit, lisant beaucoup et cherchant dans la formation de sa bibliothèque des distractions nécessaires à ses laborieuses occupations de médecin. Il aimait les bons livres et les bons exemplaires; il achetait toutes les publications sérieuses et avait, pour l'étude du moyen âge, une prédilection sensible. Il a été, pendant plusieurs années, membre du conseil d'administration de la *Société de l'Histoire de France*. Le docteur Gaston Laloy, son fils, suit l'exemple de son honorable père,

9 juillet 1880. — LOUIS, ALFRED, GIRAUD, notre collaborateur, notre ami, s'est éteint à la suite d'une longue maladie le 9 juillet dernier. Il était né à Fontenay-le-Comte (en Vendée), le 8 août 1827.

Élève distingué du collège de Pont-Levoy, M. Giraud s'appliquait avec un égal succès aux gracieux travaux de la littérature et aux austères études de l'histoire et du droit. Ses préférences ne tardèrent pas, toutefois, à se faire jour. La gravité naturelle de ses habitudes et de ses goûts inclina définitivement sa vocation vers la magistrature, noble carrière, où, dans les jours de calme, comme à l'heure des plus sinistres orages, une généreuse indépendance et la dignité des mœurs furent, à toutes les époques, une des plus pures gloires de la patrie.

Les lettres et la poésie ne devinrent dès lors pour M. Giraud que le délassement de plus sérieux labeurs.

La riche variété de ses aptitudes se révéla, dès les premières années de sa jeunesse, avec un certain éclat. Après qu'il eut simultanément suivi, sous d'éminents professeurs, les cours de droit et ceux de l'École des chartes, tandis qu'un diplôme de docteur couronnait ses études juridiques (1), une thèse brillamment sou-

(1) 1852. (*Biographie des Contemporains*.)

tenue lui méritait le titre d'archiviste-paléographe et le premier rang de la promotion (1). Presque en même temps une savante dissertation sur le *Divorce et la séparation de corps* appelait sur lui l'attention des jurisconsultes (2), et d'élégantes poésies, sous le titre de *Vendéennes*, lui assignaient un rang distingué parmi les poètes de son âge et de son temps (3).

La première pièce de ce volume est datée du 6 avril 1846, à sa sortie du collège ; la dernière, du 3 juin 1850, au début de son cours de droit.

Les *Vendéennes*, comme toutes les poésies de M. Giraud, épar-
ses en divers recueils, expriment constamment, en vers spirituels
et faciles, le double sentiment qui fut l'inspiration de sa vie : le
respect de la foi de ses pères et l'amour du sol natal.

Le 12 janvier 1856, le jeune docteur en droit, appelé aux
fonctions de substitut à Tours, inaugurait, dans le ressort de la
cour d'Orléans, la carrière judiciaire qu'il devait si honorable-
ment y parcourir.

Le 10 août 1860, il était nommé procureur impérial à Gien ;
le 8 février 1862, transféré, au même titre, près du tribunal de
Parthenay.

Six ans après, le 29 janvier 1868, il rentrait, pour n'en plus
sortir, dans le ressort de la Cour, comme vice-président du tri-
bunal de Blois.

Enfin, le 18 juillet 1876, M. Dufaure, juste appréciateur de
son désintéressement et de son mérite, le nommait conseiller à
notre Cour d'appel.

Tout dévoué qu'il fût à ses devoirs de magistrat, M. Giraud sa-
vait encore honorer ses studieux loisirs par la publication d'ex-
cellents écrits.

Dès l'année 1850, il faisait paraître, dans le *Bulletin du biblio-
phile*, une notice aussi solidement pensée qu'élégamment écrite
sur un poète du XVI^e siècle, originaire de Fontenay, NICOLAS

(1) 15 novembre 1853. (*Livret de l'Ecole des Chartes*.)

(2) *Dissertation sur le divorce et la séparation de corps*, par L.-A. Giraud,
docteur en droit, élève de l'Ecole des chartes. Paris, Moquet, 1852, in-8 de
84 pages.

(3) *Les Vendéennes*, poésies par M. A. Giraud, in-8 de 260 pages, Paris,
et Fontenay (Vendée), 1850.

RAPIN et, en 1851, une autre étude sur André de RIVAudeau, dont il avait retrouvé les œuvres, un peu délaissées, dans un exemplaire, unique peut-être, du riche dépôt de l'Arsenal (1).

En 1855, il donnait à la *Bibliothèque de l'École des chartes* une lettre inédite du roi Jean, captif en Angleterre, à son fils Charles V, alors dauphin de Viennois, précieux document que la collection de dom Grenier avait livré à ses érudites recherches (2).

De 1854 à 1856; il enrichissait l'une de nos meilleures revues provinciales de jolies pièces de vers (3) et de remarquables notices sur trois notables enfants de son cher Fontenay-le-Comte :

Le président Brisson, noble victime des fureurs populaires, qui racheta, par les douleurs de son inique supplice, quelques faiblesses de sa vie (4) ;

Romain du Pin-Pager, versificateur aujourd'hui peu connu, mais qui, dans la pénombre littéraire, aurore du XVII^e siècle, eut son heure de célébrité (5) ;

Nicolas Rapin, poète et soldat d'Henri IV, qu'il défendit avec un égal courage : de sa plume, dans la *Satyre Menippée* ; de son épée, sous le maréchal d'Aumont.

M. Giraud avait eu l'heureuse fortune de retrouver aux Archives nationales les lettres-patentes, datées d'octobre 1590, au camp de Pont-de-Saint-Pierre, par lesquelles le Béarnais anoblissait son vaillant défenseur, et lui donnait pour blason trois fers de lance, en souvenir de ses blessures à la bataille d'Ivry (6).

Cette curieuse découverte et, mieux encore, une instinctive communauté de sentiments entre ces deux fils de la même cité, à trois

(1) *Bulletin du Bibliophile*, 10^e série, avril 1851.

(2) *Bibliothèque de l'École des chartes*, XVI^e année, 1855.

(3) *Le Seigneur de Peroux*. — *L'Homme qui a un poil dans la main*. — *Maillezais*, etc., etc.

(4) *Vie et mort de Barnabé Brisson, né à Fontenay-le-Comte en 1532, premier président du Parlement de Paris, victime de la fureur des Seize, le 15 novembre 1591*. (*Revue des provinces de l'Ouest, Bretagne et Poitou*, III^e année, 1855.)

(5) *Notice littéraire sur Romain du Pin-Pager, né à Fontenay le 8 février 1598*. (*Ibid.*, III^e année, 1855.)

(6) *Les Titres de noblesse de Nicolas Rapin, né à Fontenay vers 1535*. (*Ibid.*, II^e année, 1854.)

siècles d'intervalle, firent naître, en M. Giraud, une sorte de sympathie fraternelle pour son illustre compatriote et la pensée d'études approfondies sur sa vie et ses œuvres poétiques. De 1855 à 1864 les revues de jurisprudence les plus autorisées accueillirent sous la signature du jeune et laborieux magistrat, de petits traités spéciaux : sur *les aveux féodaux et les déclarations censuelles* (1), sur *la surveillance de la haute police et la réhabilitation* (2), sur *les immeubles par destination et les chevaux des haras* (3), sur *serment décisoire et le faux serment, en matière civile* (4).

Des juges compétents ont honorablement apprécié ces écrits substantiels, où la science du droit s'allie toujours à la sûreté de ses appréciations et à l'élévation des pensées.

En 1876, tous nos lecteurs ont remarqué le bel article qu'il consacra à Fénelon, ses nouvelles appréciations, ses pensées si élevées et son style si concis qui rappelait celui de nos écrivains du grand siècle. — Dans la même année, une dissertation ingénieuse et toute bibliographique, consacrée à Ch. Plantin, le célèbre savant imprimeur.

M. Giraud, décoré, depuis plusieurs années, des palmes académiques, mit au jour, en 1877, une étude historique sur *M^{me} de La Vallière et son temps, d'après des documents inédits* (5).

Ce travail lui fit beaucoup d'honneur. Avec une exquise délicatesse, un profond respect de la morale et des convenances, et une saine critique qu'il avait puisée aux graves enseignements de l'école des chartes, il sut fidèlement retracer cette gracieuse figure si touchante dans la sincérité de ses faiblesses et les tristesses de son délaissement, si noble en son repentir, si admirable en ses austères expiations..

Ce morceau, justement remarqué, sur un sujet déjà traité par des mains habiles, et qui n'était pas sans écueils, ne tenait pas cependant le premier rang dans ses préoccupations.

(1) *Revue historique de droit français et étranger*, septembre-octobre 1855.

(2) Paris, Durand, libraire-éditeur, in-8, 1862.

(3) *Revue critique de législation et de jurisprudence*, t. XXIV, mars 1863.

(4) *Revue critique de législation et de jurisprudence*, 1864.

(5) L'étude sur *M^{me} de la Vallière* a paru dans le *Correspondant*, nouvelle série, tome LXX, année 1877.

L'œuvre littéraire et l'honorable vie de NICOLAS RAPIN, vouées l'une et l'autre à la cause d'Henri IV et de la France, étaient surtout l'objet de ses pensées.

Il voulait, par la réédition des plus belles poésies du célèbre écrivain, honorer à la fois sa mémoire et leur commune patrie.

Rien n'était négligé par l'éditeur distingué associé à cette patriotique entreprise (1), pour que l'élégance typographique en rehaussât la valeur. Une savante introduction définitivement arrêtée se corrigeait déjà sur épreuves. Tout semblait marcher vers le succès promis à ces généreux efforts. La mort inattendue de notre dévoué collègue est venue couvrir d'un voile de deuil cette œuvre qui lui était si chère. De pieuses amitiés, nous en avons la confiance, ne la laisseront pas inachevée ; elles tiendront à honneur d'unir, dans un religieux souvenir, deux enfants de Fontenay, dignes l'un de l'autre par l'intelligence et par le cœur : le poète du XVI^e siècle, blessé au service d'Henri IV, et le poète du XIX^e, loyal défenseur des croyances de la Vendée.

Le culte respectueux des fortes convictions de son pays natal, associé à l'intelligence éclairée des besoins de son temps, fut, en effet, le trait distinctif du caractère de M. Giraud. La Vendée sut lui en tenir compte en lui confiant, en 1871, par 54,000 suffrages, la haute mission de la représenter à l'Assemblée nationale.

Durant les cinq années de son mandat, notre regretté collègue sut, par son talent et l'élévation de ses sentiments, occuper en cette grande Assemblée un rang des plus honorables, s'associer à tous les votes honnêtes, modérés et vraiment conservateurs, mériter l'affection de ses amis, l'estime de ses adversaires.

Les nombreuses sympathies qu'il s'était acquises, la considération dont l'entouraient les magistrats ses collègues, l'affection que nous lui portions nous-mêmes semblaient lui promettre un heureux avenir, s'il n'était dans les destinées humaines que la douleur vienne inexorablement s'asseoir aux foyers les plus justement bénis du ciel.

Au mois de décembre 1878, il eut la douleur de perdre sa fille aînée. Ni le courage de l'homme de bien, ni la résignation du chrétien, ni de vives et sincères amitiés ne purent surmonter en

(1) M. Léon Techener, libraire de la Société des bibliophiles français.

NÉCROLOGIE.

lui cette terrible épreuve. Sa santé profondément altérée de jour en jour. En vain, pour remplir ses devoirs de magi jusqu'à l'épuisement de ses forces, voulut-il lutter quelque t encore; il lui fallut aller au pays natal, chercher un indispen repos. Mais, en lui serrant la main le matin de son départ amis comprirent qu'ils ne le reverraient plus.

Le 9 juillet 1880, à peine âgé de cinquante-trois ans, M. raud succombait à son tour.

La religion, qu'il avait aimée et respectée toujours, fortifi derniers instants par de maternels adoucissements et de supr espérances. Ce fidèle enfant de Fontenay eut du moins la con tion d'achever sa carrière au sein de la ville qui l'avait vu n dans les bras de sa vieille mère, de ses filles et d'un gendre de lui (1), entouré de l'affection et des regrets de tous ceux l'avaient connu, laissant après lui l'ineffaçable souvenir d'un pure et honorée, vouée tout entière au bien, au travail et a voir (2).

28 juillet. — Le 28 juillet dernier, une nouvelle se répand Paris et causait une stupeur mêlée d'étonnement dans le n des amateurs de livres : M. Louis RONDREAU, le grand biblio était mort subitement, la veille, dans son hôtel, à Reims. Son déjà célèbre et particulièrement estimé parmi les collection restera attaché à la bibliothèque qu'il avait commencée, c

(1) M. de Lisle, membre du Conseil général des Deux-Sèvres.

(2) Extrait de la notice lue en séance à la Société archéologique et his de l'Orléanais, par M. Boucher de Molandon, ancien président de la f « Dans sa dernière séance publique, l'Académie a décerné une mentio rable à M. Boucher de Molandon, pour son ouvrage intitulé : *La Fes Jeanne d'Arc; son séjour dans l'Orléanais*.

» Quelques mots sur M. Boucher de Molandon, qui est une des gl parti légitimiste dans le Loiret. C'est chez un de ses aïeux que desc demeure Jeanne d'Arc à Orléans. Immensément riche, M. Boucher landon, consacrer tous ses revenus à de bonnes œuvres ou à des travau riques. Il a suivi pas à pas Jeanne d'Arc, depuis l'église de Chécy où el nouilla avant de livrer bataille, jusque dans la moindre rue d'Orléans. . M. de Molandon qui avait alors près de soixante-cinq ans, alla *seul* a des Prussiens et leur offrit sa fortune pour qu'ils n'entrassent pas dan honorée par Jeanne d'Arc..... »
(Le Fige

peu de temps, il est vrai, mais pour laquelle il avait néanmoins dépensé plus de deux millions. Qu'aurait pu devenir plus tard cette bibliothèque.... ? Quelle importance aurait-elle prise, par les acquisitions annuelles ? car, M. Louis Roederer n'avait que 34 ans et il ne reculait, pour l'enrichir, devant aucun sacrifice.

Il avait débuté, comme bien des amateurs, par acheter des livres à gravures, des recueils d'estampes et de dessins, ainsi que quelques beaux et anciens manuscrits : l'art ancien à côté de l'art moderne. Il allait étendre ses cadres et s'occuper de littérature et d'histoire : il en parlait souvent à un de ses amis.

Cette bibliothèque ne sera pas vendue ; sera-t-elle continuée par son jeune héritier, plus tard.... ? Qui sait.... ?

Pour rendre hommage à la mémoire de cet éminent bibliophile, nous reproduisons le petit article publié dans la localité lors de cette mort prématurée :

« REIMS, 1^{er} août. — Hier, samedi, ont eu lieu les obsèques de M. Louis Roederer, au milieu d'une affluence énorme d'amis et de personnes de notre ville, aussi bien que de toutes les villes et pays de la Champagne où sa situation commerciale le faisait tenir en la plus grande estime. Tout ce monde ému et respectueux, remplissant la cathédrale, témoignait ainsi de ses regrets et de sa juste considération pour l'homme qui fut l'honnêteté, la bonté et la charité en personne.

» Au cimetière, un de ses condisciples, M. Paul Douce, notaire à Reims, a prononcé un discours dans lequel il a retracé éloquemment les belles qualités du défunt. Il nous a rappelé quel travailleur était M. Roederer, quel commerçant intègre il fut, puis aussi tout le dévouement patriotique dont il fit preuve lors de la guerre de 1870, aussi bien que les nombreux actes de générosité qu'il eut à l'égard de ses concitoyens durant cette épouvantable campagne.

« Nous l'avons dit, continue M. Douce, nous avons perdu un » des meilleurs, un des plus braves enfants de la cité, un de ceux » chez qui le dévouement était spontané, quand il s'agissait d'un » grand intérêt privé ou public. Noblesse et fortune obligeant : » Roederer ne l'avait pas oublié et mettait largement en pratique » cette maxime. »

12 août. — Après Ambroise Firmin-Didot, le bibliophile émi-

ment dont nous déplorons chaque jour la perte (depuis 1877 nous avons à enregistrer la mort de **HYACINTHE DIDOT**, qui éteint le 7 août au château de Chandai (Orne), dans sa 87^e).

Hyacinthe Didot, fils de Firmin Didot et frère d'Ambroise Didot, né à Paris le 11 mars 1794, était fils de Firmin l'imprimeur et député d'Eure-et-Loir. Avec son frère Ambroise publia un grand nombre d'ouvrages importants depuis les *Monuments d'Égypte et de Nubie* par Champollion jeune, 4 vol. in-4 avec 400 planches, jusqu'à la dernière édition du *Manuel du Libraire* de Brunet. La liste en serait bien longue. — Il était chevalier de la Légion d'honneur et membre du conseil général de l'Eure.

26 septembre. — Jules JACQUEMART, graveur et peintre relliste. (Voir la notice de M. Georges Duplessis.).

BIBLIOTHECA AMICORUM

Liste d'ouvrages récemment publiés, adressés au dire
du *Bulletin du Bibliophile*.

Suite (1)

BAILLON (le comte de). Madame de Montmorency (Marie-Isabelle des Ursins). Paris, 1880; in-12 de 284 pages.

Étonnant récit de la vie d'une grande princesse morte en odeur de sainteté le 5 juin 1666. Nous publierons dans un des prochains numéros un rendu de cet ouvrage intéressant.

BAUDRIER. Une Visite à la bibliothèque de l'Université de Bâle.

(1) Voyez l'année 1876, p. 573; 1877, p. 570; 1878, p. 553; 1879, p.

un bibliophile lyonnais (H. Baudrier). *Lyon (imprimerie Alfred-Louis Perrin et Marinet)*, 1880; in-8° de 45 pages, pap. vergé.

Dissertation très intéressante, remplie de détails bibliographiques sur les premières impressions lyonnaises. Voyez l'article consacré à ce travail, p. 557.

BONNET. La Maison de Roland, souvenir des Cévennes, par Jules Bonnet. *Paris, Sandoz et Fisbacher*, 1880; br. gr. in-8°, 14 p., broché.

BOYER (Fr.). Accord pour assurer la pacification de la province, fait par les députés des trois Etats de la province d'Auvergne, réunis dans le couvent des Cordeliers, à Clermont, le 27 novembre 1360. *Clermont-Ferrand*, 1878; br. gr. in-8°.

Premier fascicule des *Documents inédits de l'histoire d'Auvergne*, recueillis et publiés par Fr. Boyer.

BRIQUET. Lettres de Jean Besly, Archives historiques du Poitou, tome IX. *Poitiers*, typographie Oudin, 1880; in-8° de 480 p.

Les *Archives historiques du Poitou* sont une des publications qui font le plus d'honneur à l'érudition dans l'ouest de la France, et qui ont conquis à juste titre le premier rang dans l'estime du monde savant.

Le bureau est composé de MM. Rédet, président, ancien archiviste de la Vienne; Richard, secrétaire, archiviste de la Vienne; Ledain, trésorier; Bar-donnet, comte de la Boutelière, de la Ménardière et Lecointre-Dupont, membres du Comité.

Le neuvième volume est consacré tout entier à l'historiographie du Poitou, Jean Besly. L'introduction est due à la plume autorisée de M. Apollin Briquet.

Viennent ensuite des lettres de Jean Besly (1612-1644). Lettres et fragments de lettres autographes, concernant Besly et ses travaux historiques. Noms des savants auxquels les lettres de ce recueil sont adressées : Chasteigner de la Roche-Pozay, André et François Duchesne, les frères Dupuy, d'Olhenart, de Peiresc, de Sainte-Marthe frères, et le P. Sirmond. L'ouvrage se termine par les tables remarquablement faites des noms des personnes et des lieux.

Tous les biographes qui ont écrit la vie de Jean Besly ont commis des erreurs. M. A. Briquet rétablit les faits dans toute leur exactitude, en ne les empruntant qu'à des actes ou à des documents authentiques souvent fournis par Besly lui-même.

« Jean Besly, historien, juriconsulte et poète, naquit à Coulonges-les-Réaux, » bourg à trois lieues de Fontenay-le-Comte, au mois d'octobre 1572. Il fut » successivement, après de fortes études, avocat au siège de Fontenay, juge » ordinaire de deux châtellenies, adjudicataire des offices d'avocat du roi, sub- » stituit du procureur du roi et adjoint aux enquêtes en la sénéchaussée de » Fontenay, et prêta serment, en cette qualité, en la cour du Parlement, le » 26 juin 1610. Il fut député aux Etats généraux de 1614 et se montra zélé » défenseur des libertés de l'Eglise gallicane. Cependant, pour se distraire de » ces graves études, Besly cultivait la poésie, et ses vers ne sont pas plus mau-

BIBLIOTHECA AMICORUM.

» vais que ceux de ses contemporains. Il a écrit des commentaires sur
» de Ronsard. Cependant la jurisprudence et la poésie n'auraient pu
» sauver son nom de l'oubli; mais ses travaux historiques ont re
» Besly au souvenir de la postérité, et ses amis ont inscrit son nom
» ouvrages, avec des témoignages de reconnaissance pour les services
» avait rendus, en mettant à leur disposition, sans aucune réserve,
» écrits les plus précieux.

» Il mourut à Fontenay, le 24 mai 1644, au milieu de travaux inachevés.
» On lui doit la *Généalogie des comtes de Poitou, ducs de Guienne*
» (1617); — *des évêques de Poitiers, avec les preuves* (1647). — Et
» *comtes de Poitou et ducs de Guyenne* (1647), son œuvre capitale
» trois ans après sa mort par les soins de P. Dupuy.

» Extraordinairement versé dans les antiquités de la France, au jour
» l'érudit protestant et rochelais Colomiès, Besly est considéré par
» long comme un historien exact, profond et judicieux.

» Il avait en outre un caractère très bienveillant et il ignorait la
» s'empressait de rendre service à tous les érudits, même au préjudice
» vaux personnels qu'il avait entrepris. On fera mieux peut-être,
» fera pas plus que n'a fait Besly, et son nom, comme historiographe
» est impérissable.

» En éditant les lettres qui font mieux connaître Besly, M. A. Brisson
» mérite de la province; il a retracé une noble vie.

» L. DE RICHEMOND,

» Archiviste de la Charente-Inférieure.

BAUNER (Gustave). La Papesse Jeanne, étude historique et littéraire, par Philomneste Junior (édition augmentée et illustrée de curieuses figures sur bois des ^{xv}^e et ^{xviii}^e siècles). Brest, 1880; 1 vol. in-12, 189 p., frontisp. et une planche d'auteur).

Nous reproduisons en entier l'avant-propos de cette nouvelle édition.

« Cette étude fut éditée pour la première fois à Paris, en 1862; tirage limité, les exemplaires sont complètement épuisés depuis longtemps; nous sommes rendus aux demandes qui nous ont été adressées, en augmentant avec des additions considérables; nous y joignons la reproduction de quelques vignettes sur bois, empruntées à des ouvrages publiés au ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles.

» Ces fac-simile sont dus au talent exercé d'un bibliographe fort distingué qui a fait ses preuves en donnant d'admirables reproductions figurées de quelques-uns des plus anciens monuments de l'art typographique; M. J. Jeun, longtemps établi à Londres, avait entrepris la réunion des passages français, anglais, allemands, italiens, espagnols, que d'anciens écrivains à Luther, avaient consacrés à la papesse; c'était l'histoire de la papauté contée par des auteurs catholiques; ayant renoncé à cette publication, il a voulu, avec une obligeance parfaite, mettre à notre disposition les matériaux qu'il avait recueillis sa laborieuse patience; il y a joint les bois qu'il avait gravés. Qu'il reçoive l'expression de notre sincère reconnaissance. »

BRUNET (Gustave), de Bordeaux. *La Bibliomanie en 1880, bibliographie rétrospective des adjudications les plus remarquables faites cette année et de la valeur primitive de ces ouvrages*, par Philomneste Junior. *Bruxelles, Gay et Doucé, 1881 ; 1 vol. pet. in-8°. 89 p., br. (envoi d'auteur).*

Coup d'œil sur les principales curiosités bibliophiliques vendues publiquement pendant deux années. Si l'on avait pensé à y ajouter une nomenclature des raretés de premier ordre, et même de second ordre, qui ne sont pas à dédaigner, qui ont été vendues à l'amiable et classées dans des bibliothèques particulières, on aurait bien des surprises et d'excellentes notes à joindre au présent volume. Néanmoins la publication du volume que nous annonçons peut être utile aux amateurs et leur apprendre que ce ne sont pas les livres d'un grand prix qui sont les plus chers. Nos lecteurs, au surplus, savent à quoi s'en tenir, pourvu qu'ils lisent les comptes rendus des ventes publiques intitulés : *Du prix courant des livres rares*.

CAZIN. Ce sont les secrets des dames deffendus à révéler, publiés pour la première fois d'après les manuscrits du *xv^e* siècle, avec fac-simile, une introduction, des notes et un appendice par les docteurs Al. C*** (Colson) et Ch.-Ed. C*** (Cazin). *Paris, imp. de Quantin, 1880 ; petit in-8°, papier vergé, br.*

Jolie publication, faite avec beaucoup de goût par les soins du docteur Cazin et tirée à 342 exemplaires. Le travail si consciencieux des notes, des recherches bibliographiques, des variantes, est très remarquable. C'est la dissection méthodique de toutes les questions relatives au *Secreta mulierum*, en français ; bien des points restent encore à éclaircir, mais tel qu'il est ce volume présente le résultat d'un esprit éclairé et pénétrant, et d'une persévérance à toute épreuve. Agé de 82 ans, auteur de divers ouvrages et brochures sur la numismatique et l'archéologie, le docteur Colson est un savant. On conçoit donc que toute la besogne a été faite, au sujet du manuscrit qui appartient à M. Colson, par le docteur Cazin, et on reconnaît du reste sa sollicitude dans la correction, son exactitude dans les citations, sa perspicacité dans les comparaisons et la clarté dans les détails.

CHAMPFLEURY. *Histoire de la caricature sous la Réforme et la Ligue (Louis XIII à Louis XVI)*. *Paris, Dentu, 1880 ; 1 vol. in-12, br., frontisp. et vignettes (envoi d'auteur).*

A la page 420 (*Revue critique de publications nouvelles*) se trouve un compte rendu de ce volume, le cinquième et dernier de cette série de l'histoire de la caricature. Quelque incomplètes, j'allais dire superficielles, que soient ces recherches, elles suffisent pour ceux qui ne lisent que pour se distraire ; ils y apprendront certainement bien des choses qu'ils ignorent, et ils seront peut-être désireux d'en connaître davantage. Quant aux bibliophiles, qui sont pour la plupart fort au courant, soit en recueillant ces documents eux-mêmes, soit en

BIBLIOTHECA AMICORUM.

s'y intéressant avec ardeur, ils pourraient doubler au moins la matière de des chapitres de ce volume. M. Champfleury émet aussi des théories nouvelles. Ses appréciations contre Callot, un grand artiste français, ne sont heureuses, qu'il nous permette de le dire. Tous ceux qui en ont connu protestent contre ces assertions.

CHOIX DE DOCUMENTS INÉDITS sur l'histoire de la Ligue en Bretagne, publiés et annotés par Anatole de Barthélemy, membre du Comité des travaux historiques. *Nantes, Société des philologues bretons*, 1880; in-8°, 269 p., pap. de Holl., br. Exempl. n° 176, au nom de M. Léon Teichner.

COURTAT. Monographie du dictionnaire de l'Académie française par Courtat. *Paris, Henri Delaroque*, 1880; in-8°, 79 p. (envoi d'auteur).

Bibliographie érudite des éditions du dictionnaire de l'Académie française. Cet opuscule renferme une quantité d'observations curieuses et critiques, mais cependant n'ont pas toutes un intérêt défini et incontestable. La bienvue et les égards dus aux travaux antérieurs y manquent presque partout. Il y a des réflexions personnelles et un plan de réforme qui est, en réalité, un peu mitigé au phonétisme. Nous reproduisons le post-scriptum de ce travail de verve, de statistique et de recherches *lexicographiques* :

« L'Académie française a publié, en 1865, le premier volume d'un *dictionnaire historique de la langue française*, comprenant l'origine, les divers sens, les acceptions successives des mots, avec un choix d'exemples des écrivains les plus autorisés. » 1 vol. in-4°, se terminant au mot « *lité* »; 800 pages, dont 16 pages titre et accessoires; 779 pages texte; 3 pages table. Continué sur ce plan, l'ouvrage formera 78 volumes ce qui semble un peu considérable.

Elle a publié en 1878, treize ans plus tard, le premier fascicule du tome correspondant, en 200 pages, à moins de 8 pages de la septième édition termine à la page 24. Le nouveau dictionnaire contiendra donc 230 fascicules déduction faite de ceux du premier volume, et le dernier, à raison de 2 ans entre chacun, paraîtra dans 2,980 ans, calculés depuis 1865, soit née 4855.

A soixante-quinze ans, je ne puis guère aspirer à le connaître.

Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin. »

CLAUDIN. Origines de l'imprimerie à Albi, en Languedoc. Origines et développements de J. Neumesteir... par A. Claudin. *Paris*, gr. in-8°, de 104 pages, 14 planches.

Don de l'auteur. Voyez le compte rendu de ce curieux travail, page

DEVELAY. Pétrarque. Psaumes pénitenciaux, traduits pour la première fois par Victor Develay, avec une gravure d'Holbein. *Paris, impr. Jouaust, 1880; in-32.* — Sophonisbe, épisode du poème de l'*Afrique*, par le même. *Id., ibid., 1880; in-32.*

Pour bien des lecteurs modernes, et je n'ai pas en vue les moins instruits, Pétrarque n'est guère qu'une figure légendaire, une « altitude », comme on disait l'an passé. Il ne tiendra pas à M. Develay que cette inexcusable ignorance touche à son terme. Après *Grisélidis*, après *Mon secret*, après l'*Ascension du Mont-Ventoux*, nous possédons, grâce à lui, les *Psaumes pénitenciaux* et un Episode du poème de l'*Afrique*, celui de *Sophonisbe*, qui offre un intérêt littéraire tout particulier en raison de la faveur dont il a joui auprès de nos auteurs tragiques, depuis Mairet jusqu'à Voltaire. On aimera à rapprocher du récit de Pétrarque la tragédie de Corneille, et, n'eût-elle que cette utilité, la nouvelle publication de M. V. Develay est assurée de la sympathique attention du monde lettré.

DEVELAY. Pétrarque. L'Ascension du Mont-Ventoux, traduite pour la première fois par Victor Develay. *Paris, libr. des Bibliophiles, 1880; petit in-32.*

M. Develay poursuit le cours de ses traductions de Pétrarque. Sa nouvelle brochure est une élégante version française d'une épître latine du poète. Fidèle, nous n'en doutons pas. En résumé, petite œuvre d'un grand penseur, plus préoccupé des allusions morales que du côté pittoresque. Nous sera-t-il permis d'exprimer un regret? Pétrarque a émaillé son récit de nombreuses citations des poètes latins, que M. Develay a également passées au fil de sa traduction. Or, tel vers de Virgile ou d'Ovide vaut principalement par la forme, et de quel droit en priver le lecteur?

DEVELAY. Pétrarque. Epître à la postérité et testament, traduits du latin par le même. *Id., ibid., 1880; petit in-32.*

Livret précieux en ce qu'il contient, l'*Epître* surtout, des renseignements biographiques peu ou point connus. Le *Testament* n'est pas moins digne d'attention, ne serait-ce que pour des détails tels que le legs fait « à Jean de Certaldo, dit Boccace », de cinquante florins d'or « destinés à lui acheter un vêtement d'hiver pour ses études de nuit ».

DOUBLE (Lucien). L'Empereur Charlemagne. *Paris, G. Fischbacher, éditeur, 1881; in-12 de xviii et 291 pages.*

Ce volume, que nous recevons de l'auteur au moment de mettre sous presse, sera l'objet d'un examen spécial et d'un article dans un de nos prochains numéros. Il fait suite aux cinq autres volumes publiés par M. Lucien Double, de 1876 à 1879, et dont nous avons rendu compte dans les années précédentes.

DU RIEU. Catalogue de la bibliothèque Wallonne, déposée à Leide, publié par ordre de la réunion des églises Wallonnes des Pays-

Bas, supplément 1875-1880, rédigé par le docteur W.-N. du Rien. *Leide, van der Hoek frères*, 1880; br. in-8°, 50 p., br.

ERNOUT (le baron). Les Parias de l'Occident. *Paris*, 1881; br. in-8° de 19 pages.

Origines, — histoire, — droits civils et autres, — procédures de réhabilitation.

HUCHER. Iconographie du roi René, de Jeanne de Lavconde femme, et de divers autres princes de la maison Louis II, Yolande d'Aragon, Jean duc de Calabre, C comte du Maine, et de Ferry II, comte de Vaudemon gène Hucher. *Le Mans*, 1879; in-8°, 43 p., 8 pl. (avec d'auteur).

Cette publication, aussitôt épuisée que parue, est digne de L'énoncé du titre mentionne tout l'intérêt qu'on a à lire et à conseils historiques que ce volume renferme. L'art industriel y trouvera des enseignements utiles et pratiques. On devrait le réimprimer.

JOCKO, par C.-M. de Pougens, précédé d'une notice par France. *Paris, Charavay frères*, 1881; 1 vol. in-16 eau-forte, pap. vélin teinté (envoi d'auteur).

Ce court roman, si délicat et si étrange, est regardé comme le ouvrages de Pougens. La présente réimpression est ornée d'une e F. Regamey et d'un joli entourage gravé sur bois dans le style de la huitième siècle.

LABICHE. Discours prononcé dans la séance publique l'Académie française pour la réception de M. Labiche, vembre 1880. *Paris, Firmin Didot et Co*, 1880: bro 21 p., br. (envoi d'auteur).

Élection de M. Labiche, par l'Académie française, à la place vacante mort de M. Silvestre de Sacy.

LAURAS (le R. P.). Bourdaloue, sa vie et ses œuvres, par Lauras de la compagnie de Jésus. *Paris, Bruxelles* 1881; 2 vol. in-8°, ensemble 1,210 p., port., br.

Cet ouvrage remarquable que nous remet l'auteur, au moment où nous sous presse, sera l'objet d'un compte-rendu dans un de nos numéros.

LAVALLEY. Catalogue des manuscrits de la bibliothèque n

de Caen, précédé d'une notice historique sur la formation de la bibliothèque, par Gaston Lavalley, bibliothécaire adjoint. *Caen, Le Blanc-Hardel*, 1880; 1 vol. in-8°, 274 p., pap. vergé, avec une lettre d'envoi de l'auteur.

Voyez la *Revue critique du Bulletin du Bibliophile*, p. 505.

MICHEL. La Reliure française depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, par MM. Marius Michel, relieurs-doreurs. *Paris, Damascène Morgand et Charles Fatout*, 1880; 1 vol. gr. in-8° de 144 p., vign. et pl. (*envoi des auteurs*).

Belle publication imprimée avec luxe, enrichie de vingt planches en héliogravure et d'un ravissant frontispice dessiné et gravé par M. Ed. Hédouin.

MORAND (Fr.). Une Atteinte à la propriété littéraire. *Boulogne-sur-Mer*, 1880; br. de 31 p. in-8°.

Il s'agit de vingt-huit lettres de Sainte-Beuve publiées dans la *Correspondance de Sainte-Beuve* par Calman-Lévy, éditeur à Paris, dont M. Morand revendique la propriété : « Le libraire C. Lévy, sans me prévenir, sans dire d'où il avait tiré ces lettres, m'en a spolié pour en faire son bien et son profit. » — « J'ai cru, dit l'auteur plus loin, qu'un tel acte de spoliation exécuté avec cette hardiesse ne devait pas rester dans l'ombre, et qu'il y avait pour celui qui en était la victime devoir et conscience de le dévoiler... » Quant à nous, sauf les considérations morales et les règles de la bienséance, nous avons toujours pensé qu'une lettre envoyée à quelqu'un devenait la propriété entière de la personne à laquelle elle était adressée. Comme droit, la législation de la propriété littéraire et artistique n'est pas encore définie et déterminée.

PORT. Questions angevines. Thomasseau de Cursay, par M. Célestin Port, archiviste de Maine-et-Loire (extrait de la *Revue de l'Anjou*). *Angers*, 1878; br. in-8° de 15 p., sur papier vergé (*avec un envoi d'auteur*).

Il a été publié un article sur cette brochure, dans le *Bulletin du Bibliophile*, livraison août-septembre 1880, p. 428.

TRUBNER. Joseph-Octave Delepierre. Born : 12 March 1802; Died : 18 August 1879, — IN MEMORIAM — for friends only. *Edinburgh and London* (s. d.); 1 vol. in-4°, 69 p., sur pap. fort, non rogné, portrait.

Au mois de janvier dernier, le *Bulletin* consacrait une notice nécrologique à M. Octave Delepierre, un des plus laborieux investigateurs des choses du passé qu'ait produits le XIX^e siècle. Nous avons retracé rapidement le cours de cette

BIBLIOTHECA AMICORUM.

vie si honorable, si bien remplie. Après avoir passé une grande partie dans sa ville natale, à Bruges, où le retenaient des fonctions mieux que lui, n'était à même de remplir, Delepierre passait en entrant dans la diplomatie et consacrait à l'étude tous les loisirs. Les devoirs de sa profession et la fréquentation de la société choisie.

M. Nicolas Trübner, un des principaux libraires de Londres et M. Delepierre, vient de publier un volume petit in-4° de 69 pages, d'une exécution typographique, et qui, destiné seulement à des amis (*friends only*), n'entrera point dans le commerce. A la suite d'une préface vient l'énumération des divers ouvrages du savant et infatigable érudit qui fouillait en tout sens l'histoire des siècles passés et surtout de la littérature. La première de ces productions, publiée en 1829 (l'auteur avait sept ans), est un recueil de vers (tout le monde débute ainsi), mais paraissait un livre plus sérieux, l'*Histoire du règne de Charles le Gros*, qu'en 1845, époque où il quitta la Belgique, M. Delepierre ne cessait au jour d'importants travaux relatifs à l'histoire de la Flandre, et surtout de la ville de Bruges.

Sa résidence à Londres mettant à sa disposition les ressources offertes par le Musée britannique et par de riches collections personnelles, il put étendre le champ de ses investigations; il publia successivement des travaux sur la littérature macaronique, sur les centons, sur la parodie, et aborda avec toute sûreté d'érudition des objets jusqu'alors imparfaitement connus; bien d'autres écrits sur les fous littéraires et sur les genres relatifs à l'autre monde, etc., sortirent de sa plume infatigable, et témoignèrent l'étendue de ses lectures. M. Trübner, après avoir énuméré ses ouvrages tirés à petit nombre et non livrés au commerce, aborde la liste des contributions de Delepierre aux recueils de diverses sociétés savantes, des journaux littéraires; il fut collaborateur actif des *Annales de la Philologie*, du *Bibliophile belge*, de la *Revue de Belgique*, des *Mélanges* par la *Philobiblion Society*, dont il fut le secrétaire général (ces Mélanges ont 14 volumes, 1854-1876); il sema aussi des notes nombreuses dans les publications périodiques. Tout n'a pu être indiqué dans le travail précédent de M. Trübner, mais on a des preuves plus que suffisantes de l'étendue de son intelligence et de l'étendue des connaissances d'un écrivain dont les ouvrages tiendront toujours une place distinguée dans une bibliothèque fondée par un connaisseur judicieux; pas une page des livres de Delepierre qui ne soit précieuse. Il est peu d'ouvrages dont on peut en dire autant.

VALFRID VASENIUS. — Suomalainen Kirjallisuus, 1544-1877. — La littérature finlandaise, 1544-1877. — Catalogue alphabétique et systématique. — Helsingfors, 1878; in-8°, br., 264 p.

Il a été publié un article sur ce livre, par le baron Ernoaf, dans le *Bibliophile*, livraison de mars-avril 1880.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE.

.-O.). Catalogue d'une belle collection d'ouvrages imprimés aux xv^e et xvi^e siècles, en partie avec des gravures sur bois; br. de 115 p., gr. in-8°.

Il y a avec un grand intérêt des travaux de ce genre, car ils sont de véritables curiosités. Nous regrettons de voir l'indifférence des nouveaux amateurs pour ces premiers produits de l'imprimerie, des livres de premier ordre, pour ce goût littéraire des classiques qui a été en France et qui semble maintenant le monopole de l'étranger. Depuis la vente de la bibliothèque de la Vallière, Rothelin, MacCarthy, etc., les Giraud, Solar, Ambroise-Firmin Didot, de nombreuses et belles collections avaient été faites de manuscrits et de livres du xv^e et xvi^e siècles. Nous n'en citerait pas une aujourd'hui.

Bibliothèque de M. A. Vuilliet, professeur de littérature à l'Académie de Lausanne. 1^{re} partie, livres à figures gravées du xviii^e siècle. Paris, J. Baur, 1880; gr. in-8°, br.

Elle a eu lieu le 30 mars dernier; elle comprenait 1,051 numéros et a coûté 15 fr. Tous les livres étaient brochés. Ce présent exemplaire sur papier a été offert par l'auteur de la préface, M. Charles Mehl.

L. T.

(à paraître à l'année prochaine.)



TABLE DES MATIÈRE

LETTRES INÉDITES de : — Bossuet. —
Le cardinal d'Estrées. — Regnier
des Marets. — La Mère Arnauld.
— *Lettres extraites de la cassette
de Fouquet*,..... p. 537

**VARIÉTÉS BIBLIOGRAPHIQUES ET LITTÉ-
RAIRES :** — Sur un nouveau manu-
scrit des poésies de François I^{er},
par Paulin Paris, de l'Institut.
p. 1-17

— Suite..... p. 289-305

— Le Satyricon de Barclay, étude
littéraire et bibliographique, par
Jules Dukas..... p. 18-47

— Suite..... p. 97-126

— Suite et fin..... p. 200-230

— Une vente à Londres (de la biblio-
thèque David Laing, d'Edimbourg),
par le baron Knouf.... p. 59-77

— Banquet de la Société des biblio-
philes français : quatrains de M. le
comte de Longpérier-Grimoard.
p. 193-199

REVUE RÉTROSPECTIVE : — Le Com-
mou-place book de Robert Southey,
par G. Brunet..... p. 266-270

— Nouvelles lettres de Pétrarque sur
l'amour des livres, traduites en fran-
çais pour la première fois, d'après
les manuscrits de la Bibliothèque
nationale, par M. Victor Develay.
p. 305-320-530

— Les amis de la marquise de Balle-
roy, projet de publication de cette

correspondance i
par M. Edouard

— Laurent Maiolu
par M Jules Du

— Correspondance
relative aux *Poe*
de l'Hospital,
salle, conseiller à
tion.....

— Un coin de la
A. R. Monseign
bon, ex-due de
Villafranca, par

— A la mémoire d
quemart, par L.

— Notice sur la v
J.-Ferdinand Jac
ges Duplessis ..

— Louise de Lorra
(1553-1601), par

— Notice sur deu
tiques allemande
et 1618.....

— Un bibliophile
M. de Selle, tré
par Gust. Brune

— Le pillage dans
d'Italie, par le l

CAUSERIES D'UN X

- bibliographique de 1879. — Romans. — *Les Dieux en exil*, etc. — Histoire. — *Un billet de M. Maxime du Camp*. — Publications dites illustrées. — La vraie tentation du grand saint Antoine. — Revue de l'art chrétien. — *La Bibliotheca Mariana*. — Eugène Renduel. — Un nouveau traité de versification. — L'Institut et les Académies de province. — Le *Codex aureus* de la bibliothèque de Stockholm. — Un catalogue de livres finnois (baron Ernouf). p. 77-96
- Pèlerinage d'un bibliothécaire américain aux principales bibliothèques de l'Europe (baron Ernouf).
p. 169-191
- *Les oubliés et les dédaignés* du Dictionnaire des littératures ; par le baron Ernouf. p. 270-281
- Suite. p. 325-336
- Suite. p. 422-428
- Causeries d'un bibliophile : les statues de Rabelais, de Jean Cousin et de Denis Papin. p. 565-568
- REVUE CRITIQUE DE PUBLICATIONS NOUVELLES : — *Poètes et bibliophiles*, les devises des vieux poètes ; étude littéraire et bibliographique, par M. Gustave Mouravit (Jules Delpit.)
p. 47-50
- *Dictionnaire du patois normand*, en usage dans le département de l'Eure (E. Dramard). p. 50-56
- *Histoire de l'abbaye d'Avenay*, par Louis Paris, bibliothécaire d'Épernay (Philippe Tamisey de La Roque). p. 56-58
- *Une famille de finance au XVIII^e siècle*, mémoires, correspondance et papiers de famille recueillis et mis en ordre par M. A. Delahante (baron Ernouf). p. 281-286
- *L'imprimerie en Bretagne au XV^e siècle*, étude sur les incunables... publiée par la Société des bibliophiles bretons (baron Ernouf).
p. 320-325
- *Clément Marot et le psautier huguenot*, par M. O. Douen.
- *Catalogue méthodique de la bibliothèque communale d'Ajaccio*, par M. Touranjon.
- *Histoire de la caricature sous la Réforme et la Ligue*, par M. Champfleury (baron Ernouf).. p. 415-421
- *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, par Jean de Lerry ; réimpression. p. 476
- *Etudes et glanures*, par M. Littré p. 478
- *Histoire du théâtre en France : les Mystères*, par M. Petit de Julleville. Compte rendu par Ed. de Barthélemy p. 502
- *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque municipale de Caen*.
p. 505
- Compte rendu des plaidoyers et discours de M. Paillet. p. 555
- *Une visite à la bibliothèque de l'Université de Bâle* par M. Baudrier p. 557
- *Origines de l'imprimerie à Albi, en Languedoc*. p. 560
- Compte rendu du livre intitulé : *Louis XIV et Marie Mancini*, par M. Chantelauze. p. 564
- DU PRIX COURANT DES LIVRES ANCIENS (revue des ventes) : — Compte rendu de la vente David Laing, faite à Londres le 1^{er} décembre 1879.
p. 59
- Vente de la bibliothèque de feu M. le comte Octave de Béhague, membre de la Société des bibliophiles français (par Léon Techener).
p. 127-168
- Suite. p. 231-266

- Vente de M. le comte de Sauvage à Bruxelles (Léon Techener) p. 378-403
- NÉCROLOGIE de l'année 1880 : — M. le Vicomte de Saint-Albin (note complémentaire).. p. 571-581
- Raparlier, relieur.
- Docteur Desbarreaux-Bernard.
- Charles Cunin-Gridaine.
- Alfred Chenest.
- Paul Billard, de la Bibliothèque Nationale.
- Alfred Giraud.
- Louis Rœderer.
- Hyacinthe Didot.
- Jules Jacquemart.
- NOUVELLES ET VARIÉTÉS : — Table générale de la Revue britannique. p. 191-192
- M. le baron Roger de Portalis élu membre de la Société des bibliophiles français. p. 192
- M. Octave Delepierre et ses ouvrages. p. 286-288
- Les Thomasseau, par M. Célestin Port, archiviste d'Angers. 428-432
- Découverte d'un opéra du xvii^e siècle, musique Stefano Landi. 431
- Découverte d'un curieux psautier du viii^e siècle à Freybourg. p. 431
- Note sur un *Passionnaire* à miniatures, espagnol. p. 432
- Anatole Alès, nommé chevalier de l'ordre de Charles III. p. 479
- La plante représentant les instruments de la passion. p. 480
- Annonce de la publication de la *Bibliographie générale des Gaules*, par E. Ruelle. p. 480
- Le musée Henri IV à Pau. p. 480
- La bibliothèque de Massillon à la bibliothèque de la ville de Clermont. p. 526
- Un article de M. E. Morbeau sur l'instruction publique en Hongrie.

- Lettre touchante adressée à M. Silvestre de Sacy (en 1852) par M. de Blignières. — Catalogue de la bibliothèque de feu M. Henri Huth, mis en vente par MM. Ellis et Withe, libraires à Londres. p. 569-570
 - BIBLIOTHECA AMICORUM : Liste d'ouvrages récemment publiés, adressés au directeur du *Bulletin du Bibliophile* (suite). p. 581
-

- BARTHÉLEMY (Edouard de). Les amis de la marquise de Balleroy, correspondance inédite. p. 337-370
- Lettres historiques inédites. p. 537
- BRUNET (Gustave). Un bibliophile du xviii^e siècle. p. 549
- DELPIT (Jules). Sur les *Poètes et bibliophiles*. p. 47-50
- DEVELAY (Victor). Nouvelles lettres de Pétrarque sur l'amour des livres p. 305-320
- DUKAS (Jules). Le Satyricon de Barclay, étude littéraire et bibliographique. p. 18-47
- Suite. p. 97-126
- Suite et fin. p. 200-230
- Laurent Maiolus et Ludovic Sforze. p. 370-374
- DUPRÉ-LASALE (E.). Lettre relative aux poésies du chancelier de l'Hospital. p. 374-378
- DRAMARD (E.). Sur le *Dictionnaire du patois normand*, en usage dans le département de l'Eure. . . p. 50-56
- ERNOUF (baron). Une vente à Londres. p. 59-77
- Causeries d'un bibliophile. p. 77-96
- Pèlerinage d'un bibliothécaire américain aux principales bibliothèques de l'Europe. p. 169-191

- Les oubliés et les dédaignés du dictionnaire de littérature.
p. 270-281
- Une famille de finance au XVIII^e siècle, par M. A. Delahante.
p. 281-286
- Sur l'imprimerie en Bretagne au XV^e siècle, étude sur les incunables... publiée par la Société des bibliophiles bretons... p. 320-325
- Un coin de la bibliothèque de S. A. R. Monseigneur Ch. de Bourbon, ex-duc de Parme, comte de Villafranca..... p. 404-415
- Clément Marot et le psautier huguenot, par M. O. Douen. — Catalogue méthodique de la bibliothèque communale d'Ajaccio, par M. Touranjon. — Histoire de la caricature sous la Réforme et la Ligue, par M. Champfleury..... p. 415-421
- Les oubliés et les dédaignés du dictionnaire de littérature (suite).
p. 422-428
- Les Thomasseau, par M. C. Port, archiviste d'Angers. — La livraison de la *Revue de l'art chrétien* (avril-juin 1880)..... p. 428-432
- Le pillage dans les bibliothèques d'Italie..... p. 553
- Compte rendu des *Plaidoyers et discours de M. Paillet*.... p. 555
- *Sur les pérégrinations de Neumeister*, par A. Claudin, par le baron Ernouf..... p. 560
- Sur le livre de M. Chantelauze intitulé : *Louis XIV et Marie Mancini*..... p. 564
- LONGPÉRIER-GRIMOARD (comte de).
Quatrains pour les membres de la *Société des bibliophiles français*.
p. 193-199
- PARIS (Paulin). Sur un nouveau manuscrit des poésies de François I^{er}.
p. 1-17
- Suite..... p. 289-305
- TAMISSEY DE LAROQUE (Philippe). Sur *l'Histoire de l'abbaye d'Avenay*, par Louis Paris..... p. 56-58
- TECHNER (Léon). Du prix actuel des livres anciens (vente de M. le comte de Behague)..... p. 127-168
- Du prix actuel des livres anciens (suite)..... p. 232-266
- Du prix actuel des livres anciens (vente de M. le comte de Sauvage à Bruxelles) p. 378-403

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

DE L'ANNÉE 1880

1. 1884
2. 1885
3. 1886
4. 1887
5. 1888
6. 1889
7. 1890
8. 1891
9. 1892
10. 1893
11. 1894
12. 1895
13. 1896
14. 1897
15. 1898
16. 1899
17. 1900
18. 1901
19. 1902
20. 1903
21. 1904
22. 1905
23. 1906
24. 1907
25. 1908
26. 1909
27. 1910
28. 1911
29. 1912
30. 1913
31. 1914
32. 1915
33. 1916
34. 1917
35. 1918
36. 1919
37. 1920
38. 1921
39. 1922
40. 1923
41. 1924
42. 1925
43. 1926
44. 1927
45. 1928
46. 1929
47. 1930
48. 1931
49. 1932
50. 1933
51. 1934
52. 1935
53. 1936
54. 1937
55. 1938
56. 1939
57. 1940
58. 1941
59. 1942
60. 1943
61. 1944
62. 1945
63. 1946
64. 1947
65. 1948
66. 1949
67. 1950
68. 1951
69. 1952
70. 1953
71. 1954
72. 1955
73. 1956
74. 1957
75. 1958
76. 1959
77. 1960
78. 1961
79. 1962
80. 1963
81. 1964
82. 1965
83. 1966
84. 1967
85. 1968
86. 1969
87. 1970
88. 1971
89. 1972
90. 1973
91. 1974
92. 1975
93. 1976
94. 1977
95. 1978
96. 1979
97. 1980
98. 1981
99. 1982
100. 1983
101. 1984
102. 1985
103. 1986
104. 1987
105. 1988
106. 1989
107. 1990
108. 1991
109. 1992
110. 1993
111. 1994
112. 1995
113. 1996
114. 1997
115. 1998
116. 1999
117. 2000
118. 2001
119. 2002
120. 2003
121. 2004
122. 2005
123. 2006
124. 2007
125. 2008
126. 2009
127. 2010
128. 2011
129. 2012
130. 2013
131. 2014
132. 2015
133. 2016
134. 2017
135. 2018
136. 2019
137. 2020
138. 2021
139. 2022
140. 2023
141. 2024
142. 2025
143. 2026
144. 2027
145. 2028
146. 2029
147. 2030
148. 2031
149. 2032
150. 2033
151. 2034
152. 2035
153. 2036
154. 2037
155. 2038
156. 2039
157. 2040
158. 2041
159. 2042
160. 2043
161. 2044
162. 2045
163. 2046
164. 2047
165. 2048
166. 2049
167. 2050
168. 2051
169. 2052
170. 2053
171. 2054
172. 2055
173. 2056
174. 2057
175. 2058
176. 2059
177. 2060
178. 2061
179. 2062
180. 2063
181. 2064
182. 2065
183. 2066
184. 2067
185. 2068
186. 2069
187. 2070
188. 2071
189. 2072
190. 2073
191. 2074
192. 2075
193. 2076
194. 2077
195. 2078
196. 2079
197. 2080
198. 2081
199. 2082
200. 2083
201. 2084
202. 2085
203. 2086
204. 2087
205. 2088
206. 2089
207. 2090
208. 2091
209. 2092
210. 2093
211. 2094
212. 2095
213. 2096
214. 2097
215. 2098
216. 2099
217. 2100
218. 2101
219. 2102
220. 2103
221. 2104
222. 2105
223. 2106
224. 2107
225. 2108
226. 2109
227. 2110
228. 2111
229. 2112
230. 2113
231. 2114
232. 2115
233. 2116
234. 2117
235. 2118
236. 2119
237. 2120
238. 2121
239. 2122
240. 2123
241. 2124
242. 2125
243. 2126
244. 2127
245. 2128
246. 2129
247. 2130
248. 2131
249. 2132
250. 2133
251. 2134
252. 2135
253. 2136
254. 2137
255. 2138
256. 2139
257. 2140
258. 2141
259. 2142
260. 2143
261. 2144
262. 2145
263. 2146
264. 2147
265. 2148
266. 2149
267. 2150
268. 2151
269. 2152
270. 2153
271. 2154
272. 2155
273. 2156
274. 2157
275. 2158
276. 2159
277. 2160
278. 2161
279. 2162
280. 2163
281. 2164
282. 2165
283. 2166
284. 2167
285. 2168
286. 2169
287. 2170
288. 2171
289. 2172
290. 2173
291. 2174
292. 2175
293. 2176
294. 2177
295. 2178
296. 2179
297. 2180
298. 2181
299. 2182
300. 2183
301. 2184
302. 2185
303. 2186
304. 2187
305. 2188
306. 2189
307. 2190
308. 2191
309. 2192
310. 2193
311. 2194
312. 2195
313. 2196
314. 2197
315. 2198
316. 2199
317. 2200
318. 2201
319. 2202
320. 2203
321. 2204
322. 2205
323. 2206
324. 2207
325. 2208
326. 2209
327. 2210
328. 2211
329. 2212
330. 2213
331. 2214
332. 2215
333. 2216
334. 2217
335. 2218
336. 2219
337. 2220
338. 2221
339. 2222
340. 2223
341. 2224
342. 2225
343. 2226
344. 2227
345. 2228
346. 2229
347. 2230
348. 2231
349. 2232
350. 2233
351. 2234
352. 2235
353. 2236
354. 2237
355. 2238
356. 2239
357. 2240
358. 2241
359. 2242
360. 2243
361. 2244
362. 2245
363. 2246
364. 2247
365. 2248
366. 2249
367. 2250
368. 2251
369. 2252
370. 2253
371. 2254
372. 2255
373. 2256
374. 2257
375. 2258
376. 2259
377. 2260
378. 2261
379. 2262
380. 2263
381. 2264
382. 2265
383. 2266
384. 2267
385. 2268
386. 2269
387. 2270
388. 2271
389. 2272
390. 2273
391. 2274
392. 2275
393. 2276
394. 2277
395. 2278
396. 2279
397. 2280
398. 2281
399. 2282
400. 2283
401. 2284
402. 2285
403. 2286
404. 2287
405. 2288
406. 2289
407. 2290
408. 2291
409. 2292
410. 2293
411. 2294
412. 2295
413. 2296
414. 2297
415. 2298
416. 2299
417. 2300
418. 2301
419. 2302
420. 2303
421. 2304
422. 2305
423. 2306
424. 2307
425. 2308
426. 2309
427. 2310
428. 2311
429. 2312
430. 2313
431. 2314
432. 2315
433. 2316
434. 2317
435. 2318
436. 2319
437. 2320
438. 2321
439. 2322
440. 2323
441. 2324
442. 2325
443. 2326
444. 2327
445. 2328
446. 2329
447. 2330
448. 2331
449. 2332
450. 2333
451. 2334
452. 2335
453. 2336
454. 2337
455. 2338
456. 2339
457. 2340
458. 2341
459. 2342
460. 2343
461. 2344
462. 2345
463. 2346
464. 2347
465. 2348
466. 2349
467. 2350
468. 2351
469. 2352
470. 2353
471. 2354
472. 2355
473. 2356
474. 2357
475. 2358
476. 2359
477. 2360
478. 2361
479. 2362
480. 2363
481. 2364
482. 2365
483. 2366
484. 2367
485. 2368
486. 2369
487. 2370
488. 2371
489. 2372
490. 2373
491. 2374
492. 2375
493. 2376
494. 2377
495. 2378
496. 2379
497. 2380
498. 2381
499. 2382
500. 2383
501. 2384
502. 2385
503. 2386
504. 2387
505. 2388
506. 2389
507. 2390
508. 2391
509. 2392
510. 2393
511. 2394
512. 2395
513. 2396
514. 2397
515. 2398
516. 2399
517. 2400
518. 2401
519. 2402
520. 2403
521. 2404
522. 2405
523. 2406
524. 2407
525. 2408
526. 2409
527. 2410
528. 2411
529. 2412
530. 2413
531. 2414
532. 2415
533. 2416
534. 2417
535. 2418
536. 2419
537. 2420
538. 2421
539. 2422
540. 2423
541. 2424
542. 2425
543. 2426
544. 2427
545. 2428
546. 2429
547. 2430
548. 2431
549. 2432
550. 2433
551. 2434
552. 2435
553. 2436
554. 2437
555. 2438
556. 2439
557. 2440
558. 2441
559. 2442
560. 2443
561. 2444
562. 2445
563. 2446
564. 2447
565. 2448
566. 2449
567. 2450
568. 2451
569. 2452
570. 2453
571. 2454
572. 2455
573. 2456
574. 2457
575. 2458
576. 2459
577. 2460
578. 2461
579. 2462
580. 2463
581. 2464
582. 2465
583. 2466
584. 2467
585. 2468
586. 2469
587. 2470
588. 2471
589. 2472
590. 2473
591. 2474
592. 2475
593. 2476
594. 2477
595. 2478
596. 2479
597. 2480
598. 2481
599. 2482
600. 2483
601. 2484
602. 2485
603. 2486
604. 2487
605. 2488
606. 2489
607. 2490
608. 2491
609. 2492
610. 2493
611. 2494
612. 2495
613. 2496
614. 2497
615. 2498
616. 2499
617. 2500
618. 2501
619. 2502
620. 2503
621. 2504
622. 2505
623. 2506
624. 2507
625. 2508
626. 2509
627. 2510
628. 2511
629. 2512
630. 2513
631. 2514
632. 2515
633. 2516
634. 2517
635. 2518
636. 2519
637. 2520
638. 2521
639. 2522
640. 2523
641. 2524
642. 2525
643. 2526
644. 2527
645. 2528
646. 2529
647. 2530
648. 2531
649. 2532
650. 2533
651. 2534
652. 2535
653. 2536
654. 2537
655. 2538
656. 2539
657. 2540
658. 2541
659. 2542
660. 2543
661. 2544
662. 2545
663. 2546
664. 2547
665. 2548
666. 2549
667. 2550
668. 2551
669. 2552
670. 2553
671. 2554
672. 2555
673. 2556
674. 2557
675. 2558
676. 2559
677. 2560
678. 2561
679. 2562
680. 2563
681. 2564
682. 2565
683. 2566
684. 2567
685. 2568
686. 2569
687. 2570
688. 2571
689. 2572
690. 2573
691. 2574
692. 2575
693. 2576
694. 2577
695. 2578
696. 2579
697. 2580
698. 2581
699. 2582
700. 2583
701. 2584
702. 2585
703. 2586
704. 2587
705. 2588
706. 2589
707. 2590
708. 2591
709. 2592
710. 2593
711. 2594
712. 2595
713. 2596
714. 2597
715. 2598
716. 2599
717. 2600
718. 2601
719. 2602
720. 2603
721. 2604
722. 2605
723. 2606
724. 2607
725. 2608
726. 2609
727. 2610
728. 2611
729. 2612
730. 2613
731. 2614
732. 2615
733. 2616
734. 2617
735. 2618
736. 2619
737. 2620
738. 2621
739. 2622
740. 2623
741. 2624
742. 2625
743. 2626
744. 2627
745. 2628
746. 2629
747. 2630
748. 2631
749. 2632
750. 2633
751. 2634
752. 2635
753. 2636
754. 2637
755. 2638
756. 2639
757. 2640
758. 2641
759. 2642
760. 2643
761. 2644
762. 2645
763. 2646
764. 2647
765. 2648
766. 2649
767. 2650
768. 2651
769. 2652
770. 2653
771. 2654
772. 2655
773. 2656
774. 2657
775. 2658
776. 2659
777. 2660
778. 2661
779. 2662
780. 2663
781. 2664
782. 2665
783. 2666
784. 2667
785. 2668
786. 2669
787. 2670
788. 2671
789. 2672
790. 2673
791. 2674
792. 2675
793. 2676
794. 2677
795. 2678
796. 2679
797. 2680
798. 2681
799. 2682
800. 2683
801. 2684
802. 2685
803. 2686
804. 2687
805. 2688
806. 2689
807. 2690
808. 2691
809. 2692
810. 2693
811. 2694
812. 2695
813. 2696
814. 2697
815. 2698
816. 2699
817. 2700
818. 2701
819. 2702
820. 2703
821. 2704
822. 2705
823. 2706
824. 2707
825. 2708
826. 2709
827. 2710
828. 2711
829. 2712
830. 2713
831. 2714
832. 2715
833. 2716
834. 2717
835. 2718
836. 2719
837. 2720
838. 2721
839. 2722
840. 2723
841. 2724
842. 2725
843. 2726
844. 2727
845. 2728
846. 2729
847. 2730
848. 2731
849. 2732
850. 2733
851. 2734
852. 2735
853. 2736
854. 2737
855. 2738
856. 2739
857. 2740
858. 2741
859. 2742
860. 2743
861. 2744
862. 2745
863. 2746
864. 2747
865. 2748
866. 2749
867. 2750
868. 2751
869. 2752
870. 2753
871. 2754
872. 2755
873. 2756
874. 2757
875. 2758
876. 2759
877. 2760
878. 2761
879. 2762
880. 2763
881. 2764
882. 2765
883. 2766
884. 2767
885. 2768
886. 2769
887. 2770
888. 2771
889. 2772
890. 2773
891. 2774
892. 2775
893. 2776
894. 2777
895. 2778
896. 2779
897. 2780
898. 2781
899. 2782
900. 2783
901. 2784
902. 2785
903. 2786
904. 2787
905. 2788
906. 2789
907. 2790
908. 2791
909. 2792
910. 2793
911. 2794
912. 2795
913. 2796
914. 2797
915. 2798
916. 2799
917. 2800
918. 2801
919. 2802
920. 2803
921. 2804
922. 2805
923. 2806
924. 2807
925. 2808
926. 2809
927. 2810
928. 2811
929. 2812
930. 2813
931. 2814
932. 2815
933. 2816
934. 2817
935. 2818
936. 2819
937. 2820
938. 2821
939. 2822
940. 2823
941. 2824
942. 2825
943. 2826
944. 2827
945. 2828
946. 2829
947. 2830
948. 2831
949. 2832
950. 2833
951. 2834
952. 2835
953. 2836
954. 2837
955. 2838
956. 2839
957. 2840
958. 2841
959. 2842
960. 2843
961. 2844
962. 2845
963. 2846
964. 2847
965. 2848
966. 2849
967. 2850
968. 2851
969. 2852
970. 2853
971. 2854
972. 2855
973. 2856
974. 2857
975. 2858
976. 2859
977. 2860
978. 2861
979. 2862
980. 2863
981. 2864
982. 2865
983. 2866
984. 2867
985. 2868
986. 2869
987. 2870
988. 2871
989. 2872
990. 2873
991. 2874
992. 2875
993. 2876
994. 2877
995. 2878
996. 2879
997. 2880
998. 2881
999. 2882
1000. 2883
1001. 2884
1002. 2885
1003. 2886
1004. 2887
1005. 2888
1006. 2889
1007. 2890
1008. 2891
1009. 2892
1010. 2893
1011. 2894
1012. 2895
1013. 2896
1014. 2897
1015. 2898
1016. 2899
1017. 2900
1018. 2901
1019. 2902
1020. 2903
1021. 2904
1022. 2905
1023. 2906
1024. 2907
1025. 2908
1026. 2909
1027. 2910
1028. 2911
1029. 2912
1030. 2913
1031. 2914
1032. 2915
1033. 2916
1034. 2917
1035. 2918
1036. 2919
1037. 2920
1038. 2921
1039. 2922
1040. 2923
1041. 2924
1042. 2925
1043. 2926
1044. 2927
1045. 2928
1046. 2929
1047. 2930
1048. 2931
1049. 2932
1050. 2933
1051. 2934
1052. 2935
1053. 2936
1054. 2937
1055. 2938
1056. 2939
1057. 2940
1058. 2941
1059. 2942
1060. 2943
1061. 2944
1062. 2945
1063. 2946
1064. 2947
1065. 2948
1066. 2949
1067. 2950
1068. 2951
1069. 2952
1070. 2953
1071. 2954
1072. 2955
1073. 2956
1074. 2957
1075. 2958
1076. 2959
1077. 2960
1078. 2961
1079. 2962
1080. 2963
1081. 2964
1082. 2965
1083. 2966
1084. 2967
1085. 2968
1086. 2969
1087. 2970
1088. 2971
1089. 2972
1090. 2973
1091. 2974
1092. 2975
1093. 2976
1094. 2977
1095. 2978
1096. 2979
1097. 2980
1098. 2981
1099. 2982
1100. 2983
1101. 2984
1102. 2985
1103. 2986
1104. 2987
1105. 2988
1106. 2989
1107. 2990
1108. 2991
1109. 2992
1110. 2993
1111. 2994
1112. 2995
1113. 2996
1114. 2997
1115. 2998
1116. 2999
1117. 3000
1118. 3001
1119. 3002
1120. 3003
1121. 3004
1122. 3005
1

